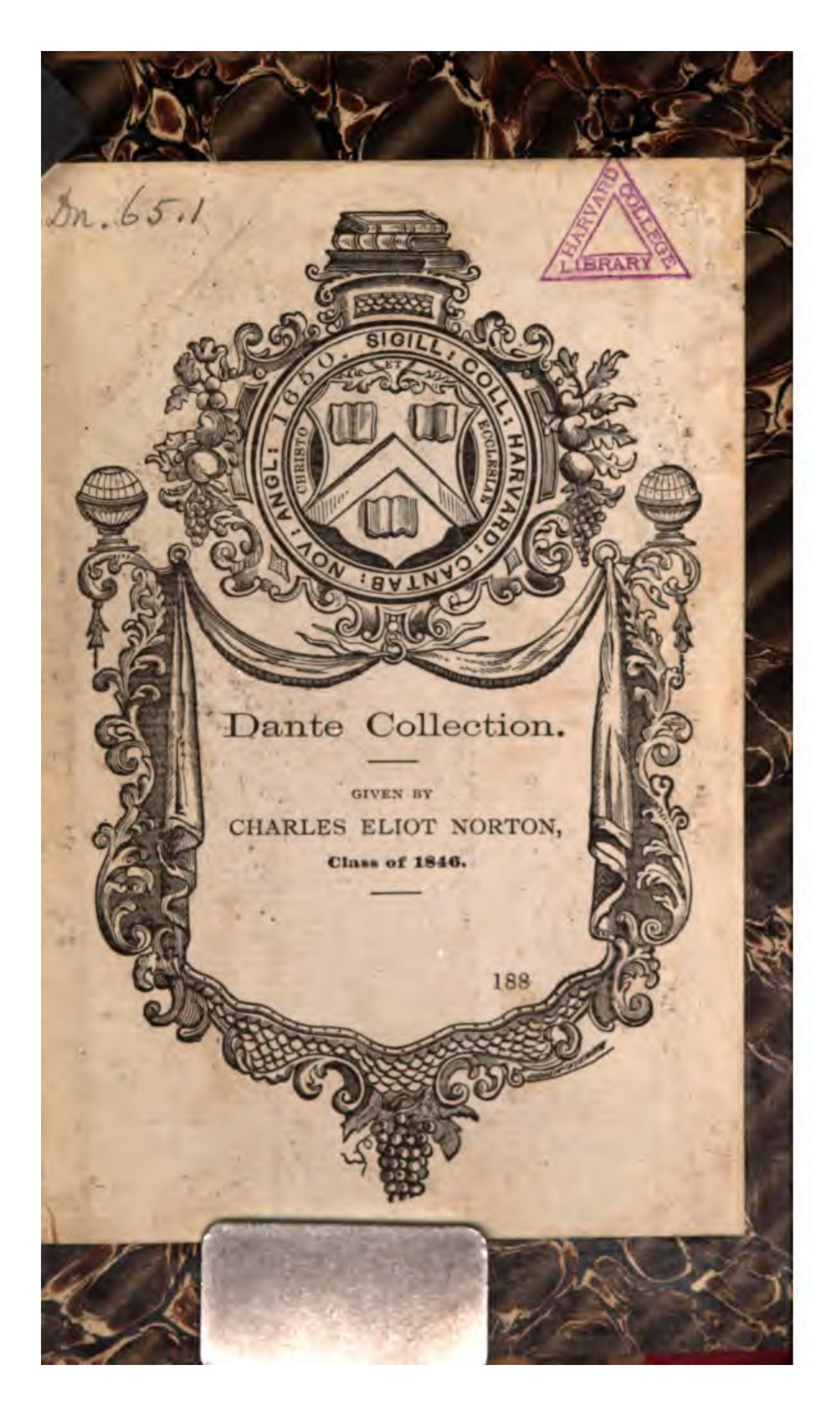




Dante Collection.

GIVEN BY

CHARLES ELIOT NORTON,

Class of 1846.

188



LA

DIVINE COMÉDIE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

c

LA DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALIGHIERI

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES

PAR PIER-ANGELO FIORENTINO

SIXIÈME ÉDITION

PUBLICATION DE CH. LAHURE
Imprimeur à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

I

Vers le milieu du mois de mai de l'an de grâce 1265, un enfant fut présenté à l'église de Saint-Jean-Baptiste à Florence, et y reçut sur les fonts de baptême les noms de Durante Alighieri. Ce fut un beau jour pour l'Italie. Dieu toucha au front l'enfant prédestiné, et l'enfant devenu homme opéra des prodiges. Il dit à la nation : Relève-toi! — et la nation se levant dans une fière attitude, secoua les éclaboussures que vingt siècles de barbarie avaient laissées sur sa robe. Il dit à l'art : Marche! — et les cathédrales, les cloîtres, les cimetières, se couvrirent de chefs-d'œuvre. Son livre, Nouveau Testament de gloire et d'espérance, a annoncé des jours meilleurs; sa voix puissante, prolongée d'échos en échos, a frappé aux portes de l'avenir, et l'avenir a répondu à l'appel du poëte; il a rêvé, et d'une de ses idées est né Machiavel; il a chanté, et une de ses paroles a créé Michel-Ange.

Cependant, l'homme qui avait fait à sa patrie ces brillantes promesses, que Dieu a tenues, mourait loin d'elle pauvre et proscrit. Son poëme, publié par lambeaux, avait été lu avidement et chanté par le peuple. Le livre ne devait porter que ce titre, qui contenait en deux lignes toute la vie de l'auteur :

« Ci commence la Comédie de Dante Alighieri, Florentin par « sa naissance, mais non point par ses mœurs[1]. »

Le Paradis était inachevé, il y manquait les treize derniers chants,

[1] Dante, *Epist. ad Can. Grand.*

les plus sublimes peut-être. Jacques, un des enfans du poète, animé par une intention plus pieuse que modeste, s'était mis tout simplement à achever le poème de son père. Épuisé de fatigue, de découragement et de douleur, il venait de s'endormir au milieu de son œuvre, lorsque Dante lui apparut, le front couronné d'une brillante auréole, et après quelques doux reproches, montra du doigt à son fils une vieille armoire où des parchemins étaient restés enfouis. Ceci se passait vers la fin de l'année 1332, et la touchante apparition racontée par Boccace ne trouva pas de sceptiques, dans ces temps de poésie splendide et de ferventes croyances [1].

Le 9 août 1373, la république Florentine, reconnaissant ses torts et son ingratitude, nommait un professeur pour lire et commenter dans l'église de Saint-Étienne les vers de son grand et malheureux citoyen ; et le premier Toscan auquel était réservé l'honneur de commencer cette éclatante réparation nationale fut Boccace lui-même, un des trois écrivains les plus éminens du moyen âge.

A dater de ce jour, aucune apothéose ne manqua au poète. On imprima partout la Comédie de l'illustre, du vénérable, du divin Dante. Enfin, la postérité a accepté et consacré le titre de *Divine Comédie*[2]. L'étude ou l'abandon du poème de Dante sont devenus un indice de progrès ou de décadence dans l'art. Tous les hommes de quelque valeur ont apporté une pierre à l'édifice de la gloire dantesque, toutes les hautes intelligences se sont inclinées devant ce grand génie, et ont médité sur son œuvre.

Malheureusement, il n'y a pas de culte sans idolâtrie, ni de croyance sans fanatisme ; et si l'on voulait suivre les aberrations de tous ceux qui se sont cru le droit d'écrire sur Dante, on se trouverait bientôt perdu dans une forêt plus sombre, plus sauvage

[1] Boccaccio, *Vita di Dante.*

[2] La première édition où l'on trouve donné au poème dantesque le titre de *Divina Comedia*, est de Venise, 1516 ; une édition antérieure porte ce titre : *Comincia la prima parte chiamata Inferno della Commedia del venerabile poeta Dante Alighieri, nobile cittadino Fiorentino.*

et plus inextricable que celle où le poète s'est égaré au début de son mystérieux voyage. Malgré tous les obstacles dont on a obstrué la route en croyant la déblayer, le moment est propice, ou il ne le sera jamais, pour comprendre enfin la divine trilogie telle que son auteur l'a conçue. Des travaux savans, utiles, sur le moyen âge italien, une connaissance plus approfondie de l'histoire, une appréciation plus large et plus logique des principes et des règles de l'art, tout semble concourir à faciliter l'intelligence de ce livre prodigieux, le plus magnifique peut-être que les hommes possèdent après la Bible, qui est le livre de Dieu. L'analyse du poème offre encore des difficultés nombreuses et ardues, il est vrai; mais ces difficultés cessent d'être insurmontables dès que l'attention n'est pas détournée sans cesse par les écarts des commentateurs. Peut-être serait-il plus simple d'apprendre par cœur d'un bout à l'autre les vers de la Divine Comédie, comme Dante avait appris l'Enéide, et de supprimer tout-à-fait les commentaires. Mieux vaut se hasarder sans guide que de suivre un aveugle.

Toute épopée ancienne où moderne, pour être complète, doit embrasser l'homme entier dans sa double nature spirituelle et terrestre, lui révéler son origine et son but, lui faire comprendre, à travers les émotions d'un grand drame, d'où il vient, où il va. Ainsi, le poème épique se compose de deux parties étroitement liées entre elles, dont l'une répond aux besoins matériels de la chair, l'autre aux vagues aspirations de l'esprit. La première se développe dans le monde des sens, l'autre dans les régions invisibles. Le poème antique non plus n'a pu échapper à cette règle absolue et nécessaire; car, de tout temps, l'instinct de l'immortalité a crié au fond de la conscience humaine; de tout temps, l'imagination a peuplé l'espace d'êtres mystérieux et surnaturels. Seulement, comme dans les croyances du paganisme la destinée de l'homme s'accomplissait dans le temps, et que l'idée d'une autre vie était enveloppée d'épais nuages, l'action principale se passait sur la terre, et la Divinité intervenait dans les affaires de ce monde, soit par une coopération immédiate,

et alors les dieux descendaient parmi les hommes, comme dans l'Iliade; soit par des conseils et par des enseignemens, et alors l'homme descendait aux enfers, comme dans l'Odyssée. C'est sur cette partie spirituelle et surhumaine, indispensable au poème épique, que les rhéteurs ont bâti leur absurde théorie du *merveilleux*, à laquelle nous devons une si grande quantité de productions bâtardes, dont les auteurs ont cru sans doute se conformer aux préceptes d'Aristote.

Dante a compris le premier, et le dernier peut-être parmi les poètes des temps modernes, que l'art devait être conséquent à la religion. Par un magnifique élan de génie, il a déplacé l'action du poème, et l'a transportée tout-à-coup dans l'autre vie. Les passions, les luttes, les joies, les douleurs, les espérances, les intérêts de ce monde, viennent se rattacher au sujet principal épisodiquement et comme par reflet; car, dans le dogme et dans l'art d'un chrétien, qu'est-ce que la terre et quelques années de travail ici-bas, au prix d'un bonheur immense et d'une vie éternelle? Ainsi se déroula dans la pensée du poète ce plan si simple et si vaste à la fois, auquel il n'a tracé d'autres limites que l'infini. Entre la création du premier homme et les ténèbres du jugement il y a l'humanité: entre la *Genèse* et l'*Apocalypse* il y avait un livre à faire; ce livre, c'est la *Divine Comédie*.

Le poème dantesque est un et triple à l'image de Dieu. Il se divise en trois parties :

L'Enfer, le Purgatoire, le Paradis :

Le châtiment, l'expiation, la récompense.

A ces trois parties correspondent trois principaux personnages ; car il faut remarquer que les nombres *trois* et *neuf* se reproduisent dans leur signification mystique à chaque page du poème. L'Enfer a neuf cercles, le Purgatoire a neuf degrés, le Paradis a neuf sphères. Les trois personnages sont :

Dante, Virgile, Béatrix:

L'homme, la raison, la révélation.

Contrairement aux poètes qui l'ont précédé, Dante a dû

mettre en scène le *moi*, pour nous initier aux sentimens, aux émotions, aux tressaillemens les plus intimes de la nature humaine. Homère s'efface complètement dès la première invocation adressée à la muse antique, et semble vouloir persuader aux hommes que son poème est tombé de l'Olympe.

Dante, au contraire, s'élève par degrés du fond de notre poussière jusqu'à la contemplation du triomphe éternel. Il prend pour guide sa maîtresse adorée, sa chère et divine Béatrix, ange miséricordieux et protecteur, qui après lui avoir montré sur la terre un rayon de la gloire céleste, s'était envolée au sein de son créateur. Béatrix, ainsi que le poète la définit, c'est la plus belle manifestation de la puissance divine, c'est la lumière placée par Dieu entre le vrai et l'intelligence.

Mais pourquoi, dira-t-on, assigner à Virgile le troisième rôle dans un poème éminemment religieux? pourquoi choisir un poète païen de préférence aux autres sages de l'antiquité, aux prophètes, et aux saints de l'Ancien-Testament? Virgile répond pour Dante à la grande idée de l'unité politique et morale, qui forme la base principale de la Divine Comédie. Il représente la croyance antique dans son dogme le plus idéal, et la forme de gouvernement rêvée par les Gibelins, dans sa plus large application. Virgile avait prophétisé dans une de ses églogues la venue du Fils de Dieu, on le croyait du moins à cette époque; voilà pour la religion. Virgile était le poète de l'Empire Romain, voilà pour la politique. En outre, il n'a pas suivi les enseignemens d'une seule école, les idées d'un seul maître, les principes d'une seule secte. Il a recueilli toutes les traditions religieuses et philosophiques, toutes les légendes populaires de l'antiquité. Platonicien et spiritualiste avant tout, il n'a pas dédaigné les mystères d'Éleusis, ni les mythes de Pythagore. Son enfer se rapproche le plus des idées chrétiennes; il a suivi pas à pas la sibylle, dont les livres prophétiques étaient acceptés et débattus par les Pères. Enfin Virgile, introduit dans le poème pour marquer la dernière limite à laquelle la raison puisse atteindre, en dehors de la grâce, a été choisi comme le représentant

d'une doctrine renouvelée de nos jours, doctrine qui admet la perfectibilité du genre humain dans ce monde, et promet à l'âme purifiée par l'expiation un paradis sur la terre. Rien de plus sublime que ces paroles adressées à Dante, lorsque ayant parcouru le cercle entier de la science, il demande au génie qui le guide la mission d'éclairer ses semblables.

« Relève-toi, lui dit Virgile au nom de l'intelligence, relève-toi ; je n'ai plus rien à t'apprendre ; tu es libre, tu es sage, tu es fort, tu es plus grand que les Césars, plus grand que les pontifes ; je pose sur ton front inspiré la couronne et la mitre [1]. »

C'est là le triomphe le plus éclatant auquel l'esprit humain puisse aspirer sur la terre. Seulement, au-dessus de Virgile il y a Béatrix, au-dessus de la science il y a la foi, au-dessus de l'homme il y a Dieu.

Une fois le rôle de Virgile expliqué, il serait puéril d'insister sur les rapprochemens qu'on pourrait établir entre tel chant de la Divine Comédie et tel livre de l'Enéide. Quand nous aurions transcrit fidèlement au bas de ces pages les comparaisons, les idées, les vers entiers qui ont quelques rapports dans les deux poèmes, nous n'en dirions jamais plus qu'un seul tercet de l'*Enfer* où Dante se trouvant tout-à-coup en présence de son poète favori, s'écrie avec la tendresse d'un fils et la fierté d'un conquérant : « Tu es mon maître, tu es mon auteur; j'ai étudié ton livre avec patience, avec amour, et je t'ai pris ce beau style qui a fait ma gloire [2]. »

Nous avons posé hardiment à côté du sens littéral toutes les abstractions qu'on pouvait en déduire ; mais avant de pénétrer plus loin dans la route épineuse des allégories, il s'agit de bien distinguer la réalité des symboles. Que l'allégorie existe, c'est un fait incontestable. Dante l'a dit partout dans ses dédicaces, dans ses autres ouvrages, dans plusieurs endroits du poème. Il espérait le commenter lui-même, comme il a commenté ses moindres poésies; et si la mort lui en eût laissé le temps, il

[1] *Purgatoire*, chant XXVII.

[2] *Enfer*, chant I.

n'eût pas emporté dans la tombe le regret amer de livrer son œuvre à l'esprit de controverse. Son âme, qui a eu tous les pressentimens, se défiait des interprètes; il a vu se lever de loin ce noir essaim de corbeaux prêts à fondre sur leur proie et à déchirer son cœur de poète, tout palpitant encore.

Il y a sans doute une allégorie, un sens élevé et profond sous les vers admirables de ce grand drame. Mais il ne faut pas confondre le sens littéral et le sens allégorique, le sujet et les accessoires, la réalité et le mythe. La Genèse et les autres livres bibliques, que Dante a imités sous le rapport du style, ont aussi subi une fausse interprétation. Des hérétiques anciens et modernes ont essayé de soutenir qu'Adam n'était qu'un symbole, et tout le récit de Moïse, une vaste allégorie. C'est ainsi que plusieurs interprètes, cherchant des mystères où il n'y en avait pas, ont négligé l'explication naturelle pour suivre leurs divagations chimériques; ils n'ont pas compris que sans action il n'y a pas de poème possible. Si de tout ce voyage douloureux et terrible il ne reste plus qu'une misérable fantasmagorie, si le poète chrétien ne descend pas bien réellement dans les entrailles de la terre, s'il ne s'accroche pas aux rochers du Purgatoire, s'il ne s'élance pas à travers les orbites des cieux, emporté par la puissance divine; si tous ces sanglots brisés, toutes ces larmes brûlantes, toutes ces joies sublimes, ne sont que d'ingénieuses métaphores, des mots à double entente, d'obscures énigmes, jetées en pâture à la curiosité des pédans, tandis que le narrateur dort paisiblement dans son fauteuil et voit passer en songe sa vision symbolique. S'il en est ainsi, si on peut le supposer un instant, tout l'intérêt du drame s'anéantit; l'évidence, cette loi souveraine de l'art, est détruite, et le poème tombe de toute la hauteur qui sépare l'imagination de la foi, l'hypothèse du dogme, la rêverie de l'extase.

Nous savons qu'il n'est pas donné à l'homme de traverser avant sa mort le royaume éternel, et Dante ne l'ignorait pas non plus apparemment, lorsqu'il entourait de tant de précautions le récit de son prodigieux voyage; lorsqu'il rappelait au

début du poème que dans la tradition païenne, Énée était descendu tout vivant aux enfers; que dans la tradition chrétienne, saint Paul avait été ravi corps et âme au troisième ciel, et, dans sa pieuse humilité, s'avouait indigne d'un miracle semblable [1]. Certes, il n'est pas prouvé que Dieu ait opéré un tel prodige pour le poète Florentin; mais c'est là la fiction dramatique qu'il faut accepter, ou l'art est impossible. Comment! vous voyez l'homme le plus fier de cette fière Italie du moyen âge pencher ce front radieux que Raphaël a peint parmi les témoins de la foi; vous le voyez se prosterner et prier pour obtenir une grâce qu'il a payée de tant de larmes, un miracle qu'il a tant espéré, qu'il a tant demandé à Dieu, que Dieu lui a accordé peut-être, et vous ne savez trouver dans son livre qu'un amalgame étrange et bizarre de superstitions grossières et de brutales vengeances, de subtilités métaphysiques et de je ne sais quelle franc-maçonnerie protestante! O interprètes! Dante avait raison de vous craindre.

C'était bien la peine, en effet, de creuser la terre sous vos pas et de vous faire descendre d'étage en étage jusqu'au fond de l'abîme, de mesurer avec une si désespérante exactitude la longueur et la largeur de tous les cercles de l'immense spirale, pour qu'un jour il vous plût de décider que tout cela n'était qu'un rêve, quelque chose comme la vision de frère Albéric, ou la légende bouffonne du voyage de saint Brendan!

Il suffit de jeter un regard sur la structure du poème, sur la mise en scène, s'il est permis de l'appeler ainsi, de ce grand drame, pour se convaincre que tous les efforts de l'auteur tendent sans cesse à faire ressortir l'action matérielle et physique, qui est la base essentielle de toute épopée. L'Enfer dantesque a la forme d'un vaste entonnoir, et se compose, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de neuf cercles qui vont en se rétrécissant par degrés. Dante et Virgile, descendant toujours vers la gauche, comme par un escalier en spirale, coupent obliquement tous les cercles et font le tour de ce cône immense dont la pointe

[1] *Enfer,* chant II.

est fixée au centre de la terre. Les cinq premiers cercles, destinés aux péchés d'incontinence, ne sont pas entourés de remparts; mais des eaux stagnantes et de hautes murailles rougies par la flamme environnent la sixième enceinte et défendent les abords de la cité infernale. Le septième cercle, où Dieu punit la violence, se divise en trois degrés concentriques. Le premier de ces degrés est baigné d'un ruisseau de sang, le second hérissé d'une forêt d'arbres venimeux et étranges, le troisième rempli d'un sable fin et brûlant. Le huitième cercle, celui des fosses maudites, où la fraude subit les plus terribles supplices, est le plus admirablement construit de tout l'Enfer.

Figurez-vous qu'en avançant la tête au bord de l'abîme, vous apercevez une haute muraille à pic formant les parois d'une vaste cavité circulaire. Le fond de ce gouffre béant, formé d'un immense bloc de granit noirâtre, descend de tous côtés par une pente égale vers un puits plus étroit et plus profond, qui mène au dernier plan de l'enfer. Dix fossés uniformes sont creusés autour du puits central, comme dix cercles emboîtés l'un dans l'autre. Ces fossés sont séparés par des parapets qui vont toujours en s'abaissant comme les gradins d'un amphithéâtre. De la circonférence au centre, dix ponts de pierre enjambent les parapets et vont aboutir au puits, comme les rayons d'une roue réunis autour de l'axe. L'étroite ouverture du milieu est bordée de géans qui, les jambes pendantes dans le gouffre, se dressent de la ceinture à la tête, fiers, élancés, menaçans comme des tours.

Un de ces géans dépose les poètes sur le lac glacé dans lequel est enfoncé Satan, traversant la terre et accablé par tous les poids qui gravitent vers le centre. Toutes les notions cosmographiques que l'on possédait à cette époque, et celles que le génie seul pouvait deviner, ont contribué à rendre admirable la construction de l'Enfer. Il n'est pas difficile d'en calculer exactement les dimensions d'après les données qu'on peut lire dans plusieurs passages du poème.

A mesure qu'on descend péniblement de couche en couche,

et que l'on s'enfonce au sein de la terre, on rencontre de l'eau, de la boue, du sable, du fer, du granit, des sources minérales et bouillantes, de la fumée épaisse, des gaz méphitiques, des voûtes séculaires, des éboulemens souterrains, dont plusieurs attestent des cataclysmes antérieurs à l'espèce humaine. Personne n'a fait attention, ce nous semble, à cette merveilleuse progression de phénomènes sous le point de vue scientifique. Les hypothèses de la glace et du feu central ont été connues du poète, et il paraît avoir deviné d'avance les deux principaux systèmes de la géologie moderne.

Dante a voulu aussi tirer parti des rivières infernales des anciens, et conciliant la double tradition du songe de Nabuchodonosor et des quatre âges du monde, il a imaginé qu'au sein de l'antique Crète, presque au milieu de la terre alors connue, dans les flancs d'une montagne, se tient debout un vieillard tel que Daniel l'a décrit [1]. Le vieillard tourne le front vers l'Occident, où a été transporté l'empire du monde. Chaque partie des métaux dont se compose cette symbolique statue, excepté l'or, est crevassée d'une large fente, et répand goutte à goutte tout le mal de l'univers. Ces larmes, filtrant à travers la voûte infernale et bondissant de cercle en cercle, y forment l'Achéron, fleuve sans joie; le Styx, fleuve de tristesse; le Phlégéton, fleuve ardent, et le Cocyte, fleuve de larmes.

Dans la classification des crimes, le poète a combiné l'ancienne division théologique des sept péchés capitaux avec les distinctions de la morale d'Aristote [2]. Il y a trois dispositions réprouvées par le ciel : l'incontinence, la malice, la brutalité.

L'incontinence embrasse tous les excès, depuis la luxure jusqu'à la paresse.

La malice comprend tous les péchés commis avec l'intention de nuire aux autres, depuis l'hérésie jusqu'à l'usure.

[1] Et ecce statua grandis... stabat contra te... Hujus statuæ caput ex auro optimo erat, pectus et brachia de argento... venter et femora ex ære... tibiæ autem ferreæ, pedum quædam pars erat ferrea, quædam autem fictilis. Dan. II, 31, 32, 33. *Enfer*, chant XIV.

[2] Aristot. *Eth.* lib. VII, cap. I.

La brutalité renferme tous les crimes consommés avec préméditation et perfidie, avec une féroce complaisance dans le mal, depuis la fraude jusqu'à la trahison.

Dans les cinq premiers cercles on punit l'incontinence, dans le sixième et dans le septième la malice, dans les deux derniers la brutalité.

D'autres idées préliminaires que Dante ira chercher dans les livres saints, dans les philosophes, dans les poètes, doivent nécessairement précéder l'exposition de la divine trilogie. Dès qu'il est frappé par la mort, le damné sent au fond de son âme l'arrêt éternel qui le pousse aux supplices par une force irrésistible. Tombé dans l'une des enceintes où son crime le relègue, il y subit provisoirement la même peine qui lui sera infligée au jour du jugement. Alors il reprendra sa chair et sa figure, et comme son être sera plus complet, ses tourmens aussi seront plus terribles [1]. Jusqu'à l'époque où les portes de l'avenir seront fermées pour toujours, les maudits auront une connaissance vague et incertaine des événemens qui doivent arriver; mais à mesure que les temps approchent et que les choses contingentes arrivent à l'existence, cette faible lueur s'évanouit; l'ignorance, l'obscurité, le désespoir, retombent sur les têtes des damnés comme la dalle du tombeau [2]. En attendant la résurrection finale, les morts sont revêtus d'un corps aérien et léger, opaque chez les maudits, lumineux chez les élus, impressionnable par tous les objets extérieurs.

Lorsque le Christ descendit aux limbes pour délivrer les patriarches, il brisa la porte infernale. Déjà, au moment où son âme divine avait abandonné son corps, un tremblement de terre universel avait ébranlé l'abîme jusque dans ses derniers fondemens [3]; des cercles s'étaient écroulés, des arches de pont s'étaient ouvertes, et sans l'aide d'une puissance surnaturelle il est

[1] Quum fiet resurrectio carnis et bonorum gaudium majus erit et tormenta majora. S. AUGUSTIN. — ARIST. *De anima*

[2] S. THOMAS, *Summa theol.* p. I, q. 89, art. 8.

[3] Terra mota est et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt.

impossible aux vivans de traverser ces passages brusquement interrompus. Enfin, profitant des bruits superstitieux qui attribuaient à Virgile une puissance magique, Dante a imaginé que peu de jours après sa mort, le poète de Mantoue, adjuré par une devineresse, était descendu jusqu'au fond de l'Enfer. Et aujourd'hui encore, après tant de siècles, les pêcheurs de Mergellina, assis à l'ombre du laurier de Virgile, racontent naïvement comment le vieux poète, par un tour diabolique, a lancé dans le golfe ce beau château de l'OEuf, qui semble en effet être sorti comme par enchantement du sein de la mer.

II

Suivons maintenant notre auteur dans son mystérieux pèlerinage. Nous sommes au mois d'avril de l'an de grâce 1300. Boniface VIII, serviteur des serviteurs de Dieu, vient de proclamer le premier jubilé, promettant remise entière de la faute et de la peine aux chrétiens repentans qui iront s'agenouiller devant le tombeau de l'Apôtre. Dante Alighieri, ambassadeur de la république de Florence, se trouve en ce moment à Rome, songeant plus que jamais à la perte de sa chère Béatrix, dont rien au monde n'a pu le consoler.

C'est la nuit du quatre au cinq avril, anniversaire de la mort de Jésus-Christ, la veille du vendredi saint. Tout semble encourager le poète à son voyage expiatoire; les temps de rémission et d'indulgence, le remords de ses fautes, le souvenir toujours vivant de sa maîtresse bien-aimée, le dégoût des agitations politiques, son âge même, car il vient d'atteindre la trente-cinquième année de sa vie, et il pourra comme le prophète descendre aux portes de l'Enfer au milieu de ses jours [1].

Il emploiera deux journées entières à traverser le royaume des damnés, quatre jours à visiter le Purgatoire, et un jour à par-

[1] Ego dixi : In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi. Isai. XXXVIII.

courir le Ciel. Tous ces calculs sont tirés du poème, car Dante prend soin de rendre compte au lecteur de l'emploi de son temps jour par jour, heure par heure. Il est donc minuit à peu près; la lune est pleine, comme elle l'était au moment de la mort du Créateur. Le poète, vêtu du froc de saint François, que suivant quelques biographes il a réellement porté à une époque de sa vie [1], et dans lequel il est mort, les sandales aux pieds, le cordon à la ceinture, se trouve tout à coup égaré dans une forêt sans issue, accablé par un engourdissement d'esprit qui ressemble au sommeil. Le poète marche long-temps au hasard dans un effroi mortel, et après une nuit de terreur et d'angoisses, il franchit vers l'aurore la limite qui sépare le monde physique du monde invisible.

C'est alors que le voyageur épuisé s'assied au bord de sa route, et jette un regard en arrière comme le naufragé qui vient d'atteindre le rivage. Arrêtons-nous aussi à cette première halte du poète. Quel est le phénomène qui doit frapper d'abord un homme vivant transporté brusquement au milieu d'une autre vie? Quels fantômes doivent se dresser devant lui et troubler sa raison au bord du fleuve éternel? Quelles sont ces visions terribles qui, sous la forme apocalyptique de trois bêtes fauves, rugissantes, viennent se placer entre lui et le bonheur?

— Ceci est la forêt des vices, disent les partisans de l'allégorie morale; — c'est la république de Florence, répondent les autres commentateurs qui n'admettent que l'allégorie politique.

La forêt des vices! Mais où donc se passe cette scène? dans la vie réelle ou hors de la vie? Si Dante n'est pas encore sorti de ce monde visible, comment expliquer cette fatale rivière, ce mont radieux, ces promesses d'un bonheur immédiat? S'il se croit égaré et coupable, comment se fait-il donner le titre de juste? S'il contemple d'un regard calme les vices politiques de son temps, pourquoi ce grand effroi pour lui-même, ces sombres mystères, cette protection imprévue? D'ailleurs, il n'est pas probable que le poète ait mis en jeu tous les élémens

[1] Pelli. *Memorie per la vita di Dante.*

dramatiques pour raconter un fait tout simple, et qu'il ne nous ait pas dit un mot de ce qui a dû se passer dans son âme lorsqu'il s'est aperçu que, vivant, il se trouvait au milieu des morts.

Si au contraire le poete a deja franchi la limite qui sépare notre monde visible du monde des esprits, l'allégorie des vices n'a plus aucun sens, car au delà de la vie il n'y a plus de péché.

Lorsque nous parlons du monde des esprits, nous n'entendons pas, comme les autres commentateurs, le monde fantastique des personnifications et des allégories, mais ce milieu inconnu et réel, où l'âme humaine, dégagée des voiles qui l'enveloppent, se trouve face à face avec Dieu.

Le premier sentiment que doit éprouver un homme transporté tout à coup dans un monde de vérité et de lumière, c'est un découragement profond, un retour instantané sur lui-même. Il doit se faire dans tout son être comme un craquement général; des douleurs étranges, des angoisses mortelles, des déchiremens convulsifs, doivent menacer de rompre d'un moment à l'autre le lien fatal qui unit l'esprit à la chair. La lutte des deux élémens devient plus vive. D'un côté, l'âme immortelle voudrait s'élancer vers la source de toute science, de toute beauté, de tout bonheur; de l'autre, elle se sent entraînée vers la terre par le poids de son corps. Le bandeau tombe de ses yeux, elle lit à nu dans sa conscience, et les passions qu'elle porte en elle-même lui apparaissent dans leur forme hideuse et brutale. La panthère, c'est la luxure; le lion, c'est l'orgueil; la louve, c'est la cupidité [1].

Fasciné par ces visions sinistres, l'homme n'a plus la force de résister; il pousse un cri de détresse, ferme les yeux à la lumière, et se laisse rouler dans l'abîme. Mais la raison lui crie que tout n'est pas perdu, et que par la méditation et par l'expiation il triomphera des appétits de la brute et pourra s'élever jusqu'au pied du trône éternel.

[1] Percussit eos leo de silva; lupus ad vesperam vastavit eos, pardus vigilans super civitates eorum. Omnis qui egressus fuerit ex eis, capietur. Jerem.

Alors Virgile apparaît; non pas un être imaginaire et symbolique, mais l'âme véritable de Publius Virgilius Maro. Il sort lentement de dessous terre, au milieu de la plage déserte. Un air de tombeau se répand autour de lui, je ne sais quoi de lugubre, de froid, vous pénètre jusqu'à la moelle des os à l'apparition de ce spectre. On devine, rien qu'à le voir, que les premiers sons de sa voix seront rauques et voilés, que le souffle manquera à ses poumons, et qu'il a désappris de parler à force de silence.

Mais aux premiers mots qu'il prononce on comprend sa mission céleste, tant il met d'empressement à offrir des consolations et des secours dans le plus doux langage que les hommes aient jamais parlé. Trois femmes bienheureuses protégent dans le ciel le pauvre égaré; Béatrix, sa douce maîtresse; Marie, la reine des anges, et Lucie, la glorieuse martyre, patronne spéciale du poète. Les trois femmes terrasseront les trois bêtes; et pour ramener la confiance et l'espoir au cœur de Dante, Virgile promet à l'Italie un sauveur inconnu, un lévrier symbolique envoyé par Dieu pour délivrer le monde des mauvaises passions qui l'infestent. Quel que fût, dans l'intention du poète, ce libérateur mystérieux, annoncé deux fois dans la Divine Comédie, qu'il fût un chef du parti gibelin, ou un nouveau César, le monde attend encore sa venue.

Tous les doutes étant ainsi dissipés, toutes les hésitations vaincues, Virgile, calme, prévoyant, affectueux comme un père, descend le premier dans l'abîme, et Dante le suit, timide, inquiet, curieux, s'attendrissant à chaque pas, tantôt s'appuyant à l'angle d'un tombeau pour sangloter, tantôt lançant des imprécations aux hommes et aux cités, qu'il maudit dans sa colère.

Les deux poètes rencontrent d'abord la foule des fainéans, misérable troupeau qui n'a mérité dans sa vie obscure ni blâme ni éloge. Ces malheureux, réunis aux anges qui ne prirent parti ni pour Dieu ni pour Satan[1], sont dévorés par des insec-

[1] Aliquos ex angelis propter socordiam humi esse lapsos, quod nondum per-

tes [1]. Le guide austère leur jette une parole de mépris et passe outre.

Mais non loin de là, un des esprits rebelles s'oppose à leur passage. L'esprit des ténèbres pour se rendre visible aux yeux d'un vivant prend la forme de Caron; car pour Dante comme pour les Pères de l'Église, les personnages mythologiques ne sont que des déguisemens empruntés par le diable pour nuire à l'homme. Le maudit, après avoir considéré le poète, lui adresse ces amères paroles: — Va-t'en; que viens-tu faire ici? tu es un juste, toi!

Mais Virgile l'adjure au nom de Dieu, et le démon incline son front humilié, se vengeant sur les damnés, qu'il frappe à coups redoublés d'aviron, avec cette joie féroce si bien rendue par Michel-Ange. Des blasphèmes à faire voiler d'horreur les anges du Paradis partent de ce groupe de réprouvés; l'Enfer lui-même pâlit et s'ébranle, et Dante, qui n'est pas encore aguerri à ces terribles émotions, sent comme un nuage passer sur ses yeux, et tombe à la renverse.

Transporté par une force inconnue, — car comment aurait-il passé la rivière sans se salir au contact des damnés? — Dante se trouve au premier cercle. Les esprits qui se sont rendus glorieux sur la terre, soit par les lettres, soit par les armes, et qui n'ont pas obtenu de Dieu la grâce du baptême, habitent, dans les limbes, un château de lumière, auquel on parvient par sept portes. Ces portes nous représentent, dit-on, les sept arts du *trivium* et du *quatrivium*, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Dans cette resplendissante demeure l'intelligence est placée, à juste titre, plus haut que la force, le génie est au-dessus du courage, Aristote est plus grand que César. Virgile présente son élève à la noble école des poètes antiques, à la tête desquels marche Homère, le poète souverain.

fecte ex illa in utramque partem proclivitate, in simplicem illam atque unum expediissent se habitum. CLEMENT. ALEXANDR. *Str.* VII.

[1] Illos locustarum et muscarum occiderunt morsus: quia digni erant ab hujusmodi exterminari.

Jusque-là les âmes n'éprouvent d'autre peine que la privation de la présence de Dieu. Le véritable enfer commence au second cercle; un démon en garde l'entrée. Monstrueux assemblage de brutalité et d'orgueil, horrible comme le crime, grondant comme le remords, il juge et condamne avec la rapidité de la pensée. L'inquisiteur infernal a pris l'aspect de Minos, le plus intègre magistrat de la terre, pour parodier ainsi l'infaillibilité dérisoire de la justice humaine. Virgile répète les paroles sacramentelles et pénètre dans la deuxième enceinte, où les âmes des luxurieux sont ballottées par une tempête éternelle. Après la scène des deux amans de Rimini, pour laquelle on a épuisé toutes les formules laudatives, Dante s'évanouit une seconde fois, accablé par la pitié comme il l'avait été par la crainte.

Au troisième cercle on expie le péché de gourmandise. Un démon vorace et difforme, hurlant par trois gueules comme Cerbère, épouvante et déchire les damnés. Virgile ne daigne pas lui adresser la parole; une poignée de terre suffit pour apaiser les aboiemens de la bête infernale, et les deux poètes s'éloignent en foulant aux pieds ce mélange infect de pécheurs et de boue. Le châtiment le plus juste est infligé aux excès de la chair; les sensuels sont écrasés par la grêle, les gloutons avalent de la fange, les ivrognes se gorgent d'une eau noirâtre et bourbeuse [1]. S'il restait quelques doutes au lecteur sur la portée des symboles mythologiques qu'on rencontre à l'entrée de chaque cercle, ils seront complètement dissipés si l'on remarque le soin que prend le poète de donner les traits de la figure humaine à tous ces types empruntés à la fable, de peindre exactement les yeux, la barbe, la bouche, le cou, les mains de ces personnifications monstrueuses, de montrer sans cesse l'ennemi de l'homme sous le corps hideux qui lui sert d'enveloppe.

Le démon de la richesse veille à la garde du quatrième cercle, les avares et les prodigues poussent en sens contraire d'énormes rochers, et se reprochent leurs fautes réciproques.

Dans le cinquième cercle, inondé par un marais fétide, sont

[1] Aquis et grandinibus et pluviis persecutionem passi. *Sap.* XVI, 16.

punies la colère et la paresse; les furieux se démènent à la surface, les paresseux grouillent dans la vase [1]. A l'arrivée des poètes, deux flammes s'élèvent au sommet des tours de la cité infernale. Averti par ce signal, le démon Phlégias, emblème d'impiété et de colère, accourt au-devant des nouveaux venus, et forcé par les ordres célestes, les reçoit dans sa barque. Mais des milliers d'anges rebelles bordent les murs de la ville d'un cercle de feu [2]. Trois d'entre eux se montrent aux yeux de Dante sous la forme des trois Euménides. Leur beauté et leur tournure féminines dénotent la séduction que les maudits exercent sur l'homme; sur leur front superbe sifflent des serpens venimeux; l'hydre, symbole de rébellion, est nouée à leur ceinture. Les trois démons tentateurs appellent à grands cris la Gorgone, la tête pâle et terrifiante de Méduse. Virgile lui-même hésite; c'est en vain qu'il a répété la formule par laquelle il conjure les esprits en vertu de sa mission divine. L'incrédulité lui oppose des remparts de fer. Sa voix a suffi quand il s'agissait seulement de vaincre les passions; maintenant son élève court un danger mortel.

Ferme les yeux, pauvre et faible créature, devant la terrible énigme de la destinée. Heureux ceux qui s'humilient! Dieu ne les abandonnera pas au moment de la lutte. Ferme les yeux, poète, et espère!

Et voilà qu'un envoyé du ciel, le premier, le seul qui traverse ces régions maudites, calme et fier au milieu de l'ouragan qu'il soulève, touche la porte de sa fatale baguette, et tous ces fantômes sinistres s'évanouissent comme un rêve.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cette scène si vraie, si simple, si pleine d'enseignement. Quelques commentateurs modernes, préoccupés de l'allégorie politique, ont cru voir dans ce passage une allusion à l'arrivée de l'empereur Henri VII sous les murs de Florence; c'est là une interprétation bien plus ingénieuse que solide. L'intérieur de la forteresse

[1] Requievit in fæcibus suis. Jérém.

[2] S. Thomas, *prima quæst.* 63, art. 9.

est rempli de tombeaux ardens dans lesquels sont ensevelis les impies. Des cris lamentables sortent du fond de ces tombes, et glacent l'âme d'effroi [1].

Dans le septième cercle on voit rangés en trois catégories les violens contre le prochain, contre soi, contre Dieu. Les tyrans et les voleurs de grande route sont enfoncés dans le sang, les âmes des suicidés sont enfermées dans les troncs d'arbres, les sodomites courent sur le sable brûlant; les usuriers, accroupis par terre, les blasphémateurs, couchés tout de leur long, la face tournée vers le ciel, éprouvent le double tourment du sable enflammé et de la pluie ardente.

Tous les accouplemens mythologiques de l'homme et de la bête, le Minotaure moitié roi, moitié taureau, les centaures moitié chevaux moitié hommes, les harpies moitié femmes moitié vautours [2], couvrent de leur masque obscène les démons relégués dans ce cercle. En effet, l'esprit du mal doit se trouver bien à son aise, et se draper avec un certain orgueil dans tous ces vêtemens allégoriques que le poète lui taille dans la fable.

Aucun passage n'est ménagé du cercle des violens à celui des fourbes; pas d'échelons creusés dans le rocher, pas de fentes ni de saillies auxquelles on puisse s'accrocher ou se suspendre; c'est une gorge noire, sourde, immense, dont l'œil humain ne saurait sonder la profondeur; Virgile lui-même n'ose se pencher en avant, de peur d'être saisi d'effroi et de vertige. Il prend la corde que Dante porte autour des reins [3], la roule en nœuds symboliques, et la jette loin de lui dans le gouffre. On voit alors monter lentement le démon de la fraude [4]

[1] Vidi impios sepultos. *Eccl.* VIII, 10. — Jaciam contra te aggerem et munimenta ponam in obsidionem tuam. Humiliaberis, de terra loqueris, et de humo audietur eloquium tuum, et erit quasi pythonis de terra vox tua, et de humo eloquium tuum mussitabit. ISAI. XXIX, 3 et 4.

[2] Homo absque gratia est ut arbor silvestris ferens fructum, quibus poni infernales et Harpyiæ pascuntur. S. BERNARD.

[3] Erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus. ISAI. XI, 5.

[4] Bestia quæ ascendit de abysso. *Apocalyps.*

sous la forme de Géryon; monstre étrange et redoutable, à la face humble et douce, au pelage fauve, diapré de mouchetures et d'anneaux mystérieux. Le diable obéit hypocritement à l'injonction que lui fait Virgile, et s'approche d'un air timide, se promettant bien de frapper avec sa queue de scorpion [1] l'imprudent qui va s'asseoir sur ses larges épaules. Mais le guide auguste, qui prévoit et écarte tous les dangers avec la sollicitude d'une mère, se place entre Dante et la queue acérée du démon, forçant le maudit à les déposer, sans la moindre offense, au fond du huitième cercle.

Dans les dix fosses dont nous avons décrit plus haut la structure, les fourbes endurent des supplices proportionnés à leurs crimes.

Les séducteurs et les entremetteurs sont flagellés sans pitié et sans trêve [2]; les flatteurs sont plongés dans un égout fétide [3]; les simoniaques qui ont prostitué l'Église, chaste épouse du Seigneur [4], ont la plante des pieds allumée comme une torche ardente; les devins et les sorciers marchent à reculons et regardent en arrière, traînant avec douleur leurs corps disloqués par une contorsion affreuse [5].

Les faux monnayeurs, ceux qui ont joué un faux personnage, les menteurs, les calomniateurs, couverts de lèpre, se vautrent dans la pourriture [6].

Après avoir montré le diable sous tous les aspects empruntés à la mythologie, il fallait enfin lui rendre la physionomie grotesque et terrible que lui attribuaient les légendes du moyen

[1] Mel in ore habet, in occulto caudæ spiculum : ita homines qui linguæ blandiuntur, latenter feriunt. PETR. VALER.

[2] Fœtor intolerabilis, flagella coedentium, horrida visio dæmonum. S. GRÉGOIRE.

[3] Quasi stercus in via conculcabitur. *Eccl.* IX, 10.

[4] Simoniacus procurat quod Ecclesia quæ est sponsa Christi, de aliis gravida sit quam de sponso. S. THOMAS. — Argentum suum et aurum suum fecerunt sibi idola. OS. VIII.

[5] Quis miserebitur incantatori a serpente percusso? *Eccl.* XII. Nox illis pro visione erit et tenebræ... pro divinatione. MICHÉE.

[6] Putredo in ossibus ejus quæ confusione res dignas gerit. *Prov.* XII.

âge. Le type du laid apparaît ici dans toute sa splendeur. Tous ces démons sont d'une vérité à faire dresser les cheveux sur la tête. On les voit avec tout l'attirail de cornes, de griffes, de fouets, de crochets dont les a armés l'imagination. Ils sont roussis, noircis, brûlés, bossués, anguleux, pointus comme un diamant noir taillé à mille facettes. Quel mélange de cruauté, de malice, de mensonge, d'impudence et de bassesse! Avec quelle légèreté fantastique ils glissent sur le rebord des arcades! comme ils éventrent joyeusement leurs damnés! leurs jointures craquent comme les charnières d'un squelette en mouvement. Interrogez-les, ils vous trompent; regardez-les, ils vous répondent par une grimace; suivez-les, ils feront pis que de vous rire au nez.

Tout ce qu'il y a au monde et dans l'art de plus bas, de plus ignoble, de plus repoussant et de plus obscène, étant épuisé dans ce dernier tableau, Dante s'empresse de dessiner à larges traits l'image de Satan. Nous voici au bord de l'étroite ouverture qui mène au fond de l'Enfer. Comme nous approchons du centre de notre globe, les enfans de la terre, les géans représentés dans toutes les traditions en révolte ouverte contre le ciel [1], mais toujours vaincus et refoulés au sein de leur mère, vont nous servir de transition jusqu'à l'empereur du royaume infernal.

Satan, Lucifer, Belzébub, Dis, quel que soit le nom dont on l'appelle, s'élève au-dessus de la glace où sont enfoncés comme des fœtus dans le verre les plus hauts criminels, ceux qui ont trahi leurs pères, leurs hôtes, leur patrie et leur Dieu [2]. Il y a parmi ces traîtres des hommes que le monde compte en-

[1] Ignoravit quod ibi sint gigantes, et in profundis inferni convivæ ejus. *Prov.* IX, 18.

Infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui, suscitavit tibi gigantes. Isai. XIV, 9.

Hic genus antiquum terræ Titania pubes
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.

VIRG.

[2] Deglutiamus eum sicut infernus viventem, et integrum, quasi descendentem in lacum. *Prov.* I, 12.

core au nombre des vivans, et qui ont laissé un démon à la place de leur âme [1]. Le premier vers de l'hymne chantée par l'Église en l'honneur du Roi du ciel, marque d'un fer rouge le front de l'ange rebelle. Il a trois têtes, dont les trois couleurs correspondent aux trois parties du monde alors connu, et contrastent sinistrement avec les trois cercles de lumière à travers lesquels rayonnera plus tard à l'esprit du poète la divine Trinité.

Certes, le Satan de Milton, saignant, altier et debout dans son désespoir sublime, remue plus profondément les cœurs, et nous attache à son terrible sort par un plus puissant intérêt. On est presque porté à le plaindre plutôt qu'à le maudire. Mais la religion catholique flétrit comme un péché la compassion qui s'attache à ceux que Dieu a frappés dans sa justice. Se renfermant toujours dans la plus stricte orthodoxie, Dante a éloigné avec soin de cette grande figure tout ce qui aurait pu faire naître le moindre sentiment d'admiration ou de sympathie coupable. L'esprit du mal a déjà trop d'empire sur le cœur humain sans l'entourer de séductions poétiques. Rien ne rappelle dans la peinture dantesque la mélancolique grandeur de l'ange déchu ; rien ne conduit le lecteur à cette conclusion dangereuse : que celui qui n'a été vaincu que par Dieu peut en quelque sorte s'honorer de sa défaite. Satan, tel que Dante le décrit, est tombé plus bas que la brute ; sa laideur présente égale sa beauté d'autrefois ; les six ailes de chérubin qui l'emportaient jadis dans l'espace, sont changées en six voiles flasques et lourdes, imitant, par la couleur et par la forme, les ailes d'une chauve-souris gigantesque. Roi de misère et de honte, au lieu de dominer l'univers comme il l'avait espéré dans son orgueil, il est cloué sur son trône de glace au fond de l'abîme, accablé de remords et de douleur, écrasé par tout le poids de la terre [2].

[1] S. Thomas, p. sect. q. 114, a. 1. — S. Bonavent. *Serm. in feriam* IV *Pentecostes.*

[2] Neque absorbeat me profundum : neque urgeat super me puteus os suum. *Ps.*

S. Bonavent. *Compendium*, II, 23. — S. Thomas, *prima quæst.* 64, art. 1.

Ici se termine la première partie de ce grand drame. Suivant les notions cosmographiques généralement adoptées à cette époque, Dante a pu continuer son voyage sans interrompre l'unité du poëme. On croyait alors que depuis les sources de l'Èbre jusqu'aux bouches du Gange, depuis les extrémités de la Norwége jusqu'aux confins de l'Éthiopie, la terre habitée occupait presque un hémisphère, et que l'Océan embrassait l'autre. Mais les récits de quelques voyageurs, et cette admirable puissance d'intuition que Dieu accorde au génie, faisaient déjà entrevoir au poète des contrées mystérieuses et lointaines, par-delà les colonnes d'Hercule, où l'homme aborderait un jour. Le chant vraiment magnifique dans lequel Ulysse raconte son naufrage et sa mort en vue de cette nouvelle terre promise, ne laisse aucun doute à cet égard.

C'est donc aux antipodes de Jérusalem, considérée comme le centre de la terre habitée [1], dans une île déserte et perdue au milieu de l'Océan, que Dante a placé la montagne expiatoire, divisée en neuf zones et couronnée au sommet par le Paradis terrestre [2]. Ainsi l'Éden et Sion, le berceau d'Adam et le tombeau du Christ, sont les deux pôles du monde chrétien.

Pour arriver à l'île du Purgatoire, les deux poètes n'ont qu'à s'accrocher à l'épaisse toison de Lucifer, l'immense reptile qui perce le globe comme un axe, les pieds tournés vers le ciel, la tête enfoncée dans l'abîme qu'il creusa dans sa chute [3]. Dante et Virgile ayant ainsi traversé le centre de la terre, le point de la gravitation universelle, remontent par un long souterrain, antipode aux neuf cercles de l'Enfer, et se trouvent dans l'autre hémisphère. Deux jours et deux nuits se sont écoulés depuis la mystérieuse rencontre des deux poètes.

L'aurore va bientôt se lever sur l'île inconnue. Les quatre

Ista est Jerusalem, in medio gentium.... et in circuisse ejus terras Ezech. v.

[2] Beda, cité par S. Thomas, *prima quæst.* 102, 1. — Isidore, *Etymol.* xiv, 4.

[3] Infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer? Isai.

Videbam Satanam... de cœlo cadentem. S. Luc. x, 18.

étoiles brillantes de la croix du sud baignent le rivage d'une douce clarté. Il y a entre cette grève déserte et la plaine où le poète se trouve au premier chant de l'Enfer, une ressemblance de situation, un contraste de couleur et de style que les commentateurs n'ont pas assez remarqués. Même recueillement, même incertitude, même apparition inattendue et soudaine d'une ombre antique. Là c'était Virgile, la raison naturelle, qui n'a pas connu le vrai Dieu; ici c'est Caton, la vertu stoïque, qui n'a abouti qu'au suicide; nobles âmes, intelligences pures et élevées autant qu'elles pouvaient l'être, abandonnées à elles-mêmes; représentans sublimes du génie et de la sagesse des païens, dont l'un a manqué son but faute de lumière, l'autre l'a dépassé par trop d'ardeur.

Au lieu de l'affreux démon qui pousse les damnés dans sa barque, on voit paraître aux dernières lignes de l'horizon une blanche et belle créature à la tunique de neige, aux ailes de cygne, aux longs cheveux d'or bouclés et flottans [1]. Ce nocher céleste ramène les élus dans un léger esquif qui glisse sur les flots sans y plonger.

Dans l'Enfer, la foule ignoble des fainéans s'est offerte la première aux regards du poète; ici, ce sont les âmes paresseuses et nonchalantes qui ont attendu pour se repentir la fin de leurs jours. Ces âmes malheureuses rôderont, sans franchir le seuil du Purgatoire, trente ans pour chaque année qu'elles ont persisté dans leur aveuglement [2]; à moins que les prières d'un juste n'abrégent ce délai [3], consolante doctrine fondée sur la solidarité des bonnes œuvres dans l'Église, et proclamée solennellement à cette époque par l'institution et l'ouverture du Jubilé.

Au premier cercle de l'Enfer, comme au premier degré du Purgatoire, le sort des âmes est également en suspens. Dante y

[1] S. Bonavent. *Compendium*, VII, 3.

[2] Quanto tempore te peccare nosti, tanto te humilia Deo. *Decretal.*

[3] S. Bonavent. *Compendium*, VII, 4.

Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet, et salvos faciet eos.

Oratio humiliantis se nubes penetrabit.

rencontre un ministre célèbre de son temps, comme il avait rencontré aux limbes les plus illustres poètes de l'antiquité. Les grands personnages du paganisme demeurent dans un château éblouissant; les esprits glorieux que la foi a éclairés sur la vanité de la gloire humaine sont assis humblement au fond d'une vallée fleurie et paisible.

A l'admirable tableau du neuvième chant de l'Enfer, où la tentation se manifeste sous la forme des furies, sert de pendant à celui du Purgatoire, où le serpent de la Genèse vient ramper sous l'herbe et les fleurs aux portes de l'Éden [1]. Cette double scène mystique, que nous rappelons à dessein, montre l'esprit du mal faisant ses derniers efforts pour ébranler les bonnes résolutions. Dans l'Enfer, l'ange de la colère écrase, une verge à la main, l'orgueil des démons; dans le Purgatoire, deux anges d'espérance, tenant à la main des épées émoussées par l'expiation, font fuir au seul bruit de leurs ailes le maudit qui s'est encore approché du Paradis terrestre [2]. Avant de descendre au second cercle de l'Enfer, Dante est tombé à la renverse, accablé d'un lourd sommeil; ici, il s'endort doucement avant de monter au second degré du Purgatoire. Enfin, à l'entrée de l'Enfer est le symbolique Minos, qui prononce les arrêts inexorables; à l'entrée du Purgatoire se tient assis l'ange de pénitence, accueillant avec bonté les pécheurs auxquels Dieu a accordé son pardon [3]. C'est au piéd de cet ange investi du ministère sacerdotal [4] que Dante accomplit le sacrement de la confession dans tous ses pieux détails, dans toutes ses formalités solennelles [5]. Le poète est admis ensuite à commencer l'expiation de ses péchés.

[1] Adversarius vester diabolus... circuit quærens quem devoret, cui resistite fortes in fide. S. Petr.

[2] Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes. Isai.

[3] Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum: quoniam multus est ad ignoscendum. Is. LV, 7.

[4] Labia sacerdotis custodiunt scientiam..... quia angelus Domini... est Malach.

[5] Introite portas ejus in confessione, atria ejus in hymnis. *Psal.*

Nous avons vu dans l'exposition du poème comment la Reine des anges, que Virgile n'a pas osé nommer par respect, avait averti Béatrix, par l'intermédiaire de Lucie, qu'il était temps de sauver son ami fidèle. Béatrix n'a pas craint de descendre aux enfers pour porter secours au poète égaré. Maintenant c'est le tour de Lucie. La sainte martyre, emblème de la lumière céleste (*Lux*), prend dans ses bras le poète endormi, et l'emporte aux pieds de l'ange qui tient les clefs de la cité expiatoire, clefs confiées sur la terre au vicaire du Christ. Dante n'apprend cette double apparition que par le récit de Virgile. Le temps n'est pas encore arrivé où les deux femmes bienheureuses se montreront dans tout l'éclat de leur beauté impérissable.

Plus le poète avance, plus il accumule de preuves et de faits matériels pour persuader le lecteur de la réalité de son voyage. Il monte, il descend, il se fatigue ; il s'égare, et demande son chemin. A la fin du jour, il se couche tout brisé sur une marche de granit et s'endort. Les ténèbres l'empêchent de continuer sa route [1]; puis il a des rêves pendant son sommeil, des visions pendant qu'il marche à côté de son guide. L'ombre projetée par son corps étonne tous les esprits qu'il rencontre, et cet étonnement perpétuel est répété jusqu'à la monotonie. On ne saurait jamais insister assez lorsqu'il s'agit de donner de la vraisemblance à de si grands prodiges. Dante a méprisé les petits moyens auxquels aurait eu recours un esprit médiocre ; il n'a pas cherché à éluder les difficultés de son sujet ; il est venu dire aux hommes : J'ai été enlevé, comme saint Paul, de la terre où vous marchez, pour accomplir un voyage mystérieux : ce n'est pas un rêve, ce n'est pas non plus une vision que je vous raconte. J'ai fait des rêves, j'ai eu des visions pendant mon trajet : mais en vérité, je vous le dis, je suis descendu aux enfers, je suis monté au ciel. Il faut me croire !

C'est au son des louanges divines que le poète est reçu parmi les âmes qui expient leur faute, aussitôt que l'ange gardien du Purgatoire lui a gravé sept *P* sur le front. Les sept péchés capitaux sont

[1] Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.

punis dans sept plates-formes circulaires qui entourent la montagne. On monte de l'un à l'autre de ces rebords par un escalier roide et étroit taillé dans le roc. Des exemples tirés de la mythologie et de la Bible, de la tradition sacrée et de la tradition profane, soit d'une punition éclatante infligée sur la terre au même vice que les âmes expient, soit d'une vertu contraire, viennent rappeler aux pécheurs la dette qu'ils ont contractée avec la justice divine, et font couler avec plus d'abondance les larmes du repentir. Dans les trois degrés destinés à l'orgueil, à l'envie et à la colère, péchés plus graves et qui prouvent plus d'endurcissement chez les coupables, les exemples sont sculptés sur la pierre ou colportés dans l'air par des voix mystérieuses, par des esprits invisibles; dans les autres enceintes, ce sont les pécheurs eux-mêmes qui, pour s'exciter à la pénitence, chantent d'une voix douce ces enseignemens salutaires. Les exemples d'une vertu récompensée précèdent toujours ceux de la faute punie; et, preuve touchante de la dévotion du poète, le premier exemple de chaque vertu est tiré de l'histoire de la Vierge.

Voici les peines expiatoires pour chaque péché.

Les orgueilleux font le tour de la montagne, écrasés par des fardeaux énormes [1].

Les envieux s'appuient les uns aux autres, les paupières closes et percées d'un fil d'archal [2].

Ceux qui ont obéi aux transports de la colère pleurent leur faute dans une fumée épaisse [3].

Les paresseux courent autour de la montagne, sans trêve et sans repos.

Les avares et les prodigues sont prosternés la face contre terre [4].

[1] Conquassabit capita in terra multorum. *Psal.*

[2] Mens invida cum de alieno bono affligitur, de medio lucis obscuratur. S. Gregor.

Obscurentur oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper incurva. *Psal.*

[3] Caligavit ab indignatione oculus meus. Job, xvii.

Turbatus est a furore oculus meus. *Psal.*

[4] Avaro... nihil est scelestius... nihil est iniquius quam amare pecunia-

Les gourmands et les ivrognes, que leur maigreur extrême rend méconnaissables [1], souffrent la faim et la soif à la vue d'un arbre chargé de fruits délicieux, et au grésillement d'une eau fraîche et pure qui tombe goutte à goutte sur les feuilles.

Les luxurieux marchent dans les flammes [2].

Dante expie un péché à chaque cercle, quoiqu'il ait réclamé dans ses vers le titre de juste. Mais le juste tombe sept fois par jour. A chaque escalier qu'il monte il est accueilli par un ange qui chante d'une voix mélodieuse un verset de l'Evangile et efface du bout de l'aile une des sept lettres gravées sur le front du poète. Dans le cercle des orgueilleux, Dante marche courbé comme les autres, et dans celui des luxurieux il est obligé de traverser la fournaise ardente. C'est que les deux péchés punis dans la première et dans la dernière enceinte sont ceux qui pèsent le plus à sa conscience.

Dans cette seconde partie du poème on pose plusieurs questions, questions qui seront résolues plus tard. Virgile se borne à expliquer à son élève ce que la raison humaine peut concevoir, et le renvoie pour le reste à Béatrix. Il lui fait comprendre comment l'amour est la source de toutes les bonnes et de toutes les mauvaises actions; puis il effleure à peine la terrible question du libre arbitre, et après l'explication physiologique si curieuse de la génération, après un dernier rêve où Dante croit voir Lia, symbole de la vie active, les deux poètes arrivent au sommet du Purgatoire, au Paradis terrestre. C'est alors que Virgile ayant dit son dernier mot sur toutes choses, n'ayant plus rien à apprendre à son élève, le laisse aux pieds de sa divine Béatrix, et disparaît comme un fantôme frappé par le premier rayon du matin.

La rencontre de Dante et de Béatrix dans un monde de vérité, d'innocence et d'amour, est, sans aucun doute, une des plus

[1] Denigrata est super carbones facies eorum et non sunt cogniti, adhæsit cutis eorum ossibus : aruit, et facta est quasi lignum. Jerem. *Thr.* IV.

[2] Probasti cor meum, et visitasti nocte : igne me examinasti. *Psal.*

Ambulate in lumine ignis vestri, et in flammis quas succendistis. Isaï. L.

belles scènes que possède la poésie moderne. Les regrets, les aveux, les tressaillemens de cet homme qui, après dix ans de désespoir et de larmes, revoit sa maîtresse adorée sur un char de triomphe et de gloire, s'enivre de son regard, de son sourire, de ses reproches mêmes, si amers et si doux à la fois; ses prières, sa honte, ses sanglots, ses élans contenus, ses cris étouffés dans une région pure et sublime où les bruits de la terre expirent à la présence des anges de Dieu, qui nagent silencieusement dans l'outre-mer du ciel, les mains jointes, les yeux humides, demandant grâce et pitié à la radieuse jeune fille pour son amant éperdu de douleur; tout ce tableau si admirablement dramatique saisit l'âme d'une émotion impossible à décrire. Cette scène inimitable est enchâssée dans une vision apocalyptique d'une magnificence inouïe. Dante embrasse d'un seul regard le présent, le passé et l'avenir, et prenant l'humanité au moment de sa déchéance, il la ramène par l'expiation à ces temps annoncés par les prophètes, où, après avoir accompli ses destinées sur la terre, elle retournera au sein de Dieu, complètement régénérée, pour y jouir d'un bonheur éternel.

Nous ne nous chargeons pas ici, ni ailleurs, de mettre d'accord les interprètes sur tout ce qu'il leur a plu d'inventer, chaque fois qu'un passage du Dante laisse quelque latitude aux commentaires. Ce ne serait pas chose aisée, surtout lorsque l'amour-propre et la mauvaise foi s'en mêlent. Le sujet de ce second acte de la divine trilogie est l'expiation; cela n'est contesté par personne. Il faut donc que toutes les parties du Purgatoire aboutissent, comme des rayons au centre, à cette idée générale. Aussi le poète nous a-t-il montré d'abord l'expiation païenne dans le suicide de Caton, puis l'expiation chrétienne par la pénitence, et enfin l'expiation divine, sans laquelle il eût été impossible à l'homme d'effacer la faute originelle. Après l'absolution des péchés capitaux, reste la tache primitive, que Dieu ne remet à l'homme, dans le sacrement du baptême, qu'au prix du sang de son Fils. Une fois cette explication admise, la vision se déroule régulièrement dans son ordre chronologique, et toute

ambiguité disparaît sur le sens politique et moral de l'allégorie.

Dante décrit d'abord le Paradis terrestre d'après la Bible et les docteurs de l'Eglise[1]. C'est le printemps perpétuel, un jardin de délices, tel que l'ont rêvé les poètes, à travers les voiles de l'idolâtrie; ce sont tous les arbres et toutes les fleurs à la fois, germant sans graine et sans culture, toutes les richesses de la nature, tous les élémens de bonheur jetés au pied de l'homme, ce roi de la création, tiré d'un peu d'argile[2].

Comme il est dit dans la Genèse, Dieu n'a pas fait tomber sa pluie sur la cime verdoyante de l'Éden; mais une source d'eau vive jaillit de cette terre féconde et en arrose la surface[3]. Au milieu du Paradis s'élève un arbre à côté duquel les cèdres les plus élevés ne sont que d'humbles arbustes. Cet arbre, qui a prodigieusement exercé la perspicacité des commentateurs, est l'arbre de la vie. Sa large cime ouverte en parasol se perd dans le ciel, et contrairement aux autres plantes, dont les racines sont alimentées par la terre, il tire sa sève d'en haut, du sein de Dieu même.

La description de l'arbre du bien et du mal est tirée évidemment de Daniel[4]. Ceux qui le regardent comme un symbole du saint Empire romain, n'ont pas réfléchi que dans le cours de la vision, l'Empire est représenté par l'aigle, et qu'alors la même idée

[1] Locum... qui ob situs celsitudinem nulla tenebrescit caligine, quippe quem exorientium siderum splendor illuminat et undique suo lumine circumfundit. BASIL. *Hom. de Par. terr.*

Paradisus in parte orientali fertur esse locus eminentissimus ut non aquæ diluvii ibi pertingere potuissent. HUG. A. S. VICTORE.

[2] Dixitque Deus : Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram et universa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui... Plantaverat... Dominus... Paradisum voluptatis. *Genes.*

[3] Non... pluerat Dominus Deus super terram... sed fons ascendebat e terra, irrigans universam superficiem terræ.

[4] Ecce arbor in medio terræ, et altitudo ejus nimia... et proceritas ejus contingens cœlum. DANIEL.

Eratque pulcherrimus... in dilatatione arbustorum suorum... cedri non fuerunt altiores illo in Paradiso Dei... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in Paradiso Dei. EZECH. XXXI.

aurait deux symboles, ce qui est contraire aux habitudes du poète, et aux plus simples règles de l'art. Dante a placé dans les trois parties de son poème les trois mythes bibliques qui nous montrent l'humanité venant de Dieu et remontant jusqu'a lui: dans l'Enfer la statue aux pieds d'argile, dans le Purgatoire l'arbre vu en songe par Nabuchodonosor, dans le Paradis l'échelle de Jacob.

Les eaux pures et limpides qui s'épanchent, comme nous l'avons dit, de la source de la grâce, serpentant avec un faible murmure à travers les prairies éternelles, creusent le lit d'une rivière, séparée en deux branches, dont l'une a la faculté de purifier l'homme, l'autre de le vivifier: dans l'une on puise l'oubli du mal, dans l'autre l'ardeur pour le bien. Une jeune et noble femme animée d'un zèle tout à fait céleste, s'en va cueillant au bord de la rivière les fleurs impérissables des plus belles vertus. Cette femme est Mathilde; c'est la vie humaine telle que Dieu nous l'avait faite avant le péché, vie toute d'activité et d'amour[1], sans inquiétude et sans chagrin. A la vue de cette *jeune femme* si belle et si heureuse, le poète, qui n'introduit jamais sans motif les réminiscences mythologiques, ne peut s'empêcher de songer à Proserpine, cette autre victime de la séduction infernale, tombée dans les bras de Pluton, après avoir perdu, elle aussi, le printemps éternel. Enfin, pour que rien ne reste sans signification dans un ouvrage si profondément pensé, il se trouve fort à propos que le nom mélodieux de Mathilde a été porté dans l'histoire par la plus belle princesse dont l'Église catholique se soit honorée au moyen âge.

La vision commence après la chute d'Adam. Une lumière éblouissante traverse aussitôt les ténèbres de l'erreur dans lesquelles l'homme est tombé par sa faute. C'est le premier éclair de la révélation perçant le voile de l'ignorance.

Sept candélabres ardens[2], symboles des sept dons du Saint-

[1] Delectasti me, Domine, in factura tua et in operibus manuum tuarum exultabo. *Ps.* XCI.

[2] Septem lampades ardentes ante thronum. *Apoc.* IV.

Esprit, rangés de front sur une seule ligne, ouvrent lentement la marche triomphale. Les deux candélabres extrêmes sont séparés l'un de l'autre par un intervalle de dix pas, intervalle rempli par les dix commandemens de la loi mosaïque. Les flammes de ces beaux candélabres d'or, que l'aquilon ni l'auster ne sauraient ébranler, laissent dans l'air des sillons lumineux imitant les sept couleurs du prisme.

Vingt-quatre vieillards couronnés de lis représentent, comme dans l'Apocalypse, les vingt-quatre livres de l'Ancien-Testament [1]. Il faut remarquer ici que ces personnages symboliques figurent les livres saints, et non pas les hommes à qui Dieu les a inspirés. Ainsi, pour réduire à vingt-quatre les livres de l'Ancien-Testament, il faut comprendre dans un seul livre tous les prophètes majeurs et dans un autre les prophètes mineurs. En outre, si les personnages de la vision représentaient les auteurs et non les ouvrages, ceux qui en ont écrit plusieurs, comme Moïse, Salomon, saint Jean, etc., devraient paraître sur plusieurs points à la fois, ce qui n'a pas manqué d'embarrasser les critiques.

Aux livres de l'ancienne révélation succèdent quatre animaux emblématiques dont chacun a six ailes pleines d'yeux, symbolisant les six âges accomplis jusqu'à la venue du Messie: ce sont les quatre Évangiles: Matthieu a l'homme, Marc le lion, Luc le bœuf, et Jean l'aigle [2].

Entouré par les quatre animaux, le char de l'Église universelle roule sur deux roues [3] qui, à notre avis, signifient la double tradition sacrée et profane. A droite du char, près de la roue de la révélation, sont les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance, la Charité; à gauche, à côté de la roue de l'his-

[1] RICARD. A S. VICTORE *super Apocalypsin*. — S. HIERON. *sup.* IV *Apoc.*

[2] Vidi et ecce ventus turbinis veniebat ab aquilone, et nubes magna et ignis involvens, et splendor in circuitu ejus quasi species electri. Et in medio ejus similitudo quatuor animalium. EZECH. I.

Et quatuor animalia, singula eorum habebant alas senas: et in circuitu et intus plena sunt oculis. *Apoc.* IV.

[3] EZECH. I.

toire, sont les quatre vertus cardinales : la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance. La Prudence, d'après la définition de Sénèque, a trois yeux sur le front [1].

Le char est tiré par un griffon dont la double nature d'aigle et de lion symbolise le Christ. L'aigle, emblème de la divinité, a les plumes d'or; le lion, emblème de l'humanité, est mêlé de blanc et de rouge, la candeur de l'innocence, et le sang du martyre [2].

Deux vieillards à la démarche noble et austère, l'un en robe de médecin [3], l'autre tenant une longue épée, suivent lentement le cortége. Ce sont les *Actes* de Luc et les *Épîtres* de Paul. Les *Lettres canoniques* des apôtres Jacques, Pierre, Jean et Jude, sont représentées par quatre personnages d'une apparence humble et modeste, et enfin l'énigmatique *Apocalypse* ferme la sainte vision sous les traits d'un vieillard en extase. Les personnages de l'Ancien-Testament sont couronnés de lis, emblème de leur foi candide; ceux du Nouveau sont couronnés de roses, en signe de leur ardente charité.

Lorsque toutes ces personnifications bibliques ont défilé solennellement devant le poète, on entend retentir le tonnerre, et le cortége s'arrête. Aussitôt les symboles vivans de l'ancienne révélation se tournent vers le Christ, et le Cantique de Salomon répète trois fois : Viens du Liban, ô mon épouse [4] ! C'est alors que Béatrix descend du ciel au milieu d'un nuage de fleurs, comme la colombe du Saint-Esprit au sein de l'Église.

Il y a dans ce chant une halte solennelle, un moment où tous ces mystères s'arrêtent pour faire place à l'amour, où Dante semble oublier qu'il a fait de cette femme le symbole de la sagesse divine [5], pour ne songer qu'à la passion de sa vie, à la

[1] Si prudens est animus tuus, tribus temporibus dispensetur : præsentia ordina, et futura prævide, et præterita recordare. Senec.

[2] S. Bonavent. *in Psal.* xcix *in Luc.* xiii, 34.

Dilectus meus candidus et rubicundus. *Cant.* v.

[3] Lucas medicus. S. Paul. *Col.* iv.

[4] Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano. *Cant.* iv.

[5] Hanc amavi et exquisivi a juventute mea... et amator factus sum formæ illius.

perte cruelle qui lui a coûté tant de larmes, à cette inexplicable et déchirante entrevue. Les ailes de la foi qui le contenaient dans sa haute contemplation se brisent sous un si grand effort; ses souvenirs se pressent, son cœur déborde, il ne voit plus que Béatrix, la jeune fille de Florence, sa Béatrix à lui, qu'il a aimée avec une ardeur si vive, qu'il a pleurée si amèrement, et qui, toute belle et resplendissante que Dieu l'a faite, n'en est pas moins morte pour lui!

Les anges prient, et le poète tombe évanoui sous le poids de son émotion. Cependant Mathilde, qui n'a pas cessé de veiller sur son protégé, le plonge dans les eaux de la grâce [1], et Dante, régénéré par un nouveau baptême, oublie dans ce Léthé de l'Éden tout ce qui pouvait encore le rattacher à la terre.

Alors la vision continue. La longue procession des fantômes bibliques tourne sur elle-même et s'arrête devant un arbre dévasté, sans feuillage et sans fleurs. Les saints personnages s'écrient d'une voix douloureuse : Adam! et aussitôt le Verbe incarné, le Juste qui n'a point mordu au fruit du péché, vient s'offrir en expiation volontaire, et laisse attachée sa nature humaine à l'arbre de vie, devenu l'arbre de la Croix [2]. Arrosé par le sang de la victime, le vieux tronc stérile bourgeonne et refleurit comme sous l'haleine du printemps.

Dante, qui s'est évanoui une seconde fois au moment où la sainte allégorie lui offrait une représentation mystique de la mort du Sauveur, se réveille aux chants des intelligences célestes, et voit le noble cortége s'envoler vers le ciel, laissant Béatrix à la garde de l'Église.

De nouveaux mystères se succèdent rapidement. Un aigle [3], symbole de l'Empire, descend du ciel et frappe l'arche sainte

sed et omnium Dominus dilexit illam... Doctrix enim est disciplinæ Dei... Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis... timebunt me audientes reges horrendi. *Sap.* VIII, 2 *et seq.*,

[1] Asperges me hyssopo et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor. *Psal.* L.

[2] S. BONAVENT. *Serm.* 1. *De Invent. sanctæ Crucis.*

[3] EZECH. XVII.

d'une telle force qu'elle plie comme un navire près de sombrer. Ce sont les persécutions des empereurs.

Puis un renard [1], symbole de l'hérésie, vient jeter le trouble au milieu des fidèles.

L'aigle redescend et laisse le char mystérieux couvert de ses plumes d'or. Ce sont les richesses de Constantin léguées à la Papauté par le pieux empereur.

Avec le pouvoir temporel, le dragon infernal se glisse au cœur de l'Église; le char prend la forme de la bête hideuse de l'Apocalypse, et on voit la Papauté se prostituant aux rois, qui, sous la forme d'un géant redoutable, la flagellent de la tête aux pieds [2].

Ici l'allusion politique devient assez transparente pour qu'on puisse affirmer, sans crainte d'erreur, que Dante a voulu indiquer sous les traits de la courtisane, le pape Boniface VIII, vendu aux rois de France, et sous le personnage du géant, Philippe le Bel, transportant le siége pontifical à Avignon.

Des chants de douleur se font entendre; les plaintes du psaume retentissent dans ces régions calmes et paisibles [3], et Béatrix se levant debout, enflammée d'indignation et de colère, annonce les temps prochains où le jugement de Dieu s'accomplira sur la terre, et prédit, en chiffres énigmatiques [4], le nom d'un envoyé céleste, d'un DVX qui sauvera bientôt le monde et le vengera de ses oppresseurs. Dante écoute en silence ces mystérieuses paroles, se promettant bien de les rapporter aux vivans; et après avoir puisé dans la sainte rivière une ardeur et

[1] Vulpes insidiosos maximæque hæreticos fraudulentos significat. S. August. in psal. LXXX.

[2] *Apoc.* — Ezech. XVI.

[3] Alexander de Hales ait Paradisum esse in aere quieto et tranquillo, qui superior est hinc nostrali aere inquieto ac turbulento : et locum Paradisi esse ubi finis est et terminus exhalationum et vaporum. Pereri. *in Genes.* III, 9, 12.

[4] Numerus ejus sexcenti sexaginta sex. *Apoc.*

Nel quale un cinquecento diece e cinque
Messo di Dio.

Purgatoire, chant XXXIII.

Le chiffre romain de Dante est DXV, ce qui fait DVX.

une énergie nouvelles[1], il s'élance vers le ciel sur les traces de sa chère Béatrix.

Le plan du Paradis est aussi profondément étudié, aussi savamment conçu que celui des deux autres parties du poème. Il existe une grande harmonie entre le développement de l'action principale et la marche ascendante des accessoires philosophiques. A mesure que l'homme monte par degrés du centre obscur de la terre aux régions pures et splendides de l'empyrée, la science s'élève avec lui des plus simples élémens de l'histoire naturelle jusqu'aux plus hautes conceptions de la théologie. On dirait que l'artiste est revenu sur son œuvre pour la polir, pour la ciseler à son gré, pour l'enrichir après coup de mille pierres précieuses, tant les ornemens scientifiques se détachent nettement sur le fond de l'épopée.

L'Enfer, la partie souterraine du poème, embrasse particulièrement la géologie, les lois du règne minéral, les propriétés curieuses des pierres et des métaux, les secrets de l'alchimie, les observations météorologiques, les notions plus ou moins complètes qu'on avait à cette époque sur les volcans, sur la pluie, sur la foudre, sur le vent, sur toutes les perturbations de l'atmosphère. La botanique et la physiologie dominent dans le Purgatoire ; toutes les questions qui ont quelques rapports au règne animal et au règne végétal y sont traitées dogmatiquement ou ramenées par des comparaisons et des images. L'astronomie, la métaphysique, la théologie et ses mystères sublimes, trouvent naturellement leur place dans le Paradis. Ainsi la poésie et la science marchent à côté l'une de l'autre comme deux sœurs, avec le même ordre, et du même pas : *passibus æquis*.

Mais l'astronomie est de toutes les sciences celle qui a subi peut-être la transformation la plus complète. Tous ces beaux systèmes planétaires dont l'ascétisme s'était emparé pour y loger ses visions, tous les rêves des philosophes et des poètes, toute cette science terrible de la divination que l'Église a com-

[1] Effundam super vos aquam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris. Dabo vobis cor novum et spiritum novum, vobis ponam in medio vestri. Ezech. XXXVI.

battue avec le fer et le feu, sont tombés devant la brutale réalité d'une lunette.

Dante a suivi le système de Ptolomée, amendé en quelque sorte par saint Thomas. Le Paradis est divisé en neuf sphères ou neuf cieux, ce qui s'accorde avec l'expression du psaume : Les cieux racontent la gloire du Seigneur [1].

Transporté au delà des bornes tracées à la nature humaine par une puissance inconnue, Dante s'élève de soleil en soleil à la contemplation de l'Être suprême. Après avoir traversé la sphère du feu, son déplacement devient instantané, car d'après l'opinion de saint Augustin et d'autres Pères, le mouvement des corps bienheureux dépassera en rapidité la pensée elle-même [2]. Aussi ne s'aperçoit-il de son passage d'une planète à l'autre qu'au sourire et au regard de Béatrix, qui redoublent d'éclat et de douceur. On entre dans les cercles de l'abîme par des gémissemens et des blasphèmes; on monte aux degrés expiatoires par des paroles de consolation et d'espérance; on parvient aux sphères célestes par des chants d'amour et de gloire. Dans l'Enfer on rencontre des ombres, dans le Purgatoire des âmes, dans le Paradis des splendeurs, des esprits, des substances [3].

Quoique tous les bienheureux habitent le même ciel, immense océan de lumière et d'amour, quoiqu'ils jouissent tous, selon leur capacité, d'un bonheur complet dans la vision divine, plusieurs esprits viennent au-devant du poète, dans les sphères qu'il traverse, pour lui donner une idée de la hiérarchie des mérites et de la grâce, et pour habituer sa vue mortelle à soutenir l'éclat de la gloire céleste. Chaque esprit choisit la planète qui s'accorde le mieux avec la vertu qu'il a préférée sur la terre [4]. Ainsi les souvenirs du monde viennent se mêler aux

[1] Ezech. XLIII. — *Eccl.* XLII. — Dante, *Convito*, III, 14.

[2] S. Thomas, *prima quæst.* 89, 7, 8.

[3] S. August. *De civit. Dei.* — S. Thomas, *Contr. Gent.* IV, 79. S. Bonavent. *Compendium*, VII, 28, 29.

[4] Qui recte curriculum vitæ confecerit, ad illud astrum quo cum aptus fuit, revertitur. Cic. — Voyez Arist. *De anim.* I.

Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. *Eccl.* XII.

joies ineffables du Paradis, comme le bruit lointain du tonnerre aux harmonies des astres, et toutes les scènes de ce dernier acte vraiment divin sont coupées de magnifiques épisodes. Les discussions les plus arides font place à des images d'une grâce et d'un charme inimitables. Puis à l'enseignement austère des vérités catholiques succèdent de foudroyans anathèmes sur l'abjection des chrétiens et sur les turpitudes des pasteurs qui les égarent.

La sphère de la lune, comme les premiers cercles du Purgatoire et de l'Enfer, est destinée aux âmes tièdes, arrachées par la violence d'autrui à l'accomplissement de leurs devoirs. Leur faute est de deux natures : ou elles n'ont pas opposé assez de résistance à la force qui les entraînait malgré elles, ou elles n'ont pas repris la bonne route aussitôt que la persécution a cessé. C'est pourquoi ces esprits faibles, indécis et d'une chasteté douteuse, viennent refléter leurs traits pâles et effacés sur la blancheur terne et froide de la planète de Diane. Béatrix explique à son amant le système astronomique qui sert de cadre à cette partie du poème [1] ; et passant des connaissances humaines à la science divine, elle déduit les admirables conséquences du principe de la charité, par lequel toute âme est contente de sa part de béatitude sans en désirer davantage [2]. Elle parle ensuite de la persévérance nécessaire pour accomplir les saintes résolutions, de la gravité du vœu, pacte sublime entre l'homme et Dieu, et saisit cette occasion pour jeter un blâme sévère sur la légèreté des fidèles [3], qui engagent leur liberté par des sermens irréfléchis et souvent coupables, comme celui de Jephté [4].

[1] ARIST. *Metaph.* I. — ALB. MAGN. *De mineralibus*, l. II, tr. III, cap. 3. — S. THOMAS, *prima quæst.* 108. — DANTE, *Conv.* II, 3.

[2] Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. JOAN.

[3] Si quid vovisti Deo, ne moreris reddere : displicet enim ei infidelis et stulta promissio : sed quocumque voveris, redde : multoque melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere. *Eccl.* V.

[4] Quidam Patrum, ut Tertullianus, Ambrosius, Procopius et S. Thomas, sensent peccasse hic Jephte. TRAD.

Les âmes énergiques et actives qui ont appliqué leur génie au bien rayonnent dans la planète de Mercure. Ces messagers célestes, animés d'un zèle charitable qui les porte à fêter avec joie toute créature que Dieu appelle à partager leur bonheur, accourent vers le poète, comme des poissons dans un vivier transparent nagent avec rapidité vers la proie qu'on leur jette. C'est là que Justinien, le pieux législateur, trace rapidement l'histoire de l'Empire. Les esprits disparaissent en chantant dans les profondeurs de l'étoile, et Béatrix s'entretient sur les mystères de la Rédemption et de la résurrection de la chair.

Dans la planète de Vénus brillent les âmes saintes qui de l'amour de la créature se sont élevées à l'amour du Créateur [1]. Un de ces esprits, lié autrefois avec Dante d'une tendre amitié, blâme amèrement les hommes qui font avorter chez les autres les bonnes dispositions et entravent sciemment les desseins de la Providence. Au nombre de ces âmes si souriantes et si belles est la pécheresse de Jéricho, souvenir vivant de la victoire de Josué. Sa vue inspire au poète une malédiction énergique sur l'avarice et la lâcheté des pontifes qui abandonnent le tombeau du Christ aux mains des infidèles.

Les âmes des docteurs [2] flamboient dans le soleil sous la forme de deux guirlandes entrelacées. A l'éloge de saint François, prononcé par l'Ange de l'école, succède celui de saint Dominique, dont la vie est racontée noblement par le docteur séraphique. L'ardeur réciproque que montrent saint Thomas et saint Bonaventure, en exaltant tour à tour les fondateurs des deux ordres rivaux, n'est pas sans reproche pour la jalousie ombrageuse et les misérables querelles qui ont régné de tout temps entre les Dominicains et les Franciscains. Saint Thomas concilie ensuite une contradiction apparente de deux textes de l'Écriture, en établissant une distinction subtile entre les trois personnes douées par Dieu de la plus haute intelligence : Adam, comblé

[1] DANTE, *Conv.* II.

[2] Qui... docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti : et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. *Dan.* XII.

de toutes les perfections dont l'humanité était susceptible; Jésus, la sagesse incarnée, et Salomon, le plus grand roi qui ait jamais existé sur la terre[1]. Cette digression amène le docteur angélique à déplorer la coupable témérité des jugemens humains.

Dans la rouge étoile de Mars, Dante rencontre les croisés que Dieu favorisa de la grâce du martyre. Ces vivantes topazes, enchâssées dans les deux branches d'une croix symbolique, jettent un éclat si vif qu'il fait pâlir toute autre lumière. Un esprit descend jusqu'au pied de cette croix étincelante [2]. C'est un ancêtre des Alighieri, mort pour la foi en Palestine. Le saint croisé, devançant la prière de son petit-fils, lui parle tendrement de Florence, de leur famille, des plus doux souvenirs d'un âge d'or à jamais disparu, et finit par lui prédire l'exil qui doit le frapper, affreux martyre que son ingrate patrie lui prépare [3].

Après avoir bu le calice d'amertume, comme le Christ au jardin des Oliviers, le poète passe au ciel de Jupiter, où les âmes des justes voltigent en chantant dans leur lumière, et figurent trente-cinq lettres, voyelles et consonnes, rangées en deux lignes qui composent ces mots :

DILIGITE JUSTITIAM
QUI JUDICATIS TERRAM.

Puis les splendeurs célestes s'éparpillent, se combinent de nouveau, et dessinent la figure d'un grand aigle couronné, s'applaudissant des ailes, et parlant au nom de tous comme si c'était en son nom seul, poétique symbole de l'unité de vouloir dans le cœur des justes, et de la sublime utopie rêvée par Dante dans son livre de la Monarchie universelle. Le chant est terminé par une belle et consolante parole de l'Évangile [4], et

[1] Dedi tibi cor sapiens et intelligens, in tantum, ut nullus ante te similis tui fuerit, nec post te surrecturus sit. *Reg.* III.

[2] Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. *Sap.* III.

[3] Improperium peregrinationis non audies. *Eccl.* XXIX.

Melius est... mori quam indigere. *Eccl.* XL.

[4] Non omnis qui dicit... Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum : sed qui facit voluntatem Patris mei. *Matth.* VII. Multi ab oriente... venient et recum-

bientôt, l'exemple se joignant à la doctrine, on voit briller parmi les élus deux païens [1] à qui la justice a tenu lieu de foi, et que Dieu a sauvés dans les profonds mystères de sa providence.

Le septième ciel est celui de Saturne. Les âmes des contemplateurs descendent et remontent par une échelle éblouissante dont la cime se perd dans des hauteurs inaccessibles à l'œil humain[2]. Saint Pierre Damien prononce quelques mots sur la prédestination [3], et reproche aux prélats de son époque leur luxe effréné [4] et leur coupable ignorance. A l'humble prêtre succède le glorieux fondateur de l'abbaye du mont Cassin, arche sainte où s'est réfugiée pendant près de huit siècles la civilisation de l'Europe. Saint Benoît adresse à son tour une grave réprimande aux religieux avares et corrompus qui ont changé son monastère en une caverne.

Le poète arrive ensuite au ciel étoilé, et tournant rapidement avec la huitième sphère, se trouve près de la constellation des Gémeaux, heureuses étoiles dont l'éclat a brillé sur sa naissance, car il ne faut pas oublier qu'alors on croyait que les astres avaient une grande influence sur la vie des hommes[5]. Invité par sa compagne à baisser les yeux sur la route qu'il vient de parcourir, il jette un regard de pitié sur cette terre qui nous rend si orgueilleux. Puis une lumière de plus en plus éclatante se répand dans le ciel, et la Vierge, accompagnée de son fils, environnée des anges et

bent cum Abraham... in regno cœlorum : Filii autem regni ejicientur in tenebras. *Matth.* VIII.

[1] De omnibus talibus dici oportet quod non erat in inferno finaliter deputati S. Thom. *Suppl. q.* 73, *art.* 5, 6.

Multi gentiles per angelos reducti sunt ad Deum. *Dion. de Hier.*

[2] Viditque in somnis scalam stantem super terram, et cacumen illius tangens cœlum. *Gen.* XXVIII.

[3] Quare Deus aliquos prædestinavit, aliquos improbavit non est dare rationem, nisi quod Deus voluit? Aug. *Sup. Joan.*

[4] In itinere incedunt nitidi et ornati, circumamicti varietatibus tanquam sponsa procedens de thalamo suo. S. Bernard.

[5] Solem et lunam et omnia astra cœli... creavit Deus.... in ministerium cunctis gentibus. *Deut.* IV.

des saints, vient elle-même au-devant de son protégé. Ainsi les trois femmes célestes ont tenu leur parole : Béatrix est descendue aux Enfers, Lucie au Purgatoire, Marie jusqu'au Ciel étoilé.

Dans chacune des trois parties du poëme on trouve une trace du triomphe de Jésus-Christ, un symbole de sa gloire éternelle :

Il a triomphé aux limbes, au milieu de ses patriarches, et les vieux rochers de l'abîme ont tremblé sous ses pas victorieux.

Il a triomphé sur la montagne expiatoire, au milieu de ses prophètes, et l'arbre d'Adam s'est couvert de feuillage et de fleurs.

Il triomphe au ciel, au milieu de ses anges, et la Vierge, sa mère, est couronnée par Gabriel.

Saint Pierre, saint Jacques et saint Jean interrogent le poète sur la Foi, sur l'Espérance et sur la Charité. Adam lui explique combien d'heures il est resté dans le Paradis terrestre, combien d'années il a vécu sur la terre, et quelle était la langue primitive qu'il a parlée[1]. Après quoi, saint Pierre, le visage enflammé de honte et de colère, foudroie ses indignes successeurs ; le firmament se voile d'un sombre nuage de sang, et Dante parvient au véritable Paradis.

D'abord il n'aperçoit qu'un immense fleuve de lumière[2], puis, comme si un rideau se levait tout à coup devant lui, le spectacle ineffable de la milice triomphante se montre à ses yeux émerveillés dans toute sa gloire sublime et sa ravissante splendeur. Les saints et les saintes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, revêtus de leurs blanches étoles, sont assis par milliers sur des siéges de lumière, disposés concentriquement comme les feuilles d'une rose éclatante[3]. La Reine du ciel est sur son trône ; Béatrix et Lucie sont remontées à leur place, et Bernard,

[1] *Genes.* II.

[2] Thronus ejus flammæ ignis : rotæ ejus ignis accensus. Fluvius igneus, rapidusque egrediebatur a facie ejus. DANIEL. VII.

[3] Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, et omnibus gentibus et tribubus et populis et linguis : stantes ante thronum amicti stolis albis.

l'ardent contemplateur[1], le serviteur le plus tendre, le plus fidèle, le plus dévoué de la Vierge, la supplie humblement d'intercéder en faveur de ce pauvre mortel, pour qu'il puisse, avec ses faibles organes, soutenir l'éclat de la face auguste de Dieu, sans tomber en poussière.

C'est là sans doute la dernière limite tracée à l'art humain ; au delà est le néant, l'impossible. Il se fait un instant de silence solennel au milieu des harmonies du firmament, la lyre des séraphins suspend ses notes qui font vibrer les sphères éternelles ; on n'entend plus que la voix grave, émue, lente du vieillard ; Béatrix et les autres saints du Paradis, penchés sur leurs siéges dans un pieux recueillement, les paupières baissées, les mains jointes, suivent de l'intention la prière adressée à Marie. Les yeux de la Vierge s'élèvent vers Dieu, et la grâce est accordée. Le poète fixe son regard avec force dans le foyer ardent d'où émane toute lumière. Autour d'un point éblouissant et immobile tournent rapidement neuf cercles concentriques : ce sont les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins[2]. Dans le point central est rassemblé en un seul faisceau de lumière tout ce qui se déploie dans l'univers, la Substance, le Mode et l'Accident. Puis, comme la vue du poète est de plus en plus affermie, il aperçoit dans le même point, à une immense profondeur, trois cercles d'une circonférence égale et d'une couleur différente ; le second de ces cercles est comme la spendeur reflétée du premier[3], et le troisième comme une ardeur émanée des deux autres : c'est Dieu, c'est la divine Trinité se manifestant aux sens d'un homme par un miracle inouï. Dante n'a plus qu'un désir : c'est de com-

[1] Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quanta charitas, quanta suavitas et jucunditas maneat in nobis in illa visione. S. Bernard.

[2] Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. Dan. vii.

S. Dionys. Areop. *De cœlesti hierarch.* — S. Bonavent. *Compendium*, II, 15.

[3] Lumen de lumine : lumen et splendor Patris. — Voyez S. Bonav. *Compendium*, I, 25. — S. Thomas, *prima quæst.* 15.

prendre comment l'effigie humaine s'est incarnée dans ce cercle. Mais un dernier rayon part du foyer éclatant, et le poète a compris : ses ailes tombent, ses vœux sont satisfaits, sa volonté se repose, se concentre et s'abîme dans la volonté éternelle.

Telle est dans son admirable unité l'action principale et réelle de la Divine Comédie. Rien de plus simple comme art, rien de plus irréprochable comme dogme. Un homme, enlevé tout à coup aux luttes, aux passions, aux douleurs de cette vie, est transporté, par une grâce spéciale, pendant sept jours, dans un monde invisible. Nous avons vu cet homme descendre un à un les neuf cercles de l'abîme, glisser le long des reins de Satan, s'enfoncer au cœur de la terre, passer le centre, remonter à l'autre hémisphère, gravir péniblement les neuf degrés du Purgatoire, traverser les orbites avec la rapidité de l'éclair, et ne s'arrêter qu'au sein même de Dieu!... Certes, c'est là la création la plus vaste, la plus homogène et la plus étonnante que la pensée humaine puisse concevoir.

III

Vers la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, on a senti à l'étranger, comme en Italie, la nécessité d'analyser sérieusement la Divine Comédie de Dante. C'était déjà un grand pas après les mutilations de Rivarol et les sarcasmes de Voltaire. Malheureusement, ces critiques, fort estimables d'ailleurs, comprenaient la poésie du moyen âge à peu près comme les architectes, leurs confrères, appréciaient l'art gothique. Aussi, tout en admirant les beautés de premier ordre qui frappent le lecteur le moins exercé, ont-ils posé comme principe que Dante avait bâti cette bizarre machine poétique pour jeter dans l'Enfer ses ennemis, et mettre au Paradis les hommes dont il aurait eu à se louer dans sa vie ; vengeance monstrueuse et inique, profanation sacrilége qui ne trouverait point d'excuse, même dans ce qu'il

plaît aux grands hommes d'aujourd'hui d'appeler la barbarie des temps!

Et d'abord, pour ne parler que du siècle qui a précédé celui du poète, nous sommes vraiment bien venus à prononcer les mots de barbarie et d'ignorance! A quelle époque le génie humain peut-il se vanter d'avoir fait de plus brillantes, de plus solides conquêtes? Jetons seulement un regard sur l'Italie. Des marchands vénitiens pénètrent, par une hardiesse qui tient du prodige, au cœur de l'Asie, et aujourd'hui même, après tant de recherches, il existe encore des contrées qu'on ne connaît que d'après les récits de ces fabuleux voyageurs [1]. Brunetto Latini résume dans un livre encyclopédique les connaissances de son siècle [2]; Marino Sanuto apprend à l'Europe que l'Afrique est entourée par la mer; Léonard Fibonacci, traité de fainéant par ses compatriotes, crée l'algèbre moderne; Accurse, Jean André, Pierre des Vignes, illustrent les lois par leurs travaux immortels. Les communes se développent, la liberté s'affermit. Les Pisans s'emparent des îles de la Méditerranée; Venise et Gênes règnent sur l'Archipel, et par une coïncidence unique dans l'histoire, il se trouve que les douze ambassadeurs envoyés à Boniface par les souverains de l'Europe, sont tous Florentins.

Une erreur, répandue surtout parmi les étrangers, est que Dante a créé la langue qu'il écrit. Certes, aucun poète venu depuis n'a égalé la puissance de ce génie, qui plane sur tous les autres comme l'aigle. Mais ce n'est pas un homme, c'est un peuple tout entier qui crée une langue. Dans tout le poème de Dante on ne saurait trouver un seul mot qui n'ait été employé, soit dans les écoles et dans le langage commun, soit dans la prose ou dans les vers de ses contemporains.

Tous ces écrivains se distinguent par la pureté du style et par une grâce inimitable. Il suffit de citer les noms de Guido Guinicelli, Guittone d'Arezzo, Cecco Angiolieri, Bonaggiunta de Lucques, Jacques de Lentino, Cino de Pistoie,

[1] *Viaggio di Marco Polo.*

[2] Latini B. *Tesoro*, Venezia, 1533.

Guido Cavalcanti, noms célèbres à cette époque, et qui n'ont pas perdu depuis tout leur éclat. Giotto, le père de la peinture moderne, Oderisi l'enlumineur, et Casella le musicien, vivront dans les chants du poète comme un des plus nobles souvenirs de l'amitié qui régnait alors parmi les artistes. Les empereurs et les saints eux-mêmes ne dédaignaient pas de rimer comme de simples ménestrels. Il nous reste un hymne au soleil de saint François d'Assise, d'une inspiration hardie et profonde, et plusieurs ballades de Frédéric II et de Manfred qui ne sont pas dépourvues d'une certaine élégance. La poésie, fêtée dans les cours, aimée du peuple, accueillie pieusement dans les cloîtres, abritait de ses ailes d'or ces siècles à jamais disparus, que nous devrions regretter du fond de l'âme, et pour lesquels nous affectons un si étrange dédain.

Mais ce qui caractérise surtout le génie énergique et guerrier du moyen âge italien, est cette ardeur inquiète et fiévreuse avec laquelle on se jetait dans les luttes et dans les thèses, dans les argumentations et dans les ripostes, dans tous les exercices titaniques du raisonnement et de la mémoire, qui ne fatiguaient pas plus ces hommes de fer, que de porter dans les tournois et dans les joutes leur gigantesque armure. Aristote et Platon, saint Augustin et Origène, Albert le Grand et saint Thomas, les noms les plus célèbres de la théologie et de la philosophie, n'étaient plus que le drapeau autour duquel les combattans se pressent au moment du danger, un cri de ralliement, un mot d'ordre pour se reconnaître en cas de déroute. Leur parole grave domine le bruit de cette époque tumultueuse toute remplie de la célèbre querelle des Réalistes et des Dominans, combat à outrance que se livraient dans le tournoi des écoles Guillaume de Champeaux et Abailard [1]. C'est là que se montre dans toute sa supériorité le génie de Dante. Il adopte la terminologie scolastique dans toute sa rigoureuse exactitude, mais sans déguiser son mépris pour les subtilités puériles, pour les captieuses arguties des

[1] Brucker, cap. III, sect. 3. — Cousin, *Préf. aux Œuvres d'Abailard.*

sophistes; il accable surtout de sa mordante ironie ce nœud coulant de la logique qu'on appelle syllogisme [1].

En physiologie, en physique, en médecine, Dante a non seulement devancé son siècle, mais il a mérité le respect et le plus sérieux examen du nôtre. Plusieurs passages du poème devraient former l'objet d'études spéciales qui ne seraient pas sans profit, même aujourd'hui que la vie d'un homme suffit à peine pour cultiver un seul détail de la science, qu'un simple bachelier était obligé alors d'embrasser tout entière. Les derniers chants du Purgatoire prouvent que le poète était très-versé en histoire naturelle; il a connu le sommeil des plantes [2], l'action de la lumière solaire sur la maturation des fruits, les circonstances qui influent sur la couleur des feuilles, et la circulation qui se fait dans les végétaux [3]. Il parle de l'aiguille aimantée comme d'une chose dont l'usage était commun de son temps, et décrit avec une admirable justesse de mots la scintillation des étoiles, les vapeurs qui se forment dans la combustion, l'arc en ciel, les éclipses, la voie lactée [4], et quelques constellations de l'hémisphère austral [5]. Dans le deuxième chant du Paradis, il est question d'une expérience de catoptrique. L'astronomie élémentaire paraît avoir été à la portée de tout le monde; car le poète emploie très-souvent dans ses descriptions les longitudes adoptées en Italie au treizième et au quatorzième siècle, et désigne les saisons par les phénomènes astronomiques dont elles sont accompagnées. Le langage de Dante est toujours philosophique; il cherche dans les plus curieux phénomènes des comparaisons et des images qui étonnent par la nouveauté autant que par l'exactitude. Il semble avoir deviné la cause de plusieurs faits qui se rattachent au magnétisme, surtout cette intuition prophétique [6], cette communication immédiate de l'esprit

[1] DANTE, *De monarchia*. — *Paradis*, chant XIII.
[2] *Enfer*, chant II.
[3] *Purgatoire*, chant XXV.
[4] *Paradis*, chant XIV.
[5] *Purgatoire*, chant I.
[6] *Purgatoire*, chant XXVII.

humain avec des êtres d'une nature supérieure pendant le sommeil ou l'extase. Il explique avec une expression profondément poétique le passage instantané de la vie organique à la vie intelligente, au moment où la parole divine, le Verbe, se met en communication avec l'âme [1]. Enfin il n'y a pas un vers, pas un mot de la Divine Comédie qui n'exige une très-grande attention, une réserve extrême, lorsqu'il s'agit de matières scientifiques.

On a blâmé l'emploi de la mythologie ou plutôt des réminiscences classiques qui se lient aux doctrines du paganisme, dans une époque éminemment chrétienne. Ceux qui parlent de la sorte n'ont pas compris, n'ont pas lu entièrement le poème. La mythologie n'était pas au moyen âge ce qu'elle est devenue depuis dans les mains des poètes anacréontiques, qui chantent les Ris, les Jeux et la Folie, divinités toutes de leur façon. C'était une question grave et dangereuse, un terrain brûlant encore que les Pères de l'Église avaient disputé pas à pas aux champions du polythéisme [2]. Dans l'impossibilité de détruire de fond en comble une doctrine qui avait régné si longtemps sur le monde, on essayait d'en signaler les contradictions les plus choquantes, les plus grossières erreurs. Il serait trop long de rapporter les argumens par lesquels les docteurs chrétiens battaient en brèche les assertions des idolâtres. A leur tour, les plus grandes écoles philosophiques, les pythagoriciens, les épicuriens, les académiciens, les néoplatoniciens, publiaient la liste de leurs miracles et vantaient la priorité de leurs traditions. Les Pères répondaient par un formidable appareil de citations et de dates, et attribuaient les prodiges et les oracles des païens à l'intervention de l'esprit du mal, à qui Dieu a permis de tenter l'homme ici-bas et de lui susciter des obstacles dans ses jours de faiblesse et d'épreuve. Ils rétablissaient enfin les textes mutilés ou altérés par les philosophes, et restituaient dans leur place et dans leur sens vé-

[1] *Purgatoire*, chant XXV.

[2] S. August. *De civitate Dei*. — S. Thomas, *Contra gentes*. — S. Justin, *Apol.* etc., etc., etc.

ritables les idées, les principes et les exemples empruntés à la Bible.

De cette longue et violente polémique jaillit une science nouvelle : ce fut l'explication symbolique et chrétienne de la tradition des Gentils. Il est évident que l'esprit humain, frappé de cécité à la chute d'Adam, incapable de concevoir scientifiquement les causes des phénomènes qui excitaient en lui l'étonnement ou la terreur, éprouva un penchant irrésistible à peupler l'univers d'êtres bienveillans ou terribles. De là la première source du paganisme. On imagina des relations mystérieuses entre l'homme et les êtres supérieurs qui habitaient le monde invisible, on adora sous des personnifications transparentes les attributs de Dieu ou les grandes énergies de la nature. Or la science symbolique acceptait la fable comme un mythe, et dégageait de toute erreur matérielle, de tout voile poétique, l'idée de la Divinité et des intelligences libres, des causes efficientes, des moteurs célestes agissant sur la création sous les ordres de l'éternelle Providence.

La science des allégories était fort en honneur au temps de Dante. La magie, quoique énergiquement combattue par l'Église, avait des représentans redoutables dans toutes les cours de l'Europe ; et ce qui prouve de la manière la plus incontestable le courage et la supériorité du poète, c'est qu'il ose reléguer dans un coin de l'Enfer[1] et accabler de son mépris des hommes tout-puissans, devant lesquels avaient tremblé Charlemagne et Barberousse. On professait publiquement à Florence le plus scandaleux matérialisme. Épicure comptait des empereurs et des cardinaux au nombre de ses prosélytes[2]. Par une confusion inexplicable, les athées fraternisaient avec les païens, et le paganisme devenait une hérésie.

Dante a compris tout le parti qu'il pouvait tirer dans son poème de la tradition païenne adoptée comme symbole. La mythologie n'est pour lui, comme pour les plus profonds théolo-

[1] *Enfer*, chant XX.

[2] *Enfer*, chant X.

giens, qu'un langage figuré et poétique, une émanation matérielle de l'idée, le lien commun qui enchaîne toutes les croyances; et il n'est pas permis de se méprendre au sens de ses paroles, lorsque, ramenant tous les cultes au pied de l'Être infini, qui est le seul, le vrai Dieu, sous quelque nom qu'on l'adore, le poète s'écrie : « O souverain Jupiter, crucifié pour nous sur la terre! [1] » Vers admirable, quoique blâmé par la plèbe des critiques, et qui résume le grand système de la philosophie de l'histoire, développé plus tard par Vico[2].

La partie métaphysique du poème révèle des études profondes sur les philosophes de l'antiquité. Entraîné vers Platon par ses sympathies d'artiste, par son amour de l'idéal, Dante lui a emprunté des idées, des noms, et jusqu'au titre d'un de ses livres. La lecture de Cicéron, de Boëce, de saint Augustin, l'avait initié aux doctrines de l'Académie; des traductions et des commentaires du *Timée*, un surtout de saint Thomas d'Aquin, firent mieux comprendre en Italie la célèbre théorie sur les idées; mais rien ne saurait égaler l'admiration que le poète italien professait pour Aristote. Je ne sais quel reflet de grandeur impériale devait le lui rendre plus cher. Ses deux auteurs favoris dans toute l'antiquité semblent avoir été placés par Dieu à côté des deux plus grands hommes d'action : Virgile était le poète d'Auguste, Aristote le précepteur d'Alexandre.

Aussi Dante fait-il asseoir le philosophe de Stagire au-dessus de tous les autres génies sur le trône de l'intelligence; à ses pieds, perdu dans la foule, l'Arabe Averroës, le grand commentateur, partage la gloire de son maître [3]. C'est une pensée mélancolique et touchante de rapprocher ainsi l'auteur souverain et le traducteur fidèle, le créateur sublime et son modeste interprète, qui a mis toute son ambition, tout son labeur à rendre exactement les traits de son modèle.

Il n'y a pas d'exemple d'un empire aussi durable, aussi uni-

[1] *Purgatoire*, chant VI.
[2] Vico, *Scienza nuova*.
[3] *Enfer*, chant IV.

versel, aussi absolu, exercé sur l'intelligence humaine. Sous certains rapports, il n'a pas cessé complètement, et le nom d'Aristote vient se mêler de loin en loin dans nos discussions d'art et de théâtre. Il est donc bien simple que les grands génies du moyen âge aient courbé le front sous son sceptre de fer.

L'auteur de la Divine Comédie, tout en adoptant la méthode inflexible du maître, est visiblement gêné par les entraves de l'entendement. Il proteste dans plusieurs endroits contre l'abus des formes scolastiques, auxquelles on attachait alors tant d'importance; mais au fond il a suivi l'école péripatéticienne dans la définition de l'homme, dans l'appréciation exacte de l'amour et de ses effets, comme élément de moralité; dans l'analyse des facultés intellectuelles, dans la classification des vices, et surtout dans l'ordre et dans l'ensemble de cette belle doctrine qui organisait dans une large synthèse toutes les connaissances de l'esprit humain.

La théologie et la philosophie de Dante ne sauraient exister l'une sans l'autre. Tous les grands problèmes qui se rattachent à *ces deux* sciences trouvent leur solution dans deux ordres d'idées différentes. Tout se tient, tout s'enchaîne dans cette admirable série de phénomènes et de mystères qui vient de Dieu et qui retourne à lui. La Comédie de Dante et la *Somme* de saint Thomas sont les œuvres philosophiques les plus vastes et les plus complètes qui aient paru au moyen âge.

Le poëte n'a point reculé devant l'aridité des matières. Les idées les plus abstraites, les plus hautes conceptions trouvent place dans ses vers. L'essence et la nature de Dieu, sa manifestation dans l'univers, le motif qui a déterminé l'Être suprême à créer, la nature et le ministère des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme, la révolte d'une partie des anges, l'origine du mal; la création de l'homme, son innocence primitive, sa chute; l'Incarnation du Verbe, la Rédemption, la Résurrection, le Jugement divin, le châtiment, la récompense, les lois des êtres créés, leurs rapports, leur fin; en un mot toutes les questions les plus ardues, celles qui sont du ressort de

la raison pure et celles qui rentrent dans le domaine de la foi, sont posées et résolues dans le poème. Quelques idées métaphysiques qu'on ne trouve dans la Divine Comédie qu'à l'état d'ébauche, et comme effleurées par digression, reviennent sous un nouveau jour dans un autre livre du poète intitulé le *Convito*, où, sous la forme de commentaire, l'auteur a complété son système philosophique.

La pensée dominante de Dante est l'unité morale et politique, on la trouve au fond de tous ses écrits; c'est cette belle pensée nationale qui a dicté au poète son traité sur la *langue vulgaire* [1], chef-d'œuvre d'une critique large et libérale, et surtout son livre *De monarchia*, gigantesque projet d'empire universel dont il voulait faire présent à sa patrie, rêve impossible et sublime qu'un homme aurait accompli de nos jours, si Dieu n'avait pas dit à l'orgueil humain, comme à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin.

En ce qui touche le dogme, Dante a suivi strictement la Bible ou les docteurs les plus orthodoxes, comme le prouvent les notes qui accompagnent notre analyse, et qu'on pourrait multiplier à l'infini. Parmi les pères et les philosophes chrétiens dont la lecture lui était plus familière et dont il aimait à retracer les images hardies et le style coloré, il faut placer en première ligne saint Augustin, Boèce, saint Grégoire, saint Denis l'Aréopagite, Albert le Grand, Isidore de Séville, Pierre Lombard, Hugo et Richard de Saint-Victor. Il reproduit les idées, la forme, les comparaisons, les allégories, les expressions textuelles de leurs écrits. C'est dans des livres tels que l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu*, l'*Échelle dorée des vertus*, les *Sept chemins de l'éternité*, que Dante a pu trouver ce parfum de poésie mystique si ardente et si chaste, si idéale et si vraie.

Mais la vénération du poète pour saint Bonaventure de Bagnoreggio et pour saint Thomas d'Aquin tient presque du culte. Ces deux astres du ciel d'Italie, qu'on vit briller au même siècle, accomplir la même carrière et disparaître à la fois de l'ho-

[1] *De vulgari eloquio.* DANTE, *Opere*, Venezia.

rison, ont laissé sur le monde chrétien un tel sillon de lumière et de gloire, qu'il suffit de les nommer pour que tout front se courbe, pour que toute intelligence s'incline. Dante les a placés à la plus belle sphère de son Paradis[1], avant que l'Église, confirmant le récit du poète, les eût élevés au rang des saints. C'est avec justtice que le moyen âge donnait à ces deux génies les titres d'*Angélique* et de *Séraphique*. Après tous nos progrès, après tous les travaux auxquels le genre humain s'épuise depuis tant de siècles, on rencontre dans leurs livres telle page que nous venons d'atteindre à peine, ou qui est encore pour nous de l'avenir.

Ne croirait-on pas, en effet, traduire un chapitre de Lavater en lisant ces paroles :

« La disposition des parties dont l'ensemble constitue le corps humain offre de nombreuses variétés qui, interprétées avec art, semblent correspondre aux diverses dispositions de l'âme... La grosseur de la tête, lorsqu'elle est démesurée, est un indice ordinaire de stupidité ; sa petitesse extrême trahit l'absence de jugement et de mémoire. Une tête plate et affaissée par le sommet annonce l'incontinence de l'esprit et du cœur ; allongée et de la forme d'un marteau, elle a tous les signes de la prévoyance et de la circonspection. Un front étroit accuse une intelligence indocile et des appétits brutaux ; trop élargi, il indique peu de discernement ; s'il est carré et d'une juste dimension, il est marqué au sceau de la sagesse et peut-être du génie.

« Les yeux bleus et brillans expriment l'audace et la vigilance. Ceux qui semblent troubles et vacillans révèlent l'habitude des boissons fortes et des voluptés grossières. Ceux qui sont noirs, sans aucune autre nuance, désignent une nature débile et peu généreuse. Ceux qui, rouges et petits, s'avançant à fleur de tête, accompagnent ordinairement un corps sans tenue et une langue sans frein. Mais quand le regard est perçant, quoique voilé d'une légère humidité, il annonce la véracité

[1] *Paradis*, chant x.

dans le discours, la prudence dans le conseil, la promptitude dans l'action. Une bouche bien fendue, fermée par des lèvres minces et dont la supérieure dépasse médiocrement l'inférieure, exprime des sentimens nobles et courageux. Une bouche petite et dont les bords amincis se pressent pour réprimer le mouvement, laisse percer la ruse, ressource habituelle de la faiblesse. Les lèvres entr'ouvertes et pendantes sont le symptôme de l'inertie et de l'incapacité. Cette observation peut se répéter sur plusieurs animaux, etc. [1].»

Quel novateur social de nos jours s'exprimerait en termes plus radicaux que ceux-ci :

« On ne lit point que le Seigneur ait fait au commencement deux hommes, l'un d'argent pour être le père des nobles, l'autre de fange pour être le père des roturiers ; mais il en fit un seul de la même argile, par qui nous sommes frères. Le même épi donne à la fois la fleur de farine et le son. Le son est une misérable pâture qu'on jette aux pourceaux, et de la fleur de farine on pétrit un pain d'élite qui est servi sur la table des rois. Sur une même tige naissent la rose et l'épine. La rose est une noble créature, bienfaisante pour qui l'approche ; elle répand avec une douce profusion ses parfums autour d'elle. L'épine, au contraire, est une vile excroissance qui déchire les mains assez imprudentes pour l'effleurer. Ainsi d'une même souche deux hommes pourront naître : l'un vilain, l'autre noble. L'un, comme la rose, fera le bien autour de lui, et celui-là sera noble; l'autre, comme l'épine, blessera ceux qui l'approcheront, jusqu'à ce qu'il soit jeté comme elle au feu, mais au feu éternel, et celui-là sera vilain. La véritable noblesse est celle de l'âme.»

« ... Il faut observer qu'un gouvernement tyrannique, c'est-à-dire qui se propose la satisfaction personnelle du prince et non la félicité commune des sujets, cesse par là même d'être légitime : ainsi le professe Aristote aux troisièmes livres de la *Morale* et de la *Politique*. Dès lors, le renversement d'un semblable pouvoir n'a pas le caractère d'une sédition, à moins

[1] S. BONAVENT. *Compendium theologicæ veritatis.* lib. II, cap. LVIII, LIX.

qu'il ne s'opère avec assez de désordre pour causer plus de maux que la tyrannie elle-même. Dans la rigueur des termes, c'est le tyran qui mérite le nom de séditieux, en nourrissant les dissensions parmi le peuple, afin de se ménager un despotisme plus facile. Car le gouvernement tyrannique est celui qui est calculé dans l'intérêt exclusif du pouvoir, au préjudice universel de la multitude [1]. »

Ce ne sont pas là les seuls passages, ni les plus étonnans que nous pourrions citer; mais nous craindrions d'être débordés par notre sujet. La Divine Comédie n'est pas seulement une œuvre philosophique et religieuse, c'est l'épopée républicaine et guerrière du moyen âge italien. L'histoire du siècle de Dante est un des plus beaux livres qu'on puisse faire. La biographie du poète occuperait à elle seule plusieurs volumes. Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil rapide sur les principaux événemens qui nous paraissent indispensables à l'intelligence du poème.

IV

Trois grandes puissances pouvaient intervenir à cette époque dans les affaires d'Italie: l'Allemagne par la maison impériale de Souabe, la France par la branche cadette d'Anjou, et l'Espagne par les princes d'Aragon, qui héritèrent par alliance du royaume de Sicile.

Ravagée par trois invasions successives, l'Italie s'était vue, dès le sixième siècle, séparée en deux parties, dont l'une était échue aux Grecs, l'autre aux Longobards. Le jour de Noël de l'an de grâce 800, Charlemagne, debout sur les ruines du vieux monde, l'épée victorieuse dans sa droite, le globe symbolique dans sa gauche, évoqua de sa poussière le grand Empire romain. Mais la main de l'homme ne relève pas ce que la main de Dieu a renversé; les illusions dont les Italiens s'étaient bercés un

[1] S. Thomas, *prima quæst.* 105.

instant disparurent bientôt, et il ne resta plus de ce vain fantôme d'empire qu'une longue succession de malheurs, une haine inextinguible et héréditaire trempée dans le sang, scellée par l'anathème.

Toute l'histoire du moyen âge est remplie de cette interminable querelle des investitures. Les papes et le peuple romain, appelés, du moins pour la forme, à voter l'élection de Charlemagne, et s'appuyant d'ailleurs sur l'origine des anciens Césars, prétendaient que le droit d'élire et de couronner l'empereur leur appartenait exclusivement. D'un autre côté, l'empereur, inscrit déjà dans l'ordre des patriciens, et devenu par sa dignité impériale chef des Romains, en sa triple qualité de prince, de sénateur et de premier citoyen, revendiquait le droit de participer à l'élection et à la confirmation des papes. Tandis que la question, renfermée dans un cercle sans issue, se débattait juridiquement entre les deux pouvoirs suprêmes, les peuples en profitèrent pour conquérir leur liberté et pour étendre leurs priviléges. Rome, Venise, Ravenne, s'étaient déjà plus ou moins affranchies, lorsque le moine Hildebrand, l'apôtre de l'indépendance italienne, étant monté sur la chaire pontificale, sous le nom à jamais glorieux de Grégoire VII, poussa ce cri de liberté qui fut écouté avec un tressaillement profond d'un bout à l'autre de la péninsule. Pise, Lucques, Asti, Gênes, Milan, répondirent les premières à l'appel et se constituèrent en communes. Bientôt leur exemple fut suivi par les autres villes, et pendant les dix dernières années du onzième siècle, et les deux premières du siècle suivant, la grande révolution fut accomplie. Malheureusement les successeurs d'Hildebrand n'entrèrent pas avec le même succès ou avec la même franchise dans cette voie de liberté et de régénération que le grand pontife venait d'ouvrir. Un parti puissant et nombreux, qui s'était formé au sein des républiques italiennes, tourna ouvertement ses vœux vers l'empereur. Les dénominations de Guelfes et de Gibelins, dérivées de deux mots allemands *Wolf* et *Wibling*, furent adoptées par la suite pour désigner le parti impérial et le parti papal.

Ce fut Frédéric Barberousse qui osa résister le premier au pouvoir toujours croissant des souverains pontifes. Il reçut la couronne impériale des mains d'Adrien IV, le 18 juin 1155. Son premier acte de tyrannie fut d'abolir les consuls dans les villes libres et de les remplacer par des vicaires de son choix. Sept fois il couvrit l'Italie d'un réseau de fer, opposa au pape légitime trois antipapes, et fit raser Milan comme ces villes maudites dont parle l'Écriture. Battu en 1176 par la ligue Lombarde, dans la célèbre bataille de Legnano, il se vit forcé de rendre aux communes les priviléges qu'il leur avait enlevés, rentra sous l'obéissance d'Alexandre III, auquel il avait fait une guerre si acharnée, et mourut réconcilié avec Dieu et avec l'Église aux Croisades.

Son fils Henri fut marié à la belle Constance, fille posthume de Roger le Normand, premier roi de Sicile et de Pouille. Constance avait prononcé ses vœux de religieuse dans un couvent de Palerme, avant ce mariage, qui devait donner naissance à Frédéric II, et transmettre par héritage les royaumes de Sicile et de Naples à la maison de Souabe.

Frédéric II est une des plus belles figures du moyen âge. Âme fière et tendre, la vertu semblait avoir chez lui quelque chose de plus noble, la passion quelque chose de plus sombre que dans le commun des hommes. Brave jusqu'à l'imprudence, sévère jusqu'à la barbarie, généreux jusqu'à la prodigalité, il serait difficile de dire s'il inspirait plus de crainte que d'amour. Les savans, les artistes, les poètes trouvaient en lui un juge éclairé, un hôte généreux et bienveillant. Il parlait avec une facilité extrême le latin, l'allemand, le français, le grec et l'arabe, commentait les philosophes anciens, composait des traités, chantait des ballades [1]. Enfin tel était l'ascendant de cet homme extraordinaire, que son secrétaire Pierre des Vignes, auquel il avait fait arracher les yeux pour un soupçon, se brisa le crâne contre les murs de son cachot, ne pouvant supporter la disgrâce de son maître. Adversaire implacable de l'Église, Fré-

[1] Ricordano Malespini, *Cronica*.

déric chassa les moines de ses états, professa hautement l'épicuréisme, et mourut sous le poids de l'excommunication, étouffé, dit-on, par un de ses enfans.

Ce ne fut pas assez de cette mort terrible. La malédiction de Rome le poursuivit dans sa race entière. Il avait laissé trois fils : Enzo, Conrad et Manfred. Enzo, roi de Sardaigne, fut fait prisonnier à Fossalta, et expia le malheur de sa naissance par vingt-deux ans de captivité. Conrad IV, qui avait hérité de la couronne de Pouille, miné par une lente maladie, n'atteignit pas sa vingt-sixième année. Manfred, le plus jeune de ses enfans et peut-être le plus aimé de tous, fut aussi le plus malheureux.

A toutes les brillantes qualités de son père, Manfred réunissait une beauté mélancolique qui inspirait le plus tendre intérêt. Son front calme et pur était encadré de beaux cheveux de ce blond doré qui fait l'orgueil des mères. Son regard bleu et limpide se voilait parfois d'un nuage de tristesse, sa main frissonnait sur les cordes de son luth, ses vers avaient des cris déchirans qui allaient à l'âme ; c'est que le roi poète avait le pressentiment de sa fin prématurée. Aussi lorsque à sa dernière bataille l'aigle se détacha de son casque et roula aux pieds de son cheval effrayé, s'écria-t-il sourdement : *Hoc est signum Dei!*

Enfin le jeune Conradin, le dernier rejeton de cette maison infortunée, vint accomplir à son tour cette tragique et fatale destinée. Le bruit de sa mort s'étant répandu en Italie dès l'année 1258, Manfred, qui avait gouverné jusque alors au nom de son neveu, prit la couronne de Sicile. Mais Dieu n'avait pas permis que le pauvre enfant mourût dans les bras de sa mère. Il franchit les Alpes en 1268, traversa l'Italie aux acclamations des Gibelins, et tombant comme la foudre au cœur des Abruzzes, brisa au premier choc l'armée redoutable de Charles d'Anjou. Mais, vaincu par une ruse de guerre, vers la fin du jour, dans la plaine de Saint-Valentin, près du château de Tagliacozzo, il fut traîné jusqu'à Naples, et là, après un jugement inique, l'infortuné prince, âgé à peine de seize ans, eut la tête

tranchée, avec son cousin Frédéric d'Autriche et les plus braves capitaines qui s'étaient dévoués à sa fortune.

Depuis la déchéance de Frédéric, prononcée par Innocent IV, Rome avait exclu, par ses intrigues, les princes de Souabe du pouvoir. Après les élections tumultueuses et sans résultat de Guillaume comte de Hollande, de Richard d'Angleterre et d'Alphonse de Castille, les voix se portèrent sur Rodolphe, comte de Habsbourg. Mais ni Rodolphe, ni Albert son fils, qui lui succéda à l'empire, ne descendirent jamais en Italie, trop occupés qu'ils étaient de l'autre côté des Alpes, le père à affermir son pouvoir, le fils à combattre vainement la résistance héroïque de la Suisse. Les Gibelins avaient fondé leur dernier espoir sur Henri de Luxembourg; mais le malheureux empereur, appelé en Italie par les vœux de Dante, ne devait toucher cette terre promise que pour y mourir empoisonné par une hostie.

Voilà pour l'Allemagne.

L'intervention française fut provoquée par les papes. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait épousé, en 1246, Béatrix, fille de Raymond, comte de Toulouse. On prétend que l'ambition de cette femme, qui voulait être reine comme ses trois sœurs, poussa Charles à accepter les offres de Clément IV, qui disposait du royaume de Sicile comme d'un fief échu à l'Église. Charles d'Anjou fut couronné solennellement roi de Pouille et de Sicile le 6 janvier 1266, battit Manfred près de Cepperano, et triompha, deux ans plus tard, de l'inexpérience de Conradin, par les conseils d'Allard de Saint-Valéry. On ne peut contester à ce prince une extrême bravoure, un sang-froid admirable, une haute capacité politique; mais il fut accusé d'hypocrisie, de cruauté, d'avarice. Le soupçon assez fondé d'avoir empoisonné saint Thomas, et le meurtre infâme de Conradin, flétriront éternellement sa mémoire[1]. On eût dit que le jugement de Dieu confirmait en quelque sorte la réprobation des hommes. En 1282, Palerme secoua le joug de la tyrannie française par l'éclatante vengeance des Vêpres Siciliennes. Charles, son fils aîné, qui lui succéda

[1] *Purgatoire*, chant xx.

plus tard, tombé au pouvoir de Roger Doria, fut condamné à mort, et ne dut la vie qu'à la générosité de Constance, fille de Manfred, qui l'envoya prisonnier en Aragon, oubliant que le père de son ennemi avait refusé une tombe à son père.

Charles II ne recouvra sa liberté qu'en 1288, sur l'engagement solennel qu'il avait pris de faire assurer par le pape et par le roi de France la libre possession de la Sicile aux princes d'Aragon. Trois de ses enfans restèrent en otage jusqu'à l'accomplissement de sa promesse. Charles était boiteux et difforme, mais il rachetait ces défauts physiques par un caractère doux et par une piété sincère. Il fit bâtir une église expiatoire à la place où Conradin avait été décapité, et cessa de vivre le 5 mai 1309. Dante l'accuse d'avoir marié, par avarice, sa fille Béatrix à un vieillard, Azzo VIII, marquis de Ferrare[1]. Il laissa une belle et nombreuse famille. Charles Martel son aîné, prince noble et généreux, hérita par sa mère du royaume de Hongrie, et y mourut jeune encore. Robert, un des frères puînés de Charles Martel, s'empara du trône de Naples au préjudice de son neveu, seul héritier légitime. Dante ne nomme pas ouvertement Robert dans le cours de son poème, mais il lui jette une allusion pleine d'amertume.

Voilà pour la France.

L'intervention espagnole dans les affaires d'Italie date du mariage de Pierre d'Aragon avec Constance. Cinq mois après les Vêpres sanglantes, Pierre aborda à Trapani et fut couronné à Palerme, à la grande joie des Gibelins, qui voyaient monter sur le trône de Sicile la fille de Manfred. Mais excommunié à son tour, il eut à se défendre contre Charles de Valois, que le pape attirait en Italie pour balancer la puissance aragonaise. Pierre fit des prodiges de valeur. Frappé d'un coup de lance, il était tombé épuisé et sanglant aux mains de l'ennemi; mais au moment où on l'emmène il rouvre les yeux tout à coup, arrache une épée à l'un des hommes de l'escorte, et se fraye un passage au milieu de l'armée victorieuse. Il mourut des suites de ses

[1] *Purgatoire*, chant XX.

blessures, le 6 octobre 1285, âgé de quarante-six ans. Il avait eu quatre enfans : Alphonse, Jacques, Frédéric, et Pierre, qui le suivit bientôt dans la tombe.

Alphonse avait hérité des vertus de son père. Il lui succéda dans le royaume d'Aragon, et ne régna que six ans. Dante regrette amèrement la perte d'un prince qui avait ranimé un instant les espérances, toujours déçues, du parti impérial. C'est donc à Alphonse, déjà mort, et non pas à ses deux frères, que s'adresse la tendre louange de l'aïeul, lorsque parlant au poète, il le prie de visiter, à son retour sur la terre, la belle Constance « qui avait enfanté l'honneur de la Sicile et de l'Aragon [1]. » C'est Alphonse qui aurait réalisé les vœux de Manfred, si Dieu lui avait mesuré la vie d'après le désir qu'il avait de faire le bien. Dante ne pouvait sans se contredire ouvertement, appeler dans un endroit Jacques et Frédéric l'honneur des deux royaumes qu'ils se partagèrent après la mort de leur frère, et les accabler de ses reproches dans la suite du poème. Au reste, le poète avait été lié autrefois avec Frédéric, et avait formé le dessein de lui dédier le Paradis, lorsque le prince aragonais étant arrivé à Pise après la mort de Henri VII, avait fait croire aux Gibelins qu'il consentirait à prendre le commandement de l'armée impériale. Mais par un revirement aussi inattendu qu'humiliant pour lui, loin de résister à l'armée guelfe, il courba la tête sous la bulle qui le déclarait usurpateur, devint tributaire envers l'Église de trois mille onces d'or, et épousa une fille de Charles II, pour assurer à la maison d'Anjou la succession de la Sicile.

Voilà pour l'Espagne.

Ainsi les destinées de l'Italie s'agitèrent pendant trois siècles entre trois grandes puissances, trop heureuses d'emporter chacune un lambeau de la proie qu'elles ne se sentaient pas la force de garder tout entière. La politique de Rome flottait incertaine de l'un à l'autre de ces écueils également dangereux, suivant le caractère, les intérêts ou les obligations des hommes élevés à la dignité pontificale.

[1] *Purgatoire*, chant III.

Comme chefs spirituels de l'Église, les papes étaient préoccupés au moyen âge de la haute idée de réunir dans une seule croyance l'Orient et l'Occident, et de combattre l'islamisme par les Croisades. Comme princes temporels, ils ne songeaient qu'à étendre leur puissance, tantôt par le génie, en marchant à la tête des peuples et résistant avec eux à la domination des empereurs, tantôt par la ruse, en nivelant tout ce qui grandissait autour d'eux, peuples ou rois, appelant de tous les points du monde des invasions étrangères, donnant et reprenant la Sicile comme prix du marché. C'est que la papauté est une chose sainte et auguste, tandis que les papes ne sont que des hommes.

Grégoire VII, Alexandre III, Innocent III, cette trinité pontificale du moyen âge, ont travaillé noblement et sans arrière-pensée à la régénération italienne, mais leurs successeurs sont bien loin de mériter cet éloge; Innocent IV, qui régna depuis l'an 1243 jusqu'à l'an 1254, marque déjà l'ère de la décadence.

A la mort d'Innocent V, le sacré collége élut un neveu d'Innocent IV, appartenant à une des plus nobles familles génoises. Dante pouvait avoir environ dix ans lorsque Ottobono des Fieschi prit le manteau pontifical sous le nom d'Adrien V. C'était un vieillard infirme et cassé, fier de ses ancêtres, et attaché aux biens de la terre plus qu'il n'eût fallu pour un disciple du pauvre pêcheur. Rappelé bientôt devant Dieu pour y rendre compte de son avarice, Adrien laissa les clefs à un cardinal espagnol, qui prit le nom de Jean XXI et qui fut remplacé à son tour par un Orsini, Nicolas III.

Ce dernier, frère de Bertoldo Orsini, comte de Romagne, ne s'occupa que d'enrichir sa famille, et poussa jusqu'au scandale la dilapidation des biens de l'Église au profit de ses parens. Il garda onze ans le pouvoir. A tort ou à raison, on lui supposa le projet de faire deux royaumes de la Lombardie et de la Toscane, pour les donner à ses neveux. Il traita secrètement avec Rodolphe d'Autriche, ôta à Charles d'Anjou le titre et les droits de sénateur romain, et autorisa, pour une forte somme d'argent, la fille de Manfred à faire valoir ses droits à la couronne de Sicile.

Mais quelques mois s'étaient écoulés à peine après la signature de sa bulle pontificale, lorsque Martin IV, ancien chanoine de Tours, et naturellement dévoué aux Français, annulant de son autorité suprême tout ce qu'avait fait son prédécesseur, excommunia Pierre d'Aragon, et le déclara déchu de tout droit au royaume. Les chroniques nous apprennent que le pape Martin était grand amateur de la bonne chère, et que toutes les fois qu'il se sentait un peu oppressé par quelque indigestion d'anguilles, il joignait les mains d'un air de componction, et s'écriait en soupirant : O grand Dieu ! combien de maux ne souffrons-nous pas pour l'Église du Seigneur ! *O sancte Deus, quanta mala patimur pro Ecclesia Dei*[1] !

Après le chanoine rabelaisien, le siége pontifical fut occupé successivement par Jacques Savelli, élu sous le nom d'Honorius IV, et par Nicolas IV, de l'ordre des frères mineurs. Nicolas étant mort le 4 avril 1292, l'Église resta deux ans sans chef au milieu des plus vives agitations politiques.

Enfin le choix des cardinaux se porta sur un pauvre solitaire des Abruzzes, plus habitué aux contemplations célestes qu'aux intrigues de la terre. Il prit le nom de Célestin V[2]. Effrayé de la responsabilité qui pesait sur sa tête, Célestin versait d'abondantes larmes, et adressait à Dieu les plus ferventes prières pour qu'il lui plût de le délivrer d'un fardeau sous lequel il se sentait succomber. Les frayeurs de cette âme timorée n'échappèrent pas à ceux qui espéraient en faire leur profit. Le cardinal Gaëtani, esprit turbulent et ambitieux, ne pouvant se résigner à attendre la mort du saint homme pour recueillir sa succession, eut recours à un artifice qui nous donne la mesure de l'intelligence du bon solitaire. Au plus fort de la nuit, au moment où le pape agenouillé sur les dalles de son oratoire élevait vers le ciel ses mains suppliantes, on entendait des bruits étranges ; des voix surnaturelles lui criaient impérieusement d'abdiquer[3].

[1] JACOPO DELLA LANA, *Comment.*

[2] RAINALD. *Ann. Eccl.* t. IV, p. 156.

[3] BOCCACCIO, *Comment.*

Le lendemain de ces nuits d'angoisses, l'astucieux Gaëtani ne manquait jamais de lui faire entendre que la volonté du Seigneur se manifestait par des signes trop évidens pour qu'Il lui fût permis de résister plus longtemps, et le pauvre Célestin, avouant son insuffisance à la face de Dieu et des hommes, déposa la tiare.

Le cardinal Gaëtani, ou plutôt Boniface VIII, car il n'avait pas douté un instant qu'on le saluerait bientôt sous ce nom, non content d'avoir abusé de la faiblesse d'esprit de son prédécesseur, et de l'avoir couvert aux yeux du monde de la honte d'une abdication, le jeta au fond d'une tour et en fit un martyr. Boniface monta au pouvoir en homme dont le plan est arrêté d'avance et qui est décidé à ne reculer devant aucun moyen pour en assurer la réussite. Son caractère est un mélange inexplicable de bassesse et de grandeur. Audacieux dans ses projets, souple et rampant pour atteindre son but, insolent dans le succès, héroïque dans le malheur, la soumission le trouvait impitoyable, la persécution lui donnait de nouvelles forces, l'outrage le sanctifiait. Il s'était servi de l'influence de la maison d'Anjou pour arriver au pontificat, et parut quelque temps marcher d'accord avec le roi de France. Mais il commit la faute énorme d'appeler Charles de Valois en Italie, pour avoir raison de la Toscane. Cette action, qui lui attira le juste ressentiment de Dante, fut la source des plus grands malheurs. Enfin, une rupture éclata entre lui et Philippe le Bel, et le pape écrivait dans sa fureur à Albert d'Autriche : « Nous vous donnons de notre plein pouvoir le royaume de France : prenez-le; il appartient de droit aux empereurs d'Occident. »

Mais les torts de Boniface s'effacent devant la conduite abominable et impie de Philippe. Il envoya traîtreusement à Rome Guillaume Nogaret, pour s'entendre avec les Colonna, ennemis acharnés du pape, et le 7 septembre 1303, Boniface, cerné dans son palais d'Anagni, tomba au pouvoir des conjurés. Sa maison fut envahie, ses trésors pillés, ses ornemens sacrés foulés aux pieds de la soldatesque. Le vicaire du Christ, gardé à vue comme

un malfaiteur, resta pendant trois jours et trois nuits exposé aux insultes les plus brutales. Pendant tout ce temps l'impassible vieillard demeura dans son fauteuil, vêtu de ses habits pontificaux, la tiare sur la tête, la croix dans les mains, sans prendre aucune nourriture, sans proférer une plainte, sans faire un mouvement. Délivré enfin par le peuple, il rentra à Rome; mais l'effort surhumain qu'il avait fait pour se contenir lui avait fait perdre complètement la raison. Dévoré par une rage convulsive, il expira le 11 octobre de la même année, à l'âge de quatre-vingt-six ans, au milieu des plus affreuses douleurs, ce qui parut justifier une prophétie divulguée par ses adversaires, laquelle prétendait que Boniface monterait sur le trône comme un renard, régnerait comme un lion, et mourrait comme un chien[1]. Le roi ne se montra pas satisfait de la mort de sa victime. Il poursuivit de sa haine implacable jusqu'à l'ombre du vieillard, et assembla un concile à Lyon, afin d'obtenir que le nom de Boniface VIII fût rayé de la liste des papes. Aussi la colère de Dante, qui éclate neuf fois dans le poème contre l'ambitieux Gaëtani, semble-t-elle tomber tout à coup devant cet excès sacrilége, pour se reverser plus écrasante et plus terrible sur le bourreau des Templiers.

Un homme de naissance obscure et de mœurs douces succéda à Boniface, sous le nom de Benoît XI, et retarda de quelques mois la fatale élection de Clément V. C'était un vertueux Dominicain de Trévise, d'une vie irréprochable, et se conformant strictement aux préceptes de la charité évangélique[2]. Le sacré collége en l'élevant à la dignité suprême crut protester en quelque sorte contre l'ambition immodérée et les soucis temporels de Boniface. Le nouveau pape essaya en vain de guérir les plaies de la discorde civile, et de réparer les fautes de son prédécesseur. Dante lui sut gré de ses bonnes intentions, quoique non suivies d'effet, et accorda à son ombre l'amnistie du silence.

Clément V était né en Gascogne. Il fut élu le 5 juin 1305, et

[1] Murat. *Ann.* 1304.
[2] Murat. *Ann. à l'ann.* 1304. — Dino Compagni, *Cronica.*

pour être agréable à son souverain, qui l'avait fait nommer par son influence, il n'eut rien de plus pressé que de transporter le siége pontifical à Carpentras, et de là à Avignon. Les poètes italiens du moyen âge déplorent cet événement comme une calamité nationale. La dépravation de la cour d'Avignon n'a pas d'exemple dans l'histoire. On y trafiquait des choses les plus saintes à prix d'argent; la prostitution y avait pris un développement si effroyable, que Jeanne Ire, reine de Naples, d'homicide et adultère mémoire, se vit obligée plus tard d'y apporter remède par un règlement célèbre. Clément V vivait publiquement avec la fille du comte de Foix [1], la belle comtesse du Périgord, et légua une fortune immense à ses parens. On apprit avec effroi que cet homme était mort sans abjurer une vie si contraire à la loi qu'il devait faire respecter par les autres. Une circonstance sinistre et tout à fait fortuite vint encore ajouter à ces superstitieuses terreurs. Le cadavre du pape était exposé dans une chapelle ardente; les cardinaux et les autres prélats qui auraient dû le veiller s'étant retirés pendant la nuit, le feu prit au catafalque, le cercueil brûla, et le corps fut dévoré par les flammes jusqu'à la ceinture. Ce fut alors parmi le peuple une conviction générale, que comme le corps brûlait sur la terre, l'âme se consumait dans le feu éternel [2].

Jean XXII ferme la série des papes qui ont régné pendant la vie de Dante. C'était un homme du peuple, né à Cahors, de petite taille, d'une mine chétive, mais d'un immense savoir. Il fut consacré à Lyon, et se montra vendu au roi de France, comme l'avait été son prédécesseur. Il mourut le 4 décembre 1334, et le très-véridique historien Villani raconte qu'on trouva dans son trésor privé dix-huit millions de ducats en monnaie frappée, et sept millions en vases d'or. Aussi à l'époque dont nous parlons, dire à quelqu'un qu'il était né à Cahors, c'était l'appeler usurier.

Ce sont là, si notre mémoire est fidèle, les noms les plus émi-

[1] Villani, *Cron.*

[2] Villani, *Cron.*

sens du moyen âge que Dante a jugés dans son poème. Hâtons-nous de dire que ses sympathies ou ses aversions politiques ne l'ont jamais entraîné à placer ses adversaires ou ses amis parmi les damnés ou parmi les élus, ainsi que pourraient le supposer des lecteurs vulgaires. Comme homme, il éprouve toutes les émotions de la tendresse ou de la colère, et les exprime hautement, énergiquement, avec toute l'ardeur et tout l'emportement d'une conviction inébranlable; mais comme révélateur de la justice éternelle, il rend à chacun selon ses œuvres, et à défaut d'une manifestation plus certaine des arrêts de Dieu, il suit la conscience publique et la voix presque infaillible du peuple. *Vox populi, vox Dei.*

Dante a souvent flétri les abus de la cour romaine. Mais l'histoire n'est pas moins sévère que le poète, et s'il a répété des accusations qui étaient alors dans toutes les bouches, sa réprobation ne s'adresse qu'à l'homme; chaque parole de blâme est précédée de protestations solennelles de vénération et de déférence pour le caractère sacré dont les souverains pontifes sont revêtus. Au reste, Grégoire VII et saint Pierre Damien avaient élevé la voix avec une égale fermeté pour arrêter les débordemens du clergé dans ces temps déplorables.

V

Reprenons dans leur ordre chronologique les principaux événemens qui ont eu lieu pendant la vie du poète, pour nous expliquer la part qu'il y a prise et l'influence qu'ils ont pu exercer sur son poème. Nous verrons que les peuples n'y sont pas plus épargnés que les princes. Déjà aux vertus antiques et aux mœurs patriarcales de la vieille république de Florence, dont nous avons dans le *Paradis* un tableau si ravissant, avaient succédé l'orgueil, la cupidité et l'envie, trois brandons qui embrasent toujours les villes corrompues. A ces maux était venu

se joindre, dès l'année 1215, le pire de tous les fléaux, la division des partis.

Florence ne comptait pas encore quatorze mille âmes, et déjà ses habitans étaient séparés par une ligne de démarcation profonde. Les familles d'origine romaine constituaient les patriciens, les gentilshommes de vieille roche; les autres, descendant de Fiesole, ou venant même de la Lombardie, ne vantaient pas leur souche avec moins de fierté. Un citoyen de Florence qui pouvait se rattacher à une bourgeoisie irréprochable et pure de tout alliage, était quelque chose de plus noble et de plus fier qu'un citoyen de l'ancienne Rome. Il fallait faire ses preuves pour être admis dans la petite enceinte protégée par le campanile de saint Jean-Baptiste. L'antipathie primitive qui avait régné de tout temps entre les originaires de Rome et les descendans de Fiesole éclata tout à coup, lorsque de nouvelles familles vinrent des environs s'établir dans la ville. Une des plus puissantes était celle des Buondelmonti, seigneurs de Montebuono.

En 1215, messire Buondelmonte des Buondelmonti, fiancé à une jeune fille de la maison des Amidei, refusa brusquement de l'épouser, et se maria avec une Donati. Les Amidei et les Uberti, leurs parens, jurèrent de tirer vengeance de cet outrage; et le jour de Pâques, Schiatta Uberti, Lambertuccio Amidei, Oderigo Fifanti, et Mosca Lamberti, au moment où Buondelmonte, revêtu d'un costume magnifique, passait à cheval devant les maisons des Amidei, fondirent sur lui, le poignard à la main, et l'achevèrent sur les débris d'une vieille statue de Mars. Les nobles de Florence se séparèrent en deux factions; les uns tenaient pour les Uberti, les autres pour les Buondelmonti. Ils prirent le nom de Guelfes et de Gibelins, ne sachant trop pourquoi, car long-temps après, Boccace lui-même, malgré son érudition, se perdait dans l'étymologie de ces vieux mots tudesques.

Dès que les partis eurent un étendard sous lequel ils purent se ranger, ils se firent une guerre perpétuelle et implacable, et les

vainqueurs exilèrent régulièrement les vaincus. Les Guelfes, bannis en 1248, avaient chassé à leur tour les Gibelins en 1258. Mais cette fois les Gibelins avaient à leur tête un homme d'une audace et d'un génie comme on n'en trouve guère que dans l'antiquité ou au moyen âge. Farinata des Uberti, auquel Dante consacre un des plus beaux épisodes de son poème [1], s'étant réfugié à Sienne, demanda cent hommes à Manfred, pour avoir l'honneur, disait-il, de voir flotter le drapeau impérial à la tête de l'armée gibeline. Manfred ne refusa pas un si faible secours. C'était là ce qu'attendait Farinata. Les cent cavaliers allemands, bien repus et à moitié ivres, furent taillés en pièces dans le premier engagement, et le drapeau de l'empereur fut traîné dans la fange. Manfred, pour venger cette défaite, envoya alors huit cents cavaliers, commandés par le comte de San Severino, et Farinata assiégea Montalcino, afin de forcer les Guelfes à sortir en rase campagne. Tegghiajo Aldobrandi conseilla aux Florentins, avec toute l'autorité que lui donnait sa haute expérience et son noble caractère, de ne pas tenter la fortune d'une bataille avec des forces inégales. Mais un autre orateur se leva et répondit dédaigneusement à Tegghiajo, que s'il avait peur, il était bien libre de rester chez lui. Aldobrandi fronça légèrement le sourcil, et regardant fixement son adversaire, reprit avec hauteur : Si vous pénétrez aussi avant que moi dans les rangs de l'ennemi, vous pourrez vous croire un homme.

Les Guelfes descendirent dans la plaine d'Arbia au nombre de quarante mille. Au plus fort du combat, Bocca des Abati, vendu aux Gibelins, s'approcha de Jacopo Vacca des Pazzi, qui portait le drapeau, et abattit d'un seul coup la main et l'étendard. La déroute fut complète; les Guelfes échappés à l'ennemi trouvaient dans l'Arbia une mort inévitable, et la rivière ensanglantée roula dix mille cadavres. Les Gibelins triomphans décidèrent à l'unanimité de raser Florence; mais Farinata se leva seul contre tous pour défendre sa patrie, et il

[1] *Enfer*, chant x.

ne se trouva pas dans cette assemblée, si tumultueuse auparavant, un homme qui osât répliquer un mot, ou soutenir le regard foudroyant du grand citoyen [1].

La famille de Dante était guelfe, et, par une singulière destinée, le poète qui devait mourir dans l'exil fut conçu dans l'exil. Il comptait parmi ses ancêtres d'origine romaine trois nobles frères : Moronto, Eliseo et Cacciaguida, dont le dernier, nommé chevalier par l'empereur Conrad, mourut en Syrie vers l'année 1147; sa femme Aldigeria de Parme, suivant les uns, suivant les autres de Ferrare, donna à ses descendans le nom d'Alighieri. Le père du poète avait épousé en premières noces Lapa des Cialuffi. Sa seconde femme, dont les biographes n'ont pas su découvrir la famille, s'appelait du nom mélodieux de Bella. Ce fut la mère de Dante [2].

Comme nous l'avons dit, Durante Alighieri naquit au mois de mai 1265, la même année que Charles d'Anjou venait à Rome recevoir la couronne de Sicile. Le 11 novembre 1266, après la victoire remportée par Charles sur Manfred, les Guelfes rentrèrent à Florence, et l'année suivante, les Gibelins furent exilés. Le parti impérial se releva un moment à la descente de Conradin; mais après la mort tragique de ce prince infortuné, Florence et presque toutes les villes d'Italie rentrèrent sous la domination des Guelfes. Les Gibelins, rappelés en 1273, se virent proscrits de nouveau en 1275, et ce ne fut que quatre ans plus tard, lorsque les vicaires de Charles d'Anjou sortirent de Florence, qu'on leur accorda une amnistie sérieuse. Le gouvernement était confié à un conseil de quatorze nobles. Six Gibelins furent admis dans le conseil, et ce nombre, insuffisant pour leur donner une prépondérance dans les affaires publiques, était du moins une garantie contre les mesures violentes.

Mais en 1282 une révolution populaire opéra une réforme radicale dans le gouvernement. Les ouvriers et les marchands de Flo-

[1] VILLANI, *Cron.*

[2] PELLI, *Memorie per la vita di Dante.*

rence, réunis en jurandes, dont chacune était sous la direction d'un chef appelé *prieur*, se soulevèrent contre les quatorze nobles, et prirent eux-mêmes le gouvernement de la république. Ce nouvel ordre de choses, à quelques légères variations près, dura pendant toute la vie de Dante, et malgré les torts que le poète reproche justement à sa patrie, Florence nous apparaît encore, à travers ces époques si sombres du moyen âge, comme une des républiques qui ont su le mieux résoudre l'immense et laborieux problème de l'organisation démocratique dans lequel se débat encore le monde.

Cependant l'enfance de Dante s'épanouissait au grand air et au grand soleil. Dieu lui envoya la poésie et l'amour à l'âge où les autres enfans ont à peine leur raison [1]. Dans ces temps de révolution perpétuelle et de discordé civile où à chaque instant une partie de la ville assiégeait l'autre, une étroite intimité, née d'un besoin réciproque de protection et d'assistance, régnait entre les habitans du même quartier, ou plutôt du même *sestière*, pour suivre la répartition exacte de l'ancienne cité, si bien que le mot *voisin* était synonyme de *citoyen*. Toute la vie privée et publique de Dante, sa jeunesse, sa puissance, ses malheurs, roulent sur trois familles dont les maisons étaient proche de la sienne.

Un de ces voisins, le plus riche et le plus considéré, était messire Folco Portinari, marié à Cilia des Caponsacchi. Les Portinari demeuraient près de Sainte-Marguerite, et fondèrent de leurs deniers le grand hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle. Le jeune Alighieri vit chez eux, pour la première fois, dans une réunion de famille aux fêtes de mai, leur fille Béatrice ou Bice, comme ses parens l'appelaient par mignardise. C'était un ange de beauté et de douceur. Dante allait bientôt avoir neuf ans, et Béatrix entrait à peine dans sa neuvième année. Je ne sais quoi de triste et de grave dans le regard de la jeune fille semblait annoncer aux hommes qu'elle ne resterait pas long-temps sur

[1] Leon. Aret. *Vita di Dante.*

la terre[1]. Dante l'adora avec une passion chaste et idéale, la pleura longtemps après sa mort, et la divinisa dans son poème. Il a jeté toutes les émotions de cet unique amour dans un livre d'une incomparable beauté, intitulé *La Vie nouvelle*[2]. Nous ne connaissons rien de plus touchant, de plus poétique et de plus vrai que cette histoire, qu'on ne peut lire sans être attendri jusqu'aux larmes. La rencontre de Béatrix lui inspira les premiers vers, et un sonnet publié sans nom d'auteur lui mérita la réponse de tous les rimeurs en renom, y compris Guido Cavalcanti, le plus grand poète italien de son siècle après Dante, et son plus tendre ami dans la suite. Il faudrait citer le livre d'un bout à l'autre s'il était possible de le traduire. Il faudrait pouvoir rendre ce qu'il y a de déchirant dans ces naïves paroles avec lesquelles le poète raconte tout ce qui se passa dans son âme d'enfant à l'apparition de la céleste créature; et son frisson convulsif, sa mélancolie profonde, sa fièvre, ses visions, et sa muette douleur, qui faisait demander aux belles dames florentines quel chagrin pouvait le rendre si pâle, tandis que lui souriait tristement sans répondre, et sa ruse innocente pour donner le change aux curieux sur le véritable objet de son amour ; sa joie ineffable lorsque sa bien-aimée le saluait doucement de la tête, ou lui jetait un sourire; son inexprimable angoisse lorsqu'il songeait que Béatrix n'était pas immortelle et qu'il pouvait la perdre d'un jour à l'autre; et enfin son désespoir sombre, sauvage, inconsolable, lorsqu'il apprend que tout est fini. Chaque mot frappe le cœur comme un coup de hache. On contemple avec effroi l'abîme de douleur où cette âme désolée va s'engloutir. Pourrait-on croire après cela qu'il s'est trouvé des hommes, des maîtres d'école, pour affirmer gravement que tout cet amour est imaginaire et que Béatrix n'est qu'une allégorie ?

Cet irréparable malheur vint frapper Dante au moment où il entrait dans une carrière nouvelle. A vingt-quatre ans, il avait

[1] Boccaccio, *Vita di Dante*.

[2] *La Vita nuova*, Dante, *Opere*, Venezia, 1758.

déjà dépassé tous les poètes de son époque. Brunetto Latini l'avait initié avec une tendresse paternelle aux graves études de la théologie, de la philosophie et de la jurisprudence[1]; études que Dante avait probablement terminées à l'université de Bologne[2]. Il cultivait avec succès la musique et le dessin, et ses brillantes qualités le faisaient rechercher plus encore que son profond savoir et sa renommée croissante. Tous les regards étaient fixés sur lui : Charles Martel, fils du roi de Naples, s'honorait de son amitié; les femmes chantaient ses vers, les jeunes gens admiraient sa contenance hautaine et sa bouillante énergie. Enfin il se présenta une occasion solennelle où il put montrer que le sang du vieux Croisé coulait dans ses veines.

La république de Florence voulant en finir avec les Gibelins d'Arezzo et de Pise, mit en campagne mille trois cents chevaliers et un grand nombre de fantassins. Bologne, Lucques, Pistoie et les autres alliés des Florentins avaient fourni leurs contingens en hommes et en chevaux, et l'armée guelfe, augmentée de ces renforts, arriva à Campaldino près de Bibiena, et se trouva en vue des Arétins le 11 juin 1289. Les Florentins firent halte, et les capitaines de l'expédition placèrent au premier rang les *Feritori*, en leur ordonnant d'attendre l'attaque de pied ferme et en leur défendant de charger sous peine de mort. On appelait *Feritori* les cavaliers les plus braves et les plus nobles, désignés par le chef du sestière pour engager la bataille. Ils se tinrent donc immobiles comme des soldats de pierre, la visière basse, la lance en arrêt, réprimant leur impatience et présentant aux Gibelins leurs écus d'argent au lis de gueules.

[1] TIRAB. IV, 483. — *Enfer*, chant XV.

[2] Voici comment, à l'époque dont nous parlons, un professeur de Bologne prenait congé de ses élèves, en terminant son cours de Digeste :

« Et dico vobis quod in anno sequenti intendo docere ordinarie, bene et legaliter, sicut unquam feci. Non credo legere extraordinarie quia scholares non sunt boni pagatores; quia volunt scire sed nolunt solvere, juxta illud : Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo. Non habeo vobis plura dicere; eatis cum benedictione Domini. » TIRABOSCHI, IV, 54.

Alors l'évêque d'Arezzo, qui avait la vue basse, demanda : Quel est ce mur ?

— Monseigneur, lui répondit-on, ce sont les boucliers de l'ennemi[1].

A ces mots, l'évêque, qui était en même temps le général de l'armée gibeline, donna l'ordre d'attaquer, et se lançant lui-même au galop, alla se briser contre cette muraille de fer avec Guillaume des Pazzi et Buonconte de Montefeltro. Les Guelfes soutinrent le choc victorieusement et sans reculer d'un seul pas. Mais lorsque les deux armées furent assez rapprochées pour que les combattans pussent lutter corps à corps, les chevaliers florentins, immobiles à la place que leurs chefs leur avaient assignée, virent s'élever autour d'eux un rempart de cadavres. Les Arétins, rampant comme des couleuvres, se glissaient sous les chevaux, et leur enfonçaient leurs coutelas dans le ventre. Malgré ce lâche expédient, si contraire aux mœurs chevaleresques du moyen âge, la victoire demeura aux Florentins, qui ne surent pas en profiter en marchant immédiatement sur Arezzo. Ils tournèrent, deux mois après, leurs forces contre Pise, et à la suite d'une invasion de quelques jours, ils ne gagnèrent à cette nouvelle campagne que le château de Caprona.

Dans la journée de Campaldino se dessinent nettement les caractères des principaux personnages historiques qui figurent dans la *Divine Comédie*. Et d'abord, Dante lui-même, qui plus tard ne voyait d'autre remède à l'anarchie que d'appeler sur les petits tyrans subalternes une répression énergique, lorsqu'il s'agit de combattre pour son pays, s'offre comme volontaire à faire partie des *Feritori*, et quittant la lyre pour l'épée, expose au premier rang sa poitrine. Il nous reste une lettre du poëte, où il avoue, avec cette franchise qui sied si bien au véritable courage, l'émotion profonde qu'il éprouva au commencement du danger, et sa joie au moment du triomphe.

Vieri des Cerchi, autre voisin des Alighieri, avait le droit,

[1] ... *Fer., Lat.* p. 473, 474.

comme le plus illustre et le plus puissant du quartier, de choisir les chevaliers qui devaient, suivant l'usage, attaquer l'ennemi. Retenu au lit par une grave blessure à la jambe, il avait une excuse bien légitime pour ne pas monter à cheval; et déjà dans les maisons attenantes à celles du malade, les mères tremblaient pour leurs enfans. Mais Vieri, au grand étonnement de Florence, se leva de son lit de douleur, et demanda son armure, ne désignant que ses propres neveux pour le suivre au combat[1].

Enfin Corso Donati, beau-frère et antagoniste de Vieri des Cerchi, se trouvait parmi les chevaliers du premier rang, lorsqu'on leur intima l'ordre de ne pas sortir de leur ligne. Corso était podestat à Pistoie et s'était fait suivre par deux cents gens d'armes, l'élite des Guelfes. Au moment de la rencontre, s'étant aperçu que les Arétins laissaient un de leurs flancs découvert, il s'élança comme une flèche, et à ceux qui le regardaient étonnés de tant d'audace, il jeta cette dédaigneuse réponse : Si nous perdons, je veux mourir avec les miens au milieu des ennemis; si nous gagnons, qu'on vienne chercher ma tête à Pistoie[2].

Ces deux traits, dignes des plus beaux temps de Rome, expliquent le rôle que nous verrons bientôt jouer aux deux illustres voisins de Dante.

La bataille de Campaldino se donna le 11 juin 1289. Ce fut une année féconde en événemens tragiques. Le comte Ugolin de la Gherardesca, qui était parvenu à se faire proclamer seigneur de Pise, trahi par l'archevêque Roger des Ubaldini, avait été saisi par la populace ameutée, avec deux de ses fils et trois petits-fils. Les Gibelins lui reprochaient d'avoir traité secrètement avec leurs ennemis. On enferma le malheureux comte et son innocente famille dans la tour des Gualandi, aux sept chemins. Après cinq mois d'angoisses, les clefs de la prison furent jetées dans l'Arno, et on laissa mourir de faim le père et les enfans[3]. Cela se passait le 12 mars. Le 4 septembre de la même année, le fils de Mala-

[1] Villani, p. 327.
[2] Villani, *ibid.*
[3] Villani, lib. VII, c. cxxvii.

testa de Verrucchio, podestat et tyran de Rimini, appelé Jean le Boiteux, Gian-Ciotto, ou Lanciotto, comme d'autres écrivent, donna à l'Italie le spectacle d'une terrible vengeance. Marié depuis douze ans avec la belle Francesca, fille de Guido de Polenta, Lanciotto n'avait jamais cessé d'épier les démarches, les regards, les moindres pensées de sa femme, avec la jalousie inquiète et soupçonneuse d'un homme qui a la conscience de sa difformité et de ses torts. On avait fait croire à la pauvre enfant qu'elle épouserait Paolo, le plus jeune frère de Lanciotto, et l'infortunée ne s'aperçut de cette infâme tromperie que lorsqu'il n'était plus temps. L'intimité augmenta la passion que Francesca avait conçue pour son beau-frère, et les deux amans, surpris par le mari dans la même chambre, à Pesaro, furent tués d'un seul coup. On les enterra dans le même cercueil, et deux siècles après, ils furent trouvés presque intacts, revêtus de riches vêtemens, comme s'ils avaient dormi doucement dans les bras l'un de l'autre [1]. C'est ainsi qu'à six mois d'intervalle, deux drames sanglans se dénouaient sous les yeux de Dante, et lui offraient le sujet des deux plus beaux épisodes de son poème.

Béatrix mourut le 7 juin 1290, et Dante resta plongé dans une douleur si sombre et si profonde que ses amis craignirent pour sa raison. Enfin, ce violent désespoir fit place à une résignation douce et mélancolique. La lecture de quelques philosophes, tels que Boèce et Cicéron, les conversations des religieux, les études théologiques, lui rendirent assez de force pour accepter l'existence comme un devoir.

On ne connaît pas la date précise du mariage de Dante avec Gemma Donati. Ce dut être, à en juger par les enfans qu'il avait déjà à l'époque de son exil, deux ou trois ans après la mort de Béatrix. Il n'eut pas beaucoup à se louer de sa femme; mais il ne s'est jamais plaint d'elle, et n'en a jamais parlé dans ses livres. On ignore aussi quel degré de parenté existait entre Gemma et le terrible Corso Donati, l'ennemi le plus acharné du poète. Dante était du reste lié d'une tendre amitié avec le frère

[1] *Memorie inedite per la storia Pesarese.*

et la sœur de Corso. Les noms de Forèse et de Piccarda brillent comme deux joyaux dans deux chants du Purgatoire et du Paradis. Dante eut sept enfans : Pietro, Jacopo, Gabriele, Aligero, Eliseo, Bernardo et Beatrice, tendre souvenir de son premier et unique amour[1]. Sa famille, on dirait presque la dynastie du grand Alighieri, se fixa à Vérone, et s'y maintint pendant deux ou trois générations. Tous les descendans du poète qui ont porté après lui son glorieux prénom l'ont fait suivre d'un chiffre, Dante III, Dante IV; ces noms sont gravés avec un légitime orgueil comme des noms de roi, sur deux tombeaux dans l'église de San Fermo, à Vérone.

Ce fut vers l'époque de son mariage que Dante entra aux affaires. Nous avons vu que le peuple, dans la révolution de 1282, avait exclu la noblesse des emplois civils, et remis le pouvoir aux mains des prieurs. Mais, comme il arrive toujours lorsqu'un gouvernement nouveau n'a pas eu le temps de jeter de bien profondes racines, les nobles, repoussés par le droit, dominaient par le fait. Retranchés derrière les tours de leurs châteaux forts, escortés par une garde formidable de serviteurs armés lorsqu'ils se promenaient dans la ville en nombreuses et brillantes cavalcades, ils laissaient de grand cœur aux ouvriers sans travail, aux marchands sans crédit, la satisfaction illusoire d'élire des magistrats et de rendre des ordonnances. Ils bravaient celles-ci et méprisaient ceux-là, se vengeant sur le peuple par le dédain, par la dureté et par une foule de vexations que la loi n'atteignait pas. Aussi la réaction populaire fut-elle sanglante et terrible. Le tribun Giano della Bella, sorti des rangs de l'aristocratie, se chargea de diriger cette explosion longtemps comprimée, et les oppresseurs devinrent victimes à leur tour.

Les principes de la constitution de 1293 furent consignés dans une espèce de charte appelée les *Ordonnances de justice*. On ajouta aux six prieurs qui géraient auparavant les affaires, un septième magistrat, chargé du pouvoir exécutif, et appelé

[1] Pelli, *Alb. geneal.*

Gonfalonier de justice. On lui donna les armes du peuple, l'écu d'argent à la croix de gueules, et on mit à sa disposition mille hommes armés pour exécuter ses ordres. Les prieurs, auxquels on donnait aussi le titre de seigneurs, devaient être changés tous les deux mois, afin qu'ils n'eussent pas le temps de se créer des adhérens et d'abuser de leur influence au détriment de la république. Ils nommaient un podestat, fonctionnaire salarié, investi du pouvoir légal et jugeant en dernier ressort les affaires civiles et criminelles. Le podestat, comme son nom l'indique, était le représentant le plus redoutable du pouvoir national : les juges, les notaires, les hommes de loi, relevaient directement de lui. Il appliquait les citoyens à la torture, condamnait à la confiscation, à la prison, à l'exil, avait droit de vie et de mort. C'était une magistrature inviolable et suprême, une espèce de royauté temporaire. Aussi voyons-nous presque tous les podestats, au moyen âge, ou s'emparer du pouvoir et devenir les tyrans des villes qu'ils gouvernaient, ou être écrasés par le peuple dans une émeute.

Les prieurs sortans, réunis à un nombre de délégués élus par la nation, nommaient leurs successeurs. Les séances du conseil se tenaient au palais communal ou dans les églises. Les prieurs avaient le droit d'accorder ou de retirer la parole, et déjà les avocats, ce fléau des assemblées législatives, embarrassaient la tribune pendant des demi-journées entières [1]. Dans les affaires d'un plus haut intérêt et dont les prieurs n'osaient assumer sur eux la responsabilité, on assemblait le conseil général des Guelfes et les soixante-douze corporations des arts et métiers. C'était le suffrage universel dans sa plus large application. Les consuls recueillaient les voix de leurs collèges, et rendaient par écrit aux prieurs l'expression du vœu de la majorité.

L'esprit de représailles et de vengeance qui avait présidé à la révolution se glissa naturellement dans la rédaction des nouveaux statuts. Les nobles furent déclarés à jamais incapables d'être éligibles et électeurs; tout citoyen ayant un chevalier

[1] DINO COMPAGNI, *Cron.*

parmi ses ancêtres devait être regardé comme noble [1]. On proclama la loi barbare de la solidarité, qui rendait responsables tous les membres d'une famille de la faute d'un seul. L'exécution de ces *Ordonnances de justice* fut encore plus violente et plus inique que les lois elles-mêmes. Sous le plus léger prétexte, le peuple se portait en masse aux maisons de ceux qu'il appelait encore, par habitude, ses oppresseurs, et pillait, brûlait, tuait avec sa rage inintelligente et aveugle. Deux années n'étaient pas écoulées, que le tribun de la Bella avait déjà éprouvé les effets de l'instabilité populaire. Au moment où il essayait de faire entendre raison à un groupe de furieux qui sévissait par méprise contre un podestat innocent, il fut chassé de la ville et mourut dans l'exil.

Cependant, les nobles avaient fini par trouver le moyen d'arriver au pouvoir. Par un de ces expédiens qu'on emploie dans les gouvernemens libres pour éluder la lettre d'une loi trop sévère, ils se faisaient inscrire dans une des corporations des arts *majeurs* ou *mineurs*, et se trouvaient ainsi portés au prieurat. Les plébéiens leur ouvraient leurs rangs non seulement sans méfiance, mais avec une certaine fierté. Toutes les fois qu'un homme appartenant à la caste qu'ils regardaient comme l'ennemie de l'ordre public, venait spontanément se soumettre à la loi, la haine qu'ils éprouvaient contre ceux des nobles qui dédaignaient, par la crainte de déroger, le seul moyen de se rendre utiles au pays, leur semblait devenir plus légitime encore.

Dante trancha le nœud adroitement, et choisit l'art le plus noble, celui des médecins et des pharmaciens, qui était le sixième des arts majeurs. On lui confia bientôt les missions les plus délicates. Un de ses biographes porte à quatorze le nombre des légations dont il fut chargé par la république, et dont il s'ac-

[1] A Florence, on était déclaré noble ou magnat : *pro homicidio, pro veneno, pro furto, pro incestu*. Ces étranges lettres de noblesse délivrées par le peuple entraînaient la perte des droits civils. — *Statuta Florentiæ, Friburgi*, 1781, 3 vol. in-4, t. I, p. 429.

quitta, la dernière exceptée, avec le plus grand bonheur [1]. D'après le témoignage du même biographe, qui s'accorde, du reste, avec les autres faits de la vie du poète dont il n'est pas permis de douter, Dante fut envoyé successivement à Sienne, à Pérouse, à Venise, à Gênes, une fois près le marquis d'Este, une fois à la cour de France, deux fois à la cour de Naples, deux fois à celle de Hongrie, et quatre fois près du pape Boniface VIII. C'est qu'alors on n'avait pas encore proclamé l'incapacité absolue des hommes de lettres pour toute sorte d'affaires sérieuses. Pendant les plus beaux siècles dont la civilisation s'honore, les ambassadeurs s'appelaient Dante, Pétrarque, Boccace, Machiavel... Il est vrai que la diplomatie moderne a tant d'autres mérites!

Le 15 juin 1300, Dante fut élu prieur avec Nolfo di Guido, Neri del Giudice, Nello Doni, Bindo des Donati, et Ricco Falconetti. Le gonfalonier de justice s'appelait Faccio de Micciole, et le notaire ou secrétaire se nommait Aldobrandino Uguiccione des Campi [2]. Il va sans dire que tous ces vénérables bourgeois doivent à l'éclat du nom du collègue d'être sortis des cartons des archives où ils dormaient du sommeil éternel. Dante arrivait au pouvoir dans une de ces circonstances fatales qu'il n'est pas donné au génie de l'homme de conjurer. Les élections de juin avaient été encore plus tumultueuses que d'ordinaire; Florence était déchirée par deux factions puissantes dont les chefs s'observaient avec une réciproque défiance, l'injure sur les lèvres, la haine au cœur, la main sur le poignard.

Pour comprendre quelle était l'importance de ces hommes dont les querelles privées mettaient en feu la moitié de l'Europe, il faut remonter aux temps homériques du républicanisme italien. Il faut se représenter cette rivière de l'Arno, sur laquelle le poète a jeté une malédiction si énergique, roulant ses eaux silencieuses et plombées à travers la ville en émoi; ces rues étroites, tortueuses, encombrées par la foule; ces maisons dessinant leur masse noire et crénelée à l'angle d'une place; ces

[1] ...i *Dante*.

[2] ...m, *Della* ... *degli eruditi Toscani*.

églises dont les voûtes retentissaient de la voix des orateurs politiques; dont les cloches, au lieu d'inviter les fidèles à la prière, appelaient le peuple aux émeutes; ces marchands qui, le coude appuyé sur leurs comptoirs, refusaient l'intervention du pape qu'ils nourrissaient[1], et payaient les rois qu'ils daignaient prendre à leur solde. Dans cette année si funeste à la paix de Florence et à l'avenir de son plus illustre citoyen, les partis étaient arrivés à un tel degré d'exaspération, qu'il n'était possible de les contenir qu'en employant des mesures d'une extrême rigueur.

Les Cerchi et les Donati partageaient la ville en deux camps ennemis; une collision était inévitable. Nous avons vu les deux chefs de ces nombreuses et puissantes familles rivaliser d'ambition et d'éclat à la bataille de Campaldino. Leur origine, leur éducation, leur caractère, tout avait concouru à creuser un abîme entre ces deux hommes. Des motifs privés de haine et de vengeance changèrent leur aversion naturelle en une guerre à mort.

Corso Donati appartenait à la plus ancienne noblesse de Florence. La nature semblait avoir pris plaisir à le douer de toutes les perfections qu'elle partage aux autres d'une main si avare. Brave, passionné, éloquent, il joignait à ces qualités une beauté si rare, que parvenu à un âge avancé on contemplait sa tête de vieillard avec une admiration mêlée de respect. L'éducation et l'exercice avaient encore développé ces avantages. Mais un orgueil démesuré, une ambition insatiable, ne tardèrent pas à jeter dans son cœur le germe de toutes les passions mauvaises. Guelfe par tradition, par calcul, par indépendance, il aspirait à se rendre maître absolu de sa ville, et ne cachait pas ses desseins. Son nom était respecté dans toute l'Italie; il entretenait des relations avec les personnages les plus éminens de son siècle. Sa protection était acquise à tous ceux qui ayant commis quelque action coupable ou témé-

[1] Civitas florentina... est melior civitas hujus mundi. Nonne qui nutriunt nos, et regunt et gubernant curiam nostram sunt Florentini? — BANDINI, *Catalogus codicum latinorum bibliothecæ Laurentianæ.* — Florent. 1775, tome IV, col. 192.

raire, venaient se placer sous sa sauvegarde. On criait sur ses pas : Vive le baron [1] ! sans qu'il daignât baisser la tête pour répondre à l'ovation de ses adulateurs ou aux murmures de ses ennemis. Il n'y avait pas de crime dont on ne le crût capable, point d'assassinat ou d'empoisonnement qui ne lui fût imputé. Loin de se défendre de ces accusations, il semblait les chercher et s'en faire gloire comme d'une preuve de sa puissance et de son impunité.

On eût dit qu'il mettait une certaine ostentation à braver toutes les lois divines et humaines. On l'accusait publiquement d'avoir empoisonné, à Trévise, sa première femme, sœur de Vieri des Cerchi, son rival d'abord, son ennemi acharné dans la suite. Un chroniqueur raconte que Donati, de retour dans sa patrie, engagea son beau-frère à souper, et lui fit verser du vin, mais que celui-ci le repoussa d'une main tremblante. Corso, se montrant plus étonné qu'offensé de ce refus, appela son sénéchal, et lui ordonna sur-le-champ de faire l'essai du vin qu'il venait de servir à son hôte. Le sénéchal, sans hésiter, remplit un verre jusqu'aux bords et le vida d'un trait. Alors Vieri se levant, regarda fixement son beau-frère, et s'écria d'une voix sombre : Ce n'est pas de ce vin que tu as fait boire à ma sœur [2]. Ce fut là, dit-on, la source de leur sanglante inimitié.

Quelque temps après, Guido Cavalcanti, le même à qui Dante a dédié son admirable livre de la *Vie nouvelle*, partait pour un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Corso aposta des sicaires sur la route pour le faire poignarder, mais le noble poète échappa par miracle à ses assassins. La sœur même de Donati, craignant son despotisme, s'était réfugiée dans un couvent et avait prononcé ses vœux. Corso escalada les murs de l'église, arracha la vierge du pied du crucifix, et la maria de force à Rosellino della Rosa. Tous ces crimes étaient de nature à inspirer

[1] Dino Comp. p. 498.
[2] Ferret. Vicent. *Rer. Ital.* t. IX, p. 974.

au peuple l'aversion et la crainte pour leur auteur, et on l'appelait, en tremblant, le Catilina de Florence [1].

D'un autre côté, son antagoniste Vieri des Cerchi jouissait de la plus grande popularité. C'était un parvenu de la vallée de la Piève, d'un esprit borné et de manières communes, mais rachetant ces défauts par un grand fonds de probité, et par un certain instinct de grandeur civique tout-à-fait digne d'un tribun. Il se trouvait à la tête d'une maison de banque des plus considérables non seulement d'Italie, mais de l'Europe entière. Admirablement beau, plus beau peut-être que Corso, il n'avait ni la séduction de la parole, ni l'élévation des sentimens, ni ce parfum aristocratique que donne une grande naissance. Mais comme la fortune des Donati était loin d'égaler leur noblesse, Vieri se vengeait de la supériorité de son adversaire en étalant, comme tous les parvenus, un faste insolent. Il n'y avait pas de titres humilians et ridicules dont Corso ne gratifiât ses ennemis; il les appelait sauvages, grossiers, paysans mal appris; à chaque mot que Vieri laissait échapper, il s'écriait gaiement : Ah! ah! l'*âne de la porte vient de braire* [2], faisant allusion à la porte Saint-Pierre, près de laquelle les Cerchi avaient leur maison. Vieri, en revanche, ne négligeait aucune occasion de mortifier l'orgueilleux gentilhomme. Il répondait à ses injures par des procès, à ses épigrammes par des constructions nouvelles. Il lui contesta la dot et l'héritage de sa seconde femme, fille de Neri de Gaville, que Corso avait épousée malgré la volonté de ses parens. Il acheta le château des comtes Guidi, et éleva les murs de ce domaine en face des maisons des Donati et des Pazzi, pour leur enlever l'air et la vue. Les Donati avaient pour eux les citoyens les plus nobles, les plus braves et les plus déterminés. Le pape leur prêtait secrètement son appui. La popularité croissante des Cerchi commençait à inquiéter le soupçonneux Boniface; et son banquier Geri Spini, par jalousie de profession, l'entretenait dans ces dispositions fâcheuses. Mais les Cerchi avaient l'avantage de

[1] Dino Comp. — Villani.

[2] Dino Comp. p. 481.

la force et du nombre; le peuple se rangeait de leur côté, à cause de leur fortune, de leur bienveillance et de leur origine plébéienne; les hommes modérés les soutenaient par esprit de justice, et les Gibelins, ennemis naturels des Donati et du pape, trop faibles pour les renverser par leurs propres forces, faisaient cause commune avec le peuple, pour l'exploiter au profit de leurs passions ou de leurs principes. Ces alliances, quelque étranges qu'elles puissent paraître, ne sont pas rares dans l'histoire des factions; et nous voyons tous les jours deux opinions radicalement opposées se rapprocher et se confondre un instant pour triompher de l'ennemi commun, sauf à se séparer de nouveau le lendemain de la victoire. C'est ainsi que, contrairement à l'usage, l'aristocratie était guelfe à Florence, plus guelfe même que le pape, et le peuple, sans se douter du rôle qu'on lui faisait jouer, était devenu gibelin. Il fallait des noms nouveaux pour cette nouvelle scission, et la ville de Pistoïe se chargea de donner à sa puissante voisine ce baptême de sang.

Un notaire appelé Cancellieri, jouissant d'une grande considération à Pistoïe, avait eu plusieurs enfans d'un double mariage. Il légua à sa famille une immense fortune, une illustration de fraîche date, et une de ces haines héréditaires qui ne devait que s'accroître à mesure que les deux branches se sépareraient davantage du tronc paternel. Les uns prirent le nom de Cancellieri-Blancs, de Blanche leur mère; les autres, par opposition, s'appelèrent Cancellieri-Noirs. Un jour, dans le courant de l'année 1286, ou peu avant 1300, — les historiens, d'accord sur le fait, diffèrent sur la date, — le fils d'un Cancellieri-Noir ayant blessé en jouant un Cancellieri-Blanc, reçut l'ordre de son père d'aller demander pardon sur-le-champ à son oncle et à son cousin, du malheur qui venait de leur arriver à tous, par une fatale imprudence. L'enfant obéit; mais Bertacca Cancellieri eut la cruauté de lui couper la main droite, et lui dit froidement : Porte-la à ton père; voilà ma réponse [1].

A ce trait de férocité inouïe, les Noirs prirent les armes; les

[1] Marchionne Stefani, tome IV, *Delizie degli erud. Toscani*, x.

Blancs étaient déjà sur la défensive, et il y eut des deux côtés des blessés et des morts. Le gouvernement de Florence intervint en vertu du droit de suprématie qu'il exerçait sur les villes secondaires de la ligue guelfe de Toscane, et appela dans ses murs les chefs des deux partis. Les Noirs logèrent chez les Frescobaldi, les Blancs chez les Cerchi, auxquels ils étaient liés par des relations de famille ; et la haine des habitans de Pistoïe, greffée, pour ainsi dire, sur les passions de Florence, porta bientôt son fruit de discorde et de sang. Les aristocrates, menés par Donati, s'appelèrent les Noirs ; les démocrates, représentés par Cerchi, se nommèrent les Blancs. Au bout de dix ans, ces noms et les factions qu'ils désignaient se perdirent de nouveau dans les divisions primitives de Guelfes et de Gibelins ; mais si courte que fût leur durée, ils n'en laissèrent pas moins une trace profonde dans la ville et dans l'histoire de Florence. L'aversion des deux partis éclatait dans les objets extérieurs : le costume, la manière de porter les cheveux, les armes, et jusqu'aux tours crénelées d'une façon différente, tout servait à marquer entre les deux factions une ligne de séparation infranchissable.

On connaît les motifs qui portaient le pape à favoriser les Noirs en secret. Après la première collision, arrivée sur la place de la Sainte-Trinité, le premier mai 1300, Boniface envoya le cardinal Matheo Acquasparta, avec la mission apparente de réconcilier les habitans de Florence, mais en réalité pour rétablir l'équilibre entre les deux partis et tenir les Blancs en échec [1]. On sait que d'après les Ordonnances de justice les prieurs sortans avaient le droit d'élire leurs successeurs. Seulement on ajoutait aux anciens gouverneurs un nombre de votans nommés par l'assemblée générale, afin que le pouvoir ne fût point resserré dans un cercle trop étroit, et pour ne pas laisser aux électeurs la moindre possibilité de se faire un mérite de leur vote auprès des nouveaux magistrats. Par cette loi habilement calculée, le parti qui était au pouvoir le gardait longtemps, et le peuple ne courait

[1] Giovan. Villani, p. 371.

jamais le risque d'être relégué dans un rôle passif. Le cardinal essaya de changer ce mode d'élection; il ne proposait pas d'en appeler au conseil général, ce qui eût été plus politique et plus équitable en quelque sorte : sa réforme consistait à jeter indistinctement dans un sac les noms des Noirs et des Blancs, et de tirer au sort les prieurs. Une prétention si excessive, qui violait radicalement les statuts de la république, fut repoussée avec indignation, et l'envoyé de Rome, trouvant les cœurs endurcis et rebelles à son autorité, s'éloigna courroucé en lançant son anathème sur la ville obstinée.

Ce fut dans ce moment critique que le poète, revenu probablement du jubilé, d'où il a daté son drame immortel, prit le gouvernement d'une république déchirée par les factions, menacée par l'anarchie, excommuniée par l'Église. Le court passage de Dante aux affaires est marqué par deux actes d'impartialité et de courage civil. Neuf jours après son installation, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, les corporations des arts, ayant à leur tête leurs consuls respectifs, furent attaquées par les Donati. Des insultes on en vint aux mains, et la ville fut menacée d'une conflagration générale. Dante commença par se fortifier avec ses collègues dans le palais communal, et par son conseil on exila le même jour les Noirs et les Blancs qui s'étaient fait remarquer par leur emportement dans la dispute. Parmi les derniers étaient compris Guido Cavalcanti, l'ami le plus tendre de Dante. La calomnie se fit une arme de cet arrêt si juste contre celui qui l'avait prononcé, et qui en éprouva des regrets amers et inconsolables. Il est vrai que Corso Donati et les siens furent relégués à une plus grande distance, et rappelés plus tard; mais les Noirs avaient été les agresseurs, dans le dessein avoué de renverser le pouvoir établi, et Dante n'était déjà plus aux affaires lorsque Guido Cavalcanti, miné par une fièvre lente qu'il avait gagnée dans le lieu malsain de son exil, obtint de rentrer à Florence pour y mourir [1].

L'autre action, que les ennemis de Dante ne rougirent pas de lui

[1] Leon. Aret. p. 55.

reprocher, action belle et honorable s'il en fut, est de s'être opposé avec énergie à l'entrée de l'étranger dans sa patrie. Depuis longtemps Boniface VIII tramait une sourde intrigue avec les Noirs; il avait engagé par des promesses réitérées Charles de Valois, duc d'Alençon, à s'emparer du gouvernement de Florence, sous le prétexte d'y rétablir l'ordre et la paix. Corso Donati, revenu de son premier exil plus arrogant et plus exaspéré que jamais, se fit condamner à la prison et aux amendes pour de nouvelles violences. Le jeudi gras de l'année suivante, quatre Cerchi moururent empoisonnés en mangeant d'une espèce de tourte apprêtée par un partisan des Donati, sans qu'il y eût de preuves suffisantes contre les auteurs du crime[1]. Vers la même époque, les chefs des Noirs, rassemblés illégalement dans l'église de la Sainte-Trinité, avisèrent aux moyens de faciliter l'arrivée de Charles de Valois; la conspiration transpira, et les Noirs étant bannis définitivement, la ville resta au pouvoir du parti populaire. Pistoïe suivit l'exemple de sa voisine, et la domination des Blancs parut finalement assurée.

Mais Corso rompit son ban, sans se soucier des peines graves qu'il encourait par suite de sa récidive, et se réfugiant près de Spini, banquier du pape, se déclara en guerre ouverte avec son pays. Charles de Valois arriva à Rome suivi de cinq cents chevaliers provençaux. Florence s'en émut, et le conseil s'étant assemblé à la hâte, on désigna Dante pour conjurer l'orage. Ce fut dans cette occasion solennelle qu'il prononça ce mot célèbre : Si je vais, qui reste? si je reste, qui va[2]?

Il partit néanmoins, accompagné de Maso Minerbetti et d'un Guelfe exagéré, appelé Corazza; mais il arriva trop tard. Le pape le retint auprès de lui, et renvoya à Florence les deux autres ambassadeurs : il exigeait que la république s'en rapportât aveuglément à sa prudence, et qu'elle ne mît aucun obstacle à l'entrée du prince français. Boniface savait trop bien que Dante n'était pas homme à se charger d'une telle réponse.

[1] March. Stef. — Villani, p. 372. — Dino Comp. p. 480.

[2] Boccaccio, *Vita di Dante*, p. 78, 79.

Charles, de son côté, avait envoyé des ambassadeurs à Florence pour sonder les dispositions des partis et protester de ses intentions pacifiques. Les nouveaux prieurs, entrés régulièrement en fonctions le 15 octobre 1301, effrayés d'une responsabilité si grave, demandèrent l'avis de l'assemblée générale. Tous les bulletins des corporations des arts et métiers étaient ainsi conçus :

« Que Charles de Valois soit reçu et honoré comme son noble sang le mérite. »

Les seuls boulangers répondirent :

« Que Charles de Valois ne soit ni reçu ni honoré, car il vient pour détruire notre ville [1]. »

Le gouvernement envoya des ambassadeurs chargés de demander au prince des lettres marquées de son sceau, par lesquelles il s'engageait formellement à ne pas sortir de son rôle de pacificateur, et à respecter les lois et les coutumes de la république, sans faire ou permettre aucune innovation. Charles promit tout ce qu'on voulut. Un des prieurs, Dino Compagni, acteur lui-même et historien de ces tristes événemens, demanda au prince, à son arrivée, si la lettre que le gouvernement avait reçue avait été écrite spontanément par lui; à quoi le prince répondit : Oui, certainement.

Charles de Valois entra à Florence le 1er novembre. Il avait déjà reçu des Noirs qui le poussaient en avant, dix-sept mille florins à compte sur les soixante-dix mille qu'on avait fixés pour sa solde et pour celle de sa suite. Corso se retira à Ognano, village à trois milles de Florence. Le prince descendit à la maison des Frescobaldi, Oltr'-Arno, la même où s'étaient réfugiés les Noirs de Pistoie. Le 4, il demanda la garde des portes de la ville, surtout du côté où il avait choisi sa demeure. On lui accorda cette dernière demande, et il jura sur son honneur de prince et sur la foi de la maison royale de France de veiller à la sûreté du territoire, et de suivre exactement la consigne des prieurs. Mais vers le milieu de la nuit, par une des plus infâmes trahisons dont l'histoire nous ait légué le souvenir, il fit entrer les rebelles, et fit prendre les

[1] Dino Comp. p. 489, 490

armes à ses cavaliers. Aussitôt l'effroi se répandit dans la ville; le peuple se barricada dans les rues; les tours plates des maisons se couvrirent d'hommes armés. En vain la cloche du Palais appelait les citoyens à se défendre : nul ne franchit le seuil de sa demeure pour prêter main-forte au gonfalonier de justice.

Le 5 au matin, Corso Donati, aidé des siens, fit voler en éclats la porte de San-Pietro-Maggiore, et parcourant les rues aux cris de : Vive le baron! vint se joindre aux soldats provençaux. Une multitude de brigands en haillons, ramassés de tous les villages de la Romagne et de la Toscane, se pressaient sur les pas de ce furieux, pillant, brûlant, égorgeant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Arrivé à la maison des Bastari, Corso leur ordonna de briser les portes de la prison communale, et délivrant les détenus, il lâcha ces bêtes fauves sur la ville épouvantée. Puis comme s'il eût voulu renverser jusqu'à l'ombre de la république, il envahit le palais, et en chassa brutalement les prieurs, qui étaient restés les derniers, sans gardes, sans défense, sans espoir de salut, mais protestant jusqu'à la fin contre ces abominables violences[1]. Le 11, on nomma des gouverneurs provisoires, et la persécution prit un caractère légal. On força des vierges libres à se marier avec des conjurés; on autorisa par des condamnations judiciaires la démolition, l'incendie et le pillage; les riches, à quelque opinion qu'ils appartinssent, furent rançonnés sans pudeur, et lorsque Charles de Valois, en rendant compte au pape de ces exploits, se plaignit que la récompense n'était pas proportionnée à ses infâmes services, Boniface lui répondit en riant : Je vous ai mis dans un puits d'or : c'est votre faute si vous n'avez pas su en profiter[2].

A son retour de Rome, Charles, sentant le sol trembler sous ses pieds, se hâta de dresser les listes de proscription. Il avait fait élire podestat Cante des Gabrielli, un des bannis rentrés à sa suite, sûr de trouver dans cet homme un instrument aveugle et

[1] Villani. — Dino Comp.

[2] Villani, p. 377.

docile de ses basses vengeances. On fabriqua de fausses lettres, on simula des conspirations, pour éloigner les citoyens qui étaient le plus à craindre. Un baron provençal, appelé Pierre Ferrand, feignant du mécontentement contre le prince, excita des sympathies naturelles chez des opprimés [1], et livra les jeunes gens des plus illustres familles. Le podestat intronisé marquait au front les victimes qu'on lui désignait, et les envoyait au bourreau. Le misérable n'avait pas attendu le retour de son maître pour lancer contre Dante Alighieri et trois autres citoyens, anciens prieurs, un arrêt par défaut, qui les condamnait à payer dans un court délai la somme de huit mille livres, et en cas d'insolvabilité, à la confiscation des biens et au bannissement perpétuel. Il avait procédé d'office, sur les bruits de l'opinion publique, — on appelait ainsi dérisoirement la dénonciation de deux témoins, — qui les accusait d'extorsions, de baratteries et de lucres illicites. L'impudent magistrat était si pressé de condamner, qu'il oublia de déguiser le crime réel dont les prévenus s'étaient rendus coupables. On lit textuellement dans l'arrêt, qu'ils sont punis *pour s'être opposés à l'entrée de notre seigneur Charles de Valois*. Le 10 mars 1302, le jour même où expirait le délai accordé, Cante confirma la sentence, accouplant au nom du poète d'autres noms qui devaient le salir par leur contact, ordonnant de son plein arbitre que s'il tombait jamais au pouvoir du gouvernement, il fût brûlé jusqu'à ce que mort s'ensuivît : *Igne comburatur, sic quod moriatur* [2].

O Florence ! ville prédestinée et féconde, mère des plus grands génies dont l'humanité s'honore ! ô noble patrie de tout ce que les hommes ont de plus cher, la liberté et les arts ! berceau de la civilisation moderne, Athènes d'Italie ! de combien de larmes, de combien de regrets tes enfans n'ont-ils pas expié cet arrêt impie, prononcé par le sicaire d'un tyran étranger ! Honte sur le juge vendu ! honte et infamie sur le prince qui toucha de sa main royale la flétrissante aumône de soixante-dix mille florins, que des

[1] Leon. Aret. p. 55.

[2] Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* t. V, p. 291.

marchands toscans lui jetaient pour prix de sa trahison! Mais il serait injuste et cruel de faire retomber sur les nations les fautes de ceux qui les gouvernent, surtout lorsque cette domination est violente, illégitime, passagère; il serait injuste et cruel, ô Florence! de déchirer ton cœur maternel que chaque siècle vient percer d'un nouveau glaive, que chaque génération vient abreuver d'une nouvelle amertume. Les hommes passent, les passions s'éteignent; depuis longtemps, Blancs et Noirs, Guelfes et Gibelins, dorment pêle-mêle dans le même cimetière. La terre a repris leurs cendres, l'oubli a couvert leurs noms, mais le génie et la gloire de ton fils planent sur ton vieux Baptistère, comme une auréole éclatante, et la postérité s'incline devant cette belle et grande figure sanctifiée par l'exil.

Nous ne suivrons pas le poète dans son long et douloureux pèlerinage. Sa vie a été celle de tous les proscrits : une longue suite de déceptions et d'espérances, de sanglans reproches et de tendres souvenirs, de sombres dédains et d'inénarrables amertumes. Il a erré de ville en ville, priant dans chaque église, frappant à chaque porte, acceptant un morceau de pain, et donnant l'immortalité en échange. A son retour de Rome, où l'arrêt de Cante était venu le frapper, on le voit passer successivement à Sienne, à Arezzo, à Vérone, à Bologne, à Padoue, dans la Lunigiane, à Paris, en Angleterre peut-être, tantôt se livrant à ses études, reprenant et interrompant ses travaux, soutenant des thèses publiques sur toutes les branches du savoir humain, *de quo libet!* tantôt secondant de ses vœux, encourageant de ses conseils, Scarpetta des Ordelaffi, Alexandre de Romena, et le terrible Uguccione de la Faggiuola, qui vinrent se briser l'un après l'autre, par des entreprises folles ou désespérées, contre le gouvernement de Florence. De retour en Italie, en avril 1311, il espéra un moment que l'heure de la délivrance était sonnée, que son pays déchiré allait enfin se réunir sous la sauve-garde d'un puissant protecteur, et son cœur bondissait de joie en signant une lettre datée des sources de l'Arno. Mais ce rêve ne dura que deux ans, et il dut déplorer la perte de ce malheureux Henri VII

qui n'était descendu en Italie que pour y mourir. Après ce désastre d'autant plus grave qu'il était imprévu, Dante se réfugia dans l'étude, et continua, libre désormais de tout autre souci, sa Divine Comédie. Il avait repris l'*Enfer* six ou sept années auparavant, et les encouragemens et les loisirs que le poète avait trouvés auprès de ses hôtes de la Lunigiane ont fait parvenir jusqu'à nous les noms de Franceschino, Moroello et Corradino, nobles rejetons de la vieille souche de Conrad Malaspina [1]. Le souvenir d'une jeune fille appelée Gentucca, qui rayonne comme un sourire à travers les chants mélancoliques du *Purgatoire*, a fait penser aux critiques que cette seconde partie du poème, commencée probablement à Paris, a été continuée et achevée à Lucques. De Lucques le poète retourna à Vérone, où la fastueuse hospitalité de Can Grande attirait les débris du parti gibelin. Dante avait rendu d'importans services diplomatiques aux Scaliger, il a exalté dans des vers magnifiques les successeurs d'Ezzelin. Ont-ils réellement mérité ces éloges? ou la postérité devrait-elle plutôt les maudire en songeant qu'ils ont manqué d'égards envers une si noble infortune? Le fait est que Dante, accueilli par Bartolommeo, négligé par Alboino, blessé par Can Grande, a éprouvé à plusieurs époques de sa vie combien était amer le pain de l'exil, et qu'il s'est enfin éloigné de Vérone plus sombre et plus désolé que jamais. La tradition a pieusement consacré tous les lieux où le poète a passé. Sur la plus haute cime des Apennins, dans l'abbaye de Fonte Avellana on visite encore la cellule où cette grande âme agitée a trouvé quelques instans de repos; le montagnard du Frioul montre aux voyageurs un rocher, nommé encore aujourd'hui le siége de Dante, où il venait méditer dans ses jours de détresse; enfin dans la petite ville de Gabbio, le château de Boson dresse avec orgueil sa vieille tour crénelée, et semble rappeler aux pèlerins qui se hasardent dans ses vastes salles ténébreuses, que son maître a versé quelque baume sur les blessures de l'illustre exilé. On trouve vers la fin du poème, dans le chant consacré aux

[1] GERINI, *Memorie stor. di Lunigiana.*

solitaires, l'empreinte de ces contrées sauvages, de ces pentes escarpées et arides, de ces pics élevés d'où le regard du proscrit découvrait un si vaste horizon, et s'arrêtait, noyé de larmes, sur les montagnes qui lui cachaient sa patrie. Le *Paradis*, commencé à Vérone, fut achevé à Ravenne, où Guido Novello de Polenta recueillit le dernier vers et le dernier soupir du poète. C'est dans cette triste et sombre cité, sous le même toit où la belle et malheureuse Francesca avait ouvert les yeux au jour, que Dante Alighieri, revenu de sa dernière ambassade, sentant que sa fin approchait, appela près de lui ses enfans et son hôte, et leur exprima son vœu suprême de mourir revêtu de l'habit de Saint-François, et d'être enterré humblement dans le cimetière des frères mineurs. Ainsi rendit son âme au Seigneur, le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans, le plus grand poète des temps modernes. Les peintres et les biographes nous ont conservé les traits de son visage. Il avait le nez aquilin, les yeux grands, la lèvre inférieure un peu saillante, le teint brun, la barbe et les cheveux épais, noirs et crépus. Sa taille était moyenne, et au déclin de sa vie il marchait légèrement voûté, sous le poids de ses pensées plus encore que de son âge [1].

Mais le véritable portrait de Dante est dans son poème. Ame grande et fière, caractère inflexible, esprit vaste, hardi, scrutateur, ne connaissant d'autre frein que le devoir, d'autres bornes que l'infini ; roi par le génie, il marchait l'étoile au front parmi ses égaux, dédaignant ce troupeau de créatures humaines qui semble n'avoir été doué de raison que pour laisser tous les avantages à la brute. Son rêve fut celui de tous les grands hommes ; unité dans la science, unité dans la langue, unité dans l'empire. Poète de la *rectitude*, comme il s'appelait lui-même, jamais il ne courba la tête sous aucune tyrannie, pas plus sous celle des princes que sous celle des peuples. Il porta toujours dans les études comme dans les affaires la même activité, la même probité, la même conscience. Placé par les circonstances politiques entre un despote orgueilleux et un manant parvenu, entre un Tarquin au

[1] BOCCACCIO. — PELLI, *Mem.*

petit pied et un Métellus de carrefour, il a voué à l'un sa haine, à l'autre son mépris.

Le monde entier sait aujourd'hui comment Dante a aimé. La chaste et idéale figure de Béatrix a été l'objet d'une passion que les anges eux-mêmes pourraient avouer. Dante n'était pas exempt de défauts, à coup sûr; mais il y a toujours quelque chose de noble et d'élevé même dans ses faiblesses inséparables de la nature humaine. Il reconnaît ses torts avec simplicité, il regrette de ne pouvoir se corriger d'un orgueil immense, d'un penchant trop vif au plaisir. Souvent il se laisse aller à des élans fougueux, à une mélancolie amère. Le bruit des cités l'importune; on dirait qu'il s'irrite de se voir coudoyer par la foule. Si par une curiosité d'artiste il s'arrête à crayonner quelque scène triviale, s'il se surprend à rire devant un groupe ignoble, il s'adresse un blâme sévère et rougit de cet oubli de lui-même. Sa démarche est digne et grave, son regard s'abaisse lentement sur ceux qui l'entourent, comme s'il se détachait à regret de la contemplation qui l'absorbe; tous ses mouvemens trahissent un sentiment profond, inné, légitime, de sa supériorité. Dans sa jeunesse il se mêlait volontiers aux fêtes, aux tournois, aux cavalcades; il aimait les riches habits, les armures précieuses, les manières nobles et élégantes. Au reste, parfaitement versé dans la science du blason, dans la vénerie et dans tous les exercices chevaleresques; brave, éloquent, passionné lorsqu'il s'agissait de plaire aux belles dames florentines, il devenait tout à coup sombre et rêveur, s'oubliait un jour entier sur un livre, et prenait si peu de souci de son extérieur, qu'on se le montrait au doigt comme un homme revenant de l'autre monde. Quelques femmes en riaient tout bas, d'autres s'en effrayaient, d'autres en avaient pitié. Les malheurs l'ont élevé au lieu de l'abattre. Son âme sympathise avec tout ce qui est grand. Il admire l'énergie même chez ses ennemis; sa compassion s'étend jusqu'aux douleurs méritées, lorsqu'elles sont supportées avec courage. La vue de l'iniquité l'enflamme d'un noble courroux; il aiguise son vers avec une satisfaction de vengeance qui fait frissonner; son front s'as-

sombrit comme celui des prophètes, ses yeux lancent des éclairs, et sa main secoue le flambeau de la colère eternelle; mais ces tempêtes s'apaisent tout à coup : une larme, un sourire de femme, un souvenir de ses premières années, suffisent pour faire renaître le calme et les joies sereines de l'espoir; aux orages de cette âme agitée succèdent des attendrissemens sympathiques, des émotions tristes et douces, une dévotion naïve et fervente.

Tel nous apparaît le souverain poète dans son œuvre immortelle; le livre révèle l'homme, il en reflète l'image comme un miroir fidèle, et nous apprend tout ce qu'on peut désirer savoir sur les idées, les croyances, les passions, les erreurs mêmes de Dante; sur sa vie publique et privée, sur son pays, son siècle et le moyen âge italien tout entier; c'est pourquoi l'analyse de l'ouvrage doit précéder la biographie du poète.

VI

Comme on peut en juger d'après la rapide esquisse que nous venons de tracer, jamais ni les anciens ni les modernes n'ont rien produit de comparable à cette immense composition, si simple et si complexe à la fois; mais les œuvres d'art ne vivent que par la forme, et ce livre admirable, qui en dehors de ses beautés dramatiques emprunte un si puissant intérêt à la religion, à la philosophie, à l'histoire, serait à peine connu si Dante ne l'avait revêtu de sa divine poésie, s'il l'avait écrit en vers latins, comme il est prouvé maintenant qu'il en avait eu d'abord la pensée. Il en eût été de ce grand poème comme de tant d'autres livres tombés dans l'oubli, malgré les trésors qu'ils renferment, sanctuaires inaccessibles à la foule, sphinx granitiques du moyen âge, dont on se perd à deviner l'énigme, poudreuses idoles reléguées sur les rayons d'une bibliothèque, et dont

quelques rares savans seuls vont de temps à autre consulter les oracles.

On a beaucoup disputé pour savoir à quel genre de poésie appartient la trilogie dantesque. Est-ce réellement un poème épique, exécuté et conçu suivant les lois d'Aristote? Est-ce au contraire une œuvre à part, irrégulière et bizarre? Pourquoi ce titre de *comédie* donné à un sujet si sérieux et si grave? La question, ainsi posée, a donné lieu à des attaques, à des apologies, à des polémiques sans nombre. L'autorité des anciens a été invoquée et repoussée tour à tour avec autant de raisons d'un côté que de l'autre. Dans des temps plus récens, la querelle s'est envenimée par une complication nouvelle, la littérature a eu ses Guelfes et ses Gibelins.

Il y a dix ou quinze ans, des hommes jeunes, patiens, laborieux, frappés par la décadence imminente et rapide où la fausse imitation des classiques entraînait les études, essayèrent de ramener l'art à ses principes immuables et éternels. Peu de réformes ont rencontré une opposition plus vive et plus acharnée. On traita ces hommes de novateurs, de barbares, de *romantiques* enfin, nom qui doit cacher sans doute une grande injure, car il n'a aucun sens apparent. Heureusement l'armure était bonne, et le trait, lancé d'une main débile, n'entama pas le bouclier : *Umbone pependit*.

L'ennemi avançant toujours, on lui jeta Aristote à la tête; les uns criaient : à l'ordre; les autres repoussaient avec indignation le joug qu'on voulait leur imposer. Il eût été plus simple et plus logique, ce nous semble, de commencer par relire ce terrible code poétique, défendu avec tant d'obstination, attaqué avec tant d'audace; on s'en garda bien : cela eût mis tout le monde d'accord, et la critique, en cela semblable à la vieille garde, meurt et ne se rend pas.

Et d'abord on reprochait à la nouvelle école de subordonner l'histoire à l'imagination, de mêler le faux et le vrai, l'invention et la réalité, les personnages connus aux personnages qui n'ont jamais existé, de jeter, en un mot, la perplexité et la confusion

dans l'esprit du spectateur ou du lecteur. Or, voici textuellement les paroles d'Aristote :

« La poésie est une chose plus philosophique et plus grande que l'histoire, car la première embrasse l'universel, la seconde se borne aux faits particuliers. On embrasse, en effet, l'universel, lorsqu'on fait agir ou parler tel ou tel homme, selon le vraisemblable et le nécessaire ; c'est ce que fait la poésie en donnant des noms à ses personnages.

« Il y a des tragédies qui n'ont qu'un ou deux noms historiques, les autres sont de pure invention ; il y en a également dans lesquelles aucun nom n'est emprunté à l'histoire, comme dans la *Fleur d'Agathon*, où tout est inventé, sujet et personnages, et qui plaît cependant. — Donc, il ne faut pas exiger qu'on reste attaché aux événemens tels que la tradition nous les fait connaître, car *ce serait une prétention ridicule*. Les sujets historiques n'intéressent pas parce qu'ils sont réellement arrivés ; mais parce que s'ils sont arrivés, c'est qu'ils étaient possibles. Les faits connus ne sont connus que d'un très-petit nombre, et néanmoins tout le monde y prend intérêt. — Mieux vaut choisir des choses impossibles, mais vraisemblables, que les choses très-possibles, mais qui semblent difficiles à croire[1]. »

Nous doutons qu'un écrivain moderne trouve rien de mieux pour répondre à la critique. Aristote ne s'occupe pas particulièrement du poème épique. D'après ses règles, la tragédie et l'épopée ne font qu'un ; ils obéissent aux mêmes lois : même unité d'action, même élévation de style, même vraisemblance de caractères, même intrigue, même dénouement. Seulement, comme le poème épique est plus étendu de sa nature, ses parties épisodiques sont plus développées, et l'action n'a pas de temps rigoureusement déterminé, tandis que la tragédie s'efforce de rester resserrée dans une *seule évolution de soleil*, ou à peu près ; quoique dans les premiers temps la tragédie était aussi libre que l'épopée quant à la durée de l'action. La tragédie, en outre, diffère de l'épopée par les moyens dont elle dispose, et qui lui

[1] Arist. *Poet.* cap. ix.

sont propres, comme la mise en scène, le jeu des acteurs et la musique; le poète épique, au contraire, n'emploie, pour attendrir et émouvoir ses lecteurs, que le mètre et le style. En un mot, suivant Aristote, l'épopée est le drame parlé, la tragédie est le drame représenté[1].

Ainsi le poète épique a très-peu de choses à dire en son propre nom; il doit annoncer, introduire ses personnages, et rentrer aussitôt dans la coulisse. Homère, admirable en cela comme dans tout le reste, a bien su se renfermer dans son rôle de poète; après quelques mots d'introduction, il s'efface complétement pour laisser parler les personnages qu'il met en scène. Jusqu'ici la règle et l'exemple sont d'accord pour prouver que l'épopée consiste moins dans le récit que dans le drame. C'est pourquoi, toujours d'après Aristote, l'Iliade et l'Odyssée ne sont que deux tragédies, ou plutôt deux parties distinctes et liées d'une seule tragédie, qui n'est au fond que la même[2].

Cela nous ramène à Dante; il a donné, avec une rigoureuse justesse d'expression, le nom de tragédies aux poèmes héroïques d'Homère et de Virgile; au contraire, il a intitulé le sien Comédie. Voici pourquoi :

On a souvent répété que, de nos jours, le poème épique était impossible; c'est du poème héroïque qu'on a entendu parler. Il ne faut pas confondre ces deux formes de poésie, aussi diverses, aussi éloignées l'une de l'autre que la tragédie l'est du drame. Qui dit épopée dit action, et tout poème contenant un récit dramatique, une action, une intrigue, un dénouement, est épique de sa nature; mais pour que l'épopée mérite ce nom, il faut que le sujet en soit grand et solennel, qu'il embrasse l'homme tout entier; il faut que l'âme soit profondément remuée dans tous ses instincts, dans toutes ses passions, et que l'imagination plane sur de vagues horizons, sur de lointaines perspectives; il faut, au même instant, que le drame hurle, s'agite et se pâme sur la scène, qu'une toile de fond se lève, et que le spectateur haletant,

[1] Arist. *Poet.* cap. v.

[2] Arist. *Poet.* cap. xxiii.

éperdu, aperçoive un coin de ciel bleu, les arbres, les étoiles, la mer, et au delà l'immensité, l'idéal, l'infini. Sans drame, vous n'aurez plus qu'un cantique religieux, un enseignement cosmogonique, un élan vers le Créateur, une poésie qui tient à la fois de l'hymne et du dogme, telle que nous la trouvons toujours à l'enfance des peuples, et qui n'est point l'épopée. Sans la partie idéale, il ne reste plus que des histoires et des romans en vers. Ainsi, la poésie épique et le drame, dans leur constitution, sont de tous les temps, parce que les lois qui les régissent ont leurs racines dans l'essence même de l'art; tandis que le poème héroïque et la tragédie ne sont que des formes conventionnelles, passagères et vieillies, qu'aucun souffle ne pourra jamais ranimer.

La langue grecque et la langue latine possédaient le vers hexamètre, dont la combinaison artificielle et la cadence symétrique, tout en dehors de la langue parlée, avaient quelque chose de majestueux, de grandiose, qui se prêtait admirablement à ce langage de convention qu'on attribuait aux dieux, aux demi-dieux, aux héros; on l'appelait en effet vers héroïque[1]; les poètes comiques, au contraire, dont le but est de peindre l'homme tel *qu'il est*, avec ses passions, ses mœurs, ses vices, ses ridicules, adoptèrent le vers ïambique ou le tétramètre, qui par sa mobilité se rapprochait le plus du langage ordinaire. De là deux styles, l'un de convention, l'autre naturel; le style héroïque ou tragique, et le style comique. Les langues modernes, dont les lois prosodiques diffèrent essentiellement des anciennes, n'ont pas de vers héroïque. Après le Christianisme, il n'y a plus de héros, il n'y a que l'homme. Le dogme de fraternité et de charité proclamé par l'Évangile a proscrit de l'art tout ce qu'il y avait de pompeux, de solennel, d'emphatique; pour les chrétiens, tous les hommes sont égaux: le plus humble est le plus grand devant Dieu. Quant à l'Être infini, nous devons l'adorer sans le comprendre; il nous est impossible de le définir; le faire parler ou agir dans nos poèmes ou dans nos drames, en faire un personnage, est non seulement absurde, mais impie.

[1] Arist. *Poet.* cap. xxiv.

Ainsi, point de style héroïque dans la poésie chrétienne; le vers moderne, dont le rhythme est marqué par l'accent et la césure, n'a rien de commun avec l'hexamètre antique.

Il revient si souvent dans la prose, qu'un des soins les plus difficiles de l'écrivain est de l'écarter de sa phrase. L'épopée homérique et la tragédie sont donc des formes essentiellement païennes; vouloir les faire revivre est aussi insensé que de vouloir introduire dans nos langues modernes le vers hexamètre. En Italie, on a essayé cette dernière folie, tant on était convaincu de la liaison intime qu'il y a entre le style et le vers héroïques.

Tous les poètes épiques modernes, à l'exception de Dante, ont plus ou moins copié l'Iliade. Sans compter les épopées latines de la renaissance, qui ne sont qu'un calque sans âme et sans vie, Milton, Klopstock, le grand Tasse lui-même, nous ont donné des poèmes chrétiens par le sujet, païens par la forme. L'auteur immortel de la *Jérusalem*, contristé par d'immenses douleurs, ployant sous la double persécution de la cour et de l'académie, harcelé par des critiques absurdes qui ne lui laissaient pas le temps de respirer, a pu rarement jouir de ce calme indispensable pour traiter les questions d'art[1]. Chose singulière! c'est précisément cette machine poétique si régulière, si laborieuse, si savante, si universellement admirée, qui est le seul défaut, ou, pour mieux dire, la source des défauts qu'on pourrait trouver dans le poème du Tasse. Il avait espéré que le vers italien pourrait atteindre à l'ampleur, à l'éclat, à la majesté du vers héroïque; de là cette tendance au factice, au boursouflé, à l'emphatique, contre laquelle son génie lutte en vain quelquefois, et qui a fatalement poussé ses imitateurs dans toutes les exagérations ridicules du dix-septième siècle. Dante n'a jamais essayé de faire parler Dieu dans ses vers; lorsqu'il s'élève, de degré en degré, jusqu'à l'Être infini, il le contemple un instant dans sa pure essence de lumière et d'amour, et tombe frappé par l'éclat de la majesté divine. Le Dieu de la *Jérusalem* parle à Gabriel comme Jupiter pourrait parler à Mercure; et encore,

[1] TASSO, *Dial. sul poema eroico.*

Homère, guidé par l'instinct de son admirable génie, fait répéter mot pour mot au messager les paroles du maître de l'Olympe.

Le Tasse et tous ceux qui l'ont suivi cherchent le merveilleux dans la magie, c'est-à-dire dans le faux, et fondent la partie métaphysique de leur drame sur le contraste éternel du bien et du mal : mais les démons et les anges ne sauraient remplacer dans le poème moderne les divinités homériques. Les dieux de l'Olympe, y compris le grand Zeus, obéissent tous à la fatalité, et lorsqu'ils prennent part aux passions et aux luttes des hommes, il est impossible de prévoir de quel côté penchera la victoire; au lieu que nous savons toujours que l'ange finira par triompher du démon, et le dénouement étant nécessaire, inévitable, l'intérêt est détruit. Malgré ces taches, la *Jérusalem* est un des plus grands poèmes que le monde possède.

La Divine Comédie se compose de cent chants : un pour l'introduction générale, et trente-trois, nombre mystique des années de Jésus-Christ, pour chacune des trois parties. Le poème contient en tout quatorze mille deux-cent trente vers, et ils sont répartis avec une si grande symétrie, que l'*Enfer* n'a que trente vers de moins que le *Purgatoire*, et le *Purgatoire* n'en a que six de moins que le *Paradis*. Tous les chants s'enchaînent non seulement par le développement progressif de l'action, mais aussi par des passages habilement ménagés qui lient la fin d'un chant au commencement de l'autre. Les trois parties commencent par une comparaison poétique empruntée aux navigateurs : dans la première, c'est le naufragé qui s'arrête haletant sur la grève, pour jeter un regard sur la mer; dans la seconde, le poète déploie ses voiles pour voguer sur des eaux meilleures; dans la troisième, il recommande aux esprits aventureux qui ont osé se risquer à sa suite, de diriger leur frêle esquif sur le sillon de sa barque, lancée sur les flots d'un immense océan qu'aucun homme n'a jamais parcouru. Le dernier vers de chaque partie du poème est terminé par le mot *étoile*, but symbolique du prodigieux voyage et des brûlantes aspirations du poète chrétien. On ne se lasserait jamais d'admirer avec quelle patience, avec

quel amour, avec quel soin minutieux sont traités les moindres détails de cette œuvre gigantesque. Il n'y a pas une image, pas un mot, pas une rime qui soit placée au hasard. C'est la même grandeur d'idée, le même fini d'exécution qui nous étonne dans les cathédrales gothiques. Unité dans le dessin et variété infinie dans le détail, voilà le secret des grands artistes du moyen âge.

La charpente dramatique se dessine nettement sous la brillante richesse du poème; c'est une suite de scènes terribles, austères, tendres, mélancoliques, touchantes, splendides, grotesques même, car l'élément comique, dans la plus stricte acception du mot, ne manque pas à cette immense composition. Pour la passion, pour la force, pour la connaissance profonde du cœur humain, il n'y a qu'un seul homme qu'on puisse comparer à Dante, et encore peut-on dire un homme, lorsqu'on parle de Shakspeare!

Quant au style dantesque, sur lequel on a tant écrit, et qu'on a si peu compris, nos lecteurs nous sauront gré de leur citer une page éloquente, récemment publiée dans un livre de philosophie. «La poésie de Dante (et non pas *du* Dante, comme on s'obstine à l'écrire), sobre de mots, concise, nerveuse, rapide, et cependant d'une prodigieuse richesse, se transforme trois fois pour peindre les trois mondes auxquels aboutit, selon la foi chrétienne, celui qu'habite l'homme pendant sa vie présente. Sombre et terrible lorsqu'elle décrit le royaume ténébreux, la cité du peuple perdu et de l'éternelle douleur, elle s'empreint, aux lieux où s'expient les fautes légères, où se ferment les plaies guérissables, d'une tristesse douce et pieuse, et semble, en ces régions sans astres, refléter les lueurs molles d'un jour à demi éteint; puis tout à coup s'élevant de ciel en ciel, traversant les orbites des soleils innombrables, elle se revêt d'une splendeur toujours plus éclatante, s'embrase d'une ardeur toujours plus pure, jusqu'à ce qu'elle se perde par delà les dernières limites de l'espace dans la lumière essentielle elle-même et l'amour incréé. Mais en incarnant dans sa sublime poésie ces mondes invisibles, Dante y sut rattacher les événemens réels et les passions des

hommes. Il les peignit à larges traits, et souvent d'un mot, d'un de ces mots puissans qui retentissent dans les abîmes du cœur, et en réveillent tous les échos. Il y a dans son poème des cris effrayans et d'affreux silences. Les âcres vapeurs du crime, de la haine immortelle, de la vengeance atroce, s'y mêlent aux plus suaves parfums de la tendresse et de l'innocence, des saintes affections et du céleste amour. Quelquefois le poète nous montre, comme à travers un voile, en quelques vers simples et mystérieux, tout un drame lamentable. Il exprime moins les sentimens qu'il ne les suscite, par une sorte de magique évocation; et lorsque, plein de ses pensers profonds, emporté par l'orage qui gronde au dedans de lui, on le croirait entièrement séparé de la nature, voilà que soudain, l'embrassant d'un regard, il en reproduit, avec sa parole flexible et brève, riche de reliefs et de couleurs, les plus ravissans aspects, les plus délicates nuances, les accidens les plus fugitifs[1]. »

Quelques mots sur la traduction qu'on va lire. On a suivi jusqu'ici deux systèmes entièrement opposés en traduisant les poètes. Les uns, — nous parlons toujours des traducteurs de premier ordre, — préoccupés de la couleur et de la forme plutôt que du sens littéral de l'auteur, ont essayé de faire passer dans une langue les beautés qu'ils admiraient dans une autre. Ce ne sont pas là des traductions à proprement parler, mais des imitations. Supposez qu'un des premiers poètes que la France possède aujourd'hui, Hugo ou Lamartine, par exemple, revête de tout l'éclat de son style un chant de Pétrarque ou de Dante, ces vers lui appartiendront comme le *Triomphe de Trajan* appartient à M. Delacroix, quoique le tableau lui ait été inspiré par quelques tercets du *Purgatoire*. Avec beaucoup de génie et de travail, on arrive quelquefois aux mêmes effets, mais par des procédés différens; c'est une autre harmonie, une autre disposition, un autre rhythme; et comme tout le secret de l'art d'écrire dépend du choix des mots, de leur ordonnance, de leur rapprochement ou de leur contraste, lorsqu'on connaît bien les deux langues qu'on

[1] Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 388.

manie, on est souvent obligé de renverser la structure entière d'une phrase, de supprimer ou de changer toutes les idées accessoires qui donnent du relief à l'idée principale, et constituent ce qu'on pourrait appeler dans un écrivain l'imagination du style ; de rehausser ou d'adoucir une métaphore ; de remplacer une expression pittoresque par un trait plus ou moins prononcé ; et après tant d'efforts pénibles, après tant de combinaisons avortées, on reste toujours au-dessous de la couleur du modèle, ou, ce qui est pis encore, on l'exagère. Rendre en même temps la forme et l'idée, la parole et l'image, le mouvement et la couleur, est une chose impossible.

Chaque langue a son côté fort et son côté faible. L'artiste, intérieurement éclairé par la contemplation de la beauté idéale, choisit les mots les mieux appropriés à son sujet, les plus nobles, les plus harmonieux ; souvent il modifie sa pensée ou finit par la repousser entièrement si elle ne se prête pas à l'effet général qu'il veut produire ; car dans toutes les œuvres d'art, si l'idée détermine la forme, la forme à son tour réagit sur l'idée. Or il se trouve qu'une idée très-poétiquement rendue dans une langue ne peut l'être dans une autre sans subir une transformation complète. On peut, à conditions égales, s'élever jusqu'à la hauteur de l'original ; mais ce qu'on gagne en correction on le perd en ressemblance. Ce sont deux œuvres diverses nées sous la même inspiration. Le caractère, le type, l'individualité de l'auteur qu'on veut reproduire ont disparu ; à peine si l'on conserve le sentiment : c'est traduire une statue en musique.

L'autre système, le seul qui nous paraisse admissible, consiste à copier fidèlement, avec patience, avec amour, comme Toschi d'après Raphaël, Calamatta d'après M. Ingres, les traits, les lignes, le dessin du modèle, tout en regrettant, hélas ! la richesse du style et l'éclat des couleurs. Si à force de soin et de travail on arrive à donner quelque vie à cette espèce de gravure, c'est là le plus haut degré de perfection qu'on puisse atteindre, et c'est déjà une gloire assez belle. Ressusciter n'est pas un moins grand prodige que créer.

Nous ne parlerons point d'une troisième classe de traducteurs, malheureusement la plus commune, qui s'arroge le droit de corriger, de mutiler, de dénaturer l'original, intercalant à chaque pas le commentaire—et quel commentaire!—dans le texte, se rapprochant de l'auteur lorsque le mot à mot est commode, s'en éloignant brusquement aussitôt que le tour présente quelque difficulté.

A cette école appartiennent ces fabuleuses parodies de l'Iliade qui traduisent : *O Achéens bien bottés!* par : *O Grecs magnanimes!* et qui ont fait dire à un grand poète moderne : Otez la forme à Homère, il reste Bitaubé.

Nous avons suivi Dante tercet par tercet avec l'exactitude la plus scrupuleuse. La *Divine Comédie* n'est pas seulement un chef-d'œuvre de poésie et de style, c'est aussi une immense encyclopédie de toutes les connaissances humaines. Le traducteur qui tente de transporter le poème dantesque dans une autre langue doit se placer au point de vue du philosophe, du médecin, du physicien, du théologien, de l'antiquaire, qui consulteront ce grand ouvrage pour y puiser des détails précieux pour l'histoire de la science. La technologie rigoureuse dont se sert toujours le poète n'admet pas de synonymes. Lorsqu'il s'agit de matières si graves, le traducteur qui sacrifierait l'exactitude à l'élégance se heurterait à chaque pas à l'anachronisme et à l'erreur; et l'erreur en fait de science devient hérésie en fait de religion. Il nous eût été bien facile d'éviter quelques tournures étranges au premier coup d'œil, et de les remplacer par l'expression plus élégante et plus correcte qui se présentera aussitôt à l'esprit du lecteur; mais une réflexion plus calme nous a convaincu qu'il en serait résulté de nombreux inconvéniens. Quoi de plus aisé, en effet, que de traduire: *où le soleil ne luit pas; un lieu privé de toute lumière*, plutôt que : *où le soleil se tait; un lieu muet de toute lumière?* Cependant la science, dans ses plus récentes découvertes, a donné raison à l'admirable métaphore du poète. « La lumière est la langue du monde inorganique. Les couleurs sont donc un vrai langage, et par leur mélange, leurs combinaisons,

d'où résultent des nuances innombrables qui expriment tout ce que renferme de divers le monde inférieur, elles sont comme les mots d'une langue universelle... Le fluide sonore est différemment modifié par les molécules du corps selon leur nature ou leur forme spécifique. Elles exercent donc sur ce fluide une action semblable à celle qu'elles exercent sur la lumière et dans son infinie variété : le son les manifeste comme les couleurs. Par lui elles parlent à notre oreille comme par la couleur elles parlent à nos yeux ; et ces deux langues ne forment qu'une même langue identique en soi, différente seulement par ses relations à deux de nos sens ou à deux modes différens de perception [1]. »

Dante fait dire à Virgile : « Si j'étais un *verre plombé*, je ne réfléchirais pas mieux ton image ; » en traduisant : « Si j'étais *un miroir*, » un détail très-curieux eût été perdu. On nous dispensera de multiplier les citations. La traduction littérale conserve encore mieux que les autres la physionomie et le style de l'auteur. Nous avons pour nous l'autorité et l'exemple de M. de Chateaubriand, le maître des maîtres ; nous avons une autorité et un exemple plus grands et plus irrécusables encore. Que de fois n'a-t-on pas traduit la Bible en prose et en vers ? Cependant la traduction adoptée par l'Église, malgré son latin barbare, est encore celle qui rend le mieux le sentiment et la couleur des livres saints. Ainsi notre profession de foi est faite. Nos efforts seront récompensés au delà de notre espoir, si on reconnaît que notre traduction est la plus fidèle ; et cette qualité nous osons la réclamer, parce que, dans notre position exceptionnelle, elle n'est pas un mérite, mais un devoir.

On ne trouvera pas d'argumens ni de sommaires en tête des chants, par la raison bien simple que si Dante les eût jugés nécessaires, il les eût écrits lui-même. Cet usage barbare d'intercaler dans le texte la table des matières nuit singulièrement à l'intérêt du poème. C'est comme si dans les entr'actes d'une pièce, avant le lever du rideau, un acteur indiscret venait apprendre succinctement au spectateur tout ce qui se passera dans

[1] *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 61.

l'acte suivant. Nous évitons avec le plus grand soin d'étaler dans les notes une érudition mensongère et d'emprunt. L'hypocrisie littéraire est la pire des hypocrisies, et les chapes dorées dont se couvrent les pédans éblouissent rarement celui qui les voit, écrasent toujours celui qui les porte.

Maintenant, s'il nous fallait justifier notre travail aux yeux de ceux de nos compatriotes pour lesquels toute traduction de Dante n'est qu'une profanation, nous pourrions leur répondre qu'un de nos écrivains les plus éminens, pour couper court aux disputes des commentateurs, avait formé le projet de traduire la *Divine Comédie* en prose italienne. Ce projet, qui n'a pas reçu son exécution, parce qu'il était impossible de trouver dans la même langue deux mots équivalens pour rendre la même idée, nous avons tâché de le réaliser, pour la plus grande gloire de notre poëte, dans une langue facile, concise, exacte, qui n'admet pas d'équivoque; langue presque universelle aujourd'hui et que Dante, Pétrarque, Boccace et tous nos grands maîtres ont parlée et écrite.

Puisse notre livre, si peu de chose qu'il soit en lui-même, prouver du moins, selon nos forces, nos sympathies profondes, notre inébranlable et filial amour à l'Italie, cette patrie des arts, qui nous a vu naître dans la plus heureuse de ses villes; — à la France, cette patrie des artistes, qui nous accorde une si noble hospitalité.

Paris, 10 octobre.

L'ENFER

LA
DIVINE COMÉDIE

L'ENFER.

CHANT PREMIER.

Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'avais perdu la bonne voie. Hélas! que c'est une chose rude à dire, combien était sauvage et âpre et épaisse cette forêt, dont le souvenir renouvelle mon effroi! Elle est si amère, que la mort l'est à peine davantage; mais, pour dire le bien que j'y ai trouvé, je parlerai des autres choses que j'y ai vues.

Je ne saurais bien expliquer comment j'y entrai, tant j'étais plein de sommeil au moment où j'abandonnai la véritable route; mais dès que je fus arrivé au pied d'une colline où se terminait cette vallée qui m'avait frappé le cœur d'épouvante, je regardai en haut, et je vis les épaules de la montagne vêtues déjà des rayons de la planète (1) qui mène droit les hommes par tous chemins.

Alors se calma un peu cette crainte qui avait tourmenté le lac de mon cœur la nuit que je passai en si grande détresse. Et comme celui qui, l'haleine oppressée, étant monté de la mer au rivage, se retourne vers l'eau périlleuse et regarde, ainsi mon esprit, qui fuyait encore, se retourna en arrière

pour contempler la limite que jamais ne franchit homme vivant. Quand j'eus reposé un peu mon corps fatigué, je repris ma route à travers la plage déserte, si bien que le pied ferme était toujours le plus bas (2). Et voici, presque au commencement de la montée, une panthère très-agile et très-vive qui était couverte d'une peau tachetée; elle ne s'écartait pas de devant moi, et barrait tellement mon chemin, que plusieurs fois je fus tenté de retourner en arrière.

C'était l'heure où l'aube commence, et le soleil s'élevait, entouré de ces étoiles qui brillaient avec lui lorsque l'amour divin donna pour la première fois le mouvement à ces belles choses; et la peau nuancée de la panthère, l'heure du jour et la douce saison m'étaient un présage de bonne espérance; mais non pas au point que je ne fusse effrayé par la vue d'un lion qui m'apparut; il semblait venir à moi avec la tête haute et une faim si pleine de rage, que l'air paraissait en frémir.

Puis je vis une louve qui, dans sa maigreur, paraissait chargée de tous les désirs, et qui a fait vivre bien des gens misérables. Elle me donna tant d'engourdissement par la terreur qu'elle lançait de ses prunelles, que je perdis l'espérance de gravir la colline.

Et comme celui que le gain réjouit, si le jour de la perte arrive, pleure et s'attriste dans toutes ses pensées, ainsi me fit la bête sans repos, qui, venant à ma rencontre pas à pas, me repoussait là où le soleil se tait. Tandis que je roulais dans ce bas lieu, devant mes yeux s'offrit quelqu'un dont la voix paraissait éteinte par un long silence. Aussitôt que je le vis dans le grand désert :

— Aie pitié de moi, m'écriai-je, qui que tu sois, ombre, ou homme réel.

Il me répondit : — Je ne suis pas un homme, je l'ai été, et mes parens furent Lombards, et tous deux Man-

mans de patrie. Je naquis sous Jules, encore que ce fût tard, et j'ai vécu à Rome sous le bon Auguste, au temps des dieux faux et menteurs. Je fus poète, et je chantai ce pieux fils d'Anchise, qui s'en vint de Troie après que le superbe Ilion fut brûlé. Mais toi, pourquoi retournes-tu dans ce lieu de tristesse? pourquoi ne gravis-tu pas le mont délicieux qui est le principe et la cause de toute joie?

— Es-tu donc ce Virgile et cette source qui répand un si large fleuve d'éloquence? lui répondis-je le front baissé et honteux. O gloire et lumière de tous les autres poètes, puissent me recommander auprès de toi la longue étude et le grand amour qui m'ont fait chercher ton livre. Tu es mon auteur et mon maître, tu es le seul dont j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur. Vois la bête fauve devant laquelle je recule, viens à mon secours, illustre sage, car elle fait trembler mes veines et mes artères.

— Il te faut tenir une autre route, me répondit-il en me voyant pleurer, si tu veux sortir de ce lieu sauvage; car cette louve pour laquelle tu cries, ne laisse jamais passer l'homme dans son chemin, mais elle le tient si bien en arrêt qu'elle le tue; et sa nature et si méchante et si cruelle, qu'elle n'assouvit jamais son avidité insatiable, et après le repas elle a plus faim qu'auparavant. Nombreux sont les animaux auxquels elle s'accouple, et ils le seront encore davantage jusqu'au jour où viendra le Lévrier (3) qui la fera mourir dans les tourmens. Celui-ci ne se nourrira ni de terre ni d'or, mais de sagesse, d'amour et de vertu, et le lieu de sa naissance sera entre Feltre et Feltro. Il sera le salut de cette humble Italie, pour laquelle la vierge Camille, Euryale, Turnus et Nisus, sont morts de blessures. Il poursuivra cette louve de ville en ville, jusqu'à ce qu'il l'ait replongée dans l'Enfer, d'où jadis l'Envie la fit sortir. Et maintenant, pour ton plus grand avantage, je pense et

je décide qu'il vaut mieux que tu me suives, et je serai ton guide, et te tirerai d'ici, en te faisant passer par un lieu éternel, où tu entendras les hurlemens désespérés, où tu verras les âmes antiques accablées de douleur qui appellent à grands cris la seconde mort. Tu verras ensuite ceux qui sont contens dans les flammes, parce qu'ils espèrent monter un jour parmi les esprits bienheureux. Puis, si tu veux t'élever jusqu'à ces derniers, une âme plus digne que moi pourra t'y conduire, je te laisserai avec elle à mon départ; car cet Empereur qui règne là-haut, parce que je fus rebelle à sa loi, ne veut pas que j'entre dans sa cité. L'univers est son empire, le ciel est son royaume; là, est sa cité et son trône sublime. O bienheureux ceux qu'il choisit pour ce séjour !

Et je lui dis : — Poète, je t'en conjure au nom de ce Dieu que tu n'as pas connu, si tu veux que je me dérobe à ce danger et à d'autres plus graves, conduis-moi là où tu as dit, afin que je puisse voir la porte de saint Pierre et ceux que tu m'as faits si malheureux.

Alors il se mit en marche, et je le suivis.

CHANT II.

Le jour s'en allait, et l'air rembruni enlevait à leurs travaux les êtres animés qui sont sur la terre, et moi, seul entre tous les vivans, je me préparais à soutenir la fatigue du chemin et la lutte de la pitié que va retracer ma mémoire fidèle.

O Muses ! ô sublime génie ! secondez-moi ; ô mémoire qui écrivis ce que j'ai vu, c'est ici que paraîtra ta noblesse.

Je parlai ainsi : — Poète qui me guides, vois si mon courage est assez grand avant de m'engager dans ce terrible passage. Tu dis que le père de Sylvius, périssable encore, s'en

alla au siècle immortel avec les sens d'un vivant. Mais si l'ennemi de tout mal lui fut propice en songeant aux grands effets qui devaient sortir de lui, et à l'homme et à la chose, cela ne paraît pas indigne à un esprit intelligent; car il fut choisi dans le ciel empyrée pour être le père de la féconde Rome et de son empire. Cette Rome et cet empire, à dire vrai, furent fondés pour être un jour le lieu saint où siége le successeur du grand Pierre. Par ce voyage que tu as célébré, il apprit des choses qui furent l'origine de sa victoire et du manteau pontifical. Le Vase d'élection fit aussi ce voyage pour en rapporter du secours à cette foi, qui est l'entrée de la voie du salut. Mais moi, pourquoi y viendrais-je, ou qui me le permettrait? Je ne suis pas Énée, je ne suis pas saint Paul, je ne suis pas digne d'une telle faveur, ni à mes yeux ni à ceux des autres. C'est pourquoi, si je me laisse entraîner à te suivre, je crains que mon entreprise ne soit insensée; tu es sage, et tu comprends mieux que je ne parle.

Et comme celui qui ne veut plus ce qu'il voulait, et que de nouvelles pensées font changer de dessein, de sorte qu'il abandonne la chose commencée, ainsi je fis près de cette côte obscure, et mon entreprise commencée avec tant d'ardeur s'évanouit en pensées.

— Si j'ai bien compris ta parole, répondit cette ombre magnanime, ton âme est flétrie par la crainte, qui souvent accable tellement l'homme, qu'elle le détourne de toute noble entreprise, comme une fausse apparence fait cabrer la bête quand elle prend de l'ombrage. Pour te délivrer de cette crainte, je te dirai pourquoi je suis venu, et ce que j'ai appris dans le premier moment où j'ai eu pitié de toi.

J'étais parmi ceux dont le sort est en suspens, et je fus appelé par une femme si heureuse et si belle, que je la

requis de me donner ses ordres. Ses yeux brillaient plus que l'étoile, et elle commença à me parler, suave et douce, avec une voix angélique en son langage :

« O belle âme de Mantoue, dont la renommée dure encore dans le monde et durera autant que le mouvement, mon ami, qui n'est pas celui de la Fortune, est tellement empêché d'avancer dans la plage déserte, qu'il recule d'effroi ; et peut-être est-il déjà si égaré, que je crains de m'être levée trop tard pour venir à son secours, d'après ce que j'ai entendu sur lui dans le ciel. Va donc, et avec ta parole ornée, et avec tout ce qu'il faut pour le sauver, secours-le si bien que j'en sois consolée. C'est moi, Béatrix, qui t'envoie; je viens d'un endroit où je désire retourner, l'amour m'amène et me fait parler ainsi. Quand je serai devant mon Seigneur, je me louerai souvent de toi auprès de lui. »

Alors elle se tut, et je répondis : — O dame de vertu, la seule par laquelle l'espèce humaine l'emporte sur tout ce qui est entouré par le ciel qui a les cercles les plus étroits (1), ton commandement m'agrée si fort, que si j'avais déjà obéi, il me semblerait l'avoir fait trop tard ; tu n'as plus besoin de m'expliquer ton désir. Mais dis-moi, de grâce, comment n'as-tu pas craint de descendre ici-bas, dans le centre du monde, loin de ce vaste séjour où tu brûles de retourner ?

« Puisque tu veux en savoir tant, je te dirai brièvement, me répondit-elle, pourquoi je ne crains pas de venir ici. On ne doit craindre que les choses qui peuvent nuire, et non les autres, car elles ne sont pas redoutables. Dieu par sa grâce a voulu me faire telle, que votre misère ne peut rien sur moi, et la flamme de cet incendie ne m'atteint pas. Il est dans le ciel une noble dame qui s'afflige de cet obstacle que je t'envoie combattre, et qui casse

là-haut le dur jugement. Elle adressa sa prière à Lucie, et lui dit : — Ton fidèle a besoin de toi, et je te le recommande.—Lucie, ennemie de tous ceux qui sont sans pitié, se leva, et vint à l'endroit où j'étais assise près de l'antique Rachel, et me dit : — Béatrix, vraie louange de Dieu, que ne secours-tu celui qui t'aima tant, qu'il est sorti pour toi de la foule vulgaire? N'entends-tu pas l'angoisse de ses pleurs? ne vois-tu pas comme il se débat contre la mort près du fleuve qui ne paie pas de tribut à la mer?—Personne au monde ne fut plus prompt à courir à son profit ou à fuir sa perte, que je ne le fus après que ces paroles eurent été prononcées. Je vins vers toi, quittant mon escabeau bienheureux, et me fiant à ta noble éloquence, qui t'honore, toi et tous ceux qui l'ont entendue. »

Aussitôt qu'elle m'eut dit ces paroles, elle tourna vers moi ses yeux brillans et pleins de larmes, ce qui me fit hâter davantage; et je suis venu vers toi, ainsi qu'elle l'a voulu, je t'ai sauvé de la bête fauve qui t'arrêtait à quelques pas encore de la belle montagne.

Qu'est-ce donc? pourquoi, pourquoi t'arrêtes-tu? pourquoi ouvres-tu le cœur à une si lâche crainte? pourquoi n'as-tu ni hardiesse ni fermeté, puisque ces trois femmes bénies s'inquiètent de toi dans la cour du ciel, et que mes paroles te promettent tant de bonheur?

Comme les petites fleurs que la gelée nocturne incline et ferme, dès que le soleil les éclaire, se redressent tout épanouies sur leur tige, ainsi je fis de mon courage abattu, et une telle hardiesse me vint au cœur, que je m'écriai en homme déterminé :

— O qu'elle a été charitable la femme qui m'a secouru, et que tu as été bon d'obéir si vite aux vraies paroles qu'elle t'a fait entendre! Tu as si bien rempli mon cœur

de désir par ce que tu m'as dit, que j'en suis revenu à mon premier dessein. Va donc, nous n'avons à nous deux qu'un seul vouloir, tu es mon guide, tu es mon seigneur et mon maître.

Ainsi lui dis-je, et après qu'il eut marché, j'entrai dans le chemin raide et sauvage.

CHANT III.

« Par moi l'on va dans la cité dolente, par moi l'on va dans la douleur éternelle, par moi l'on va chez la race damnée. La justice a guidé mon sublime créateur ; je suis l'œuvre de la divine puissance, de la souveraine sagesse et du premier amour. Avant moi rien ne fut créé qui ne soit éternel, et moi, je dure éternellement. Laissez toute espérance, ô vous qui entrez ! »

Je vis ces paroles écrites en caractères sombres sur le haut d'une porte, et je m'écriai : — Maître, que leur sens est dur !

Et il me répondit, comme un sage qu'il était : — C'est ici qu'il faut laisser toute crainte, ici doit expirer toute lâcheté. Nous sommes parvenus au lieu où je t'ai dit que tu verrais les âmes malheureuses qui ont perdu le bien de l'intelligence.

Puis, posant sa main sur la mienne, avec un visage riant qui me rendit mon courage, il m'introduisit dans ces sombres mystères. Là, des soupirs, des pleurs, des cris perçans retentissaient dans cet air sans étoiles ; c'est pourquoi d'abord je me pris à pleurer. Des langages divers, d'horribles discours, des paroles de douleur, des accens de colère, des voix hautes et rauques, et des froissemens de

mains qui se choquaient entre elles, formaient comme un tumulte qui roule toujours dans cet air éternellement orageux, comme le sable quand le vent tourbillonne.

Et moi qui avais la tête entourée d'erreurs : — Maître, dis-je, qu'est-ce que j'entends, et quelle est cette foule qui paraît si accablée par la douleur?

Et lui : — Ce misérable sort est celui des tristes âmes de tous ceux qui vécurent sans blâme et sans éloge. Elles sont mêlées à ce mauvais chœur des anges qui ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu, mais qui furent pour eux-mêmes. Le ciel les a chassés parce qu'ils terniraient sa beauté, et l'enfer profond les repousse parce que les coupables en tireraient quelque gloire.

Et moi : — Maître, quel est le tourment qui les accable, et qui les fait pleurer si fort?

Il me répondit : — Je te le dirai brièvement : ils n'ont pas l'espérance de mourir, et leur vie obscure est si basse, qu'ils sont jaloux de tout autre sort. Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe.

Et comme je regardais, j'aperçus un étendard qui courait en tournoyant avec une telle rapidité, qu'il me paraissait incapable du plus léger repos. Et derrière se pressait une si longue file d'âmes, que je n'aurais jamais cru que la mort eût détruit tant d'hommes. Après que j'en eus reconnu quelques-uns, je regardai, et je vis l'ombre de celui qui fit par lâcheté le grand refus (1). Aussitôt j'appris et je fus certain que j'avais devant moi la secte des misérables qui déplaisent à Dieu et à ses ennemis. Ces malheureux qui ne furent jamais vivans, étaient nus et criblés de piqûres par les frelons et par les guêpes qui étaient là. Ces insectes sillonnaient leur joues de sang, qui, mêlé de larmes, était bu à leurs pieds par des vers dégoûtans. Et

comme je portais mes regards plus avant, je vis une autre foule au bord d'un grand fleuve, et je dis :

— Maître, apprends-moi quelles sont ces âmes, et quelle coutume les fait paraître si empressées de passer outre, autant que je peux le voir à travers cette faible lueur.

Et lui : — Les choses te seront expliquées quand nous arrêterons nos pas sur la triste rivière d'Achéron.

Alors, avec des yeux honteux et baissés, craignant que mes paroles ne lui fussent importunes, je m'abstins de parler jusqu'au fleuve.

Et voici venir à nous sur une nacelle, un vieillard blanchi par l'âge, en s'écriant : — Malheur à vous, âmes perverses, n'espérez jamais voir le ciel ; je viens pour vous conduire à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles, dans le chaud, dans le froid. Et toi, que je vois ici, âme vivante, sépare-toi de ceux-ci qui sont morts. Et comme il vit que je ne m'éloignais pas : — C'est par une autre voie, me dit-il, c'est par un autre port, et non pas ici, que tu viendras t'embarquer sur la grève. Il faut pour te porter un esquif plus léger.

Et mon guide lui dit : — Caron, apaise ton courroux. On le veut ainsi là où l'on peut tout ce que l'on veut ; n'en demande pas davantage. A ces mots devinrent immobiles les joues velues du nocher du marais livide, qui avait autour des yeux des roues de flamme. Mais ces âmes, qui étaient nues et harassées, changèrent de couleur et grincèrent des dents, dès qu'elles eurent entendu ces paroles cruelles. Elles blasphémaient Dieu et leurs parens, l'espèce humaine, et le lieu et le temps et le germe de leur semence et de leur enfantement. Puis elles se retirèrent toutes à la fois, en pleurant amèrement, vers la rive maudite où est attendu tout homme qui ne craint pas Dieu. Le démon Caron, aux yeux de braise, les rassemble toutes en leur

faisant signe, et bat de sa rame celles qui ne se rangent pas assez vite. Comme on voit les feuilles d'automne tomber l'une après l'autre, jusqu'à ce que le rameau ait rendu à la terre toutes ses dépouilles, de même la mauvaise semence d'Adam se jette, âme par âme, dans cette barque, à chaque signe de Caron, comme l'oiseau vole à son rappel. Ainsi les ombres s'en vont sur l'onde brune, et avant qu'elles aient touché l'autre bord, une autre foule s'entasse sur la rive qu'elles ont quittée.

— Mon fils, me dit le maître bienveillant, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu se rassemblent ici de tous les pays du monde. Et ils sont empressés de passer la rivière, car la justice divine les aiguillonne à tel point, que leur crainte se change en désir. Jamais âme juste ne passe par ici, et si Caron se plaint de toi, tu peux comprendre désormais ce que ses paroles veulent dire.

Quand il eut achevé, la sombre campagne trembla si fortement, que l'effroi baigne encore mon front de sueur à ce souvenir. Un grand vent s'éleva de cette terre de larmes, et sillonna les ténèbres d'une lumière rouge qui me fit perdre tout sentiment; et je tombai comme un homme pris par le sommeil.

CHANT IV.

Un bruit terrible rompit le profond sommeil qui pesait sur ma tête, et je tressaillis comme un homme qu'on réveille en sursaut. Debout, je promenai autour de moi ma vue reposée, et je regardai fixement pour connaître le lieu où j'étais. Or je me trouvai sur les bords de la douloureuse vallée de l'abîme, qui de mille plaintes forme

un bruit immense. Le gouffre était profond, obscur et plein de brouillard, et j'avais beau plonger les yeux jusqu'au fond, je ne pouvais rien y distinguer.

— Or, descendons dans le monde ténébreux, dit le poète tout pâle, je serai le premier, et tu seras le second.

Et moi qui m'aperçus de sa pâleur, je dis : — Comment viendrai-je si tu as peur, toi qui es toujours mon soutien dans mes hésitations?

Et lui : — L'angoisse des malheureux qui sont ici répand sur mon front cette pitié que tu prends pour de la crainte. Allons, car la longueur de la route nous presse.

Aussitôt il avança, et me fit entrer dans le premier cercle qui ceint l'abîme. Là, comme j'écoutais, je n'entendis pas des pleurs, mais des soupirs qui faisaient trembler l'air éternel. Et cela venait du chagrin sans tourmens qu'éprouvait la foule qui était nombreuse et grande d'enfans, de femmes et d'hommes.

Le bon maître me dit : — Tu ne me demandes pas quels sont ces esprits que tu vois. Or, je veux que tu saches, avant d'aller plus loin, qu'ils n'ont point péché, et que s'ils ont des mérites, cela ne suffit pas, car ils n'ont pas reçu le baptême, qui est la porte de la foi que tu professes, et s'ils ont vécu avant le christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il fallait, et moi-même je suis de ce nombre. C'est pour ce manquement et non pour d'autres crimes que nous sommes perdus, et notre seul châtiment est de vivre dans le désir sans espérance.

Un grand chagrin me prit au cœur en entendant ces paroles, car j'avais reconnu des personnages d'une haute valeur, qui étaient en suspens dans ces limbes.

— Dis-moi, mon maître, dis-moi, seigneur, m'écriai-je, pour me rendre plus sûr de cette foi qui triomphe de toute erreur, est-il quelqu'un parmi vous, qui par son mérite

ou par celui d'un autre soit sorti de ce lieu pour être heureux?

Et lui qui comprit le sens que cachaient mes paroles, répondit : — J'étais tout nouveau dans ce lieu, lorsque j'y vis descendre un puissant couronné d'un signe de victoire. Il en tira l'ombre du premier père, d'Abel, son fils, et celle de Noé, de Moïse, législateur et obéissant; Abraham patriarche, et David roi, Israël avec son père et ses fils et avec Rachel, pour qui il fit tant, et bien d'autres avec eux, et les rendit au bonheur ; et je veux que tu saches qu'avant ceux-là nul esprit humain n'avait été sauvé.

Nous ne laissions pas d'aller, tandis qu'il parlait; mais nous traversions toujours la forêt, épaisse forêt d'esprits, veux-je dire. Nous n'étions pas bien éloignés de l'entrée de l'abîme, quand je vis un feu qui perçait un hémisphère de ténèbres. Quelques pas nous en séparaient encore, mais je pouvais déjà entrevoir que des esprits glorieux habitaient ce séjour.

— O toi, qui honores toute science et tout art,quels sont ces esprits auxquels on fait tant d'honneur qu'on les sépare du sort des autres?

Il me répondit : — Leur belle renommée qui retentit là-haut dans votre monde trouve grâce dans le ciel, qui les distingue des autres.

Cependant une voix se fit entendre : « Honorez le sublime poète, son ombre, qui était partie, nous revient. »

La voix se tut, et je vis venir à nous quatre grandes ombres; leur aspect n'était ni triste, ni joyeux.

Le bon maître me dit : — Regarde celui qui marche, une épée à la main, en avant des trois autres, comme un roi. C'est Homère, poète souverain : l'autre qui le suit est Horace le satirique, Ovide est le troisième, et le dernier est Lucain. Comme chacun d'eux partage avec moi le nom

qu'a fait retentir la voix unanime, ils me font honneur, et ils font bien.

Ainsi je vis se réunir la belle école de ce maître du chant sublime, qui plane sur les autres comme l'aigle. Dès qu'ils eurent devisé ensemble quelque peu, ils se tournèrent vers moi avec un geste de salut, ce qui fit sourire mon guide. Et ils me firent encore plus d'honneur, car ils me reçurent dans leur troupe; de sorte que je fus le sixième parmi tant de génie. Nous marchâmes jusqu'à la clarté en parlant de choses qu'il est bien de taire, comme il était bien de les dire dans le lieu où je me trouvais. Nous arrivâmes au pied d'un noble château, environné sept fois de hautes murailles et défendu tout autour par un limpide ruisseau. Nous le franchîmes comme une terre ferme, je traversai sept portes avec mes sages, et nous parvînmes dans un pré de fraîche verdure. Il y avait des ombres aux regards lents et graves, d'un aspect plein d'autorité; elles parlaient rarement et d'une voix douce. Nous nous retirâmes vers l'un des côtés dans un lieu ouvert, lumineux et élevé, d'où nous pouvions les embrasser du regard; et là, debout sur le vert émail, me furent montrés les grands esprits que je me glorifie en moi-même d'avoir vus. Je vis Électre avec beaucoup de compagnons, parmi lesquels je reconnus Hector, Énée, et César, armé, aux yeux d'épervier. Je vis Camille et Penthésilée, et le roi Latinus, assis près de sa fille Lavinie. Je vis ce Brutus qui chassa Tarquin, Lucrèce, Julie, Marcia et Cornélie, et Saladin tout seul à l'écart.

Puis, levant un peu plus la paupière, je vis le maître de tous les savans, assis au milieu de la famille philosophique. Tout le monde l'admire et lui rend hommage. Là je vis Socrate et Platon, qui étaient plus près de lui que tous les autres, Démocrite, qui livre le monde au hasard, Dio-

gène, Anaxagore et Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon. Et je vis le profond observateur de la Qualité, c'est-à-dire Dioscoride(1), et je vis Orphée, Tullius et Linus, et Sénèque le moraliste, Euclide le géomètre et Ptolomée, Hippocrate, Avicenne et Galien, Averroës, qui fit le grand commentaire.

Je ne puis pas les nommer tous, car la longueur de mon sujet me presse, et souvent le mot manque au fait. La compagnie des six se diminue de deux; mon sage guide me conduit par un autre chemin, hors de l'air tranquille dans l'air qui tremble, et je viens dans un lieu où rien ne luit.

CHANT V.

Ainsi je descendis du premier cercle dans le second, qui renferme moins d'espace et plus de douleur, douleur si vive qu'elle arrache des cris. Là Minos siége, terrible et grondant; il examine les crimes à l'entrée, il juge et condamne selon qu'il se ceint. Je veux dire que lorsqu'une âme maudite arrive en sa présence, elle confesse toute sa vie, et ce connaisseur des péchés voit quel lieu de l'enfer elle mérite, et fait un tour avec sa queue pour chaque degré de l'abîme que l'âme doit descendre. Il y en a toujours une multitude devant lui, elles vont, chacune à son tour, au jugement, elles parlent, écoutent, et sont précipitées.

— O toi qui viens dans cet asile douloureux, me dit Minos aussitôt qu'il m'aperçut, en suspendant l'exercice de son ministère solennel, fais attention comme tu entres et à qui tu te fies, que la largeur de l'entrée ne t'abuse pas.

Et mon guide, à lui : — Pourquoi cries-tu? N'empêche pas son voyage fatal. On le veut ainsi là où l'on peut tout ce que l'on veut, n'en demande pas davantage.

Maintenant commencent à se faire entendre les voix plaintives, me voilà arrivé là où de nombreux sanglots frappent mon oreille. Je parvins dans un lieu muet de toute lumière, qui mugit comme la mer sous la tempête quand elle est battue par les vents contraires. L'ouragan infernal, qui ne s'arrête jamais, entraîne les esprits dans son tourbillon, et les tourmente en les roulant et en les entrechoquant. Lorsqu'ils arrivent au bord du précipice, ce sont des cris, des sanglots, des lamentations, et ils blasphèment la vertu divine. J'appris que par ce tourment étaient punis les pécheurs charnels qui mettent la raison au-dessous du désir; et comme dans un temps froid les étourneaux sont emportés par leurs ailes en troupes nombreuses et pressées, ainsi cette rafale emporte les mauvais esprits. De çà, de là, en haut, en bas, le vent les ballotte; nul espoir de trève ou d'adoucissement dans leur peine ne vient les consoler. Et comme les grues vont chantant leur lai, et forment dans l'air de longues files, ainsi je vis venir, traînant leurs plaintes, des ombres emportées par la tourmente.

— Maître, m'écriai-je, quelle est cette foule que la noire tempête fouette ainsi ?

— La première de ces âmes que tu désires connaître, me dit-il alors, régna sur nombre de peuples de langues diverses ; elle fut si rompue au vice de luxure, qu'elle établit dans sa loi que tout ce qui plaisait était permis, pour échapper au blâme dans lequel elle était tombée : c'est Sémiramis, qui, à ce qu'on lit, succéda à Ninus et fut son épouse ; elle posséda la terre que le soudan gouverne. L'autre est celle qui se tua par amour et rompit la foi jurée aux cendres de Sichée ; ensuite vient Cléopâtre la luxurieuse.

Je vis Hélène, pour laquelle s'écoulèrent tant d'années

malheureuses, et je vis le grand Achille, qui périt dans son dernier combat avec l'Amour; je vis Pâris, Tristan, et il me nomma, en les désignant du doigt, plus de mille ombres à qui l'amour a fait quitter notre monde. Lorsque mon guide m'eut nommé les dames antiques et les cavaliers, la pitié m'accabla, et je demeurai comme anéanti.

— O poète, dis-je, je parlerais volontiers à ces deux qui vont ensemble, et paraissent si légers au vent.

Et lui : — Tu verras quand ils seront plus près de nous, et alors prie-les au nom de l'Amour qui les entraîne, et ils viendront.

Aussitôt que le vent les eut portés vers nous, j'élevai la voix : — O âmes désolées, venez nous parler, si nul ne l'empêche.

Comme des colombes, appelées par le désir, avec les ailes ouvertes et immobiles volent à leur doux nid à travers l'air, portées d'un seul vouloir, ainsi ces deux âmes sortirent de la foule où est Didon, venant à nous à travers l'air malfaisant, tant mon appel affectueux eut de force sur elles.

— Être gracieux et bienveillant, qui, traversant cet air sombre, viens nous visiter, nous qui avons teint le monde de sang; si le roi de l'univers nous était propice, nous le prierions pour ton repos, puisque tu as pitié de notre affreux malheur. Ce que tu veux nous dire, nous l'écouterons, et ce que tu veux entendre, nous te le dirons, tant que le vent se taira, comme il le fait. La terre où je suis née est assise sur le rivage de la mer, où le Pô descend pour être en paix avec les fleuves qui le suivent. L'amour, qui se prend vite aux nobles cœurs, rendit celui que tu vois épris du beau corps dont je fus dépouillée d'une manière qui me flétrit encore. L'amour, qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé, m'enivra tellement du bonheur de mon

amant, que, comme tu le vois, il ne peut pas m'abandonner; l'amour nous a conduits à la même mort! Le cercle de Caïn attend celui qui nous a ôté la vie (1).

Telles furent leurs paroles. Dès que j'eus entendu ces âmes blessées, j'inclinai le front, et je le tins si long-temps penché, qu'à la fin le poète me dit ; — A quoi penses-tu?

Quand je pus répondre, je m'écriai : — Hélas! que de pensées douces, que de désirs ont mené ceux-là à leur fin malheureuse. — Puis, je me tournai vers eux, et je parlai, et je dis : — Francesca, tes tourmens me font pleurer de tristesse et de pitié; mais dis-moi, au temps des doux soupirs, à quoi et comment l'Amour vous permit-il de connaître vos désirs douteux?

Et elle, à moi : — Il n'est pas de douleur plus grande que de se souvenir des temps heureux dans l'infortune, et ton maître le sait; mais si tu as tant à cœur de connaître la première source de notre amour, je ferai comme celui qui parle et pleure à la fois. Nous lisions un jour, par passe-temps, comment l'Amour s'empara de Lancelot, nous étions seuls et sans méfiance; plusieurs fois cette lecture fit rencontrer nos yeux et nous fit changer de couleur, mais ce fut un seul passage qui nous perdit. Quand nous lûmes comment cet amant si tendre avait baisé le sourire adoré, celui-ci, qui ne sera jamais séparé de moi, baisa ma bouche tout tremblant. Le livre et celui qui l'avait écrit furent pour nous un autre Galléhaut... Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant!

Tandis qu'un des esprits parlait ainsi, l'autre pleurait si fort, que je défaillis de pitié, comme si je mourais, et je tombai comme tombe un corps mort.

CHANT VI.

Aussitôt que j'eus recouvré mes esprits émus de pitié en présence de ces deux parens dont le malheur m'avait accablé de tristesse, je vis autour de moi de nouveaux tourmens et de nouveaux tourmentés, de quelque côté que je tournasse mes pas ou mes regards. Me voici dans le troisième cercle de la pluie éternelle, maudite, froide et pesante, qui tombe également et toujours la même. Une grosse grêle, de l'eau noirâtre et de la neige, descendent à larges ondées par l'air ténébreux; la terre qui s'en abreuve exhale une odeur infecte. Cerbère, bête féroce et multiple, aboie de ses trois gueules de chien sur la foule des submergés. Il a les yeux rouges, la barbe grasse et noire, le ventre énorme et les mains crochues; il égratigne les esprits, les écorche et les écartelle. La pluie les fait hurler comme des chiens; les misérables profanes se tournent incessamment, et font de l'un de leurs flancs abri à l'autre. Quand Cerbère, le grand reptile, nous eut aperçus, il entr'ouvrit ses gueules, et nous montra ses défenses; il n'avait pas un membre qui ne tremblât de rage. Mon guide alors ouvrit ses deux mains, prit de la terre et la jeta à pleines poignées dans les gueules avides. Tel un dogue affamé qui convoitait en aboyant, s'apaise aussitôt qu'il mord à la pâture, ainsi firent les têtes hideuses du démon Cerbère, qui étourdit tellement les âmes qu'elles voudraient être sourdes. Nous foulions cependant ces ombres accablées par l'orage, et nous posions les pieds sur leurs vains simulacres qui paraissent des corps. Elles gisaient par terre pêle-mêle, hormis une, qui se leva tout à coup sur son séant quand elle nous vit passer devant elle.

— O toi que l'on promène par cet enfer, me dit-elle, reconnais-moi si tu le peux, tu as été fait avant que je ne fusse défait.

Et je lui répondis : — Les souffrances que tu éprouves peut-être t'effacent-elles de ma mémoire, si bien qu'il me semble ne t'avoir jamais vu. Mais dis-moi qui tu es, toi que je vois plongé dans un lieu si triste, et condamné à un tel supplice, que, s'il en est de plus grand, il n'en est pas de plus désagréable.

Et lui : — Ta ville, qui est si pleine d'envie que le sac en déborde, m'a vu couler des jours sereins. Vous, mes concitoyens, vous m'appelâtes Ciacco (1); pour expier le damnable péché de gourmandise, comme tu vois, je suis brisé à la pluie, et je ne suis pas la seule âme souffrante; car toutes celles-là sont condamnées à la même peine pour la même faute. Et il ne dit plus mot.

— Ciacco, répondis-je, tes malheurs m'affectent si fort qu'ils m'arrachent des larmes ; mais dis-moi, si tu le sais, à quoi en viendront les citoyens de la ville divisée, renferme-t-elle encore un juste ? et dis-moi pourquoi tant de discordes l'ont assaillie.

Il répondit : — Après de longues dissensions, ils en viendront au sang, et la faction Sauvage chassera l'autre avec une grande perte. Puis il faudra qu'elle tombe à son tour, après trois soleils révolus, et que l'autre triomphe, avec l'aide d'un homme qui maintenant louvoie (2). Elle ira long-temps le front haut, accablant l'autre de lourds fardeaux, quoique la malheureuse en pleure et en ait honte. Il y a encore deux justes dans la ville, mais ils ne sont pas écoutés ; l'orgueil, l'envie, l'avarice, sont les trois brandons qui ont embrasé les cœurs.

Ici il acheva son récit lamentable, et moi : — Je veux que tu me donnes encore quelques renseignemens, et que

tu ne me refuses pas le don de tes paroles. Farinata et Tegghiajo, qui furent si grands, Jacopo Rusticucci, Arrigo, Mosca, et les autres qui appliquèrent leur génie à bien faire, de grâce où sont-ils? fais-moi les connaître; car un grand désir me tourmente de savoir s'ils ont eu en partage les douceurs du ciel ou les poisons de l'enfer.

Et lui : — Ils sont parmi des âmes plus noires, divers crimes les ont précipités plus bas; si tu vas jusque là, tu pourras les voir; mais lorsque tu seras dans le doux monde, rappelle-moi, je t'en prie, au souvenir des miens. Je ne te dis plus rien, et je ne te réponds plus.

Alors il roula obliquement ses yeux, qui étaient fixes d'abord, il me regarda encore un moment, puis il baissa la tête et retomba au niveau des autres aveugles.

Et mon guide me dit : — Il ne s'éveillera plus jusqu'au jour où sonnera la trompette angélique, quand viendra la puissance que redoutent les pervers. Chacun d'eux regagnera sa triste tombe, reprendra sa chair et sa figure, et entendra l'arrêt qui retentit dans l'éternité.

Ainsi nous passâmes à travers cet affreux mélange d'ombres et de pluie, à pas lents, en nous entretenant un peu de la vie future.

— Maître, lui dis-je alors, ces tourmens seront-ils augmentés après le grand arrêt? seront-ils adoucis, ou seront-ils aussi cuisans?

Et lui : — Reporte-toi à ta science, qui veut que plus un être est parfait, plus il doive ressentir vivement le plaisir ou la peine. Or, quoique cette race maudite ne parvienne jamais à une perfection véritable, elle sera plus parfaite après qu'avant le jugement.

Nous parcourûmes ainsi le cercle en causant de choses que je ne redis pas, et nous arrivâmes enfin à l'endroit où l'on descend. Là nous trouvâmes Plutus, le grand ennemi.

CHANT VII.

— *Pape Satan, Pape Satan, Aleppe* (1), s'écria Plutus d'une voix enrouée. Et ce noble sage, qui savait tout, dit pour me rassurer : — Que ta peur ne te nuise pas, car quelque pouvoir qu'il ait, il ne t'empêchera pas de descendre ce rocher.

Puis se tournant vers cette face gonflée : — Tais-toi, lui dit-il, loup maudit, consume-toi en toi-même, avec ta propre rage. Ce n'est pas sans raison qu'il descend dans l'abîme; on le veut ainsi là-haut où Michel tira vengeance du superbe viol.

Comme les voiles gonflées par le vent tombent affaissées quand le mât est brisé, ainsi tomba à terre la bête cruelle. Alors nous descendîmes dans la quatrième fosse, et nous nous enfonçâmes plus avant dans l'abîme de douleur qui engloutit tout le mal de l'univers. Ah ! justice de Dieu, qui peut donc entasser tous les supplices et toutes les souffrances que je vis là, et pourquoi nos crimes nous défigurent-ils ainsi? Comme près de Charybde l'onde se brise contre l'onde opposée, de même il faut ici que les malheureux s'entrechoquent. Je vis là une foule d'âmes encore plus nombreuse qu'ailleurs, qui, de part et d'autre, avec de grands hurlemens, roulait des fardeaux en les poussant de la poitrine. Elles se heurtaient l'une contre l'autre, puis chacune d'elles au même endroit retournait en arrière en criant : — Pourquoi les retiens-tu et pourquoi les lâches-tu? — Ainsi elles revenaient des deux côtés du cercle obscur au point opposé, en répétant toujours leur honteux refrain. Arrivées là, elles recommençaient à par-

courir leur demi-cercle, jusqu'à ce qu'elles se rencontrassent dans un nouveau choc.

Et moi qui avais le cœur tout ému, je dis : — Maître, apprends-moi donc quelles sont ces âmes, et si tous ces tonsurés que je vois à notre gauche furent prêtres?

Et lui : — Tous tant qu'ils sont, furent si louches d'esprit dans la première vie, qu'ils ne firent aucune dépense avec mesure. Leur grognement de chien le dit clairement, lorsqu'ils arrivent aux deux points du cercle où des crimes contraires les séparent. Ceux qui n'ont pas la tête couverte de cheveux ont été prêtres, papes et cardinaux, sur lesquels l'avarice a fait son dernier effort.

Et moi : — Maître, je devrais dans ce nombre en reconnaître quelques-uns qui furent souillés de ces vices?

Il me répondit : — Tu te flattes d'un vain espoir ; la vie obscure qui les a rendus ignobles, maintenant les dérobe à toute connaissance. Ils viendront éternellement aux deux chocs, et ressusciteront du sépulcre les uns avec le poing fermé, les autres avec les cheveux ras. Mal donner et mal garder les a privés du monde heureux et les a livrés à ce combat que je ne décrirai pas par mes paroles. Or, tu peux voir, mon fils, la courte durée des biens qui sont confiés à la fortune, pour lesquels l'espèce humaine se rengorge. Car tout l'or qui existe sous la lune ou qui a déjà existé ne pourrait donner un instant de relâche à une seule de ces âmes fatiguées.

— Maître, repris-je alors, apprends-moi aussi quelle est cette fortune dont tu me parles, et comment elle a dans ses griffes les biens de la terre?

Et lui : — O sottes créatures ! combien est grande l'ignorance qui vous aveugle ! Je veux te communiquer mon opinion. Celui dont le savoir dépasse tout à fait les cieux, et leur a donné des moteurs, de sorte que chaque partie

rend son éclat à l'autre, en distribuant ainsi également la lumière ; de même il a créé pour les splendeurs mondaines un ministre suprême et un guide qui fît de temps à autre passer les biens frivoles de peuple à peuple et de race à race, malgré les efforts de la prévoyance humaine. C'est ainsi qu'une nation commande et l'autre languit, suivant le jugement de cette puissance qui reste invisible comme le serpent sous l'herbe. Votre savoir ne peut rien contre elle, elle pourvoit, juge et conduit son règne, comme font les autres divinités. Ses changemens n'ont pas de trêve, la nécessité la fait être rapide; car à chaque instant vient un nouveau qui réclame son tour. C'est elle qui est si souvent mise en croix par ceux qui lui devraient des louanges, et ne font que lui donner à tort blâme et mauvaise renommée. Mais elle est heureuse et n'entend pas ces clameurs. Sereine au milieu des autres créatures primitives, elle tourne sa sphère et jouit de son bonheur.

Maintenant descendons vers de plus grandes angoisses; je vois déjà baisser les étoiles qui se levaient à mon départ, et il nous est défendu de trop nous arrêter.

Nous coupâmes le cercle à l'autre bord près d'une source qui bout et se précipite dans un fossé creusé par ses flots. L'eau était beaucoup plus noire que perse, et nous, en compagnie des ondes bourbeuses, nous descendîmes dans un autre chemin. Ce triste ruisseau, quand il est parvenu au pied des plages grises et méphitiques, forme un marais qui a nom Styx. Et comme j'étais tout attentif à regarder, je vis des ombres fangeuses dans ce bourbier, toutes nues, et le visage meurtri. Elles se frappaient non seulement avec les mains, mais avec la tête et la poitrine et les pieds, et se déchiraient avec les dents lambeaux à lambeaux.

Le bon maître me dit : — Tu vois, mon fils, les âmes de ceux que la colère a dominés, et je veux que tu aies pour

certain que sous l'eau il y en a une foule qui soupire et soulève des bulles d'air à la surface, comme ton œil te le dit, de quelque côté qu'il se tourne. Enfoncés dans le bourbier, les damnés s'écrient : —Nous avons été tristes dans l'air doux que le soleil égaye, en portant dans nous-mêmes une fumée turbulente. Et maintenant nous sommes tristes sous la fange noire. Cet hymne s'embarrasse dans leur gosier, car ils ne peuvent pas le prononcer avec des paroles entières. Ainsi nous décrivîmes un grand arc autour de ce marais fétide, entre la rive sèche et l'étang, les yeux fixés sur ceux qui avalaient la fange, et nous arrivâmes enfin au pied d'une tour.

CHANT VIII.

Je dis en poursuivant, que, bien avant d'arriver au pied de la haute tour, nos yeux se portèrent vers son faîte, où nous vîmes paraître deux petites flammes, et une autre flamme répondait au signal, de si loin, que l'œil pouvait à peine l'atteindre.

Et moi, m'adressant à Virgile, cette mer de toute science, je dis :

— Que signifie cette flamme, et que répond l'autre, et qui sont ceux qui les allument ?

Et lui :— Déjà tu peux voir sur les eaux bourbeuses ce qu'on attend, si la fumée du marais ne te le cache pas.

Jamais corde n'a chassé loin d'elle une flèche fendant l'air aussi rapidement que la petite nacelle que je vis à cette heure venir sur l'eau vers nous, gouvernée par un seul batelier qui criait : — Te voilà donc enfin arrivée, âme félonne.

— Phlégias, Phlégias, tu cries en vain contre nous, lui

dit mon maître, tu ne nous garderas que le temps de passer le marais.

Comme celui qui apprend une grande tromperie qu'on lui a faite et qui s'en désole, ainsi fit Phlégias dans sa colère concentrée. Mon guide descendit dans la barque et me fit entrer après lui, et seulement quand je fus dedans, elle parut chargée. Aussitôt que mon maître et moi nous fûmes dans le bateau, l'antique proue s'en alla, creusant dans l'eau un sillon plus profond que de coutume. Tandis que nous courions sur cette eau morte, un damné plein de fange se dressa devant moi, et me dit : — Qui es-tu, toi qui viens avant ton heure?

Et je lui dis : — Si je viens, je ne reste pas ; mais qui es-tu, toi qui es devenu si immonde?

Il me répondit : — Tu le vois, je suis un de ceux qui pleurent.

Et moi : — Reste donc à jamais dans les pleurs et dans le deuil, esprit maudit, car je te reconnais, quoique tu sois tout souillé de fange.

Alors il se cramponna de ses deux mains à la barque; mais le guide adroit le repoussa, en disant : — Va-t'en d'ici avec les autres chiens.

Puis, il me jeta les bras autour du cou, me baisa le visage, et me dit : — Âme fière, bénie soit celle qui fut enceinte de toi! Celui-ci fut dans le monde un orgueilleux; aucune qualité n'orne sa mémoire, aussi son ombre est-elle furieuse dans l'enfer. Combien en est-il là haut qui se croient de grands rois, et se vautreront ici comme des porcs dans la fange, laissant après eux d'horribles mépris!

Et moi : — Maître, je serais très-content de le voir plonger dans cette boue avant de sortir du lac.

Et lui : — Tu n'auras pas aperçu le rivage que tu seras satisfait. Il convient que tu jouisses d'un tel plaisir.

Peu de temps après, je le vis tellement maltraiter par les âmes fangeuses, qu'en ce moment encore j'en loue et remercie Dieu. Tous s'écriaient : — A Philippe Argenti (1)! et ce furieux esprit florentin tournait ses dents contre lui-même. Nous le laissâmes là, et je n'en parle plus ; mais aussitôt des sons plaintifs frappèrent mon oreille, et j'ouvris mes yeux tout grands, et je regardai devant moi.

Le bon maître me dit : — Désormais, mon fils, nous approchons de la ville qui s'appelle Dité, ville aux sombres citoyens, au peuple immense.

Et moi : — Maître, déjà j'aperçois dans la vallée ses mosquées (2) rouges comme s'ils sortaient de la fournaise.

Et lui me dit : — Le feu éternel qui les embrase en dedans les fait paraître rouges, comme tu le vois dans ce bas enfer.

Nous arrivâmes aux fossés profonds qui environnent cette terre désolée ; les murailles me paraissaient être de fer. Ce ne fut qu'après un long détour que nous parvînmes dans un endroit où le nocher s'écria d'une voix forte :

— Sortez, voici l'entrée.

Je vis sur les portes des milliers d'esprits, que leur faute a fait pleuvoir du ciel, qui s'écriaient avec dépit :

— Quel est celui qui sans être mort lui-même, traverse le royaume des morts?

Et mon sage maître leur fit signe qu'il voulait leur parler secrètement. Renfermant un peu leur terrible courroux, ils répondirent :

— Viens donc seul, et que celui-là s'en aille, qui a été si hardi que d'entrer dans ce royaume ; qu'il recommence seul son voyage insensé, qu'il essaie, s'il le peut, car tu resteras ici, toi qui l'as escorté dans cette contrée ténébreuse.

Juge, lecteur, si je fus consterné au son de ces paroles maudites, puisque je croyais ne m'en retourner jamais.

— O mon guide chéri, qui plus de sept fois m'as rendu la sécurité et tiré des affreux périls qui se dressèrent devant moi, ne m'abandonne pas, lui dis-je, dans une telle détresse, et s'il m'est défendu d'aller plus loin, retrouvons nos traces ensemble promptement.

Et ce seigneur, qui m'avait mené jusque là, me répondit : — Ne crains rien, personne ne peut empêcher notre passage, tel est le pouvoir de celui qui nous le permet. Attends-moi ici, et soutiens et nourris ton esprit abattu de bonne espérance. Je ne te laisserai pas dans ce gouffre profond.

A ces mots, il s'en va et me laisse là, le doux père, et moi, je reste dans le doute, car le oui et le non se disputent dans ma tête. Je ne pus entendre ce qu'il leur dit ; mais il ne resta guère avec eux, et ils rentrèrent précipitamment. Nos ennemis fermèrent les portes sur la poitrine de mon guide, qui resta dehors et revint vers moi à pas lents. Il avait les yeux à terre et les sourcils rasés de tout orgueil, et il disait dans ses soupirs : — Qui m'a fermé la maison de douleur !

Et s'adressant à moi : — Si tu me vois irrité ne t'alarme pas, me dit-il ; je sortirai vainqueur de cette épreuve, quelle que soit la défense qui se prépare derrière ces murs. Leur outrecuidance n'est pas nouvelle ; ils l'ont déjà montrée à une porte moins secrète qui se trouve encore sans fermeture. Sur cette porte tu as vu l'inscription de mort ; et déjà, ayant franchi son entrée, celui par qui cette forteresse nous sera ouverte descend le rocher et traverse les cercles sans escorte.

CHANT IX.

La pâleur que la crainte répandit sur mon visage, lorsque je vis mon guide retourner en arrière, fit bientôt disparaître sa propre pâleur. Il s'arrêta attentif comme un homme qui écoute ; car son regard ne pouvait le mener loin dans l'air noir et dans le brouillard épais.

— Cependant il nous faudra gagner la bataille, dit-il, sinon... Il s'est offert un appui... Oh ! qu'il me tarde qu'il arrive. Je vis bien comment il déguisa le commencement de son discours, par les paroles qui vinrent ensuite et qui étaient tout à fait différentes des premières. Néanmoins son langage m'effraya, parce que je donnais à ces mots tronqués un sens plus sinistre qu'ils ne l'avaient peut-être.

— Au fond de cette triste spirale quelqu'un descendit-il jamais du premier cercle où le seul châtiment est d'être sans espérance?

Je fis cette question, et lui : — Il arrive rarement, me répondit-il, qu'un de nous fasse le chemin que je parcours. Il est vrai qu'une autre fois je descendis ici-bas, conjuré par cette cruelle Érichtho qui rappelait les esprits à leurs corps. Ma chair était depuis peu veuve de moi, lorsque Érichtho me fit entrer dans ces murs pour en tirer un esprit du cercle de Judas. C'est l'endroit le plus bas, et le plus sombre, et le plus éloigné du ciel, qui enferme tout ; je connais le chemin, sois donc tranquille. Ce marais, qui exhale la grande puanteur, environne la cité dolente, où désormais nous ne pouvons entrer sans combat.

Et il ajouta d'autres paroles; mais je ne m'en souviens

plus, car mon œil m'avait entièrement attiré au sommet flamboyant de la haute tour, où je vis se dresser tout à coup trois furies infernales teintes de sang, ayant des formes et des gestes de femmes. Elles étaient ceintes d'hydres très-vertes; elles avaient pour cheveux des serpenteaux et des cérastes, dont leurs fières tempes étaient nouées. Et lui, qui avait bien reconnu les suivantes de la reine des pleurs éternels :

— Voilà, me dit-il, les féroces Érinnyes; celle qui est à gauche est Mégère; celle qui pleure à droite est Alecto; Tisiphone est au milieu.

A ces mots il se tut. Elles fendaient leur poitrine avec leurs ongles, se battaient avec leurs mains, et criaient si fort, que par frayeur je me serrai contre le poëte.

— Vienne Méduse, nous le changerons en pierre, s'écriaient-elles toutes en regardant en bas; nous avons mal fait de ne pas nous venger sur Thésée de son attaque.

— Détourne-toi et tiens ton visage caché, car si la Gorgone se montre et que tu la voies, il ne te restera nul espoir de retourner là-haut.

Ainsi parla mon maître, et il me détourna lui-même; et ne s'en fiant pas à mes mains, il me ferma les yeux avec les siennes. — O vous qui avez des intelligences saines, remarquez la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers étranges.

Et déjà s'avançait sur les ondes turbulentes le fracas d'un son plein d'épouvantement qui faisait trembler les deux rivages, semblable à un vent impétueux qui, dans les ardeurs contraires, bat la forêt, et sans relâche brise les rameaux, arrache et emporte les fleurs, marche superbement en chassant la poussière devant lui, et fait fuir les bêtes et les pasteurs.

Il me découvrit les yeux et me dit : — Maintenant fixe

le nerf de ta vue sur cette écume antique, là où la fumée est plus âcre.

Comme les grenouilles, devant la couleuvre ennemie, disparaissent toutes à travers l'eau, jusqu'à ce que chacune d'elles se soit enfouie dans la vase, je vis plus de mille âmes en déroute fuir ainsi devant quelqu'un qui traversait au pas le Styx avec les plantes des pieds sèches. Il repoussait de son visage l'air épais, étendant devant lui la main gauche, et ne paraissait fatigué que de cette peine. Je vis bien que c'était un envoyé du ciel, et je me tournai vers le maître, qui me fit signe de me tenir tranquille et de m'incliner devant lui. Oh! qu'il me paraissait plein d'indignation! Il s'approcha de la porte, et avec une baguette il l'ouvrit sans aucune résistance.

— O bannis du ciel, race méprisée, s'écria-t-il sur l'horrible seuil, d'où vous vient une telle outrecuidance? Pourquoi regimbez-vous contre cette volonté qui ne manque jamais son but et qui tant de fois a augmenté vos tourmens? A quoi vous sert de vous heurter contre la destinée? votre Cerbère, s'il vous en souvient, en a encore le cou et le menton pelés.

Puis il s'en retourna par le chemin bourbeux, sans nous parler, avec l'apparence de quelqu'un qui est pressé et mordu par un tout autre intérêt que celui des personnes qu'il a devant lui; et nous dirigeâmes nos pas vers cette terre, rassurés après ces saintes paroles. Nous y entrâmes sans aucun combat; et moi, qui désirais de voir ce qui pouvait être enfermé dans cette forteresse, aussitôt que je fus entré, je jetai les yeux autour de moi, et je vis de toutes parts une grande campagne pleine de douleurs et d'affreux tourmens. Comme près d'Arles, où le Rhône croupit, comme à Pola, près du Quarnaro, qui ferme l'Italie et baigne ses confins, les tombeaux rendent le terrain inégal,

ainsi ils faisaient là de tous les côtés, sauf qu'ici c'était encore plus terrible. Des flammes serpentaient entre une tombe et l'autre, et les embrasaient tellement, qu'aucun métier employant le fer ne le chauffe davantage. Tous les couvercles étaient soulevés, et il en sortait des plaintes si amères, qu'on voyait bien que c'étaient des cris de malheureux et de torturés.

Et moi : — Maître, quelles sont ces âmes qui, enfouies au fond de ces coffres, révèlent leur présence par leurs soupirs douloureux?

Et lui : — Ce sont les hérésiarques avec tous ceux qui ont suivi leur secte, et les tombeaux sont beaucoup plus remplis que tu ne le penses ; chacun est enseveli avec son semblable, et les monumens sont plus ou moins chauds.

Alors il prit à main droite, et nous passâmes entre les supplices et les hauts remparts.

CHANT X.

Maintenant mon maître s'en va par un étroit sentier, entre le mur de la forteresse et les supplices, et moi je marche derrière lui.

— O sublime génie, qui me fais parcourir à ton gré les cercles impies, parle et satisfais mes désirs. Pourrait-on voir ceux qui gisent au fond de ces sépulcres ? Déjà tous les couvercles sont levés, et personne ne les garde.

Et lui : — Tous les tombeaux seront fermés sur les coupables, quand ils reviendront de Josaphat avec les corps qu'ils ont laissés là haut. De ce côté, ont leur cimetière Épicure et tous ceux qui le suivent et font mourir l'âme avec le corps. Cependant du fond d'une de ces tombes on

va bientôt satisfaire à la demande que tu me fais, et encore, au désir que tu me caches.

Et moi : — Guide chéri, si je te cache mes pensées, c'est pour ne pas t'importuner par mes paroles ; et ce n'est pas la première fois que tu m'as disposé à cette réserve.

— O Toscan qui parcours, tout vivant, la cité du feu en parlant avec tant de modestie, daigne t'arrêter en ce lieu. Ton langage fait voir que tu es né dans cette noble patrie, à laquelle peut-être ai-je été trop funeste.

Cette voix sortit soudain d'un de ces tombeaux, c'est pourquoi je me rapprochai, tout tremblant, un peu plus de mon guide.

Et il me dit : — Tourne-toi, que fais-tu ? regarde Farinata (1) qui s'est levé, tu le verras de la ceinture jusqu'à la tête.

J'avais déjà tourné mon visage vers le sien, et il cambrait la poitrine et élevait le front comme s'il avait eu l'enfer en grand mépris. Mais mon guide, d'une main prompte et courageuse, me poussa vers lui à travers les sépultures, en disant : — Que tes paroles soient précises.

Dès que je fus au pied de sa tombe, il me regarda un peu, et me demanda avec dédain : — Quels furent tes ancêtres ?

Moi qui ne désirais que de lui obéir, je ne lui cachai pas ce qu'il demandait, et je lui découvris tout. Alors il releva un peu le sourcil, et il dit :

— Tes aïeux furent terriblement contraires à moi, à mes ancêtres et à mon parti ; aussi les ai-je bannis par deux fois.

— S'ils furent chassés, lui répondis-je, ils revinrent l'une et l'autre fois de tous les côtés, mais les vôtres n'ont pas bien appris cet art du retour.

Alors, au bord de la tombe ouverte, une ombre surgit près

de l'autre, jusqu'au menton ; je crois qu'elle s'était levée sur ses genoux. Elle jeta ses regards autour de moi comme pour s'assurer si j'étais avec un autre ; mais quand son doute fut complétement dissipé, elle me dit en pleurant :

— Si tu viens visiter cette sombre prison à cause de la hauteur de ton génie, mon fils, où est-il, et pourquoi n'est-il pas avec toi ?

Et je lui dis : — Je ne viens pas de moi-même, celui qui m'attend là conduit mes pas, lui pour lequel votre Guido eut peut-être du dédain (2).

Ses paroles et le genre de son supplice m'avaient déjà appris le nom de ce damné ; c'est pourquoi ma réponse fut aussi exacte.

Se dressant subitement, il s'écria : — Comment as-tu dit ? *Il eut!* Ne vit-il pas encore ? la douce lumière du jour ne frappe-t-elle plus ses yeux ?

Quand il s'aperçut que je mettais quelque retard à lui répondre, il tomba à la renverse, et disparut.

Mais l'autre magnanime à cause duquel j'étais resté, ne changea pas d'aspect, ne tourna pas le cou et ne plia pas son flanc.

— Et si les miens, reprit-il en continuant son premier discours, ont mal appris cet art, cela me tourmente plus que ce lit de flammes. Mais la reine qui commande ici n'aura pas rallumé cinquante fois son visage, que tu sauras combien cet art est difficile. Et si tu veux que je te souhaite de retourner dans le doux monde, dis-moi pourquoi ce peuple est si cruel contre les miens dans toutes ses lois.

Je lui répondis : — Le carnage et le grand massacre qui ont coloré l'Arbia en rouge font lever ces voix dans notre temple.

Il secoua la tête en soupirant, et dit : — Je n'étais pas

seul alors, et ce n'est pas sans droit que je m'étais joint aux autres; mais lorsque tout le monde avait consenti à raser Florence, j'étais bien seul à la défendre à visage découvert.

— Puisse un jour votre postérité jouir du repos, lui dis-je; mais, de grâce, déliez ce nœud qui a enveloppé mon esprit. Il paraît, si je ne me trompe, que vous voyez d'avance ce que le temps amène avec lui, et qu'il en est autrement pour le présent.

— Nous voyons, reprit-il, comme ceux qui ont mauvaise vue, les choses éloignées; le maître suprême nous laisse encore cette lueur. Quand les choses s'approchent ou existent, notre lucidité s'évanouit, et si on ne nous apporte pas ici de vos nouvelles, nous ne savons rien de votre état humain. Tu peux comprendre maintenant que notre science s'éteindra le jour où sera fermée la porte du futur.

Alors, comme repentant de ma faute, je dis : — Vous apprendrez donc à celui qui vient de tomber que son fils est encore parmi les vivants; et si j'ai hésité avant de répondre, faites-lui savoir que je l'ai fait parce que j'avais l'esprit occupé du doute que vous m'avez résolu.

Déjà mon guide me rappelait, et je priai l'ombre, plus à la hâte, de me nommer ceux qui étaient avec elle.

Elle me dit : — Plus de mille gisent dans ce tombeau avec moi; Frédéric II et le cardinal sont ici, et je me tais des autres.

Elle disparut, et je dirigeai mes pas vers l'antique poète, en pensant à ses paroles qui me semblaient hostiles. Il se mit en marche, et tout en allant, il me dit :

— Pourquoi es-tu si affligé? — Et moi je satisfis à sa demande.

— Que ta mémoire conserve ce que tu as entendu contre toi, m'ordonna le sage, et maintenant fais attention. Et il

leva le doigt : Quand tu seras devant le doux rayon de cette femme dont le bel œil voit tout, tu apprendras d'elle le voyage de ta vie.

Puis il tourna son pied à gauche ; nous laissâmes le mur et suivîmes vers le centre un sentier qui aboutissait à une vallée dont l'odeur infecte remontait jusqu'à nous.

CHANT XI.

Sur l'extrémité d'une haute rive formée par un cercle de grosses roches brisées, nous arrivâmes à un ramas de damnés tourmentés plus cruellement. Et là, à cause de l'excessive puanteur exhalée par cet abîme profond, nous nous retranchâmes derrière le couvercle d'un grand tombeau où je vis une épitaphe qui disait : « Je garde le pape Anastase, que Photin entraîna hors du droit chemin(1). »

— Il nous faut descendre lentement, afin que nos sens s'accoutument à cette exhalaison infecte, et puis nous n'y prendrons plus garde.

Ainsi dit le maître ; et moi : — Trouve, lui dis-je, un moyen pour que le temps ne soit pas perdu.

Et lui : — Tu vois que j'y songe. Mon fils, me dit-il, au dedans de ces rochers il y a trois petits cercles, rétrécis par degrés comme ceux que tu viens de quitter. Ils sont tous remplis d'âmes maudites ; mais pour qu'après il te suffise seulement de les voir, apprends comment et pourquoi elles sont ainsi emprisonnées. Toute méchanceté qui fait naître de la haine dans le ciel a pour but l'injustice, et on atteint ce but en faisant tort à autrui ou par la violence ou par la fraude. Mais comme la fraude est le propre vice de l'homme, elle déplaît plus à Dieu ; aussi les frauduleux sont-ils au-dessous des autres et sont assaillis par

une plus vive douleur. Le premier cercle est tout rempli de violens; mais comme la violence s'exerce contre trois personnes, il est bâti et divisé en trois enceintes.

On fait violence à Dieu, à soi, au prochain; et cela, sur leurs personnes ou sur leurs choses, comme tu le comprendras par un raisonnement bien clair. On peut donner par la force la mort à son prochain, ou lui faire des blessures douloureuses; on peut le priver de ses biens par la ruine, par l'incendie ou par le pillage; aussi les meurtriers, ceux qui blessent par trahison, les incendiaires et les brigands, sont-ils tous tourmentés par différentes troupes dans la première enceinte.

L'homme peut porter sur lui-même ou sur ses biens une main violente; c'est pourquoi dans la deuxième enceinte est condamné à un repentir inutile quiconque se prive de la vie de votre monde, joue et dissipe son patrimoine, et pleure là où il aurait dû être heureux.

On fait violence à la Divinité en la blasphémant et en la reniant dans son cœur, et en méprisant la nature et sa bonté; c'est pourquoi l'enceinte plus étroite scelle du même sceau Sodome et Cahors (2), et tous ceux qui méprisent Dieu dans leurs paroles et dans leur cœur.

La fraude dont toute conscience a remords peut s'exercer contre ceux qui nous accordent leur confiance et contre ceux qui nous la refusent. Cette dernière espèce de fraude rompt seulement le lien d'amour que fait la nature; c'est pourquoi le second cercle recèle l'hypocrisie, la flatterie, et ceux qui jettent le sort, les faussaires, le vol, la simonie, les rufiens, les escrocs et autres ordures.

Par la première espèce de fraude on oublie non seulement l'amour naturel, mais aussi l'autre, qui vient s'y joindre et qui fait naître la confiance réciproque. Aussi, dans le dernier cercle au centre de l'univers sur lequel

pèse Dité, quiconque trahit est-il consumé dans l'éternité

Et moi : — Maître, ton raisonnement procède clairement et explique parfaitement ce gouffre et le peuple qui l'habite. Mais dis-moi : ceux du marais fangeux, ceux que le vent ballotte et que fouette la pluie, et ceux qui se rencontrent avec des paroles si âpres, pourquoi ne sont-ils pas punis au-dedans de la cité ardente, si Dieu les a dans sa haine? et s'il n'est pas irrité contre eux, pourquoi sont-ils ainsi punis?

Et lui : — Pourquoi ta pensée s'égare-t-elle ainsi, contre ton habitude? est-ce que ton esprit regarde ailleurs? ne te souviens-tu pas du passage dans lequel ton Éthique traite des trois dispositions que le ciel réprouve? l'incontinence, la malice et la folle bestialité; et comment l'incontinence offense moins Dieu et provoque moins de blâme? Si tu médites bien sur cette vérité, et si ton souvenir se reporte sur ceux qui sont punis en dehors, au-dessus de Dité, tu verras bien pourquoi ils sont séparés de ces pervers et pourquoi la justice de Dieu les martelle d'une main moins courroucée.

— O soleil qui guéris toute vue troublée, tu me rends si heureux quand tu m'éclaires, que j'aime presque autant douter que savoir. Retourne un peu sur tes pas, où tu as dit que l'usure offense la bonté divine, et délie le nœud.

— La philosophie, me dit-il, apprend dans plusieurs endroits, à ceux qui l'étudient, que la nature prend sa source dans l'intelligence et dans l'art de Dieu. Et si tu lis bien ta Physique, tu trouveras dès les premières pages que votre art suit la nature autant qu'il le peut, comme le disciple suit le maître, si bien que votre art est, pour ainsi dire, le petit-fils de Dieu. Maintenant, si tu te souviens de la Genèse, au commencement, il est nécessaire que l'homme puise à ces deux sources sa vie et sa fortune. Or, comme

l'usurier suit une autre route, il offense la nature en elle-même et dans l'art qui l'imite ; car il place son espérance ailleurs (3).

Mais suis-moi désormais, car il me plaît de marcher. Déjà les poissons se montrent sur l'horizon, et le char est tout près de Corus (4), et c'est là-bas qu'on descend le rocher.

CHANT XII.

Le lieu où nous arrivâmes pour descendre était si rude, et ce qui s'y trouvait le rendait tel, que tout regard en serait effrayé. Ainsi qu'en cet éboulement qui, en deçà de Trente, roula sur un des flancs de l'Adige, soit par un tremblement de terre, soit que le sol manquât d'appui, du haut de la montagne, où l'éboulement commença, jusqu'à la plaine, la roche est devenue si escarpée, qu'un chemin est laissé à peine à qui se trouve à son sommet ; telle était la descente de ce précipice, et sur la cime déchirée du rocher gisait l'opprobre de Crète, ce monstre qui fut conçu dans la fausse vache. Aussitôt qu'il nous aperçut, il se mordit lui-même, comme celui que la rage dévore.

Le sage qui me guidait lui cria : — Tu crois peut-être voir ici le prince d'Athènes (1), qui te donna la mort dans le monde. Retire-toi, brute ; il ne vient pas, lui, instruit par ta sœur ; il vient pour visiter vos supplices.

Comme le taureau qui rompt ses liens au moment où il reçoit le coup mortel, ne peut plus marcher, mais bondit çà et là ; ainsi je vis faire au Minotaure, et le maître attentif s'écria : — Cours au passage ; pendant qu'il est en fureur, il est bien que tu descendes.

Nous suivîmes ainsi ce mouvant échafaud de pierres que le poids de mon corps faisait rouler sous mes pieds.

Je m'en allais rêvant, et le poète me dit : — Tu penses peut-être à ces décombres gardés par cette brutale colère que je viens d'éteindre? Sache donc que la première fois que je descendis au fond de l'enfer, ce rocher ne s'était pas encore écroulé; mais peu de temps, si je ne me trompe, avant l'arrivée de celui qui ravit à Dité la grande proie du premier cercle, cette vallée horrible et profonde trembla de toutes parts, et je crus que l'univers tressaillait d'amour, ce qui a fait penser à quelques-uns que le monde avait été plus d'une fois replongé dans le chaos (2). Alors ce vieux rocher se renversa ici et ailleurs. Mais fixe tes yeux dans le gouffre, car nous nous approchons de la rivière de sang, où bouillent tous ceux qui ont fait violence aux autres. O aveugle cupidité! ô folle colère, qui nous aiguillonnes ainsi dans notre courte vie, pour nous plonger dans le sang pendant l'éternité! Je vis un grand fossé, creusé en arc, tout autour de la plaine, tel que me l'avait dit mon guide; et entre l'escarpement du rocher et la fosse rôdaient des Centaures armés de flèches, comme ils avaient coutume de chasser dans le monde. En nous voyant descendre, ils s'arrêtèrent, et trois d'entre eux, quittant la troupe, s'avancèrent avec des arcs et des traits choisis d'avance.

Un des trois cria de loin : — A quel supplice allez-vous, vous qui descendez la côte? dites-le de l'endroit où vous êtes, ou je tire l'arc.

Mon maître dit : — Nous ferons notre réponse à Chiron, de près, tout à l'heure. Malheureusement tes désirs ont toujours été si impatiens.

Puis il me toucha et me dit : — C'est Nessus qui mourut pour la belle Déjanire et se vengea lui-même après

la mort. Celui qui est au milieu et se regarde au poitrail est le grand Chiron, qui nourrit Achille; l'autre est Folus, qui fut si plein de rage (3). Ils s'en vont par milliers autour du fossé, perçant de leurs traits les âmes qui dépassent le niveau que leur crime a marqué dans le sang. Nous nous approchâmes de ces monstres agiles. Chiron prit une flèche, et, avec sa coche, retroussa sa barbe derrière sa mâchoire. Quand il eut découvert sa grande bouche, il dit à ses compagnons :

— Avez-vous remarqué que celui qui marche le dernier fait mouvoir ce qu'il touche? Les pieds des morts ne font pas ainsi.

Et mon bon guide, qui atteignait déjà la poitrine de Chiron à la hauteur où les deux natures se confondent, lui répondit : — Oui, il est vivant, et je dois lui montrer seul la vallée ténébreuse. La nécessité le conduit et non le plaisir. Une femme a suspendu l'hosanna céleste pour me charger de cet office nouveau. Il n'est pas un brigand, et moi, je n'échappe pas à ma peine. Au nom de cette vertu qui dirige mes pas dans ce rude chemin, donne-nous un des tiens qui puisse nous guider, nous montrer un gué sur le fleuve, et porter en croupe cet homme, qui ne peut fendre l'air comme un esprit.

Chiron se tourna à droite et dit à Nessus : — Retourne en arrière, guide-les, et protége-les contre les autres bandes que vous pourrez rencontrer.

Alors nous marchâmes sous l'escorte fidèle, le long des flots rouges où ceux qui bouillaient dans le sang poussaient de grands cris. Je vis des pécheurs qui y étaient plongés jusqu'aux sourcils.

Et le grand centaure dit : — Ce sont les tyrans qui ont souillé leurs mains de sang et de rapines (4). On pleure ici les crimes sans pitié ; ici est Alexandre, et ce cruel Denys à

qui la Sicile dut tant d'années de douleur. Et ce front qui a les cheveux si noirs, c'est Ezzelin; et le blond, c'est Obizzo d'Este, qui vraiment fut tué par son fils sur la terre.

Alors je regardai le poète, et il me dit : — Qu'il te soit maintenant le premier, et moi le second.

Un peu plus loin le centaure arrêta ses regards sur une foule qui avait du sang bouillant jusqu'au cou. Il nous montra un damné tout seul à l'écart, en disant : — Celui-ci perça sur l'autel, au sein de Dieu, le cœur qui saigne encore sur la Tamise.

Puis je vis des ombres qui tenaient non seulement la tête, mais le torse entier hors du fleuve, et j'en reconnus plusieurs. Ainsi le sang s'abaissait de plus en plus, au point qu'il ne baignait que les pieds, et là nous traversâmes la rivière.

— De même que tu vois ici le fleuve aller toujours en diminuant, dit le centaure, tu dois croire que de l'autre côté il devient toujours plus profond jusqu'au point où il faut que la tyrannie gémisse. C'est là que la divine justice tourmente Attila, le fléau de la terre, et Pyrrhus, et Sextus; c'est là qu'elle arrache, dans les flots bouillans, des pleurs éternels à René de Corneto, à René de Pazzi, qui firent une si longue guerre aux grands chemins.

Puis il nous tourna le dos et repassa le gué.

CHANT XIII.

Nessus n'avait pas atteint l'autre rivage, que déjà nous entrions dans un bois qui n'était marqué d'aucun sentier. Là point de feuilles vertes, mais d'une couleur sombre; point de branches lisses, mais des rameaux noueux et tordus; point de fruits, mais des épines empoisonnées. Les bêtes

sauvages, qui ont en horreur les lieux cultivés entre Cécina et Cornéto, n'ont pas de buissons plus hérissés et plus touffus. C'est là que font leur nid les hideuses Harpies, qui chassèrent les Troyens des Strophades, en leur prédisant leurs tristes destins. Elles ont les ailes larges, le cou et le visage humain, des pieds armés de serres, le ventre énorme et couvert de plumes; elles poussent des cris lamentables du haut de ces arbres étranges.

Le bon maître me dit : — Avant d'aller plus loin, sache que tu es dans la seconde enceinte, et que tu y seras jusqu'à ce que tu arrives aux sables douloureux. Or donc, regarde bien, et tu verras des choses qui feraient douter de mes récits. J'entendais des gémissemens de toutes parts, et je ne voyais personne qui gémît; c'est pourquoi je m'arrêtai tout ébahi. Il imagina, je suppose, que j'attribuais toutes ces voix sortant de ces troncs à des esprits qui se cachaient à notre approche.

Or le maître me dit : — Si tu brises une petite branche d'un de ces arbres, les pensées que tu as changeront bientôt.

Alors j'avançai un peu la main et je cueillis un rameau d'un grand arbre épineux; et le tronc s'écria : — Pourquoi me brises-tu?

Puis, quand il fut devenu noir de sang, il se reprit à crier : — Pourquoi me déchires-tu? n'as-tu pas dans le cœur un sentiment de pitié? Nous fûmes des hommes, et maintenant nous ne sommes plus que des troncs; ta main devrait être moins cruelle, eussions-nous été des âmes de serpens.

Comme une bûche verte qu'on brûle par un bout pleure par l'autre et siffle avec le vent qui s'en échappe, ainsi de cette branche jaillissaient à la fois le sang et les paroles. Et je la laissai tomber, et je demeurai comme un homme qui tremble.

— S'il avait pu croire d'avance, ô âme blessée, répondit mon guide, ce qu'il avait lu dans mes vers, il n'aurait pas porté la main sur toi. Mais la chose était tellement incroyable, que je l'ai poussé à une action que je regrette moi-même; mais dis-lui qui tu fus, afin qu'il puisse, en manière de réparation, raviver ta renommée dans le monde, où il lui est permis de retourner.

Et l'arbre reprit : — Tu me séduis si bien avec tes douces paroles, que je ne puis me taire; et vous, pardonnez-moi si je m'attache un peu à vous parler. J'ai tenu les deux clefs du cœur de Frédéric (1), et je les tournai si doucement pour ouvrir et pour fermer, que j'écartai tous les autres de sa confiance. J'apportai tant de foi dans mon office glorieux, que j'en perdis le sommeil et le pouls. La prostituée qui ne détourna jamais ses yeux adultères du palais de César, mort commune et vice des cours, enflamma contre moi tous les cœurs, et Auguste s'enflamma tellement de leur flamme, que mes brillans honneurs se changèrent en triste deuil. Alors mon âme, pour épancher sa rage, et croyant se dérober à la disgrâce par la mort, me rendit injuste contre moi, moi, si juste auparavant. Par les nouvelles racines de cet arbre, je vous jure que je n'ai jamais failli à mon maître, qui fut si digne d'honneur. Et si quelqu'un de vous retourne au monde, qu'il relève ma mémoire gisante encore du coup que l'Envie lui a porté.

Le poète attendit un instant et me dit : — Puisqu'il se tait, ne perds pas de temps, mais parle, interroge-le, si tu veux en savoir davantage.

Et moi : — Demande-lui plutôt, toi-même, ce que tu crois qui peut me plaire; moi, je ne le pourrais pas, tant la pitié brise mon cœur.

Il continua : — Puisse cet homme faire librement ce que tes paroles lui demandent, esprit emprisonné; mais, de

grâce, ne refuse pas de nous dire comment l'âme se lie à ces nœuds, et dis-nous, si tu le peux, si quelqu'une sortira jamais de ce corps.

Alors le tronc souffla fortement, et le souffle se changea en ces mots : — On vous répondra brièvement. Lorsqu'une âme féroce part du corps d'où elle-même s'est détachée, Minos l'envoie au septième cercle. Elle tombe dans la forêt, et aucun lieu ne lui est fixé ; mais là où la fortune la jette, elle germe comme un grain de blé ; elle s'élève en arbuste, et en arbre sauvage ; les harpies, en broutant ses feuilles, le blessent, et la blessure ouvre une voie à sa douleur. Comme les autres âmes, nous irons chercher nos dépouilles ; mais aucune de nous ne s'en revêtira, car il n'est pas juste de reprendre ce qu'on a soi-même quitté. Nous traînerons ici nos corps et nous les pendrons dans la triste forêt, chacun à l'arbre de son âme malheureuse.

Nous écoutions encore le tronc, croyant qu'il avait autre chose à nous dire, lorsque nous fûmes frappés d'un bruit, comme celui qui entend venir à son poste le sanglier et la chasse avec les aboiemens de la meute et le frémissement du feuillage ; et voilà que deux esprits venaient vers nous par la gauche, nus, déchirés, et courant si rapidement, qu'ils brisaient toutes les branches de la forêt.

Le premier s'écriait : — Viens donc, viens donc, ô mort ! Et l'autre, qui ne croyait pas courir assez vite : — O Lano (2), tes pieds ne furent pas si légers aux joutes du Toppo.

Et comme l'haleine lui manquait peut-être il fit un seul fagot de lui et d'un buisson. Derrière eux la forêt était remplie de chiennes noires, affamées, bondissantes comme des lévriers dégagés de leur chaîne. Elles enfoncèrent leurs dents dans les flancs de celui qui s'était caché, le déchirèrent lambeaux à lambeaux, et emportèrent au loin ses membres palpitants.

Mon guide alors me prit par la main et me mena vers le buisson qui pleurait en vain à travers ses sanglantes blessures.

— O Jacques de Saint-André, s'écria-t-il, à quoi t'a-t-il servi de te faire un rempart de mes branches ! ne suis-je pas innocent de ta vie coupable?

Le maître s'arrêta près de lui et parla ainsi : — Quel es-tu, toi, qui par tant de blessures souffles avec du sang ces plaintes douloureuses?

Et lui : — Ames qui arrivez pour voir le terrible ravage qui me sépare ainsi de mes feuilles, ramassez-les au pied de ce triste buisson. Je fus de la cité qui prit saint Jean-Baptiste à la place de son premier patron; c'est pourquoi celui-ci la contristera toujours avec son art. Et s'il n'était que sur un pont de l'Arno il reste encore quelque trace de lui, les citoyens qui rebâtirent cette ville sur les cendres qu'Attila avait laissées, auraient perdu leur travail (3).

Je me fis un gibet de ma maison.

CHANT XIV.

Dès que l'amour du sol natal m'eut saisi, je rassemblai les feuilles éparses et je les rendis au tronc dont la voix venait de s'éteindre. Nous arrivâmes à l'endroit où la seconde enceinte se sépare de la troisième et où l'on voit l'art terrible de la justice divine. Pour bien expliquer les objets nouveaux, je dis que nous parvînmes à une lande dont le sol repousse toute espèce de plantes de son lit. La forêt de Douleurs lui sert de guirlande, comme le triste fossé en sert lui-même à la forêt; là nous posâmes nos pieds tout au bord. Le sol était d'un sable aride et fin, pareil à celui que foulèrent les pieds de Caton (1). O vengeance

de Dieu! combien devront te craindre ceux qui liront ce que j'ai vu de mes yeux! Je vis plusieurs troupeaux d'âmes nues, qui toutes pleuraient bien tristement; mais une loi diverse leur paraissait imposée : les unes gisaient sur leur dos, d'autres étaient accroupies, et d'autres marchaient sans cesse; le nombre des dernières était plus grand, celles qui gisaient dans leur supplice étaient moins nombreuses, mais leur langue était plus prompte à la douleur. De larges flammes pleuvaient lentement sur le sable, comme la neige sur les Alpes lorsque le vent ne souffle pas. De même qu'Alexandre (2), lorsque, dans les chaudes régions de l'Inde, il vit tomber sur son armée des flammes entières jusqu'à terre, fit fouler le sol aux pieds de ses soldats, afin que le feu s'éteignît plus facilement à mesure qu'il tombait; ainsi descendait l'éternel incendie, et le sable s'enflammait comme l'amadou sous le briquet pour doubler la douleur de ces âmes. De çà, de là, sans trêve, se débattaient leurs mains misérables pour secouer les flammes nouvelles.

— Maître, lui dis-je alors, toi qui as tout vaincu, hormis les fiers démons qui se sont dressés contre nous sur le seuil de Dité, quel est ce grand qui paraît mépriser l'incendie, étendu sur le sable, se tordant de rage, et que la pluie de feu ne paraît pas dompter.

Et le maudit voyant que je parlais de lui à mon guide, s'écria : — Tel je fus vivant, tel je suis mort. Que Jupiter fatigue son forgeron, auquel il demanda dans sa colère la foudre aiguë dont je fus frappé à ma dernière heure, qu'il lasse les autres tour à tour dans la forge noircie du mont Gibel, en s'écriant : Bon Vulcain! à mon aide, à mon aide, comme il le fit au combat de Phlégra; qu'il me foudroie de toute sa force, il ne jouira pas de sa vengeance.

Mon guide alors parla avec tant de force, que je ne lui avais jamais entendu élever la voix si haut : — O Capanée (3), par cela même que ton orgueil ne peut pas s'amortir, tu es puni plus cruellement, il n'y a que ta rage qui soit un supplice digne de ta démence.

Puis, se tournant vers moi d'un visage plus calme, il ajouta : — Il fut un des sept rois qui assiégèrent Thèbes; il eut et semble encore avoir du mépris pour Dieu; mais, comme je viens de le lui dire, son orgueil est le seul tourment qui doit lui ronger le cœur. Or, suis-moi, et gardetoi bien de mettre les pieds sur le sable brûlant; mais tiens-les toujours serrés aux bords de la forêt.

Nous arrivâmes en silence à l'endroit où jaillit hors du bois un petit fleuve, dont les flots rouges me font encore frissonner. Semblable au ruisseau du Bulicame (4), que les prostituées se partagent entre elles, il s'écoulait à travers le sable; son lit et ses deux flancs et les bords extérieurs s'étaient durcis en pierre, et je compris que c'était là que nous devions passer.

— Parmi toutes les choses que je t'ai montrées depuis que nous avons franchi la porte dont l'entrée n'est refusée à personne, tes yeux n'ont rien vu d'aussi remarquable que ce fleuve dans lequel toute flamme s'éteint.

Telles furent les paroles de mon guide, et je le priai de m'accorder l'aliment dont il m'avait donné le désir.

— Il est au milieu de la mer un pays dévasté, me dit-il, dont le nom est la Crète, et sous le roi de cette île le monde fut chaste. Là s'élève une montagne qui était autrefois fière de ses eaux, de sa verdure, et qui s'appelait Ida; maintenant elle est déserte comme une vieille chose. Rhéa la choisit pour berceau fidèle de son fils, et afin de mieux le cacher, quand il pleurait elle y faisait pousser des cris. Dans l'intérieur du mont se tient debout un grand vieillard qui

tourne le dos à Damiette, et qui regarde Rome comme son miroir; sa tête est formée d'or fin, ses bras et sa poitrine sont d'argent pur, puis il est de cuivre jusqu'à l'endroit où le corps se bifurque : le reste, jusqu'en bas, est du fer le plus beau, sauf que son pied droit est d'argile, et qu'il pèse plus sur ce pied que sur l'autre; chacune de ces parties, excepté l'or, est fendue d'une crevasse, d'où des larmes tombent goutte à goutte, et mêlées ensemble, percent la montagne; puis, suivant leur cours, elles pénètrent dans cette vallée, y forment l'Achéron, le Styx, le Phlégéthon, et descendant par un étroit canal jusqu'au fond de l'abîme, elles font le Cocyte; comme tu verras cet étang, je ne t'en parle pas ici.

Et moi : — Si ce ruisseau descend ainsi de notre monde, pourquoi ne le voyons-nous qu'à ce dernier bord?

Et lui : — Tu sais que ce lieu est rond, et quoique tu aies beaucoup marché vers la gauche, en descendant toujours, tu n'as pas encore parcouru le cercle entier. Or donc, si quelque objet nouveau nous apparaît, l'étonnement ne doit pas se peindre sur ton visage.

—Maître, repris-je, où se trouvent le Phlégéthon et le Léthé? Tu ne parles pas de ce dernier, et tu dis que l'autre est formé par cette source?

— Certes, tu me plais dans toutes tes questions, me répondit-il; mais le bouillonnement de l'eau rouge devait répondre à une des demandes que tu me fais (5). Tu verras le Léthé, mais hors de cette fosse, là où vont se laver les âmes quand le repentir a effacé le péché.

Puis il dit : — Il est temps de quitter la forêt; tâche de venir derrière moi; les bords qui ne brûlent pas nous offrent un sentier, et en tombant sur eux toute vapeur s'éteint.

CHANT XV.

Or, nous marchons sur l'un des bords de pierre, et la vapeur qui sort du ruisseau, s'élevant comme un nuage, abrite du feu l'eau et la rive. Comme les Flamands entre Cadsandt et Bruges, craignant le flot qui s'élance sur eux, font leurs digues pour repousser la mer; et comme les Padouans, au bord de la Brenta, élèvent des barrières pour défendre leurs villes et leurs châteaux, avant que Chiarentana ressente la chaleur (1); tels étaient les bords de ce fleuve; mais le maître, quel qu'il fût, les avait faits moins hauts et moins forts. Nous étions déjà si loin de la forêt, que je n'aurais pu la voir si je m'étais retourné en arrière, quand nous rencontrâmes une troupe d'âmes qui venaient en côtoyant la berge, et chacune d'elles nous regardait, comme on se regarde le soir, sous la nouvelle lune, en fixant ses yeux sur nous, comme le fait un vieux tailleur pour enfiler son aiguille. Pendant que ces esprits me regardaient ainsi, je fus reconnu par l'un d'eux, qui me prit par le pan de ma robe et s'écria : — Quel miracle!

Lorsqu'il leva le bras vers moi, je regardai fixement son visage brûlé, et son front noirci par la flamme ne m'empêcha pas de le reconnaître. Alors, inclinant ma figure vers la sienne, je lui répondis : — Est-ce bien vous, messire Brunetto (2)?

Et lui : — O mon fils! permets que Brunetto Latini revienne sur ses pas un moment avec toi, sans plus suivre leur trace.

Et je lui dis : — Je vous en prie de toutes mes forces, et si vous voulez que je m'asseye auprès de vous, je le ferai, pourvu que mon guide y consente.

— O mon fils! reprit-il, si une de ces âmes s'arrête un

instant dans son chemin, elle reste cent ans sans se défendre du feu lorsqu'il les atteint. Poursuis donc ta marche, je te suivrai de près, puis je rejoindrai ma bande, qui s'en va pleurant ses malheurs éternels. Je n'osais pas quitter le bord du ruisseau pour descendre près de lui ; mais je tenais ma tête inclinée comme un homme qui marche avec respect.

Il me dit alors : — Quel hasard, ou quel destin t'amènent ici avant ton dernier jour, et quel est celui qui te montre le chemin ?

— Là haut, sur la terre, dans la vie sereine, lui répondis-je alors, avant que le temps de mon existence ne fût rempli, je me suis égaré dans une vallée ; hier matin je la laissai derrière moi, celui-ci m'apparut au moment où j'y rentrais, et il me ramène par ce chemin dans ma patrie.

Et lui, à moi : — En suivant ton étoile, tu ne peux manquer d'arriver à un port glorieux, si j'ai bien prévu l'avenir, dans la vie heureuse. Et si je n'étais pas mort si vite, voyant que le ciel t'était si propice, je t'aurais encouragé dans ton œuvre. Mais ce peuple ingrat et pervers qui descendit anciennement de Fiésole, et qui tient encore de la montagne et du rocher, pour prix de ta vertu, sera ton ennemi, et c'est raison, car le doux figuier ne peut pas porter ses fruits au milieu des cormiers sauvages. Une vieille tradition les appelle dans le monde aveugles, race avare, envieuse, superbe ; garde-toi de te salir au contact de leurs mœurs. Ta destinée te réserve à tant d'honneur que les deux partis auront soif de toi ; mais l'herbe restera loin de leur bec. Que les bêtes de Fiésole fassent litière d'elles-mêmes, mais qu'elles ne touchent pas à la plante, s'il en fleurit encore une sur leur fumier, dans laquelle revit la sainte semence de ces Romains qui y restèrent lorsque s'éleva ce nid d'impiété.

— Si le ciel eût exaucé ma prière, lui répondis-je, vous n'eussiez pas encore quitté la terre ; car je ne l'oublierai jamais, et elle me brise le cœur, votre chère et douce image paternelle, lorsque vous m'enseigniez d'heure en heure, dans le monde, comment l'homme devient immortel ; aussi, le gré que je vous en sais, il faut, tant que je vivrai, qu'il retentisse dans mes paroles. Ce que vous m'annoncez sur ma carrière, je le grave dans ma mémoire et je le garde pour le faire commenter par une femme, à qui je dirai tout, si je parviens jusqu'à elle. Je veux seulement que vous sachiez ceci ; tant que ma conscience est tranquille, je suis résigné à mon sort, quel qu'il soit. Ces avis ne sont pas nouveaux pour mes oreilles ; que la fortune tourne sa roue comme il lui plaira, et le manant sa bêche. Mon maître alors se tourna en arrière sur sa droite, me regarda et me dit : — A bien écouté qui se souvient.

Cependant je continuai de parler avec messire Brunetto, et je lui demandai les noms de ses compagnons les plus célèbres et les plus éminens.

Et lui : — Il est bon d'en savoir quelques-uns ; mais il faudra me taire des autres, car le temps manquerait à les nommer. Sache, en somme, qu'ils furent tous clercs, grands lettrés et d'éminente renommée, tous souillés dans le monde du même péché. Priscien et François d'Accurse s'en vont avec cette troupe misérable, et si tu as envie de cette lèpre, tu aurais pu y voir celui qui, par le serviteur des serviteurs de Dieu, fut changé des bords de l'Arno à ceux du Bacchiglione, où il laissa ses nerfs mal tendus (3). J'en dirais davantage ; mais je ne puis ni venir ni parler plus long-temps, car je vois s'élever des sables une nouvelle vapeur. Voici une autre foule ; je ne dois pas me trouver avec elle. Je te recommande mon Trésor, car je

vis encore dans ce livre ; c'est la seule prière que je t'adresse.

Puis il se retourna, et partit comme ceux qui courent à Vérone au drap vert, au milieu de la campagne, et sembla dans sa course celui qui gagne et non celui qui perd.

CHANT XVI.

J'étais déjà dans un endroit d'où l'on entendait, comme un bourdonnement d'abeilles, le bruit de l'eau qui tombait dans l'autre cercle, lorsque trois ombres se détachèrent à la fois, en courant, d'un groupe qui passait sous la pluie au cruel tourment. Elles venaient à nous en s'écriant :

—Arrête-toi, toi qui nous sembles, à ton vêtement, être quelqu'un de notre pays dépravé.

— Hélas ! que de plaies récentes ou anciennes, embrasées par les flammes, je vis dans leurs membres ! J'en souffre encore, rien qu'à m'en souvenir. Mon guide prêta l'oreille à leurs cris, retourna son visage vers moi, et me dit :

— Attends, ces âmes ont droit à tes égards ; et s'il n'était le feu dardé par la nature de ce lieu, je dirais qu'un tel empressement te siérait mieux qu'à elles.

Aussitôt que nous nous arrêtâmes, les âmes recommencèrent leur premier cri, et quand elles furent près de nous, elles formèrent un cercle à elles trois. Comme les athlètes nus et frottés d'huile cherchent leur prise et leur avantage avant de s'enlacer et de se battre : ainsi ces ombres dirigeaient, en tournant, leur visage vers nous, si bien que leurs têtes et leurs pieds allaient toujours en sens contraire.

— Et si la misère de ce sable mouvant, commença à

dire l'une d'elles, et nos figures écorchées et noircies attirent ton mépris sur nous et sur nos prières; puisse du moins notre renommée plier ton âme à nous dire qui tu es, toi qui, avec tant d'assurance, frottes tes pieds vivans au sol de l'enfer. Celui-là dont tu me vois suivre la trace, quoiqu'il s'en aille nu et pelé, eut un rang plus élevé que tu ne crois; il fut le petit-fils de la bonne Gualdrada; son nom fut Guidoguerra, et dans sa vie il fit de grandes choses avec son esprit et avec son épée. L'autre qui foule le sable après moi, est Tegghiajo Aldobrandi, dont le nom devrait être aimé dans le monde. Et moi, qui suis mis en croix avec eux, je fus Jacopo Rusticucci; et certes c'est ma femme dédaigneuse, plus qu'autre chose, qui m'a perdu (1).

Si j'avais pu être à l'abri du feu, je me serais jeté dans leurs bras, et je crois que mon maître l'eût souffert; mais comme je pouvais me brûler et me cuire, la peur l'emporta sur ma bonne volonté qui me rendait si avide de les embrasser.

Je répondis : — Ce n'est pas du mépris, mais bien de la douleur, que la vue de vos peines a gravé dans mon âme d'une manière à jamais ineffaçable, aussitôt que mon maître m'a dit des paroles par lesquelles j'ai compris que j'allais voir des âmes telles que vous êtes. Je suis de votre terre, et j'ai toujours entendu et répété avec amour vos œuvres et vos noms glorieux. Je quitte le fiel et je m'en vais aux doux fruits que m'a promis mon guide véridique; mais il faut auparavant que je descende jusqu'au centre de la terre.

— Puisse ton âme conduire long-temps ton corps! répondit-il, et puisse ta gloire te survivre! Mais dis-nous: La courtoisie et la valeur habitent-elles encore dans notre ville, comme autrefois, ou en sont-elles tout à fait exilées?

Car Guglielmo Borsière (2), qui partage depuis peu nos tourmens et qui s'en va là-bas avec nos compagnons, nous contriste beaucoup par ses paroles.

— La race neuve et les gains subits ont engendré en toi l'orgueil et les excès, ô Florence! et déjà tu en pleures!

Ainsi m'écriai-je les yeux levés, et les trois qui entendirent cette réponse échangèrent un regard, comme il arrive lorsqu'on est frappé par le vrai.

— S'il t'en coûte toujours si peu de satisfaire autrui, reprirent-ils en chœur, toi heureux, qui parles avec tant de facilité! Mais s'il t'est donné de sortir de ces sombres demeures pour revoir les belles étoiles, lorsque tu te plairas à dire : Je fus, daigne parler de nous aux hommes.

Puis ils rompirent le cercle, et en s'enfuyant leurs pieds légers semblèrent des ailes; en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *amen*, ils avaient disparu.

Mon maître alors trouva bon de partir. Je le suivais, et après quelques pas le bruit de l'eau était si près de nous, qu'il nous aurait empêchés de nous entendre.

Comme ce fleuve qui a son cours propre, en se dirigeant vers l'orient, depuis le mont Viso, sur la gauche des Apennins, qui s'appelle Acquacheta dans sa partie supérieure, avant d'arriver à la plaine, et qui perd ce nom à Forli, retentit en tombant des Alpes dans un ravin, sur le monastère de Saint-Benoît, qui devrait être un abri pour mille moines (3), ainsi tombant par une roche escarpée, retentissait cette eau bourbeuse avec un tel bruit, qu'en peu de temps l'oreille en eût été assourdie. J'étais ceint d'une corde avec laquelle j'avais pensé de prendre la panthère à la peau nuancée. Après m'être ôté cette corde, ainsi que mon guide me l'avait ordonné, je la lui tendis repliée et roulée. Alors il se tourna sur sa droite et la lança un peu loin du bord dans le gouffre profond.

— Il faudra bien, me disais-je, que quelque chose d'étrange réponde à ce nouveau signal, que le maître suit ainsi de son œil.

O que les hommes doivent être prudens près de ceux qui ne voient pas seulement les actions, mais qui lisent la pensée au fond de l'âme !

Il me dit : — Bientôt va monter ici ce que j'attends, et ce que ta pensée rêve va bientôt paraître à tes yeux.

L'homme doit fermer sa bouche à toute vérité qui ressemble au mensonge; car elle l'expose à la honte, sans qu'il y ait de sa faute. Mais ici je ne puis me taire, et je te jure, ô lecteur ! par les vers de cette comédie (puissent-ils ne pas être privés d'une longue faveur !), que je vis venir d'en bas, en nageant dans cet air sombre et épais, une figure effrayante à voir pour tout cœur intrépide. C'est ainsi que celui qui descend quelquefois pour dégager l'ancre accrochée à un écueil, ou à quelque autre objet caché dans la mer, remonte en allongeant ses bras et en ramenant ses pieds.

CHANT XVII.

— Voici le monstre à la queue acérée, qui perce les monts, brise les murailles et les armures; voici celui qui infecte l'univers.

Ainsi mon guide commença à me parler, et il lui fit signe d'approcher des bords de marbre où nous marchions. Et cette hideuse image de la Fraude vint à nous et avança la tête et le buste ; mais elle ne tira pas sa queue sur le bord. Sa figure était celle d'un homme juste, tant son aspect était doux; le reste de son corps était d'un serpent. Le monstre avait deux griffes velues jusqu'aux aisselles; le

dos, la poitrine et les flancs étaient peints de nœuds et de mouchetures. Jamais les Turcs ou les Tartares n'ont croisé dans leurs draps des fils de tant de couleurs, jamais Arachné n'a tissu de si riches toiles. Comme parfois les canots amarrés au rivage sont à demi dans l'eau, à demi sur la grève, et comme parmi les Tudesques gloutons le castor s'accroupit pour faire sa guerre, ainsi l'affreuse bête se tenait sur le bord rocailleux qui entoure le sable. Sa queue entière se jouait dans le vide et redressait sa fourche envenimée, dont la pointe était armée comme celle du scorpion.

Mon guide me dit : — Il faut nous écarter un peu de notre chemin pour atteindre cette bête perfide qui s'étend là-bas.

Alors nous descendîmes à droite, et nous fîmes dix pas tout au bord pour bien éviter le sable et les flammes. Arrivé près du monstre, je vis, un peu plus loin, des âmes assises sur le penchant du précipice.

Et le maître me dit : — Afin que tu remportes une pleine connaissance de cette enceinte, va, et contemple leur supplice. Que ton entretien soit court ; pendant ton absence, je prierai celui-ci qu'il nous prête son dos vigoureux.

Ainsi, côtoyant le bord du septième cercle, je m'en allai tout seul vers l'endroit où ces tristes âmes étaient assises. Leur douleur éclatait dans leurs yeux ; de çà, de là, elles s'aidaient de leurs mains contre la pluie de feu, contre le sol brûlant. Ainsi font les chiens dans l'été, tantôt avec la griffe, tantôt avec la dent, quand ils sont mordus par les puces, par les mouches et par les taons. Lorsque j'attachai mes regards sur quelques-uns de ces malheureux sur lesquels tombe le feu terrible, je n'en reconnus aucun, mais je m'aperçus qu'ils avaient tous une bourse

suspendue à leur cou, avec certaines couleurs et certains signes dont leur œil paraissait se repaître (1). Et comme je regardai parmi eux, je vis sur une bourse jaune je ne sais quoi d'azur qui avait la forme et l'attitude d'un lion ; puis, suivant le cours de mon regard, je vis sur une autre bourse rouge comme du sang, une oie plus blanche que le beurre. Et un damné, qui portait son sachet blanc marqué d'une truie azurée et pleine, me dit :

— Que fais-tu dans cette fosse ? Va-t'en ; et puisque tu es encore vivant, sache que mon voisin Vitaliano viendra s'asseoir ici à ma gauche. Parmi ces Florentins, je suis Padouan : souvent ils m'assourdissent les oreilles en s'écriant : « Vienne le chevalier souverain qui apportera la bourse aux trois becs. »

Puis il tordit la bouche et tira sa langue comme un bœuf qui lèche ses naseaux. Et moi, craignant, si je restais davantage, de déplaire à celui qui m'avait recommandé de me dépêcher, je revins sur mes pas, m'éloignant de ces âmes harassées. Je trouvai mon guide monté sur la croupe du terrible animal, et il me dit : — Sois fort et hardi. On ne descend désormais que par de semblables échelles. Monte devant, je veux être au milieu, afin que la queue ne puisse te nuire.

Tel que celui qui sent approcher le frisson de la fièvre, si bien qu'il en a les ongles livides, tremble de tout son corps à la vue d'un lieu froid, tel je devins à ces paroles. Mais ses menaces me firent cette honte qui devant un bon maître enhardit le serviteur.

Je m'assis sur le dos du monstre ; je voulus dire : Embrasse-moi ; mais la voix ne vint pas comme je l'avais cru. Et lui, qui m'avait autrefois secouru en d'autres dangers, aussitôt que je montai, me serra étroitement et me soutint dans ses bras, en disant :

— Géryon, pars maintenant, trace de larges cercles, et descends doucement ; songe au nouveau fardeau que tu portes.

Comme la nacelle se détache du rivage en voguant en arrière, en arrière, ainsi le monstre recula ; et quand il se sentit libre dans l'espace, là où était sa poitrine il tourna sa queue, et, l'ayant tendue comme une anguille, il l'agita, et ramena l'air avec ses griffes.

Phaéton, lorsqu'il lâcha les rênes de son char et sillonna le ciel d'une trace de flamme ; Icare, lorsqu'il sentit déjà son dos se déplumer sous la cire fondue, tandis que son père lui criait : « Tu tiens une fausse route, » ne furent pas saisis d'une plus grande peur que moi, quand je me trouvai suspendu dans l'air sans voir autre chose que le monstre. Il nage lentement, lentement, tourne et descend ; mais je ne m'en aperçois qu'au vent qui me frappe et de front et par dessous. Et déjà j'entendais le torrent mugir avec un terrible fracas au-dessous de nous, à droite ; c'est pourquoi je penchai la tête et regardai en bas. Alors ma terreur redoubla à l'aspect de l'abîme ; car je vis des feux et j'entendis des pleurs, et je me ramassai tout tremblant en moi-même. Et je compris alors, aux affreux supplices qui s'approchaient de toutes parts, ce que je n'avais pas compris auparavant, que je tournais et que je descendais.

Comme le faucon qui, après être resté long-temps sur son aile, sans voir ni leurre ni oiseau, fait dire au fauconnier : « Hélas ! tu descends, » et descend, fatigué, avec cent détours, au lieu d'où il s'était élancé rapidement, et va s'abattre, rebelle et irrité, loin de son maître ; ainsi Géryon nous déposa au fond, tout au pied de la roche escarpée, et, déchargé de notre fardeau, il disparut comme un trait de la corde.

CHANT XVIII.

Il est un lieu dans l'enfer nommé Malébolge, tout en pierre et de la couleur du fer, ainsi que la muraille qui l'environne. Droit au milieu de la plaine maudite s'ouvre un puits très-large et très-profond, dont je décrirai la forme en son lieu. Donc l'espace qui reste entre le puits et le pied du rocher dur est rond, et le fond en est partagé en dix vallons. Comme pour la garde des murs, plusieurs fossés entourent les citadelles pour en protéger les abords, tel était l'aspect de ces gouffres ; et comme des ponts sont jetés du seuil de ces forteresses à la campagne, ainsi du pied de la muraille s'élançaient des rochers, et, coupant les bords et les fossés, ils allaient se terminer et se réunir autour du puits. C'est dans ce lieu que nous nous trouvâmes lorsque Géryon nous eut secoués de son dos : le poète prit à gauche, et je le suivis.

A ma droite, je vis une nouvelle désolation, de nouveaux tourmens et de nouveaux bourreaux, dont la première fosse était remplie. Les pécheurs étaient nus au fond : les uns venaient vers nous, les autres marchaient avec nous, mais à pas plus pressés.

Ainsi les Romains, au temps du jubilé, ont trouvé la manière de faire passer la foule sur le pont en deux files : les uns ont le front tourné vers le château et vont à Saint-Pierre, les autres reviennent vers la colline. Sur les deux bords de la roche noirâtre je vis des démons cornus armés de grands fouets, qui battaient cruellement les damnés par derrière. Ah! comme ils leur faisaient lever les jambes au premier coup ; personne n'attendait le second ni le troisième. Tout en marchant, mon regard tomba sur un de ces misérables, et je dis aussitôt : J'ai déjà vu cet

homme. Alors je m'arrêtai pour le contempler, et mon doux seigneur en fit autant, et me permit de retourner un peu sur mes pas. Le flagellé crut se cacher en baissant sa tête ; mais cela ne lui servit à rion, car je m'écriai :

— O toi qui baisses les yeux vers la terre, si tes traits ne sont pas trompeurs, tu es Venedico Caccianimico (1) ; mais quel crime t'a conduit à goûter de si fortes sauces ?

Et lui à moi : — C'est à regret que je l'avoue ; mais j'y suis forcé par ton ferme langage, qui me rappelle le monde où j'ai vécu. C'est moi qui entraînai la belle Ghisola à céder aux désirs du marquis, quoiqu'on ait raconté autrement cette immonde histoire. Et je ne suis pas le seul Bolonais qui pleure ici ; mais le lieu en est si plein, que moins de langues ont appris à dire Sipa entre la Savèna et le Réno, et si tu en veux une preuve, rappelle-toi notre pays avare.

Tandis qu'il parlait, un démon le frappa de sa lanière, et dit : — Marche, rufien ; il n'y a pas ici de femmes à vendre.

Je rejoignis mon escorte, et après quelques pas nous arrivâmes près d'un rocher qui partait de la muraille ; nous le gravîmes aisément, et marchant à droite sur ce pont, nous nous éloignâmes du mur éternel. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où l'arche s'arrondit pour donner passage aux damnés, mon maître me dit :

— Penche-toi, et regarde de front ces autres misérables dont tu n'as pas vu la figure, parce qu'ils marchaient avec nous.

Du haut du vieux pont nous regardions la file qui venait vers nous du côté opposé, et que le fouet écrasait également. Et le bon maître sans attendre ma demande, me dit :

— Regarde ce grand qui s'avance et qui ne paraît pas

verser une larme de douleur. Quel royal aspect n'a-t-il pas encore ! C'est Jason, qui, avec son cœur et avec son esprit, ravit la toison d'or à Colchos. Il passa par l'île de Lemnos, lorsque les femmes hardies et cruelles frappèrent de mort tous les mâles. Là, par des gestes et par des paroles douces, il trompa la jeune Hypsipyle, qui avait déjà trompé toutes ses sœurs; puis il l'abandonna seule et enceinte. Ce crime le condamne à ce supplice, qui venge aussi Médée (2). Ceux qui trompent ainsi s'en vont avec lui. Et maintenant, nous en savons assez sur ce premier vallon et sur ceux qu'il renferme.

Déjà nous étions au lieu où l'étroit sentier se croise avec le second bord et forme le pilier d'un autre pont. De là nous entendîmes les cris des pécheurs accroupis dans l'autre fosse, qui soufflent à pleine joue et qui se frappent avec leurs propres mains. Les parois de ce gouffre étaient incrustées d'une lie gluante, qui, s'élevant du fond, s'y collait comme une pâte et repoussait la vue et l'odorat. Et telle est la profondeur de cette fosse, qu'il fallait monter au point le plus haut de l'arche pour en atteindre le fond. Nous y parvînmes, et, penché sur le fossé, je vis des damnés plongés dans un cloaque dans lequel semblaient s'être vidés les égouts de la terre. Et comme je cherchai des yeux, je vis l'un d'eux avec la tête tellement souillée d'excrémens, qu'on ne pouvait pas voir s'il était clerc ou laïque.

Il s'écria : — Pourquoi es-tu si avide de me regarder plutôt que les autres immondes ?

Et moi à lui : — C'est que, si ma mémoire ne me trompe pas, je t'ai déjà vu avec des cheveux secs, et tu es Alexis Interminelli de Lucques (3); c'est pourquoi je te regarde plus attentivement que les autres.

Et lui alors, en se frappant la tête : — Ici m'ont plongé les flatteries dont ma langue ne fut jamais lasse.

Puis mon guide me dit : — Porte un peu plus loin tes regards, afin que tu puisses bien atteindre le visage de cette immonde fille échevelée, qui se gratte là-bas avec ses ongles infects, et qui tantôt s'accroupit, tantôt se tient debout. C'est Thaïs la prostituée, qui répondit à ces mots de son amant : M'aimes-tu beaucoup ? — Immensément.

Et maintenant nos regards ont assez vu d'ordures.

CHANT XIX.

O Simon le Magicien (1), ô vous, ses misérables sectateurs, qui prostituez pour de l'or et pour de l'argent les choses de Dieu, ces épouses de chasteté, c'est pour vous maintenant que retentira ma trompette, car vous êtes plongés dans la troisième fosse. Déjà nous étions arrivés à la tombe suivante, à cet endroit du pont qui surplombe au milieu du fossé. O suprême sagesse ! que ton art est sublime dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer, et quelle justice préside à tes arrêts ! Je vis sur les côtés et dans le fond cette pierre noirâtre percée de trous ronds de la même largeur. Ils ne me paraissaient ni plus ni moins grands que les fonts de baptême qui sont dans ma belle église de San-Giovanni, disposés pour la facilité de ceux qui baptisent, et l'un desquels j'ai brisé, il y a quelques années, pour sauver quelqu'un qui s'y noyait ; et que ceci soit le cachet qui détrompe les hommes (2).

Hors de chacun de ces trous sortaient les pieds d'un pécheur jusqu'au gros de la jambe ; le reste était dedans. Leurs deux plantes brûlaient, et leurs muscles se tordaient à briser des cordes et des entraves. Comme la flamme parcourt en l'effleurant la surface des choses onctueuses, ainsi le feu glissait sur leurs pieds de la pointe au talon.

—Maître, dis-je, quel est celui qui s'agite et qui se tord plus que les autres, et que brûle une flamme plus rouge?

Et lui à moi : — Si tu veux que je te transporte là-bas par cette pente inclinée, tu sauras de lui son nom et ses péchés.

Et moi : — Ce qui te plaît me plaît aussi; tu es le maître, tu sais que je ne m'écarte jamais de ta volonté, et tu comprends ce que je tais.

Alors nous arrivâmes au quatrième bord, nous tournâmes et nous descendîmes à main gauche, au fond du gouffre étroit et criblé. Et le bon maître me serrait toujours sur son sein, jusqu'à ce qu'il m'eût déposé près du trou de celui qui se plaignait en agitant ses pieds.

—O toi, qui que tu sois, que je vois ainsi renversé, âme triste et enfoncée comme un pal, parle, si tu le peux.

J'étais comme le moine écoutant la confession du perfide assassin, qui, à moitié enfoncé dans la terre, le rappelle toujours pour retarder la mort.

Il s'écria : — Quoi! te voici déjà debout, te voici déjà debout, Boniface? l'horoscope m'a donc menti de plusieurs années. Es-tu déjà rassasié de cet or pour lequel tu n'as pas craint d'enlever par trahison la belle épouse, pour la maltraiter ensuite?

Je demeurai comme ceux qui, ne comprenant rien à ce qu'on leur dit, restent presque honteux et ne savent que répondre.

Alors Virgile me dit : — Réponds-lui vite : Je ne suis pas celui, non, je ne suis pas celui que tu penses. Et je répondis ainsi qu'on me l'ordonnait.

L'esprit alors tordit ses deux pieds; puis soupirant et d'une voix remplie de larmes, il me dit : — Hélas! que me veux-tu donc? Si tu as tant à cœur de savoir qui je suis, que tu aies pour cela seul franchi cette enceinte, apprends

que je fus revêtu du manteau sacré, et que je fus vraiment fils de l'*ourse* tellement cupide d'enrichir les *oursins*, qu'on m'a mis ici dans une bourse, comme là haut j'y mettais de l'or. Tous les simoniaques qui m'ont précédé sont passés par la fente de cette pierre, et sont ici au-dessous de ma tête. Je tomberai là-bas à mon tour lorsque viendra celui pour lequel je t'ai pris quand je t'ai adressé ma brusque apostrophe. Mais je me serai brûlé les pieds et j'aurai été renversé pendant plus de temps qu'il n'en restera, lui, planté, avec ses pieds rouges. Car après lui viendra du couchant un pasteur sans loi et d'œuvres plus honteuses, qui nous recouvrira tous les deux. Ce sera un nouveau Jason, semblable à celui dont il est parlé dans le livre des Machabées, et le roi de France sera faible envers lui, comme l'autre roi le fut envers Jason (3).

Ici je ne sais si je ne fus pas trop téméraire ; mais je lui répondis sur ce ton : — Dis-moi donc, toi, quel prix Notre-Seigneur exigea-t-il de saint Pierre pour remettre les clefs en son pouvoir? Certes, il lui dit seulement : Suis-moi. Ni Pierre ni les autres ne demandèrent à Matthias de l'or ou de l'argent, lorsqu'il fut élu à la place qu'avait perdue le traître. Reste donc là, car tu es puni justement, et garde bien ton or mal acquis qui t'a rendu si hardi contre Charles. Et si je n'étais retenu par le respect que je porte aux saintes clefs qui t'ont été confiées dans la vie heureuse, je me servirais de paroles encore plus dures ; car votre avarice attriste le monde, en foulant les bons et en élevant les méchans. C'est vous, pasteurs, qu'aperçut l'Évangéliste, quand il vit celle qui est assise sur les flots se prostituer aux rois ; celle qui naquit avec sept têtes et qui fut ornée de dix cornes, tant que la vertu fut chère à son époux. Vous vous êtes fait un Dieu d'or et d'argent ; quelle différence y

a-t-il donc entre vous et les idolâtres? sinon qu'ils adorent une idole, et que vous en adorez cent. Ah ! Constantin, que de maux enfanta, non ta conversion, mais cette dot que reçut de toi le premier pape enrichi (4).

Et tandis que je lui chantais ces notes, soit colère, soit remords, il tordait les deux pieds avec force. Je crois que mon guide m'approuva, tant il écouta d'un air content mes paroles si franches et si vraies. Il me prit dans ses bras, m'enleva sur sa poitrine, et remonta le chemin par lequel il était descendu ; et il ne se lassa point de me serrer sur son cœur, jusqu'à ce qu'il m'eût porté sur le sommet du pont qui conduit de la quatrième enceinte à la cinquième. Là il posa doucement son doux fardeau sur ce rocher escarpé et sauvage, qui serait pour les chèvres un rude chemin. De là je découvris un autre vallon.

CHANT XX.

Il me faut décrire en vers une peine nouvelle et donner matière au vingtième chant de mon premier cantique des damnés. J'étais déjà tout penché pour regarder ce fond inondé de larmes amères ; et je vis des âmes qui allaient tout autour de ce vallon du pas des processions dans notre monde, et qui pleuraient en silence. Comme mon œil tomba plus bas sur ces pécheurs, ils me semblèrent tous étrangement tordus du menton au commencement du thorax ; car ils avaient le visage retourné sur les reins, et force leur était de marcher à reculons, ne pouvant pas regarder devant eux. Il se peut que quelqu'un par l'effet d'une paralysie se soit ainsi disloqué tout à fait ; mais je ne l'ai pas vu, et je ne le crois pas

O lecteur ! puisse Dieu te laisser prendre quelque fruit

de ta leçon; mais juge aussi toi-même si je pouvais rester l'œil sec, quand je vis de près notre image tellement retournée, que les larmes ruisselaient des yeux sur les fesses. Je pleurais appuyé à l'angle d'un rocher, si bien que mon guide me dit :

— Es-tu aussi de ces autres insensés? Ici vit la pitié, quand elle est bien morte; nul n'est plus impie que celui qui plaint les hommes que Dieu a jugés. Lève, lève la tête, et vois celui sous lequel s'ouvrit la terre aux yeux des Thébains, qui s'écriaient : « Où tombes-tu, Amphiaraüs, pourquoi quittes-tu le combat? » Et il roula d'abîme en abîme jusqu'aux pieds de Minos, qui arrête tous les pécheurs (1). Vois comme il a fait sa poitrine de son dos : parce qu'il a voulu voir trop en avant, il regarde en arrière et marche à rebours. Voici Tirésias, qui changea d'aspect lorsque d'homme il devint femme, tous ses membres s'étant transformés; et il fallut depuis qu'il frappât de sa verge les deux serpens enlacés, avant de recouvrer son sexe viril. Celui qui vient après lui en lui pressant le ventre, c'est Arons; dans les monts de Luni, cultivés par le Carrarais qui habite la vallée, il se creusa une grotte dans les marbres blancs pour sa demeure, d'où il pouvait contempler sans obstacle les étoiles et la mer. Et celle qui couvre de ses cheveux épars le sein que tu ne vois pas, et qui a de l'autre côté toute sa peau couverte de poil, c'est Manto, qui erra de terre en terre, et s'arrêta enfin aux lieux où je naquis. C'est pourquoi je veux que tu m'écoutes un peu.

Lorsque son père eut cessé de vivre et que la ville de Bacchus fut devenue esclave, Manto s'en alla long-temps par le monde. Là haut, dans la belle Italie, s'étend un lac au pied des Alpes qui bordent l'Allemagne, au-dessus du Tyrol; il s'appelle Benaco. Mille sources d'eau vive, après

avoir baigné l'Apennin entre Garda et Val-Camonica, vont dormir au fond de ce lac. Au milieu est un point où les évêques de Trente, de Brescia et de Vérone auraient le droit de bénir, s'ils faisaient ce chemin (2). Sur la pente où la rive est le plus basse, s'élève Peschiera, puissant et beau rempart pour servir de frontière à Brescia et à Bergame. C'est là que déborde l'eau qui ne peut pas être contenue dans le Benaco, et qu'elle devient fleuve à travers les vertes prairies. Dès que ce fleuve a repris son cours, ce n'est plus le Benaco, c'est Mincio qu'on l'appelle jusqu'à Governe, d'où il s'élance dans le Pô; mais il n'a pas couru long-temps, qu'il rencontre une plaine dans laquelle il s'étend et forme un marais qui souvent est malsain dans l'été. Or la vierge sauvage, passant là par hasard, vit au milieu du marais une terre sans culture et privée d'habitans; et, fuyant tout commerce avec les hommes, elle s'y arrêta avec ses serviteurs pour exercer son art; elle y vécut et y laissa son corps inanimé. Les hommes dispersés dans les environs se rassemblèrent depuis dans ce lieu, déjà fortifié par l'étang qui l'entourait de toutes parts; ils bâtirent la ville sur les os de la morte, et en mémoire de celle qui la première avait choisi ce lieu, ils l'appelérent Mantoue, sans tirer d'autre sort. Ses habitans furent jadis plus nombreux, avant que la folie de Casalodi eût été trompée par Pinamonte (3). J'ai voulu t'avertir, car si jamais tu entendais donner une autre origine à ma patrie, aucun mensonge ne doit faire tort à la vérité.

Et moi : — Maître, tes paroles sont empreintes pour moi d'une telle certitude, et s'emparent tellement de ma foi, que tous les autres discours me seraient comme des charbons éteints; mais dis-moi si dans cette foule qui s'avance, tu vois quelque âme digne d'être remarquée; car c'est à cela que revient mon esprit.

Alors il me répondit : — Celui dont la barbe descend du menton sur les noires épaules fut augure au temps où la Grèce se trouva tellement dépeuplée d'hommes qu'il en resta à peine dans les berceaux ; c'est lui qui donna le signal avec Calchas pour couper le premier câble en Aulide. Il eut nom Eurypyle ; c'est ainsi que l'a chanté quelque part ma haute tragédie, tu ne l'ignores pas, toi qui la sais toute par cœur. Cet autre efflanqué s'appela Michel Scott, et fut très-versé dans l'art des fraudes magiques. Voici Guido Bonatti, voici Asdente, qui voudrait n'avoir jamais quitté son cuir et sa ficelle, mais il se repent trop tard. Vois les malheureuses qui laissèrent l'aiguille, la navette et le fuseau pour être sorcières, et qui firent leurs sortiléges avec des herbes et des images.

Mais viens désormais, car déjà Caïn avec son fardeau d'épines (4) occupe la limite des deux hémisphères, et touche la mer sous Séville. Et déjà, hier dans la nuit, la lune était ronde, tu dois bien t'en souvenir, car elle t'a servi plus d'une fois dans la sombre forêt.

Et tandis qu'il parlait de la sorte, nous allions toujours.

CHANT XXI.

Ainsi nous vînmes de pont en pont, en parlant d'autres choses que ma comédie dédaigne de chanter, et nous tenions le sommet de l'arche, lorsque nous nous arrêtâmes pour entendre d'autres plaintes vaines et pour voir l'autre fosse de Malébolge, qui me parut affreusement obscure.

Comme dans l'arsenal des Vénitiens bout pendant l'hiver la poix gluante pour calfater les vaisseaux brisés qui ne peuvent plus traverser la mer, et tandis que les uns font un nouveau navire, que les autres goudronnent les

flancs de celui qui a fait plusieurs voyages ; que le marteau retentit de la proue à la poupe; ceux-ci font des rames, ceux-là tournent des câbles, d'autres rapiècent la voile de misaine et celle d'artimon ; ainsi, non par l'effet du feu, mais par un ordre divin, bouillait dans ce gouffre un bitume épais qui engluait les bords à l'entour. Je voyais bien cette poix, mais je ne voyais à sa surface que des bouillonnemens soulevés par la chaleur, qui se gonflaient partout et retombaient affaissés. Tandis que je regardais fixement vers le fond, mon guide en s'écriant : Prends garde, prends garde! m'entraîna vers lui de l'endroit où j'étais.

Alors je me tournai comme un homme à qui il tarde de voir ce qu'il doit fuir, et qui, affaibli par une peur subite, regarde tout en fuyant. Et je vis derrière nous un diable noir, qui venait en courant sur le rocher. Ah! comme il était terrible dans son aspect, et qu'il me paraissait cruel dans son attitude, avec ses ailes ouvertes et léger sur ses pieds! Un pécheur chargeait son dos élevé et pointu, et il en tenait les nerfs des pieds serrés dans sa main.

Et il s'écria : O Malebranche (1), qui gardez notre pont, voici un des anciens de Santa-Zita, mettez-le au fond, je retourne pour en chercher encore à cette terre qui en est bien remplie; tout homme y est vénal, excepté Bonturo : pour de l'argent, de non on y fait oui.

Il jeta le damné et s'en retourna par le rocher dur, et jamais un chien lâché sur un voleur ne le poursuivit plus rapidement. Le malheureux plongea, et reparut le dos courbé en arc, mais les démons qui étaient couverts par le pont s'écrièrent : — Il n'y a pas ici de sainte Image, ici on nage autrement que dans le Serchio ; donc si tu ne veux pas sentir nos crocs, ne t'élève pas au-dessus de la poix. Puis ils l'accrochèrent avec plus de cent fourches.

et disaient : — Il faut que tu danses à couvert ; escroque en cachette, si tu le peux.

Ainsi les cuisiniers commandent à leurs aides de repousser avec des fourchettes au fond de la chaudière la viande qui surnage.

Et le bon maître : — Pour qu'on ne voie pas que tu y es, va te cacher derrière un rocher qui puisse te servir d'abri, et quelque offense qui me soit faite, ne crains rien, car je connais les choses, je me suis déjà trouvé à une pareille lutte.

Alors il traversa le pont; mais quand il eut atteint le sixième bord, il eut besoin de montrer un front courageux. Avec cette fureur et avec cette tempête avec laquelle les chiens se jettent sur le pauvre mendiant qui s'arrête tout-à-coup et demande ; ainsi les diables sortirent de dessous le pont, et tournèrent contre lui tous leurs crocs; mais il cria : — Qu'aucun de vous ne soit rebelle. Avant de me toucher, que l'un de vous s'avance pour m'écouter, et puis qu'il m'accroche s'il l'ose.

Tous s'écrièrent : — Vas-y, Malacoda. Alors les autres restèrent immobiles, et l'un d'eux s'avança vers mon guide et lui dit : — A quoi bon?

— Crois-tu, Malacoda, dit mon maître, que je sois parvenu ici bravant tous vos efforts, sans le vouloir divin, sans une destinée propice? Laisse-moi aller, car on veut dans le ciel que je montre à quelqu'un ce chemin sauvage.

Alors son orgueil s'abattit, et laissant tomber sa fourche à ses pieds, il dit aux autres : — Hélas! qu'on ne le touche pas!

Et mon guide me cria de loin : — O toi qui te tiens blotti sous les roches du pont, reviens à moi sans crainte.

Je me levai et je vins à lui en courant ; mais les diables marchèrent sur moi tous ensemble, et je craignais qu'ils ne

tinssent pas leurs promesses. C'est ainsi que je vis trembler ces soldats qui sortaient par un traité de Caprona, se voyant au milieu de tant d'ennemis. Je me collai de toute ma personne aux flancs de mon guide, sans détourner les yeux de leurs visages, qui n'étaient pas rassurans. Ils baissaient leurs crocs et se disaient entre eux : — Veux-tu que je le touche un peu sur l'échine? Et ils répondaient : — Oui, accroche-le un peu.

Mais le démon qui parlait à mon guide se tourna soudain en criant : — Paix, paix, Scarmiglione.

Puis il nous dit : — Vous ne pouvez pas aller plus avant sur ce rocher, car la sixième arche a croulé dans le fond; mais s'il vous plaît d'aller plus loin, prenez par cette grotte, vous trouverez près d'ici un autre pont que vous pourrez traverser. Hier, cinq heures plus tard que l'heure où nous sommes, douze cent soixante-six ans se sont écoulés depuis que ce chemin a été rompu. J'envoie de ce côté plusieurs des miens voir si quelque damné sort de la poix; allez avec eux, ils ne seront pas méchans.

En avant, Alichino et Calcabrina, commença-t-il à dire, et toi Cagnazzo, et Barbariccia conduira la décurie. Venez, Libicocco et Draghignazzo, Ciriatto le Dentu, et Graffiacane, et Farfarel, et Rubicante le Fou. Parcourez les contours de la poix bouillante, et que ceux-ci soient en sûreté jusqu'à l'autre pont qui reste encore debout sur le gouffre.

— O mon maître ! dis-je alors, qu'est-ce que je vois? Hélas! allons-nous-en sans escorte, si tu sais marcher; pour moi, je n'en demande pas. Si tu es prudent comme à ton ordinaire, ne vois-tu pas comme ils grincent des dents et comme ils nous menacent du regard?

Et lui à moi : — Ne crains rien, laisse-les grincer des dents à leur aise; c'est contre les malheureux qui brûlent dans la poix.

Ils tournèrent à gauche; mais avant de se mettre en marche, chacun d'eux avait serré la langue entre ses dents pour faire signe à son chef.

Et lui de son derrière avait fait une trompette.

CHANT XXII.

J'ai vu déjà des cavaliers lever le camp, commencer la bataille et faire la montre, et plus d'une fois se sauver par la fuite; j'ai vu des coureurs dans votre contrée, ô Arétins, et j'ai vu passer des cavalcades, j'ai vu férir dans les tournois et courir dans les joutes, au son des trompettes et des cloches, des tambours et des signaux de forteresses, des instrumens étrangers et des nôtres; mais jamais je n'ai vu ni cavaliers, ni fantassins, ni vaisseau, au signal de terre ou d'étoile, s'avancer au son d'un si étrange hautbois. Nous marchions avec les dix démons. — Affreuse compagnie! — Mais à l'église avec les saints, et à la taverne avec les gloutons.

Cependant mes regards étaient toujours attachés à la poix pour voir la nature de l'étang et les esprits qui brûlaient dans ce gouffre. Comme les dauphins avertissent les matelots, en se courbant en arc, qu'il est temps de sauver le navire, ainsi parfois, pour alléger leur peine, quelques-uns de ces pécheurs montraient leur dos, et disparaissaient plus prompts que l'éclair; et comme au bord des eaux d'un fossé se tiennent les grenouilles, le museau en dehors, et cachant dans la vase leur corps et leurs pieds, ainsi se tenaient de toutes parts les pécheurs; et quand Barbariccia s'approchait, ils s'enfonçaient sous la poix bouillante. Je vis, et mon cœur en frissonne encore, un pécheur être en retard, comme il arrive qu'une

grenouille reste au bord et que l'autre disparaît. Et Graffiacane, qui était plus près de lui, l'accrocha par ses cheveux gluans, et l'enleva comme une loutre. Je savais déjà les noms de tous ces diables, car je les avais observés lorsqu'ils furent choisis ; et quand ils se nommèrent entre eux, j'y fis attention.

— O Rubicante ! tâche de lui enfoncer tes grands ongles dans les flancs pour l'écorcher, s'écriaient tous à la fois les maudits.

Et moi : — Mon maître, essaye d'apprendre, si tu le peux, quel est l'infortuné tombé aux mains de ses adversaires.

Mon guide s'approcha de lui, lui demanda d'où il était, et il répondit : — Je suis né dans le royaume de Navarre (1). Ma mère, qui m'avait engendré d'un ribaud, destructeur de ses biens et de lui-même, me plaça au service d'un seigneur. Puis je fus familier du bon roi Thibault, et je me mis à pratiquer les escroqueries, que j'expie dans cette chaleur.

Et Ciriatto, de la bouche duquel sortait de chaque côté une défense, comme à un sanglier, lui fit sentir comment l'une d'elles déchirait. Parmi de mauvais chats était tombée la souris ; mais Barbariccia le serra dans ses bras, et dit : — Restez là pendant que je l'enfourche.

Puis il tourna le visage vers mon maître : — Interroge-le, dit-il, si tu désires savoir de lui quelque chose avant qu'on l'extermine.

Et le guide : — Dis-moi donc, connais-tu parmi les autres coupables quelque Latin au fond de la poix ?

Et lui : — J'ai quitté naguère un damné qui était des environs de leur pays ; que ne suis-je encore à couvert avec lui ! je ne craindrais ni griffe ni crochet.

Et Libicocco s'écria : — C'en est trop ! et il lui prit si bien

le bras avec son croc, qu'en le déchirant il en emporta un lambeau. Draghignazzo voulut aussi l'accrocher aux jambes, mais leur décurion promena tout autour son regard effroyable. Lorsqu'ils furent un peu apaisés, mon guide demanda sans retard au pécheur, qui regardait encore sa blessure :

— Quel est celui que tu as quitté, dis-tu, malheureusement pour venir à la rive?

Il répondit : — C'est frère Gomita (2), le juge de Gallure, ce vase rempli de fraude, qui, tenant dans ses mains les ennemis de son maître, les traita si bien, que chacun s'en loua. Il prit leur argent et les laissa partir à leur aise, comme il le dit lui-même ; et dans ses autres emplois il ne fut pas un escroc vulgaire, mais le roi des voleurs. Souvent converse avec lui don Michel Zanche de Logodoro, et leurs langues ne se lassent jamais de parler de la Sardaigne. Hélas ! voyez cet autre qui grince des dents. Je parlerais encore, mais je crains qu'il ne s'apprête à me gratter la teigne.

Et le grand chef se tournant vers Farfarello, qui roulait les yeux pour frapper, lui cria : — Loin d'ici, oiseau maudit.

— Si vous voulez voir ou entendre, reprit le pécheur épouvanté, des Toscans ou des Lombards, j'en ferai venir ; mais que les griffes maudites se tiennent à l'écart, afin que les damnés ne craignent pas leur vengeance, et moi, assis dans ce lieu même, pour un que je suis, j'en ferai venir sept, quand je sifflerai, comme c'est notre usage lorsque l'un de nous se met au dehors.

A ces paroles, Cagnazzo leva le museau, et, secouant la tête, il dit : — Voyez la malice qu'il a trouvée pour se jeter au fond !

Et l'autre, qui était bien riche en artifices, répondit :

— Oui, vraiment, je suis trop malicieux, quand je procure aux miens de plus grands malheurs!

Alichino n'y tint plus, et seul contre tous les autres, il lui dit : — Si tu te sauves, je ne te suivrai pas au galop, mais je m'abattrai d'un coup d'aile sur la poix. Quittons le rocher, et, cachés par le bord, voyons si toi seul tu vaux mieux que nous tous.

O toi qui me lis, tu vas voir un nouveau tour. Chacun tourna les yeux de l'autre côté, et celui-là le premier qui avait montré le plus de méfiance.

Le Navarrois saisit bien son moment : il affermit ses pieds sur la terre, et sauta d'un seul bond, échappant à leur dessein.

Les démons en furent consternés à l'instant, mais celui-là le fut plus que les autres qui avait été l'auteur de la faute. C'est pourquoi il s'élança, et cria : — Je te tiens.

Mais ce fut en vain; car les ailes du démon n'avaient pu devancer les ailes de la peur : le damné plongea sous la poix, et l'autre redressa la poitrine en volant..

C'est ainsi que le canard plonge tout d'un coup à l'approche du faucon, qui remonte vers le ciel honteux et brisé.

Calcabrina, irrité de ce tour, vola derrière le démon, charmé de voir le pécheur à l'abri, pour s'en prendre à l'autre. Et dès que le damné eut disparu, il tourna ses griffes contre son compagnon et s'entrelaça avec lui sur le fossé. Mais l'autre le saisit avec ses serres, comme un épervier, et ils tombèrent tous les deux dans la poix bouillante. La chaleur les sépara bientôt; mais ils ne pouvaient se relever, tant leurs ailes étaient engluées. Barbariccia, affligé avec le reste des siens, en fit voler quatre sur l'autre bord avec leurs crocs, et ils descendirent promptement, d'un côté et de l'autre, à leur poste;

ils tendirent leurs fourches aux pauvres englués, qui étaient à moitié cuits dans la poix.

Et nous les laissâmes dans leur embarras.

CHANT XXIII.

Silencieux, seuls et sans escorte, nous marchions, lui devant, moi derrière, comme les frères Mineurs s'en vont dans les chemins. Je songeais, à propos de cette lutte, à la fable d'Ésope où il a parlé de la grenouille et du rat. Car deux mots synonymes (1) n'ont pas tant de rapport entre eux que ces deux querelles, si l'on rapproche bien le commencement et la fin. Et comme d'une pensée jaillit une autre pensée, cette idée m'en fit venir une nouvelle, qui accrut ma première frayeur.

Je me disais : — Ces diables ont été joués, à cause de nous, avec une telle douleur et une telle honte, qu'ils doivent en être bien irrités. Si la colère aigrit leur mauvais vouloir, ils vont fondre sur nous plus acharnés que le chien quand il saisit le lièvre avec ses dents.

Je sentais déjà tous mes cheveux se dresser par la crainte, et, tout en regardant par derrière, je dis : — Maître, si tu tardes à nous cacher tous les deux, je crains les maudits; nous les avons déjà sur nos pas. Je me les représente si vivement, que je les entends.

Et lui : — Si j'étais un verre plombé, je ne réfléchirais pas plus vite ton image que je ne lis dans ton âme. Dans ce même instant, tes pensées venaient parmi les miennes, sous la même forme, avec les mêmes traits, et j'ai pris de nous deux un seul conseil. Si cette côte s'abaisse un peu vers la droite et nous laisse descendre dans l'autre fossé, nous échapperons à la chasse que nous redoutons.

Il n'avait pas achevé d'exprimer cette pensée, que je les vis venir avec les ailes étendues, non loin de nous, pour nous saisir. Mon guide me prit tout-à-coup dans ses bras, comme une mère qui se réveille en sursaut, et qui, voyant la flamme grandir autour d'elle, prend son fils et fuit sans s'arrêter, et, moins occupée d'elle que de lui, oublie de vêtir une chemise.

Du haut de la colline il se laissa glisser le long du rocher escarpé qui ferme un côté de l'autre vallon. Jamais l'eau qui descend par un canal pour faire tourner la roue du moulin ne tombe plus rapide sur l'aube, que mon maître ne glissait sur cette lisière, m'emportant sur sa poitrine comme son fils, et non comme un compagnon. A peine eut-il touché du pied le fond du fossé, que les démons parurent sur la colline, au-dessus de nos têtes; mais je ne les craignais plus; car la haute Providence, qui a voulu les faire gardiens de la cinquième enceinte, leur défend d'en sortir.

Là-bas nous trouvâmes des âmes éclatantes, qui marchaient tout autour à pas lents, pleuraient d'un air abattu et succombaient à la douleur. Elles étaient vêtues de chapes avec des capuchons bas, et ces chapes étaient taillées sur celles que portent les moines de Cologne. Le dehors tout doré éblouit, mais dessous elles sont de plomb, et si lourdes que celles de Frédéric étaient de paille auprès d'elles (2). O manteau écrasant pour une éternité!

Nous tournâmes encore à gauche, et nous allions avec les ombres, les écoutant pleurer; mais ces pauvres âmes se traînaient si lentement sous leur fardeau, que nous changions de compagnons à chaque pas.

Et je dis à mon guide : — Cherche quelque esprit qui soit connu par son nom ou par ses faits; et, tout en marchant, porte ton regard autour de toi.

Et l'un d'eux qui reconnut le langage toscan, cria derrière nous : — Arrêtez vos pieds, vous qui courez si vite dans cet air ténébreux. Peut-être saurez-vous de moi ce que vous demandez.

Alors mon guide se tourna et me dit : — Attends-le, et puis règle ton pas sur le sien.

Je m'arrêtai, et je vis deux pécheurs qui montraient dans leur visage un grand empressement de nous joindre; mais ils étaient retardés par leurs fardeaux et par l'étroit chemin.

Quand ils furent près de nous, ils fixèrent long-temps sur moi leur regard louche sans dire un mot; puis se tournant l'un vers l'autre, ils se disaient : — Celui-ci paraît vivant au mouvement de son gosier, et s'ils sont morts, par quel privilége marchent-ils déchargés de la lourde étole?

Puis ils me dirent : — O Toscan! qui es parvenu au triste collége des hypocrites, ne dédaigne pas de nous dire qui tu es.

Et moi : — Le beau fleuve d'Arno m'a vu naître et croître dans la grande ville, et je suis avec le corps que j'ai toujours eu; mais vous, dont les joues distillent toute la douleur que je vois, qui êtes-vous, et quel est ce manteau qui reluit ainsi?

Et l'un d'eux me répondit : — Ces chapes dorées sont d'un plomb si lourd, que leur poids nous fait osciller comme des balances. Nous avons été Frères Godenti (3), et tous deux Bolonais. Je me nommai Catalano, et celui-ci Loderingo; ta ville nous élut à la place d'un seul magistrat, pour protéger sa paix, et ce que nous avons fait, on peut le voir encore près du Gardingo.

— Frères, m'écriai-je, vos malheurs... Mais je n'achevai pas, car mes yeux tombèrent sur un damné que trois pals tenaient crucifié par terre.

A ma vue, il tordit son corps, et poussa des soupirs dans sa barbe, et le frère Catalano, qui s'en aperçut, me dit:

— Ce crucifié que tu vois conseilla aux Pharisiens de mettre un homme aux tortures pour le salut du peuple. Il est là nu, en travers du chemin, comme tu le vois, et il doit sentir ce que pèse chacun de ceux qui passent. Le même supplice tourmente dans la même fosse son beau-père et les auteurs du conseil qui fut une semence de malheurs pour les Juifs (4).

Je vis alors Virgile s'émerveiller sur cet homme étendu si ignominieusement en croix dans l'exil éternel. Puis il adressa au frère ces paroles:

— De grâce, dites-nous, si cela vous est permis, n'est-il pas à droite quelque issue d'où nous puissions sortir tous deux, sans forcer les anges noirs à nous tirer de ce gouffre?

Or, il répondit: — Plus près que tu n'espères, s'élève un rocher qui part de la grande muraille et qui franchit tous les vallons maudits; mais il est rompu sur notre fosse, et ne la couvre pas; vous pouvez gravir ces décombres, qui s'inclinent en pente et qui remplissent le fond de l'enceinte.

Le guide demeura un peu le front baissé, puis il dit:

— Il nous expliquait mal l'affaire, celui qui enfourche les pécheurs.

Et le frère: — On m'a raconté à Bologne plusieurs vices du diable; entre autres, j'ai entendu dire qu'il est menteur et père du mensonge.

Le guide alors s'en alla à grands pas, le front un peu troublé par la colère, et moi je m'éloignai de ces âmes écrasées, suivant les traces de ses pieds chéris.

CHANT XXIV.

Dans cette partie de la jeune année où le soleil trempe sa chevelure dans l'urne du Verseau, et où les nuits gagnent déjà du temps sur les jours, quand la gelée des champs imite sa blanche sœur, mais avec moins de durée, le villageois qui voit ses provisions finir, se lève et regarde, et voit partout blanchir la campagne; alors il laisse tomber ses bras, et rentré sous son toit va et vient en pleurant comme un malheureux qui ne sait que faire; puis il retourne et renaît à l'espérance voyant qu'en peu de temps le monde a changé d'aspect; il reprend sa houlette et mène les brebis à la pâture. Ainsi mon maître me fit trembler quand je vis son front se troubler; mais bientôt aussi il mit le baume sur la plaie.

Dès que nous arrivâmes au pont brisé, mon guide se tourna vers moi avec ce doux regard que je lui avais vu d'abord au pied de la colline. Il ouvrit ses bras après avoir pris conseil en lui-même, regarda attentivement la ruine et me saisit; et comme un homme qui agit et qui délibère à la fois, et qui prévoit tout d'avance, m'élevant vers le sommet d'un bloc, il en désignait un autre en disant:

— Cramponne-toi à cette pierre, mais essaye d'abord si elle peut te soutenir.

Ce n'était pas un chemin pour les pécheurs vêtus de chapes; car nous deux, lui léger, et moi poussé, à peine pouvions-nous gravir de saillie en saillie. Et si la pente n'avait été moins longue de ce côté que de l'autre, je ne sais ce qu'il eût fait; pour moi, j'aurais succombé. Mais comme Malébolge s'abaisse en déclinant vers l'ouverture du puits profond, la situation de chaque vallée exige qu'un

des bords soit plus élevé, et l'autre plus bas. Nous atteignîmes enfin le sommet, où est la dernière pierre suspendue. Le souffle de mes poumons était tellement affaibli quand je fus là-haut, que je ne pouvais aller plus loin, et je m'assis en arrivant.

— Il faut désormais dompter ainsi ta paresse, dit le maître; car assis sur la plume ou couché sous la soie, on ne parvient pas à la gloire. Et celui qui dissipe sa vie sans elle laisse derrière lui moins de trace que la fumée dans l'air et l'écume sur l'eau. Or donc, lève-toi, surmonte la fatigue avec l'esprit qui sort vainqueur de tout combat, s'il ne fléchit pas sous le fardeau du corps. Nous devons gravir une plus longue échelle; ce n'est pas tout d'être sorti d'ici; si tu comprends mes paroles, fais-en ton profit.

Alors je me levai en montrant plus de forces que je ne m'en sentais, et je dis : — Marche donc; je suis fort et hardi.

Nous prîmes la route sur le rocher raboteux, étroit, impraticable, escarpé plus que le précédent. Je parlais en marchant, pour ne pas sembler essoufflé; tout à coup de l'autre fossé sortit une voix incapable d'articuler des paroles; je ne sais ce qu'elle dit, quoique je fusse déjà au sommet du pont qui franchit la vallée; mais celui qui parlait paraissait emporté par la colère. Je m'étais penché, mais les yeux vivans ne pouvaient atteindre le fond dans ces ténèbres.

— Maître, lui dis-je, tâche de gagner l'autre bord, et descendons le mur; car d'ici j'écoute sans comprendre, et je vois sans distinguer.

— Je ne te réponds, me dit-il, que par le fait; un juste désir doit être accompli en silence.

Nous descendîmes le pont du côté où il va se joindre avec le huitième bord, et je découvris la vallée. Je vis un

effroyable ramas de serpens si divers de forme, que leur souvenir me glace encore le sang.

Que la Libye ne vante plus ses sables; car, si elle produit des chélydres, des jaculi, des pharès, des cancres et des amphisbènes, jamais elle n'a étalé, avec toute l'Éthiopie et tous les bords de la mer Rouge, autant et de si redoutables fléaux. A travers cette cruelle et affreuse multitude de serpens, couraient des âmes nues, épouvantées, sans espoir d'abri ou d'héliotrope (1). Elles avaient les mains liées derrière le dos avec des serpens qui passaient autour de leurs reins leur tête et leur queue, et qui se renouaient par devant.

Et voici qu'un serpent s'élança sur un pécheur qui se trouvait près de nous, et le piqua à l'endroit où le cou s'attache aux épaules. En moins de temps qu'on n'écrit un O ou un I, le damné s'enflamma, brûla, tomba réduit en cendres. Puis, quand il fut détruit par terre, la cendre se rapprocha d'elle-même, et redevint tout à coup la même ombre. Ainsi les grands sages ont affirmé que le Phénix meurt et renaît, quand il approche du cinquième siècle. Il ne se nourrit durant sa vie ni d'herbe ni de blé, mais des pleurs de l'encens et d'amomum, et le nard et la myrrhe font son dernier berceau. Tel que celui qui tombe et qui ne sait comment, par la force d'un démon qui le renverse, ou par un étouffement qui engourdit l'homme, quand il se relève, regarde autour de lui tout ému de la cruelle angoisse qu'il vient d'éprouver, et soupire en regardant; tel était le pécheur après s'être relevé. O justice de Dieu, que tu dois être sévère pour frapper de tels coups de vengeance!

Mon guide lui demanda ensuite qui il était, et il répondit : — Je suis tombé naguère de la Toscane dans cette gorge affreuse. J'aimai une vie de brute et non pas

d'homme, mulet que je fus (2) ! Je suis Vanni Fucci, bête, et Pistoïe fut ma digne tanière.

Et moi au guide : — Dis-lui de ne pas bouger, et demande-lui quel crime l'a jeté dans ce lieu ; car je l'ai connu jadis homme de sang et de querelles.

Et le pécheur qui m'entendit ne se cacha pas ; mais il tourna vers moi l'attention et le visage, et se couvrit d'une triste honte. Puis il dit : — Je souffre plus d'être surpris par toi dans la misère où tu me vois, que je n'ai souffert le jour où je quittai la vie. Je ne puis te refuser ce que tu demandes ; j'ai été précipité si bas pour avoir volé dans la sacristie les ornemens sacrés, et un autre fut accusé à tort de ce crime. Mais pour que tu ne te réjouisses pas de m'avoir vu, si tu sors jamais de ces lieux sombres, ouvre l'oreille à ma prédiction et écoute : Pistoïe d'abord se débarrasse des Noirs ; ensuite Florence renouvelle son peuple et ses mœurs. Mars soulève du Val de Magra un ouragan entouré de sombres nuages. On combattra sur les champs de Picène, au milieu d'une tempête impétueuse et terrible. Et voilà que tout à coup il déchire le brouillard, et tous les Blancs en seront foudroyés.

Et je l'ai dit pour te faire du chagrin.

CHANT XXV.

A ces mots, le voleur éleva ses mains en faisant les figues, et s'écria : — Prends-les, Dieu, je les fais pour toi.

Mais alors un serpent — depuis ce temps je les aime — se roula autour de son cou, comme pour dire : Je ne veux plus que tu parles. Un autre s'attacha à ses bras et les lia, se repliant par devant, de sorte qu'il ne pouvait plus faire un mouvement.

Ah! Pistoïe, Pistoïe, pourquoi ne décrètes-tu pas de tomber en cendres et de disparaître du monde, puisque ta perversité grandit tous les jours? Dans tous les cercles impies de l'enfer je n'ai point vu d'esprit plus téméraire envers Dieu, pas même celui qui tomba des murs de Thèbes (1).

Il s'enfuit sans plus dire une parole, et je vis un centaure plein de rage accourir en criant : — Où est-il, où est-il, le pervers? Je crois que la Maremme a moins de serpens qu'il n'en portait sur la croupe, jusqu'à l'endroit où commence la partie humaine. Sur son dos, au-dessous de la nuque, un dragon rampait avec les ailes étendues, et lançait du feu sur tous ceux qu'il rencontrait.

Mon maître me dit : — C'est Cacus, qui fit souvent un lac de sang sous les roches du mont Aventin. Il n'est pas dans la même fosse où sont ses frères, parce qu'il déroba frauduleusement le grand troupeau qu'il eut près de lui. Mais ses œuvres louches cessèrent sous la massue d'Hercule, qui le frappa de cent coups, et il n'en sentit pas dix.

Tandis que Virgile parlait ainsi, l'autre avait passé outre. Et trois esprits (2) arrivèrent sous le pont où nous étions; mais ni moi ni mon guide ne les vîmes que lorsqu'ils s'écrièrent : — Qui êtes-vous?

Nous cessâmes tout à coup de parler, et nous portâmes notre attention sur eux. Je ne les connaissais pas; mais il arriva, comme il arrive souvent par hasard, que l'un d'eux vint à nommer l'autre, en disant : — Où donc est resté Cianfa? Et moi, pour rendre mon guide attentif, je mis mon doigt sur ma bouche.

Et maintenant, lecteur, si tu hésites à croire ce que je vais raconter, ce ne sera pas étonnant, car moi-même qui l'ai vu, je le crois à peine.

Comme je regardais les esprits, un serpent, qui marchait sur six pieds, s'élança sur l'un des trois et l'enlaça tout entier. Avec les pieds du milieu il lui serra le ventre, avec ceux de devant il lui prit les bras, et enfonça ses dents dans l'une et dans l'autre joue. Il allongea ses pieds de derrière sur les deux cuisses, et glissant sa queue entre elles, la redressa le long des reins. Jamais le lierre ne se cramponna aussi fortement à l'arbre, que la bête horrible n'enlaça ses membres au corps du damné. L'âme et le serpent se fondirent comme s'ils eussent été de cire chaude, et mêlèrent leurs couleurs; et ni l'un ni l'autre ne paraissait plus ce qu'il était auparavant. C'est ainsi que devant la flamme brûlant le papier s'étend une couleur brune, qui n'est plus le blanc, et qui n'est pas encore le noir.

Les deux autres regardaient et criaient :—Hélas! Agnel, comme tu changes! voilà que tu n'es plus ni un ni deux!

Déjà les deux têtes n'en formaient plus qu'une, et nous pouvions voir leurs traits confondus dans une seule figure, où deux êtres étaient perdus.

Des quatre traits des bras il n'en resta plus que deux; les cuisses avec les jambes, le ventre et la poitrine, devinrent des membres qu'on n'a jamais vus. Tout aspect primitif y était effacé; l'image étrange paraissait contenir deux êtres, et n'en était pas un, et elle s'en allait à pas lents.

Ainsi que le lézard fouetté par le soleil, aux jours caniculaires, en changeant de buisson, traverse le chemin comme un éclair, ainsi s'élançait vers les deux esprits un petit serpent embrasé, livide et noir comme un grain de poivre. Il piqua l'un des deux à l'endroit par où nous prenons le premier aliment, et tomba étendu devant lui. Le blessé le regarda sans rien dire, mais, roidi sur ses pieds, il bâillait comme s'il eût été assailli par la fièvre ou par le

sommeil. Il regardait le serpent, et le serpent le regardait, l'un fumait par la plaie et l'autre par la bouche, et la fumée se rencontrait.

Que Lucain ne nous parle plus du malheureux Sabellus et de Nasidius, et qu'il écoute ce que je vais dire. Qu'Ovide ne nous parle plus de Cadmus et d'Aréthuse; s'il changea dans ses vers celui-là en serpent et celle-ci en fontaine, je n'en suis pas jaloux, car il n'a jamais transformé deux natures l'une en l'autre, de sorte que les deux formes fussent prêtes à échanger leur matière.

L'homme et la bête se répondirent ainsi. Le serpent fendit sa queue en fourche, et le blessé serra ses pieds ensemble. Ses cuisses et ses jambes se collèrent tellement entre elles, qu'en peu de temps il ne resta plus aucun signe pour distinguer le point de la jointure. La queue fendue prenait la forme qui se perdait chez l'homme, et tandis que la peau s'amollissait d'un côté, elle se durcissait de l'autre. Je vis les bras rentrer par les aisselles, et les deux pieds de la bête, qui étaient courts, s'allonger autant que les bras de l'autre s'étaient raccourcis. Les pieds de derrière du serpent tordus ensemble formèrent le membre que l'on cache, et celui de l'autre malheureux se fendait en deux. Tandis que la fumée couvre l'un et l'autre d'une couleur nouvelle et donne au serpent le poil qu'elle avait pris à l'homme, l'un se dresse et l'autre tombe à terre, sans tordre les prunelles impies sous lesquelles chacun d'eux changeait de museau. Celui qui était debout retira le sien vers les tempes, et de l'excédant de matière qui vint à cet endroit sortirent les oreilles des joues effilées. Ce qui ne courut pas en arrière et resta de trop dessina le nez au milieu de la figure, et donna aux lèvres leur grandeur naturelle. Celui qui rampait allongea son museau, et renfonça les oreilles dans sa tête, comme le limaçon rentre ses

cornes. Et sa langue, naguère unie et prête à parler, se fend, tandis que celle de l'autre, qui était fendue, se referme, et la fumée s'arrête. L'âme qui était devenue serpent siffle et fuit dans la vallée; l'autre crache sur elle, et lui dit en lui tournant ses nouvelles épaules: — Je veux que Buoso aussi rampe comme moi dans ce vallon.

Ainsi j'ai vu dans la septième enceinte les formes se changer tour à tour, et que la nouveauté m'excuse si ma plume ne cherche pas de fleurs. Or, quoique mes yeux fussent troublés et mon esprit égaré, les damnés ne purent s'enfuir assez secrètement que je ne reconnusse Puccio Sciancato; et c'était le seul des trois compagnons venus d'abord qui ne fût pas changé.

L'autre était celui que tu pleures, ô Gaville.

CHANT XXVI.

Réjouis-toi, ô Florence! tu es si grande, que tu étends ton aile sur la terre et sur la mer, et que dans l'enfer même ton nom est répandu. J'ai trouvé parmi les voleurs cinq de tes citoyens dont j'ai honte, et tu n'en tires pas un grand honneur. Mais si à l'approche du matin les songes sont vrais, tu sauras en peu de temps ce qu'on te souhaite à Prato comme ailleurs. Ce malheur fût-il déjà arrivé, ce ne serait pas assez tôt; que n'est-il arrivé? puisque cela doit être ainsi, car plus je vieillirai, plus il me sera lourd. Nous partîmes, et mon guide remonta par les mêmes roches qui nous avaient servi d'escalier pour descendre, et m'entraîna avec lui. Et poursuivant la route solitaire entre les éclats et les saillies du rocher, nos pieds ne s'en tiraient pas sans l'aide de nos mains.

Alors je m'attristai et je m'attriste encore, quand je re-

porte ma pensée à ce que j'ai vu, et je retiens mon cœur plus que jamais, pour qu'il ne coure pas sans que la vertu ne le guide ; et si ma bonne étoile ou une plus haute faveur m'ont donné quelque bien, je ne veux pas l'envier à moi-même.

Comme le villageois qui se repose au pied de la colline, dans la saison où celui qui éclaire le monde nous cache moins sa figure, à l'heure où la mouche fait place au moucheron, voit par milliers des vers luisans par la vallée dans laquelle il vendange ou il laboure, d'autant de flammes étincelait la huitième fosse, comme je pus le voir dès que je fus là d'où l'on découvrait le fond. Tel que celui qui fut vengé par les ours (1) vit le char d'Élie s'envoler, quand les chevaux cabrés s'élancèrent vers le ciel, au point qu'en les suivant des yeux, il ne pouvait rien voir que la flamme montant comme un nuage ; ainsi des flammes se suivaient au fond du gouffre, et chacune d'elles, sans montrer son larcin, recelait un pécheur.

Je m'étais dressé sur le bord du pont pour regarder, et si je ne m'étais tenu à une roche, je serais tombé sans être poussé. Et le maître, qui me vit si attentif, me dit :

— Dans ces feux il y a des âmes, et chaque âme se revêt du feu qui la brûle.

— Maître, répondis-je, en t'écoutant j'en suis plus sûr, mais je me doutais déjà que c'était ainsi, et j'allais te demander quelle âme est dans ce feu qui vient à nous tellement divisé vers la cime, qu'il paraît s'élever du bûcher où furent mis Étéocle et son frère ?

Il me répondit : — Dans ce feu sont tourmentés Ulysse et Diomède, et ils courent ensemble à la vengeance divine, comme ils couraient à leurs crimes. On pleure dans cette flamme la ruse du cheval qui ouvrit la porte d'où sortit la noble semence des Romains. On y pleure la fraude

pour laquelle Déidamie, quoique morte, se plaint encore d'Achille, et on y subit la peine pour l'enlèvement du Palladium (2).

— Maître, lui dis-je, s'ils peuvent parler du milieu de cette flamme, je t'en prie, et puisse ma prière en valoir mille, ne me refuse pas d'attendre ici jusqu'à ce que la flamme aux deux cornes soit arrivée près de nous, vois comme mon désir me penche vers elle.

Et lui à moi : — Ta prière est digne d'éloges, et pour cela je l'accepte, mais retiens ta langue. Laisse-moi parler, car j'ai déjà compris ce que tu veux ; mais comme ils furent Grecs, peut-être dédaigneraient-ils ton langage.

Dès que la flamme fut arrivée devant nous et que mon guide jugea propices l'heure et le lieu, je l'entendis parler en ces termes :

— O vous qui êtes deux dans la même flamme, si j'ai bien mérité de vous pendant ma vie, si j'ai mérité de vous peu ou beaucoup lorsque j'ai écrit dans le monde les vers sublimes, ne vous éloignez pas ; mais que l'un de vous nous dise en quel lieu il est allé se perdre et mourir.

La corne la plus élevée de la flamme antique commença à s'ébranler en murmurant, comme un feu tourmenté par le vent ; puis remuant çà et là la cime, comme une langue qui va parler, elle jeta une voix en dehors et dit :

— Quand je quittai Circé, qui me retint plus d'une année près de Gaëte, avant qu'Énée l'eût nommée ainsi, ni la douceur de mon fils, ni la pitié de mon vieux père, ni le saint amour qui devait rendre heureuse ma Pénélope, ne purent vaincre en moi l'ardeur qui m'entraînait à connaître le monde, les vices et les vertus des hommes ; mais je me mis à travers la grande mer ouverte, avec un seul navire et le peu de compagnons qui ne m'ont pas abandonné. J'ai vu l'un et l'autre rivage jusqu'à l'Espa-

gne, et Maroc et la Sardaigne, et les autres îles que cette mer baigne de ses eaux. Moi et mes compagnons nous étions déjà vieux et cassés lorsque nous arrivâmes à cet étroit canal où Hercule posa ses bornes, pour avertir l'homme de ne pas les franchir. Je laissai Séville à ma droite, comme j'avais laissé Cette à gauche.

« O frères, dis-je, qui par cent mille dangers êtes parvenus à l'occident, pour le peu qui vous reste de cette veille de vos sens, n'allez pas vous priver de connaître ce monde sans habitans qui est par delà le soleil; songez à votre origine : vous n'êtes pas faits pour vivre comme des brutes, mais pour chercher la vertu et la science. »

J'aiguillonnai tellement mes compagnons au voyage par cette courte harangue, qu'après j'aurais pu les contenir à peine. Et tournant notre poupe vers l'orient, de nos rames nous fîmes des ailes à notre vol insensé, gagnant toujours vers la gauche. La nuit voyait déjà toutes les étoiles de l'autre pôle, et le nôtre était si bas qu'il sortait à peine du niveau de la mer. Cinq fois l'éclat de la lune s'était rallumé et éteint sur le nouvel horizon, depuis que nous avions franchi la limite fatale, lorsqu'il nous apparut une montagne brunie par la distance, et elle me sembla si haute, que jamais je n'en avais vu de plus élevée. Nous nous réjouîmes; mais bientôt notre joie se changea en douleur; car un tourbillon partit de cette terre nouvelle et frappa le front du navire; il le fit tourner trois fois avec toutes les eaux; à la quatrième il fit aller la poupe en haut et la proue en bas, comme il plut à autrui, jusqu'à ce que la mer fût refermée sur nous.

CHANT XXVII.

Déjà la flamme s'était redressée et était devenue immobile, sans plus parler, et déjà elle s'éloignait congédiée par le doux poète, quand une autre flamme qui venait derrière elle nous fit tourner les yeux vers sa cime, à cause d'un bruit confus qui s'en échappait. Comme le bœuf sicilien qui poussa les premiers beuglemens par les cris de celui dont la lime l'avait façonné, et ce fut justice, mugissait par la voix de la victime, et, quoiqu'il fût d'airain, semblait percé par la douleur; ainsi les tristes paroles ne trouvant ni voie ni jour, se confondaient d'abord au bruit de la flamme; mais dès qu'elles eurent trouvé une issue par la cime en lui imprimant cette impulsion que la langue leur avait donnée à leur passage, nous entendîmes :

— O toi vers qui je dresse ma voix, et qui tout à l'heure parlais lombard en disant : — Maintenant tu peux t'en aller, je ne te retiens plus ; — quoique j'arrive un peu tard. peut-être, daigne rester un peu avec moi pour me parler, Tu vois que je reste moi, et que je brûle. Si on vient de te jeter dans ce monde aveugle de ce doux pays latin, d'où j'apporte ici tous mes crimes, dis-moi si les Romagnols ont la paix ou la guerre; car je fus des montagnes entre Urbin et la chaîne d'où s'échappe le Tibre.

J'écoutais encore attentif et penché, lorsque mon guide me touchant de côté, me dit : — Parle, toi, celui-là est Latin.

Et moi qui avais déjà la réponse toute prête, je commençai à parler sans tarder : — O âme qui es cachée sous la flamme, ta Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre

dans le cœur de ses tyrans; mais je n'y ai pas laissé de guerre ouverte. Ravenne est ce qu'elle a été long-temps, l'aigle de Polenta s'étend sur elle et couvre Cervia de ses ailes (1). La terre qui soutint la longue épreuve et fit un amas sanglant de Français, se trouve encore sous les griffes du lion vert, et le vieux et le nouveau dogue de Verrucchio, qui traitèrent si cruellement Montagna, percent de leurs dents leur proie accoutumée. Les villes de Lamone et de Santerno sont dominées par le lionceau au nid blanc, qui change de parti de l'été à l'hiver ; et la terre que baigne le Savio, comme elle est entre la plaine et la montagne, vit entre la tyrannie et la liberté. Or, je te prie de nous dire qui tu es ; ne sois pas plus dur qu'on ne l'a été envers toi, et puisse ton nom vivre long-temps sur la terre.

Quand la flamme eut rugi quelque temps à sa manière, elle remua çà et là sa pointe aiguë, et laissa échapper ce souffle :

— Si je croyais que ma réponse s'adressât à quelqu'un qui dût un jour retourner dans le monde, cette flamme cesserait de s'agiter; mais puisque jamais un être vivant n'est sorti de ce gouffre, si l'on dit vrai, je te réponds sans crainte d'infamie.

Je fus d'abord homme d'armes, ensuite cordelier, croyant que le cordon me suffirait pour faire amende, et certes mon espoir n'eût pas été trompé, sans le grand-prêtre, à qui mal en arrive! C'est lui qui me rejeta dans mes premiers péchés, et je veux que tu saches comment et pourquoi.

Tant que j'ai animé cette forme de chair et d'os que me donna ma mère, mes œuvres ne furent pas de lion, mais de renard. Je connus toutes les ruses et les sombres détours, et je maniai si bien mon art, que ma renommée s'étendit au bout de la terre. Quand je me vis arrivé à cet

âge où chacun devrait baisser les voiles et rouler les câbles, tout ce que j'aimais d'abord me déplut; et je me rendis à Dieu; repentant et confessant mes fautes; hélas! et cela m'aurait sauvé! Mais le prince des nouveaux Pharisiens, faisant la guerre près de Latran, non pas aux Sarrasins ni aux Juifs, — car tous ses ennemis étaient chrétiens, et aucun d'eux n'était allé vaincre Saint-Jean d'Acre, ni commercer dans les terres du Soudan, — méconnut en lui son souverain office et les ordres sacrés, et en moi ce cordon par lequel maigrissaient autrefois ceux qui le portaient. Et comme Constantin pria Sylvestre, aux monts de Soracte, de guérir sa lèpre, ainsi l'autre me pria de le guérir de sa fièvre orgueilleuse; il me demanda des conseils, et je me tus, parce que ses paroles me paraissaient d'un homme ivre.

Il ajouta : — Bannis le soupçon de ton cœur ; je t'absous d'avance, mais apprends-moi le moyen de renverser Pellestrino. Je puis ouvrir et fermer le ciel, comme tu le sais ; c'est pourquoi les clefs sont deux, et mon prédécesseur n'en a pas connu le prix.

Ces graves argumens me décidèrent, et croyant que le pire était de ne point parler, je dis : — Père, puisque tu me laves du péché où je vais tomber, promets beaucoup et tiens peu, et tu triompheras du haut de ton siége.

François vint me chercher après ma mort, mais un des noirs chérubins lui dit : — Ne l'emporte pas, ne me fais pas tort. Il doit venir là-bas avec mes damnés, parce qu'il a donné le conseil perfide, et depuis ce jour je l'ai tenu par les cheveux. Car on ne peut absoudre celui qui ne se repent pas, et on ne peut pas en même temps se repentir et vouloir, puisque la contradiction s'y oppose.

Hélas! comme je tressaillis quand il me saisit en disant : — Tu ne pensais donc pas que j'étais logicien? Il me

traîna devant Minos ; et celui-là replia huit fois sa queue autour de ses reins ; et quand il l'eut mordue avec rage, il cria : — Ce damné est de ceux que la flamme engloutit.

Voilà pourquoi je suis perdu où tu me vois, et pourquoi je marche ainsi vêtu du feu qui me dévore (2).

Quand il eut achevé de parler, la flamme s'en alla en gémissant, en tordant et en agitant sa flèche aiguë. Moi et mon guide, nous passâmes outre en suivant le rocher, jusqu'à l'autre arche jetée sur le fossé où sont punis ceux qui pèchent en semant la discorde.

CHANT XXVIII.

Qui pourrait, même en paroles libres de tout mètre, même en s'y prenant à plusieurs fois, décrire pleinement le sang et les plaies que je vis ? Certes aucune langue n'y suffirait, à cause de notre langage et de notre esprit, qui sont trop étroits pour comprendre ces choses. Quand on rassemblerait la foule innombrable condamnée à répandre son sang dans la plaine infortunée de la Pouille par le bras des Romains et par cette longue guerre où il se fit un si large butin d'anneaux, comme l'écrit Tite-Live, qui ne se trompe jamais ; et tous ceux qui sentirent la douleur des blessures pour avoir résisté à Robert Guiscard, et ceux dont les ossemens sont encore entassés à Cepperano, où tout Apulien fut menteur, et ceux de Tagliacozzo, où le vieux Allard vainquit sans armes ; quand tous ces morts étaleraient à la fois leurs membres percés ou mutilés, rien n'égalerait le spectacle hideux de la neuvième enceinte. Jamais tonneau qui perd le fond ou une douve, n'est troué comme un pécheur que je vis fendu du menton jusqu'à l'endroit qui pète. Ses entrailles pen-

daient entre ses jambes, les poumons étaient à nu, ainsi que le triste sac qui change en excrémens ce qu'on avale.

Tandis que j'attachais sur lui fixement ma vue, il me regarda et ouvrit sa poitrine avec sa main en disant : — Vois comme je me pourfends, vois comme Mahomet est déchiré. Devant moi s'en va pleurant Ali, le visage fendu du menton au crâne. Et tous les autres que tu vois ici ont semé sur la terre le scandale et le schisme, c'est pourquoi ils sont fendus ainsi. Là derrière est un diable qui nous frappe si cruellement, en faisant passer de nouveau chacun de cette foule au tranchant de son épée, quand nous avons fait le tour du triste chemin ; car nos cicatrices sont fermées quand nous reparaissons devant lui. Mais qui es-tu, toi qui t'arrêtes sur ce pont, pour retarder peut-être d'aller au supplice qu'on t'a infligé d'après tes aveux?

— La mort ne l'a pas encore atteint, et le péché ne l'amène pas aux tourmens, répondit mon maître ; mais pour lui donner de tout une pleine expérience, moi, qui suis mort, je dois le guider dans l'enfer de cercle en cercle, et cela est aussi vrai que je te parle.

Plus de cent esprits, en entendant ces mots, s'arrêtèrent dans le fossé pour me voir, et l'étonnement leur fit oublier leur supplice.

— Or donc, dis à frère Dolcino, toi qui dans peu verras peut-être le soleil, dis-lui, s'il ne veut pas me rejoindre ici bientôt, qu'il se pourvoie de vivres, afin que la neige en tombant n'apporte pas la victoire au Navarrois, car autrement il ne serait pas facile à celui-ci de le vaincre (1).

Après avoir levé le pied pour s'en aller, Mahomet me dit ces paroles, puis il l'étendit pour partir.

Un autre, dont la gorge était percée et le nez coupé jusqu'aux sourcils, et qui n'avait plus qu'une oreille, après s'être arrêté à me regarder avec surprise comme ses com-

pagnons, ouvrit le premier son gosier, qui était tout ensanglanté au dehors, et dit :

— Toi, qui n'es pas puni pour tes crimes, et que j'ai déjà vu là-haut au pays des Latins, si une trop grande ressemblance ne me trompe pas, souviens-toi de Pierre de Médicina, si tu revois jamais la douce plaine qui s'abaisse de Vercelli à Marcabo (2) ; et fais savoir aux deux meilleurs citoyens de Fano, à messire Guido et à messire Angiolello, que si les prévisions d'ici-bas ne sont pas vaines, ils seront précipités de leur vaisseau, et noyés une pierre au cou près de la Cattolica, par la trahison d'un tyran parjure. Entre les îles de Chypre et de Majorque, Neptune n'a jamais vu commettre un si grand crime, ni par les pirates, ni par la race des Grecs. Ce traître, qui ne voit que d'un œil, et qui gouverne le pays qu'un de mes compagnons n'aurait pas voulu connaître, les fera venir pour traiter avec lui, puis il fera si bien que pour apaiser le vent de Focara ils n'auront plus besoin ni de vœux ni de prières.

Et moi à lui : — Dis-moi, et montre-moi, si tu veux que je porte là-haut de tes nouvelles, quel est donc ce damné qui n'aurait pas voulu voir ce pays ?

Alors il porta la main à la mâchoire d'un de ses compagnons et lui ouvrit la bouche en s'écriant : — Le voici, il ne peut pas parler. Exilé, il dissipa les doutes de César en disant que celui qui est prêt perd toujours à attendre.

Oh ! qu'il me paraissait effrayé, avec sa langue coupée dans le gosier, ce Curion (3) qui avait été si hardi à parler !

Et un autre qui avait les deux mains tronquées, en levant ses moignons dans l'air sombre, tellement que le sang coulait sur sa figure, s'écria : — Tu te souviendras aussi de Mosca. Hélas ! c'est moi qui dis ce mot ; la chose

faite a toujours une fin, et ce fut le germe fatal pour les Toscans...

— Et la mort de ta race! ajoutai-je.

Et lui, accumulant douleur sur douleur, s'en alla comme un homme fou de désespoir (4).

Et moi, je restai à regarder la foule, et je vis une chose que je n'oserais jamais raconter tout seul, sans autre preuve. Mais ma conscience me rassure, cette fidèle compagne qui couvre d'une cuirasse l'homme qui se sent pur.

Je vis certes, et il me semble que je le vois encore, un buste sans tête, marcher comme marchaient les autres de ce triste troupeau. Il tenait sa tête coupée, suspendue a sa main par les cheveux, comme une lanterne, et cette tête nous regardait et criait : Hélas!

Il se servait ainsi de flambeau à lui-même; c'étaient deux en un, un en deux; comment cela peut-il être, celui-là seul le sait qui punit ainsi!

Quand il se trouva debout au pied du pont, il leva haut son bras avec toute la tête, pour approcher de nous ses paroles, qui furent :

— Vois donc ma peine atroce, toi qui en respirant viens visiter les morts, vois s'il en est une plus grande que la mienne. Et pour que tu portes de mes nouvelles, apprends que je suis Bertrand de Born (5); c'est moi qui donnai le mauvais conseil au roi Jean. J'armai l'un contre l'autre le père et le fils, ce que fit Achitophel entre Absalom et David, avec son perfide aiguillon. Et comme j'ai séparé des personnes si proches, je porte, hélas! mon cerveau séparé de son principe, qui est dans ce tronc.

Ainsi s'observe en moi la peine du talion.

CHANT XXIX.

La foule immense et les plaies diverses avaient tellement enivré mes yeux, qu'ils avaient envie de se mettre à pleurer.

Mais Virgile me dit : — Que regardes-tu ? Pourquoi ta vue s'attache-t-elle encore à ces ombres tristes et mutilées ? Tu n'as pas fait ainsi dans les autres fosses ; songe, si tu crois compter ces âmes, que la vallée a vingt-deux milles de tour. Et déjà la lune est sous nos pieds, le temps qu'on nous accorde désormais est bien court, et nous avons bien autre chose à voir que ce que tu vois.

—Si tu avais observé, lui répondis-je, pourquoi je regardais ainsi, peut-être m'aurais-tu permis de rester encore.

Mon guide s'en allait déjà, et je le suivais, quand je commençai cette réponse, puis je continuai : — Dans cette fosse où mon regard plongeait avec tant d'avidité, je crois qu'un esprit de ma famille pleure la faute qu'on expie là-bas si durement.

Alors mon maître reprit : — Que ta pensée désormais ne se reporte plus sur lui ; songe à autre chose, et qu'il reste où il est ; car je l'ai vu au pied du pont, te montrer du doigt et te menacer fortement, et je l'ai entendu nommer Geri del Bello (1). Tu étais alors si complétement occupé de celui qui fut le seigneur de Hautefort, que tu n'as regardé du côté de l'autre que quand il a disparu.

— O mon guide ! lui dis-je, sa mort violente, que n'ont pas encore vengée ceux qui ont partagé son offense, l'a peut-être indigné ; voilà pourquoi, je pense, il s'en est allé sans me parler : aussi la pitié que j'ai pour lui n'en est-elle que plus grande.

Nous parlâmes ainsi jusqu'à l'endroit du rocher d'où l'on découvrirait, s'il y avait plus de jour, l'autre vallée jusqu'au fond. Lorsque nous arrivâmes sur la dernière enceinte de Malébolge, et que ses reclus furent exposés à nos regards, des gémissemens me percèrent l'âme avec leurs traits de fer, et je couvris mes oreilles avec mes deux mains.

Il y aurait autant de douleurs, si les maux que renferment les hôpitaux de Valdichiana, entre juillet et septembre, et ceux de la Sardaigne et de la Maremme étaient entassés tous ensemble dans la même fosse; et il en sortait cette odeur infecte qu'exhalent les membres gangrenés. Nous descendîmes jusqu'au dernier bord de ce long rocher, à main gauche, et ma vue alors pénétra plus vive jusqu'au fond, où l'infaillible justice, ministre du Seigneur, punit les faussaires qu'elle relègue ici.

Je ne crois pas qu'il y eut une plus grande tristesse à voir à Égine tout le peuple malade (2), lorsque l'air fut si plein de contagion, que les animaux, jusqu'au plus petit ver, périrent tous; et que le monde antique, comme l'assurent les poètes, se repeupla avec la semence des fourmis; qu'à considérer dans la sombre vallée les esprits entassés qui languissaient par monceaux. L'un gisait sur le ventre, l'autre sur le dos de son voisin; un troisième se traînait en rampant sur la route désolée.

Nous marchions pas à pas, sans parler, regardant et écoutant les malades qui ne pouvaient soulever leur corps. J'en vis deux assis, appuyés l'un sur l'autre, comme on appuie une tourtière sur l'autre tourtière pour les chauffer; et les deux pécheurs étaient couverts de croûtes des pieds à la tête. Jamais le palefrenier qui est attendu par son maître, ou par celui qui veille contre son gré, n'a fait courir son étrille avec tant de fureur, que ces damnés se

déchirant de leurs ongles, pour soulager la rage de leur démangeaison, qui n'a pas d'autre secours. Et leurs ongles arrachaient la gale comme un couteau écaillerait un scare ou tout autre poisson qui a de plus larges écailles.

— O toi qui t'écorches avec tes doigts, dit mon guide à l'un de ces pécheurs, et qui changes à chaque instant tes mains en tenailles, dis-moi si quelque Latin se trouve parmi vous, et puisse ton ongle suffire éternellement à ce travail.

— Nous deux, que tu vois si défigurés, nous sommes Latins, répondit l'un d'eux en pleurant; mais qui es-tu toi-même, qui t'informes de nous?

Et mon guide répondit : — Je descends de rocher en rocher avec ce vivant, et je dois lui montrer l'enfer.

Alors ils cessèrent de s'appuyer l'un contre l'autre, et chacun d'eux se retourna vers moi avec d'autres esprits qui avaient par contre-coup entendu ces paroles. Mon maître se serra contre moi en disant : — Demande-leur ce que tu veux. Et je parlai ainsi, puisqu'il le permettait :

— Puisse votre nom ne pas s'effacer du souvenir des hommes, et vivre pendant bien des soleils! Mais dites-moi qui vous êtes et quel est votre pays; que votre supplice honteux et dégoûtant ne vous empêche pas de vous faire connaître.

— Je fus d'Arezzo, répondit l'un d'eux, et Albero de Sienne me fit jeter au feu; mais ce qui causa ma mort ne m'a pas conduit ici. Il est vrai que je lui avais dit un jour en plaisantant : Je saurai voler dans les airs; et lui, qui avait beaucoup de curiosité et peu d'esprit, exigea que je lui apprisse cet art; et seulement parce que je n'en fis pas un Dédale, il me fit brûler par un homme qui le regardait comme son fils. Mais l'infaillible Minos m'a condamné dans la dernière des dix fosses, à cause de l'alchimie que j'ai pratiquée dans le monde (3).

Et je dis au poète : — Fut-il jamais une nation plus vaine que la siennoise? Non certes, pas même la française!

Et l'autre lépreux, qui entendit mes paroles, répondit : — Exceptes-en le Stricca, qui sut si bien modérer ses dépenses, et Nicolas, qui fit le premier la riche découverte du girofle dans le jardin où vient cette semence; exceptes-en cette bande joyeuse avec laquelle Caccia d'Asciano dissipa ses bois et ses vignes, et où l'Abbagliato montra sa sagesse.

Et si tu veux connaître celui qui te seconde ainsi contre les Siennois, fixe ton œil sur moi pour bien envisager ma figure, et tu verras que je suis l'ombre de Capocchio (4). Je falsifiai les métaux par l'alchimie, et tu dois te souvenir, si tes traits ne me trompent pas, que je fus un singe bien adroit de ma nature.

CHANT XXX.

Dans le temps où Junon était courroucée, comme elle le montra plusieurs fois, contre la race des Thébains, à cause de Sémélé, Athamas devint si insensé, qu'en voyant sa femme qui venait vers lui portant de chaque main un enfant, il s'écria : — Tendons les filets, pour que je prenne la lionne et les lionceaux au passage. Ensuite il étendit ses serres cruelles, et saisissant l'un de ses fils, qui avait nom Léarque, lui fit décrire un cercle autour de sa tête, et le brisa contre un rocher, et la pauvre mère se noya avec l'autre enfant. Et lorsque la fortune eut renversé la grandeur des Troyens qui osaient tout, et que roi et royaume furent anéantis d'un seul coup, Hécube, malheureuse, désolée, captive, après avoir vu périr Polyxène, après avoir trouvé son Polydore aux bords de la mer, forcenée, se mit à aboyer

comme un chien, tant la douleur avait bouleversé son esprit!

Mais ni les fureurs de Thèbes, ni celles des Troyens, n'ont jamais excité si vivement les bêtes fauves ou les hommes, qu'elles poussaient deux ombres pâles et nues que je vis courir en mordant, comme un porc échappé de sa bauge. L'une d'elles atteignit Capocchio, le saisit par la nuque, et l'entraînant avec elle, lui fit labourer le sol avec le ventre. Et l'Arétin, qui resta tout tremblant, me dit :

— Ce furieux est Gianni Schicchi, et il s'en va ainsi déchirant les autres (1).

— Puisse l'autre esprit ne pas te percer de ses dents, lui dis-je; mais apprends-moi, de grâce, qui il est, avant qu'il ne disparaisse.

Et lui à moi : — C'est l'âme antique de Myrrha l'impie, qui aima son père d'un amour sacrilége, et qui vint pécher avec lui, se déguisant sous la forme d'une autre, comme l'ombre qui court plus loin, pour gagner la plus belle cavale du haras, consentit à prendre le nom de Buoso Donati, et testa, en donnant au testament sa forme légale.

Lorsque les deux enragés sur lesquels j'avais arrêté mon regard furent passés, je me retournai pour voir les autres misérables. J'en vis un qui aurait eu la forme d'un luth, s'il avait eu l'aine coupée au-dessus de la fourche des jambes. La grave hydropisie qui, en détournant le cours des humeurs, rend les membres si disproportionnés, que le visage ne répond plus au ventre, lui faisait tenir la bouche entr'ouverte, comme l'étique dévoré par la soif relève une lèvre, et renverse l'autre sur le menton.

— O vous qui êtes exempts de tout supplice, et je ne sais pourquoi, dans ce monde misérable, nous dit-il, regardez et voyez le malheur de maître Adam ; j'ai eu de mon vivant tout ce que j'ai voulu, et maintenant, hélas!

je désire une goutte d'eau. Les petits ruisseaux qui du haut des vertes collines du Casentino s'écoulent dans l'Arno, en creusant leurs canaux sur une terre froide et humide, me sont toujours présens, et ce n'est pas en vain, car leur vue me dessèche encore plus que le mal qui décharne mon visage. La sévère justice qui me punit se sert du lieu où j'ai péché pour donner plus d'élan à mes soupirs. Là est Romena, où j'ai falsifié la monnaie frappée au coin de saint Jean-Baptiste, ce qui me fit laisser mon corps brûlé sur la terre. Mais si je pouvais voir ici les tristes âmes de Guido, d'Alexandre ou de leur frère, je ne donnerais pas cette vue pour les eaux de Fonte-Branda (2). L'une d'elles est déjà dans l'enfer, si les ombres enragées qui parcourent l'abîme n'ont pas menti; mais à quoi cela peut il me servir, puisque mes membres sont liés? Si j'étais encore assez léger pour pouvoir avancer d'une ligne en cent ans, je me serais déjà mis en route pour la chercher dans cette foule immonde, quoique la vallée ait onze milles de tour, et un demi-mille de largeur. C'est à cause de ces pervers que je suis de cette foule; ce sont eux qui m'ont fait battre des florins qui avaient trois carats d'alliage.

Et je lui dis : — Quels sont les deux malheureux qui fument comme une main mouillée en hiver, et qui gisent serrés l'un contre l'autre à ton côté droit?

— Je les ai trouvés ici, et ils n'ont pas fait un mouvement, me répondit-il, depuis le jour que je tombai dans ce gouffre; et je crois qu'ils resteront ainsi immobiles pendant l'éternité. L'une est la femme fourbe qui accusa Joseph, l'autre est le fourbe Sinon, le Grec de Troie; une fièvre aiguë leur fait exhaler ces vapeurs fétides. Et l'un de ces damnés, qui s'indigna peut-être de ce titre infâme, frappa de son poing le ventre creux de l'hydropique; et le ventre sonna comme un tambour; alors maître Adam le

frappa au visage d'une main qui ne parut pas moins dure, en lui disant :

— Quoique je ne puisse pas me remuer à cause de mes membres alourdis, mon bras est assez libre pour cet office.

Et Sinon répondit : — Quand tu marchais aux flammes, ton bras n'était pas si agile ; mais il l'était autant, et bien plus, quand tu battais monnaie.

Et l'hydropique : — Tu dis vrai cette fois ; mais tu n'as pas dit la vérité lorsqu'on te la demanda à Troie.

— Si mes paroles étaient fausses, toi, tu as falsifié la monnaie, reprit Sinon. Je suis ici pour une seule faute, et toi pour plus de crimes qu'aucun démon.

— Souviens-toi, parjure, du cheval, répondit celui qui avait le ventre enflé, et sois puni par cela même que tout le monde le sait.

— Et toi, sois puni par la soif qui crevasse ta langue, et par l'eau pourrie qui fait de ton ventre comme une haie devant tes yeux.

Et le faux monnayeur : — Ta bouche s'ouvre comme toujours pour mal parler ; car si j'ai soif, et si je suis enflé par l'humeur, tu es dévoré par la fièvre, et ta tête est brûlante ; il ne faudrait pas te prier long-temps pour te faire lécher le miroir de Narcisse.

J'étais entièrement occupé à les écouter, quand mon maître me dit : — Prends garde, peu s'en faut que je ne me fâche avec toi.

Lorsque j'entendis mon guide me parler avec colère, je me tournai vers lui si honteux, qu'en y pensant j'en rougis encore. Et comme un homme qui rêve son malheur, et qui tout en rêvant espère rêver, si bien qu'il souhaite une chose qui est, comme si elle n'était pas, ainsi je demeurai sans pouvoir parler, car j'aurais voulu m'excuser, et je m'excusais en effet sans le savoir.

— Des fautes plus graves que la tienne sont expiées par moins de honte, dit le maître ; aussi, console-toi, et imagine-toi que je suis toujours à ton côté, s'il t'arrive par hasard d'être témoin d'une semblable querelle, car vouloir entendre ces choses est une basse envie.

CHANT XXXI.

La même langue qui m'avait blessé d'abord et qui avait couvert mes joues de rougeur, m'offrit ensuite la guérison. Ainsi, la lance d'Achille et de son père avait coutume, dit-on, de blesser et de guérir les blessures. Nous laissâmes derrière nous la misérable vallée, traversant en silence le bord qui l'environne. Là, c'était moins que nuit et moins que jour, et ma vue s'étendait peu devant moi; mais j'entendis retentir un cor si éclatant, qu'il aurait étouffé le bruit du tonnerre; et le son de ce cor, m'attirant dans sa direction, concentra mes regards sur le point d'où il venait. Après la malheureuse déroute, lorsque Charlemagne perdit la sainte entreprise, Roland ne fit pas entendre des sons plus terribles (1).

Je fis quelques pas, ayant le visage dirigé vers ce côté. lorsqu'il me sembla voir plusieurs tours élevées, et je dis :

— Maître, quelle est cette terre?

Et lui à moi : — C'est parce que tu veux voir de trop loin dans ces ténèbres que ton imagination s'égare. Quand tu seras arrivé là, tu verras combien la distance peut tromper les sens. Hâte-toi donc un peu.

Puis il me prit doucement par la main et me dit :

— Avant d'aller plus loin, pour que la chose te paraisse moins étrange, sache que ce ne sont pas des tours ; mais des géants ; et enfoncés jusqu'au nombril dans le puits, ils en bordent l'ouverture.

Ainsi, quand le brouillard se dissipe, l'œil distingue peu à peu les objets cachés par la vapeur qui encombrait l'air; ainsi, perçant le nuage épais et obscur, à mesure que je me rapprochais du rivage, l'erreur fuyait et ma peur redoublait; car de même que Montereggione(2) couronne de tours le circuit de ces murailles, de même sur le bord qui environne le puits, s'élevaient à mi-corps comme des tours les horribles géans, que Jupiter menace encore quand il tonne. Et je voyais déjà la face de l'un d'eux, les épaules, la poitrine, une grande partie du ventre, et les deux bras tombant le long de ses flancs.

Certes, la nature a bien fait quand elle a cessé de créer de semblables animaux, pour enlever à Mars ces terribles exécuteurs, et si elle ne se repent pas des éléphans et des baleines, ceux qui réfléchissent doivent reconnaître combien elle est juste et sage, car lorsque le raisonnement de l'esprit vient se joindre à la méchanceté et à la force, l'homme ne peut y opposer aucune résistance.

La face du géant me paraissait longue et grosse comme la boule de Saint-Pierre à Rome, et ses autres ossemens étaient dans ces proportions, si bien que le bord qui en couvrait la moitié inférieure, en laissait paraître tant au dehors, que trois Frisons n'auraient pu atteindre ses cheveux, car j'en voyais trente grandes palmes du point où l'homme attache sa ceinture, jusqu'au bord du puits.

— *Raphel mai amech zabi almi*, s'écria la bouche affreuse qui ne pouvait pas chanter de psaumes plus doux.

Et mon maître, se tournant vers lui : — Ame insensée, prends ton cor et soulage-toi, quand la colère ou quelque autre passion te tourmente. Cherche autour de ton cou, et tu trouveras la courroie qui l'y tient attaché; âme confuse, vois comme il te sillonne la poitrine.

Ensuite il me dit : — Il s'accuse lui-même, c'est Nem-

brod, et c'est à cause de sa folle entreprise qu'on ne parle pas dans le monde la même langue. Laissons-le et ne perdons pas nos paroles, car toutes les langues sont pour lui comme la sienne, que nul ne comprend (3).

Nous fîmes donc un plus long détour à gauche, et à la portée d'une arbalète, nous trouvâmes un autre géant plus terrible et plus grand. Je ne saurais dire quel avait été le maître qui l'avait garrotté ainsi; mais son bras gauche était attaché sur sa poitrine, et son bras droit sur son dos, par une chaîne qui l'enlaçait depuis le cou jusqu'en bas, et se roulait cinq fois autour de la partie de son corps qu'on voyait hors du puits.

— Ce téméraire a voulu mesurer sa puissance contre le souverain Jupiter, dit mon guide, et voilà la récompense qu'il a gagnée. Il se nomme Éphialte, et il fit ses grands exploits lorsque les géans firent peur aux dieux; il ne peut plus remuer le bras dont il se servait si bien (4).

Et moi à lui : — Je voudrais, si cela m'est permis, voir de mes propres yeux l'immense Briarée.

Alors il répondit : — Tu verras près d'ici Antée, qui est libre et qui parle; il nous déposera au fond de l'enfer. Celui que tu veux voir est bien plus loin, il est lié et ressemble à celui-ci, seulement son aspect est plus féroce.

Jamais tremblement de terre le plus terrible n'agita une tour avec autant de violence que n'en mit Éphialte à s'ébranler tout à coup. Alors je redoutai la mort plus que jamais, et il ne fallait que la peur pour me tuer, si je n'avais aperçu les liens.

Nous avançâmes encore, et nous arrivâmes près d'Antée, qui dépassait le puits de cinq aunes, sans la tête.

— O toi, qui dans l'heureuse vallée où Scipion hérita d'une gloire éternelle, lorsque Annibal et les siens prirent la fuite, as apporté mille lions pour butin, toi qui

fais croire encore aujourd'hui que les fils de la terre auraient été vainqueurs, si tu avais combattu avec tes frères, ne refuse pas de nous déposer au fond de l'abîme où le Cocyte est durci par la glace; ne nous envoie ni à Titye ni à Typhée. Cet homme peut donner ce que vous désirez; baisse-toi donc, et ne tords pas ton visage. Il peut rendre honneur à ton nom dans le monde; car il vit, et il attend encore une longue existence, si la grâce ne le rappelle pas avant son temps.

Ainsi dit le maître, et le géant étendit à la hâte ses deux mains, dont Hercule avait senti l'étreinte terrible, et prit mon guide.

Lorsque Virgile se sentit saisir, il me dit : — Approche-toi afin que je te prenne. Et il fit de nous deux un seul faisceau. Telle qu'apparaît la Garisenda à ceux qui la regardent du côté où elle penche, lorsqu'un nuage passe au-dessus d'elle, et qu'elle s'incline vers lui, tel me parut Antée pendant que je m'attendais à le voir se baisser, et il y eut un moment où j'eusse préféré descendre par un autre chemin. Mais il nous posa doucement au fond de l'abîme où Lucifer et Judas sont tourmentés, et sans s'arrêter ainsi courbé, il se releva comme le mât d'un navire.

CHANT XXXII.

Si j'avais des rimes âpres et rauques, comme il conviendrait au gouffre maudit sur lequel reposent tous les autres rochers, je presserais le suc de ma pensée avec plus d'abondance ; mais n'ayant pas cet art, je me hasarde à parler avec crainte. Car ce n'est pas une entreprise à prendre en plaisanterie que de décrire le fond de tout l'univers, et ce n'est pas l'œuvre d'un enfant qui balbutie à peine. Mais

puissent ces mêmes femmes qui aidèrent Amphion à élever les murs de Thèbes, aider aussi mes chants, afin que mes paroles ne restent pas au-dessous des choses que je vis.

O race d'hommes maudite sur toutes les autres, qui gémis dans ce lieu dont il est dur de parler, mieux aurait valu pour toi être des chèvres ou des brebis sur la terre!

Aussitôt que nous fûmes au fond du puits obscur sous les pieds du géant, mais beaucoup plus bas, et tandis que je contemplais encore les parois élevées, j'entendis qu'on me disait :

— Prends garde où tu marches; n'écrase pas avec la plante de tes pieds les têtes de tes frères malheureux, harassés!

À ces mots je me tournai, et je vis devant moi et sous mes pieds un grand lac, qui par sa glace ressemblait plutôt à du verre qu'à de l'eau. Jamais un voile plus épais ne couvrit en hiver le cours du Danube en Autriche, ou du Tanaïs sous le ciel glacé, que ne l'était celui qu'on voyait dans ce lieu, et sur lequel les monts Tabernick et Pietrapana seraient tombés sans le faire craquer à sa surface. Et comme la grenouille se met à coasser le museau hors de l'étang, à l'heure où la villageoise rêve souvent de glaner, ainsi ces ombres désolées, livides, jusqu'aux parties honteuses de leur corps, étaient enfoncées dans la glace, et leurs dents claquaient comme des becs de cigognes. Leur face était tournée en bas; leur bouche attestait leur froid, et leurs yeux la douleur de leur âme. Lorsque j'eus regardé quelque temps autour de moi, je baissai l'œil à mes pieds, et je vis deux pécheurs si étroitement serrés l'un contre l'autre que leurs cheveux se mêlaient.

— Dites-moi, qui êtes-vous, m'écriai-je, vous qui collez ainsi vos poitrines?

Et ils plièrent leurs cous en arrière, et après avoir levé leurs têtes vers moi, les pleurs qui mouillaient leurs yeux débordèrent par leurs paupières, et le froid condensant leurs larmes entre elles, les referma. Jamais crampon n'a serré deux planches avec plus de force; c'est pourquoi les deux pécheurs, vaincus par la rage, s'entrechoquèrent comme deux boucs.

Et un autre qui avait perdu par le froid ses deux oreilles, et qui tenait aussi sa face baissée, me dit : — Pourquoi te mires-tu en nous? Si tu veux savoir les noms de ces deux damnés, apprends que la vallée où coule le Bisenzio obéissait à eux et à leur père Albert (1). Ils sont sortis du même sein, et tu peux parcourir tout le cercle de Caïn, tu ne trouveras pas une âme qui ait plus mérité d'être enfoncée dans la glace; non pas celle à qui Artus perça d'un seul coup la poitrine à jour, ni Focaccia, ni celle qui intercepte ma vue avec sa tête, et qui fut nommée Sassol Mascheroni; si tu es Toscan, tu dois la connaître. Et pour que tu ne m'obliges pas à parler davantage, sache que je suis Camicion de Pazzi, et j'attends Carlino, dont les crimes seront mon excuse.

Je vis ensuite mille visages rendus violets par le froid, c'est pourquoi le souvenir de ce lac glacé me donne et me donnera toujours un frisson. Et tandis que nous nous dirigions vers le centre où gravitent tous les poids, et que je tremblais sur la glace éternelle, je ne sais si ce fut ma volonté, ou le hasard, ou la destinée, mais en marchant au travers de ces têtes, je heurtai rudement du pied l'une d'elles.

Le pécheur s'écria en pleurant : — Pourquoi m'écrases-tu? si tu ne viens pas augmenter la vengeance de Mont-Aperti, pourquoi me tourmentes-tu?

Et moi : — O mon maître! attends-moi ici, que je sorte

d'un doute à l'égard de cette ombre, puis tu me presseras autant que tu voudras.

Mon guide s'arrêta, et je dis à celui qui blasphémait encore horriblement : — Quel es-tu, toi qui gourmandes ainsi les autres?

— Or, quel es-tu toi-même, répondit-il, qui t'en vas dans l'Anténora (2) en foulant nos têtes si rudement, que, fusses-tu vivant, ce serait encore trop dur?

— Je suis vivant, repris-je, et si tu es avide de renommée, il peut t'être doux que je mette ton nom dans mes vers.

Et lui à moi : — C'est le contraire que je désire. Ote-toi de là, et ne me tourmente pas davantage, car tu nous flattes mal sur ce lac.

Alors je le saisis par la peau du crâne, et je dis : — Il faudra bien que tu te nommes, ou pas un cheveu ne te restera ici.

Et lui à moi : — Tu peux m'arracher tous mes cheveux, je ne te dirai, ni te montrerai qui je suis, quand tu me tomberais mille fois sur la tête.

J'avais déjà roulé ses cheveux dans ma main, et je lui en avais arraché plus d'une mèche, tandis qu'il aboyait avec le visage baissé, lorsqu'un autre s'écria : — Qu'as-tu, Bocca (3)? Il ne te suffit donc pas de grincer des dents, sans aboyer? quel démon te tourmente?

— Maintenant, repris-je, je ne veux plus que tu parles, traître maudit, à ta honte je porterai là-haut de vraies nouvelles de toi.

— Va-t'en, répondit-il, et dis ce que tu voudras; mais n'oublie pas, si tu sors de ce lieu, de parler de celui dont la langue a été si prompte. Il pleure ici l'argent des Français. Tu pourras dire : J'ai vu Buoso de Duèra (4), là où les pécheurs sont dans la glace. Si on te demandait qui était en-

core en ce lieu, tu as à ton côté Beccheria, à qui Florence a coupé la gorge. Jean de Soldanieri, est, je crois, un peu plus loin, avec Ganellone et Tribaldello, qui ouvrit pendant la nuit les portes de Faënza.

Nous avions déjà quitté cette ombre, quand je vis deux pécheurs glacés dans un trou, placés tellement que la tête de l'un servait de chapeau à l'autre. Et comme un affamé mord dans le pain, ainsi le damné qui tenait l'autre sous lui, enfonça sa dent à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque. De même que Tydée rongea dans sa rage les tempes de Ménalippe (5), de même il lui dévorait le crâne et lui rongeait la cervelle.

— O toi qui montres par un acharnement de bête fauve tant de haine à celui que tu manges, dis-moi ce qu'il t'a fait, lui dis-je, à cette condition, que si tu te plains de lui avec justice, en sachant qui vous êtes, et quel a été son crime, je t'en vengerai dans le monde, si cette langue avec laquelle je parle ne se sèche pas.

CHANT XXXIII.

Le pécheur souleva sa bouche de son affreux repas, et l'essuya aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière, puis il dit :

— Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée dont le seul souvenir m'oppresse le cœur avant que j'en parle. Mais si mes paroles doivent être une semence qui porte un fruit d'infamie au traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer tout à la fois. Je ne sais qui tu es, ni comment tu es descendu ici-bas, mais tu me parais Florentin, si j'en crois ton accent. Tu dois savoir que je fus le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger (1). Or, je te

dirai pourquoi je suis ici son voisin. Comment par l'effet de ses mauvaises pensées, en me fiant à lui, je fus pris et ensuite mis à mort, il est inutile de le dire; mais ce que tu ne peux pas avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle. Écoute, et tu sauras s'il m'a offensé. Un étroit soupirail de cette prison qui a pris, depuis moi, le nom de tour de la Faim, et dans laquelle bien d'autres encore seront enfermés, m'avait laissé voir plusieurs fois par son ouverture la lune accomplir sa carrière, quand je fis le rêve horrible qui déchira devant moi le voile de l'avenir.

Celui-ci me paraissait, comme un maître et seigneur, chasser le loup et les louveteaux vers la montagne qui cache Lucques aux regards des Pisans. Avec des chiennes maigres, dressées, dévorantes, les Gualandi, les Sismondi, les Lanfranchi, couraient devant lui à leur poursuite. En peu de temps le père et ses petits me paraissaient épuisés, et je voyais les dents aiguës des chiens déchirer leurs flancs.

Quand je fus réveillé avant l'aurore, j'entendis mes enfans, qui étaient avec moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es bien cruel si tu ne me plains déjà, en songeant à ce que mon cœur présageait, et si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu?

Déjà ils étaient réveillés, et l'heure approchait où l'on nous apportait notre pain, et chacun de nous tremblait de son rêve, quand j'entendis clouer sous moi la porte de l'horrible tour; alors je regardai fixement mes enfans sans prononcer un mot. Je ne pleurais pas; mon cœur était devenu de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon Anselmuccio me dit: —Tu me regardes ainsi, père, qu'as-tu?

Cependant je ne pleurais pas, je ne répondis pas, tout ce jour ni la nuit suivante, jusqu'à ce que le soleil se leva de nouveau sur le monde. Comme un faible rayon se

fut glissé dans la prison douloureuse, et que j'eus reconnu mon propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfans croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup en disant : — O père ! il nous sera moins douloureux si tu manges de nous ; tu nous as vêtus de ces misérables chairs, tu peux nous en dépouiller.

Alors je m'apaisai pour ne pas les contrister davantage ; tout ce jour et l'autre qui suivit nous restâmes tous muets. Ah ! terre, dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

Lorsque nous atteignîmes le quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds en disant :— Tu ne m'aides pas, mon père ! Là il mourut, et comme tu me vois, je les vis tomber tous les trois, un à un, entre le cinquième et le sixième jour, et je me mis, déjà aveugle, à les chercher à tâtons l'un après l'autre, et je les appelai pendant trois jours alors qu'ils étaient déjà morts.... Puis la faim l'emporta sur la douleur.

Quand il eut achevé, avec les yeux hagards, il reprit le pauvre crâne dans ses dents, qui broyaient l'os avec la rage d'un chien.

O Pise, opprobre de ces belles contrées où résonne le si, puisque tes voisins sont lents à te punir, que les îles de la Capraja et de la Gorgona s'ébranlent, et qu'elles ferment comme d'une haie les bouches de l'Arno, afin que tous tes habitans soient noyés dans tes murs ! car si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes forteresses, tu ne devais pas mettre ses enfans à une telle croix ! Leur jeune âge, ô Thèbes nouvelle, rendait innocens Uguccione et Brigata, et les deux autres que mon chant nomme plus haut.

En avançant encore, nous arrivâmes là où la glace serre d'une plus rude enveloppe d'autres damnés, qui au lieu d'avoir leurs têtes penchées en bas, sont renversés sur le dos.

Là les pleurs même empêchent de pleurer, et la douleur, qui trouve un tel obstacle sur les yeux, retombe sur le cœur et redouble l'angoisse, car les premières larmes se condensent, et, semblables à des visières de cristal, remplissent tout le creux des paupières. Et quoique le froid qui gerçait ma peau eût engourdi toute sensibilité sur mon visage, je croyais déjà sentir du vent, et je dis :

— Maître, qui est-ce qui souffle ainsi ? je croyais toute vapeur éteinte ici-bas.

Et lui : — Bientôt tu parviendras dans un endroit où ton œil même répondra à ta demande, en voyant la cause qui produit ce vent.

Et un des misérables enfoncés dans la glace s'écria vers nous : — O âmes qui avez été si cruelles qu'on vous a condamnées au dernier cercle, ôtez-moi des yeux ces voiles pénibles, afin que je soulage un peu mon cœur si gros de douleurs, avant que mes larmes ne soient glacées de nouveau.

Et moi à lui : — Je viendrai à ton secours ; mais dis-moi d'abord qui tu es, et si je ne te délivre pas de ton voile, je veux descendre au fond de la glace.

Or, il répondit : —Je suis frère Albéric, je suis l'homme aux fruits du funeste jardin, et je reçois dans ce lieu des dattes pour des figues (2).

— Eh quoi, lui dis-je, tu es donc mort déjà ?

Et lui à moi :—Je ne sais nullement comment mon corps est debout sur la terre ; cette Ptolomée (3) a ce privilége, que souvent l'âme y tombe avant qu'Atropos l'y ait poussée. Afin que tu débarrasses mes yeux avec plus d'empressement de ces larmes cristallisées, sache qu'aussitôt que l'âme trahit, comme je l'ai fait, moi, son corps lui est arraché par un démon qui le fait mouvoir jusqu'à ce que ses jours se soient écoulés. Cependant elle roule dans cette froide

citerne. Ainsi peut-être semble vivre sur la terre le corps de cette ombre qui grelotte derrière moi; tu dois le savoir si tu viens de là-haut; c'est messire Branca d'Oria (4), et plusieurs années se sont passées depuis qu'il est dans ce gouffre.

— Je crois, lui dis-je alors, que tu me trompes, car Branca d'Oria n'est pas mort, mais il mange, il boit, il dort et s'habille comme moi.

— Le fossé de Malebranche qui est au-dessus de nous, dit-il, là où bouillonne la poix gluante, n'avait pas encore englouti Michel Zanche, lorsque celui-ci laissa un diable à sa place dans son corps, ainsi qu'un de ses parens, qui avait commis la trahison avec lui; mais étends désormais la main vers moi, ouvre mes yeux.

Et je ne les lui ouvris pas, et ce fut courtoisie que d'être discourtois envers lui.

Ah! Génois, hommes sans mœurs et pleins de tous les vices, que n'êtes-vous bannis de l'univers! Avec l'esprit le plus pervers de la Romagne, j'ai trouvé un de vous, et par ses crimes, son âme se baigne déjà dans le Cocyte, et son corps paraît vivant sur la terre.

CHANT XXXIV.

— *Vexilla regis prodeunt inferni* (1) vers nous. Regarde donc devant toi, me dit mon maître, si tu peux les distinguer.

Comme lorsqu'un épais brouillard assombrit le ciel, ou que la nuit descend sur notre hémisphère, on aperçoit à quelque distance un moulin que le vent fait tourner, ainsi je vis s'agiter au loin une espèce de machine; et pour me soustraire au vent je me fis un rempart de mon guide, car il n'y avait pas d'autre abri.

J'étais déjà arrivé, et je le mets en vers avec crainte, là

où les ombres étaient entièrement couvertes par la glace, et elles y étaient transparentes comme des fœtus dans le verre. Les unes sont couchées, les autres se tiennent droites ; celles-ci sur la tête, celles-là sur les pieds, d'autres rapprochent les pieds de la tête, courbées comme un arc. Lorsque nous fûmes assez avancés pour qu'il plût à mon maître de me montrer la créature qui fut jadis si belle, il se retira de devant moi, et me fit arrêter en disant :

— Voilà Dité, voilà le lieu où il faut t'armer de courage. Comment je restai alors transi, éperdu, ne le demande pas, ô lecteur ! je ne l'écris point, car tout langage serait impuissant. Je ne mourus pas, je ne restai pas vivant ; or, juge par toi-même, si tu as un peu d'intelligence, ce que je devins sans la mort, sans la vie !

L'empereur du royaume des douleurs sortait de la glace jusqu'au milieu de la poitrine, et je pourrais plutôt égaler la taille d'un géant, que les géans n'égaleraient un de ses bras : vois maintenant quel doit être le tout qui correspond à une telle partie. S'il a été si beau autrefois, qu'il est laid à présent ! et s'il osa lever le front contre son créateur, c'est bien de lui que doit procéder toute douleur.

O quelle grande merveille ce fut pour moi, de voir trois faces à sa tête ; l'une devant, et celle-là était rouge ; les deux autres venaient s'ajouter à la première, du milieu de chaque épaule, et se joignaient au-dessus du front. La face droite paraissait d'une couleur entre le jaune et le blanc, et la gauche était telle qu'il en vient des bords du Nil. Au-dessous de chacun de ces trois visages sortaient deux grandes ailes, proportionnées à un tel oiseau ; je n'ai jamais vu de voiles si immenses sur la mer. Ces ailes étaient sans plumes, comme celles de la chauve-souris, et en les agitant il faisait naître trois vents, qui glaçaient tout le Cocyte. Il pleurait par six yeux, et les larmes, mêlées d'une bave san-

glante, ruisselaient sur trois mentons. Chaque bouche broyait entre ses dents un pécheur comme un brisoir; c'est ainsi qu'il en tourmentait trois. Pour celui du milieu, les dents n'étaient rien auprès des griffes, et parfois son échine restait entièrement dépouillée de sa peau.

— Cette âme là-haut, qui souffre plus que les deux autres, dit le maître, est Judas Iscariote; il a la tête dans la bouche de Dité, et démène ses jambes en dehors. De ces deux qui ont la tête en bas, celui qui est suspendu au visage noir est Brutus (2): vois comme il se tord sans dire un mot; l'autre, qui paraît si membru, c'est Cassius. Mais la nuit se lève, et il est temps de partir, car nous avons tout vu.

Je me cramponnai à son cou, ainsi qu'il l'ordonna; il choisit le temps et le lieu propices, et lorsque les ailes furent assez déployées, il s'attacha aux flancs velus, ensuite il descendit de flocons en flocons, entre le poil épais et les parois de la glace. Dès que nous fûmes arrivés à l'endroit où la cuisse tourne à la hauteur de la hanche, mon guide, avec effort et avec angoisse, mit la tête où il avait les pieds, et s'accrocha aux poils comme un homme qui monte, si bien que je croyais retourner encore dans l'enfer.

— Tiens-toi bien, dit le maître, haletant comme un homme épuisé, car c'est par de tels échelons qu'il faut nous éloigner de tant de maux.

Alors il sortit par la fente d'un rocher, et me fit asseoir sur le bord, puis il se rapprocha de moi.

Je levai les yeux, et je crus voir Lucifer tel que je l'avais laissé, et je vis ses pieds en haut. Comment je fus tourmenté alors par mes doutes, je le laisse juger au vulgaire qui ne comprend pas quel point je venais de passer.

— Lève-toi sur tes pieds, dit le maître, la route est longue et le chemin est rude, et déjà le soleil est au tiers de son cours.

Ce n'était pas une allée de palais que le lieu où nous étions, mais un ravin naturel au sol âpre et privé de lumière.

— Avant de me détacher de l'abîme, ô mon maître, dis-je quand je fus debout, parle-moi un peu pour me tirer d'erreur. Où est la glace, et comment Lucifer est-il enfoncé la tête en bas, et comment le soleil a-t-il si vite passé du soir au matin ?

Et lui à moi : — Tu te crois au delà du centre, là où je m'accrochai au poil du ver maudit qui traverse le monde. Tu as été là tant que j'ai descendu ; mais lorsque je me suis retourné, tu as passé le point vers lequel les poids gravitent de toutes parts. Et tu es maintenant arrivé sous l'hémisphère opposé à celui par lequel la terre est couverte et sous lequel fut mis à mort l'homme qui naquit et vécut sans péché ; tes pieds sont sur un petit cercle opposé à celui de Judas. Ici c'est le matin, lorsque là c'est le soir ; et celui-ci dont le poil nous a servi d'échelle est encore enfoncé comme il l'était. C'est de ce côté qu'il tomba du ciel, et la terre, qui s'élevait d'abord en ce lieu, frappée d'épouvante, se fit un voile de la mer, et se retira vers notre hémisphère; et celle que tu verras, pour fuir peut-être le maudit, laissa ici un espace vide et s'éleva en montagne.

Il est là-bas un lieu éloigné de Belzébub de toute la longueur de sa tombe ; l'œil ne le voit pas, mais il se révèle au bruit d'un petit ruisseau qui descend par la fente d'un rocher que l'eau creuse en serpentant, et il est légèrement incliné. Mon guide et moi nous entrâmes dans ce sentier caché pour retourner au monde lumineux ; et sans songer à prendre aucun repos, nous montâmes, lui le premier, moi le second, jusqu'à ce que je vis, à travers une ouverture ronde, ces belles choses que nous montre le ciel, et de là nous sortîmes pour revoir les étoiles.

LE PURGATOIRE.

LA

DIVINE COMÉDIE.

LE PURGATOIRE.

CHANT PREMIER

Pour voguer désormais sur des eaux meilleures, la nacelle de mon génie déploie ses voiles et laisse après elle une mer si orageuse. Et je chanterai ce second royaume où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter au ciel. Mais qu'ici la morte poésie se ranime, ô saintes muses, puisque je suis vôtre, et que Calliope s'élève un peu en suivant mon chant, avec cette voix qui frappa d'un tel coup les Pies infortunées, qu'elles désespérèrent du pardon.

Une douce couleur de saphir oriental se répandant dans le serein aspect du ciel pur jusqu'au premier cercle, recommença à charmer mes yeux aussitôt que je fus sorti de l'air mort qui avait contristé ma vue et mon cœur. La belle planète qui conseille d'aimer faisait sourire tout l'Orient, en voilant les poissons placés dans son escorte. Je me tournai à main droite, et je portai mon attention vers l'autre pôle, et je vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été vues que par les premiers hommes. Le ciel pa-

raissait se réjouir de leur rayonnement. O contrée du septentrion, pauvre veuve, puisque tu es privée de les voir! Lorsque je me fus détaché de leur contemplation, me tournant un peu vers l'autre pôle, là d'où le char était déjà disparu, j'aperçus auprès de moi un vieillard, seul et paraissant digne d'une telle vénération, qu'un fils n'en doit pas une plus grande à son père. Il portait une barbe longue et mêlée de poils blancs, pareille à ses cheveux, qui tombaient sur sa poitrine en double tresse. Les rayons des quatre étoiles saintes illuminaient sa face d'un tel éclat, que je le voyais comme si le soleil eût été devant lui.

— Qui êtes-vous, vous qui, contre le cours du sombre fleuve, avez fui la prison éternelle? s'écria-t-il en agitant sa barbe vénérable. Qui vous a guidés? qui a éclairé vos pas pour sortir de la nuit profonde dont les ténèbres se répandent toujours dans la vallée de l'Enfer? Les lois de l'abîme sont-elles à ce point brisées, ou les décrets du ciel sont-ils tellement changés, que vous, damnés, vous veniez dans mes grottes?

Alors mon guide me saisit, et par sa parole, par son geste et par son regard, me fit ployer le genou et baisser les yeux. Ensuite il répondit :

— Je ne suis pas venu de moi-même; une *femme* est descendue du ciel, et c'est à sa prière que j'ai secouru cet homme en le guidant. Mais puisque tu veux qu'on t'explique plus clairement notre condition, telle qu'elle est, ma volonté ne peut pas se refuser à la tienne. Celui-ci n'a pas encore vu son dernier jour; mais il en fut si près par sa folie, qu'il ne lui restait plus que peu de temps à parcourir. Ainsi que je l'ai dit, j'ai été envoyé vers lui pour le sauver, et il n'y avait pas d'autre voie à suivre que celle où je me suis engagé. Je lui ai déjà montré toute la race coupable, et je vais lui montrer maintenant ces

âmes qui se purifient sous ta garde. Comment je l'ai mené, ce serait long à te dire. Une vertu qui descend d'en haut m'aide à le conduire, pour te voir et pour t'entendre. Or, qu'il te plaise d'agréer sa venue; il va cherchant la liberté, si chère, comme le savent ceux qui dédaignent la vie par amour pour elle. Tu le sais, toi, car la mort ne te fut pas amère dans Utique, où tu as laissé ta dépouille, qui sera si éclatante au jour du jugement. Nous n'avons pas violé les lois éternelles; car cet homme vit, et Minos ne m'enchaîne pas, mais je suis du cercle où brillent les chastes yeux de ta Marcia (1), qui semble te prier encore, ô noble cœur, que tu la regardes comme tienne. Au nom de son amour, sois-nous donc propice. Laisse-nous aller par tes sept royaumes, je lui rapporterai les grâces qui te seront dues, si tu permets que ton nom parvienne dans ces lieux.

— Marcia fut si chère à mes yeux tant que je fus sur la terre, dit-il alors, que toutes les grâces qu'elle me demanda, elle les obtint. Maintenant qu'elle demeure au-delà du fleuve maudit, elle ne peut plus m'émouvoir, à cause de cette loi qui fut faite quand je franchis ses bords. Mais si une femme du ciel te mène et te soutient, ainsi que tu le dis, il n'est pas besoin de flatteries; qu'il te suffise que tu me requières en son nom. Va donc, fais une ceinture à cet homme d'un jonc uni, et lave-lui si bien le visage qu'il n'y reste aucune trace de souillure. Car il ne conviendrait pas que, l'œil voilé d'aucune vapeur, il parût devant le premier des ministres du Paradis. Cette petite île, autour de ses bords, là-bas, là-bas, où elle est battue par l'onde, porte des joncs sur sa molle grève. Aucune autre plante qui puisse avoir du feuillage ou une tige dure ne saurait y vivre, car elle ne se prêterait pas à la fluctuation des eaux. Ensuite ne retournez point par ici,

le soleil qui déjà se lève vous fera gravir la montagne par une pente plus douce.

Alors il disparut; et moi je me levai sans parler, et je m'approchai tout près de mon guide, et je fixai mes regards sur les siens.

— Mon fils, dit-il, suis mes pas, retournons en arrière, car de ce côté la plaine décline jusqu'à ses derniers confins.

Déjà l'aube chassait l'heure matinale qui fuyait devant elle, et j'aperçus de loin le tremblottement de la mer. Nous allions comme un homme qui retourne à son chemin perdu, et qui croit marcher en vain jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvé. Lorsque nous arrivâmes aux lieux où la rosée lutte avec le soleil, et où, abritée par l'ombre, elle se fond à peine, mon maître étendit doucement ses deux mains ouvertes sur le gazon, et moi qui m'aperçus de ce mouvement, j'avançai vers lui mes joues souillées de larmes, et il y fit reparaître les couleurs que l'enfer avait couvertes. Nous parvînmes ensuite sur le rivage désert qui n'a jamais vu traverser ses eaux par un homme ayant le pouvoir d'en revenir. Là, il me fit une ceinture, ainsi que Caton l'avait voulu, et, ô merveille! telle il avait choisi l'humble plante, telle elle repoussa tout à coup à la place d'où il l'avait arrachée!

CHANT II.

Déjà le soleil se levait à cet horizon dont le méridien couvre Jérusalem de son point le plus élevé. Et la nuit qui tourne à l'opposé sortait du Gange, en tenant les balances qu'on voit tomber de ses mains, quand elle devient plus longue que le jour; si bien que les joues blanches et vermeilles de la belle Aurore jaunissaient de vieillesse à

l'endroit où je me trouvai. Nous étions encore le long de la mer comme des hommes qui, pensant à leur chemin, marchent avec l'esprit et demeurent avec le corps. Et voilà que, comme dès le matin on voit l'astre de Mars, à travers les épaisses vapeurs, rougir à l'occident sur la surface de la mer; telle m'apparut une lumière, puissé-je encore la voir! qui venait si rapidement sur l'onde, que le vol d'aucun oiseau ne pourrait l'égaler. Et après que j'en eus un peu détourné le regard, pour interroger mon guide, je la revis tout à coup plus grande et plus brillante. Ensuite, aux deux côtés de cette lumière, je vis je ne sais quelle forme blanche, et au-dessous d'elle peu à peu une autre forme blanche sortait. Mon guide ne dit pas une parole jusqu'à ce que dans les premières formes blanches il aperçut des ailes. Alors ayant reconnu le nocher, il s'écria :

— A genoux, à genoux, voilà l'ange de Dieu; joins tes mains, tu vas voir maintenant de pareils ministres. Vois, il dédaigne tellement les moyens humains, qu'il ne veut ni rames ni d'autres voiles que ses ailes, en se hasardant entre des bords si éloignés. Vois comme il les a dressées vers le ciel, frappant l'air de ses plumes éternelles, qui ne muent pas comme le poil humain.

Et plus l'oiseau divin avançait vers nous, plus il apparaissait radieux, si bien que mes yeux n'en pouvaient supporter l'éclat. Aussi je les baissai, et il vint au rivage avec une barque si déliée et si légère, qu'elle glissait sur l'eau sans y plonger. Le nocher céleste se tenait à la poupe, et le bonheur était gravé sur son front.

Plus de cent esprits étaient assis dans la barque. — *In exitu Israel de Egypto* (1), chantaient-ils tous ensemble d'une même voix, avec tout ce qui est écrit de ce psaume. Ensuite l'ange leur fit le signe de la sainte croix. Ils se je-

tèrent tous sur la plage, et il s'en alla aussi rapidement qu'il était venu.

La foule qui resta paraissait étrangère à ce lieu, et regardait à l'entour comme un homme apercevant des choses nouvelles. Le soleil dardait le jour de tous côtés, après avoir à coups de flèches chassé le Capricorne du milieu du ciel, quand les nouveaux venus levèrent le front vers nous, en disant : — Si vous le savez, montrez-nous le chemin de la montagne.

Et Virgile répondit : — Vous croyez peut-être que nous connaissons ce lieu, mais nous sommes voyageurs comme vous. Nous venons d'arriver tout à l'heure, un peu avant vous, par un chemin si âpre et si rude, que ce nous sera un jeu d'en gravir d'autres désormais.

Les âmes, qui s'aperçurent à ma respiration que je vivais encore, devinrent pâles d'étonnement. Et comme lorsqu'un messager porte une branche d'olivier, la foule accourt pour entendre la nouvelle, et personne ne se garde de se ruer sur autrui ; ainsi vinrent à ma rencontre toutes ces âmes heureuses, oubliant presque d'aller se purifier. Je vis l'une d'elles s'avancer vers moi pour m'embrasser avec une affection si grande, que je me sentis entraîné à l'imiter. O ombres vaines, excepté pour la vue! Trois fois je l'entourai de mes bras, trois fois je les croisai vides sur ma poitrine. L'étonnement, je crois, se peignit sur mon visage, car l'ombre sourit et se retira, et moi, je m'avançai encore pour la suivre. Elle me dit doucement de m'arrêter ; alors je la reconnus, et je la priai de s'arrêter aussi un peu pour me parler. Elle me répondit :

— Ainsi que je t'aimai emprisonnée dans mon corps, ainsi je t'aime libre ; c'est pourquoi je m'arrête, mais toi, où vas-tu ?

— O mon Casella ! je fais ce voyage pour retourner une autre fois dans le monde ; mais toi, comment arrives-tu si tard dans cette terre ?

Et il reprit : — On ne me fait aucun tort, si celui qui prend ceux qu'il veut et quand il veut m'a refusé plusieurs fois ce passage. Car sa volonté obéit à une volonté juste, et ce n'est vraiment que depuis trois mois qu'il a reçu en paix dans sa barque ceux qui ont voulu y entrer. Et moi qui me trouvai sur ces bords où l'eau du Tibre se mêle à l'eau salée, je fus reçu par lui avec douceur. C'est à son embouchure que l'ange dresse son aile, car c'est là que se rassemblent toujours ceux qui ne descendent pas vers l'Achéron (2).

Et moi : — Si une loi nouvelle ne t'ôte pas la mémoire ou l'usage de ces chansons amoureuses qui calmaient autrefois tous mes chagrins, console un peu par ton chant mon âme si accablée d'avoir traîné son corps jusqu'ici.

— *Amor che nella mente mi ragiona* (3), se prit-il à chanter si doucement, que sa douce voix vibre encore dans mon âme. Mon maître et moi-même, et tous ces esprits qui étaient avec lui, nous paraissions si contens, que nulle autre pensée ne venait nous distraire. Nous marchions lentement suspendus à son chant. Et voici que le noble vieillard s'écria :

— Qu'est-ce donc, esprits paresseux ? Quelle négligence ! Qui vous arrête ici ? Courez à la montagne, pour vous dépouiller des écailles qui vous empêchent de voir Dieu.

Ainsi, lorsque des colombes, becquetant le blé ou l'ivraie, se forment en groupes dans les prairies, paisibles et sans montrer leur fierté ordinaire, si quelque objet leur apparaît qui les effraie, elles laissent tout à coup leur pâture, préoccupées qu'elles sont de plus grands soucis ; ainsi je vis cette troupe nouvelle cesser les chants et courir

vers la côte, comme un homme qui va sans savoir où ses pas le mènent.

Et notre départ ne fut pas moins prompt.

CHANT III.

Pendant qu'une fuite soudaine dispersait ces ombres dans la campagne, vers le mont où la justice divine nous purifie, je me rapprochai de mon fidèle compagnon. Et comment aurais-je pu courir sans lui? Qui m'aurait entraîné sur la montagne? Il me semblait accablé des reproches qu'il s'adressait dans son cœur. O conscience noble et pure, comme la plus petite faute te cause de cruels remords! Quand Virgile cessa de courir avec cette hâte que la dignité doit fuir en toute chose, mon esprit, d'abord tout concentré, s'ouvrit librement à ses pensées, et je fixai mes regards sur la colline qui s'élance de la mer vers le plus haut du ciel. Le soleil qui flamboyait rouge à mes épaules, brisant ses rayons sur mon corps, projetait mon ombre devant moi. Je me retournai, dans la crainte d'être abandonné, quand je vis que c'était seulement devant moi que la terre était obscure. Et mon consolateur se tournant tout à fait de mon côté, se prit à dire :

— D'où vient cette défiance? crois-tu donc que je ne sois plus avec toi et que j'aie cessé d'être ton guide? Il va faire nuit dans les lieux où est enseveli ce corps avec lequel je faisais une ombre. Naples le possède maintenant après l'avoir enlevé à Brindes (1). Et désormais si aucune autre ombre ne paraît devant moi, n'en sois pas plus étonné qu'en voyant qu'un ciel n'intercepte pas la lumière à l'autre. La vertu de Dieu rend bien tous ces corps sensibles aux tourmens, au chaud et au froid; mais elle ne veut pas laisser

voir par quels moyens elle opère. Bien fou est celui qui espère que notre raison pourrait suivre la voie infinie par laquelle opère la substance en trois personnes. Humains, contentez-vous du *parce que*; car si vous pouviez tout comprendre, il eût été inutile que Marie enfantât. Et vous avez vu des hommes pleins d'espérance vaine, dont les désirs, qui auraient pu être satisfaits, font aujourd'hui le supplice éternel. Je parle d'Aristote et de Platon, et de bien d'autres...

Et ici il baissa le front, et ne dit plus rien, et demeura troublé. Cependant nous arrivâmes au pied de la montagne, et là nous trouvâmes la roche si escarpée, que nous eussions tenté en vain de la gravir. Le chemin le plus terrible et le plus désert entre Lerici et Turbia(2), comparé à celui-là, est un escalier aisé et spacieux.

— Or, qui sait de quel côté la colline s'abaisse, dit mon maître en arrêtant le pas, de sorte que puisse la gravir celui qui n'a pas d'ailes?

Et tandis qu'il tenait le visage penché, interrogeant son esprit sur le chemin, et que moi, je portais mes regards en haut autour du rocher, à main gauche m'apparut une troupe d'âmes qui dirigeaient leurs pas vers nous, et cela ne paraissait point, tant elles marchaient avec lenteur.

— Lève, dis-je au maître, lève tes yeux, vois de ce côté qui nous donnera des conseils, si tu ne peux pas en trouver en toi-même.

Il me regarda alors, et d'un air rassuré il me répondit :

— Allons vers elles, puisqu'elles viennent lentement; et toi, raffermis ton espoir, ô mon doux fils!

Ces âmes étaient encore éloignées, lorsque nous eûmes fait mille pas, de l'espace qu'un bon tireur de pierres franchirait d'un coup de sa main, lorsqu'elles se serrèrent toutes aux durs rochers contre le haut bord de la monta-

gne, et se tinrent fermes et pressées, comme fait pour regarder devant lui celui qui va doutant de sa route.

— O vous qui avez bien fini! ô esprits déjà élus! leur dit Virgile, par cette paix attendue, je crois, par vous tous, dites-nous de quel côté la montagne s'incline, de sorte qu'il soit possible de la gravir; car la perte du temps se regrette d'autant plus que l'on sait davantage.

Comme les brebis sortent de leur clos, d'abord une, puis deux, puis trois, et les autres se tiennent timides, baissant jusqu'à terre l'œil et le museau, et ce que fait la première les autres le font, s'appuyant sur son dos, si elle s'arrête, simples et naïves, et ne sachant pas pourquoi; ainsi je vis se disposer à venir vers nous les âmes qui marchaient à la tête de ce troupeau de bienheureux au visage pudique et à la démarche modeste. Lorsque ces premières âmes virent le jour intercepté à terre par le côté droit de mon corps, si bien que l'ombre se projetait de moi vers le rocher, elles s'arrêtèrent et se reculèrent un peu, et toutes les autres qui marchaient après elles, ne sachant pas pourquoi, en firent autant.

— Sans que vous le demandiez, je vous avoue que ce que vous voyez est un corps humain; c'est pour cela que la lumière du soleil est interrompue par l'ombre sur la terre. Ne vous étonnez pas, mais croyez que ce n'est point sans une faveur du ciel qu'il cherche à gravir cette montagne.

Ainsi parla le maître. Alors ces nobles âmes : — Retournez-vous et marchez devant nous, dirent-elles en nous faisant signe du revers de la main.

Et une d'elles me dit : — Qui que tu sois, en marchant, retourne ton visage, regarde si tu m'as jamais vu sur la terre.

Je me tournai vers lui et je le regardai fixement. Il était

blond et beau, et d'un noble visage; mais il avait l'un des sourcils divisé par une cicatrice. Lorsque je me fus humblement défendu de l'avoir vu jamais, il me dit : — Eh bien, regarde ! et me montra une blessure au haut de la poitrine. Puis il sourit et ajouta :

— Je suis Manfred, petit-fils de l'impératrice Constance, et je t'en prie, à ton retour sur la terre, va trouver ma fille si belle, la mère de ces princes honneur de la Sicile et de l'Aragon (3), et dis-lui la vérité, si l'on dit autre chose.

Lorsque j'eus le corps percé de deux coups mortels, je me rendis en pleurant à Dieu, qui pardonne si volontiers. Mes péchés furent horribles; mais la bonté infinie a des bras si grands, qu'elle y reçoit tout ce qui se tourne vers elle. Si le pasteur de Cosenza, qui fut alors envoyé par Clément à la poursuite de mon cadavre, avait bien lu cette page dans le livre de Dieu, les os de mon corps seraient encore aujourd'hui à la tête du pont, près de Bénévent, sous la garde des lourdes pierres dont on les avait couverts. Maintenant la pluie les baigne et le vent les agite hors du royaume, presque sur les bords du Verde, où on les transporta avec des torches éteintes. Mais l'anathème ne perd pas une âme à tel point que l'amour éternel ne puisse revenir à elle, tant que l'espérance fleurit encore. Il est vrai que celui qui meurt contumace envers la sainte Église, encore qu'il se repente à la fin, doit rester en dehors de cette enceinte trente fois autant de temps qu'il a persisté dans son orgueil, si un tel délai n'est pas abrégé par de bonnes prières. Vois désormais si tu peux me rendre heureux, en apprenant à ma bonne Constance comment tu m'as rencontré et comment je suis retenu; car on avance beaucoup ici par les prières de là-bas.

CHANT IV.

Lorsque le plaisir ou la douleur affecte quelqu'une de nos facultés sur laquelle l'âme se replie tout entière, elle paraît n'être plus attentive à ce qu'éprouvent les autres : et cela détruit l'erreur de ceux qui pensent qu'une âme s'allume en nous sur une autre âme. C'est pourquoi, lorsqu'on entend ou lorsqu'on voit quelque chose qui tient l'âme fortement absorbée, le temps passe, et l'homme ne s'en aperçoit pas ; car autre est la faculté qui écoute et autre est celle qui reste inoccupée : l'une est presque liée, et l'autre est libre. Je fis de cela une exacte expérience, en écoutant et en admirant cet esprit ; car le soleil était bien monté de cinquante degrés, sans que je m'en fusse aperçu, lorsque nous arrivâmes à un endroit où ces âmes nous crièrent toutes : — Voici ce que vous demandez.

Plus grande est souvent l'ouverture que le villageois hérisse d'une fourchée d'épines, quand le raisin se colore, que n'était le sentier par lequel nous montâmes seuls, mon guide et moi, aussitôt que cette troupe d'âmes se sépara de nous. On va à Sanleo, on descend à Noli, on monte au sommet de Bismantua (1), à l'aide de ses pieds ; mais ici il faut que l'homme vole. Je dis qu'il me fallait voler avec l'aile légère et rapide d'un grand désir pour suivre ce guide qui m'encourageait et qui m'éclairait. Nous montions par ce passage creusé dans le rocher dont les parois nous pressaient de tous côtés, et il fallait pieds et mains sur le sol que nous foulions. Quand nous sortîmes par le bord supérieur du haut escarpement à la plage découverte : — Mon maître, dis-je, quel chemin ferons-nous ?

Il me répondit : — Qu'aucun de tes pas ne descende, gravis toujours la montagne après moi, jusqu'à ce qu'il nous apparaisse une escorte habile.

Le sommet était si haut que la vue ne pouvait l'atteindre, et la pente était beaucoup plus roide que la ligne tirée du centre au milieu de l'arc du cadran. J'étais déjà fatigué, et je m'écriai :

— O mon doux père ! retourne-toi, et regarde comme je vais rester seul, si tu ne t'arrêtes pas.

— Mon fils, me dit-il, traîne-toi jusque-là ; et il me montra une plate-forme, qui entourait toute la montagne de ce côté. Je fus à tel point aiguillonné par ses paroles, que je m'efforçai de le suivre, en rampant, jusqu'à ce que la plate-forme se trouva sous mes pieds. Nous nous assîmes là tous les deux, tournés vers le levant, d'où nous étions venus ; car on aime à regarder le chemin qu'on a fait. Je dirigeai d'abord mes yeux vers le rivage inférieur, puis je les levai vers le soleil, et je fus surpris de voir que ses rayons nous frappaient du côté gauche. Le poète s'aperçut bien que je demeurais stupéfait en voyant que le char du soleil passait entre nous et l'Aquilon, et il me dit :

— Si Castor et Pollux accompagnaient ce miroir qui répand son éclat dans les deux hémisphères, tu verrais le Zodiaque flamboyant tourner encore plus près des Ourses, s'il ne sortait pas de sa route ordinaire. Si tu veux comprendre comment cela se fait ainsi, recueille-toi, imagine-toi que Sion et cette montagne sont placées de telle manière sur la terre, qu'elles ont un même horizon et des hémisphères différens, et tu verras, si ton esprit est bien attentif, comment il est nécessaire que la route que Phaéton, pour son malheur, ne sut point parcourir, dans un hémisphère passe d'un côté, tandis que dans l'hémisphère opposé elle passe d'un autre.

— Certainement, mon maître, répondis-je, jamais, au moment où mon esprit me semblait être en défaut, je n'ai si bien compris qu'à cette heure ; car le demi-cercle du mouvement supérieur, que l'on appelle équateur dans un certain art, et qui reste toujours entre le soleil et l'hiver, doit, par la raison que tu dis, se trouver, dans cet hémisphère, vers le septentrion, tandis que les Hébreux le voyaient vers les chaudes regions du midi. Mais, s'il te plaît, je voudrais bien savoir encore combien de temps nous avons à marcher ; car la montagne s'élève si haut, que mes yeux ne peuvent pas en atteindre la cime.

Et lui : — Telle est cette montagne, que le commencement en est surtout plus difficile à monter ; mais plus on la gravit, moins elle fatigue. Lors donc qu'elle te paraîtra si douce, que tu la graviras aussi facilement que si tu descendais un courant sur un navire, alors tu seras arrivé au terme de cette route : là seulement tu te reposeras de ta fatigue. Je n'ajoute plus rien, et je tiens pour vrai ce que je te dis.

Et comme il achevait ces paroles, une voix s'écria tout près de nous :

— Peut-être seras-tu forcé de t'asseoir auparavant.

A ce bruit, l'un et l'autre nous nous retournâmes, et nous vîmes à gauche une grande pierre, que ni lui ni moi n'avions pas d'abord aperçue. Nous nous approchâmes, et nous vîmes des âmes qui étaient assises à l'ombre du rocher, comme un homme s'assied par nonchalance. L'une d'elles, qui me semblait accablée de lassitude, était assise et embrassait ses genoux, appuyant sur eux son visage incliné.

— O mon doux seigneur ! dis-je, regarde celui-ci, qui se montre plus nonchalant que si la paresse était sa sœur.

Alors il se tourna vers nous et nous regarda, en faisant

glisser son visage le long de sa cuisse; puis il me dit : — Monte donc, toi qui es si vaillant.

Je connus alors qui il était; et la fatigue, qui précipitait encore un peu ma respiration, ne m'empêcha pas d'aller à lui, et lorsque je m'en fus approché, il leva à peine la tête, en disant : — As-tu bien compris comment le soleil mène son char du côté gauche?

Ses mouvemens indolens et ses paroles brèves firent éclore le sourire sur mes lèvres, et je lui dis :

—Belacqua (2), je ne suis plus en peine de toi désormais; mais dis-moi pourquoi tu es assis à cette place ; attends-tu quelque guide, ou bien t'es-tu laissé reprendre à ton ancienne habitude ?

Et lui : — O frère ! à quoi servirait de monter, puisque je ne pourrais pas arriver au lieu de l'expiation, à cause de l'ange de Dieu qui en garde la porte. Il faut que j'attende, avant de la franchir, autant de temps que je l'ai fait dans ma vie, car j'ai retardé jusqu'à la fin mon repentir; à moins que des prières ne viennent à mon aide, parties d'un cœur qui vit dans la grâce. Que vaudraient les autres, qui ne sont pas entendues dans le ciel ?

Et déjà le poète montait devant moi, et disait : — Suis-moi; vois comme le soleil touche le méridien, et tout au bord de l'horizon la nuit pose déjà son pied sur Maroc.

CHANT V.

Je m'étais déjà séparé de ces ombres, et je suivais les traces de mon guide, lorsque derrière moi et levant le doigt, l'une d'elles s'écria :—Vois, il ne paraît pas que le rayon du soleil luise à gauche de celui qui suit le premier, et il semble marcher comme un vivant.

Je tournai les yeux au bruit de ces paroles, et je les vis

regarder avec étonnement, moi, toujours moi, et la lumière que mon corps interceptait.

— Pourquoi ton esprit s'embarrasse-t-il? dit le maître; que t'importe ce qu'on murmure par là? Suis-moi, et laisse dire les autres; reste comme une tour inébranlable qui ne ploie jamais sa cime à cause du souffle des vents. Car toujours l'homme dans lequel une pensée germe sur une autre pensée, éloigne le but devant lui, parce que l'effort de la première affaiblit l'effort de la seconde.

Que pouvais-je dire, sinon :—Je viens; aussi le dis-je, un peu couvert de cette rougeur qui rend quelquefois l'homme digne de pardon.

Cependant à travers la côte venaient des âmes un peu devant nous en chantant le *Miserere*, verset par verset. Lorsqu'elles s'aperçurent que mon corps ne laissait point passer la lumière, elles changèrent leur chant en un cri long et rauque. Et deux d'entre elles, comme des messagers, vinrent à notre rencontre, et nous dirent : — Apprenez-nous qui vous êtes.

Et mon maître : — Vous pouvez vous en retourner et rapporter à ceux qui vous envoient, que le corps de celui-ci est de la chair véritable. Si c'est pour voir l'ombre qu'il fait qu'elles se sont arrêtées, ainsi que je le pense, on a assez répondu à leur curiosité; qu'elles lui fassent honneur, et cela peut leur devenir précieux.

Je ne vis jamais des vapeurs enflammées fendre l'air à l'entrée de la nuit, ni le soleil traverser en descendant les nuages au mois d'août en moins de temps que ces deux âmes n'en mirent à remonter en haut, et arrivées là, elles revinrent à nous avec les autres, comme des cavaliers courant à toute bride.

— Cette foule qui arrive sur nous est nombreuse et

vient pour te prier, dit le poète; va donc toujours, et en marchant écoute-les.

— O âme, qui vas pour être heureuse, enveloppée du même corps dans lequel tu es née, disaient-elles en venant, arrête un peu tes pas, regarde si tu n'as jamais vu quelqu'un de nous, afin que tu en puisses porter là-bas des nouvelles. Hélas! pourquoi vas-tu donc? hélas! pourquoi ne t'arrêtes-tu pas? Nous sommes tous morts violemment et pécheurs jusqu'à la dernière heure; alors un rayon du ciel nous a frappés, et en nous repentant et en pardonnant, nous quittâmes la vie en paix avec Dieu, qui nous tourmente maintenant du désir de sa présence.

Et moi : — Quoique je regarde vos visages, je n'en reconnais aucun; mais s'il vous plaît quelque chose que je puisse pour vous, esprits nés pour le bonheur, dites-le, et je le ferai, au nom de cette paix qui, sur les pas de mon guide, se fait chercher par moi de monde en monde.

Et l'un d'eux répondit :—Chacun se fie à ta promesse, sans que tu jures, pourvu que l'impuissance ne détruise pas ton vouloir. Et moi qui parle avant tous les autres, je t'en prie, si tu vois jamais ce pays situé entre la Romagne et celui de Charles, sois-moi secourable par tes prières à Fano, afin qu'on y implore Dieu pour moi, et que je puisse être purifié de mes fautes graves. C'est là que je naquis, mais les profondes blessures d'où s'écoula le sang sur lequel reposait ma vie, me furent faites dans le pays d'Anténor. Là où je me croyais le plus en sûreté, le seigneur d'Est me fit frapper, lui qui m'avait en haine beaucoup plus que ne le voulait la justice. Mais si je m'étais enfui vers la Mira, lorsque je fus atteint à Oriaco, je serais encore là où l'on respire. Je courus au marais, et les roseaux et la vase m'enchevêtrèrent tant que je tombai, et j'y laissai sur la terre un lac de mon sang (1).

Une autre dit ensuite : — Puisse s'accomplir le vœu qui t'entraîne au haut de la montagne, si ta bienveillance favorise le mien ! Je fus de Montefeltro, je suis Buonconte ; Jeanne et les autres n'ont point souci de moi ; voilà pourquoi je vais parmi ces âmes le front penché (2).

Et moi à lui : — Quelle force ou quel hasard te poussa si loin de Campaldino, qu'on ne connut jamais ta sépulture ?

— Oh ! répondit-il, au pied du Casentino, traverse un fleuve qui a nom l'Archiano, et qui naît sur l'Ermo, dans l'Apennin. Là, où son nom se perd, j'arrivais, la gorge traversée, fuyant à pied et ensanglantant la plaine. Là, je perdis la vue, et ma parole expira avec le nom de Marie, et je tombai, et il ne resta plus qu'un cadavre. Je vais te dire la vérité, et répète-la parmi les vivans, l'ange de Dieu me prit, et celui de l'enfer criait :

« O toi, ange du ciel, pourquoi me le prends-tu ? Tu emportes son âme immortelle pour une petite larme qui me la ravit ; mais je vais traiter son corps bien autrement. »

Tu sais bien comment se condense dans les airs cette vapeur humide qui retombe en eau aussitôt qu'elle monte aux régions où le froid la saisit. C'est là que l'ange de l'enfer, joignant l'intelligence à cette mauvaise volonté qui désire toujours le mal, remua la fumée et le vent, à l'aide du pouvoir attaché à sa nature. Et ensuite, lorsque le jour fut tombé, il couvrit la vallée de brouillard de Pratomagno à la grande chaîne des monts, et il voila tellement le ciel, que l'air condensé se résolut en eau ; la pluie tomba, et les fossés reçurent tout ce que la terre ne put pas absorber ; et comme elle se réunissait en grands ruisseaux, elle se précipita vers le fleuve royal avec une rapidité si grande que rien ne l'arrêta. L'Archiano furieux trouva mon corps glacé à l'embouchure de l'Arno, le poussa dans ce fleuve, et défit sur ma poitrine la croix que j'y avais formée de mes

bras, quand la douleur me vainquit. Il me roula par les bords et par le fond; puis me couvrit et m'entoura de ce qu'il avait entraîné.

— Hélas! quand tu seras retourné dans le monde et reposé de la longue route, continua un troisième esprit après le second, souviens-toi de moi, qui suis la Pia (3). Sienne me vit naître, la Maremme me vit mourir. Celui-là le sait bien, qui d'abord, en m'épousant, avait mis à mon doigt la pierre de son anneau.

CHANT VI.

Lorsque finit le jeu de la Zara, celui qui a perdu reste affligé, répétant les coups, et se les apprend avec tristesse (1). Avec le vainqueur s'en va toute la foule; l'un marche devant, l'autre le tire par derrière, et un autre par côté se rappelle à son attention; lui ne s'arrête pas, écoute celui-ci et celui-là; celui auquel il tend la main se retire, et de cette manière il se défend de la presse. Ainsi étais-je dans cette épaisse multitude, montrant le visage aux uns et aux autres, et en promettant je me dégageai d'eux. Là était l'Arétin, qui reçut la mort du bras redoutable de Ghino de Tacco (2), et l'autre qui se noya en courant à la chasse. Là priait avec les mains étendues Frédéric Novello, et cet homme de Pise qui fit déployer la générosité du bon Marzucco. Je vis le comte Orso, et cette âme séparée de son corps par haine et par envie, comme elle le disait, et non pour une faute commise; je dis Pierre de la Broggia; et qu'elle y songe bien, pendant qu'elle est en vie, la dame du Brabant, afin qu'elle ne soit pas d'un plus triste troupeau.

Lorsque je fus délivré de toutes ces ombres qui me priaient pour qu'on priât pour elles, afin qu'elles pussent plus tôt devenir saintes, je m'écriai :

— Il paraît que tu nies ouvertement, ô mon guide, en quelqu'un des passages de ton livre, que la prière puisse fléchir les décrets du ciel. Et pourtant ces âmes prient pour cela; leur espérance serait-elle donc vaine, ou n'ai-je pas bien compris ce que tu as dit?

Et lui à moi : — Ce que j'ai écrit est clair, et leur espérance ne sera pas trompée, si l'on y songe avec un esprit sain; car la cime du jugement ne s'abaisse pas, parce qu'un feu d'amour accomplit en un instant ce qu'auraient dû accomplir ceux qui sont ici. Et là où j'ai établi ce point, la faute ne pouvait pas se racheter par la prière, parce que cette prière était séparée de Dieu. Cependant ne t'arrête pas à ce haut pressentiment, s'il ne t'est pas confirmé par celle qui sera une lumière entre la vérité et ton intelligence. Je ne sais si tu comprends, je parle de Béatrix; tu la verras en haut sur le sommet de cette montagne riante et heureuse.

Et moi : — Mon bon guide, marchons avec plus de hâte, je ne me fatigue pas autant que d'abord, et vois comme désormais la montagne jette de l'ombre.

— Nous irons en avant tout ce jour, répondit-il, autant que nous le pourrons, mais le fait est tout autre que tu ne te l'imagines. Avant que tu ne sois là-haut, tu verras revenir celui qui déjà se cache derrière la montagne, si bien que tu ne peux rompre ses rayons. Mais vois cette âme qui, placée là toute seule, nous regarde; elle nous enseignera la voie la plus courte.

Nous allâmes à elle; ô âme lombarde, comme tu te tenais altière et dédaigneuse, et combien le mouvement de tes yeux avait de gravité et de lenteur! Elle ne nous disait rien, mais nous laissait passer, nous regardant seulement à la manière d'un lion quand il se repose. Cependant Virgile, s'approchant d'elle, la pria de nous indiquer la meilleure montée, et elle ne répondit pas à sa demande,

mais elle s'informa de notre pays et de notre vie. Et mon doux guide commença :—Mantoue..... Et l'ombre toute ramassée sur elle-même se leva vers lui du lieu où elle était auparavant, et dit :—O Mantouan! je suis Sordello (3), de ton pays... Et l'un et l'autre s'embrassèrent.

Ah! Italie esclave, séjour de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des nations, mais lupanar. Cette grande âme s'empressa, au seul nom de son pays, de faire à son concitoyen un accueil de fête. Et maintenant ne peuvent pas vivre sans guerre ceux qui habitent tes contrées, et l'on y voit s'y ronger l'un l'autre ceux qu'entourent une même muraille et un même fossé. Cherche, malheureuse, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein s'il y a quelque recoin qui jouisse de la paix. A quoi te sert que Justinien ait arrangé ton frein, si la selle est vide? sans lui ta honte serait moindre. O pays qui devrais être dévoué et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu entendais bien ce que Dieu te dit, vois comme cette bête est devenue rétive, pour n'être pas corrigée par l'éperon, quand tu as eu porté la main à sa bride. O Albert d'Allemagne, toi qui l'abandonnes lorsqu'elle est devenue indomptée et sauvage, et qui devrais enfourcher son arçon, qu'un jugement mérité tombe des cieux sur ton sang, et qu'il soit tellement inouï et éclatant, que ton successeur en soit effrayé. Car vous avez souffert, ton père et toi, retenus chez vous par la cupidité, que le jardin de l'empire fût désert. Viens voir les Montecchi et les Cappelletti, les Monaldi, les Filippeschi(4), ô toi homme sans souci, les uns déjà tristes, les autres craignant de le devenir. Viens, cruel, viens, et vois l'oppression de ta noblesse, répare leurs fautes, et tu verras comme Santafiore est en sûreté. Viens voir ta Rome qui pleure, veuve abandonnée, criant jour et nuit: O mon César, pourquoi m'abandonnes-

tu ? Viens voir comme les hommes s'aiment, et si tu n'as nulle pitié de nous, viens rougir de ta renommée. Et si je puis le dire, ô souverain Jupiter, qui fus crucifié pour nous sur la terre, ton regard équitable s'est-il tourné ailleurs, ou prépares-tu dans l'abîme de ta pensée quelque chose pour notre bien, que nous ne pouvons pas comprendre? Car toutes les villes d'Italie sont pleines de tyrans, et on trouve un Marcellus dans tout manant qui forme un parti. O ma Florence! tu dois être contente de cette digression qui ne te touche pas, grâce à ton peuple si sage. Plusieurs ont la justice dans le cœur; mais son trait sort lentement pour ne pas se poser sur l'arc sans réflexion; ton peuple, au contraire, a la justice à fleur de lèvres. Plusieurs refusent les charges publiques; mais ton peuple répond avec empressement sans qu'on l'appelle, et crie: Voici mon dos. Or, sois joyeuse, car tu en as bien sujet; tu es riche, tu as la paix, tu as la sagesse, si je dis vrai, l'effet ne me dément pas. Athènes et Lacédémone, qui firent les anciennes lois et furent si civilisées, n'ont fait qu'un petit essai de bien vivre auprès de toi, qui crées des institutions si sublimes, que la mi-novembre n'est pas atteinte par ce que tu as filé en octobre. Combien de fois dans ces temps dont tu te souviens, les lois, les monnaies, les offices et les mœurs, ont-ils été changés par toi, et tes membres renouvelés. Et si tu as bon souvenir, et si tu vois clair, tu verras que tu es semblable à cette malade qui ne trouve pas de position sur son lit, mais qui en se retournant toujours se défend de la douleur.

CHANT VII.

Après que cet accueil empressé et joyeux eut été répété

trois et quatre fois, Sordello se tira à l'écart, et dit : — Qui êtes-vous ?

— Avant qu'eussent été tournées vers cette montagne les âmes dignes de monter à Dieu, mes os furent ensevelis par Octavien. Je suis Virgile, et je n'ai pas perdu le ciel pour aucune autre faute que pour n'avoir pas eu la foi, répondit alors mon guide.

Comme celui qui voit paraître devant lui un objet dont il s'étonne ; il croit, et ne croit pas, et il dit : Cela est, cela n'est pas. Ainsi parut cet esprit ; puis il baissa le regard, et revint humblement vers lui, et l'embrassa là où les inférieurs embrassent.

— O gloire des Latins, dit-il, pour qui notre langue a montré ce qu'elle pouvait, honneur éternel du pays d'où je fus, quel mérite ou quelle grâce te montre à moi ? Si je suis digne d'entendre tes paroles, dis-moi, viens-tu de l'Enfer, et de quel cercle ?

— C'est par tous les cercles du royaume douloureux, lui répondit Virgile, que je suis venu ici ; une vertu du ciel me conduit, et je viens avec elle. Ce n'est point pour avoir fait, mais pour n'avoir pas fait, que j'ai perdu la vue de ce Soleil élevé que tu désires, et qui fut connu par moi trop tard. Un lieu est là-bas, attristé, non par des tourmens, mais par des ténèbres où les lamentations ne retentissent pas comme des cris, mais comme des soupirs. C'est là que je suis avec les petits innocens mordus par les dents de la mort avant d'avoir été purifiés de la faute humaine ; c'est là que je suis avec ceux qui ne revêtirent pas les trois vertus saintes, et qui, exempts des vices, connurent les autres et les suivirent toutes. Mais si tu le sais et le peux, donne-nous quelque indice, afin que nous puissions arriver plus tôt là où le Purgatoire a son entrée directe.

Il répondit : — Un lieu fixe ne nous est pas désigné; il m'est permis d'aller en haut et tout autour; autant que je puis m'avancer, je m'offre à toi pour guide. Mais vois déjà que le jour décline, et on ne peut pas monter pendant la nuit; aussi est-il prudent de songer à une bonne halte. Des âmes sont ici, à droite, écartées; si tu le permets, je te conduirai vers elles, et tu ne les connaîtras pas sans plaisir.

— Comment cela? répondit Virgile; celui qui voudrait monter pendant la nuit en serait-il empêché par quelqu'un? ou serait-ce qu'il ne le pourrait pas lui-même?

Et le bon Sordello raya la terre avec son doigt, en disant : — Vois, tu ne franchirais pas seulement cette ligne après le départ du soleil. Ce n'est pas qu'aucune autre chose empêchât de monter, que les ténèbres de la nuit; ce sont elles qui font obstacle à la volonté par l'impuissance. On pourrait bien avec elles retourner en bas et parcourir la côte tout autour, tandis que l'horizon tient le jour caché.

Alors mon maître, comme émerveillé, répondit:

— Mène-nous donc là où tu dis qu'on peut s'arrêter avec plaisir.

Nous nous étions un peu éloignés de là, lorsque je m'aperçus que la montagne était creuse, comme les vallons sur la terre.

— Nous irons, dit cette ombre, là où la montagne se creuse en elle-même, et nous y attendrons le nouveau jour.

Entre la montée et la plaine était un sentier oblique, qui nous conduisit sur le flanc de la vallée, là où la pente est plus douce que vers le milieu.

L'or et l'argent fin, la pourpre et le blanc de céruse, le bois de l'Inde pur et lumineux, la fraîche émeraude, au moment où elle se brise, auprès de l'herbe et des fleurs

semées dans ce reduit, seraient vaincus d'éclat, comme le moins est vaincu par le plus.

La nature n'avait pas seulement jeté là ses couleurs, mais, avec la suavité de mille parfums, elle composait une odeur indéfinissable et nouvelle. — *Salve Regina*, chantaient sur la verdure et sur les fleurs des âmes que je vis assises, et qu'à cause de la vallée on n'apercevait pas du dehors.

— Avant que ce peu de soleil ne se couche tout à fait, dit le Mantouan qui nous avait conduits, ne veuillez pas que je vous guide vers ces âmes. De cette hauteur vous verrez mieux leur attitude et leur visage que si vous étiez au milieu d'eux dans la vallée (1).

Celui qui est assis au-dessus des autres, et qui paraît avoir négligé ce qu'il aurait dû faire, et n'ouvre pas la bouche aux chants de ses compagnons, est Rodolphe l'empereur; il pouvait guérir les plaies qui ont tué l'Italie, si bien qu'il est trop tard pour qu'elle se relève par un autre. Celui qui paraît le consoler gouverna la terre où jaillissent les eaux que Molda roule dans l'Elbe, et l'Elbe dans la mer. Il eut nom Ottacre, et, encore au berceau, il valut mieux que Vinceslas, son fils, qui a de la barbe, et se repaît d'oisiveté et de luxure. Et ce petit nez, qui paraît tenir conseil avec celui qui a une figure si douce, mourut en fuyant et en flétrissant le lis. Regardez-le, comme il se bat la poitrine! Voyez cet autre qui, en soupirant, a fait de sa main un lit à sa joue! Ce sont le père et le beau-père de celui qui fait le malheur de la France; ils connaissent sa vie vicieuse et immonde, et de là vient leur douleur si poignante. Celui qui paraît si robuste et qui s'accorde en chantant avec cet autre au nez mâle, se ceignit de la corde de toutes les vertus. Et s'il fût resté roi après lui, ce jeune homme qui est assis en

arrière, la valeur eût certes passé de vase en vase ; ce qu'on ne saurait dire des autres héritiers. Jacques et Frédéric ont les royaumes ; mais aucun d'eux n'a la meilleure part de l'héritage. Rarement la probité humaine renaît par les rameaux ; ainsi le veut celui qui la donne, afin qu'on ne la demande qu'à lui. Mes paroles s'adressent aussi à ce roi au grand nez, non moins qu'à l'autre, Pierre, qui chante avec lui, et à cause duquel la Pouille et la Provence gémissent déjà. Autant la plante est dégénérée de sa graine, autant, mieux que Béatrix et Marguerite, Constance se vante de son mari. Voyez le roi à la vie simple, assis à l'écart, Henri d'Angleterre ; celui-là a plus de bonheur dans ses rameaux. Celui qui est assis à terre, au-dessous des autres, et qui regarde en haut, est le marquis Guillaume, pour lequel Alexandrie et sa guerre font pleurer Montferrat et le Canavèse.

CHANT VIII.

C'était déjà l'heure qui réveille les regrets des navigateurs et attendrit leur âme, le jour où ils ont dit à leurs doux amis : adieu ; l'heure où le nouveau pèlerin se sent blesser d'amour, s'il entend dans le lointain une cloche qui paraît pleurer le jour près de mourir ; lorsque je commençai à ne plus rien entendre, et je vis une de ces âmes se lever, et demander avec la main qu'on l'écoutât. Elle joignit et éleva ses deux mains, en fixant ses yeux sur l'Orient, comme si elle eût dit à Dieu : Rien autre que toi ne m'occupe.

— *Te lucis ante*(1), se prit-elle à chanter, si dévotement et avec des notes si douces, qu'elle me fit oublier moi-même.

Et puis les autres âmes doucement et dévotement, la

suivirent dans l'hymne entière, tenant les yeux attachés aux sphères célestes.

Applique bien, lecteur, tes yeux à la vérité; car le voile est maintenant si léger, que la vue peut le traverser aisément.

Je vis ensuite cette noble troupe, silencieuse, le regard en haut, dans l'attitude de quelqu'un qui attend, pâle et humble. Et je vis sortir du ciel et descendre deux anges avec deux épées flamboyantes, brisées et privées de leurs pointes. Leurs vêtemens, verts comme les petites feuilles venant d'éclore, flottaient en arrière, frappés et agités par le vent de leurs ailes, qui étaient vertes aussi. L'un des anges vint se poser un peu au-dessus de nous, et l'autre descendit au bord opposé, si bien que les âmes restèrent au milieu. Je distinguais bien leur tête blonde, mais l'œil était ébloui par leur face, comme une faculté qui succombe à de trop grands efforts.

— Tous deux sortent du sein de Marie, dit Sordello, pour garder la vallée contre le serpent qui va venir. Et moi, qui ne savais par quel sentier, je regardai tout autour, et je me serrai étroitement, glacé de frayeur, contre mon guide fidèle.

Et Sordello ajouta : — Maintenant, descendons au milieu de ces grandes ombres, et nous leur parlerons. Il leur sera bien doux de nous voir.

Je ne descendis, ce me semble, que de trois pas, et je me trouvai au-dessous, et je vis une âme qui ne regardait que moi, comme si elle avait voulu me connaître. C'était déjà le temps où l'air s'obscurcissait, mais non pas assez pour ne point éclairer ce qui était entre ses yeux et les miens. Elle s'avança vers moi, et je m'avançai vers elle. O Nino! noble juge, combien je fus heureux lorsque je vis que tu n'étais pas parmi les coupables (2)! Nous ne nous

épargnâmes aucun tendre salut; puis il me demanda:

— Depuis quand es-tu venu au pied de cette montagne, à travers les ondes lointaines?

— Hélas! lui dis-je, c'est à travers des lieux désolés que je suis arrivé ce matin. Je suis encore dans ma première vie, quoique je gagne l'autre en voyageant ainsi.

Et aussitôt qu'ils eurent entendu ma réponse, Sordello et lui reculèrent, comme des hommes tout à coup frappés d'étonnement. L'un se tourna vers Virgile, l'autre vers une âme qui était là assise, et il s'écria :

— Viens, Conrad (3), viens voir ce que Dieu a voulu par sa grâce.

Puis, se tournant vers moi : — Par cette haute gratitude que tu dois à celui qui cache tellement son premier pourquoi, qu'on se perdrait à le chercher, quand tu seras au delà de la mer immense, dis à ma chère Jeanne qu'elle élève pour moi ses prières vers ce lieu où l'on répond aux innocens. Je ne crois pas que sa mère m'aime encore, depuis qu'elle a quitté ce bandeau blanc, qu'elle devra regretter, la malheureuse! Par elle on peut comprendre facilement combien dure dans la femme le feu de l'amour, si les regards ou les caresses ne le rallument pas souvent. La vipère qui est sur le champ de l'écusson milanais ne lui fera pas une tombe aussi belle que la lui aurait faite le coq de Gallura.

Il parlait ainsi, marqué sur le visage du sceau de cet amour droit qui brûle avec modération dans le cœur. Mes yeux avides se portaient toujours vers le ciel, là où la marche des étoiles est plus lente, comme la partie d'une roue la plus rapprochée de l'essieu.

Et le guide : — O mon fils, que regardes-tu là haut?

Et moi à lui : — Je regarde ces trois étoiles dont le pôle est tout embrasé de ce côté

Et lui à moi : — Les quatre étoiles brillantes que tu as vues ce matin sont maintenant là-bas, et celles-ci sont montées à la place où étaient les autres.

Comme il me parlait, Sordello l'attira vers lui, en disant : — Voilà notre adversaire, et il leva le doigt pour qu'il regardât de ce côté.

Dans cette partie où la petite vallée n'a pas de bord, était un serpent, le même peut-être qui donna à Ève le fruit amer. Entre l'herbe et les fleurs s'avançait le maudit reptile, tournant de temps à autre sa tête en arrière, et se léchant le dos comme une bête qui se lisse. Je ne le vis pas, et pour cela je ne puis dire comment prirent leur essor les autours célestes ; mais je les vis bien planer tous les deux. Lorsqu'il les sentit fendre l'air avec leurs ailes verdoyantes, le serpent s'enfuit, et les anges remontèrent à leur poste d'un vol égal. L'ombre qui s'était rapprochée du juge quand il l'appela, pendant tout ce combat n'avait pas cessé de me regarder.

—Puisse le flambeau qui te mène vers le ciel avoir à ton gré autant de cire qu'il en faut pour arriver à l'azur de la dernière sphère, dit-elle ; mais si tu sais quelques nouvelles vraies de Val-di-Magra ou des contrées voisines, apprends-les-moi ; car j'ai été grand dans ces lieux. Je fus nommé Conrad Malaspina ; je ne suis pas l'ancien ; cependant je descends de lui ; je portai aux miens l'amour qui se purifie ici.

— Oh! lui dis-je, je n'ai jamais été dans vos contrées ; mais peut-on habiter un lieu dans toute l'Europe où leur gloire ne soit arrivée ? La renommée qui honore votre maison proclame les seigneurs et proclame le pays, si bien que celui-là même les connaît qui n'y a pas été encore. Et je vous jure — aussi vrai que je monterai au ciel ! — que votre noble race ne se dépouille point de l'honneur que

lui ont fait sa bourse et son épée. L'habitude et la nature l'ont ainsi privilégiée, que quoique le chef coupable du monde le fasse égarer, seule elle va droit et méprise le mauvais chemin.

Et lui : — Or, va, avant que le soleil ne se couche sept fois dans le lit que le Bélier couvre et étreint sous ses quatre pieds, ce sentiment courtois sera cloué au milieu de ton front avec de meilleurs clous que ne le seraient les discours des autres, si le cours du jugement de Dieu ne s'arrête pas.

CHANT IX.

La concubine de l'antique Tithon éclairait déjà le bord de l'Orient sortant des bras de son doux ami. Son front étincelait de pierreries disposées dans la forme de cet animal glacé qui blesse les hommes avec sa queue. Et la nuit avait déjà fait, au lieu où nous étions, deux des pas avec lesquels elle monte, et le troisième déjà inclinait en bas ses ailes, lorsque moi, qui avais ce que nous tenons d'Adam, vaincu par le sommeil, je me couchai sur l'herbe où nous étions déjà assis tous les cinq.

A l'heure où l'hirondelle commence ses tristes plaintes près du matin, peut-être en souvenir de ses premiers malheurs, et lorsque notre âme, plus dégagée de la chair, et moins retenue par la pensée, est presque divine dans ses visions, il me semblait voir en rêve un aigle planer dans le ciel avec des plumes d'or, les ailes étendues et prêt à descendre, et je me croyais dans ce lieu où Ganymède abandonna les siens, quand il fut ravi jusqu'au suprême conseil. Et puis je pensais en moi-même : peut-être cet aigle vient-il s'abattre ici par habitude, et peut-être dédaigne-t-il d'aller prendre en d'autres lieux ce qu'il porte

en haut dans sa serre. Puis il me parut qu'après avoir tournoyé un peu, il descendait terrible comme la foudre, et m'enlevait en haut jusqu'à la région de feu. Là, il me semblait que l'aigle et moi nous brûlions, et cet incendie, quoique imaginaire, devint si cuisant, qu'il fallut bien que mon sommeil s'interrompît.

Achille ne se réveilla pas autrement, dirigeant autour de lui ses yeux ouverts, et ne sachant pas où il était, lorsque sa mère, après l'avoir enlevé à Chiron, l'emporta tout endormi dans ses bras à Scyros, d'où les Grecs le firent partir ensuite, que je ne tressaillis moi-même dès que le sommeil s'envola de mes yeux, et je devins blême comme un homme glacé d'épouvante.

A mon côté je trouvai mon consolateur, et le soleil s'était déjà levé depuis plus de deux heures, et mon visage était tourné vers la mer.

— N'aie pas de crainte, dit mon seigneur, rassure-toi, nous sommes à bon port; loin de le rétrécir, élargis ton courage. Tu es désormais arrivé au Purgatoire; voilà le rempart qui l'enferme tout autour, vois l'entrée là où l'on voit le mur interrompu. Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi, sur les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint et dit : — Je suis Lucie, laissez-moi prendre celui qui dort, je l'aiderai ainsi dans son chemin.

Sordello resta avec les autres nobles ombres; elle t'enleva, et lorsque le jour fut clair, elle monta, et j'ai suivi ses traces. Elle t'a posé là; mais d'abord ses beaux yeux me montrèrent l'entrée ouverte, puis elle et le sommeil s'en allèrent en même temps.

Comme un homme qui se rassure après le doute, et qui change sa peur en confiance, quand la vérité lui est dévoilée, ainsi je me changeais, et lorsque mon guide me vit

sans inquiétude, il se dirigea vers le rempart, et je le suivis sur la hauteur.

Lecteur, tu vois bien comment j'élève mon sujet; ne t'étonne donc pas si je le soutiens avec plus d'art. Nous nous approchâmes, et nous étions en cet endroit d'où j'avais cru voir d'abord une ouverture semblable à une fente qui partage un mur. Je vis une porte, et au-dessous d'elle trois degrés de couleurs diverses pour y monter, et un gardien qui ne disait rien encore. Et comme j'ouvrais les yeux de plus en plus, je vis qu'il était assis sur le degré supérieur, et tel était son visage que je ne pus en supporter la vue. Il avait à la main une épée nue, qui réfléchissait tellement les rayons sur moi, que je levais souvent en vain mes regards vers lui.

— Parlez de là : Que voulez-vous ? commença-t-il à dire. Où est votre guide ? Prenez garde de ne point vous repentir d'être venus.

—Une femme du ciel, instruite de ces choses, lui répondit mon maître, nous a dit naguère : Allez là, voilà la porte.

— Puisse donc cette femme mener à bien vos pas, reprit le gardien bienveillant ; venez devant nos degrés.

Nous y allâmes, et la première marche était d'un marbre blanc si poli et si clair, que je m'y mirais tel que je suis. La seconde, plus obscure que la couleur perse, était d'une pierre rude et calcinée, crevassée en long et en large. La troisième, qui surmontait les deux autres, me paraissait d'un porphyre flamboyant comme du sang qui jaillit de la veine. Sur cette marche posait ses pieds l'ange de Dieu assis sur le seuil, qui me semblait une pierre de diamant. Mon guide me fit monter ces trois degrés de bonne volonté, en me disant :

— Demande-lui humblement qu'il ouvre cette porte

Je me jetai dévotement à ses pieds sacrés, et je demandai à Dieu miséricorde, afin que son ange m'ouvrît ; mais auparavant je me donnai trois coups dans la poitrine.

Il me grava sept fois la lettre P sur le front avec la pointe de son épée ; et : Quand tu seras entré, me dit-il, tâche de laver ces blessures.

La cendre ou la terre sèche qu'on extrait de la fosse seraient d'une couleur semblable à son vêtement, et il tira de dessous sa robe deux clefs. L'une était d'or, et l'autre était d'argent. D'abord avec la blanche et ensuite avec la jaune il ouvrit la porte, et me rendit heureux.

Quand l'une de ces clefs manque et ne tourne pas bien dans la serrure, nous dit-il, cette entrée ne s'ouvre pas. La première est plus précieuse ; mais l'autre exige plus d'art et de science, avant qu'elle n'ouvre ; car c'est elle qui disjoint les engrenages. Je tiens ces clefs de Pierre, et il me dit de me tromper plutôt en ouvrant cette porte qu'en la tenant fermée, pourvu que l'homme se prosterne à mes pieds.

Puis il poussa le battant de la porte sacrée en disant :

— Entrez, mais je vous préviens que celui-là retourne dehors qui regarde en arrière.

Et lorsque les charnières de cette porte, faites d'un métal dur et sonore, eurent roulé sur leurs gonds, elle fit un tel bruit, que la porte Tarpéienne (1) ne cria pas davantage et ne se montra pas plus stridente lorsqu'on lui enleva le bon Métellus, et qu'elle resta dépouillée. Je me retournai attentif au premier bruit, et il me semblait entendre — *Te Deum laudamus* (2), chanté par des voix accompagnées d'une douce harmonie.

Ce que j'entendais produisait en moi cette impression que l'on éprouve lorsqu'on chante avec un orgue, et que tour à tour on entend et l'on n'entend pas les paroles.

CHANT X.

Lorsque nous eûmes franchi le seuil de la porte, rouillée à cause des passions coupables des âmes qui font paraître droites les voies tortueuses, au bruit qu'elle fit je m'aperçus qu'elle s'était refermée; et si j'avais tourné mes yeux vers elle, quelle excuse aurais-je eue pour réparer ma faute?

Nous montions par une fente du rocher, serpentant d'un côté et d'autre comme l'onde qui fuit et qui revient.

—Il faut employer ici un peu d'adresse, dit mon guide, en nous serrant tantôt par ci, tantôt par là, contre le côté de la route qui s'enfonce.

Et cela rendit notre marche si lente, que le croissant de la lune descendit au lieu où il se couche avant que nous pussions sortir de ce ravin; mais lorsque nous fûmes libres et à découvert, là où la montagne se penche en arrière; moi, harassé, et tous deux incertains de notre route, nous nous arrêtâmes sur une plaine plus solitaire que les chemins au milieu d'un désert.

Du bord qui touche au précipice jusqu'au pied du haut escarpement qui monte toujours, l'espace serait mesuré en trois fois par le corps d'un homme. Et autant que mon œil pouvait s'étendre, ou du côté gauche ou du côté droit, cette corniche me paraissait d'une largeur égale.

Nous n'avions point encore fait un pas, lorsque je m'aperçus que cet escarpement circulaire qui paraissait inaccessible était de marbre blanc, et tellement enrichi de sculptures, que non seulement Polyclète, mais la nature elle-même, en auraient été vaincus.

L'ange qui descendit sur la terre avec le décret de cette paix demandée avec larmes depuis tant d'années,

et qui délia le ciel de son long interdit, était devant nous en traits si fidèles et dans une pose si douce, qu'il ne me semblait pas une image muette. On eût juré qu'il disait *Ave*, parce que là aussi était représentée celle qui tourna la clef pour ouvrir à l'amour divin. Et dans son attitude on lisait ces paroles : *Ecce ancilla Dei* (1), aussi exactement qu'une figure s'empreint sur la cire.

— N'attache pas ton esprit sur un seul endroit, dit mon doux maître, qui m'avait près de lui du côté où les hommes ont le cœur.

Alors je déplaçai mon regard, et je vis après Marie, du côté où se trouvait mon guide, une autre histoire gravée sur le rocher ; c'est pourquoi je dépassai Virgile, et je me rapprochai, pour qu'elle fût à la portée de mes yeux. On voyait sculptés sur le même marbre le char et les bœufs qui traînaient l'arche sainte, souvenir qui fait redouter les offices qu'on ne nous a point confiés. Sur le devant on apercevait une foule, divisée tout entière en sept chœurs, faisant dire à un de mes sens : ils chantent ; et à un autre : ils ne chantent pas. De même pour la fumée de l'encens qu'on y avait représentée, ma vue et mon odorat se partageaient entre le oui et le non.

L'humble psalmiste précédait en dansant le vase béni, et il était en ce moment plus et moins qu'un roi. En face, et à la fenêtre d'un grand palais, Michol regardait étonnée, comme une femme dédaigneuse et triste. Je quittai le lieu où j'étais pour voir de près une autre histoire qui blanchissait derrière Michol. Là était représentée la gloire sublime de ce prince romain dont la grande vertu poussa Grégoire à son grand triomphe (2). Je parle de Trajan l'empereur, et une pauvre veuve tenait le frein de son cheval dans une attitude de larmes et de douleur. Autour de lui se pressait une foule de cavaliers, et les drapeaux

aux aigles d'or flottaient sur sa tête au gré du vent.

La malheureuse, au milieu d'eux tous, semblait dire : — Seigneur, venge mon fils qui est mort, ce qui me brise le cœur. — Et Trajan lui répondait : — Attends donc que je revienne. — Et la mère, comme une personne en qui la douleur s'impatiente : — O mon seigneur! si tu ne reviens pas? — Et lui : — Celui qui sera à ma place te vengera.—Et elle :—A quoi te servira qu'un autre remplisse ses devoirs, si tu oublies les tiens? — Et lui : — Rassure-toi, il faut que je fasse mon devoir avant que je parte; la justice le veut, et la piété m'arrête.

Celui pour lequel rien de nouveau n'existe, créa ce langage visible, nouveau pour nous, parce qu'il ne se trouve pas sur la terre. Tandis que je me plaisais à regarder les exemples de tant d'humilité, que l'artiste qui les grava a rendus si chers à la vue, — Vois de ce côté, dit le poète, un grand nombre d'âmes s'avancer lentement, elles nous dirigeront vers les degrés supérieurs.

Mes yeux, qui étaient attentifs à regarder pour voir les nouveautés dont ils sont avides, se tournèrent vers lui sans retard.

Je ne veux pas cependant, lecteur, que tu perdes ton courage en voyant comment Dieu veut que l'on expie ses fautes; ne regarde pas à la forme du martyre, songe à ce qui le suit, songe, après tout, qu'il ne peut pas durer au-delà du grand jugement.

Et je dis : — Maître, je ne crois pas que ce que je vois venir vers nous ce soient des personnes, et j'ignore ce que cela peut être, tant ma vue est incertaine.

Et lui à moi : — La lourde condition de leur tourment les courbe vers la terre; si bien que mes yeux ne les ont pas tout de suite reconnues sans effort. Mais regarde-les fixement, et déroule avec ta vue ce qui vient ployé sous

ces pierres. Tu peux déjà voir comment chacune d'elles se courbe.

O chrétiens orgueilleux, misérables et faibles, qui, infirmes des yeux de l'esprit, paraissez tout fiers de marcher à reculons, ne voyez-vous pas que nous sommes des vers nés pour former ce papillon angélique, qui vole à la justice sans défense? Pourquoi donc votre esprit s'enfle-t-il ainsi d'orgueil? Vous êtes des insectes avortés, semblables à des vers dont la formation est manquée.

Comme pour supporter un plancher ou un toit, au lieu de pilier, on voit quelquefois une figure joindre les genoux à la poitrine, et cela fait naître d'une fausse douleur une véritable souffrance en ceux qui le voient, ainsi vis-je ces âmes lorsque je les regardai avec attention. Il est vrai qu'elles étaient plus ou moins courbées, selon qu'elles avaient plus ou moins de fardeau, et celle qui montrait le plus de patience semblait dire en pleurant: je n'en puis plus.

CHANT XI.

— O notre Père qui es dans les cieux, non que tu y sois enfermé, mais à cause du plus grand amour que tu portes aux premiers êtres de là-haut, que ton nom et ton pouvoir soient loués de toute créature, comme il convient de rendre grâce à ton amour sublime. Que la paix de ton règne nous arrive, car avec tous nos efforts nous ne pouvons pas aller à elle, si elle ne vient pas à nous. Comme les anges te font le sacrifice de leur volonté en chantant hosanna, que les hommes te fassent aussi le sacrifice de la leur. Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne, sans laquelle, au milieu de cet âpre désert, recule toujours celui qui s'efforce le plus d'avancer; et comme nous par-

donnons à chacun le mal que nous avons souffert, toi aussi pardonne-nous, sois bon, et ne regarde pas à nos mérites. Notre courage, qui se laisse abattre pour peu, ne le mets pas aux prises avec l'antique adversaire, mais délivre-nous de lui qui nous presse si fort. Cette dernière prière, Seigneur chéri, nous ne la faisons pas pour nous, car nous n'en avons pas besoin, mais pour ceux qui sont restés après nous.

Demandant ainsi bonne chance pour elles et pour nous, ces ombres marchaient sous un faix semblable à ceux que l'on voit en rêve, inégalement accablées et tout autour, harassées de fatigue, sur la première corniche, pour se purifier des souillures du monde. Si dans ce lieu ces âmes prient ainsi pour nous, que doivent donc dire et faire ici pour elles ceux dont la volonté a de bonnes racines? Il faut bien les aider à laver les taches qu'elles emportèrent du monde, afin que, pures et légères, elles puissent monter aux sphères étoilées.

— Hélas! que la justice et la pitié vous soulagent bientôt, pour que vous puissiez déployer l'aile qui vous enlève selon votre désir! Montrez-nous de quel côté on va plus vite vers la montée, et s'il y a plus d'un passage, montrez-nous celui qui est le moins escarpé. Celui qui vient avec moi, à cause du fardeau de la chair d'Adam dont il est revêtu, est lent à gravir, malgré sa volonté.

Les paroles que ces âmes répondirent à celles que mon guide leur avait adressées nous arrivaient nous ne savions de qui; mais il nous fut dit: — Venez à main droite avec nous sur le bord, et vous trouverez un passage qu'une personne vivante peut franchir; et si je n'étais accablé du rocher qui dompte ma tête superbe, et me fait porter le visage baissé vers la terre, je regarderais celui-ci qui vit et qui ne se nomme pas, pour voir si je ne le connais point, et

pour l'apitoyer sur ce fardeau. Je fus Latin, né d'un Toscan illustre. Guillaume Aldobrandeschi (1) fut mon père; j'ignore si son nom parvint jamais jusqu'à vous. L'antique noblesse et les hauts faits de mes ancêtres me rendirent si arrogant, que j'oubliai la commune mère, et j'eus tout homme en tel mépris, que j'en mourus, comme le savent les Siennois, et comme le sait le dernier habitant de Campagnatico. Je suis Humbert, et l'orgueil ne m'a point perdu seul; mais il a entraîné toute ma famille dans le malheur. Et il est nécessaire que je porte ici ce fardeau jusqu'à ce que Dieu soit satisfait : puisque je ne l'ai pas fait vivant, il faut que je le fasse parmi les morts.

En l'écoutant, j'inclinai mon visage, et une des âmes, mais non celle qui parlait, se tourna sous le fardeau dont elle était accablée. Elle me vit, me reconnut, et m'appelait en tenant avec peine ses yeux fixés sur moi, qui marchais tout courbé avec elles.

— Oh ! lui dis-je, n'es-tu pas Oderisi (2), l'honneur d'Agobbio et l'honneur de cet art qu'on appelle à Paris enluminer ?

— Frère, répondit-il, les parchemins que peint Franco Bolognese sourient aujourd'hui davantage; l'honneur est tout à lui maintenant, et il m'en reste à peine. Je n'aurais pas été si loyal pendant que je vivais, à cause du grand désir de supériorité auquel mon cœur s'était pris. On porte ici la peine de cet orgueil, et je ne serais même pas en ce lieu, s'il n'était que, pouvant pécher encore, je me tournai vers Dieu. O vaine gloire du pouvoir humain, comme la verdure passe vite sur ta cime, si elle n'est pas fortifiée par une longue suite d'années ! Cimabué crut rester maître du champ de la peinture, et maintenant c'est Giotto qui a la vogue, et il efface la renommée du premier. C'est ainsi que l'un des Guido a ôté à l'autre la gloire de la langue, et

peut-être en est-il né un troisième qui les détrônera tous les deux. Le bruit du monde n'est autre chose qu'un souffle du vent qui vient maintenant d'ici, maintenant de là, et qui change de nom parce qu'il change de côté. Quelle plus grande renommée auras-tu donc si ta chair se détache vieillie de toi, que si tu étais mort en bégayant les premiers mots de l'enfance, avant que mille ans se soient écoulés? temps plus court auprès de l'éternité, qu'un mouvement de sourcil en comparaison de la sphère la plus lente qui tourne dans le ciel. Celui qui occupe si peu de place sur le chemin devant moi, remplit de son nom toute la Toscane, et maintenant c'est tout au plus s'il s'en dit quelques mots à Sienne, dont il était seigneur, lorsqu'elle fut détruite par la rage de Florence, qui était alors aussi orgueilleuse qu'elle est prostituée maintenant. Votre renommée est comme la couleur de l'herbe qui naît et qui s'éteint, et celui qui la fane est le même qui la fait sortir encore tendre de la terre.

Et je lui dis : — Ta parole vraie m'inspire une humilité salutaire, et tu fais tomber mon orgueil; mais quel est celui dont tu parlais tout à l'heure?

— C'est, répondit-il, Provenzano Salvani (3), et il se trouve ici parce qu'il eut la présomption d'attirer dans ses mains tout le pouvoir de Sienne. Il a marché ainsi et il marche toujours sans repos depuis qu'il est mort. Voilà de quelle monnaie paie sa faute celui qui a été trop orgueilleux sur la terre.

Et moi : — Si l'âme qui attend pour se repentir qu'elle ait touché le bord de la vie, demeure là-bas et ne monte pas ici, à moins qu'une bonne prière ne l'aide, avant qu'elle ait passé un temps égal à la durée de sa vie, comment l'entrée de ce lieu lui a-t-elle été accordée?

— Lorsqu'il était dans sa plus grande gloire, dit-il, au

jour, de son propre mouvement, il s'arrêta au milieu de la place de Sienne, ayant déposé toute fausse honte, et là, pour tirer son ami de la peine qu'il souffrait dans la prison de Charles, il alla jusqu'à frissonner de tous ses membres. Je n'en dirai pas davantage, et je sais que mes paroles sont obscures, mais il se passera peu de temps d'ici à ce que tes voisins t'aident à les comprendre.

Cette bonne œuvre a fait tomber la barrière devant lui.

CHANT XII.

De front, comme des bœufs qui vont sous le joug, je m'en allais avec cette âme chargée autant que le permit mon doux maître; mais lorsqu'il me dit : — Laisse-le, et marche, car il faut ici, avec la voile et avec la rame, que chacun pousse sa barque tant qu'il le peut, je redressai mon corps comme il le faut pour marcher, quoique mes pensées restassent inclinées et abattues. Je m'étais mis en marche et je suivais sans effort les pas de mon maître, et nous montrions déjà tous les deux comme nous étions légers.

Et il me dit : — Baisse les yeux à terre; il est bon, pour t'alléger la fatigue du chemin, de considérer le sol que tes pieds foulent.

Comme les dalles des tombeaux, pour conserver la mémoire des morts qu'elles couvrent, portent dans leurs inscriptions ce qu'ils étaient autrefois, et souvent on y pleure, par l'amertume du souvenir, qui n'affecte que les âmes pieuses; ainsi vis-je sculptée, mais avec une ressemblance que l'art avait rendue plus parfaite, toute la route qui faisait saillie hors de la montagne.

Je voyais d'un côté celui qui fut créé plus noble qu'au-

cune autre créature tomber du ciel, en serpentant comme la foudre ; je voyais de l'autre côté Briarée, percé du trait céleste, peser sur la terre, alourdi par le froid de la mort. Je voyais Thymbrée, je voyais Mars et Pallas, encore armés, autour de leur père, regarder les membres épars des géans. Je voyais Nembrod, au pied de son œuvre immense, regarder avec égarement les hommes qui étaient avec lui à Sennaar.

O Niobé! avec quel regard désespéré je te voyais représentée sur la route, ayant de chaque côté sept cadavres de tes enfans! O Saül! comme tu me paraissais là, mort sur ton propre glaive au mont de Gelboé, qui ne reçut plus désormais ni pluie ni rosée! O folle Arachné, je te voyais aussi, déjà à demi araignée, toute triste sur les lambeaux de cette toile qui fut si funeste pour toi! O Roboam! ton règne n'inspirait plus ici de terreur ; mais un char t'emportait plein d'épouvante avant d'être chassé par ton peuple.

Le dur pavé montrait encore comment Alcméon fit payer cher à sa mère sa malheureuse parure (1). Il montrait comment les fils de Sennachérib se jetèrent sur lui dans le temple et l'y laissèrent mort. Il montrait la désolation et ce crime horrible commis par Thomyris, quand elle dit à Cyrus : — Tu as eu soif de sang, et je t'emplis de sang. Il montrait comment l'armée des Assyriens fut mise en déroute après la mort d'Holopherne, et il y avait aussi à terre les traces du meurtre. J'y voyais Troie en cendres et en ruines. O Ilion! comme tu paraissais abattu et flétri dans l'image qu'on y avait tracée de toi! Quel est donc le maître du pinceau ou du ciseau capable de retracer les ombres et les poses qui, en ce lieu, frapperaient d'étonnement le plus grand génie? Les morts paraissaient morts, et les vivans paraissaient vivans. Celui qui avait vu la

réalité de ces choses ne vit pas mieux que moi tout ce que je foulai tant que je marchai la tête inclinée.

Et maintenant soyez fiers et allez la tête haute, ô fils d'Ève! et ne baissez pas les yeux pour voir le mauvais chemin que vous tenez!

Nous avions déjà marché plus long-temps autour de la montagne et employé une plus grande part du cours du soleil que ne le croyait mon esprit préoccupé, lorsque celui qui me précédait, sans jamais se distraire, me dit:

— Lève la tête; il n'est plus temps de marcher ainsi en rêvant. Vois un ange qui s'apprête à venir vers nous; vois que la sixième servante du jour achève de remplir sa tâche. Compose de respect ton attitude et ton visage, pour qu'il daigne nous diriger vers le haut, pense que ce jour ne luira plus désormais.

J'étais si accoutumé aux avertissemens qu'il me donnait toujours de ne pas perdre de temps, que son langage en cette matière ne pouvait pas m'être obscur.

La belle créature venait à nous, vêtue de blanc, et son visage rayonnait comme on voit trembler l'étoile du matin. Elle ouvrit les bras, et puis elle étendit ses ailes, en disant: — Venez; près d'ici sont les degrés, et dorénavant la montée devient facile.

Bien peu répondent à cet appel. O race humaine! née pour voler en haut, pourquoi tombes-tu ainsi au moindre vent? L'ange nous mena où le rocher était taillé; là il me frappa le front de ses ailes, puis il me promit un voyage tranquille. Comme pour gravir à main droite, la montagne, où est l'église qui domine la ville bien gouvernée, au-dessus de Rubaconte, s'adoucit par les marches qui y furent creusées à cette époque où les registres et les mesures étaient en sûreté(2); ainsi s'abaisse en cet endroit le rocher qui tombe bien roide de l'autre cercle; mais

on effleure, en montant, les deux pans de la muraille.

Comme nous pénétrions dans ce passage, des voix chantèrent — *Beati pauperes spiritu* (3) avec tant de douceur, qu'aucune parole ne saurait l'exprimer. Ah ! combien ces portes sont différentes de celles de l'Enfer ! On entre par les unes avec des chants, et par les autres avec des cris de rage !

Déjà nous gravissions ces marches sacrées, et je me sentais beaucoup plus léger que je ne l'avais été d'abord sur la plaine. Et je dis : — Maître, de quel poids m'a-t-on soulagé, que je n'éprouve presque plus de fatigue en marchant ?

Il me répondit : — Lorsque les P qui sont encore sur ton front, à demi-effacés, auront comme l'autre tout à fait disparu, tes pieds seront tellement devancés par ton désir, que non seulement ils ne sentiront plus de fatigue, mais que ce leur sera une joie d'avancer vers le haut.

Alors je fis comme ceux qui marchent ayant sur la tête quelque chose qu'ils n'y savaient pas, mais que les signes d'autrui leur font soupçonner. La main essaie de s'en assurer, et cherche, et trouve, et s'acquitte de cet office que la vue ne saurait remplir. Et avec mes doigts bien écartés, je ne trouvai plus que six des lettres que le gardien des clefs m'avait gravées sur le front.

Et voyant cela, mon guide se mit à sourire.

CHANT XIII.

Nous étions arrivés sur la dernière marche, où est coupée une seconde fois la montagne qui purifie les fautes à mesure qu'on la gravit. Là une autre corniche, semblable à la première, entoure la colline, si ce n'est que la circonférence en est moins grande. Il n'y a ni relief ni trait qui

paraissent; mais le mur et la voie sont unis, et n'offrent que la couleur livide de la pierre.

— Si nous attendons quelqu'un ici pour demander le chemin, disait le poète, je crains que nous ne nous décidions bien tard à choisir.

Puis il regarda fixement le soleil, et prenant pour centre le côté droit de son corps, il fit tourner sur lui le côté gauche.

— O douce lumière! sur la foi de laquelle j'entre dans ce nouveau chemin, conduis-nous, disait-il, comme on doit être conduit dans ces lieux. Tu réchauffes le monde et tu brilles sur lui. Si d'autres motifs ne s'y opposent, on doit toujours suivre tes rayons.

Nous avions déjà parcouru l'espace qui fait un mille ici-bas, et en peu de temps, car notre ardeur était grande; et nous sentîmes voler vers nous, sans les voir, des esprits qui invitaient courtoisement les âmes au banquet d'amour.

La première voix qui passa en volant dit tout haut : — *Vinum non habent* (1), et elle s'éloigna derrière nous en répétant ces paroles. Et avant qu'on eût cessé de l'entendre dans le lointain, une autre passa en criant : — Je suis Oreste, et elle ne s'arrêta pas.

— O mon père, dis-je, quelles sont ces voix? Et comme je faisais cette demande, voici la troisième qui disait : — Aimez ceux qui vous ont fait du mal.

Et le bon maître : — Ce cercle punit les âmes coupables du péché de l'envie, et l'amour tient le fouet qui les excite. La bride qui les retient, ce doivent être des paroles contraires; je crois que tu les entendras sans doute avant d'arriver au lieu où l'on pardonne. Mais fixe bien les yeux à travers l'espace, et tu verras des âmes accroupies à terre devant nous, et chacune d'elles est assise le long du rocher.

Alors j'ouvris les yeux plus qu'auparavant; je regardai

devant moi, et je vis des ombres avec des manteaux qui avaient la couleur de la pierre.

Et lorsque nous fûmes un peu plus avancés, j'entendis crier : — Marie, priez pour nous ! Michel, Pierre et tous les saints, priez pour nous !

Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui sur la terre un homme assez dur pour ne pas être frappé de compassion par ce que je vis. Car lorsque je fus assez rapproché de ces âmes pour distinguer leurs traits avec précision, mes larmes me soulagèrent d'une grande douleur. Elles me paraissaient couvertes d'un vil cilice, et s'appuyaient sur l'épaule l'une de l'autre, et toutes s'appuyaient sur le rocher. Ainsi les aveugles dénués de tout se tiennent devant les églises des Indulgences pour demander l'aumône, appuyant la tête l'un sur l'autre, afin que la pitié naisse dans le cœur des passans, non seulement par le son de leurs paroles, mais encore par leur aspect, qui sollicite autant qu'elles. Et comme le soleil n'arrive pas aux aveugles, ainsi les ombres dont je parlais tout à l'heure n'ont pas le don de la lumière du ciel. A toutes un fil de fer perce et coud les paupières, comme on fait à l'épervier sauvage, lorsqu'il ne demeure pas tranquille. Il me semblait, en marchant, que c'était faire outrage de voir autrui et de n'en être pas vu, et je me tournai vers mon sage guide. Il comprenait bien ce que je voulais dire, et il n'attendit pas ma demande ; mais il me dit : — Parle, et sois bref et précis.

Virgile marchait avec moi du côté de la corniche par lequel on peut tomber, parce qu'il n'était entouré d'aucune barrière. De l'autre côté, j'avais les ombres pieuses, auxquelles l'horrible couture de leurs yeux arrachait tant de pleurs, qu'elles en avaient les joues baignées.

Je me tournai vers elles, et : — O vous ! leur dis-je, âmes qui êtes certaines de voir la lumière d'en haut,

unique objet de vos désirs, que la grâce dissolve l'écume de votre conscience et y fasse couler limpide le fleuve de votre esprit! Dites-moi, et vous ferez une chose qui me sera gracieuse et chère, s'il y a parmi vous une âme latine, et peut-être lui sera-t-il bon de me le faire savoir.

— O mon frère! chacune de nous est un citoyen de la véritable cité; mais tu veux dire une âme qui ait vécu passagère en Italie.

Il me sembla qu'on me répondait ainsi d'un endroit un peu plus reculé que celui où je me trouvais. Aussi me fis-je entendre un peu loin. Je vis parmi elles une âme qui paraissait m'attendre; et si quelqu'un voulait savoir comment, c'est qu'elle tenait le menton levé à la manière des aveugles.

—Ame, lui dis-je, qui t'abaisses ainsi pour monter plus haut, si tu es celle qui m'as répondu, fais-toi connaître par ton pays ou par ton nom.

— Je fus Siennoise, répondit-elle, et je purifie en ce lieu ma vie coupable avec ces autres esprits, demandant à Dieu avec larmes qu'il se donne à nous. Je ne fus pas sage, quoique mon nom de Sapia (2) le donnât à penser, et j'étais plus joyeuse du mal d'autrui que de mon propre bien. Et pour que tu ne croies pas que je te trompe, vois si je fus, comme je disais, une folle. Comme je descendais la pente de ma vie, mes concitoyens étaient près de Colle, campés en face de leurs ennemis, et je demandais à Dieu ce qu'il voulut en effet. Ils furent renversés et réduits à la honte amère de la fuite, et voyant cette déroute, j'en éprouvai une joie qui ne se peut comparer à nulle autre, à ce point, que je relevai mon front téméraire, en criant à Dieu : Je ne te crains plus! comme fait le merle pour un peu de beau temps. Je voulus faire la paix avec Dieu, vers la fin de ma vie, et encore ma dette n'aurait pas diminué

par la pénitence, s'il n'eût été que Pierre Pettignano se souvint de moi dans ses saintes prières, et se laissa toucher en ma faveur par charité. Mais qui es-tu, toi qui vas t'informant de notre condition, et portes les yeux ouverts, comme je le pense, et qui respires en parlant?

— Mes yeux, répondis-je, seront également fermés ici, mais pour peu de temps; car légère est la faute qu'ils ont commise par envie. Bien plus grande est la crainte qui effraie mon âme du supplice du cercle inférieur, et je sens déjà peser sur ma tête le fardeau de là-bas.

Et elle à moi: — Qui t'a donc conduit ici parmi nous, si tu crois retourner à la vie?

—C'est, répondis-je, celui qui est avec moi et qui se tait. Je suis vivant; dis-moi donc, esprit élu, si tu veux que je fasse encore pour toi quelques pas sur la terre.

— Ah! ce que tu dis est une chose si prodigieuse à entendre, répondit cette âme, que c'est un grand signe de l'amour que Dieu te porte: aussi aide-moi quelquefois de tes prières. Et je te supplie, au nom de ce que tu aimes le plus, si tu foules la terre de la Toscane, que tu réhabilites ma mémoire parmi mes parens. Tu les verras au milieu de ce peuple vain qui fonde son espoir dans Talamone, et qui y perdra plus d'attente qu'à trouver la Diana (3).

Mais les amiraux en seront encore plus déçus que les autres.

CHANT XIV.

—Quel est celui qui parcourt notre montagne avant que la mort lui ait donné l'essor, et qui ouvre et ferme les yeux à son gré?

— Je ne sais qui il est, mais je sais qu'il n'est pas seul. Interroge-le, toi qui es plus près de lui, et accueille-le doucement, afin qu'il te parle.

Ainsi deux esprits penchés l'un sur l'autre parlaient de moi à main droite; ensuite ils levèrent le visage pour m'adresser la parole.

Et l'un me dit : — O âme qui, attachée à ton corps, te diriges vers le ciel, par charité, console-nous et apprends-nous d'où tu viens et qui tu es ; car nous sommes étonnés de la grâce que Dieu t'accorde, comme d'une chose qui ne fut jamais.

Et moi : — A travers la Toscane se répand un petit fleuve qui naît à Faltérona (1), et que cent milles de cours ne peuvent satisfaire. C'est de là que je traîne ce corps. Vous dire qui je suis, ce serait parler en vain ; car mon nom ne retentit pas beaucoup encore.

— Si j'entends bien ta pensée, me répondit alors celui qui m'avait d'abord interrogé, tu parles de l'Arno.

Et l'autre lui dit : — Pourquoi a-t-il caché le nom de cette rivière, comme on fait d'une chose horrible ?

Et l'ombre à qui l'on adressait cette demande répondit ainsi : — Je ne sais ; mais le nom de cette vallée est bien digne de périr ; car dès le commencement de la rivière, là où le mont escarpé duquel a été détaché Peloro regorge d'eaux si abondantes, qu'en peu d'autres lieux elles dépassent ce niveau, jusqu'au point où elle se rend pour réparer ce que le ciel pompe sur la mer, et d'où les fleuves tirent ce qui les alimente, on traite la vertu en ennemie, et on la fuit comme un serpent, ou par un malheur attaché au pays, ou par l'habitude funeste qui le domine.

Aussi les habitans de cette malheureuse vallée ont-ils tellement changé leur nature, qu'on dirait que Circé les a nourris. A travers des porcs immondes, plus dignes de dévorer des glands que des mets destinés à l'usage de l'homme, cette rivière creuse d'abord son lit étroit. Elle trouve ensuite, en descendant, des chiens plus hargneux que leurs

forces ne le comportent, et elle leur tourne le front avec dédain. Elle va se précipitant, et plus ses eaux grossissent, plus elle trouve des chiens qui se font loups, la rivière maudite et malheureuse. Descendue ensuite à travers des gorges plus profondes, elle rencontre des renards si pleins de fraude, qu'ils ne craignent aucun piége capable de les saisir. Je ne laisserai point de parler, parce que l'on m'écoute, et ce sera heureux pour cet homme, s'il peut encore profiter de ce que l'esprit de vérité m'inspire. Je vois ton petit-fils qui se fait chasseur de ces loups sur la rive de ce fleuve cruel, et les accable tous. Il vend leur chair encore vivante ; ensuite il les tue comme une vieille bête fauve, en prive plusieurs de vie, et se prive lui-même de la gloire. Il sort tout sanglant de la lugubre forêt, et il la laisse telle, que d'ici à mille ans elle ne reviendra pas à son ancien état.

Comme, à l'annonce de malheurs futurs, se trouble le visage de celui qui écoute, de quelque côté que le danger vienne le saisir, ainsi j'aperçus l'autre âme, qui était tournée pour l'écouter, se troubler et devenir triste lorsqu'elle eut entendu ces paroles. Le récit de l'une et l'aspect de l'autre me rendirent curieux de savoir leur nom, et j'en fis la demande mêlée de prière.

Et l'esprit qui m'avait parlé le premier continua :

— Tu veux que je me soumette à ce que tu n'as pas voulu faire pour moi ; mais, puisque Dieu permet que sa grâce luise à ce point sur toi, je ne serai pas avare : sache donc que je suis Guido del Duca (2). Mon sang fut tellement brûlé par l'envie, que si j'avais aperçu un homme joyeux, tu aurais vu mon visage devenir livide. De cette semence je moissonne aujourd'hui cette paille. O race humaine ! pourquoi mets-tu ton cœur en des biens dont la jouissance exige qu'on évite le partage ? Celui-ci est Rinieri, la gloire

et l'honneur de la maison de Calboli, où personne ne s'est fait, après lui, l'héritier de sa valeur. Et non seulement sa race est dénuée entre le Pô, la montagne, la mer et le Reno, des biens requis pour la vérité et pour le plaisir, mais encore, entre ces limites, tout est plein de ronces venimeuses, que la culture aurait désormais de la peine à faire disparaître. Où sont et le bon Lizio, et Arrigo Manardi, Pierre Traversaro, et Guido de Carpigna! O Romagnols tournés en bâtards! Quand est-ce qu'un Fabbro renaîtra à Bologne? Quand un Bernardin de Fosco à Faënza, noble tige sortie d'une pauvre racine! Ne t'étonne pas si je pleure, ô Toscan! lorsque je rappelle, avec Guido de Prata, Ugolin d'Azzo, qui vécut avec nous, Federigo Tignoso et sa famille, la maison Traversara et les Anastagi, et l'une et l'autre race sont sans héritiers; lorsque je rappelle les dames et les cavaliers, les fatigues et les loisirs qui nous inspiraient l'amour et la courtoisie, en ces lieux où les cœurs sont devenus si méchans! O Brettinoro, pourquoi ne fuis-tu pas, de même que s'en est allée ta famille, et bien d'autres encore, pour ne pas être coupables? Bagnacavallo a bien raison qui n'a plus d'enfans, et Castrocaro a tort, et Conio bien davantage, qui s'embarrasse d'engendrer des comtes pareils. Les Pagani auront bien mérité lorsque leur diable aura disparu; mais néanmoins leur mémoire ne sera jamais pure. O Ugolin de Fantoli, ton nom est en sûreté, puisqu'on n'attend plus personne qui puisse le rendre obscur en dégénérant. Mais va-t'en désormais, ô Toscan! car j'aime mieux maintenant pleurer que parler, tant le souvenir de mon pays m'a serré le cœur.

Nous savions que ces âmes nous sentaient marcher; aussi leur silence nous rassurait-il sur notre chemin. Lorsque nous fûmes seuls en marchant, une voix, comme la

foudre qui fend l'air, vint en face de nous, et dit : — Celui qui me prend me tuera. Et elle fuit comme un tonnerre qui s'éloigne, en déchirant tout à coup le nuage.

Lorsque nous eûmes cessé de l'entendre, voilà qu'une autre éclate avec un si grand fracas, qu'elle sembla un second tonnerre qui suivait le premier : — Je suis Aglaure, devenue rocher. Et alors, pour me resserrer contre le poète, je reculai mon pas, au lieu d'avancer.

Déjà l'air était calme de toutes parts, et il me dit :

— Voilà le frein sévère qui devrait tenir l'homme dans ses limites. Mais vous mordez à l'appât, et l'hameçon de l'antique ennemi vous entraîne ; c'est pourquoi ni le frein ni le rappel ne vous servent à rien. Le ciel vous appelle et tourne autour de vous, en vous étalant ses beautés éternelles ; mais votre œil ne regarde que la terre : aussi êtes-vous punis par celui qui voit tout.

CHANT XV.

Autant la sphère qui se meut toujours comme l'enfant, a de route à parcourir de la troisième heure à la naissance du jour, autant le soleil paraissait avoir à franchir de son cours pour arriver au soir ; là c'était l'heure de vêpres, et ici c'était minuit. Et les rayons nous frappaient au milieu du visage, parce que nous avions fait le tour de la montagne et que nous marchions droit vers le couchant, quand je sentis tomber sur mon front une clarté plus brillante qu'auparavant, et je fus plein de stupeur à ces choses qui m'étaient inconnues. Et je portai mes mains au-dessus de mes sourcils, et je m'en fis un abri pour adoucir l'excès de la lumière. Ainsi que de la surface de l'eau ou du miroir le rayon rebondit vers la partie opposée et remonte de la même manière qu'il est descendu, en s'éloignant à égale

distance de la ligne que décrit la pierre qui tombe, comme le prouvent l'expérience et l'art; ainsi il me sembla que j'étais frappé d'une lumière réfléchie, ce qui me fit détourner rapidement le regard.

— Quel est donc, demandai-je, ô mon doux père, cet objet dont je ne puis assez défendre ma vue, et qui semble venir vers nous?

—Ne t'étonne pas si la famille du ciel t'éblouit encore, me répondit-il; c'est un messager qui vient inviter l'homme à monter. Bientôt tu pourras voir ces choses non seulement sans fatigue, mais encore avec autant de joie que la nature te permet d'en éprouver.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'ange béni, il nous dit d'une voix joyeuse : — Entrez par ici, voilà un escalier moins roide que les autres.

Nous gravissions déjà loin de ce lieu, lorsqu'on chanta derrière nous : — *Beati misericordes* (1), et réjouis-toi, ô vainqueur !

Le maître et moi nous montions seuls tous les deux, et je pensais en marchant tirer profit de ses paroles, et je me tournai vers lui en lui demandant :

— Qu'a voulu donc dire l'esprit de la Romagne, en parlant d'éviter le partage?

Et il me répondit : — Il connaît le danger de son plus grand vice, il ne faut donc pas s'étonner s'il le blâme ; c'est afin qu'on ait moins à s'en repentir. Car si vos désirs s'attachent à des objets qui s'amoindrissent par le partage, l'envie soulève en vous le souffle des soupirs. Mais si l'amour de la sphère suprême tournait en haut votre désir, vous n'auriez pas dans le cœur cette crainte; car plus une chose y appartient à plusieurs, plus chacun possède de bonheur, et plus la charité brûle dans cette enceinte.

— Je suis encore moins satisfait, répondis-je, que si je

n'avais point parlé, et je conserve plus de doute dans mon esprit. Comment peut-il se faire qu'un bien distribué à plusieurs les rende plus riches que s'ils étaient peu à le posséder?

Et lui à moi : — Parce que tu replonges ton esprit dans les choses terrestres, tu fais naître des ténèbres de la véritable lumière. Le bien infini et ineffable qui est là-haut se porte vers l'amour, comme un rayon vers une surface luisante. Il se donne d'autant plus qu'il rencontre plus d'ardeur, si bien que plus la charité s'étend, plus s'étend sur elle l'éternelle vertu ; et plus il y a là-haut d'âmes qui aspirent vers Dieu, plus il leur est donné d'aimer, et plus elles s'aiment, et elles se renvoient l'affection l'une à l'autre, comme un miroir. Mais si mon raisonnement ne te rassasie pas, tu verras Béatrix, et elle t'ôtera pleinement ce désir et tous les autres. Fais donc en sorte que bientôt soient guéries, comme deux l'ont été déjà, les autres cinq plaies qui se ferment par le repentir.

Comme j'allais dire, tu me satisfais, je me vis arrivé sur l'autre cercle, et mes yeux préoccupés m'empêchèrent de parler. Là il me sembla que j'étais enlevé dans une vision extatique, et que je voyais plusieurs personnes dans un temple (2). Et une femme sur le seuil, dans la douce attitude d'une mère, disait : — Mon fils, pourquoi as-tu fait ainsi envers nous? voilà que ton père et moi désolés nous te cherchions. Et comme elle se tut, cette première apparition s'évanouit.

Ensuite m'apparut une autre femme, ayant sur les joues ces larmes que la douleur y répand, lorsqu'elle est produite par une grande colère. Elle disait : — Si tu es le seigneur de cette ville, pour le nom de laquelle il y eut une si grande dispute entre les dieux, et d'où jaillissent en gerbes toutes les sciences, venge-toi de ces bras téméraires

qui osèrent étreindre notre fille, ô Pisistrate! Et ce seigneur doux et bon me paraissait lui répondre d'un visage calme : — Que ferons-nous à qui nous désire du mal, si nous condamnons qui nous aime?

Je vis ensuite une multitude enflammée de rage tuer un jeune homme à coups de pierres, et s'exciter d'une voix forte en criant : — Martyrise, martyrise! Et je le voyais s'incliner sous la mort qui le ployait déjà vers la terre; mais ses yeux étaient toujours une porte ouverte sur le ciel. Et il demandait avec prière au Seigneur, dans cet affreux supplice, qu'il pardonnât à ses persécuteurs, avec ce visage qui attire la pitié.

Lorsque mon âme revint à la réalité des choses qui étaient en dehors d'elle, je reconnus que j'avais rêvé de choses vraies. Mon guide, auquel je devais paraître comme un homme qui s'arrache au sommeil, me dit :

— Qu'as-tu donc, que tu ne puisses pas te soutenir? Tu as fait plus d'une demi-lieue en fermant les yeux et avec les jambes mal assurées, comme quelqu'un que courbe le vin ou le sommeil.

— O mon doux père, si tu m'écoutes, je te dirai, lui répondis-je, ce qui m'est apparu lorsque mes jambes ont fléchi.

Et lui : — Quand tu aurais cent masques sur le visage, tes pensées ne me seraient pas inconnues, même les plus fugitives. Ce que tu as vu, c'est pour que tu ne refuses pas d'ouvrir ton cœur aux eaux de la paix qui coulent de la source éternelle. Je ne t'ai pas demandé ce que tu avais, comme le fait celui qui regarde avec l'œil, lequel ne voit plus lorsque le corps gît inanimé. Mais je l'ai demandé pour donner à tes pieds un peu de vigueur; c'est ainsi qu'il convient d'exciter ceux qui sont lents et paresseux à profiter du temps de la veille quand elle arrive.

Nous marchions le soir, regardant aussi loin que nous pouvions porter la vue devant nous, aux rayons du soleil couchant. Et voilà que peu à peu s'éleva vers nous une fumée, obscure comme la nuit, de laquelle aucun lieu ne pouvait nous garantir.

Elle nous ôta le jour et troubla la pureté de l'air.

CHANT XVI.

L'obscurité de l'Enfer et d'une nuit privée de toute étoile sous un ciel sombre, lorsque les nuages la couvrent de plus de ténèbres, ne mit pas un voile aussi épais devant ma vue que la fumée qui nous entoura, et ne fut jamais aussi âpre et aussi poignante. Mes yeux ne pouvaient pas rester ouverts; aussi mon guide sage et fidèle s'approcha-t-il de moi pour m'offrir l'appui de son épaule. Comme un aveugle marchant sur les pas de celui qui le mène, pour ne pas s'égarer et pour ne pas donner du front contre des objets qui le choquent ou qui le tuent, je marchais dans cet air âcre et épais, écoutant mon guide qui disait: —Prends bien garde de ne pas te séparer de moi.

J'entendais des voix, et chacune semblait demander paix et miséricorde à l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés. —*Agnus Dei* était leur exorde; elles n'avaient toutes qu'une parole et qu'une prière, si grand était l'accord qui régnait entre elles.

— Ce sont des esprits que j'entends, ô mon maître? demandai-je; et il me répondit: — Tu as dit vrai, et ils vont expiant le péché de la colère.

— Or qui es-tu, toi, qui fends notre fumée, et qui parles de nous comme si tu partageais encore le temps par calendes?

Ainsi parla une voix, et mon maître me dit : — Réponds-lui, et demande si l'on monte par ce côté.

Et moi : — O créature qui te purifies pour retourner belle à ton créateur, tu entendras des merveilles si tu me suis.

— Je te suivrai autant qu'il m'est permis, répondit-elle ; et si la fumée nous empêche de nous voir, la voix nous rapprochera malgré elle.

Alors je dis : — Sous cette enveloppe que la mort brise je m'en vais plus haut, et je suis venu ici à travers les angoisses de l'Enfer ; et si Dieu m'a assez entouré de sa grâce pour permettre que je voie sa cour d'une façon toute contraire à l'usage d'aujourd'hui, ne me cache pas qui tu fus avant ta mort ; mais dis-le-moi, et ajoute également si je vais droit au passage, car nous nous réglerons sur tes paroles.

— Je fus Lombard et je m'appelai Marco (1) ; je connus le monde et j'aimai cette vertu à laquelle personne ne vise plus maintenant. Tu suis le droit chemin pour monter.

Ainsi répondit-il, et puis il ajouta : — Je te supplie de prier pour moi quand tu seras là-haut.

Et moi à lui : — Je m'engage par serment vis-à-vis de toi à faire ce que tu demandes ; mais je succombe à un doute qui m'obsède, si je ne m'en délivre pas. Je doutais d'abord, je doute deux fois maintenant à cause de ta réponse, qui m'affirme également des choses dites ici et ailleurs, auxquelles je la rapporte. Le monde est privé de toute vertu, comme tu le dis, rempli et couvert de malice. Mais je te prie de m'en indiquer la cause, si clairement que je la voie et que je l'explique aux hommes, car les uns la mettent dans le ciel, et les autres ici-bas.

— Hélas ! s'écria-t-il en poussant un soupir que lui arracha la douleur, ô mon frère ! le monde est aveugle, et tu

en arrives bien ! Vous qui vivez, vous attribuez tout au ciel, comme s'il faisait tout mouvoir par une loi de nécessité. S'il en était ainsi, le libre arbitre serait détruit en vous, et il ne serait pas juste d'avoir de la joie pour le bien et de la peine pour le mal. Le ciel donne l'impulsion à vos mouvemens ; je ne dis pas à tous ; mais supposons que je le dise, la lumière vous est donnée pour distinguer le bien du mal. Et vous avez le libre vouloir qui, s'il endure des fatigues dans ces premières luttes avec l'influence céleste, triomphe ensuite de tout, s'il se raffermit bien. Libres, vous êtes soumis à une force plus grande et à une nature meilleure ; ce sont elles qui créent en vous votre volonté, que le ciel n'enchaîne pas. Si donc le monde actuel se fourvoie, la raison en est en vous : c'est là qu'il faut la chercher, et je vais t'aider à le comprendre.

L'âme sort de la main de Dieu satisfait de la regarder, avant qu'elle ne soit, comme une petite fille qui pleure et qui rit en folâtrant ; naïve et ne sachant rien, si ce n'est que partie d'auprès de son créateur bienheureux, elle retourne volontiers à ce qui la charme. D'abord elle prend goût au moindre plaisir, là elle s'égare, et elle court après lui, si un guide ou un frein ne détourne son ardeur. Il fallut lui donner des lois pour frein ; il fallut avoir un roi, pour distinguer au moins la tour de la cité véritable. Les lois existent bien ; mais où est la main qui les applique ? Nulle part ? Le pasteur qui mène le troupeau peut bien ruminer, mais il n'a pas le pied fourchu (2). Aussi la multitude qui voit son guide se jeter sur l'appât dont elle est avide s'en repaît, sans nul souci d'autre chose. Tu peux bien voir qu'une mauvaise direction est la cause qui rend le monde coupable, et ce n'est pas la nature qui est corrompue en vous. Rome, qui instruisit l'univers, avait deux soleils éclairant les deux routes qui mènent au monde et à Dieu.

L'un des deux a éteint l'autre, l'épée est jointe au bâton pastoral, et tous deux réunis par force doivent aller mal ensemble ; car étant dans la même main, ils ne se craignent plus l'un l'autre. Si tu ne me crois pas, regarde à la moisson, car toute herbe se connaît à la semence. Dans ce pays que l'Adige et le Pô traversent, vous n'eussiez trouvé que valeur et courtoisie avant la querelle de Frédéric. Aujourd'hui peut y passer librement quiconque aurait honte de parler aux gens de bien, ou de s'en approcher. Il y a bien encore trois vieillards par lesquels l'âge antique gourmande le nouveau ; mais il leur tarde que Dieu les rappelle à une vie meilleure. Ce sont Currado de Palazzo, le bon Gherardo, et Guido de Castello, qui se nomme mieux en français le simple Lombard (3). Dis désormais que l'église de Rome, en confondant les deux pouvoirs, tombe dans la fange et se salit, elle et son fardeau.

— O Marco, mon ami! dis-je, tu as bien raisonné, et je comprends maintenant pourquoi les enfans de Lévi furent exclus de l'héritage (4). Mais quel est ce Gherardo qui est resté comme souvenir des races mortes et comme reproche vivant de ce siècle pervers?

—Ou ta parole me trompe, ou elle me tente, répondit-il, puisqu'en me parlant la langue toscane, tu sembles ignorer ce que c'est que le bon Gherardo. Je ne lui connais pas d'autre surnom, si je ne l'emprunte à sa fille Gaja. Que Dieu soit avec vous, je ne vous accompagne pas plus loin. Vois la clarté rayonner déjà à travers la fumée ; l'ange est là, et il faut que je parte avant qu'il paraisse.

Il parla ainsi, et ne voulut plus m'écouter.

CHANT XVII.

Souviens-toi, ô lecteur ! si jamais dans les Alpes tu fus enveloppé d'un brouillard à travers lequel tu ne voyais pas plus que la taupe à travers sa taie ; de même que lorsque les vapeurs humides et épaisses commencent à se dissiper, la sphère du soleil les perce faiblement ; et ta pensée parviendra aisément à se représenter comment je revis d'abord le soleil, au moment de son coucher. En réglant ainsi mes pas sur les pas de mon maître, je sortis de ce nuage, comme les rayons expiraient déjà au bas de la montagne. O imagination ! qui nous transportes si souvent hors de nous-mêmes, au point que l'homme n'entend pas mille trompettes sonnant autour de lui, qui donc te fait agir, lorsque les sens ne t'aident pas ? C'est une lumière formée dans le ciel, qui vient d'elle-même, ou qu'une volonté d'en haut dirige vers la terre !

L'impiété de la femme changée en cet oiseau qui se plaît le plus à chanter, se retraça dans ma pensée (1). Et mon esprit se replia tellement sur lui-même, que les choses du dehors n'y purent plus pénétrer. Puis je vis dans ce rêve de mon âme un crucifié dédaigneux et fier dans son visage, et il mourait ainsi. Autour de lui étaient le grand Assuérus, Esther son épouse, et le juste Mardochée, qui fut si intègre dans ses paroles et dans ses œuvres. Et comme cette image se brisa d'elle-même, ainsi qu'une bulle à qui manque l'eau sous laquelle elle s'est formée, une jeune fille se leva dans ma vision, pleurant amèrement et disant : — O reine ! pourquoi dans votre colère avez-vous voulu mourir ? Vous vous êtes tuée pour ne pas perdre Lavinie ; et pourtant vous m'avez perdue. Je suis votre fille, et je gé-

mis, ô ma mère ! bien plus sur votre mort que sur celle qui la suivit.

De même que le sommeil s'interrompt lorsqu'une lumière nouvelle frappe tout à coup les paupières closes, et troublé se débat avant de mourir tout à fait, ainsi mon rêve disparut aussitôt que mes yeux furent frappés par une clarté plus grande que celle dont nous avons l'habitude.

Je me retournais pour voir où j'étais, lorsqu'une voix me dit : — C'est ici qu'on monte ; et elle détourna mon attention de tout autre objet. Elle me donna un si grand désir de regarder qui me parlait, que je n'aurais jamais eu de repos avant de l'avoir vu en face. Et comme notre regard est blessé par le soleil, qui se voile dans sa splendeur même, ainsi mes forces m'abandonnèrent dans ce lieu.

— C'est un esprit de Dieu qui nous montre le chemin pour monter, sans qu'on le prie, et qui se cache sous son éclat. Il fait avec nous ainsi que l'homme fait avec lui-même ; car celui qui attend une prière et qui voit un besoin se prépare malignement au refus. Or, hâtons-nous de nous rendre à une si grande invitation ; tâchons de monter avant la nuit, car nous ne le pourrions plus ensuite avant que le jour ne revienne.

Ainsi parla mon guide, et nous dirigeâmes tous deux nos pas vers un escalier ; et aussitôt que je fus arrivé à la première marche, je sentis près de moi comme un mouvement d'aile, et un vent me frapper le visage en disant : — *Beati pacifici* (2) qui sont sans colère haineuse.

Déjà les derniers rayons qui précèdent la nuit étaient si élevés au-dessus de nous, que les étoiles se montraient de tous côtés.

— O mon courage ! pourquoi t'évanouis-tu ? disais-je en moi-même, comme je sentais mes jambes s'engourdir.

Nous étions arrivés au sommet de l'escalier, et nous nous étions arrêtés comme un navire qui touche à la grève. Et j'attendis un peu pour voir si j'entendrais quelque chose dans ce nouveau cercle; puis je me tournai vers mon maître, et je lui dis : — O mon doux père, quelle faute s'expie dans le cercle où nous sommes? Si nos pieds s'arrêtent, que tes discours ne s'arrêtent pas.

Et lui à moi : — On punit ici le désir du bien resté sans effet, et l'on y reprend la rame qui s'est retardée. Mais, afin que tu comprennes encore mieux, prête-moi ton attention, et tu tireras quelque chose de ce retard. Ni le Créateur, ni la créature, dit-il, ô mon fils! ne furent jamais sans amour, ou naturel ou de choix, et tu le sais. Le naturel fut toujours exempt d'erreur; mais l'autre peut se tromper par un objet indigne, comme par trop ou par trop peu d'ardeur. Aussi long-temps que cet amour se dirige vers le premier des biens, et que dans les biens secondaires il se prend lui-même pour mesure, il ne peut pas être cause de mauvais désirs; mais lorsqu'il se tourne au mal, ou qu'il court au bien avec plus ou moins de zèle qu'il ne faut, il emploie la créature contre le Créateur. De là, tu peux concevoir que l'amour est en vous la semence de toute vertu et de toute œuvre qui mérite châtiment. Or, comme l'amour ne peut jamais se détourner de celui en qui il se trouve, on est toujours préservé de sa propre haine. Et comme on ne saurait comprendre aucun être qui existât par lui-même sans procéder du premier qui l'a créé, nul penchant ne peut porter la créature à le haïr.

Il reste, si j'ai bien divisé, que le mal qu'on aime est celui du prochain, et cet amour naît de trois manières dans votre limon. Il y en a qui espèrent s'élever par l'abaissement de leur voisin, et c'est seulement dans ce but qu'ils désirent le voir tomber de sa grandeur. Il y en a qui crai-

gnent de perdre le pouvoir, les faveurs, l'honneur, la renommée, par l'élévation des autres, et ils s'en attristent tellement, qu'ils leur souhaitent le contraire. Il y en a enfin qui, par ressentiment d'une injure, sont avides de vengeance et désirent ardemment le mal d'autrui. Ces trois sortes d'amour s'expient au-dessous de nous, et je veux maintenant te parler de l'autre qui court au bien sans mesure.

Chacun s'imagine confusément un bien dans lequel son âme se repose, et il le désire ; aussi chacun s'efforce-t-il de l'atteindre. Si un amour trop lent de le voir ou de l'acquérir vous entraîne, vous en êtes punis dans ce cercle après un juste repentir.

Il est un autre bien qui ne rend pas l'homme heureux ; il n'est pas le bonheur, il n'est pas cette bonne essence, fruit et racine de tout bien. L'amour qui s'abandonne trop à lui s'expie dans les trois cercles placés au-dessus de nous. Mais je ne te dirai pas comment il se classe en trois parties, afin que tu le cherches par toi-même.

CHANT XVIII.

Mon maître sublime avait mis fin à son raisonnement, et il regardait attentivement dans mes yeux si je paraissais content. Et moi, qu'une soif nouvelle brûlait encore, je ne lui parlais pas, et je disais en moi-même : Peut-être que mes demandes trop nombreuses le fatiguent. Mais ce père bienveillant, qui s'aperçut de la timidité que je mettais à m'ouvrir à lui, m'encouragea à lui parler librement.

Et moi : — Maître, ma vue se ravive tellement à ta lumière, que je discerne clairement ce que ta raison con-

tient ou décrit. Et je te prie, mon doux et cher père, de m'expliquer cet amour auquel tu attribues tout le bien et tout le mal qui se fait.

— Dresse, dit-il, vers moi les yeux perçans de l'intelligence, et tu comprendras pleinement l'erreur des aveugles qui se font guides. L'âme créée avec un penchant pour aimer se porte vers toute chose qui lui plaît, aussitôt que le plaisir actuel la réveille. Votre esprit puise dans un être réel ces impressions qui se développent en vous et qui font tourner votre âme vers elles; et si, en se tournant vers elles, votre âme s'y abandonne, cet abandon c'est l'amour, c'est une nouvelle nature que le plaisir fait naître en vous. Puis, comme le feu s'élève vers le ciel, par sa forme, qui tend naturellement à monter aux lieux où sa matière a plus de durée, ainsi l'âme éprise se livre au désir, qui est un mouvement spirituel, et qui ne s'arrête jamais qu'il n'ait joui de la chose aimée. Tu peux comprendre maintenant combien la vérité est inconnue à ceux qui prétendent que tout amour est une chose louable en soi; parce qu'il leur semble peut-être que la matière de l'amour est toujours bonne; mais toute empreinte n'est pas bonne, encore que la cire le soit.

— Tes paroles et mon esprit sagace, lui répondis-je, m'ont expliqué l'amour; mais cela m'a rempli de plus de doutes. Car si l'amour nous vient du dehors, et si l'âme ne procède pas autrement, qu'elle aille droit ou de travers, elle n'y a aucun mérite.

Et lui à moi : — Je ne puis te dire ici que ce que la raison y comprend; au delà, Béatrix t'attend, car c'est une question de foi.

Toute forme substantielle qui est distincte de la matière, mais unie avec elle, contient en soi une vertu spéciale : cette vertu ne se sent et ne se démontre que par ses œu-

vres et par ses effets, comme la vie d'une plante par la verdure de ses feuilles.

L'homme ne sait pas d'où lui viennent l'intelligence des premières idées ou l'instinct des premiers appétits qui sont en vous, comme le goût de l'abeille à composer le miel; et cette volonté première ne mérite ni éloge ni blâme. Or, pour que les autres volontés s'accordent avec celle-là, est innée en vous la faculté qui conseille et qui doit garder la porte du consentement. De là naît en vous la cause des mérites, selon que cette faculté accueille et choisit les amours bons ou coupables. Ceux qui en raisonnant sont allés au fond des choses, ont reconnu l'existence de cette liberté innée; aussi ont-ils laissé aux hommes les enseignemens de la morale. Mais, admettons que la nécessité fait naître tout amour qui s'enflamme en vous, vous avez la puissance de le retenir. Cette noble faculté, Béatrix l'appelle libre arbitre, et ne manque pas de t'en souvenir si elle t'en parle.

La lune, qui se levait tard, vers minuit, nous faisait paraître les étoiles plus rares, faite comme un grand sceau qui flamboie. Elle suivait dans le ciel cette route que le soleil enflamme, alors que celui qui est à Rome le voit se coucher entre la Sardaigne et la Corse. Et cette ombre illustre, par laquelle Piétola est plus célèbre que la ville de Mantoue, s'était débarrassée du fardeau que je lui avais imposé. Et moi, après avoir reçu des explications claires et précises sur ce que je demandais, j'étais comme un homme qui se perd déjà dans le sommeil; mais je fus tiré tout-à-coup de cet assoupissement par des esprits qui arrivaient déjà sur nos épaules. Et comme l'Ismène et l'Asope virent jadis sur leur bord, dans les ténèbres, une foule pleine de tumulte et de furie, lorsque les Thébains avaient recours à Bacchus (1), ainsi vis-je hâter leurs pas dans ce cercle et ac-

courir vers nous ceux qu'emportaient une bonne volonté et un juste empressement. Aussitôt ils furent sur nous, parce que cette multitude se précipitait tout entière en courant, et deux qui la précédaient s'écriaient en pleurant : — Marie courut avec hâte à la montagne; et César, pour dompter Lérida, frappa Marseille, et puis il vola en Espagne.

— Vite, vite, ne perdons pas le temps par peu d'amour, s'écriaient les autres après eux ; car l'empressement au bien fait reverdir la grâce.

— O âmes, dans lesquelles une ferveur ardente répare peut-être maintenant la négligence et le retard que par tiédeur vous avez mis à bien faire ! celui-ci qui est vivant, et je ne vous trompe pas, veut monter lorsque le soleil luira, dites-nous donc où est près d'ici le passage?

Ce furent là les paroles de mon guide, et une de ces âmes répondit : — Suivez-nous, et vous trouverez l'entrée. Nous sommes si désireuses d'avancer, que nous ne pouvons pas nous arrêter. N'interprète donc pas à grossièreté notre empressement. Je fus abbé de Saint-Zénon à Vérone, sous l'empire du bon Barberousse, dont Milan parle encore tout éplorée (2). Et tel a déjà un pied dans la fosse qui pleurera bientôt à cause de ce monastère, et regrettera d'y avoir eu du pouvoir, parce que son fils, infirme du corps, plus infirme de l'esprit et bâtard, a été mis par lui à la place de son véritable pasteur.

Je ne sais si cette âme parla encore ou si elle se tut, tant elle était déjà éloignée de nous ; mais j'entendis ces paroles, et je me plus à les retenir. Et celui qui me secourait en tout besoin me dit : — Tourne-toi de ce côté, vois deux âmes qui s'approchent en blâmant la paresse.

Elles disaient derrière toutes les autres : — La nation pour laquelle la mer fut ouverte était morte avant que

ses héritiers eussent vu le Jourdain. Et ceux qui ne partagèrent pas jusqu'à la fin les travaux du fils d'Anchise, se condamnèrent eux-mêmes à une vie sans gloire.

Puis, lorsqu'elles furent tellement éloignées de nous que nous ne pouvions plus les voir, il vint en moi de nouvelles pensées, desquelles plusieurs pensées sortirent encore, et je m'égarai tellement de l'une à l'autre, que je fermai les yeux dans cette rêverie, et je changeai ma pensée en sommeil.

CHANT XIX.

A l'heure où la chaleur du jour, vaincue par la terre, et quelquefois par Saturne, ne peut plus réchauffer le froid de la lune, lorsque les géomantiens voient leurs meilleurs auspices vers l'Orient, avant l'aube, s'élever par la route qui n'a que peu d'instans à rester obscure, m'apparut en songe une femme bègue, les yeux louches et les pieds torts, les mains tronquées et le teint blême. Je la regardais, et comme le soleil ravive les membres glacés que la nuit engourdit, ainsi mon regard lui déliait la langue ; et puis il la redressait tout entière en peu d'instans, et donnait à son pâle visage ces couleurs que l'amour désire.

Et lorsque sa parole fut devenue libre, elle commença à chanter si bien, que j'aurais eu de la peine à en détourner mon attention.

— Je suis, chantait-elle, je suis la douce sirène qui charme les mariniers au milieu des flots, tant il y a du plaisir à m'écouter. J'arrêtai Ulysse dans sa course errante par mes chants, et celui qui s'habitue auprès de moi s'en va rarement, tant je le ravis.

Sa bouche n'était pas encore fermée, lorsqu'une femme

m'apparut, sainte et empressée, auprès de moi, pour la confondre.

— O Virgile ! Virgile ! quelle est cette femme ? disait-elle fièrement ; et Virgile s'avançait, les yeux fixés sur celle qui était sainte. Elle saisit la première, et déchira sa robe pardevant, et me montra son ventre; et je fus réveillé par la puanteur qui s'en exhalait.

Je tournai les yeux, et le bon Virgile me dit : — Je t'ai appelé au moins trois fois : lève-toi et viens, trouvons le passage par lequel tu entreras.

Je me levai, et déjà les cercles de la montagne étaient remplis des rayons du nouveau jour, et nous marchions avec le soleil naissant derrière nous. Je le suivais, et je portais mon front comme celui qui est chargé de pensées et qui se courbe ainsi que la moitié de l'arche d'un pont, lorsque j'entendis :

— Venez, c'est ici que l'on passe. Ces paroles étaient si douces et si bénignes, qu'on n'en entend pas de pareilles dans cette vie mortelle.

Avec les ailes ouvertes et comme celles d'un cygne, celui qui nous parlait ainsi nous dirigea vers le haut, entre les deux parois de la dure montagne ; puis il nous effleura du vent de ses ailes, en disant :— Heureux sont *qui lugent* (1), parce qu'ils auront de quoi consoler leurs âmes.

—Qu'as-tu donc à regarder la terre ? se mit à me dire mon guide, lorsque l'ange nous eut quittés depuis un instant.

Et moi : — Une nouvelle vision qui me saisit me fait marcher en de tels doutes, que je ne peux pas m'empêcher de réfléchir.

— Tu as vu, me dit mon maître, cette antique magicienne pour laquelle seule on pleure au-dessus de nous; tu as vu comment l'homme se sépare d'elle. C'est assez maintenant; marche donc, porte les yeux sur ce leurre que le Roi

éternel fait tourner avec ses grandes sphères. Ainsi le faucon regarde d'abord ses pieds, puis se tourne au cri du chasseur, et se dresse par le désir qui l'entraîne vers la pâture, ainsi fis-je, et je montai aussi haut que s'élève l'ouverture du rocher, jusqu'au lieu où se trouve l'autre cercle. Lorsque je dominai le cinquième cercle, j'y vis des âmes qui pleuraient, couchées à terre avec le visage en-dessous.

—*Adhæsit pavimento anima mea*(2), disaient-elles avec de si profonds soupirs, que leurs paroles s'entendaient à peine.

— O élus de Dieu! auxquels la justice et l'espérance rendent les tourmens moins cruels, dirigez-nous vers les degrés les plus élevés.

— Si vous venez sans être condamnés à rester par terre, et si vous voulez trouver le chemin plus tôt, que votre main droite soit toujours du côté extérieur du cercle.

Ainsi demanda le poète, et ainsi lui répondit-on un peu avant nous, et ces paroles m'en firent pressentir d'autres. Je tournai mes yeux vers ceux de mon maître, et il approuva par un signe bienveillant le désir qui se peignait sur mon visage. Lorsque je pus disposer de moi à ma manière, je me penchai sur cette créature, dont les paroles m'avaient frappé d'abord.

Et je lui dis : — O esprit en qui les larmes mûrissent l'expiation sans laquelle on ne peut pas revenir à Dieu, suspends un peu en ma faveur ton plus grand souci. Dis-moi qui tu es et pourquoi vous avez le dos tourné en dessus, et si tu veux que je t'obtienne quelque chose dans ce monde, d'où je suis venu vivant.

Et lui à moi : — Tu sauras pourquoi le ciel nous met ainsi la face contre terre ; mais d'abord *scias quod ego fui successor Petri* (3). Entre Siestri et Chiaveri se creuse une belle rivière, et son nom fait la cime du titre de ma fa-

mille. J'ai senti un mois et un peu plus ce que pèse le grand manteau à celui qui le garde de la boue; car tout autre fardeau est léger comme plume. Ma conversion, hélas! fut tardive; mais lorsque je fus fait pasteur romain, je découvris combien la vie était trompeuse. Je vis que là le cœur ne trouvait pas encore de repos, et qu'on ne pouvait plus grandir dans cette vie, et alors je me pris d'amour pour celle-ci. Jusqu'à ce jour, j'avais été une âme malheureuse et séparée de Dieu, sordidement avare. Or, comme tu vois, j'en suis puni dans ce lieu. On reconnaît clairement les effets de l'avarice dans la manière dont ces âmes renversées expient leur faute, et la montagne n'a pas de peine plus amère. De même que nos yeux ne se dressèrent pas en haut, fixés qu'ils étaient aux choses terrestres, de même la justice nous les a tournés vers la terre. Ainsi que l'avarice a éteint en chacun de nous l'amour du bien et nous a empêchés d'agir, ainsi la justice nous tient ici dans les gênes les pieds et les mains liés et garrottés, et tant qu'il plaira au Seigneur nous resterons immobiles et étendus.

Je m'étais agenouillé et je voulais parler; mais comme je commençai, il s'aperçut, rien qu'en m'écoutant, de cet acte de déférence.

— Quel motif, dit-il, fait donc que tu t'abaisses ainsi?

Et moi à lui: —Jamais à l'égard de votre dignité ma conscience n'eut à me faire des reproches.

— Redresse le genou et lève-toi, frère, répondit-il, ne t'abuse pas; je suis avec toi et avec beaucoup d'autres le serviteur d'un seul pouvoir. Si tu as jamais entendu ce passage du saint Évangile, qui dit: *Neque nubent* (1), tu pourras comprendre pourquoi je raisonne ainsi. Va-t'en donc, je ne veux plus que tu t'arrêtes, ta présence m'empêche de verser les larmes qui mûrissent l'expiation dont tu as

parlé. J'ai sur la terre une nièce, nommée Alagia, bonne par elle-même, pourvu que notre maison ne la fasse pas mauvaise par l'exemple; elle est la seule qui me soit restée là-bas.

CHANT XX.

Contre un vouloir plus fort, un autre vouloir lutte en vain; ainsi sacrifiant mon plaisir au plaisir de cette âme, je retirai l'éponge de l'eau avant qu'elle ne fût pleine. Je marchai, et mon guide s'avança par les lieux restés libres le long du rocher, comme on va sur un mur étroit le long des créneaux; car ces âmes qui pleuraient goutte à goutte le mal dont le monde entier est couvert, s'approchaient trop de l'autre bord. Maudite sois-tu, louve antique qui englou-tis plus de proies que toute autre bête fauve dans le gouf-fre de ta faim sans fond. O ciel! aux mouvemens duquel on attribue les changemens d'ici-bas, quand viendra donc celui qui doit la chasser?

Nous allions à pas lents, et j'étais attentif aux ombres que je sentais pleurer et se plaindre misérablement. Et j'entendis par hasard: — O douce Marie! C'était le cri qu'une âme poussait devant nous avec pleurs, comme une femme qui est dans l'enfantement. Elle continuait: — Tu fus pauvre, autant qu'on peut le voir par cet hospice où tu déposas le saint enfant que tu avais porté.

Et j'entendis ensuite: — O bon Fabricius! tu as mieux aimé la pauvreté avec la vertu que de grandes richesses avec le vice.

Ces paroles m'avaient tant plu, que je m'avançai pour reconnaître l'âme d'où elles venaient. Elle parlait aussi de cette largesse que Nicolas fit à des vierges, pour conduire leur jeunesse à l'honneur (1).

— O âme qui parles si bien, dis-moi qui tu fus, lui de-

mandai-je, et pourquoi tu es seule à répéter ces dignes louanges? Ta parole ne sera pas sans récompense, si je retourne pour achever le court chemin de cette vie qui vole à son terme.

Et elle :— Je te parlerai, non pour un soulagement que j'attends de là-bas, mais pour cette rare grâce qui brille en toi avant ta mort. Je fus la racine de cette mauvaise plante qui stérilise toute la terre chrétienne, de telle sorte qu'il s'y cueille rarement de bons fruits. Mais si Douai, Gand, Lille, et Bruges, en avaient le pouvoir, on en tirerait bientôt vengeance, et je la demande à celui qui juge toute chose. Je m'appelai sur la terre Hugues Capet (2); de moi sont nés les Philippe et les Louis, par lesquels la France est depuis peu gouvernée. Je fus fils d'un boucher de Paris; quand les rois antiques manquèrent tous, excepté un qui revêtit la robe grise, les rênes du gouvernement de ce royaume se trouvèrent dans mes mains; je tirai tant de puissance et tant d'amis de cet accroissement, que la couronne restée veuve fut placée sur le front de mon fils, et à lui commence la race consacrée de ces rois. Tant que la grande dot provençale n'ôta pas la honte à ma famille, elle valait peu; mais elle ne nuisait pas aux autres. Là commencèrent ses rapines avec violence et avec mensonge, et puis, pour réparation, elle prit le Ponthieu, la Normandie et la Gascogne. Charles vint en Italie, et encore pour réparation, fit une victime de Conradin, et puis enfin il renvoya Thomas dans le ciel, toujours pour réparation.

Je vois un temps qui n'est pas trop éloigné, où un autre Charles viendra de France, pour se faire mieux connaître lui et les siens. Il sort sans armes, et seulement avec la lance à l'aide de laquelle Judas combattit, et l'ayant mise en arrêt, il en ouvre le ventre de Florence. Il y gagnera non des terres, mais le péché et une honte d'autant

plus grave, qu'il compte pour peu une pareille flétrissure. L'autre, qui est déjà sorti prisonnier de son navire, je le vois vendre sa fille, et la marchander, comme font les corsaires des autres esclaves.

O avarice ! que peux-tu faire de plus, puisque tu as à ce point entraîné ma race, qu'elle ne s'inquiète pas de sa propre chair ! Et pour que le mal passé et le mal futur paraissent moins, je vois la fleur de lis entrer dans Anagni, et le Christ fait prisonnier dans son vicaire. Je le vois outragé une autre fois, je vois renouveler le vinaigre et le fiel, et je le vois mourir entre deux larrons. Je vois un nouveau Pilate si cruel, que cela ne le rassasie point, et, sans aucun décret qui l'y autorise, il déploie sa cupidité dans le temple. O mon Seigneur ! quand serai-je assez heureux pour voir la vengeance qui, cachée dans tes pensées secrètes, adoucit ta colère? Ce que je disais de l'épouse unique du Saint-Esprit, et qui t'a fait tourner vers moi pour me demander quelque explication, est le sujet de nos prières tant que dure le jour; mais lorsque vient la nuit, nous disons d'autres paroles contraires à celles-là. Alors nous répétons : Pygmalion (3) ! qui devint traître, avare et parricide à cause de son désir insatiable de l'or, et la misère de l'avare Midas, laquelle suivit sa demande avide, dont la postérité rit encore. Puis chacun se souvient de la folie d'Achan, qui vola les dépouilles, si bien que la colère de Josué semble le poursuivre encore. Nous accusons ensuite Saphira et son mari ; nous applaudissons aux pieds qui foulèrent Héliodore, et sur toute la montagne circule l'infamie de Polymnestor, qui tua Polydore ; enfin, nous crions : — O Crassus ! apprends-nous, puisque tu le sais, quel est le goût de l'or. — Quelquefois nous parlons, l'un à voix haute, l'autre à voix basse, selon l'affection qui nous éperonne et nous fait marcher tantôt plus vite et tantôt plus

lentement. Je ne poussais donc pas seul ces exclamations heureuses qui s'entendent pendant le jour ; mais près d'ici aucune autre âme n'élevait la voix.

Nous avions déjà quitté cet esprit, et nous nous efforçions de gagner le chemin autant que cela nous était permis, lorsque je sentis trembler la montagne comme une chose qui s'écroule, et il me prit un froid pareil à celui de l'homme qu'on mène à la mort. Certes, Délos ne s'ébranlait pas aussi fortement avant que Latone y eût préparé le nid où elle mit au monde les deux yeux du ciel. Et bientôt s'éleva de toutes parts une clameur telle, que mon maître se tourna de mon côté en disant : — Ne crains rien tant que je serai ton guide.

—*Gloria in excelsis Deo* (4)! chantaient-ils tous, comme je le compris lorsque je fus rapproché du lieu d'où l'on pouvait entendre leurs paroles. Nous restâmes là immobiles et en suspens, comme les pasteurs qui entendirent ce chant pour la première fois, jusqu'à ce que le tremblement cessa et que les voix se turent. Puis nous reprîmes notre sainte route, en regardant les âmes qui gisaient à terre, revenues déjà à leurs larmes ordinaires. Jamais l'ignorance de quelque chose, si ma mémoire n'est pas en faute, ne me donna, pour me rendre désireux de savoir, autant de tourmens, que j'en éprouvai alors en réfléchissant ; je n'osais interroger mon guide à cause de notre hâte, et par moi-même je ne pouvais rien y comprendre ; j'avançais donc timide et pensif.

CHANT XXI.

Cette soif naturelle, qui ne s'apaise jamais, si ce n'est avec l'eau dont la femme samaritaine demanda la grâce, me tourmentait, et la hâte me poussait dans cette voie encom-

brée derrière mon guide, et je compatissais aux justes châtimens des âmes.

Et comme Luc écrit que le Christ, déjà sorti de la fosse du sépulcre, se montra aux deux hommes qui étaient sur le chemin, voilà qu'une ombre nous apparut, et marchait derrière nous, considérant la foule qui gisait à terre, et nous ne nous aperçûmes d'elle que lorsqu'elle nous eut parlé en disant :

— Mes frères, que Dieu vous donne la paix !

Nous nous retournâmes promptement vers elle, et Virgile lui rendit le salut qui convenait à celui-là, et dit :

—Puisse t'accueillir dans la réunion des bienheureux la cour véritable qui me relègue, moi, dans l'exil éternel!

— Comment, dit cette âme en continuant de marcher vite, si vous êtes des ombres que Dieu ne daigne pas admettre là-haut, qui vous a menées jusqu'ici par ces degrés?

Et mon maître : — Si tu regardes les signes que celui-ci porte et que l'ange trace, tu verras qu'il doit régner avec les bons. Mais comme celle qui file nuit et jour ne lui avait pas encore épuisé la quenouille que Clotho charge et donne à chacun, son âme, laquelle est ta sœur et la mienne, en venant ici ne pouvait venir seule, parce qu'elle ne voit pas comme nous. C'est pour cela que je fus tiré de la gorge immense de l'enfer pour le guider, et je le guiderai aussi loin que mes enseignemens pourront le conduire. Mais dis-nous, si tu le sais, pourquoi la montagne a tremblé tout à l'heure, et pourquoi jusqu'à ses pieds baignés par la mer, toutes les âmes ont semblé y répondre par un seul cri?

En demandant ces choses il rencontra juste mon désir, et rien qu'à cette espérance ma soif devint moins brûlante. L'esprit parla ainsi :

— Cette montagne sacrée n'éprouve rien qui arrive

sans ordre de Dieu, ou qui soit hors d'usage. Rien ne subit ici aucune altération ; cela peut provenir de ce que le ciel reçoit en lui des âmes qui lui appartiennent, et non d'aucune autre cause; parce que ni pluie, ni grêle, ni neige, ni rosée, ni givre, ne tombent plus haut que le court escalier des trois marches. On n'y voit ni des nuages épais, ni des nuages légers, ni des éclairs, ni la fille de Taumante, qui là-bas change souvent de place. La vapeur sèche ne s'élève pas au delà de la dernière des trois marches dont je t'ai parlé, sur laquelle a les pieds le vicaire de Pierre. Plus bas il y a peut-être des secousses plus ou moins fortes, mais celles qu'occasionnent des vents enfermés dans la terre, j'ignore pourquoi elles ne se font pas sentir ici. La montagne tremble lorsqu'une âme se sent si pure qu'elle se lève et se meut pour monter en haut, et ce cri l'accompagne. La volonté seule prouve qu'on est purifié; cette volonté surprend l'âme à l'instant où elle se voit libre de changer de séjour, et où elle en a le désir. Elle le veut bien auparavant, mais elle ne cesse pas d'avoir cette ardeur que la justice divine lui inspire pour le châtiment, comme elle l'avait pour le péché. Et moi qui ai souffert cette douleur, étendu par terre cinq siècles et plus, je n'ai éprouvé que tout à l'heure le libre désir d'un meilleur séjour. C'est pour cela que tu as senti le tremblement, et que tu as entendu les âmes pieuses chanter les louanges du Seigneur, afin que bientôt il les appelle à lui.

Ainsi lui parla-t-il, et comme on jouit d'autant plus à boire que la soif est plus grande, je ne saurais dire le bien que cela me fit.

Et mon sage guide : — Je vois maintenant le filet qui vous prend ici, et comment il s'ouvre ; je vois pourquoi il y a des tremblemens et pourquoi des réjouissances unanimes. Or qu'il te plaise de me dire qui tu fus, et que je

puisse comprendre par tes paroles pourquoi tu es resté ici étendu durant tant de siècles.

— Au temps où le bon Titus, avec l'aide du roi suprême, tira vengeance des blessures par lesquelles s'écoula le sang vendu par Judas; avec ce nom qui dure le plus et qui honore davantage j'étais sur la terre, répondit cet esprit, déjà bien célèbre, mais n'ayant pas encore la foi. Si douce était ma voix inspirée, que Rome m'attira vers elle, moi Toulousain, et j'y méritai d'avoir le front orné de myrte. Les hommes m'appellent encore Stace (1). Je chantai Thèbes et puis le grand Achille; mais je tombai en route avec ce second fardeau. Mon ardeur s'alluma aux étincelles de cette divine flamme de laquelle plus de mille autres furent embrasés; je parle de l'Énéide, qui fut ma mère et ma nourrice en poésie; sans elle je n'arrêtai jamais le poids d'une drachme. Et pour avoir vécu lorsque vivait Virgile, je consentirais de passer encore une année de plus que je ne dois, avant de sortir de mon exil.

Virgile se tourna à ces paroles avec un visage qui par le silence me disait : Tais-toi; mais la volonté ne peut pas tout ce qu'elle veut. Le rire et les pleurs suivent de si près la passion qui les fait naître, qu'ils obéissent moins au vouloir des hommes les plus sincères. Je souris comme un homme qui consent de l'œil. Alors l'ombre se tut et me regarda dans les yeux, où l'âme se manifeste davantage.

— Puisses-tu mener à bien ta grande entreprise, me dit-elle; mais pourquoi tout à l'heure ton visage m'a-t-il montré l'éclair d'un sourire?

Je me trouvai pris alors de part et d'autre; l'un me disait de me taire, l'autre me conjurait de parler : je soupirai et je fus compris de mon maître.

— Ne crains pas de parler, me dit-il, mais parle et dis-lui ce qu'il demande avec tant d'empressement.

Et moi : — Peut-être que tu t'étonnes, esprit antique, du sourire que j'ai fait, mais je veux que plus d'étonnement te saisisse encore. Celui qui guide en haut mes regards, c'est ce Virgile qui t'a servi d'exemple pour chanter les hommes et les dieux. Si tu as pensé que mon sourire avait une autre cause, tiens-la pour fausse, et ne l'attribue qu'aux paroles que tu as dites de lui.

Déjà il se courbait pour embrasser les genoux de mon maître, mais il lui dit : —Frère, ne fais pas cela, car tu es une ombre, et ce n'est qu'une ombre que tu vois.

Et lui se relevant : — Tu peux comprendre maintenant l'étendue de l'amour qui m'enflamme pour toi, lorsque je démens la vanité de ce que nous sommes, en traitant une ombre comme un corps.

CHANT XXII.

Déjà l'ange était resté derrière nous, l'ange qui nous avait dirigés vers le sixième cercle, après avoir effacé une lettre sur mon front, et les esprits qui ont leurs désirs tournés vers la justice, avaient chanté :—*Beati* et *sitiunt* (1), et s'étaient arrêtés sans poursuivre davantage. Et moi, plus léger qu'aux autres portes, je marchais si bien, que sans aucune fatigue je suivais en montant ces esprits rapides.

Lorsque Virgile dit : — L'amour allumé par la vertu en allume toujours un autre, pourvu que sa flamme paraisse au dehors. Depuis l'heure où est descendu parmi nous aux limbes de l'enfer, Juvénal, qui me fit connaître ton affection, ma bienveillance pour toi devint telle, qu'il n'en fut jamais de plus grande pour quelqu'un qu'on n'a pas vu; aussi cet escalier me semblera-t-il court avec toi. Mais dis-moi, et pardonne-moi comme à un ami, si trop

de franchise me lâche la bride, et cause avec moi désormais amicalement. Comment l'avarice put-elle trouver une place dans ton sein, parmi tant de science dont tu fus rempli par ton travail?

A ces paroles, Stace se mit d'abord à sourire un peu, puis il répondit : — Tout ce que tu dis m'est un signe bien cher de ton amour. En vérité, bien souvent on voit des choses qui sont des sujets mal fondés de doute, parce que les vraies raisons en sont cachées. Ta demande me fait croire que tu penses que je fus avare dans l'autre vie, peut-être à cause du cercle où j'étais. Or, sache que l'avarice fut trop éloignée de moi, et des milliers de lunes ont puni cet excès. Et si je n'avais éveillé mon attention, quand je lus ce passage où tu t'écries, comme indigné contre la nature humaine : « A quoi ne conduis-tu pas les appétits des mortels, maudite faim de l'or! » j'aurais soutenu en tournant dans l'enfer les luttes éternelles. Je compris alors que les mains pouvaient s'ouvrir trop à dépenser, et je me repentis de la dissipation comme des autres fautes. Combien ressusciteront avec les cheveux ras, à cause de l'ignorance qui leur ôte le repentir de ce péché, pendant leur vie ou à la dernière heure! Et sache que la faute qui correspond par une opposition directe à chaque péché, est flétrie avec lui dans le même châtiment. Si donc je suis resté parmi les âmes qui pleurent l'avarice, pour me purifier, c'était pour expier une faute contraire.

— Cependant, lorsque tu as chanté les armes cruelles du double fléau de Jocaste, dit le poète des vers bucoliques, d'après les notes que Clio touche avec toi, il ne paraît pas que la foi, sans laquelle aucun mérite ne suffit, t'eût mis encore parmi les fidèles. S'il en est ainsi, quelle lumière, quel flambeau t'ont si bien éclairé, que tu aies dirigé depuis ta voile à la suite du Pêcheur?

Il répondit :— Toi le premier, tu m'as mis sur le chemin du Parnasse pour boire dans ses grottes, et toi le premier tu m'as éclairé auprès de Dieu. Tu as fait comme celui qui va la nuit portant derrière lui une lumière dont il ne se sert pas, mais dont s'éclairent ceux qui le suivent, lorsque tu as dit : « Le siècle se renouvelle ; la justice revient avec le premier âge humain, et un nouveau rejeton descend du ciel. » Par toi je fus poète, par toi chrétien ; mais pour que tu voies mieux ce que je te dessine, je vais appliquer ma main à le colorier. Déjà le monde entier était plein de la vraie croyance, semée par les messagers de l'éternel royaume, et tes paroles que je viens de rappeler s'accordaient avec celles des nouveaux prédicateurs, et je m'habituai à les visiter. Ils vinrent ensuite à me paraître si saints, que, lorsque Domitien les persécuta, leurs larmes ne coulèrent pas sans les miennes ; et tant que je restai sur la terre, je les secourus, et leurs mœurs austères me firent mépriser toutes les autres sectes. Et avant que je ne conduisisse les Grecs au fleuve de Thèbes dans mes chants, je reçus le baptême; mais par crainte je fus un chrétien caché, affichant longtemps encore le paganisme ; cette tiédeur me fit parcourir le quatrième cercle pendant plus de quatre centaines d'années. Toi donc par lequel a été levé le couvercle qui me cachait ce grand bien dont je parle, pendant que nous avons encore beaucoup à monter, dis-moi, si tu le sais, où sont notre antique Térence, Cécilius, Plaute et Varron ; dis-moi s'ils sont condamnés, et dans quelle région.

— Ceux-là, et Perse, et moi, et d'autres encore, répondit mon guide, nous sommes, avec ce Grec que les muses allaitèrent de préférence à tout autre dans la première enceinte de la prison ténébreuse ; souvent nous parlons de la montagne que nos nourrices habitent toujours. Euripide y est avec nous, et Anacréon, Simonide, Agathon et

plusieurs autres Grecs qui ornèrent autrefois leur front de lauriers. On y voit de tes héros, Antigone, Déiphile, et Argia, et Ismène aussi triste que jamais ; on y voit celle qui indiqua Langia, et la fille de Tirésias, et Thétis, et Déidamie avec ses sœurs.

Déjà les poètes se taisaient tous les deux, de nouveau attentifs à regarder autour d'eux, ayant franchi les escaliers et les parois. Et déjà les quatre servantes du jour étaient restées en arrière, et la cinquième était au timon, dirigeant en haut sa pointe ardente.

Et mon guide : — Je crois qu'il nous faut tourner la droite au bord extérieur, pour parcourir la montagne comme nous en avons l'habitude. Ainsi cette fois l'habitude nous servit de guide, et nous prîmes le chemin avec plus d'assurance, par l'approbation de cette âme juste.

Ils marchaient devant, et moi seul après eux, et j'écoutais leurs discours, qui me donnaient l'intelligence de la poésie. Mais bientôt leurs doux entretiens furent interrompus par un arbre que nous trouvâmes au milieu du chemin, avec des fruits bons et suaves à l'odorat. Et comme dans le sapin les branches s'amoindrissent en s'élevant, ainsi le faisaient-elles dans cet arbre en descendant; je crois que c'était pour que personne n'y montât. Du côté par où notre chemin était fermé, une eau claire tombait du haut de la roche, et se répandait sur ses feuilles. Les deux poètes s'approchèrent de cet arbre, et une voix leur cria entre le feuillage : — Vous ne goûterez pas à ce fruit. Puis elle dit : — Marie pensait plutôt à ce que les noces fussent honorables et complètes, qu'à sa bouche, par laquelle elle vous répond aujourd'hui. Et les anciennes Romaines se contentaient d'eau pour boisson, et Daniel dédaigna le manger, et acquit le savoir. Le premier siècle fut beau comme l'or, il rendit les glands savoureux par la

faim, et changea les ruisseaux en nectar par la soif. Du miel et des sauterelles furent les mets qui nourrirent Baptiste dans le désert, c'est pourquoi il est glorieux et aussi grand que vous le montre l'Évangile.

CHANT XXIII.

Pendant que je fixais mes yeux à travers les branches verdoyantes, comme le fait celui qui perd sa vie à suivre le petit oiseau, mon guide, qui m'était plus qu'un père, me disait : — Mon fils, viens maintenant; le temps qu'on nous prescrit veut être employé plus utilement.

Je tournai le regard et le pas non moins vite vers les deux sages, qui parlaient si bien qu'ils me rendaient la marche sans fatigue. Et voilà qu'on entendit pleurer et chanter :— *Labia mea, Domine* (1), d'une manière qui me fit plaisir et peine.

— O mon doux père! qu'est-ce que j'entends? lui demandai-je.

Et lui : — Des ombres qui vont peut-être déliant le nœud de leur devoir.

Comme font des pèlerins pensifs qui, joignant sur la route des gens inconnus, se retournent vers eux et ne s'arrêtent pas ; ainsi derrière nous, marchant rapidement, une troupe d'âmes silencieuses et dévotes venait et nous dépassait en nous regardant. Chacune d'elles avait les yeux obscurs et caves, leur face était pâle, et tellement amaigrie que la peau prenait la forme des os. Je ne crois pas qu'Erésichthon fût réduit à une maigreur si extrême par la faim, quand il en souffrit davantage (2).

Je me disais dans ma pensée : Voilà le peuple qui perdit Jérusalem, lorsque Marie mordit aux chairs de son fils

Leurs yeux semblaient des bagues sans pierres; ceux qui lisent sur la face des hommes *O M O*, y auraient bien reconnu la lettre *M*.

Qui pourrait croire, avant d'en savoir la raison, que l'odeur d'un fruit et celle de l'eau les réduit à ce point en faisant naître leur désir? J'étais déjà à me demander qu'est-ce qui les affamait, ne comprenant pas encore la cause de leur maigreur et de leur triste écaille.

Et voilà que des profondeurs de son crâne une ombre tourna ses yeux vers moi, et me regarda fixement, puis elle me cria d'une voix forte: — Quelle grâce m'est accordée!

Je ne l'aurais jamais reconnue à son visage; mais je retrouvai dans sa voix ce que ses traits m'avaient dérobé. Cette lueur fit briller dans mon souvenir son image défigurée, et je reconnus la face de Forèse (3).

— Hélas! disait-il en priant, ne considère pas la lèpre qui décolore ma peau, ni cet anéantissement de ma chair; mais dis-moi la vérité sur toi, et quelles sont ces deux âmes qui te servent d'escorte; ne refuse pas de me parler.

— Ton visage, qu'autrefois je pleurai mort, ne me cause pas maintenant moins de chagrin ni de larmes, lui répondis-je, en le voyant si défiguré. Dis-moi donc, au nom de Dieu, qui est-ce qui vous maigrit tous ainsi; ne me fais point parler pendant que je m'émerveille, car celui-là parle mal qui est plein d'un autre souci.

Et lui à moi: — Une vertu tombe de la justice éternelle dans l'eau, et sur cet arbre que vous avez laissé en arrière, qui me dessèche ainsi. Toutes ces âmes qui pleurent en chantant, pour avoir satisfait leur gourmandise outre mesure, se sanctifient ici dans la faim et dans la soif. Le désir de boire et de manger est excité en elles par l'odeur

du fruit et par le grésillement de l'eau qui se répand sur la verdure. Et chaque fois que nous faisons le tour de cet espace, notre peine recommence; je dis peine et je devrais dire joie, car la volonté qui nous pousse vers cet arbre est celle qui poussa le Christ jusqu'à dire : Éli ! lorsqu'il nous délivra avec le sang de ses veines.

Et moi à lui :—Forèse, depuis ce jour où tu as changé le monde contre une meilleure vie, cinq années ne se sont pas écoulées encore. Si tu n'avais déjà plus le pouvoir de pécher, avant que n'arrivât l'heure de la douleur salutaire qui nous réunit à Dieu, comment es-tu monté ici? Je croyais te trouver encore là-bas, là où le temps se répare par le temps.

Et lui à moi : — Les larmes abondantes de ma Nella m'ont conduit à boire sitôt la douce absinthe de ces douleurs. Elle est d'autant plus aimée et préférée de Dieu, ma pauvre veuve que j'ai tant chérie, qu'elle est plus seule à faire le bien ; car la Barbagia de Sardaigne a des femmes beaucoup plus pudiques que la Barbagia où je la laissai. O mon doux frère ! que veux-tu que je dise ? Je vois déjà devant mes yeux un temps à venir, pour lequel cette heure ne sera pas bien ancienne, où il sera défendu en chaire aux femmes effrontées de Florence d'aller étalant leur gorge et leur poitrine. Quelles furent jamais les Barbares, quelles furent jamais les Sarrasines qu'on fut obligé de faire aller couvertes par des peines spirituelles ou autres? Mais si ces dévergondées étaient certaines de ce que le ciel se hâte de leur préparer, elles auraient déjà la bouche ouverte pour hurler. Et si ma prévoyance ne m'abuse pas, elles deviendront tristes avant que le poil vienne sur la joue de celui qui s'endort maintenant aux chansons de sa nourrice. Allons, frère, ne me cache plus ta condition ; tu vois que non seulement moi, mais encore

toutes ces âmes, regardent l'ombre que tu fais au soleil.

Et je lui répondis : — Si tu rappelles à ton esprit ce que tu fus avec moi, et ce que je fus avec toi, dans la vie du monde, le souvenir t'en sera douloureux, même en ce moment. Je fus tiré hors de cette vie par celui qui va devant moi, l'autre jour, lorsque vous vîtes toute ronde la sœur de cet astre, — et je montrai le soleil. — Ce guide m'a conduit à travers la nuit profonde des véritables morts, avec cette chair vivante qui le suit. Puis ses encouragemens m'ont entraîné à monter et à parcourir la montagne qui vous redresse, vous que le monde fit tordus. Il me dit qu'il me fera compagnie jusqu'au lieu où je trouverai Béatrix ; là, il faudra que je reste sans lui. Celui-ci est Virgile, qui m'a parlé ainsi, — et je le montrai ; — et cet autre est l'ombre pour laquelle tout votre royaume a tremblé dans ses escarpemens, en l'éloignant de lui.

CHANT XXIV.

La marche ne retardait pas l'entretien, ni l'entretien la marche ; mais en causant nous allions vite, comme un navire poussé par un bon vent. Et les ombres, qui semblaient des choses deux fois mortes, montraient dans les fosses de leurs yeux l'étonnement que je leur causais, parce que j'étais vivant. Et continuant mon discours, je dis :

— Cette âme monte peut-être plus lentement qu'elle ne le ferait, à cause d'autrui. Mais dis-moi, si tu le sais, où est Piccarda ; dis-moi si je vois quelqu'un de remarquable parmi cette foule qui me regarde.

— Ma sœur, dont je ne sais si elle eut plus de beauté ou

plus de bonté, triomphe déjà, joyeuse de sa couronne, au sommet de l'Olympe.

Elle parla ainsi d'abord, et puis elle continua : — Ici on ne défend de nommer personne, parce que notre visage est défiguré par la faim. Celui-ci — et elle nous le montra du doigt— est Buonagiunta, Buonagiunta de Lucques (1); et celui de l'autre côté de lui, dont les os percent encore davantage la face, eut la sainte Église dans ses bras. Il fut de Tours, et il expie par le jeûne les anguilles de Bolsena, cuites dans la Vernaccia (2). Elle m'en montra plusieurs l'un après l'autre; ils paraissaient tous satisfaits d'être nommés, et je ne vis en eux pour cela aucun signe de mécontentement. Je vis mâcher à vide par faim Ubaldin de la Pila (3), et Boniface, qui nourrit beaucoup de monde avec son rochet. Je vis messire le Marquis, qui eut le loisir de boire à Forli avec le gosier moins sec, et qui pourtant ne se sentit jamais soûl. Mais comme fait quelqu'un qui regarde et qui apprécie l'un plus que l'autre, ainsi fis-je de celui de Lucques, qui paraissait me connaître le mieux. Il murmurait, et j'entendais le nom de je ne sais quelle Gentucca, du côté où cette âme souffrait de la plaie de la justice qui les décharne ainsi.

— O âme! dis-je, qui parais si désireuse de parler avec moi, fais que je t'entende, et satisfais-nous, toi et moi, par tes paroles.

— Une femme est née, et ne porte pas encore de bandeau, dit-elle, qui te fera te plaire dans ma ville, quoiqu'on la blâme. Tu t'en iras avec cette prévision ; si tu as été induit en erreur par ce que j'ai murmuré, la vérité des choses te l'apprendra. Mais dis-moi si je vois en toi celui qui a produit les rimes nouvelles qui commencent ainsi : *Donne, che avete intelletto d'amore* (4).

Et je lui dis :—Moi je suis ainsi fait, que lorsque l'amour

m'inspire, je note, et selon ce qu'il me dicte au dedans de moi-même, je vais le répétant.

— O frère! je vois maintenant, dit-il, le nœud qui nous retient, le Notaire (5), Guittone, et moi, en deçà de ce doux style nouveau que j'entends. Je vois bien que vos plumes s'en vont serrées après celui qui vous dicte; ce qui certes n'arriva pas aux nôtres. Et celui qui prétend plaire davantage ne sait plus distinguer un style de l'autre; et, comme satisfait, il se tut.

Ainsi que les oiseaux qui hivernent vers le Nil, quelquefois se réunissent en troupe, puis volent plus vite et filent dans l'espace; ainsi toutes les âmes qui étaient là tournèrent le visage et hâtèrent le pas, rendues légères par leur maigreur et par leur désir. Et comme l'homme qui est fatigué de courir laisse passer les autres et se promène, jusqu'à ce que s'apaise le mouvement de sa poitrine haletante, ainsi Forèse laissa passer le saint troupeau, et s'en venait derrière avec moi, en disant :

— Quand arrivera-t-il que je te revoie?

— Je ne sais, lui répondis-je, combien je vivrai; mais mon retour ne se fera pas si tôt, que je ne sois arrive avec mon désir plus vite encore au rivage. Car le lieu où je fus jeté pour vivre se dépouille de vertu de plus en plus chaque jour, et paraît sur la pente d'une lamentable ruine.

— Or va, dit cette âme; car celui à qui en est le plus la faute, je le vois traîner à la queue d'un cheval, vers la vallée où l'on ne se lave plus de ses péchés. La bête à chaque pas va plus vite, toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle le brise et qu'elle laisse son corps hideusement défiguré (6). Ces sphères n'ont pas beaucoup à tourner — et elle dressait les yeux vers le ciel — jusqu'à ce que tu comprennes ce que mes paroles ne peuvent pas t'expliquer. Maintenant, je te

laisse ; car le temps est cher dans ce royaume, et j'en perds trop en marchant avec toi pas à pas.

De même que part quelquefois au galop un cavalier d'une troupe qui chevauche, et va pour avoir l'honneur du premier choc, ainsi elle nous quitta, et plus vite encore; et je restai sur le chemin avec ces deux esprits qui furent pour le monde de si grands maîtres. Et lorsqu'elle fut parvenue à une si grande distance devant nous, que mes yeux la suivirent comme mon esprit suivait ses paroles, je vis les rameaux chargés et vivaces d'un autre arbre, qui étaient peu éloignés, comme je me tournais alors de ce côté. J'aperçus sous cet arbre des âmes qui élevaient leurs mains et criaient je ne sais quoi vers le feuillage, comme des petits enfans avides et fantasques priant quelqu'un qui ne leur répond point, mais qui, pour rendre leur volonté plus poignante, leur tient haut l'objet de leur désir et ne le leur cache pas. Puis elles partirent, comme ravisées, et alors nous allâmes à ce grand arbre, qui refuse tant de prières et tant de larmes.

— Passez outre sans vous approcher ; plus loin est l'arbre auquel Ève a mordu, et dont celui-ci a été tiré.

Ainsi disait je ne sais qui à travers les branches; et Virgile, Stace et moi, nous marchions resserrés du côté où la montagne se dresse.

— Souvenez-vous, disait la voix, de ces maudits formés dans les nuages, qui, bien repus, combattirent Thésée avec leur double poitrine. Et de ces Hébreux qui se montrèrent amollis en buvant, et dont Gédéon ne voulut pas pour compagnons, lorsqu'il descendit les collines pour attaquer les Madianites (7).

Ainsi serrés contre l'un des deux bords, nous passions, entendant raconter des péchés de gourmandise suivis jadis de justes châtimens. Puis, arrivés au large sur la route

libre, nous fîmes mille pas et plus en avant, méditant chacun en silence.

— Qu'allez-vous pensant seuls ainsi tous trois? dit tout-à-coup une voix ; et je tressaillis, comme font les bêtes épouvantées et peureuses.

Je dressai la tête pour voir ce que c'était, et jamais on ne vit dans une fournaise vive un verre ou un métal aussi éclatants et aussi rouges, qu'une âme qui disait : — S'il vous plaît de monter en haut, c'est ici qu'il faut tourner; par ici passe celui qui veut aller à la paix.

Son aspect m'avait ôté la vue, et je me tournai en arrière vers mes maîtres, ainsi qu'un homme qui marche selon ce qu'on dit. Et comme messager de l'aurore, l'air de mai se lève et embaume, tout imprégné du parfum de l'herbe et des fleurs, ainsi je sentis un vent me frapper au milieu du front, et s'agiter une aile qui répandait l'odeur de l'ambroisie, et j'entendis dire :

— Heureux ceux qui brûlent du feu de la grâce, pour que l'amour de la gourmandise ne soulève pas trop dans leur poitrine la fumée du désirs, et qui ne souhaitent pas de manger plus qu'il ne faut.

CHANT XXV.

C'était le moment où il ne fallait pas un perclus pour monter; car le soleil avait laissé le méridien au Taureau, et la nuit l'avait laissé au Scorpion. Et comme fait l'homme qui ne s'arrête pas, mais qui va sur sa route, quoiqu'il lui apparaisse, s'il est pressé par l'aiguillon du besoin, ainsi nous entrâmes dans l'ouverture du rocher l'un devant l'autre, en prenant l'étroit escalier qui force à s'échelonner ceux qui le montent. Et comme le petit de la ci-

gogne, qui lève l'aile par désir de voler, mais qui n'ose pas quitter le nid et la laisse retomber, ainsi étais-je avec une volonté à la fois enflammée et éteinte d'interroger, arrivant jusqu'au mouvement que fait celui qui s'apprête à parler.

Mon doux père, quoique notre marche fût rapide, ne laissa pas de me dire : — Tire donc l'arc de ta parole, que tu as bandé jusqu'au fer de la coche.

Rassuré alors, j'ouvris la bouche et je dis : — Comment peut-on devenir maigre là où le besoin de se nourrir n'existe pas?

—Si tu te rappelais comment Méléagre (1) se consuma à mesure que se consumait un tison, cela, dit-il, ne te paraîtrait pas si étrange. Et si tu songeais comment, d'après votre mouvement, votre image se meut aussi dans le miroir, ce qui te semble difficile te paraîtrait aisé. Mais pour que ta pensée se repose, voici Stace, et je lui demande et je le prie de guérir ta plaie.

— Si je lui dessille la vue des choses éternelles, répondit Stace, là où tu es, que ce me soit une excuse de ne pas pouvoir te faire un refus. Puis il parla ainsi :

— Mes paroles, mon fils, si ton esprit les comprend et les accueille, t'éclaireront sur le pourquoi que tu demandes Le sang parfait, qui ne se boit pas par les veines altérées, et qui reste comme un aliment qu'on dessert d'une table, prend dans le cœur la vertu de donner la forme à tous les membres humains, de même que va se changer en membres celui qui s'écoule par les veines. Digéré encore, il descend en ce lieu qu'il est plus convenable de taire que de nommer, et de là il tombe ensuite sur un autre sang dans un vase naturel. Là, l'un et l'autre sang se réunissent, l'un disposé à souffrir, et l'autre à faire, à cause du lieu parfait d'où le premier provient; et, joint à l'autre

sang, il commence à opérer d'abord en coagulant, et puis il ravive ce qu'il avait fait condenser par sa matière. La vertu active devenue âme, semblable à celle d'une plante, avec cette seule différence que l'une est en chemin et que l'autre touche au bord, opère tellement ensuite, que déjà elle se meut et elle sent, comme le polype marin, et puis elle se met à organiser les puissances dont elle est le germe. Tantôt donc se rétrécit, ô mon fils! et tantôt se développe la vertu venant du cœur qui engendre, d'où la nature veille sur tous les membres; mais tu ne vois pas encore comment d'animal cette vertu devient homme. C'est là un point qui a déjà égaré un plus sage que toi; car dans sa doctrine il sépare de l'âme la faculté intellective possible, parce qu'il ne voit dans l'âme aucun organe propre à cette faculté. Ouvre ton esprit à la vérité qui vient, et sache qu'aussitôt que dans le fœtus les ressorts du cerveau sont en état de fonctionner, le Moteur suprême se tourne vers lui, joyeux d'un tel prodige de la nature, et lui souffle un esprit nouveau plein de vertu, qui absorbe en sa substance tout ce qu'il trouve là d'actif, et il s'en fait une seule âme, qui vit, qui sent, et qui se replie sur elle-même. Et pour que tu sois moins surpris de mes paroles, regarde la chaleur du soleil qui se fait vin, jointe à l'humeur découlant de la vigne.

Lorsque Lachésis n'a plus de lin, l'âme se sépare de la chair et emporte virtuellement avec elle les facultés humaines et les facultés divines : les premières sont toutes presque muettes; mais la mémoire, l'intelligence et la volonté, sont de fait bien plus subtiles qu'auparavant. Sans s'arrêter, l'âme tombe d'elle-même, et par l'effet d'un miracle, sur l'une ou sur l'autre rive; c'est là qu'elle connaît pour la première fois son chemin. Aussitôt qu'une place lui est assignée, sa faculté formelle rayonne tout

autour, de même et autant qu'elle le faisait dans ses membres vivans. Et comme l'atmosphère lorsqu'elle est bien chargée de pluie, et que des rayons viennent s'y refléter. se montre ornée de couleurs diverses, ainsi l'air qui l'entoure prend cette forme que lui imprime virtuellement l'âme en s'arrêtant ; et, semblable à la flamme qui suit le feu partout où il va, cette forme nouvelle suit l'âme en tout lieu. Comme elle tire de là son apparence, elle est appelée ombre, et ensuite elle organise tous les sens jusqu'à celui de la vue. C'est ainsi que nous parlons et que nous rions, c'est ainsi que nous formons les larmes et les soupirs que vous avez remarqués sur la montagne. Selon que s'arrêtent les désirs et les autres affections, l'ombre les figure, et c'est là la cause de ce qui produit ton étonnement.

Et déjà nous étions arrivés au dernier châtiment, et nous nous étions tournés à main droite, et nous donnions notre attention à d'autres choses. Là l'escarpement lance des flammes, et de la route s'élève un vent qui les repousse et les éloigne. Il nous fallait donc marcher près du bord ouvert, un à un, et je craignais d'un côté de tomber dans le feu et de l'autre dans l'abîme.

Mon guide disait : — Il faut bien diriger ses yeux, car on pourrait se tromper pour peu de chose.

—*Summæ Deus clementiæ* (2), entendis-je alors chanter au milieu de ce grand feu, ce qui me donna le désir de me retourner. Et je vis des esprits marchant dans la flamme. Je regardais leurs pas et les miens, portant ma vue tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Après la fin de cette hymne, ils criaient : —*Virum non cognosco* (3), et puis ils recommençaient l'hymne tout bas: quand ils avaient fini, ils s'écriaient de nouveau : —Diane se tint dans le bois et en chassa Hélice, qui avait senti le poison de Vénus.

Et ils recommençaient à chanter : ensuite ils proclamaient des épouses et des maris qui furent chastes comme la vertu et le mariage l'ordonnent. Et je crois que ces cris dureront tout le temps que le feu doit les brûler ; il leur faut de tels soins et un tel régime, pour qu'à la fin leur plaie se cicatrise.

CHANT XXVI.

Pendant que nous marchions ainsi le long du bord, l'un devant l'autre, mon bon maître me disait souvent :

— Prends garde, profite de mes conseils.

Le soleil frappait mon épaule droite, et déjà ses rayons blanchissaient tout l'azur de l'occident. Mon ombre faisait paraître la flamme plus rouge, et à un fait si étrange, je vis des âmes s'étonner en marchant. Ce fut là pour elles une occasion de parler de moi, et elles commencèrent à dire : — Celui-ci ne paraît pas avoir un corps factice.

Puis, se tournant vers moi autant qu'elles le pouvaient, elles s'en assurèrent, ayant toujours soin de ne pas sortir où elles n'auraient pas été brûlées.

— O toi, qui vas derrière les autres, non point parce que tu es plus lent, mais peut-être par déférence, réponds-moi, à moi qui brûle dans la soif et dans le feu. Et ce n'est pas à moi seulement que ta réponse est nécessaire : toutes ces âmes en sont plus altérées que l'Indien ou que l'Éthiopien de l'eau fraîche. Dis-nous comment il se fait que tu te places ainsi qu'un mur devant le soleil, comme si tu n'étais pas encore entré dans le filet de la mort.

Ainsi me parlait l'une d'elles, et je me serais déjà expliqué, si je n'avais été attentif à quelque chose de nou-

veau qui m'apparut encore; car à travers la route embrasée d'autres âmes venaient en face de celles-ci, ce qui me fit rester à les regarder. Là je vis des deux côtés chacune d'elles s'avancer empressée, et s'embrasser l'une l'autre sans s'arrêter, contentes de cette courte fête.

Ainsi, au milieu de leur noire traînée, les fourmis se flairent l'une l'autre, peut-être pour s'enquérir de leur route ou de leurs aventures. Aussitôt que les âmes se séparent après leur accueil amical, avant que les unes et les autres aient fait les premiers pas, elles s'efforcent toutes de crier à l'envi, les nouvelles arrivées : — Sodome et Gomorrhe! et les premières : — Pasiphaé se cacha dans une vache, afin que sa luxure attirât le taureau.

Ensuite, comme des grues qui eussent volé les unes vers le mont Riphée, les autres vers le désert, celles-là fuyant la glace, celles-ci fuyant le soleil, la première troupe s'en va, l'autre s'en vient, et elles reprennent, en pleurant, leurs premiers chants et les cris qui leur conviennent davantage. Et les mêmes qui d'abord m'avaient prié se rapprochèrent de moi comme auparavant, ayant peint sur leur visage le désir d'écouter. Moi qui avais compris deux fois leur envie, je dis :

— O âmes assurées d'avoir un jour la paix! mon corps n'est resté là-bas ni jeune ni vieux, mais je le porte ici, avec son sang et avec ses membres. Je monte par ce chemin pour ne plus être aveugle; une femme est là-haut qui nous obtient cette grâce, et je traîne ma chair mortelle à travers votre monde. Mais, — et puisse s'accomplir bientôt votre plus ardent désir d'être reçues dans ce ciel, qui est plein d'amour et qui parcourt une circonférence plus vaste que les autres, — dites-moi, afin que j'en remplisse encore des pages, qui vous êtes, et quelle est cette foule qui marche à votre suite.

Comme demeure ébahi le montagnard et devient muet en regardant, lorsque, grossier et sauvage, il tombe dans les villes, ainsi chaque âme parut en son aspect; mais lorsqu'elles furent revenues de cet étonnement, qui s'apaise bien vite dans les grands cœurs :

—Heureux, dit celle qui nous avait d'abord interrogés, heureux, ô toi, qui puises en notre séjour l'expérience d'une meilleure vie! Les âmes qui ne marchent pas avec nous ont commis ce péché pour lequel César, comme il triomphait, s'entendit appeler reine à sa honte. C'est pour cela qu'elles s'en vont en criant—Sodome! s'accusant elles-mêmes, comme tu l'as entendu ; et elles augmentent leur supplice en rougissant. Notre péché fut double comme l'hermaphrodite; mais parce que nous offensâmes la nature, en suivant nos appétits comme les animaux, pour notre ignominie nous répétons, en nous éloignant, le nom de celle qui se fit bête dans la bête de bois. Or, tu sais nos actions et en quoi nous avons péché; si par hasard tu veux nous connaître par les noms, je n'ai pas le temps de te les dire, et je ne le saurais. Je te dirai pourtant le mien; je suis Guido Guinicelli (1), et déjà je me purifie, parce que je me suis repenti avant ma dernière heure.

Ce que sentirent par la cruauté de Lycurgue les deux fils en revoyant leur mère, je l'éprouvai, mais sans m'élancer comme eux, lorsque j'entendis se nommer lui-même mon père et le père de tous ceux qui valent mieux que moi dans les douces et élégantes rimes d'amour. Et sans plus rien entendre ni rien dire, je m'en allai, long-temps pensif, en le regardant; mais, à cause du feu, je ne m'approchai pas davantage. Lorsque je fus rassasié de le regarder, je m'offris tout dévoué à son service, avec ces protestations qui persuadent.

Et lui : — Ce que tu me dis laisse en moi de telles traces et de si chères, que le Léthé ne saurait ni les effacer ni les affaiblir. Mais si tu m'as juré la vérité, dis-moi pour quelle raison tu montres que tu m'aimes par tes paroles et par ton regard.

Et moi à lui : — Vos doux écrits, tant que durera le style moderne, feront toujours chérir les caractères qui les retracent.

— O frère ! dit-il, celui que je te montre avec le doigt — et il me montra une âme devant nous — fut un meilleur maître dans sa langue maternelle. Vers d'amour et prose de romans, il surpassa tout, et laisse dire les sots qui croient que le Limousin passe avant lui. Ils se fient plutôt au bruit qu'à la vérité, et ils forment leur opinion avant de consulter l'art ou la raison. Ainsi firent beaucoup d'anciens pour Guittone, lui faisant une renommée de bouche en bouche; à la fin la vérité a triomphé dans l'opinion du plus grand nombre. Or, si tu as un si grand privilége, qu'il te soit donné d'aller en ce cloître où le Christ est l'abbé du collége, dis-lui pour moi un *Pater*, jusqu'à l'endroit où il faut s'arrêter pour nous, qui sommes de ce monde, où nous ne pouvons plus pécher.

Ensuite, peut-être pour donner sa place à celui qui venait après lui, il disparut à travers le feu, comme disparaît à travers l'eau le poisson qui s'enfonce. Je m'approchai un peu de celui que l'ombre m'avait montré, et je dis que mon désir préparait un gracieux accueil à son nom. Et il se mit à me répondre aussitôt :

— Tant me plaît votre courtoise demande, que je ne peux ni ne veux me cacher de vous. Je suis Arnaut, qui pleure, et vais chantant; je vois tout chagrin la folie passée, et je vois heureux la joie que j'espère demain. Maintenant je vous prie, par cette vertu qui vous guide

au sommet de l'escalier, souvenez-vous à temps de ma douleur (2).

Puis il disparut dans le feu qui les purifie.

CHANT XXVII.

Le soleil était dans le ciel comme au moment où il lance ses premiers rayons sur les lieux où son créateur répandit son sang, au moment où l'Èbre se trouve sous la Balance élevée, et où les eaux du Gange sont embrasées vers midi, et le jour s'en allait, lorsque l'ange bienheureux de Dieu nous apparut.

Il se tenait sur le bord, hors de la flamme, et il chantait : — *Beati mundo corde* (1), d'une voix plus éclatante que la nôtre. Puis il dit : — On ne va pas plus loin, âmes saintes, avant de s'être purifié dans le feu ; entrez-y donc, et ne soyez pas sourdes aux chants qui vous viennent de l'autre côté.

Ainsi me parla-t-il quand nous fûmes près de lui, et je devins, lorsque je l'entendis, comme celui que l'on descend dans la tombe. Je m'avançai, les deux mains jointes, en regardant le feu, et en me retraçant vivement les corps humains que j'avais déjà vus brûler. Mes bons guides se tournèrent vers moi, et Virgile me dit :

— Mon fils, il peut y avoir ici des tourmens, mais non la mort. Souviens-toi, souviens-toi ; si je te conduisis sain et sauf sur les épaules de Géryon, que ne ferai-je pas maintenant que je suis plus près de Dieu ! Tiens pour certain, que si tu restais mille ans au milieu de cette flamme, elle ne pourrait pas te faire chauve d'un cheveu, et si tu crois par hasard que je te trompe, approche-toi d'elle, et fais-en l'essai de tes mains, avec le pan de ton vêtement. Quitte

désormais, quitte donc toute crainte, tourne-toi par ici, et avance avec sécurité.

Et moi je restais ferme, malgré ma persuasion. Lorsqu'il me vit si résolu et si obstiné, il se troubla un peu et me dit : — Vois donc, mon fils, entre Béatrix et toi il n'y a que ce mur.

De même qu'au nom de Thisbé, Pyrame, qui se mourait, ouvrit les yeux et la regarda, lorsque le mûrier devint vermeil, ainsi, ma résistance ayant plié, je me retournai vers mon doux maître, en entendant ce nom qui fleurit toujours dans mon cœur.

Alors il secoua la tête et dit : — Eh bien ! voulons-nous donc toujours rester ici ? Et puis il sourit comme on fait à l'enfant qu'un fruit a vaincu.

Ensuite il entra dans le feu avant moi, en priant Stace de me suivre, lui qui s'était trouvé long-temps entre nous deux. Lorsque j'y fus entré, je me serais jeté dans du verre fondu pour me rafraîchir, tant la chaleur y était sans mesure. Mon doux père, pour m'encourager, me parlait toujours de Béatrix et disait : — Il me semble déjà voir ses yeux.

Nous étions guidés par une voix qui chantait de l'autre côté, et en l'écoutant nous sortîmes des flammes près de l'endroit où l'on montait.

— *Venite, benedicti Patris mei* (2). Ces paroles sortaient d'une lumière si éclatante, que j'en fus ébloui et que je ne pus la regarder.

— Le soleil s'en va, ajouta la voix, et la nuit arrive ; ne vous arrêtez point, mais hâtez le pas avant que l'occident ne s'obscurcisse.

Le chemin montait droit de ce côté entre le rocher, et j'interceptai devant moi les rayons du soleil qui était déjà baissé. A peine avions-nous franchi quelques marches

que nous sentîmes, moi et mes guides, à l'ombre qui s'effaçait, que le soleil se couchait derrière nous. Et avant qu'en toutes ses immenses parties l'horizon eût pris le même aspect, et que la nuit eût tout couvert de ses ténèbres, chacun de nous se fit un lit d'une marche. Car la roideur de la montagne nous avait ôté le pouvoir et non le plaisir de monter. Comme les chèvres, rapides et pétulantes sur la cime des rochers avant d'être repues, s'apaisent en ruminant, silencieuses à l'ombre, pendant que le soleil darde, gardées par le pasteur appuyé sur sa houlette, et qui les surveille en s'appuyant; et comme le berger qui parque au dehors, paisible, passe la nuit autour de son troupeau et le garde des bêtes fauves, de crainte qu'elles ne viennent le disperser; ainsi étions-nous alors tous trois, moi comme une chèvre et eux comme des bergers, environnés de toutes parts par la grotte. On ne pouvait voir de là qu'un peu de ciel; mais par cette échappée j'apercevais les étoiles brillantes et plus grandes qu'à leur ordinaire. Pendant que je songeais et que je les considérais, le sommeil me prit, ce sommeil qui souvent sait les choses avant qu'elles soient arrivées.

A l'heure, je crois, où commença à rayonner sur la montagne, du côté de l'orient, Cythérée, paraissant toujours brûler du feu de l'amour, il me semblait voir en songe une jeune et belle femme, qui allait par une lande en cueillant des fleurs, et qui disait en chantant :

— Que quiconque demande mon nom, sache que je suis Lia, et je vais portant de tous côtés mes belles mains pour me faire une guirlande. C'est pour me plaire à mon miroir que je me pare; ma sœur Rachel ne se détourne jamais du sien, mais elle demeure assise devant lui tout le jour. Elle est avide de voir ses beaux yeux, comme moi de me parer avec mes mains. Son bonheur est de contempler et le mien d'agir.

Et déjà ces lueurs qui se lèvent avant le jour, d'autant plus agréables aux pèlerins, qu'en revenant ils se rapprochent plus de leur demeure, chassaient les ténèbres de toutes parts, et mon sommeil avec elles, et je me levai en voyant mes maîtres déjà levés eux-mêmes.

— Ce doux fruit que la sollicitude des mortels va cherchant sur tant de rameaux, apaisera ta faim aujourd'hui.

Virgile m'adressa ces paroles, et jamais il n'y eut d'étrennes qui fissent autant de plaisir que celles-là. Tant de désir s'ajouta à mon désir pour gravir la montagne, qu'à chaque pas je sentais croître les ailes de mon essor. Lorsque nous eûmes laissé au-dessous de nous tout l'escalier, et que nous eûmes atteint le degré suprême, Virgile fixa ses yeux sur moi et me dit :

— Tu as vu le feu qui n'a qu'un temps, et le feu éternel, ô mon fils ! et tu es venu en ce lieu, où je ne vois pas plus loin par moi-même. Je t'ai conduit ici avec adresse et avec art ; prends désormais ton plaisir pour guide, tu es hors des chemins étroits et hors des chemins roides ; vois le soleil qui reluit sur ton front, vois l'herbe, et les fleurs, et les arbrisseaux, que cette terre porte d'elle-même. Avant que viennent joyeux ces beaux yeux dont les larmes m'ont fait aller vers toi, tu peux marcher ou t'asseoir parmi toutes ces choses. N'attends donc plus mes paroles ou mes conseils ; ton jugement est libre, droit et sain, et ce serait une faute de ne pas faire à ton gré ; c'est pour cela que, t'élevant au-dessus de toi, je te couronne et je te mitre.

CHANT XXVIII.

Désireux déjà de chercher de toutes parts la divine forêt épaisse et vigoureuse qui tempère aux yeux l'éclat du

jour nouveau, sans plus attendre, je laissai le bord et je pris par la campagne lentement, lentement, sur le sol qui embaumait de tous côtés. Un air doux et toujours le même m'effleurait le front sans plus me frapper qu'un vent léger. A son souffle les branches agitées s'inclinaient toutes du côté où la montagne sainte jette sa première ombre; mais elles ne s'écartaient pas assez pour que sur leurs cimes les oiseaux fussent troublés dans leurs ébats. Pleins de joie, ils accueillaient la première heure en chantant dans le feuillage qui accompagnait leur mélodie, avec un bruit semblable à celui qu'on entend de branche en branche à travers les pins dont se couvre le rivage de Chiassi, lorsque Éole lâche au dehors le sirocco. Mes pas ralentis m'avaient déjà transporté si loin dans l'antique forêt, que je ne pouvais reconnaître l'endroit où j'étais entré. Et voilà que je fus arrêté par un ruisseau, qui, allant vers la gauche, pliait avec ses petites ondes l'herbe née sur ses bords. Toutes les eaux les plus pures sur la terre paraîtraient avoir en elles quelque mélange, auprès de celle-ci, qui ne voile rien, quoiqu'elle coule sombre, sombre, sous l'ombrage perpétuel, qui ne laisse rayonner jusqu'à elle ni le soleil ni la lune.

J'arrêtai mes pas, et je franchis le ruisseau avec mes yeux pour admirer au-delà la grande variété d'arbres verdoyans. Et comme il apparaît tout à coup des choses qui détournent toute autre pensée par l'étonnement qu'elles produisent, il m'apparut là une femme toute seule, qui allait chantant et choisissant des fleurs parmi celles dont toute sa route était émaillée.

— O belle dame, qui vous échauffez aux rayons de l'amour, si je dois en croire les traits, témoignage habituel du cœur, daignez vous approcher, lui dis-je, vers cette rivière, afin que je puisse entendre ce que vous chantez.

Vous me faites souvenir du lieu où était Proserpine et de ce qu'elle était au temps où sa mère la perdit, et où elle-même perdit le printemps.

Comme se tourne, avec les plantes des pieds rapprochées et posées à terre, une femme qui danse, et met à peine un pied devant l'autre, ainsi elle se tourna vers moi sur les petites fleurs dorées et vermeilles, semblable à une vierge qui baisse pudiquement les yeux. Et elle exauça mes prières en venant si près du bord, que son chant arrivait jusqu'à moi avec tous ses détails. Aussitôt qu'elle fut là où les herbes étaient baignées par les eaux du fleuve, elle me fit la grâce de lever ses yeux. Je ne crois pas que tant d'éclat ait brillé sous la paupière de Vénus blessée par son fils, contre son habitude. Elle souriait, debout sur l'autre rive, cueillant avec ses mains les fleurs innombrables que la terre y produit sans graine. Le fleuve nous séparait de trois pas ; mais l'Hellespont, où passa Xerxès, et qui sert encore de frein à toutes les ambitions humaines, ne fut pas plus odieux à Léandre, nageant entre Sestos et Abydos, que ce ruisseau qui ne s'ouvrait pas devant moi.

— Vous êtes étrangers, dit-elle, et peut-être mon sourire, en ce lieu choisi pour séjour à la nature humaine, vous tient-il en étonnement et en soupçon ; mais le *delectasti* du psaume jette une lumière qui peut éclairer votre entendement (1). Et toi qui es en avant et qui m'as priée, dis si tu veux entendre autre chose, car je suis venue prête à répondre pleinement à toutes tes questions.

— L'eau, répondis-je, et le bruit de la forêt combattent dans mon esprit une croyance nouvelle en des choses que j'ai entendues et qui sont contraires à ce que je vois.

Et elle : — Je te dirai comment procède de sa cause ce qui fait que tu t'émerveilles, et je dissiperai le nuage par lequel tu es aveuglé. Le souverain bien qui se plaît en lui

seul fit l'homme propre au bien, et lui donna ce lieu pour arrhes de l'éternelle paix. Par sa faute il demeura ici peu de temps; par sa faute il changea le rire honnête et la douce joie en larmes et en chagrins. Afin que les changemens opérés ci-dessous par les exhalaisons de l'eau et de la terre, qui suivent autant qu'elles le peuvent la chaleur, ne livrassent aucune guerre à l'homme, cette montagne s'éleva ainsi vers le ciel, et elle est libre depuis le lieu où elle est close. Or, comme l'air tourne circulairement par l'impulsion du premier moteur, si le cercle n'est brisé d'aucun côté, cette hauteur, qui s'élève libre dans l'air pur, est frappée de ce mouvement et fait retentir la forêt, parce qu'elle est épaisse. Et l'arbre ébranlé a le pouvoir d'imprégner l'air de sa vertu ; et l'air, en tournoyant, la sème de tous côtés. Et cette terre, selon qu'elle y est préparée ou par elle-même ou par son ciel, conçoit et produit divers arbres par ses diverses vertus. Il ne faudra pas t'étonner, après avoir entendu ceci, que des plantes viennent dans votre monde sans aucune semence visible; et tu dois savoir que la campagne sainte où tu es, est pleine de tous les germes et a des fruits qui ne se cueillent pas ailleurs. L'eau que tu vois ne provient point d'une source qu'alimente la vapeur condensée par le froid, comme un fleuve qui reçoit et qui perd sa force; mais elle sort d'une fontaine intarissable et permanente, qui ne prend que dans la volonté de Dieu l'eau qu'elle verse par ses deux courans. De ce côté, elle coule avec le pouvoir d'ôter le souvenir des péchés; de l'autre, avec lé pouvoir de rendre la mémoire des bienfaits. D'un côté elle s'appelle Léthé, de l'autre Eunoé, et elle n'opère qu'après qu'on l'a goûtée dans ses deux branches. Sa saveur surpasse toutes les autres; et quoique ta soif puisse être assez apaisée pour que je ne t'en dise pas davantage, j'ajouterai encore en ta faveur

quelque chose à mes paroles, et je ne crois pas qu'elles te soient moins chères, parce qu'elles dépassent ce que je t'avais promis. Les poètes qui ont chanté autrefois l'âge d'or et son état heureux ont peut-être rêvé de ce lieu sur le Parnasse. C'est ici qu'étaient dans leur innocence les premiers hommes; c'est ici qu'ils avaient un printemps éternel et toutes sortes de fruits, et cette eau est ce que chacun appelle le nectar.

Je me retournai alors tout entier vers mes poètes, et je vis qu'ils avaient écouté avec un sourire ce dernier raisonnement; puis je reportai mes yeux sur la belle femme.

CHANT XXIX.

Elle acheva ses paroles en chantant comme une femme éprise d'amour : — *Beati quorum tecta sunt peccata* (1).

Et comme les nymphes qui s'en allaient seules sous les ombres des bois, cherchant les unes à fuir, les autres à voir le soleil, elle remonta le fleuve en marchant sur sa rive, et moi j'allais comme elle à petits pas, réglant ma marche sur la sienne. Nous n'avions pas encore fait cent pas l'un et l'autre, lorsque les deux rives se courbèrent également, et je me trouvai vers le levant; et comme nous avions avancé à peine, la femme se tourna toute de mon côté, en disant : — Mon frère, regarde et écoute.

Et voilà qu'une lueur subite courut de toutes parts au travers de la grande forêt, ce qui me fit penser que c'était peut-être un éclair. Mais comme l'éclair disparaît aussitôt qu'il arrive, et que plus cette lueur durait, plus elle était éclatante, je me disais en ma pensée : Qu'est-ce donc que je vois ?

Une douce mélodie se répandait dans l'air lumineux, et

un sage zèle me fit blâmer la hardiesse d'Ève; car là où la terre et le ciel obéissaient, une femme seule, qui venait d'être créée, ne put souffrir aucun voile devant ses yeux; et si, plus dévouée, elle s'était résignée à le subir, j'aurais goûté plus tôt et plus longtemps ces ineffables délices. Pendant que je marchais tout étonné parmi ces prémices de l'éternelle joie et désirant en goûter une plus grande encore, l'air se montra à nous embrasé comme un feu sous les verts rameaux, et je distinguai un chant dans les doux sons qui m'avaient frappé.

O vierges saintes! si j'ai autrefois souffert pour vous la faim, le froid et les veilles, je me vois forcé maintenant de demander ma récompense. Or, il faut que l'Hélicon me verse ses eaux, et qu'Uranie m'aide avec son chœur, afin que je mette en vers des choses grandes à penser.

Je crus apercevoir sept arbres d'or, abusé par la distance qui me séparait d'eux. Mais lorsque je fus assez près pour que cette vague ressemblance, qui trompait mes sens, eût fait place à la réalité, cette faculté qui dirige la raison dans sa voie me fit comprendre que c'étaient sept candélabres, et que les voix chantaient *hosanna!* Les beaux candélabres flamboyaient plus brillans que la lune, lorsqu'elle atteint dans l'azur du ciel le milieu de la nuit et le milieu de son mois.

Plein d'admiration, je me retournai vers le bon Virgile, et il me répondit avec un regard non moins étonné que le mien. Puis je reportai mes yeux vers ces choses élevées qui venaient vers nous si lentement, qu'elles eussent été devancées par les nouvelles épouses.

La femme me cria: — Pourquoi es-tu si ardent à contempler ces vives lumières, et ne regardes-tu pas également ce qui les suit?

Je vis alors des personnages qui venaient après elles

comme après des guides, et qui portaient des vêtemens d'une telle blancheur, qu'on n'en vit jamais de semblables sur la terre. L'eau resplendissait à ma gauche, et lorsque je la regardais, elle réfléchissait mon côté gauche comme le fait un miroir. Lorsque je fus arrivé à ce point de la rive où je n'étais plus séparé que par le fleuve, j'arrêtai mes pas pour mieux voir, et je vis les flammes aller en avant et laisser après elles des traces colorées qui semblaient des bannières déployées ; et l'air était sillonné de sept lignes, et toutes réunissaient les couleurs dont le soleil fait son arc et la lune sa ceinture. Ces drapeaux s'étendaient plus loin que ma vue ; et, autant qu'il me semblait, ils étaient à dix pas l'un de l'autre. Sous ce beau ciel que je décris, vingt-quatre vieillards s'avançaient, deux à deux, couronnés de fleurs de lis. Tous chantaient : — Bénie sois-tu parmi les filles d'Adam, et que tes beautés soient bénies éternellement !

Lorsque les fleurs et l'herbe fraîche du rivage, qui étaient vis-à-vis de moi, eurent été quittées par cette troupe élue, comme un éclair suit un autre éclair dans les cieux, quatre bêtes vinrent après elle, toutes couronnées de branches vertes. Chacune avait six ailes ; les plumes en étaient couvertes d'yeux, et si les yeux d'Argus étaient vivans, ils seraient semblables à ceux-là. Je ne perds plus de rimes pour les décrire, ô lecteur ! car une autre dépense me gêne tant, que je ne puis pas être prodigue en celle-ci. Mais lis Ézéchiel, qui les dépeint comme il les vit, venant des régions froides, au milieu du vent, des nuages et du feu. Et telles que tu les trouveras dans son livre, telles elles étaient là, hormis les plumes, sur lesquelles Jean est avec moi contre l'avis d'Ézéchiel. Entre elles se trouvait un char triomphal, porté sur deux roues et attelé au cou d'un griffon. Il étendait ses deux ailes

entre la ligne du milieu et les autres, qu'il avait trois par trois de chaque côté, de manière à n'en déranger aucune en les fendant. Ces ailes montaient si haut, que l'œil n'en voyait pas la fin. Les membres d'oiseau qu'il avait étaient d'or, et les autres étaient blancs et vermeils. Non seulement l'Africain ou Auguste ne réjouirent pas Rome d'un char si beau, mais encore auprès de celui-là est bien pauvre le char du soleil qui fut brûlé en sortant de sa voie, à la prière de la terre dévote, lorsque Jupiter fut juste dans le mystère de sa pensée.

Trois femmes venaient, dansant en rond, du côté de la roue droite, l'une si rouge qu'à peine l'eût-on distinguée dans le feu ; l'autre était comme si ses chairs et ses os avaient été faits d'émeraude ; la troisième paraissait de la neige tombée récemment. Elles semblaient guidées tantôt par la blanche et tantôt par la rouge, et selon le chant de celles-ci, les autres réglaient leurs pas lents ou rapides. A gauche, quatre femmes se réjouissaient, vêtues de pourpre, selon la mesure de l'une d'elles, qui avait trois yeux au front. A la suite de ces groupes dont j'ai parlé, je vis deux vieillards, d'habits différens, mais ayant tous deux la même attitude grave et paisible. Le premier semblait être quelqu'un des disciples de ce grand Hippocrate, que la nature créa pour les êtres qui lui sont les plus chers ; le second montrait un esprit contraire, tenant une épée brillante et pointue, et telle, que de l'autre côté du fleuve il m'en fit peur. Puis je vis quatre personnages d'une humble apparence, et derrière eux tous, un vieillard seul marchait, les yeux fermés par le sommeil et la pensée sur le front. Et les sept derniers étaient habillés comme la première troupe, mais des lis ne faisaient pas une guirlande autour de leur tête, qui était couronnée de roses et de fleurs vermeilles; quelqu'un qui les aurait vus de loin aurait juré

qu'ils étaient tout embrasés au-dessus des sourcils. Et lorsque le char fut vis-à-vis de moi, on entendit un coup de tonnerre, et ces saints personnages, comme s'il leur eût été défendu d'aller plus loin, s'arrêtèrent là avec les sept candélabres.

CHANT XXX.

Lorsque s'arrêta le septentrion de ce premier ciel, qui ne connut jamais ni lever ni coucher, qui ne fut couvert d'aucun autre nuage que le voile du péché, et qui avertissait là chacun de son devoir, de même que le septentrion d'ici-bas dirige celui qui tourne son gouvernail pour entrer dans le port; ces personnages de vérité, déjà venus entre le griffon et lui, se tournèrent vers le char comme vers leur paix.

Et un d'entre eux, comme envoyé du ciel, cria trois fois en chantant : — *Veni, sponsa, de Libano* (1), et tous les autres l'imitèrent.

Comme les bienheureux, au dernier appel, se lèveront tous empressés de leur fosse, chantant des *alleluia* avec leur voix renouvelée, de même, sur le char divin, se levèrent, *ad vocem tanti senis*, cent ministres et messagers de la vie éternelle.

Ils disaient tous : — *Benedictus qui venis* (2); et, jetant des fleurs sur lui et autour de lui : *Manibus o date lilia plenis*.

J'ai déjà vu, au commencement du jour, tout l'orient d'une couleur de rose, et l'autre partie du ciel teinte d'un bel azur, et la face du soleil se lever ombragée, si bien que l'œil soutenait long-temps son éclat, voilé par les vapeurs. Ainsi, à travers un nuage de fleurs qui montait et retombait de toutes parts des mains des anges, couronnée d'une branche d'olivier sur un voile blanc, une femme

m'apparut, vêtue, sous un manteau vert, d'une robe couleur de flamme. Et mon esprit, qui déjà depuis longtemps n'avait pas été brisé d'étonnement et d'effroi en sa présence, avant même que les yeux ne l'eussent averti, et par une vertu secrète qui émanait d'elle, sentit la force irrésistible de l'ancien amour. Aussitôt que mon regard fut frappé de cette puissance sublime qui m'avait déjà percé l'âme avant que je fusse sorti de l'enfance, je me tournai à gauche, avec cet abandon que montre l'enfant courant vers sa mère, quand il a peur ou quand il est affligé, et j'allais dire à Virgile :

— Je n'ai pas une goutte de sang qui ne tremble; je reconnais les signes de l'ancienne flamme.

Mais Virgile nous avait laissés ; Virgile, mon doux père, Virgile, à qui je m'étais donné pour mon salut; et tout ce que perdit notre antique mère ne put pas empêcher mes joues, lavées déjà par la rosée, de se voiler encore de larmes.

— Dante, parce que Virgile s'en va, ne pleure pas, ne pleure pas encore ; il te faudra pleurer pour un autre glaive.

Comme un amiral vient voir de la poupe à la proue les hommes qui manœuvrent sur les autres navires et les encourage à bien faire, ainsi, sur le côté gauche du char, lorsque je me retournai au bruit de mon nom, que la nécessité fait enregistrer ici, je vis la femme qui m'était apparue, d'abord voilée, au milieu de la fête angélique, jeter les yeux sur moi de l'autre côté du fleuve. Quoique le voile qui retombait de sa tête, couronnée du feuillage de Minerve, ne laissât pas voir ses traits, dans une attitude royalement austère, elle continua, comme celui qui parle et qui garde pour la fin ses paroles les plus ardentes :

— Regarde-moi; je suis bien, je suis bien Béatrix. Comment as-tu daigné enfin gravir la montagne? Ne savais-tu pas qu'ici l'homme est heureux?

Mes yeux tombèrent sur le fleuve limpide ; mais, en m'y voyant, je les retirai sur l'herbe, tant la honte me pesa sur le front. Comme la mère paraît sévère à son fils, ainsi me le parut-elle, parce que je sentis l'amertume de son acerbe pitié.

Elle se tut, et les anges chantèrent aussitôt : — *In te, Domine, speravi* (3), mais ils n'allèrent pas plus loin que *pedes meos*.

De même que les neiges se congèlent à travers les forêts des montagnes par lesquelles est partagée l'Italie, soufflées et comprimées par les vents esclavoniens, puis, devenues liquides, filtrent à travers elles-mêmes, au premier souffle venu de la terre qui a moins d'ombre, comme la chandelle est fondue par le feu ; ainsi je restai sans larmes et sans soupirs, jusqu'aux chants de ceux dont les notes suivent toujours les notes des sphères éternelles. Lorsque j'eus compris que dans leurs douces mélodies ils compatissaient plus à ma douleur que s'ils avaient dit : Femme, pourquoi l'accables-tu ? la glace qui était durcie autour de mon cœur se fit sanglots et larmes, et déborda de ma poitrine avec angoisses par ma bouche et par mes yeux. Mais elle, ferme sur le côté droit du char, parla ainsi aux saintes substances :

— Vous veillez dans le jour éternel, et la nuit ni le sommeil ne vous dérobent aucun des pas que fait le siècle dans ses voies ; c'est pour cela que j'ai plus de souci d'adresser ma réponse à celui qui pleure de l'autre côté du fleuve, afin que son repentir soit mesuré sur sa faute. Non seulement par l'effet des sphères immenses qui dirigent chaque germe vers sa fin, selon que les étoiles l'accompagnent, mais par l'abondance des grâces divines qui pleuvent sur nous de sources si élevées, que nos regards ne sauraient les atteindre, cet homme fut tel virtuellement

dans sa vie nouvelle, que toute habitude droite aurait opéré en lui des effets merveilleux. Mais la terre se fait d'autant plus ingrate et plus sauvage avec une mauvaise semence et sans culture, qu'elle a plus de bonté et plus de vigueur. Je le soutins quelque temps avec mon visage, et en lui montrant mes yeux de jeune fille, je le menais avec moi dans le droit chemin. Mais lorsque je fus sur le seuil de mon second âge, et que je quittai ma vie mortelle, il m'abandonna et il se livra à d'autres. Quand je m'étais élevée de la chair à l'esprit et que j'avais grandi en beauté et en vertu, je lui devins moins précieuse et moins chère, et il dirigea ses pas hors du vrai chemin, en suivant les fausses images des biens, qui ne tiennent aucune promesse. Il ne me servit de rien de lui obtenir des inspirations, avec lesquelles je le rappelai dans ses rêves et dans ses veilles, tant il s'en inquiéta peu! Il tomba si bas, que tous les moyens étaient désormais impuissans pour son salut, si je ne lui montrais la race damnée. Pour cela, je visitai le seuil des morts, et je portai mes prières et mes pleurs à celui qui l'a conduit ici. La loi sublime de Dieu serait violée si l'on passait le Léthé et si l'on goûtait de ses eaux sans payer avec des larmes l'écot du repentir.

CHANT XXXI.

— O toi qui es au delà du fleuve sacré, continua-t-elle sans s'arrêter, en tournant vers moi de pointe le glaive de sa parole, dont la taille m'avait déjà paru si acérée, dis, dis si mes reproches sont vrais, il faut que ta confession vienne confirmer une accusation si dure.

Mes forces étaient si brisées, que ma voix s'émut; mais elle s'éteignit avant d'être sortie de ma bouche.

Elle attendit un peu, puis elle dit : — Que penses-tu ? Réponds-moi, puisque tes tristes souvenirs ne sont pas encore effacés en toi par l'eau de l'oubli. La confusion et la peur, mêlées ensemble, me poussèrent un oui si faible sur les lèvres, que pour le comprendre il fallut le secours des yeux. Comme une arbalète que trop de tension fait partir, brise sa corde et son arc, et le trait arrive au but moins rapide, ainsi j'éclatais, sous le poids de mon émotion, en larmes et en soupirs, et ma voix se ralentit dans son essor.

Et elle à moi : — Au milieu de mon amour, qui te conduisait à chérir le bien au delà duquel il n'y a rien de souhaitable, quels fossés, quelles chaînes as-tu trouvés devant toi, pour que tu aies ainsi perdu l'espoir d'aller plus loin ? Quelles facilités, quels avantages as-tu donc aperçus sur le front des autres, pour que tu sois allé ainsi courir devant eux ?

Après avoir poussé un soupir amer, je trouvai à peine la voix pour répondre, et à peine si mes lèvres purent la former. Je dis en pleurant : — Les choses présentes avec leur faux plaisir détournèrent mes pas aussitôt que votre visage eut disparu.

Et elle : — Que tu taises ou que tu nies ce que tu confesses, ta faute n'en sera pas moins connue, si clairvoyant est le juge qui la sait ! Mais lorsque l'aveu du péché tombe de la bouche du coupable, dans notre cour, la meule qui aiguise le glaive de la justice se tourne contre le fil. Cependant, pour que tu aies plus de honte de ton erreur, et pour qu'une autre fois tu sois plus ferme contre la voix des sirènes, taris la source des pleurs et écoute : Tu apprendras comment ma chair ensevelie devait te guider dans une voie contraire.

La nature ou l'art ne t'offrirent jamais autant de plaisir

que le beau corps où je fus enfermée, et qui n'est plus que poussière. Et si le plus grand des plaisirs te fut ainsi enlevé à ma mort, quelle chose mortelle devait ensuite te tenter? Tu devais bien plutôt, aux premières atteintes des objets trompeurs, t'élever vers moi, qui n'étais plus ainsi. Tu ne devais pas ployer tes ailes et attendre que tu fusses frappé de nouveau, ni par aucune jeune fille, ni par une autre vanité aussi passagère. Le jeune oiseau se laisse tirer deux ou trois coups; mais devant les yeux de celui qui a déjà l'aile forte, c'est en vain qu'on tend le filet ou qu'on veut tirer l'arc.

Comme les petits enfans muets de honte et les yeux à terre restent debout à écouter, et s'avouent coupables et repentans, ainsi me tenais-je, lorsqu'elle me dit :

—Puisque tu es affligé de mes paroles, lève la barbe, et tu sentiras plus de douleur encore en me regardant.

Le chêne robuste est arraché avec moins de résistance par notre vent ou par celui qui souffle de la terre d'Iarbas, que je n'en mis à lever le menton à son commandement; et lorsqu'elle me parla de la barbe au lieu du visage, je sentis bien le venin de l'argument. Et quand enfin je levai ma face, mes yeux virent que les anges avaient cessé de jeter des fleurs. Et mes regards encore peu assurés aperçurent Béatrix tournée vers la bête qui était un seul être en deux natures. Sous son voile, et de l'autre côté du fleuve verdoyant, elle me parut surpasser d'autant sa beauté d'autrefois, qu'elle avait surpassé la beauté des autres sur la terre. L'ortie du repentir me fut si poignante, que plus les autres choses m'avaient entraîné à les aimer, plus elles me devinrent odieuses. Un si grand remords me perça le cœur, que je tombai évanoui; et ce que je devins alors, celle-là put le savoir qui en avait été cause. Puis, lorsqu'une puissance extérieure eut ra-

nimé mon cœur, la femme que j'avais d'abord trouvée seule était au-dessus de moi, et me disait: — Tiens-moi, tiens-moi. Elle m'avait traîné dans la rivière, plongé jusqu'au cou, et en me tirant après elle, elle courait sur l'eau, légère comme une navette.

Lorsque je fus près de la rive heureuse, j'entendis chanter si doucement — *Asperges me* (1), que je ne puis m'en souvenir, loin que je puisse l'écrire. La belle femme ouvrit ses bras, me prit la tête, et me plongea de telle sorte que je dus avaler de cette eau. Ensuite elle me retira et m'offrit ainsi baigné à la danse des quatre belles femmes, et chacune d'elles me couvrit avec son bras.

— Ici nous sommes nymphes, et au ciel nous sommes étoiles. Avant que Béatrix descendît dans le monde, nous fûmes destinées pour être ses servantes. Nous te mènerons devant ses yeux; mais les trois autres femmes placées de l'autre côté du char, et dont la vue est plus profonde, aiguiseront ton regard pour qu'il pénètre l'éclat qui brille dans le sien.

Ainsi dirent-elles en chantant, et puis elles me menèrent avec elles au poitrail du griffon, du côté où Béatrix était tournée vers nous, et elles reprirent: — Rassasie bien ton regard, nous t'avons placé devant les émeraudes, d'où l'amour t'a déjà lancé ses traits.

Mille désirs plus ardens que la flamme attachèrent mes yeux sur ces yeux resplendissans, qui restaient fixés sur le griffon.

— Ainsi que le soleil dans le miroir, ainsi la double bête se réfléchissait dans ses yeux, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre nature. Pense, lecteur, si je m'émerveillais lorsque je voyais la bête rester immobile en elle-même et changer dans son image, pendant que, pleine de stupeur et joyeuse, mon âme goûtait de cette nourri-

ture qui augmente les désirs de ceux qu'elle rassasie. Se montrant de l'ordre le plus sublime, les trois autres s'avancèrent en chantant sur leur mode angélique :

— Tourne, Béatrix, tourne tes yeux saints — c'était là leur chanson — vers ton fidèle, qui a fait tant de pas pour te voir. Par pitié, fais-nous la grâce de lui dévoiler ton sourire, afin qu'il aperçoive la seconde beauté que tu lui caches.

O splendeur de la lumière vive et éternelle! quel est celui qui, ayant pâli à l'ombre du Parnasse ou qui ayant bu à sa fontaine, ne paraîtra pas avoir l'esprit impuissant pour essayer de te rendre telle que tu m'apparus, là où le ciel te voile de son harmonie, lorsque tu te manifestas au milieu de l'air!

CHANT XXXII.

Mes yeux étaient si appliqués et si attentifs à apaiser leur soif de dix ans, que tous mes autres sens étaient anéantis et comme murés de toutes parts dans le dédain de toute chose, tant ce divin sourire les avait pris dans son ancien filet ; lorsque ces déesses me tournèrent de force le visage du côté gauche, parce que je les entendais murmurer : — C'est trop de contemplation !

Et ce trouble qui saisit le regard lorsque les yeux viennent d'être frappés par le soleil, m'ôta quelque temps la vue. Mais lorsqu'ils se furent réhabitués à un faible éclat, je dis faible par rapport à l'éclat très-grand duquel j'avais été détourné par force, je vis que la glorieuse armée s'était dirigée à main droite, et qu'elle s'avançait ayant le soleil et les sept flammes en face d'elle. De même qu'un bataillon se replie en se mettant à l'abri de ses boucliers, et se tourne avec son enseigne avant qu'il

ait pu changer de front, ainsi la milice du royaume céleste, qui marchait en avant, défila tout entière avant que le char eût fait plier son timon. Ensuite les femmes retournèrent aux roues, et le griffon ébranla le char béni sans que ses ailes en fussent agitées. La belle femme qui m'avait fait passer le fleuve, Stace et moi, nous suivions la roue, qui décrivit en tournant le plus petit cercle. En traversant ainsi la haute forêt vide par la faute de celle qui crut le serpent, nos pas s'accordaient avec les chants des anges. Nous étions peut-être avancés d'autant d'espace que le trait décoché en parcourt en trois volées, lorsque Béatrix descendit.

Je les entendis tous qui murmuraient : — Adam ! puis ils entourèrent un arbre dépouillé de fleurs et de feuillage en chacun de ses rameaux. Ses branches, qui s'élargissent de plus en plus à proportion qu'elles s'élèvent, auraient été admirées même dans les bois de l'Inde à cause de leur hauteur.

— Heureux sois-tu, ô griffon ! puisque tu ne déchires pas avec ton bec cet arbre suave au goût, mais duquel s'éloignèrent avec douleur les entrailles qui s'en nourrirent !

Ainsi crièrent les autres autour de l'arbre robuste, et l'animal à double nature répondit : — Voilà comment se conserve la semence de toute justice.

Et s'étant tourné vers le timon qu'il avait tiré, il le traîna au pied de l'arbre veuf de son feuillage, et laissa attaché à son tronc ce qui autrefois en faisait partie. De même que nos plantes, lorsque les rayons du grand astre tombent mêlés avec ceux qui s'échappent du Poisson céleste, bourgeonnent, et puis renouvellent chacune leur couleur, avant que le soleil attelle ses coursiers sous une autre étoile ; une couleur, qui était moins que la rose et

plus que la violette, couvrit l'arbre renouvelé, dont la ramure était dépouillée. Je n'ai jamais entendu nulle part, et on ne chante pas sur la terre l'hymne que chanta alors cette troupe, et je ne pus le supporter tout entier. Si je pouvais retracer comment ces yeux sans pitié s'endormirent en écoutant l'histoire de Syrinx, ces yeux auxquels une plus longue veille coûta si cher, comme un peintre qui peint d'après un modèle, je montrerais comment je m'endormis; mais qu'un autre décrive comment on s'endort. J'arrive donc au moment où je me réveillai, et je dis qu'une lumière déchira le voile de mon sommeil, et j'entendis ce cri : — Lève-toi ; que fais-tu ?

Tels qu'en voyant les fleurs de cet arbre qui rend les anges avides de son fruit, et qui sert dans le ciel à un banquet éternel, Pierre, Jean et Jacques, conduits sur la montagne, vaincus et renversés, se relevèrent à la parole qui avait rompu des sommeils bien plus profonds, et virent leur troupe diminuée de Moïse et d'Élie, et la robe de leur maître changée; tel je me réveillai, et je vis cette femme compatissante qui avait guidé mes pas le long du fleuve; et, tout ému de crainte, je dis : — Où est Béatrix ?

Et elle : — Regarde-la sous le nouveau feuillage, assise au pied de l'arbre; vois la compagnie qui l'environne. Les autres s'en vont au ciel après le griffon, avec des chants plus doux et plus sublimes encore.

Et si elle parla plus long-temps, je l'ignore, car j'avais déjà dans les yeux celle qui m'empêchait d'entendre autre chose. Elle était seule, assise sur la véritable terre, comme laissée là pour la garde du char, que j'avais vu lier par la bête à deux formes. Les sept nymphes l'enfermaient dans un cercle, ayant dans les mains ces flambeaux qui ne craignent ni l'Aquilon ni l'Auster.

— Tu seras peu de temps habitant de ce bois, et tu seras

éternellement avec moi citoyen de cette Rome dont le Christ est également citoyen. Aussi, pour l'avantage du monde qui vit coupable, fixe tes yeux sur le char, et quand tu seras retourné sur la terre, écris ce que tu auras vu.

Ainsi parla Béatrix ; et moi qui étais prosterné devant ses commandemens, je portai mon attention et mes yeux là où elle m'avait dit. La foudre ne descend jamais plus rapidement à travers les nuages épais, lorsqu'elle vient des régions les plus éloignées, que je ne vis tomber l'oiseau de Jupiter à travers les branches, déchirant l'écorce et brisant les fleurs et les feuilles nouvelles; et il frappa le char de toute sa force, et le char plia comme un navire en péril, battu sur les deux flancs par les ondes. Puis je vis s'élancer au-dedans du char triomphal un renard qui semblait avoir toujours été privé d'une bonne nourriture. Mais en lui reprochant des fautes honteuses, la femme de mon cœur le fit fuir aussi rapidement que le lui permit son corps décharné. Puis je vis l'aigle descendre dans l'arche du char, par le lieu d'où il était venu, et la laisser remplie de ses plumes, et une voix comme celle qui part d'un cœur gémissant sortit du ciel et dit : — O ma nacelle! comme tu es mal chargée!

Puis il me sembla que la terre s'ouvrait entre les roues, et j'en vis sortir un dragon qui enfonça sa queue dans le char. Et comme une guêpe qui retire l'aiguillon, en retirant à lui sa queue venimeuse il arracha une partie du fond, et s'éloigna en serpentant. Ce qui resta, comme la terre vivace se couvre de gazon, se couvrit des plumes apportées peut-être avec une pure et chaste intention, et les roues et le timon s'en revêtirent, en moins de temps qu'un soupir ne tient une bouche entr'ouverte. Ainsi transformé, le char sacré fit paraître plusieurs têtes en ses diverses parties, trois au timon et une à chacun de ses coins. Les premières avaient

des cornes comme les bœufs, mais les autres quatre n'en avaient qu'une au milieu du front; on ne vit jamais un pareil monstre. Ferme comme une roche sur une montagne, je vis s'asseoir sur lui une prostituée sans pudeur et portant de tous côtés ses regards. Et je vis un géant debout auprès d'elle, comme s'il avait craint qu'elle lui fût enlevée, et ils se baisaient l'un l'autre de temps en temps. Mais parce qu'elle tourna vers moi son regard lascif et provoquant, son amant féroce la flagella de la tête aux pieds; puis, plein de jalousie et aveuglé de colère, il détacha le char et le traîna par la forêt, qui fit disparaître à ma vue la prostituée et le monstre nouveau.

CHANT XXXIII.

— *Deus venerunt gentes* (1), chantaient alternativement les femmes en pleurant, quelquefois les trois, quelquefois les quatre, avec une douce psalmodie. Et Béatrix, tendre et désolée, les écoutait tellement affligée, que les traits de Marie ne s'altérèrent qu'un peu plus au pied de la croix. Mais lorsque les autres vierges la laissèrent parler à son tour, levée debout elle leur répondit, colorée comme la flamme : — *Modicum, et non videbitis me* (2) ; et puis, mes sœurs chéries, *modicum, et vos videbitis me.*

Ensuite elle mit les sept femmes devant elle; et après elle, en nous invitant du geste, elle nous fit placer, moi, l'autre femme et le sage qui était resté. Elle marchait ainsi, et je ne crois pas que son dixième pas fût posé sur la terre, lorsque ses yeux frappèrent mes yeux. Et avec un visage calme : — Marche plus vite, me dit-elle, afin que si je te parle tu sois plus à portée de m'écouter.

Aussitôt que je fus comme je devais être, près d'elle,

elle me dit : — Frère, pourquoi ne te hasardes-tu pas à m'interroger désormais, en venant avec moi?

Comme ceux qui sont trop révérencieux en parlant à leurs supérieurs, et dont la voix s'éteint avant d'arriver aux dents, de même je commençai à dire avec des paroles entrecoupées :

— Madame, vous connaissez mes besoins et ce qui peut les satisfaire.

Et elle à moi : — Je veux désormais que tu te dépouilles de toute crainte et de toute honte, de telle sorte que tu ne parles pas comme un homme qui rêve. Apprends que l'arche du char que le dragon a brisé, a été et n'est plus : mais que celui à qui en est la faute sache que la vengeance de Dieu n'a pas peur de la soupe (3). Il ne sera pas toujours sans héritiers, l'aigle qui a laissé ses plumes dans le char, et qui en a fait d'abord un monstre et puis une proie. Je vois avec certitude, et pour cela je l'annonce, des étoiles prochaines, libres de tout empêchement et de tout obstacle, qui nous donneront un temps dans lequel un *Cinq cent dix et cinq*, envoyé de Dieu, tuera la fugitive, et le géant qui pèche avec elle (4). Et peut-être que mon récit, obscur comme Thémis et le sphinx, ne te persuadera pas, parce que comme eux il trouble l'intelligence; mais bientôt les faits deviendront les naïades qui devineront cette énigme difficile, sans danger pour les troupeaux et pour les blés. Observe bien, et comme ces paroles te sont dites par moi, redis-les aux hommes vivant de cette vie qui est un chemin vers la mort. Et souviens-toi, quand tu les écriras, de ne point dissimuler en quel état était l'arbre que tu as vu ravager deux fois. Quiconque le dépouille ou le déracine, offense Dieu par un blasphème de fait, car il l'a créé saint pour son seul usage. Pour avoir mordu cet arbre, la première âme désira en peines et en soupirs, pendant cinq mille ans

et plus, celui qui a supporté l'expiation de ce crime. Ton esprit est engourdi, s'il ne comprend que c'est par une raison spéciale qu'il est si élevé et si large vers la cime. Et si tes pensées vaines n'avaient pas été comme l'eau de l'Elsa autour de ton esprit, et si ta complaisance dans ces pensées n'avait pas été pour lui ce que fut Pyrame pour la mûre (5), par ces seules circonstances tu aurais reconnu la justice de Dieu, dans la défense morale de toucher à cet arbre. Mais puisque je vois que tu es de pierre dans l'intelligence, et noirci dans le péché, au point que l'éclat de mes paroles t'éblouit, je veux que tu les emportes en toi-même, sinon en écrit, du moins en image, comme le pèlerin suspend pour souvenir une palme à son bourdon.

Et moi : — Comme la cire ne perd jamais l'empreinte qu'on y a tracée avec un cachet, ainsi désormais mon cerveau est empreint de vos discours. Mais pourquoi vos paroles désirées s'élèvent-elles tant au-dessus de mon intelligence, que plus elle s'élance après elles et moins elle les atteint?

— C'est afin que tu connaisses, dit-elle, quelle école tu as suivie ; que tu voies comment sa doctrine peut comprendre mon langage; et que tu t'aperçoives que votre voix s'éloigne autant de la voix divine, que la terre s'éloigne du ciel qui tourne le plus haut.

Et je lui répondis : — Je ne me souviens pas de m'être jamais écarté de vous, et je n'en ai pas de remords dans la conscience.

— Et si tu ne peux pas t'en souvenir. reprit-elle en souriant, songe que tu as bu tout à l'heure les eaux du Léthé; et si la fumée fait présumer le feu, cet oubli prouve clairement que ta volonté distraite ailleurs est coupable. Mais dorénavant mes paroles seront nues, et telles qu'il les faut pour les découvrir à ta vue grossière.

Et le soleil plus éclatant et d'une marche plus lente était sur le cercle du méridien, qui varie selon les horizons de la terre, lorsque s'arrêtèrent — comme s'arrête celui qui marche en éclaireur devant une troupe, s'il trouve quelque chose de nouveau en son chemin — les sept femmes en sortant d'un ombrage épais, tel qu'en répandent les Alpes sur leurs froids ruisseaux avec leurs feuilles vertes et leurs branches sombres. Plus loin il me sembla voir l'Euphrate et le Tigre sortir d'une seule source, et, semblables à deux amis, se séparer à regret.

— O lumière! ô gloire de la race humaine! quelles sont ces eaux qui coulent ici de la même source, et qui se séparent dans leur cours?

Il me fut dit : — Pour ce que tu demandes, prie Mathilde de te l'expliquer.

Et la belle femme répondit, comme quelqu'un qui se justifie d'une faute : — Je lui ai dit cela et d'autres choses, et je suis sûre que l'eau du Léthé ne l'a pas effacé de son souvenir.

Et Béatrix : — Peut-être qu'une préoccupation plus forte, qui souvent ôte la mémoire, a obscurci la vue de son esprit. Mais voilà l'Eunoé qui change de cours, conduis-le vers lui, et, comme tu en as l'habitude, ravive ses forces défaillantes.

Comme une âme bienveillante qui ne cherche pas d'excuse, mais qui fait sa volonté de la volonté d'autrui, aussitôt qu'elle en est avertie par un signe, ainsi, dès que je fus près d'elle, la belle femme se mit en marche, et dit à Stace avec la grâce des femmes : — Viens avec lui.

Si j'avais, ô lecteur, plus d'espace pour écrire, je chanterais en partie la douceur du breuvage dont je ne me serais jamais rassasié; mais puisque toutes les pages de ce

second cantique sont pleines, le frein de l'art ne me laisse pas aller plus loin. Je revins de l'eau sainte transformé comme une plante nouvelle qui vient de changer son feuillage, pur et tout prêt à monter aux étoiles.

LE PARADIS.

LA

DIVINE COMÉDIE.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

La gloire de celui qui meut tout pénètre et resplendit dans l'univers, un peu plus dans une partie, et un peu moins dans une autre. Je suis monté dans le ciel, qui reçoit le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait ni ne peut redire celui qui descend de là-haut. Car notre intelligence, se rapprochant du but de ses désirs, s'enfonce en de telles profondeurs, que la mémoire ne peut revenir en arrière. Cependant les trésors du saint royaume que j'ai pu amasser dans mon esprit, seront désormais la matière de mes chants.

O Apollon ! propice à ma dernière tâche, fais de mon âme un vase plein de ton inspiration, comme tu le demandes pour accorder le laurier que tu aimes. Jusqu'ici ce fut assez pour moi d'un sommet du Parnasse, mais il me les faut maintenant tous les deux, pour entrer dans l'arène qui me reste. Descends dans mon cœur, prête-moi ton souffle, et sois comme au jour où tu tiras le corps de Marsyas de son fourreau (1). O divine vertu ! si tu m'inspires

assez pour que je retrace l'ombre du royaume bienheureux, restée dans mon souvenir, tu me verras venir à ton arbre chéri, et me couronner alors de ce feuillage dont mon sujet et toi m'aurez rendu digne. On en cueille si rarement, ô mon père! pour les triomphes d'un César ou d'un poète, faute et honte de la volonté humaine! que la divinité de Delphes devrait être joyeuse lorsque l'arbre de Pénée allume quelque désir! Une grande flamme succède à une petite étincelle; peut-être qu'après moi on priera d'une voix meilleure afin que Cirra réponde.

Le flambeau du monde arrive aux hommes par différentes portes; mais par celle qui réunit quatre cercles avec trois croix, elle sort avec un meilleur cours et de meilleures étoiles, et empreint et pétrit mieux à sa façon la cire terrestre. D'un côté de cette porte naissait le jour, et de l'autre la nuit, et tout un hémisphère était blanc, et tout l'autre noir, lorsque je vis Béatrix tournée vers la gauche, et contemplant le soleil; jamais l'aigle ne le regarda si fixement. Et comme un second rayon sort du premier et remonte, semblable à un pèlerin qui veut s'en retourner, ainsi son attitude, pénétrant dans mon âme par mes yeux, devint la mienne, et je fixai mon regard sur le soleil, plus que les hommes ne le peuvent. Là sont permises plusieurs choses qui dépassent ici nos facultés, parce que ce lieu devait être le vrai séjour de l'espèce humaine. Je ne supportai pas longtemps ses rayons; mais ce fut assez pour le voir lancer de tous côtés des étincelles comme un fer qui sort bouillant du brasier. Et il me parut tout à coup qu'un nouveau jour s'ajoutait au jour, comme si celui qui a tout pouvoir avait orné le ciel d'un soleil nouveau. Béatrix se tenait debout, les yeux attachés aux sphères éternelles; moi, je reportais sur elle mes regards abaissés, et je me fis tel en moi-même à son aspect, que se fit Glaucus en

goûtant de cette herbe qui l'associa au sort des autres dieux de la mer. Des paroles ne pourraient exprimer cette transfiguration. Que cet exemple suffise donc à ceux auxquels la grâce en réserve l'expérience. Tu le sais bien, toi qui m'as élevé par ta lumière, si j'étais seulement ce que tu avais créé d'abord, ô amour qui gouvernes le ciel.

Lorsque les sphères que tu fais tourner éternellement par le désir qui les porte vers toi, attirèrent mon attention vers elles, avec l'harmonie que tu modères et que tu diriges, je vis les flammes du soleil embraser une si grande étendue du ciel, que jamais ni pluie ni rivière ne produisirent un lac si immense. Ces sons nouveaux et cette grande lumière allumèrent en moi un tel désir de connaître leur cause, que je n'en avais jamais senti d'aussi poignant. Et elle, qui voyait en moi comme moi-même, ouvrit la bouche pour apaiser mon esprit ému, avant d'avoir entendu ma demande, et me dit :

— Tu t'aveugles toi-même avec tes fausses imaginations ; ce qui fait que tu ne vois pas ce que tu aurais vu, si tu les avais éloignées. Tu n'es pas sur la terre comme tu le penses ; mais la foudre est moins rapide en quittant son vrai séjour, que tu ne l'es en retournant vers le tien.

Si je fus délivré de mon premier doute par ces courtes paroles, qu'elle accompagna d'un sourire, je me trouvai encore plus embarrassé dans un autre, et je dis :

— Je me suis déjà reposé satisfait de mon grand étonnement ; mais à présent je m'émerveille, en voyant comment je m'élève au-dessus de ces corps légers.

Et elle, après avoir poussé un tendre soupir, porta ses yeux sur moi, avec cet air d'une mère qui regarde le délire de son fils, et me dit :

—Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la forme par laquelle l'univers ressemble à Dieu. Ici,

les créatures sublimes voient la trace de la puissance éternelle, qui est le but pour lequel est créée la loi dont je parle. Dans cet ordre, toutes les natures marchent par diverses voies, plus ou moins rapprochées de leur but; et elles se dirigent vers des ports différens,.par la grande mer de l'être, conduite chacune par l'instinct qui lui a été donné. C'est lui qui porte le feu vers la lune, c'est lui qui est le moteur des cœurs humains, c'est lui qui rassemble et qui réunit les parties de la terre. Et non-seulement les créatures qui sont hors de l'intelligence sont atteintes par cet arc, mais encore celles qui ont la raison et l'amour.

La providence qui règle ces choses rend toujours calme avec sa lumière le ciel dans lequel tourne la sphère la plus rapide. Et là, comme vers une place arrêtée, nous porte maintenant la puissance de cet arc qui dirige ce qu'il lance vers un but de félicité. Il est vrai que comme souvent la forme ne s'accorde pas avec l'intention de l'art, parce que la matière est sourde et ne répond pas, ainsi la créature s'écarte parfois de ce chemin, parce qu'elle a le pouvoir, quoique poussée, de se diriger ailleurs, si son premier élan a été détourné vers la terre par un faux attrait, comme on peut voir le feu descendre des nuages. Tu ne dois pas plus t'étonner de monter, si je ne me trompe, que de voir une rivière descendre du haut d'une montagne jusqu'au bas. Ce serait une merveille si, n'ayant pas rencontré d'obstacles, tu t'étais arrêté en bas; comme si une vive flamme restait immobile à terre.

Ensuite elle reporta ses yeux vers le ciel.

CHANT II.

O vous qui, désireux d'entendre, avez suivi dans une petite barque mon esquif lancé sur les flots en chantant, revenez-vous-en pour voir vos rivages. Ne vous hasardez pas dans la haute mer, parce que peut-être en me perdant vous resteriez égarés. Les eaux où je m'aventure n'ont jamais été parcourues; Minerve souffle le vent, Apollon me conduit, et les neuf Muses me montrent l'Ourse. Vous autres, en petit nombre, qui avez tendu le cou de bonne heure au pain des anges, dont on vit ici, mais dont on ne se rassasie pas, vous pouvez bien mettre votre navire sur la pleine mer, en suivant le sillon que je trace dans les ondes qui se referment derrière moi. Ces hommes illustres qui passèrent à Colchos ne s'étonnèrent pas, comme vous le ferez, lorsqu'ils aperçurent Jason devenu laboureur.

Le désir perpétuel et inné de voir ce royaume à la forme divine nous emportait presque aussi rapidement que vous voyez tourner le ciel. Béatrix regardait en haut, et moi en elle. Et dans le temps qu'une flèche est posée sur l'arc et vole en se détachant de la noix, je me vis arrivé en un lieu où une chose merveilleuse attira mes regards; et celle à qui mes pensées ne pouvaient pas être cachées, tournée vers moi, aussi joyeuse que belle, me dit :

— Élève ton esprit reconnaissant vers Dieu, qui nous a fait arriver à la première étoile.

Il me semblait que nous étions couverte d'un nuage brillant, épais, solide, et poli comme un diamant que le soleil aurait frappé. La perle éternelle nous reçut comme l'eau reçoit un rayon de lumière, sans en être entr'ou-

verte. Puisqu'il ne se comprend pas, comment moi, étant un corps, une dimension en ait pu admettre une autre, ce qui doit arriver lorsqu'un corps pénètre en un autre corps, nous devrions avoir un désir plus ardent de comprendre cette essence dans laquelle on voit comment notre nature s'unit à Dieu. Là, on verra ce que nous croyons par foi, sans preuve; mais cela deviendra clair par lui-même, comme ces vérités premières que l'homme accepte.

Je répondis : — Aussi dévotement que je puis le faire, je rends grâces à celui qui m a éloigné du monde mortel. Mais dites-moi quelles sont les taches noires de ce corps, qui là-bas, sur la terre, font inventer aux hommes des fables sur Caïn?

Elle sourit un peu, et puis : — Si l'opinion des mortels se trompe, me dit-elle, aux choses que la clef des sens n'ouvre pas, les traits de l'étonnement ne devraient pas t'atteindre désormais ; car tu vois qu'en suivant les sens la raison a les ailes courtes. Mais dis-moi ce que tu en penses toi-même.

Et moi : — Ce qui nous semble être divers ici, est, je crois, l'effet des corps rares et des corps denses.

Et elle : — Certes, tu verras à quel point ta croyance est plongée dans l'erreur, si tu écoutes bien le raisonnement que je vais faire contre elle. La huitième sphère vous montre plusieurs lumières, lesquelles, dans leur éclat et dans leur grandeur, peuvent offrir des aspects différens. Si cet effet n'était produit que par un corps rare et par un corps dense, une seule qualité serait en toutes ces lumières, alternativement plus ou moins abondante. Les qualités diverses sont la suite nécessaire des principes formels, et ces principes, excepté un, seraient détruits par ton raisonnement. De plus, si un corps rare était la cause que tu cherches à ces taches, ou bien cette planète serait privée de matière

en quelqu'une de ses parties, ou bien, ainsi que le gras et le maigre se distribuent dans l'animal, cette planète aurait des pages différentes dans son livre.

Dans le premier cas, cela deviendrait évident pendant les éclipses du soleil, parce que ses rayons passeraient à travers la lune, comme ils traversent tout autre corps rare. Or, cela n'est pas ; voyons donc la seconde hypothèse, et s'il arrive que je la détruise, ton avis demeurera faux. Si le corps rare n'est pas traversé par les rayons, il faut qu'il y ait une limite, à partir de laquelle ce corps, devenu dense, ne les laisse plus pénétrer ; et alors le rayon revient sur lui-même, comme la couleur est renvoyée par un verre, derrière lequel se cache du plomb.

Mais tu diras que si le rayon paraît en cet endroit plus obscur que dans les autres, cela vient de ce qu'il est réfléchi plus en arrière.

Tu peux te délivrer de cette objection par le fait, si tu as recours à l'expérience, qui est la source d'où s'écoulent les ruisseaux de vos arts.

Prends trois miroirs, places-en deux loin de toi, à égale distance, mets le troisième encore plus loin, et fais que tes yeux se retrouvent entre les deux premiers. Tourné vers eux, fais poser derrière toi une lumière qui éclaire les trois miroirs, et qui revienne vers toi répercutée par eux tous. Et quoique plus un objet est vu de loin, moins son étendue est grande, tu verras que les trois miroirs resplendissent également. Or, comme aux atteintes de la chaleur du soleil, les objets que la neige a couverts perdent leur couleur et leur froideur premières, ainsi ton intelligence dégagée sera frappée d'une vive lumière qui scintillera devant tes yeux.

Dans le ciel de la divine paix se meut un corps, dans la vertu duquel gît l'être de tout ce qu'il contient. Le ciel





suivant, qui a plusieurs étoiles, distribue cet être en diverses essences distinctes de lui et contenues en lui. Les autres sphères, par des manières diverses, dirigent à leur fin et à leur germe ces essences distinctes qu'elles contiennent en elles-mêmes. Les organes du monde procèdent ainsi, comme tu vois, de degré en degré ; ils reçoivent d'en haut et ils transmettent en bas. Or, remarque bien comme je vais par cette voie à la vérité que tu désires, afin qu'ensuite tu puisses seul suivre le gué.

Le mouvement et la force des saintes sphères, comme l'art du marteau provient du forgeron, doivent procéder des moteurs bienheureux ; et le ciel, qu'embellissent tant de lumières, prend l'image de l'esprit profond qui le fait mouvoir, et en garde l'empreinte ; et comme l'âme se distribue dans votre poussière en divers membres, destinés à diverses fonctions, ainsi l'intelligence déploie sa bonté répandue sur les étoiles, en tournant sur sa propre unité. Des puissances diverses s'allient diversement avec le corps précieux qu'elles animent, et auquel elles s'attachent, de même que la vie s'attache à vous ; et comme ces puissances dont le corps est pénétré procèdent d'une nature joyeuse, elles brillent ainsi que la joie dans une vive prunelle. De cette nature provient la différence de lumière à lumière, et non des corps denses et des corps rares ; elle est le principe formel qui produit, selon sa bonté, ce qui est sombre et ce qui est clair.

CHANT III.

Ce soleil qui d'abord m'avait brûlé le cœur d'amour, me découvrit ensuite, par des argumens et par des réfutations, le doux aspect de la belle vérité ; et moi, afin de m'avouer

corrigé et persuadé autant qu'on puisse l'être, je levai la tête plus haut pour parler ; mais une vision m'apparut, qui m'attacha si étroitement à elle pour la contempler, que je ne me souvins plus de mon aveu. Comme à travers un cristal transparent et limpide, ou à travers des eaux pures et tranquilles, pas assez hautes pour que le fond en soit sombre, les traits de notre visage reviennent si affaiblis, que la perle, se détachant sur un front blanc, n'arrive pas plus lentement à nos yeux, telles je vis plusieurs figures prêtes à parler ; c'est pourquoi je me laissai aller à une erreur contraire à celle qui fit naître l'amour entre l'homme et la fontaine. Aussitôt que je les eus aperçues, pensant que c'étaient des images réfléchies dans un miroir, je tournai mes yeux en arrière, pour voir à qui elles appartenaient ; mais je ne vis personne, et je les ramenai droit aux yeux de mon doux guide, qui souriait avec une sainte flamme dans le regard.

— Ne t'étonne pas, me dit Béatrix, si je souris de ton raisonnement puéril, car ton pied ne s'assure pas bien encore sur la vérité, mais il t'égare comme toujours. Ce sont de vraies substances que tu vois, reléguées ici pour avoir manqué à leur vœu. Parle donc avec elles ; écoute et crois-les, car la lumière véritable qui les rend heureuses ne les laisse jamais s'éloigner d'elle.

Et moi, je me retournai vers l'âme qui me semblait la plus désireuse de parler, et je lui dis presque comme un homme qui se trouble par trop d'empressement :

— O âme créée pour le bonheur, qui, aux rayons de la vie éternelle, éprouves cette douceur que l'on ne comprend pas sans l'avoir goûtée, ce me sera une grâce que de me satisfaire sur ton nom et sur ton sort.

Et elle, toute empressée, et avec des yeux riants :

— Notre charité ne ferme pas la porte à de justes désirs,

comme la charité divine, qui veut que toute sa cour lui ressemble. Je fus dans le monde une vierge religieuse, et si ton esprit me considère bien, tu me reconnaîtras, quoique je sois plus belle, et tu verras que je suis Piccarda. qui, placée ici avec ces autres bienheureux, suis heureuse dans la sphère la plus lente. Nos affections, qu'enflamme seulement l'ardeur de l'Esprit saint, se réjouissent de rester fidèles à ses ordres; et ce sort qui en bas semble si beau, nous a été donné parce que nos vœux furent négligés et rompus en partie.

Et moi à elle : — Dans votre admirable visage resplendit je ne sais quoi de divin, qui vous change de ce que vous étiez dans mes premières impressions; c'est pour cela que je n'ai pas été prompt à me souvenir; mais je suis aidé maintenant par ce que tu me dis, et il m'est plus aisé de te reconnaître; or, dis-moi, vous qui êtes là heureuses. désirez-vous un lieu plus élevé, pour mieux voir, ou pour vous aimer davantage?

Elle sourit d'abord un peu avec les autres âmes, et puis elle me répondit si joyeuse, qu'elle semblait brûler des feux du premier amour :

— Frère, notre volonté est calmée par la vertu de la charité, qui nous fait vouloir seulement ce que nous avons. et ne nous fait pas souhaiter autre chose. Si nous désirions d'être plus élevées, nos désirs se révolteraient contre la volonté de celui qui nous enferme en ce lieu; mais de tels sentimens ne sauraient entrer dans ces sphères, s'il est nécessaire de vivre ici dans la charité, et si tu comprends bien leur nature; car il est essentiel pour être heureux de se tenir enfermé dans la volonté divine, et c'est pour cela que nos volontés, qui sont les mêmes, n'en font qu'une Que nous soyons ainsi de sphère en sphère, dans tout ce royaume, cela plaît donc au royaume entier, de même

qu'au roi qui de son vouloir fait le nôtre. Dans sa volonté est notre paix; elle est cette mer vers laquelle se précipite tout ce qu'elle a créé, et tout ce que fait la nature.

Je vis alors clairement comment chaque lieu est paradis dans le ciel, quoique la grâce du souverain bien n'y descende pas d'une égale manière. Et comme il arrive qu'on se rassasie d'un mets, et qu'on a encore envie d'un autre, qu'on demande de celui-ci et qu'on refuse de celui-là; ainsi fis-je du geste et de la parole, pour apprendre d'elle quelle était cette toile jusqu'au bout de laquelle elle ne poussa pas la navette.

— Une vie parfaite et de hauts mérites ont placé plus haut dans le ciel, me dit-elle, une femme dans la règle de laquelle on prend dans votre monde la robe et le voile afin que jusqu'à la mort on veille et l'on dorme avec cet époux qui accepte tous les vœux que la charité forme selon ses désirs. Pour la suivre, je sortis du monde toute jeune, je m'enfermai dans son habit, et je promis de marcher dans la voie de son ordre. Des hommes plus habitués au mal qu'au bien m'enlevèrent de mon doux cloître, et Dieu sait quelle fut ma vie désormais. Et cette autre splendeur qui se montre à toi, à droite, et qui s'enflamme de toute la lumière de notre sphère, ce que je dis de moi, elle le pense d'elle; elle fut religieuse, et pareillement lui fut arrachée de sa tête l'ombre du voile sacré; mais lorsqu'elle fut rejetée dans le monde, contre son gré et contre une sainte habitude, elle ne se dépouilla jamais du voile du cœur. C'est la lumière de la grande Constance, qui du second orgueil de la Souabe engendra le troisième, dernière puissance de cette maison (1).

Ainsi me parla-t-elle, et puis elle dit en chantant : *Ave, Maria*, et en chantant elle s'évanouit, comme à travers l'eau

sombre une chose pesante. Mon regard, qui la suivit aussi loin qu'il le put, se tourna, lorsqu'il l'eut perdue, vers le but de son plus grand désir, et s'attacha tout entier sur Béatrix; mais elle se montra si rayonnante à mes yeux, que je n'en pus pas supporter le premier éclat, et que je fus plus lent à l'interroger.

CHANT IV.

Entre deux mets, à égale distance et attirant pareillement, un homme libre mourrait de faim avant de porter à sa dent l'un ou l'autre. De même un agneau entre les appétits de deux loups féroces tremblerait également, et un chien resterait immobile entre deux daims. Si donc je me taisais, je ne m'en blâme ni ne m'en loue, car, également pressé par mes doutes, mon silence était nécessaire. Je me taisais, mais mon désir était peint sur mon visage, et mes questions s'y trouvaient plus vivement empreintes qu'elles ne le furent jamais dans mes paroles. Béatrix fit comme Daniel en dissipant la colère qui avait rendu Nabuchodonosor injuste et cruel, et elle dit :

— Je vois bien comment deux désirs opposés t'attirent, et comment ta pensée s'enchaîne si étroitement elle-même, qu'elle ne se manifeste pas au dehors. Tu argumentes ainsi : Si la bonne intention persévère, pourquoi la violence d'autrui diminuerait-elle la mesure de mon mérite?

Et tu as un autre sujet de douter en ce que les âmes semblent retourner aux étoiles, suivant l'opinion de Platon. Ce sont là les questions qui arrêtent également ta volonté, et je traiterai d'abord celle qui est la plus dangereuse.

Le séraphin qui plonge le plus en Dieu, Moïse, Samuel

ou Jean, prends celui que tu voudras, Marie elle-même, n'ont pas leur siége dans un autre ciel que ces esprits qui te sont apparus tout à l'heure, et n'auront pas plus ou moins d'années en leur bonheur. Mais ils embellissent tous le premier cercle, et ils ont une vie différemment douce en sentant plus ou moins l'éternel esprit. Les âmes se sont montrées à toi dans cette sphère, non point parce qu'elle leur a été destinée, mais pour te faire comprendre qu'elles occupent dans le ciel le rang le moins élevé. C'est ainsi qu'il faut parler à votre esprit, parce qu'il ne saisit que par les sens ce qu'il élève ensuite à l'intelligence. C'est pour cela que l'Écriture condescend à vos facultés, en attribuant à Dieu des pieds et des mains; mais elle entend bien autre chose. Et la sainte Église vous représente sous les apparences humaines Gabriel et Michel, et l'autre qui guérit Tobie. Ce que Timée dit des âmes n'a pas de rapport avec ce qui se voit ici, parce qu'il paraît penser comme il parle. Il dit que l'âme retourne à son étoile, parce qu'il pense qu'elle en a été détachée quand la nature l'envoya dans le corps. Et peut-être que sa pensée est autre que sa parole ne l'exprime, et elle peut avoir une portée qu'il ne faut pas tourner en dérision. S'il entend que l'honneur ou le blâme de l'influence remonte à ces sphères, son arc a peut-être atteint quelque point de la vérité. Ce principe mal compris a déjà fourvoyé le monde, qui fut entraîné à proclamer Jupiter, Mercure et Mars.

L'autre doute qui te tourmente a moins de danger, parce que sa malice ne pourrait pas t'éloigner de moi. Que notre justice paraisse injuste aux yeux des mortels, c'est une raison de foi et non de méchanceté hérétique. Mais comme votre intelligence peut bien pénétrer cette vérité, je vais te satisfaire, ainsi que tu le désires. S'il y a violence, lorsque celui qui la souffre n'aide en rien celui qui la fait,

ces âmes ne peuvent pas l'alléguer pour leur excuse; car la volonté ne s'éteint pas, si elle ne le veut, mais elle fait comme la nature dans le feu, lors même que la violence essayerait mille fois de le tordre. C'est pour cela que si la volonté s'y prête plus ou moins, elle suit la force; c'est ce que firent ces âmes, lorsqu'elles pouvaient retourner au saint lieu. Si leur volonté était restée entière, comme celle qui tint Laurent sur son gril, et qui rendit Mutius sans pitié pour sa main, elle les aurait repoussées dans le chemin d'où elles avaient été arrachées, aussitôt qu'elles eurent été mises en liberté; mais les volontés aussi fermes sont trop rares.

Ces paroles, si tu les as reçues comme tu le devais, ont détruit le doute qui t'aurait tourmenté encore plus longtemps. Mais maintenant se présente devant tes yeux une autre difficulté, et telle que tu serais épuisé avant d'en être sorti par toi-même. Je t'ai mis pour certain dans l'esprit qu'une âme heureuse ne saurait mentir, parce qu'elle est toujours auprès de la première vérité. Ensuite, tu as pu entendre dire à Piccarda, que Constance garda son affection pour le voile; ce qui fait qu'en cela elle parait me contredire.

Il arrive souvent, frère, que pour fuir le péril on fait contre son gré ce qu'il ne faudrait pas faire. C'est ainsi qu'Alcméon qui, prié par son père, tua sa propre mère, se fit impie pour ne pas perdre la piété Je veux que tu songes à ceci : que si le consentement se mêle à la force, les fautes ne peuvent pas s'excuser. La volonté absolue ne consent pas au mal, mais elle y consent en tant qu'elle craint par son refus de tomber dans un mal plus grand. Lors donc que Piccarda s'exprime ainsi, elle entend parler de la volonté absolue, et moi de l'autre; ce qui fait que nous disons vrai toutes deux.

Ainsi coulèrent les ondes du saint ruisseau qui sort de la fontaine d'où toute vérité dérive ; ainsi elle porta la paix dans l'un et l'autre de mes désirs.

— O amante du premier amant ! ô femme divine ! dis-je ensuite, dont la parole m'inonde et m'échauffe tellement, qu'elle m'anime de plus en plus, mon amour n'est pas si profond, qu'il me suffise pour vous rendre grâces pour grâces; mais que celui qui voit et qui peut vous les rende. Je vois bien que jamais notre intelligence ne sera rassasiée, si elle n'est pas illuminée par cette vérité, en dehors de laquelle il n'y en a pas d'autre. Notre intelligence se repose en elle, comme la bête fauve dans sa tanière, aussitôt qu'elle a pu la saisir, et il faut bien qu'elle le puisse, car sans cela tous nos désirs seraient vains. C'est pour cela que le doute croît comme un rejeton au pied de la vérité, et il est dans sa nature de nous pousser jusqu'au sommet de colline en colline. Ceci m'invite, ceci me rassure à vous interroger avec respect, ô madame ! sur une autre vérité qui me demeure obscure. Je veux savoir si l'homme peut satisfaire à un vœu rompu par d'autres mérites qui ne soient pas légers dans votre balance.

Béatrix me regarda avec des yeux si remplis d'étincelles d'amour et si divins, que, ma force étant vaincue, je me retournai, et je m'anéantis presque en baissant les yeux.

CHANT V.

— Si je rayonne devant toi, dans l'ardeur de l'amour, au delà de ce qui se voit sur la terre, au point que la force de tes yeux en soit vaincue, ne t'en étonne pas; cela procède d'une vue parfaite des choses qui les parcourt aussi rapidement qu'elle les a saisies. Je vois bien comment

resplendit déjà dans ton intelligence l'éternelle lumière, dont la seule vue embrase d'un amour éternel. Et si quelque autre chose vous séduit, ce n'est qu'une trace mal connue de cette lumière qui perce à travers ces objets. Tu veux savoir si par d'autres mérites on peut assez racheter un vœu rompu pour que l'âme soit libre de tout remords.

Béatrix commença ainsi ce chant ; et, comme un homme qui n'interrompt pas son discours, elle continua ainsi son saint entretien :

— Le plus grand don que Dieu, dans sa sagesse, fit à l'homme en le créant et le plus conforme à sa bonté, et celui qu'il apprécie le plus, ce fut la liberté de la volonté, dont les créatures intelligentes furent et sont toutes et seules douées. Or, tu verras si tu tires la conséquence de ceci, quelle est la haute valeur d'un vœu, s'il est ainsi fait que Dieu consente, lorsque tu consens toi-même. Car, en arrêtant le pacte entre Dieu et l'homme, on immole pour victime ce trésor dont je parle, et on l'immole par son propre fait. Or, que peut-on rendre en échange ? Si tu crois pouvoir bien employer ce que déjà tu avais offert, tu prétends faire une bonne œuvre d'une chose mal acquise. Tu es désormais éclairé sur le point le plus essentiel; mais comme la sainte Église donne en cela des dispenses, ce qui paraît contraire à la vérité que je t'ai découverte, il convient que tu restes encore un peu à table, parce que la lourde nourriture que tu as prise a besoin d'aide pour être digérée. Ouvre ton esprit à ce que je te révèle, et garde-le bien au dedans de toi ; car ce n'est pas de la science que d'avoir entendu et de ne pas retenir. Deux choses concourent à l'essence de ce sacrifice : l'une est la chose même que l'on sacrifie, l'autre est la convention que l'on fait. Cette dernière ne s'efface jamais, si elle n'est pas observée, et c'est sur elle qu'il a été parlé plus

haut avec tant de précision. C'est pour cela qu'il fut nécessaire aux Hébreux de faire toujours leurs offrandes, quoique l'objet en fût changé, comme tu dois le savoir La première, que je t'ai désignée comme la matière du sacrifice, peut bien être telle qu'elle n'amène pas une faute, si elle est échangée contre une autre matière. Mais que personne ne change de son plein gré le fardeau de son épaule sans que la clef blanche et la clef jaune aient tourné. Et crois bien que tout changement est insensé, si la chose que l'on quitte n'est pas contenue dans la chose que l'on prend, comme le quatre dans le six. Aussi, lorsqu'une chose pèse tant par sa valeur qu'elle fait pencher toute balance, on ne saurait la remplacer par aucune autre. Que les hommes ne traitent pas les vœux légèrement; soyez fidèles, et ne soyez pas imprudens à les faire, comme le fut Jephté dans sa première offrande. Il aurait mieux valu qu'il dît : J'ai mal fait, que de faire pire en tenant son vœu ; et tu peux trouver également insensé celui du grand chef des Grecs, par la faute duquel Iphigénie pleura son beau visage, et fit verser des larmes aux sages et aux fous qui entendirent parler d'un tel sacrifice (1).

Chrétiens, soyez plus lents à vous mouvoir, ne soyez pas comme une plume au vent, et ne croyez pas que toute eau vous lave. Vous avez le Vieux et le Nouveau-Testament et le pasteur de l'Église pour vous guider, que cela vous suffise pour votre salut. Si les mauvais désirs vous appellent ailleurs, soyez des hommes, et non des brebis folles, et que le Juif ne se rie pas de vous au milieu de vous. Ne faites pas comme l'agneau qui laisse le lait de sa mère et qui, simple et pétulant, lutte contre lui-même pour son plaisir.

Béatrix me parla ainsi que je l'écris ; puis elle se tourna, toute désireuse, vers ce côté où le monde est plus écla-

tant. Son silence et le changement de son visage firent taire mon esprit avide, qui avait déjà toutes prêtes de nouvelles questions. Et comme la flèche qui touche au but avant que la corde ait cessé de vibrer, ainsi nous montâmes dans le second royaume. Et je vis ma Béatrix si radieuse, quand elle entra dans la lumière de ce ciel, que la planète en devint plus brillante. Et si l'étoile se changea et rit, que ne fis-je pas, moi, dont la nature est si mobile !

Comme dans un vivier tranquille et pur, les poissons courent au-devant de ce qui vient du dehors, jeté de manière à ce qu'ils croient y trouver leur pâture; je vis bien plus de mille splendeurs qui accouraient vers nous, et chacune s'écriait : — Voilà qui va augmenter notre amour.

Et comme chacune d'elles s'avançait, on reconnaissait l'âme pleine de joie à l'éclat brillant qui sortait d'elle. Songe, lecteur, si ce que je commence ici ne continuait pas, quelle curiosité pleine d'angoisses tu aurais d'en savoir la suite; et tu jugeras par toi-même du désir que j'avais de connaître leur condition, aussitôt qu'elles frappèrent ma vue.

— O bienheureux, auquel la grâce permet de voir les trônes du triomphe éternel avant d'avoir quitté la milice, la lumière qui se répand dans le ciel nous enflamme, et si tu désires savoir de nous qui nous sommes, tu peux te satisfaire à ton gré.

Ainsi me dit l'une de ces âmes pieuses, et Béatrix ajouta : —Parle, parle avec confiance, et crois-les comme des dieux.

—Je vois bien que tu t'enveloppes dans ta propre lumière et que tu la répands par les yeux, puisqu'elle brille lorsque tu souris. Mais je ne sais pas qui tu es, ni

pourquoi tu occupes, ô âme sainte! le degré de la sphère qui se voile aux mortels avec les rayons d'une autre.

Ainsi dis-je, tourné vers la lumière qui m'avait parlé d'abord ; ce qui la rendit plus lumineuse qu'elle ne l'était auparavant. Comme le soleil qui se cache lui-même sous un éclat trop vif, lorsque sa chaleur a usé le voile des vapeurs épaisses, de même, par trop de joie, se cacha dans son rayon la figure sainte, et comme toute enfermée dans sa lumière, elle me répondit ainsi que le répète le chant suivant.

CHANT VI.

— Après que Constantin eut tourné l'aigle contre la route qu'il avait suivie dans le ciel, à la suite de ce chef antique qui enleva Lavinie, pendant cent et cent ans et plus, l'oiseau de Dieu resta à l'extrémité de l'Europe, près des montagnes d'où il était sorti d'abord (1) ; et, à l'ombre de ses ailes sacrées, il y gouverna le monde de main en main, et, en changeant ainsi, vint se poser sur la mienne. Je fus César et je suis Justinien ; et par la volonté du premier amour que je sens, j'ôtai des lois le superflu et l'inutile. Et avant que je me fusse appliqué à mon œuvre, je croyais qu'il y avait en Jésus-Christ une nature, et non pas deux, et je me contentais de cette foi. Mais le bienheureux Agapet, qui fut souverain pontife, me ramena à la vraie foi avec ses paroles. Je le crus, et ce qu'il me disait alors, je le vois clairement aujourd'hui, comme tu vois en toute contradiction la proposition fausse et la vraie. Lorsque je marchai avec l'Église, il plut à Dieu de m'inspirer, par grâce, ce grand travail, et je m'y donnai tout entier. Je confiai les armées à mon Bélisaire, et la main de Dieu fut

à tel point avec lui, que ce fut un signe que je devais me reposer.

Maintenant ma réponse s'applique à ta première question; mais sa nature m'oblige à la faire suivre de quelques autres paroles, afin que tu voies évidemment à quel point se révoltent contre le signe saint et sacré, et ceux qui se l'approprient, et ceux qui le combattent. Vois quelle vertu l'a rendu digne de respect : il commença au moment où Pallas mourut, et lui donna la royauté. Tu sais qu'il fit sa demeure dans Albe pendant trois cents ans et plus, jusqu'à ce que trois contre trois combattirent pour lui. Tu sais ce qu'il fit depuis le rapt des Sabines jusqu'à la douleur de Lucrèce, sous sept rois, en soumettant tout autour les peuples voisins. Tu sais ce qu'il fit, porté par les Romains illustres contre Brennus, contre Pyrrhus, contre les autres princes et nations; d'où Torquatus et Quintius, qui dut son nom à sa chevelure négligée, et les Decii et les Fabii tirèrent leur renommée, que je me plais à honorer. Il terrassa l'orgueil des Arabes, qui franchirent, à la suite d'Annibal les roches des Alpes dans lesquelles, ô fleuve du Pô! tu prends ta source. Sous lui, Scipion et Pompée triomphèrent, encore jeunes; ce qui parut amer à cette montagne sous laquelle tu es né.

Puis, à l'approche de ce temps où le ciel voulut donner la paix au monde entier, en vue de ses desseins, César le prit par la volonté de Rome. Et ce qu'il fit du Var au Rhin, l'Isère et la Saône le virent, et la Seine le vit aussi, et toutes les vallées qui apportent leurs eaux dans le Rhône. Ce qu'il fit après qu'il fut sorti de Ravenne et qu'il eut franchi le Rubicon fut d'un tel essor, que la langue ni la plume ne sauraient le suivre. Ensuite il poussa les armées vers l'Espagne, puis vers Durazzo, et il frappa Pharsale si bien, que le Nil brûlant en sentit la douleur. Il revit

Antandre et le Simoïs, d'où il était parti, et le lieu où Hector est couché, et s'élança de nouveau, pour le malheur de Ptolémée. De là, il vint comme la foudre sur Juba; puis il retourna vers votre occident, où il entendait le clairon de Pompée. Et pour ce qu'il fit avec celui qui le porta ensuite, Brutus et Cassius aboient dans l'Enfer, et Modène et Pérouse en sont désolées. La triste Cléopâtre en pleure encore, elle qui, en fuyant devant lui, reçut du serpent une mort subite et terrible. Avec celui-ci il courut jusqu'à la mer Rouge, avec celui-ci il donna au monde une si grande paix, que le temple de Janus en fut fermé.

Mais ce que ce signe dont je parle avait fait d'abord, et ce qu'il devait faire ensuite dans ce royaume mortel qui lui était soumis, devient réellement une chose petite et obscure, si l'on considère ce qu'il fut entre les mains du troisième César, avec un œil clairvoyant et une affection pure. Car la justice vivante qui m'inspire lui accorda, dans les mains de celui dont je parle, la gloire de venger sa justice. Or, admire ce que je te répète. Il courut ensuite avec Titus tirer vengeance de la vengeance du péché antique. Et lorsque la dent lombarde mordit la sainte Église, Charlemagne la secourut en triomphant sous ses ailes.

Maintenant tu peux juger de ceux-là que j'ai accusés plus haut, et de leurs fautes, qui sont la cause de tous vos malheurs. L'un oppose à ce signe universel les lis d'or, et l'autre se l'approprie dans un intérêt de parti, si bien qu'il serait difficile de dire lequel des deux est le plus coupable. Que les Gibelins continuent leurs manœuvres sous un autre signe; car on le suit mal quand on le sépare de la justice; et que ce Charles nouveau ne l'abatte pas avec ses Guelfes, mais qu'il craigne les serres qui ont ar-

raché la crinière à un plus redoutable lion (2) ! Les fils ont souvent pleuré pour la faute des pères ; et qu'on ne croie pas que Dieu quittera ses armoiries pour prendre le lis.

Cette petite étoile est peuplée d'esprits qui ont été bons et actifs, pour laisser après eux l'honneur et la renommée. Et lorsque les désirs, s'écartant de leur voie, aspirent trop à la gloire, il faut bien que les rayons du véritable amour s'élèvent moins brûlans vers le ciel. C'est en comparant notre récompense à nos mérites que nous trouvons une partie de notre bonheur, parce que nous ne la voyons ni plus petite ni plus grande. Et la justice vivante calme tellement nos cœurs, qu'ils ne se peuvent jamais tourner vers aucune méchanceté. Des voix différentes produisent les doux chants ; ainsi les divers degrés de notre vie produisent une douce harmonie au milieu de ces sphères.

Dans cette perle brille la lumière de Romée (3), dont la grande œuvre fut si mal reconnue. Mais les Provençaux qui furent contre lui n'ont pas eu lieu de rire; car celui-là chemine mal qui tourne contre lui les bienfaits des autres. Raymond Béranger eut quatre filles, et toutes reines, et ce fut l'œuvre de Romée, un humble pèlerin. Et puis, par de louches accusations, il demanda des comptes à ce juste, qui lui rendit douze pour dix. Alors il s'en alla pauvre et vieux ; et si le monde savait le cœur qu'il eut en mendiant le pain de sa vie morceau par morceau, lui qui le loue beaucoup, il le louerait bien davantage.

CHANT VII.

— *Hosanna sanctus Deus Sabaoth, — superillustrans claritate tua — felices ignes horum malahoth* (1) !

Ainsi, en se tournant vers sa sphère, me semblait chanter cette âme, sur laquelle brille une double lumière. Et elle et les autres commencèrent leur danse, et comme des étincelles rapides, se voilèrent tout à coup à mes yeux dans le lointain.

Je doutais, et je disais en moi-même : Parle, parle donc à la femme de ton cœur, qui désaltère ta soif à la source de ses douces paroles! Mais le respect qui s'empare de moi pour Béatrix m'inclinait comme un homme près de s'endormir. Elle ne me laissa pas long-temps ainsi, et elle me dit, en m'éblouissant d'un sourire qui aurait fait heureux un homme dans le feu :

— Selon ce que j'aperçois par ma vue infaillible, tu te demandes en toi-même comment une juste vengeance pût être punie justement. Mais je délivrerai bientôt ton esprit, et toi, écoute, parce que mes paroles vont te révéler une grande vérité.

Pour n'avoir pas souffert un frein salutaire à sa volonté, l'homme qui ne naquit pas, en se damnant, damna toute sa race. Et c'est pour cela que l'espèce humaine infirme resta pendant plusieurs siècles dans une grande erreur, jusqu'à ce qu'il plut au Verbe de Dieu de descendre sur la terre, où il unit en sa personne, par le seul acte de son éternel amour, la nature qui s'était éloignée de son Créateur. Maintenant prête ton attention à ce que je vais dire; cette nature unie ainsi à son Créateur, telle qu'elle ut créée, était sincère et bonne. Mais par sa faute elle fut chassée du Paradis, parce qu'elle se détourna du chemin de la vérité et de la vie. Or, cette peine que la croix fit souffrir, si on la rapporte à la nature que le Verbe avait prise, il ne s'en appliqua jamais de plus juste; et jamais plus grande injustice ne se commit, si l'on considère la personne qui souffrit et qui avait revêtu cette nature.

Ainsi de la même cause sortirent des effets divers, car la même mort plut à Dieu et aux Juifs, et fit trembler la terre et ouvrir le ciel. Tu ne dois donc plus trouver étrange désormais qu'on dise qu'une juste vengeance fut punie plus tard par un tribunal équitable.

Mais je vois ton esprit, de pensée en pensée, serré dans un nœud dont il désire avidement qu'on le délivre. Tu dis: Je comprends bien ce que j'entends; mais je ne conçois pas pourquoi Dieu voulut opérer notre rédemption seulement de cette manière? Ce décret, ô mon frère, est impénétrable aux yeux de tous ceux dont l'esprit n'a pas grandi dans les flammes de l'amour divin. Et comme il est vrai que plus on regarde à ce mystère, et moins on le pénètre, je vais te dire pourquoi un pareil mode fut choisi comme le plus digne.

La divine bonté qui éloigne d'elle toute rancune, en brûlant elle-même, étincelle et répand tout autour les éternelles beautés. Les créatures qui proviennent d'elle sans intermédiaire n'ont pas de fin, parce que l'empreinte qu'elle trace ne s'efface jamais. Les créatures qui découlent d'elle sans intermédiaire sont toutes libres, parce qu'elles ne sont pas soumises à l'action des choses nouvelles. Plus ces créatures lui sont conformes, plus elles lui plaisent; car l'ardeur sainte rayonnant sur toute chose est plus éclatante dans celle qui lui ressemble le plus. La nature humaine s'enrichit de tous ces avantages, et si l'un d'eux lui manque, elle déchoit nécessairement de sa noblesse. Le péché seul la rend esclave et lui ôte sa ressemblance avec le bien suprême, parce qu'elle ne réfléchit plus qu'une faible partie de ses rayons. Et jamais elle ne rentre dans sa dignité, si elle ne remplit le vide de sa faute, et n'efface par de justes peines de coupables désirs. Votre nature, lorsqu'elle pécha tout entière dans son germe, fut chassée

de son rang comme du Paradis. Et elle ne pouvait se racheter, si tu y réfléchis attentivement, en suivant aucune voie, que par un de ces moyens, ou que Dieu par sa bonté eût pardonné, ou que l'homme par lui-même eût expié sa folie.

Plonge maintenant le regard dans l'abîme de l'éternelle pensée, et tant que tu le pourras sois vivement attentif à ma parole.

L'homme ne pouvait jamais satisfaire dans les limites de sa nature, parce qu'il ne pouvait pas autant s'abaisser par son obéissance, qu'il avait prétendu s'élever par sa révolte; et c'est par cette raison que l'homme ne put satisfaire lui-même. Donc il fallait que Dieu ramenât l'homme à la plénitude de sa vie par ses propres moyens, et je dis avec l'un de ces moyens, ou avec tous les deux. Mais comme l'œuvre est d'autant plus chère à son auteur qu'elle représente davantage la bonté du cœur d'où elle sort, la divine bonté, dont le monde entier porte l'empreinte, fut heureuse de procéder par toutes ses voies à votre réhabilitation. Depuis le premier jour jusqu'à la dernière nuit, jamais œuvre plus magnifique et plus sublime ne s'exécuta et ne s'exécutera par l'un ou par l'autre moyen. Et Dieu fut plus généreux en se donnant lui-même pour que l'homme pût se relever, que s'il avait seulement pardonné; car tous les autres moyens étaient insuffisans aux yeux de la justice, si le Fils de Dieu ne s'était humilié jusqu'à l'incarnation.

Maintenant, pour bien satisfaire tes désirs, je reviens sur mes pas, et je vais éclaircir quelque point, afin que tu comprennes aussi nettement que moi-même. Tu dis : Je vois l'air, je vois le feu, l'eau et la terre et tous leurs mélanges tomber en corruption et durer peu, et cependant ces choses ont été des créatures; si donc ce que tu as dit était vrai, elles devraient être exemptes de corruption.

Les anges, frère, et les régions pures dans lesquelles tu te trouves, peuvent se dire créés, comme ils le sont en effet dans l'intégrité de leur nature ; mais les élémens que tu as nommés et les choses qui en proviennent reçoivent leur forme d'une puissance créée. Créée fut aussi la matière dont ils se composent, ainsi que la puissance qui leur donne la forme et qui réside dans ces étoiles qu'on voit tourbillonner autour d'eux. L'âme des brutes et des plantes d'une substance organisée tire des saintes étoiles la lumière et le mouvement. Mais notre vie procède sans intermédiaire de la souveraine bonté, qui l'enflamme pour elle d'un amour dont les désirs ne s'éteignent jamais. Et de là tu peux déduire encore votre résurrection, si tu considères comment le corps humain fut produit lorsque les premiers parens furent créés tous les deux.

CHANT VIII.

Le monde croyait dans son aveuglement que la belle Cypris répandait le fol amour par ses rayons en tournant dans la troisième sphère. Et c'est pour cela que les peuples antiques, dans leur antique erreur, non seulement lui offraient des sacrifices et des prières votives, mais encore ils honoraient Dionée et Cupidon, l'une comme la mère, l'autre comme le fils, et ils disaient qu'il s'était assis sur les genoux de Didon. Et de celle-là, par laquelle je commence ce chant, ils tiraient le nom de cette étoile, que le soleil contemple tantôt en la suivant, tantôt en la précédant.

Je ne m'aperçus pas que je montais en elle, mais je m'aperçus bien que j'y étais, en voyant la femme de mon cœur devenir plus belle. Et comme dans la flamme on voit

l'étincelle, et comme dans la voix on distingue la voix, quand l'une est soutenue, et que l'autre va et vient, je vis dans cette lumière d'autres splendeurs qui tournoyaient plus ou moins rapides, selon leur vision éternelle. Jamais vents impétueux ne sortirent, visibles ou non, d'un froid nuage, qui n'eussent paru engourdis et lents, auprès de ces lumières accourues vers nous, et détachées de la ronde commencée sur la hauteur des Séraphins. Et derrière celles que je vis les premières, retentissait un *hosanna* qui m'a toujours laissé depuis le désir de l'entendre. Alors l'une d'elles se rapprocha de nous davantage, et nous dit :

— Nous sommes toutes prêtes à te complaire dans ce que nous pouvons pour toi. Nous tournons ici en parcourant le même cercle, d'une même rapidité et d'une même ardeur, avec ces moteurs célestes auxquels tu as déjà dit dans le monde : *Voi ch' intendendo il terzo ciel movete* (1). Et nous sommes si pleines d'amour, que, pour te plaire, un peu de repos ne nous semblera pas moins doux.

Après que mes yeux se furent arrêtés avec respect sur ma Béatrix, et qu'elle les eut ravis et rassurés, je me retournai vers la lumière qui venait de s'engager envers moi. Et, qui es-tu ? fut la parole que je lui adressai empreinte d'une grande affection.

O comme je la vis devenir plus brillante et plus belle par la nouvelle joie dont sa joie s'accrut, quand je lui parlai. Devenue ainsi, elle me dit :

— Le monde ne me posséda que peu de temps, et si j'y étais restée davantage, beaucoup de malheurs seront, qui n'auraient pas été. La joie qui rayonne autour de moi et qui me voile, me tient cachée à tes regards, comme l'animal enveloppé de sa soie. Tu m'as beaucoup aimée, et tu savais bien pourquoi ; car si j'avais demeuré plus long-

temps sur la terre, je t'aurais montré de mon amour autre chose que les feuilles. Cette rive gauche que baigne le Rhône, après qu'il s'est mêlé à la Sorgue, m'attendait un jour pour seigneur, ainsi que cette pointe de l'Ausonie qui a pour limites Bari, Gaète et Catona, et d'où le Tronto et le Verde se dégorgent dans la mer. Déjà resplendissait sur mon front la couronne de cette terre qu'arrose le Danube après qu'il a quitté les rives allemandes. Et la belle Sicile, qui s'assombrit entre Pachino et Péloro, sur le golfe que l'Eurus agite le plus, non point à cause de Typhée, mais à cause du soufre que la terre exhale, aurait encore attendu ses rois nés par moi de Charles et de Rodolphe, si la mauvaise domination qui révolte toujours les peuples soumis, n'avait pas excité Palerme à crier : Qu'ils meurent, qu'ils meurent! Et si mon frère était prévoyant, il fuirait déjà l'avare indigence de la Catalogne, pour ne pas en être la victime. En vérité, il devrait songer par lui ou par d'autres de ne pas ajouter un fardeau de plus à sa barque déjà chargée. Sa nature, de libérale devenue avare, aurait besoin que ceux qui l'entourent eussent d'autre souci que d'emplir leurs coffres (2).

— Comme je crois que la joie profonde dont ta parole m'emplit, ô mon seigneur! tu la vois comme moi-même en celui qui est la fin et le commencement de tout bien, je la chéris davantage, et il m'est doux également de songer que tu l'aperçois en reposant tes regards sur Dieu. Tu m'as rendu heureux, et ainsi éclaire-moi, puisque tes paroles m'ont conduit à douter comment quelque chose d'amer pouvait sortir d'une semence douce.

Je lui parlai ainsi, et il me répondit : — Si je peux te montrer une vérité, tu tourneras les yeux vers ce que tu demandes, comme tu les en détournes maintenant.

Le souverain bien qui produit le mouvement et la joie de ce royaume que tu gravis, fait de sa providence le moteur de ces grands corps ; et non seulement du sein de sa pensée, qui a toute perfection, il veille sur les êtres ; mais il veille encore sur leur salut, car tout ce que lance cet arc tombe dirigé vers une fin marquée d'avance, comme la flèche poussée vers son but. Si cela n'était pas ainsi, le ciel que tu parcours produirait des effets qui ne seraient pas des œuvres, mais des ruines : et cela ne peut pas être, si les intelligences qui font mouvoir ces étoiles ne sont pas défectueuses, ainsi que le serait l'intelligence première, qui les aurait créées imparfaites. Veux-tu encore que je t'éclaircisse cette vérité?

Et moi : — Non, répondis-je, car il me semble impossible que la nature manque jamais dans ce qui est nécessaire.

Et l'âme ajouta : — Or réponds-moi, vaudrait-il moins pour l'homme sur la terre, qu'il ne fût pas citoyen ?

— Oui, répondis-je, et je n'en demande pas de raison.

— Et peut-il l'être, si les hommes ne sont pas placés diversement en diverses professions? Non, si votre maître a dit juste en ce qu'il écrit.

Elle arriva ici par ses déductions, puis elle conclut : Donc il faut qu'à vos effets divers il y ait des causes diverses. C'est pour cela que l'un naît Solon, et l'autre Xerxès, l'un Melchisédech, et l'autre celui qui perdit son fils comme il volait dans l'air. La nature des sphères qui empreint la cire du monde fait bien son œuvre, mais ne distingue pas un endroit d'un autre.

De là, il arrive qu'Ésaü se sépare en naissant de Jacob, et que Quirinus naît d'un père si vil, qu'on le suppose fils de Mars. La nature qui engendre suivrait toujours la même voie que la nature qui est engendrée, si la provi-

dence divine ne triomphait pas. Tu vois maintenant ce que tu ne voyais pas d'abord ; mais afin que tu saches que je me plais avec toi, je veux que tu emportes encore un corollaire.

La nature échoue toujours si la fortune lui est contraire, comme toute semence jetée hors de son terrain. Et si le monde observait les fondemens que la nature pose, en s'appuyant sur eux, il aurait des hommes meilleurs. Mais vous tournez à la religion celui qui était né pour ceindre l'épée, et vous faites un roi de qui devait être prédicateur; c'est ainsi que vous marchez hors du chemin.

CHANT IX.

Après que ton Charles, belle Clémence, eut éclairci mes doutes, il me raconta les trahisons que devait éprouver sa race ; mais il dit : — Tais-toi, et laisse couler les années; aussi ne puis-je rien dire, sinon que de justes larmes suivront vos malheurs.

Et déjà la vie de cette sainte lumière s'était tournée vers ce soleil qui la remplit, comme vers le bien qui suffit à toute chose. O âmes déçues, folles et impies, qui détournez vos cœurs de ce bien suprême, en dirigeant vos désirs vers des vanités !

Et voilà qu'une autre de ces splendeurs s'avança vers moi, et elle montrait qu'elle voulait me satisfaire, en brillant à mes yeux. Les regards de Béatrix, qui étaient fixés sur moi comme auparavant, m'assurèrent du précieux assentiment qu'elle donnait à mes désirs.

— Réponds donc à ma volonté, esprit bienheureux, lui dis-je, et prouve-moi que tu peux lire dans mon âme ce que je pense.

Et la lumière qui était encore nouvelle pour moi, des profondeurs où elle chantait auparavant, me répondit, comme quelqu'un qui est empressé à bien faire :

— Dans cette partie de la terre dépravée d'Italie qui est assise entre Rialto et les sources de la Brenta et de la Piava, s'élève une colline de médiocre hauteur, d'où descendit autrefois une petite flamme qui fit dans le pays un grand ravage ; cette flamme et moi nous eûmes une même origine ; je fus nommée Cunizza (1) et je brille ici parce que je fus éblouie de l'éclat de cette étoile.

Mais j'excuse joyeusement en moi-même, et sans autre souci, la cause de mon sort, ce qui peut-être semblera étrange au vulgaire. Ce joyau rare et précieux de notre ciel, qui est le plus rapproché de moi, laissa une grande renommée, et avant qu'elle ne meure, ce siècle sera suivi par cinq autres ; vois si l'homme a raison de s'élever par ses mérites, afin que sa première vie en laisse une seconde après elle ! Telle n'est pas la pensée de cette foule qu'enferme le Tagliamento et l'Adige, et, pour être frappée, elle ne se repent pas encore ; mais il arrivera bientôt que Padoue changera l'eau du marais qui baigne Vicence, parce que ses habitans seront sourds au devoir. Et là où le Sile et le Cagnano se réunissent, un homme gouverne et va la tête haute, tandis que se trame le filet qui doit le saisir. Feltre pleurera encore le crime de son pasteur impie, et il sera si honteux, que jamais pour un pareil on ne sera entré à Malta. Trop grande serait la cuve qui recevrait le sang de Ferrare, et trop las celui qui voudrait le peser once à once, tant ce prêtre en sera prodigue, pour se montrer digne de son parti ; et cette largesse s'accordera bien avec les mœurs du pays. Là haut sont des miroirs, que vous appelez Trônes, dans lesquels se réfléchit vers nous Dieu qui juge ; c'est pour cela que nos paroles nous semblent justes.

Alors elle se tut, et il me sembla qu'elle était occupée d'autres objets dans la sphère où elle reprit la place qu'elle avait auparavant. L'autre splendeur, qui m'était déjà connue, se fit à mes yeux une chose éclatante, comme une fine escarboucle frappée par le soleil. La joie s'exprime dans le ciel par un éclat plus vif, comme par le rire sur la terre; mais dans l'abîme, l'ombre se rembrunit au dehors, selon que l'âme est triste.

— Dieu voit tout, et ta vue le pénètre, repris-je, ô esprit bienheureux! et aucune de ses volontés ne peut t'échapper. Pourquoi donc ta voix, qui réjouit toujours le ciel avec le chant de ces saintes clartés voilées de leurs six ailes, ne satisfait-elle pas mes désirs? Je n'aurais pas attendu ta demande, si je voyais dans tes pensées comme tu vois dans les miennes.

— La plus grande vallée, dit alors la voix, dans laquelle se répand l'eau de cette mer qui entoure la terre, s'avance tant contre le cours du soleil, entre deux rivages ennemis, qu'elle transporte le méridien là où d'abord se terminait l'horizon. Je naquis sur l'un de ces rivages, entre l'Èbre et la Macra, qui par un court chemin sépare Gènes de la Toscane. A peu près à égale distance, entre les points où le soleil se lève et où il se couche, sont situées Bougie, et la terre où je suis né, qui a jadis échauffé avec son sang les eaux de son port. Je fus appelé Foulque (2) par les hommes qui connurent mon nom, et ce ciel est pénétré de ma lumière, comme je le fus de la sienne; car la fille de Bélus, qui outragea la mémoire de Sichée et de Créuse, ne brûla pas de feux plus ardens que moi, tant que l'âge me le permit, ni cette Rhodopée qui fut trompée par Démophoon, ni Alcide, quand il eut Iole dans le cœur. Néanmoins on ne se repent pas ici, mais on y est heureux, non de ses fautes, dont le souvenir est effacé, mais de la vertu divine

qui ordonne et qui pourvoit. On y contemple cet art qui opère de si grands effets, et l'on y aperçoit ce souverain bien, par lequel le monde d'en haut influe sur le monde d'en bas.

Mais afin que tu partes soulagé de tous les doutes qui te sont nés dans cette sphère, il faut que je continue encore à t'instruire. Tu veux savoir qui est dans cette lumière que tu vois briller auprès de moi comme un rayon de soleil à travers une eau limpide; or, sache que l'âme heureuse qui est dans cette lumière est Rahab, et que, réunie à notre ordre, elle y est placée au premier rang (3). Elle fut reçue dans le ciel où se termine l'ombre que votre monde projette, avant toutes les autres âmes qui suivirent le triomphe du Christ. Il fallait bien qu'il la laissât dans quelque ciel, comme une palme de la victoire sublime qu'il remporta avec l'une et l'autre de ses mains, parce qu'elle favorisa la première gloire de Josué dans la terre sainte, dont le pape se souvient si peu. Ta cité, tige de celui qui se révolta le premier contre son Créateur, et dont l'envie a fait verser tant de larmes, produit et répand cette fleur maudite qui a fourvoyé les brebis et les agneaux, car elle a fait un loup du pasteur. C'est pour cela que l'Évangile et les grands docteurs sont abandonnés, et qu'on n'étudie que les décrétales, comme on le voit à leurs marges. C'est à cela que sont occupés le pape et les cardinaux, et leurs pensées ne vont plus à Nazareth, où Gabriel ouvrit ses ailes; mais le Vatican et les autres parties sacrées de Rome, qui ont servi de cimetière à la milice que Pierre commanda, seront bientôt délivrées de l'adultère.

CHANT X.

En regardant son fils avec l'amour qui procède éternellement de l'un et de l'autre, la première et ineffable puissance fit avec tant d'ordre ce qu'embrassent notre intelligence et nos yeux, que tous ceux qui contemplent son œuvre ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Lève donc, lecteur, tes yeux avec moi vers les hautes sphères, à cet endroit où deux mouvemens s'entrechoquent, et là, commence à contempler l'œuvre de ce maître, qui l'aime tant en lui-même, qu'il ne peut jamais en détourner ses yeux. Vois comme de là se déroule le cercle oblique portant les planètes pour satisfaire au monde qui les appelle. Si leur route était directe, beaucoup d'influences dans le ciel seraient vaines, et presque toute puissance sur la terre serait morte; et si elle s'écartait trop ou trop peu de la ligne droite, l'ordre du monde en serait troublé en haut et en bas.

Maintenant, lecteur, reste sur ton banc, en songeant aux choses dont je t'ai donné l'avant-goût, si tu veux être heureux avant que tu ne te lasses. Je t'ai offert les mets, prends-les toi-même, car tous mes soins sont réclamés par cette matière dont je me suis fait l'écrivain. Le plus grand ministre de la nature qui imprime sur le monde la puissance du ciel, et qui mesure le temps avec la lumière, tournait avec ce cercle dont j'ai déjà parlé, au point où les heures arrivent plus tôt, et j'étais avec lui; mais je ne m'aperçus pas plus d'y être monté, qu'un homme ne soupçonne la première pensée qu'il aura.

Et Béatrix, qu'on voit devenir de plus en plus belle, par un changement si rapide qu'on n'en saurait calculer la durée, Béatrix, déjà brillante par elle-même, ce qu'elle

devint, non par l'effet d'une couleur nouvelle, mais par un plus grand éclat, dans le soleil où j'entrai, j'appellerais pour le dire l'esprit, l'art et l'expérience, qu'on ne se l'imaginerait jamais; mais on peut me croire et se borner à souhaiter de le voir. Et si notre imagination reste au-dessous de tant de hauteur, il ne faut pas qu'on s'en étonne, car jamais aucun œil ne dépassa le soleil. Ainsi était cette quatrième famille que le Père suprême rassasie du spectacle éternel de sa trinité.

Et Béatrix : — Rends grâces, rends grâces au soleil des anges, qui t'a élevé à ce soleil visible par sa bonté.

Jamais le cœur d'un homme ne fut si plein de dévotion, et disposé à se rendre à Dieu avec autant d'empressement que je le fus à ces paroles, et mon amour tout entier se porta tellement vers lui, que Béatrix elle-même en fut oubliée. Elle n'en fut point blessée, mais elle en sourit, et la splendeur de son regard plein de grâces appela sur divers objets mon attention, qu'une seule chose avait absorbée. Je vis plusieurs clartés vives et triomphantes faire de nous un centre et d'elles une couronne, plus douce à l'oreille qu'éclatante aux yeux. C'est ainsi que nous voyons quelquefois la fille de Latone environnée, lorsque les nuages gardent le cercle que son disque trace dans l'air. Dans la cour du ciel d'où je sors se trouvent plusieurs joyaux si rares et si splendides, qu'on ne peut les tirer de ce royaume. Et le chant de ces clartés était un de ceux-là; celui qui n'a pas d'ailes pour voler là-haut, attendra qu'un muet lui en porte des nouvelles.

Lorsque, en chantant ainsi, ces ardentes lumières eurent tourné trois fois autour de nous, comme font autour du pôle immobile les étoiles voisines, elles me parurent comme ces femmes qui n'ont pas cessé de danser, mais qui s'arrêtent en silence et qui écoutent jusqu'à ce

qu'elles aient entendu les notes nouvelles. Et je m'aperçus que l'une d'elles parlait ainsi :

— Puisque le rayon de la grâce auquel s'allume l'amour véritable, et qui s'accroît par cet amour même, brille en toi avec tant d'éclat, qu'il te conduit en haut par cette échelle que personne ne descend sans la remonter; celui qui refuserait à ta soif le vin de sa gourde ne serait pas libre autrement que l'eau arrêtée dans sa course vers la mer. Tu veux savoir de quelles fleurs se compose cette guirlande qui entoure en la contemplant cette femme dont tu tires la force de monter jusqu'au ciel. Je suis un des agneaux du saint troupeau mené par Dominique dans le chemin où l'on prospère si l'on ne s'égare pas (1). Celui qui est le plus rapproché de ma droite fut mon frère et mon maître ; il est Albert de Cologne, et je suis Thomas d'Aquin. Si tu veux apprendre quels sont les autres, suis bien ma parole de ton regard, en parcourant la bienheureuse guirlande. Cet autre rayonnement sort du sourire de Gratien, qui aida l'une et l'autre jurisprudence, et gagna la grâce du Paradis. Celui que tu vois ensuite orner notre cœur, est ce Pierre qui, comme la pauvre veuve, offrit son trésor à la sainte Église. La cinquième lumière, qui est la plus brillante parmi nous, brûle d'un tel amour, que toute la terre désire en avoir des nouvelles. Dans cette lumière est cet esprit sublime où un savoir si profond fut placé, que, si la parole de Dieu est vraie, il ne s'en éleva jamais un second qui ait su tant de choses. Tu vois auprès de lui la lumière de ce flambeau qui, à travers la chair, a le plus pénétré la nature des anges et leur ministère. Dans l'autre petite lumière rit ce défenseur des temps chrétiens dont Augustin consulta les ouvrages. Maintenant, si tu portes le regard de ton esprit de lumière en lumière en suivant mes éloges, tu dois désirer savoir quelle est la

huitième. Dans cette clarté jouit du spectacle du bien suprême l'âme sainte qui dévoile les mensonges du monde aux hommes attentifs à sa voix. Le corps d'où elle a été chassée est enseveli à Cieldauro, et c'est du martyre et de l'exil qu'elle est venue à cette paix. Vois flamboyer plus loin les esprits ardens d'Isidore, de Bède et de Richard, qui dans ses contemplations fut plus qu'un homme. Celle-ci, dont tu détournes le regard en le portant sur moi, est la lumière d'un esprit auquel ses graves pensées firent trouver la mort trop lente ; c'est la clarté éternelle de Séguier; en professant dans la rue du Fouare, il prouva des vérités qui soulevèrent la haine.

Ensuite, comme une horloge qui nous appelle à l'heure où se lève l'épouse de Dieu pour saluer l'époux avec ses chants, afin d'avoir son amour, et que deux rouages tournés en sens contraire font tinter avec des notes si douces, que l'âme ravie se sent gonfler d'amour ; ainsi je vis la sphère glorieuse tourner et chanter de toutes ses voix avec une harmonie et une douceur qu'on ne peut entendre qu'aux lieux où la joie est éternelle.

CHANT XI.

O désirs insensés des mortels, combien sont défectueux les syllogismes qui font abaisser vos ailes vers la terre! Les uns s'en allaient au droit, les autres aux aphorismes; ceux-ci exerçaient leur sacerdoce, ceux-là régnaient par force et par sophisme ; d'autres volaient, d'autres suivaient les affaires publiques, d'autres s'épuisaient aux débauches de la chair, d'autres enfin s'abandonnaient à l'oisiveté ; lorsque moi, libre de toutes ces choses, je m'étais élevé au ciel avec Béatrix au milieu de tant de gloire. Quand cha-

cun de ces esprits fut revenu au point du cercle qu'il occupait auparavant, il s'arrêta comme un cierge sur son candélabre, et je sentis au fond de cette lumière qui m'avait parlé d'abord et qui devint plus pure en souriant, une voix qui disait :

— Ainsi que je m'allume aux rayons de la lumière éternelle, ainsi en regardant tes pensées en elle j'en découvre les causes. Tu as des doutes, et tu désires que ma parole s'exprime en un langage si net et si ouvert, que j'abaisse au niveau de ton intelligence ce passage où j'ai dit : *le chemin où l'on prospère,* et celui où j'ai dit : *il ne s'en éleva jamais un second.* Il s'agit de bien distinguer ici.

La Providence, qui gouverne le monde avec cette pensée où tout regard créé est vaincu avant d'en avoir sondé la profondeur, pour faire parvenir jusqu'à son bien-aimé, plus confiante et plus fidèle, l'épouse de celui qui, en poussant un cri vers les cieux, l'épousa avec son sang béni, destina en sa faveur deux chefs pour lui servir de guides. L'un fut un séraphin par son amour, l'autre par sa science eut sur la terre une splendeur de chérubin. Je parlerai de l'un, parce que parler de l'un, quel que soit celui qu'on prenne, c'est parler de tous les deux, car leurs œuvres tendirent au même but.

Entre Tupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo, descend d'une haute montagne une côte fertile, à l'endroit d'où Pérouse reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, et sur l'autre revers, pleurent, sous un joug pesant, Nocera et Gualdo. Au point où cette côte adoucit sa pente naquit au monde un soleil, comme celui-ci sort du Gange. Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assises(1), car ce nom ne dirait pas assez, mais il faudrait l'appeler Orient. Il n'était pas encore très-loin de son lever, lors-

qu'il commença à faire sentir à la terre quelques bienfaits de sa grande vertu; car, tout jeune, il résista à son père pour l'amour de cette femme, à laquelle, comme à la mort, nul n'ouvre la porte avec plaisir. Et devant sa cour spirituelle *et coram patre* (2), il s'unit à elle, et puis de jour en jour il l'aima plus vivement. Elle, veuve de son premier mari pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, avait attendu jusqu'à celui-ci sans être recherchée de personne. Il ne lui servit de rien qu'on eût dit d'elle, que celui qui avait fait trembler le monde au son de sa voix, l'avait trouvée sans peur avec Amyclas (3). Et il ne lui servit de rien d'avoir été si fidèle et si hardie, que lorsque Marie resta au pied de la croix elle y monta avec le Christ. Mais afin que je ne continue pas avec trop de mystère, François et la Pauvreté sont les deux amans qu'il faut reconnaître dans mes paroles diffuses. Leur concorde et leurs joyeux visages, leur amour, leur admiration et leurs doux regards, étaient la cause de saintes pensées. Aussi le vénérable Bernard (4) se déchaussa le premier pour courir après tant de paix, et même en courant il lui sembla qu'il n'allait pas assez vite. O richesse ignorée! ô bien véritable! Egidius et Sylvestre se déchaussent pour suivre l'époux, tant l'épouse leur plaît. Puis ce père et ce maître s'en va avec elle et avec cette famille que ceignait déjà l'humble cordon. Et aucune faiblesse d'âme ne lui fit baisser le regard, quoiqu'il fût fils de Pierre Bernardone, et qu'il parût vivre dans le dedain. Mais il exposa royalement sa règle austère à Innocent, et il obtint de lui la première consécration de son ordre. Lorsque la pauvre famille s'accrut après lui, dont la vie admirable devrait être chantée au milieu de la gloire du ciel, la sainte volonté de cet archimandrite reçut une seconde couronne du Saint-Esprit par les mains d'Honorius. Et lorsque par la soif du mar-

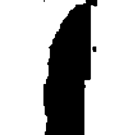
tyre, il annonça, en présence du superbe soudan, le Christ et les autres qui le suivirent, comme il trouva les peuples encore trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester oisif, il revint cueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie. Dans un âpre rocher entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ les derniers stigmates, que ses membres portèrent deux années. Quand il plut à celui qui l'avait choisi pour un si grand bien de l'appeler à la récompense dont il s'était rendu digne par son humilité, il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, la femme qu'il avait tant chérie, et leur ordonna de l'aimer fidèlement. Et son âme sainte voulut se détacher du sein de la pauvreté pour revenir dans son royaume, et elle ne demanda pas d'autre bière pour son corps.

Pense maintenant quel fut celui qu'on jugea digne d'être son compagnon pour aider Pierre à conduire sa barque sur la haute mer, droit à son but. Et ce fut là notre patriarche; aussi peux-tu voir que ceux qui font ce qu'il ordonne, se chargent de bonne marchandise. Mais son troupeau est devenu si avide d'une nourriture nouvelle, qu'il doit naturellement se répandre par divers pâturages, et plus ses brebis vagabondes s'éloignent de lui, plus elles reviennent au bercail les mamelles vides. Il y en a bien de celles qui craignent le danger et qui se pressent contre le pasteur, mais ces moines sont si rares, qu'il faut peu de drap pour faire leurs frocs. Or, si mes paroles ne sont pas obscures, si ton attention a été soutenue, si tu te souviens de ce que j'ai dit, ton désir doit être à moitié satisfait, car tu auras vu l'endroit où la plante s'ébranche (6), et la restriction que j'ai exprimée par ces mots : *Où l'on prospère, si l'on ne s'égare pas.*

CHANT XII.

Aussitôt que la flamme bienheureuse eut prononcé ces dernières paroles, la sainte sphère commença à tourner, et elle n'eut pas accompli un tour sur elle-même avant qu'une autre sphère l'eut enfermée dans un cercle, accordant mouvement à mouvement et chants à chants. Et ces chants surpassaient autant ceux de nos muses et de nos sirènes, dans cette douce harmonie, que la clarté directe efface une clarté réfléchie. De même qu'en deux arcs parallèles et d'égale couleur, qui se courbent à travers un léger nuage, lorsque Junon envoie sa messagère, celui du dehors est produit par celui du dedans, ainsi que la parole de cette nymphe errante que l'amour consuma comme le soleil les vapeurs, et font croire aux présages sur la terre, à cause de la promesse que Dieu fit à Noé, que le monde ne serait jamais plus inondé; de même les deux guirlandes de ces roses éternelles tournaient autour de nous, et celle du dehors répondait à celle du dedans. Lorsque la danse et toute cette autre grande fête de chants et de rayonnemens, que se renvoyaient l'une à l'autre ces lumières joyeuses et aimantes, se furent arrêtées d'un mouvement et d'une volonté, comme font deux yeux se fermant et s'ouvrant à la même pensée qui les meut, du milieu de l'une de ces nouvelles clartés sortit une voix, qui me fit tourner comme l'aiguille au pôle vers le lieu d'où elle venait, et elle dit :

—L'amour qui m'embellit me porte à parler de l'autre chef, à l'occasion duquel le mien vient de recevoir tant d'éloges. Il est juste que là où l'on parle de l'un on parle aussi de l'autre, et qu'après qu'ils ont combattu ensemble, leur





gloire brille en même temps. L'armée du Christ, qui coûta tant d'efforts à rallier de nouveau, suivait son enseigne à pas lents, craintive et peu nombreuse, lorsque l'Empereur qui règne toujours eut pitié de cette milice incertaine, par le seul effet de sa grâce, et non qu'elle le méritât ; et, comme on l'a dit, secourut son épouse avec deux champions dont les œuvres et les paroles ramenèrent le peuple égaré.

En cet endroit où le doux zéphir se lève pour faire éclore les fleurs nouvelles dont l'Europe se voit revêtir, non loin du rivage battu de ces ondes derrière l'immense étendue desquelles le soleil se cache quelquefois à tous les hommes, est assise la fortunée Callaroga, sous la protection du grand écu qui porte en écartelé des tours et des lions (1). Là naquit l'amant fidèle de la foi chrétienne, ce saint athlète, doux aux siens et rude aux ennemis, et son âme fut remplie, dès qu'elle fut créée, d'une vertu si grande, qu'encore dans le sein de sa mère il la faisait prophétiser. Lorsque le mariage fut fait aux fonts sacrés entre lui et la foi, où ils se dotèrent d'un salut mutuel, la femme qui donna pour lui le consentement, vit en songe le fruit merveilleux destiné à sortir de lui et de ses héritiers, et afin qu'il parût évidemment ce qu'il était, un esprit vint du ciel pour lui donner le nom de celui auquel il appartenait tout entier, et on l'appela Dominique ; et j'en parle comme de l'agriculteur que le Christ choisit pour travailler à son jardin. Et il parut bien qu'il était l'envoyé et le familier du Christ, lui, dont la première pensée fut pour le premier conseil que Jésus a donné. Souvent sa nourrice le trouva silencieux et agenouillé comme s'il eût dit : Je suis venu pour cela.

O père vraiment heureux ! ô mère vraiment pleine de grâces ! s'il faut interpréter en leur vrai sens les noms de

Félix et de Jeanne que vous portiez (2)! Ce ne fut pas pour le monde, pour lequel on s'épuise aujourd'hui aux livres du cardinal d'Ostie et de Taddeo (3), mais pour l'amour de la vérité divine, qu'il se fit si grand docteur en peu de temps, et qu'il se mit à rôder autour de la vigne, qui se sèche bien vite si le vigneron est négligent.

Et il se présenta devant ce siége autrefois plus favorable au pauvre qu'aujourd'hui, moins par sa faute que par la faute de celui qui l'occupe et qui dégénère, non pour lui demander des dispenses afin de ne rendre que la moitié ou le tiers, non pour demander le premier bénéfice vacant, non pour demander les dîmes qui sont le patrimoine des pauvres de Dieu, mais la permission de combattre contre les erreurs du monde, pour la semence d'où sont sorties les vingt-quatre plantes qui t'entourent. Puis, armé de sa doctrine et de sa volonté, il se lança dans son ministère apostolique comme un torrent qui se précipite d'une source élevée; et son impétuosité, foulant les ronces hérétiques, se porta plus vive aux lieux où on lui résista plus vivement. De lui se formèrent ensuite les divers ruisseaux qui arrosent le jardin catholique, si bien que ses arbustes y sont plus vigoureux.

Si telle fut l'une des roues de ce char sur lequel la sainte Église se défendit en plein champ et sortit victorieuse de ses luttes intestines, tu devrais connaître assez l'excellence de l'autre, dont Thomas, avant ma venue, t'a parlé avec tant de bienveillance; mais l'ornière que traça la partie supérieure de sa circonférence est abandonnée, et la fange est maintenant où était la fleur autrefois. Sa famille, qui marcha d'abord droit sur les traces de son chef, a tellement changé le sens de sa route, qu'elle pose la pointe de ses pieds où il posait ses talons. Mais elle verra la moisson sortie de sa mauvaise culture lorsque l'ivraie se plaindra qu'on ne la met

pas au grenier. J'avoue bien que celui qui parcourrait feuille à feuille notre volume y trouverait encore une page où on lirait: Je suis toujours le même. Mais ce ne serait ni à Casale ni à Acquasparta, car il n'en vient pour interpréter l'Écriture qu'un homme qui l'élude et un autre qui la force (4). Je suis la vie de saint Bonaventure de Bagnoregio, qui dans les grands offices ai toujours dédaigné les soucis temporels (5). Illuminato et Augustin sont ici, deux des premiers mendians déchaussés qui, ceints du cordon, gagnèrent l'affection de Dieu. Hugo de Saint-Victor est avec eux, et Pierre Mangiadore, et Pierre d'Espagne, qui brille sur la terre par ses douze livres. Le prophète Nathan est là, et le métropolitain Chrysostome, et Anselme, et ce Donatus qui daigna porter sa main au premier des arts, et Raban, et à côté de moi brille Joachim, l'abbé calabrois, doué de l'esprit prophétique. J'ai été conduit à louer ce grand paladin par l'ardente charite et par le langage éloquent de frère Thomas, dont s'émeuvent pareillement ces âmes qui m'entourent.

CHANT XIII.

Que celui qui veut bien comprendre ce que je vis se représente, pendant que je parle, et grave en lui, comme sur un rocher, quinze étoiles répandant tant de lumière, en diverses régions du ciel, qu'elles traversent les couches les plus épaisses de l'air; qu'il se représente ce char auquel suffit assez l'étendue de notre ciel, pour que son timon y tourne nuit et jour sans disparaître; qu'il se représente enfin l'embouchure de cette corne commençant à la pointe de l'axe, autour duquel tourne la première sphère; et s'il imagine que toutes ces étoiles ont formé dans le ciel

deux signes semblables à celui que forma la fille de Minos au moment où elle sentit le froid de la mort, et que les rayons de l'un sont enfermés dans les rayons de l'autre, et que les deux signes tournent sur eux-mêmes en sens divers, il aura comme une ombre de cette véritable constellation et de ce double mouvement que je voyais tourner autour du point où je me trouvais; car cette image surpasse autant nos idées, que le ciel qui se meut le plus rapide dépasse le cours de la Chiana (1).

Là on ne chantait ni Bacchus ni Péan, mais les trois personnes dans une nature divine, et dans une seule personne la nature divine unie à la nature humaine. Ces saintes clartés quittèrent leur chant et leur danse pour nous satisfaire, se réjouissant de passer ainsi d'un plaisir à l'autre.

Puis, au milieu de ces dieux unanimes, la lumière qui m'avait raconté la vie admirable du pauvre de Dieu, rompit le silence et me dit :

— Puisqu'une partie de la moisson est battue et qu'on en a déjà serré le grain, un doux amour m'invite à battre le reste.

Tu crois que cette poitrine d'où une côte fut enlevée pour former la belle femme dont le péché coûta si cher au monde, et que cette autre qui, avant et après le coup de lance dont elle fut percée, satisfit tellement à la justice divine, qu'elle fit pencher la balance chargée de toutes les fautes, ont reçu autant de lumière que la nature humaine en peut avoir, de celui qui les créa l'une et l'autre. Et pour cela tu t'étonnes de ce que j'ai dit plus haut, en racontant qu'il n'y en eut jamais un second comme ce bienheureux qui est enfermé dans la cinquième lumière.

Mais ouvre à présent les yeux à ce que je vais te répondre, et tu verras que ta croyance et mes paroles

seront dans la vérité comme le centre dans le cercle.

Ce qui meurt et ce qui ne meurt pas n'est qu'une splendeur de cette idée que Dieu enfante par son amour Cette vive lumière qui jaillit de son foyer sans se séparer de lui ni de l'amour, troisième personne de leur trinité, concentre, par un effet de sa bonté, ses rayons, comme réfléchis, dans neuf sphères, en gardant son unité éternelle. De là, elle descend aux dernières puissances, s'affaiblissant tellement de degré en degré, qu'elle ne crée plus que des existences passagères, et par là j'entends les choses engendrées que le mouvement du ciel produit avec ou sans germe. La matière de ces existences et la main qui la pétrit n'ont pas un mode unique d'opérer, et pour cela elles sont plus ou moins marquées de l'empreinte de Dieu; d'où il arrive que le même arbre porte, selon l'espèce, de bons ou de mauvais fruits, et que vous naissez avec diverses aptitudes.

Si la matière était bien conduite à point et que le ciel fût dans sa vertu suprême, le sceau divin paraîtrait tout entier. Mais la nature en transmet toujours l'empreinte affaiblie, opérant comme l'artiste qui connaît les secrets de l'art, mais dont la main tremble. Si donc un amour ardent dispose et applique la lumière éclatante de la première puissance, son œuvre acquiert toute perfection. Ainsi fut créée cette terre jugée digne de toute perfection animale; ainsi la Vierge devint enceinte. J'approuve donc ton opinion; car jamais la nature humaine n'a été ni ne sera telle qu'elle fut en ces deux personnes.

Or, si je m'arrêtais ici, tu commencerais par me dire: Comment donc celui dont tu parles fut-il sans égal? Mais afin que tu voies bien ce qui t'échappe, songe quel était celui à qui l'on dit: Demande, et quelle fut la cause qui le porta à demander. Je n'ai point parlé de manière que

tu ne puisses voir que c'était un roi qui demanda la sagesse, afin de pouvoir régner dignement. Il ne voulut pas savoir le nombre des moteurs célestes, ni si deux prémisses, dont l'une est nécessaire et l'autre contingente, donnent une conséquence nécessaire, ni si l'on doit admettre un premier mouvement qui ne procède pas d'un autre, ni si l'on peut inscrire dans un demi-cercle un triangle qui n'ait pas un angle droit. Donc, si tu as compris ce que j'ai dit et ce que j'ajoute, cette science sans égale, sur laquelle portait mon intention, c'était la sagesse royale. Et si tu avais bien ouvert les yeux sur ce mot : — s'éleva, — tu aurais vu qu'il se rapportait seulement aux rois, qui sont nombreux, mais les bons rois sont rares. Prends mes paroles avec cette distinction, et elles pourront ainsi s'accorder avec ce que tu crois sur le premier père et sur notre bien-aimé.

Et que cela te soit toujours un plomb à tes pieds, pour te faire marcher lentement, comme un homme fatigué, vers le oui et le non que tu ne vois pas ; car celui-là est bien bas parmi les sots, qui affirme ou qui nie sans distinction dans l'un et dans l'autre cas ; c'est pourquoi il arrive souvent que l'opinion vulgaire fait fausse route et que la passion entrave l'intelligence. C'est bien plus que vainement qu'on quitte le rivage, et l'on ne revient pas comme on est parti, lorsqu'on va à la recherche de la vérité sans en connaître l'art. Et de cela sont des preuves bien claires Parménide, Melissus, Brissus, et beaucoup d'autres, qui allaient en avant sans savoir où (2). Ainsi firent Sabellus et Arius, et tous ces fous qui furent comme des épées pour les Écritures, en rendant tortueux ce qui était droit. Que les hommes ne soient pas trop téméraires dans leurs jugemens, comme celui qui estime le blé dans un champ avant qu'il soit mûr. Car j'ai vu tout l'hiver l'epine hérissée

et sauvage porter ensuite des roses sur sa cime, et le navire courir droit et rapide sur la mer pendant tout son voyage, et périr au moment d'entrer dans le port.

Que dame Berthe et maître Martin, parce qu'ils voient l'un voler et l'autre faire une offrande, ne croient pas les voir tels que Dieu les juge, car l'un peut se relever, et l'autre peut tomber.

CHANT XIV.

L'eau contenue dans un vase rond va du centre à la circonférence ou de la circonférence au centre, suivant qu'elle est refoulée du milieu ou du dehors. Ce que je dis me vint dans la pensée aussitôt que la glorieuse vie de Thomas cessa de parler, par la ressemblance que produisirent les paroles prononcées par elle et par Béatrix, à laquelle il plut de commencer ainsi :

— Celui-ci a besoin, sans qu'il vous le dise, ni par la voix, ni même encore par la pensée, de pénétrer jusqu'à la racine d'une autre vérité. Dites-lui si la lumière qui sert d'auréole à votre substance demeurera éternellement avec vous comme elle est en ce moment. Et si elle y demeure en effet, dites-lui comment, lorsque vous aurez été rendus visibles par la résurrection, il pourra se faire qu'elle ne gêne pas votre vue. De même que, dans une joie plus vive, ceux qui dansent en rond, se poussant et s'entraînant à la fois, élèvent la voix et raniment leur mouvement; ainsi, à cette prière empressée et pieuse, les cercles sacrés firent éclater une joie nouvelle par leurs danses et par leurs chants. Ceux qui se plaignent de ce que l'on meurt ici-bas, pour aller vivre là-haut, n'ont pas senti la fraîcheur de la pluie éternelle. Celui qui vit

et qui règne toujours en trois personnes, qui n'est pas circonscrit et qui circonscrit tout, était chanté trois fois par chacun de ces esprits avec une telle mélodie, que ce serait pour les plus grands mérites une juste récompense de l'avoir écoutée.

Et j'entendis, dans la lumière la plus divine du petit cercle, une voix modeste, peut-être comme fut celle de l'ange parlant à Marie, qui répondait :

— Aussi long-temps que durera la joie du Paradis, notre amour nous enveloppera de ses rayons. Leur clarté répondra à notre amour, l'amour à notre contemplation, et celle-ci sera d'autant plus pénétrante, que la grâce lui donnera plus de force. Lorsque nous aurons revêtu notre chair glorieuse et sainte, notre personne aura plus de reconnaissance, parce qu'elle sera complète. C'est pour cela que s'accroîtra cette lumière que daigne nous accorder le souverain bien, lumière qui nous donne la faculté de le voir. Donc la contemplation deviendra plus vive, donc l'amour qu'elle allume en deviendra plus ardent, donc le rayon qui vient de cet amour aura plus de splendeur. Et comme le charbon produit la flamme et en domine assez l'éclat pour qu'on le voie au travers d'elle, ainsi cette splendeur, qui déjà nous entoure, sera vaincue par les rayonnemens de la chair, que la terre recouvre aujourd'hui. Cette grande lumière ne pourra point nous blesser, parce que les organes de notre corps seront assez forts pour tout ce qui pourra nous plaire.

Les deux chœurs me parurent si prompts et si joyeux à dire *amen*, qu'ils montrèrent bien le désir qu'ils avaient de reprendre leurs corps ; non point peut-être pour eux-mêmes, mais pour leurs mères, pour leurs pères, et pour tous les autres qu'ils avaient chéris, avant qu'ils devinssent des flammes éternelles.

Et voilà que tout autour de ces cercles de lumière vient s'en ajouter un nouveau, d'un éclat semblable, comme un horizon qui resplendit. Et comme, au moment où s'élèvent les premières ombres du soir, on commence à voir briller des lueurs dans le ciel, au point que l'on hésite entre la réalité et l'apparence, ainsi je crus commencer à voir de nouvelles substances qui formaient un cercle autour des autres deux circonférences. O rayonnement véritable du Saint-Esprit! comme il devint tout à coup si splendide, que mes yeux vaincus ne purent le supporter! Mais Béatrix s'offrit à moi si belle et si riante, qu'il faut mettre cette apparition parmi les choses dont mon esprit n'a pas gardé le souvenir.

Lorsque mes yeux eurent la force de s'ouvrir, je me vis transporté seul avec la femme de mon cœur dans une sphère plus élevée. Je m'aperçus bien que j'étais monté, à l'aspect enflammé de l'étoile, qui me sembla plus rouge qu'auparavant.

Avec l'élan de toute mon âme, et avec ce langage qui est le même pour tous, je rendis grâces à Dieu pour les nouvelles faveurs qu'il m'accordait ; et l'ardeur de mon sacrifice n'était pas encore éteinte dans mon cœur lorsque je connus que mon offrande avait été reçue et agréée. Des splendeurs m'apparurent si éclatantes et si rouges dans deux rayons, que je m'écriai : — O Hélios! comme tu les ornes!

De même que la voie lactée, parsemée de petites et de grandes étoiles, forme une trace blanche de l'un à l'autre pôle, grand sujet de doutes pour les savans, ainsi, dans la profondeur de Mars, ces rayons constellés formaient le signe vénérable que produit dans le cercle la réunion des cadrans.

Ici le souvenir l'emporte sur l'art ; le Christ flamboyait

sur cette croix, et je ne saurais trouver de comparaison pour la décrire. Mais celui qui prend la croix et qui suit le Christ excusera bien mieux encore ce que je laisse, en songeant que Jésus lui-même brillait dans cette splendeur. D'un bras à l'autre de cette croix et de sa cime à sa base couraient des lumières scintillant avec force, lorsqu'elles se rencontraient et qu'elles passaient outre. C'est ainsi qu'on voit des atomes courant ou tourbillonnant, rapides ou lents, longs ou courts, se mouvoir dans le rayon qui sillonne l'ombre de la chambre, cet abri que l'homme s'est fait par son art et par son adresse. Et comme une lyre et une harpe avec leurs cordes tendues rendent un son doux à ceux-là mêmes qui ne distinguent pas les notes, ainsi les lumières que je vis formaient dans cette croix une mélodie dont j'étais ravi sans que j'entendisse l'hymne. Je compris bien que c'étaient des louanges sublimes, parce que ces paroles : — Lève-toi et triomphe! venaient à moi comme à quelqu'un qui ne comprend pas et qui entend. J'étais tellement transporté d'amour, que jamais chose au monde ne m'enchaîna avec de plus doux liens. Peut-être que ma parole paraîtra téméraire, en préférant ce bonheur à celui que me font éprouver ces beaux yeux où mes désirs s'apaisent quand je les contemple; mais si l'on songe que les empreintes de ces beautés célestes deviennent plus profondes à mesure que l'on s'élève, et que je ne m'étais pas tourné vers les yeux de Béatrix, on excusera ce que j'avoue moi-même pour en obtenir le pardon, et l'on verra que je suis sincère; car je n'exclus pas le saint plaisir que je puise dans ce regard, parce que lui aussi devient encore plus pur quand il s'élève.

CHANT XV.

Cette bonne volonté, par laquelle se manifeste toujours l'amour droit, de même que la cupidité se manifeste dans la mauvaise, imposa silence à cette douce lyre et fit reposer les saintes cordes que tend et que détend la main du ciel. Comment seraient-elles sourdes à de justes prières, ces pures substances, qui, pour m'inspirer le désir de les interroger, furent si unanimes à se taire ? Il mérite bien d'avoir des regrets sans fin, celui qui, par amour des choses passagères, se prive de cet amour. Ainsi que sous l'azur tranquille et serein court parfois une lueur subite qui attire les yeux distraits et semble une étoile changeant de place, si ce n'est qu'aucune clarté ne s'éteint du côté où elle s'allume et qu'elle dure peu ; ainsi du bras droit au pied de la croix courut un astre de la constellation qui resplendit dans cette sphère. Et la perle ne s'égraina pas de son fil, mais elle glissa le long du rayon et sembla un feu qui luit à travers de l'albâtre. L'ombre d'Anchise montra autant d'amour, s'il faut en croire notre plus grand poète, lorsqu'elle aperçut son fils dans l'Élysée :

— *O sanguis meus, o super infusa — Gratia Dei, sicut tibi, cui — Bis unquam cœli janua reclusa*(1)?

Ainsi parla la lumière, et je portai mon attention vers elle, puis je ramenai ma vue sur Béatrix, et je restai muet d'étonnement après les avoir regardées l'une et l'autre; un tel sourire brillait dans ses yeux, que je crus avoir atteint le dernier degré de mon bonheur et de mon paradis.

Ensuite cet esprit, qui était si doux à entendre et à voir, ajouta à ce qu'il avait dit des choses que je ne compris

pas, tant elles étaient profondes. Et il ne me les cacha point avec intention, mais par nécessité, parce que sa pensée dépassait le niveau de l'intelligence humaine. Mais lorsque l'arc de son ardente émotion fut assez détendu pour que ses paroles descendissent à la portée de mon esprit, la première chose que j'entendis fut : — Béni soistu, ô toi qui es un dans ta trinité, puisque tu as été si favorable à ma race !

Et il ajouta : — Tu as apaisé, ô mon fils ! au sein de cette lumière d'où je te parle, un doux et long désir, puisé dans la lecture de ce grand livre où les pages blanches et noires ne changent jamais, et j'en dois rendre grâces à la femme qui t'a donné des ailes pour voler jusqu'ici. Tu crois que ta pensée arrive jusqu'à moi réfléchie par la pensée divine, comme de l'unité que l'on connaît résultent le cinq et le six, et c'est pour cela que tu ne me demandes point qui je suis, ou pourquoi je parais plus joyeux qu'aucun autre dans cette troupe joyeuse. Tu crois ce qui est vrai ; car les petits et les grands de ce royaume regardent le miroir sur lequel, même avant de les former, tu répands tes pensées. Mais, afin que l'amour sacré dans lequel je veille avec les yeux perpétuellement ouverts, et qui m'altère d'une douce ardeur, se puisse mieux contenter, que ta voix rassurée, libre et joyeuse, fasse entendre ta volonté et tes souhaits, pour lesquels ma réponse est déjà toute prête.

Je me tournai vers Béatrix, et elle, qui m'avait compris avant que j'eusse parlé, m'encouragea par un sourire qui donna plus d'essor à mon envie, et je parlai ainsi :

— La charité et la sagesse sont devenues pareilles en vous, depuis le moment où vous avez contemplé l'égalité première, car elles sont si égales dans ce soleil qui vous éclaire et qui vous embrase avec son ardeur et avec son

éclat, que toute comparaison serait impuissante. Mais la volonté et le pouvoir des hommes, pour la raison qui vous est connue, ont des forces inégales à leurs ailes. Moi qui suis mortel, je sens les effets de cette inégalité ; aussi n'est-ce qu'avec le cœur que je vous rends grâce pour cet accueil paternel. Je vous supplie donc, vivante topaze qui ornes ce précieux joyau, de daigner m'apprendre votre nom.

— O mon rejeton, dans l'attente duquel je me suis complu, je fus ta tige! Ainsi commença-t-il à me répondre. Puis il ajouta : — Celui duquel ta race tire son nom, et qui depuis cent ans et plus a parcouru le premier cercle autour de la montagne, fut mon fils et ton bisaïeul ; il est bien juste que tu abrèges sa longue fatigue avec tes œuvres (2).

Florence, enfermée dans cette antique enceinte, qui lui sonne encore tierce et none, vivait en paix, sobre et pudique ; elle n'avait pas de collier ni de couronne, ni de femmes parées, ni de ceintures plus belles à voir que celles qui les portaient. La fille ne faisait pas encore peur à son père en naissant, car la dot et le temps du mariage restaient dans de justes limites. Il n'y avait pas de maisons vides d'enfant. Sardanapale n'y était pas encore arrivé pour montrer ce qu'on peut faire dans une chambre. Montemalo n'avait pas encore été vaincu par votre Uccellatojo, qui sera surpassé dans sa chute, comme il l'est aujourd'hui dans sa grandeur. J'ai vu Bellincion Berti s'en aller avec une ceinture de cuir et d'os, et sa femme revenir de son miroir sans avoir peint son visage. J'ai vu ceux de Nerli et ceux du Vecchio être contents de leur peau nue, et leurs femmes ne songer qu'à leur fuseau et à leur quenouillée. O heureuses qu'elles étaient ! chacune d'elles était sûre de sa tombe, et aucune, à cause de la France, n'était restée dans son lit désert ! L'une veillait au soin du berceau, et consolait l'enfant avec ce tendre langage qui fait

la joie des pères et des mères; l'autre, tirant la chevelure à sa quenouille, contait des histoires avec sa famille sur les Troyens, sur Fiésole et sur Rome. Alors c'eût été une merveille qu'une Cianghella et un Lapo Salterello, comme le seraient aujourd'hui Cincinnatus et Cornélie. Dans ce doux repos, dans cette belle vie de citoyens, dans cette loyauté civique, dans cette chère patrie, Marie me fit naître, appelée à grands cris, et dans votre antique Baptistère, je fus à la fois chrétien et Cacciaguida. Moronto et Eliseo furent mes frères, ma femme vint du Val de Pado, et c'est de là que fut pris ton surnom. Je suivis ensuite l'empereur Conrad, et il me ceignit de l'ordre de sa milice, tant je lui devins cher par mes œuvres. Je marchai avec lui contre la loi impie de ce peuple qui, par la faute de votre pasteur, usurpe les lieux qui vous appartiennent. Là je fus délivré par cette race honteuse des liens du monde trompeur, dont l'amour avilit tant d'âmes, et je passai du martyre au milieu de cette paix.

CHANT XVI.

O petite noblesse de notre sang, si tu es pour les hommes une cause d'orgueil, ici-bas où nos affections languissent, je n'en serai plus étonné désormais, puisque là où les passions sont droites, je veux dire au ciel, je m'en glorifiai. Tu es véritablement un manteau qui raccourcit bien vite, et si l'on n'y ajoute pas de drap tous les jours, le temps le ronge tout autour avec ses ciseaux.

Le mot *vous*, que Rome admit la première, et dont l'usage n'a pas bien persévéré jusqu'à présent, fut celui par lequel commencèrent mes paroles.

Et Béatrix, qui était un peu écartée, se mit à sourire en

me regardant, comme cette femme qui toussa à la première faute que commit, dit-on, Genèvre (1).

Je dis : — Vous êtes mon père, vous me donnez toute hardiesse à parler, vous m'élevez tant, que je suis plus que moi-même. Mon âme se remplit d'une allégresse qui y coule de tant de côtés, qu'elle se réjouit en elle-même de la pouvoir contenir sans se briser ; dites-moi donc, mon cher aïeul, quels sont vos ancêtres et quelles furent les années remarquables de votre enfance. Dites-moi la grandeur qu'avait alors le bercail de saint Jean, et quels étaient ceux qui y méritaient le rang le plus élevé.

Ainsi que le charbon dans sa flamme se ravive au souffle des vents, ainsi je vis cette lumière resplendir à mes caresses, et comme elle se fit plus belle à mes yeux, elle me dit aussi avec une voix plus douce et plus suave, mais non dans ce langage d'aujourd'hui :

— Depuis le jour où il fut dit : *Ave*, jusqu'à l'enfantement par lequel ma mère, qui est aujourd'hui une sainte, fut délivrée de moi, cette planète vint se rallumer sous les pieds du Lion cinq cent cinquante-trois fois. Mes ancêtres et moi nous naquîmes en ce lieu où commence le dernier quartier de la ville pour celui qui court dans votre fête annuelle (2). Qu'il te suffise de savoir cela sur mes aïeux ; ce qu'ils firent et d'où ils vinrent, il vaut mieux se taire que d'en parler. Tous ceux qui étaient en ce temps capables de porter des armes, depuis la statue de Mars jusqu'au Baptistère, étaient le cinquième de ceux qui sont vivans ; mais la bourgeoisie, aujourd'hui mêlée d'hommes de Campi, de Certaldo et de Figghine, était pure jusque dans le dernier ouvrier. O qu'il vaudrait mieux être les voisins de ces hommes dont je parle, et avoir vos frontières à Galluzzo et à Trespiano, que de voir ces hommes chez vous et supporter la puanteur du paysan d'Aguglione et de

celui de Signa, qui ont déjà l'œil ouvert pour escroquer. Si la race qui dégénère le plus au monde n'avait pas été une marâtre pour César, au lieu de lui être tendre comme une mère à son enfant, tel s'est fait Florentin, et échange et trafique, qui se serait tourné vers Simifonti, là où son aïeul allait mendier. Les Conti seraient encore à Montemurlo, les Cerchi dans la juridiction de la Piève d'Acone, et peut-être les Buondelmonti seraient-ils à Valdigriève. La confusion des hommes fut toujours le commencement de la ruine des cités, comme dans le corps les alimens qui se prennent sans mesure. Entre le taureau et l'agneau aveugles, le taureau tombe le premier, et souvent une seule épée coupe plus et mieux que cinq. Si tu regardes comment s'en sont allées Luni et Urbisaglia, et comment s'en vont après elles Sinigaglia et Chiusi, il ne te semblera ni neuf ni étonnant d'entendre que les familles se détruisent, puisque les villes ont une fin. Vos choses ont toutes leur mort, comme vous-mêmes ; mais elle se dissimule en quelques-unes qui durent beaucoup, tandis que la vie est courte.

Et comme le mouvement du ciel de la lune couvre et découvre sans cesse les rivages, ainsi la fortune fait de Florence. C'est pour cela qu'on ne doit pas trouver surprenant ce que je dis de ces Florentins, dont la renommée se perd dans la nuit du temps. J'ai vu les Ughi, j'ai vu les Catellini, les Filippi, les Greci, les Ormanni, et les Alberichi, déjà près de leur chute, illustres citoyens, et j'ai vu grands et anciens avec ceux de la Sannella, ceux de l'Arca, et les Soldanieri, et les Ardinghi et les Bostichi. Près de la porte qui maintenant est chargée d'une nouvelle félonie si lourde que bientôt elle fera périr la barque, étaient les Ravignani, desquels est descendu le comte Guido, et tous ceux qui ont pris ensuite le nom du grand Bellincione. L'aîné de la Pressa savait déjà comment il faut gouverner,

et Caligajo avait déjà doré dans sa maison le pommeau et la garde de son épée. Grande était déjà la colonne de Vair, grands étaient les Sacchetti, les Giuochi, les Sifanti, les Barucci et les Galli, et ceux qui rougissent à cause du boisseau. La tige d'où naquirent les Galfucci était déjà haute, et déjà étaient montés sur la chaise curule les Sizii et les Arrigucci. Dans quelle grandeur n'ai-je pas vu ceux que l'orgueil a renversés! et les boules d'or étaient la fleur de Florence dans toutes ses nobles actions! Ainsi faisaient les pères de ceux-là qui, toutes les fois que l'Église vaque, s'engraissent dans le consistoire. Cette race téméraire qui se dresse comme un serpent quand on la fuit, et qui devient douce comme un agneau quand on lui montre les dents ou la bourse, s'élevait déjà, mais sortie de gens de peu, si bien qu'il déplut à Ubertin Donato que son beau-père l'eût fait leur parent. Déjà le Caponsacco était descendu de Fiésole dans le marché, et déjà Giuda et Infangato étaient de bons citoyens. Je vais dire une chose incroyable et pourtant vraie; on entrait dans la petite enceinte par une porte qui tirait son nom de la famille de la Pera. Chacun de ceux qui portent les armoiries du grand baron, dont le nom et la gloire se renouvellent à la fête de saint Thomas, reçut dans cette enceinte ses ordres et ses privilèges, quoique celui qui entoure cet écu d'une broderie d'or ait pris le parti du peuple. Déjà étaient puissans les Gualterotti et les Importuni, et le Borgo serait encore plus tranquille, s'ils n'avaient pas eu de nouveaux voisins. La maison d'où est sortie votre infortune, par la juste colère qui vous a détruits et qui a mis fin à votre vie heureuse, était honorée, elle et les siens. O Buondelmonte, que tu as eu tort de fuir son alliance par les flatteries d'autrui! Combien seraient joyeux qui sont tristes, si Dieu t'avait précipité dans l'Ema, la première fois que tu vins dans la

ville. Mais il fallait que Florence t'immolât pour victime, dans ses derniers jours de paix, sur cette pierre brisée qui garde le pont. Avec ces familles et avec d'autres, j'ai vu Florence dans un tel repos, qu'elle n'avait aucun sujet de larmes. J'ai vu le peuple glorieux et juste, si bien que le lis n'avait jamais été porté renversé au bout d'une lance, et qu'il n'était pas encore devenu rouge par la guerre civile.

CHANT XVII.

Tel que celui qui rend encore les pères sévères à leurs enfans vint trouver Clymène pour éclaircir des paroles dites contre lui (1), ainsi étais-je, et tel me voyaient Béatrix et la sainte lumière qui avait changé de place pour moi.

Et elle : — Laisse exhaler la flamme de ton désir, afin qu'elle porte bien l'empreinte de ton âme, non pas que nous devions mieux te comprendre par tes paroles, mais pour que tu t'habitues à faire connaître ta soif, afin que l'on te verse à boire.

—O tige chérie ! qui t'élèves tant que, comme les esprits terrestres voient qu'un triangle ne peut pas contenir deux angles obtus, tu vois les choses futures avant qu'elles existent en elles-mêmes, en contemplant cet Être auquel tous les temps sont présens, pendant que j'étais avec Virgile sur la montagne où les âmes se purifient, et lorsque je suis descendu dans le monde des morts, des paroles graves me furent dites sur ma vie à venir, quoique je me sente ferme comme un cube contre les coups du sort. Aussi ma volonté serait-elle contente de savoir quelle fortune m'est réservée, car la flèche qu'on voit venir atteint plus faiblement.

Ainsi dis-je à cette lumière qui m'avait d'abord parlé,

et, comme l'avait voulu Béatrix, je lui avouai mon désir. Et non point par ces mots ambigus dans lesquels s'engluaient les nations insensées, avant qu'on eût immolé l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ; mais ce fut avec des paroles claires et d'un latin précis que me répondit cette affection paternelle qui se manifestait dans l'éclat dont elle était entourée :

— Les choses contingentes qui ne s'étendent pas au delà des limites de votre matière sont toutes présentes à l'œil de Dieu, et cependant ce regard ne leur impose pas plus la nécessité que celui qui voit descendre un navire sur le courant d'un fleuve. Et de là, ainsi que vient aux oreilles la douce harmonie de l'orgue, s'offre à mes yeux le temps qui se prépare pour toi.

Tel qu'Hippolyte sortit d'Athènes par la perfidie de sa marâtre dénaturée, ainsi faut-il que tu sortes de Florence. C'est cela qu'on veut, c'est cela que déjà l'on demande, et ceux qui le préparent réussiront bientôt dans ce lieu où chaque jour on trafique du Christ. On dira, comme de coutume, que le tort est aux vaincus, mais la vengeance de Dieu rendra témoignage à la vérité, qui l'aura suscitée. Tu abandonneras toutes les choses les plus tendrement aimées, et c'est le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien est amer le pain des étrangers, et combien il est dur de monter et de descendre par l'escalier d'autrui. Et ce qui semblera le fardeau le plus lourd à tes épaules, ce sera la compagnie perverse et stupide avec laquelle tu tomberas dans cette vallée, et qui, toute ingrate, toute folle et impie, se lèvera contre toi ; mais bientôt elle, et non toi, en aura le front rouge. Sa conduite sera la preuve de sa brutalité, et cela te sera un honneur d'avoir été ton propre parti à toi-même. Ton premier refuge et ton premier asile sera la générosité du grand Lom-

bard, qui porte sur son échelle le saint oiseau (2), et il aura toujours sur toi un regard si favorable, qu'au rebours de ce qui se fait entre les autres, le bienfait entre vous précédera la demande. Avec lui tu verras celui sur lequel cette planète a tellement mis son seeau, que ses actions en deviendront célèbres. Les hommes ne s'en sont pas encore aperçus à cause de son jeune âge, parce que ces sphères n'ont accompli leurs révolutions que neuf ans autour de lui. Mais avant que le Gascon ait trompé le grand Henri, on verra briller des étincelles de sa vertu qui lui fera mépriser l'argent et les fatigues. Ses magnificences seront tellement connues, que ses ennemis eux-mêmes ne pourront pas s'en taire. Attends-toi à lui et à ses bienfaits; par lui plusieurs hommes, riches et pauvres, verront changer leur condition. Et emporte de lui, dans ton esprit, ces souvenirs; mais garde-toi de les révéler; et il me dit des choses que trouveront incroyables ceux qui en seront témoins.

Puis il ajouta : — Mon fils, voilà l'explication de ce qui te fut dit, et voilà les embûches que peu d'années te cachent encore. Cependant je ne veux pas que tu portes envie à tes voisins, puisque ta vie doit durer assez pour voir punir leur perfidie.

Lorsque l'âme sainte eut montré par son silence qu'elle avait mis la trame à la toile que je lui avais donnée ourdie, je dis comme quelqu'un qui, en conservant quelque doute, désire les conseils d'une personne clairvoyante, sensée et affectueuse :

— Je vois bien, ô mon père! que le temps se hâte vers moi, pour me porter un de ces coups d'autant plus graves qu'on leur résiste moins. Il faut donc que je m'arme de prévoyance, afin que si le lieu le plus cher m'est enlevé, je ne perde pas tous les autres à cause de mes vers.

— Dans le monde aux abîmes éternellement tristes,

et sur la belle montagne du haut de laquelle les yeux de Béatrix m'ont enlevé et mis dans le ciel de lumière, j'ai appris des choses telles que, si je les redisais, elles auraient pour beaucoup une saveur qui semblerait trop amère. Et si je me montre ami trop timide de la vérité, je crains de ne pas vivre parmi les hommes pour lesquels nos temps seront antiques.

La lumière dans laquelle souriait le trésor que j'avais trouvé en ce lieu se fit d'abord aussi rouge qu'un miroir d'or frappé des rayons du soleil, puis elle répondit :

— Une conscience chargée de sa honte ou de la honte d'autrui trouvera de l'aigreur dans tes paroles. Mais toi, écartant tout mensonge, raconte fidèlement ta vision, et laisse les gens se gratter où ils ont la gale. Si ta parole semble un peu âpre au premier goût, elle laissera une nourriture salutaire quand elle aura été digérée. Le cri que tu vas pousser sera comme le vent qui frappe les plus hautes cimes, et ce ne sera pas pour toi une petite cause d'honneur. C'est pour cela qu'on t'a montré sur ces sphères, sur la montagne et dans la vallée de douleur, les âmes marquées par la renommée. Car les esprits de ceux qui écoutent ne se contentent et ne se persuadent jamais avec des exemples sortis d'une source inconnue et cachée, ni avec des faits qui ne sont pas assez éclatans.

CHANT XVIII.

Déjà cet esprit bienheureux jouissait tout seul de son verbe, et moi je me livrais à ma pensée, modérant le doux par l'amer, lorsque la femme qui me conduisait à Dieu me dit : — Change le cours de tes idées ; songe que je suis près de celui qui redresse tous les torts.

Je me tournai à la voix affectueuse de celle qui me consolait, et ce que je vis alors d'amour dans ces yeux saints, je renonce à l'exprimer, non seulement parce que je me défie de mes paroles, mais parce que l'esprit ne peut redire des choses si élevées au-dessus de lui, sans avoir quelqu'un qui le guide.

Je peux seulement répéter qu'en la contemplant mon cœur demeura libre de tout autre désir. Pendant que le plaisir éternel qui rayonnait directement sur Béatrix me rendait heureux par le reflet de sa beauté, me soumettant avec l'éclat d'un sourire, elle me dit : — Tourne-toi et écoute ; car le Paradis n'est pas seulement dans mes yeux.

Ainsi que la passion se peint quelquefois dans nos regards, si elle est telle qu'elle domine l'âme tout entière, ainsi dans le rayonnement de la sainte splendeur vers laquelle je me tournai, je reconnus l'envie qu'elle avait de m'entretenir encore.

Et elle dit : — Sur cette cinquième branche de l'arbre qui vit par sa cime, qui porte toujours des fruits et qui ne perd jamais une feuille, il est des esprits heureux doués, avant de monter au ciel, d'une si grande renommée, que toute muse en serait riche. Regarde donc au bras de la croix ; ceux que je te nommerai y feront ce que fait dans un nuage un éclair rapide.

Je vis une lumière courir sur la croix au nom de Josué, aussitôt qu'il le prononça, et j'eus aussi vite aperçu la lumière qu'il eut prononcé la parole (1). Et au nom du grand Machabée, j'en vis une autre qui tournoyait, et la joie était comme le fouet sous lequel tournait la toupie. Ainsi aux noms de Charlemagne et de Roland, mon regard attentif suivit deux lumières, comme le chasseur suit de l'œil le vol de son faucon. Puis je vis sur cette croix Guillaume et Renaud, et le duc Godefroi, et Robert Guiscard.

Alors l'esprit qui m'avait parlé, se détachant de moi et se mêlant aux autres lumières, me montra quel artiste il était parmi les chanteurs du ciel.

Je me tournai à ma droite vers Béatrix pour qu'elle me dît, ou par un mot ou par un geste, ce que je devais faire. Et je vis ses yeux si purs, si radieux, que son éclat surpassait tous les autres, et jusqu'au dernier regard qu'elle m'avait jeté. Comme celui qui fait le bien s'aperçoit, au plaisir qu'il éprouve de jour en jour, que sa vertu s'augmente ; ainsi je m'aperçus qu'en montant dans le ciel j'y parcourais un plus grand cercle, en voyant ce prodige devenu plus surprenant. Et aussi rapidement que disparait sur la joue blanche d'une femme la rougeur de sa honte, je m'aperçus que j'avais changé de sphère, quand je fus enveloppé par la blanche lumière de la sixième étoile qui venait de me recevoir. Je vis dans la planète de Jupiter le rayonnement de l'amour des esprits qui l'habitaient, rendre visible à mes yeux notre langage.

Et comme des oiseaux qui se lèvent sur les rivières et qui, se jouant avec leur pâture, se forment tantôt en cercle, tantôt en files, ainsi dans ces lumières les saintes créatures voletaient et chantaient, figurant dans leurs ébats tantôt un D, tantôt un J et tantôt un L. D'abord en chantant elles se balançaient en mesure, puis, en formant l'une de ces lettres, elles s'arrêtaient un peu et se taisaient.

O muse divine! qui fais la gloire et la durée des génies dont les efforts éternisent avec toi les cités et les empires, illumine-moi de ta splendeur, afin que je révèle leurs figures comme je les ai conçues, et que ta puissance se montre dans ces vers. Ces esprits formèrent donc cinq fois sept voyelles et consonnes, et j'observais ces lettres selon qu'elles se montrèrent.

Diligete justitiam, furent le premier verbe et le pre-

mier nom de toute l'écriture; QUI JUDICATIS TERRAM furent les derniers. Ensuite elles demeurèrent rangées dans l'M du cinquième mot, si bien que Jupiter semblait tout d'argent, orné de signes d'or. Et je vis descendre d'autres lumières sur le sommet de l'M, et s'arrêter là en chantant, je crois, le bonheur qui les attire (2).

Puis, comme du choc de deux tisons embrasés jaillissent des milliers d'étincelles, d'où les sots tirent des augures, plus de mille lumières parurent s'envoler et monter plus ou moins haut, comme les avait distribuées le soleil qui les allume. Et lorsque chacune d'elles se fut posée en son lieu, je vis que ce feu représentait distinctement la tête et le cou d'un aigle. Celui qui trace ce signe n'a pas de maître; mais il l'est lui-même, et c'est à lui qu'appartient cette vertu qui forme les oiseaux dans leur nid. Les autres bienheureux, qui paraissaient d'abord contens de couronner l'M de lis, d'un léger mouvement suivirent l'autre dessin.

O douce étoile! combien de joyaux me montrèrent que notre justice est l'effet du ciel que tu embellis! Et je supplie l'esprit, dans lequel tu puises ton mouvement et ta vertu, de regarder d'où sort la fumée dont se voilent tes rayons, afin qu'il s'indigne de nouveau contre ceux qui achètent et qui vendent dans le temple, muré avec des miracles et de martyres. O milice du ciel que je contemple, prie pour ceux qui sont sur la terre, tous hors de leur route en suivant le mauvais exemple. Jusqu'ici on avait coutume de faire la guerre avec l'épée, et maintenant elle se fait en ôtant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le pain que Dieu ne refuse à personne.

Mais toi qui n'écris que pour effacer, songe que Pierre et Paul, morts pour la vigne que tu gâtes, sont encore vivans. Tu peux bien dire: Tous mes désirs sont en celui qui voulut vivre dans la solitude (3), et qui fut traîné

au martyre par une danseuse, et je ne connais ni le Pêcheur, ni Paul.

CHANT XIX.

Je voyais devant moi, les ailes ouvertes, la belle image qui dans sa douce contemplation rendait heureuses ces âmes réunies. Chacune d'elles semblait un petit rubis dans lequel un rayon du soleil aurait jeté de vives flammes et me les aurait réfléchies dans les yeux. Et ce qu'il faut que je retrace maintenant, jamais voix ne l'exprima, jamais encre ne l'écrivit, jamais imagination ne le rêva; car je vis, et même j'entendis le bec parler, et dire dans sa voix : *moi* et *mien*, lorsque sa pensée était *nous* et *notre*, et il parla ainsi :

— Pour avoir été juste et pieux, je me vois exalté jusqu'à cette gloire qui n'est vaincue par aucun désir, et j'ai laissé sur terre une mémoire ainsi faite, que les hommes dégradés vantent l'éclat qu'elle jette et ne suivent pas l'exemple qu'elle donne.

De même qu'une seule chaleur est produite par plusieurs charbons, ainsi, pour exprimer plusieurs amours, un seul son sortait de cette image. Et je dis :

— O fleurs impérissables de l'éternelle joie, qui m'envoyez tous vos parfums dans une seule odeur, apaisez par vos exhalaisons la faim qui me tourmente depuis longtemps, et pour laquelle je n'ai pas trouvé de nourriture sur la terre. Je sais bien que si la justice divine se montre aux autres sphères, ce n'est pas à travers un voile que votre ordre l'aperçoit. Vous savez avec quelle attention je m'apprête à écouter; vous savez quel doute ancien me dévore.

Comme un faucon qu'on déchaperonne secoue la tête et s'applaudit des ailes, en montrant son impatience et en se pavanant, ainsi vis-je faire à ce signe, qui était formé d'esprits célébrant les louanges de la grâce divine avec des chants que peuvent seuls comprendre ceux qui en jouissent là haut ; et il commença à parler ainsi :

— Celui qui tourna le compas à l'extrémité du monde, et qui distingua entre ses branches tant de choses occultes et manifestes, ne put pas imprimer assez profondément sa puissance sur tout l'univers, que son verbe ne restât infiniment au-dessus de lui. Et nous voyons par là que le premier orgueilleux, qui fut la plus éminente des créatures, pour n'avoir pas attendu la lumière, tomba avant d'avoir été mûri par la grâce ; d'où il résulte que les créatures moins parfaites sont un réceptacle trop borné pour contenir ce bien infini, qui n'a sa mesure qu'en lui-même. Il faut donc que notre vue, qui n'est qu'un rayon de cet esprit dont toutes les choses sont pleines, soit trop faible de sa nature, et ne voie pas son principe tel qu'il est réellement. La vue qui vous est accordée pénètre dans la justice éternelle comme un œil dans les flots , lequel, quoiqu'il voie le fond près du rivage, ne le voit pas sur la haute mer ; il existe néanmoins, mais sa profondeur le dérobe. Il n'y a pas de lumière, si elle ne vient pas de l'azur qui ne se trouble jamais ; mais ce sont des ténèbres, ou l'ombre de la chair ou son venin.

Maintenant, on t'a assez déchiré le voile qui te cachait la justice vivante et qui te faisait soulever tant de questions, que tu disais : Un homme naît sur le rivage de l'Indus, et là nul ne parle, nul ne lit, nul n'écrit sur le Christ. Toutes les volontés de cet homme et toutes ses actions sont honnêtes, selon le jugement de la raison, et il est sans péché dans ses œuvres et dans ses paroles; qu'il meure sans bap-

tême et sans foi : où est la justice pour le condamner? où est sa faute s'il ne croit pas?

Or, qui es-tu, toi qui veux t'asseoir sur le tribunal, pour juger à mille milles avec une vue courte d'un pan? Certes, celui qui subtilise avec moi, si l'Écriture ne vous éclairait pas, aurait de grandes raisons de douter. O natures terrestres! ô esprits grossiers! la première volonté, bonne en soi, ne s'est jamais écartée d'elle-même, qui est le souverain bien. Rien n'est juste que ce qui s'accorde avec elle, nul bien créé ne l'attire à lui, mais c'est elle qui le produit en rayonnant.

Ainsi que se retourne sur son nid la cigogne, après que ses petits ont reçu leur nourriture, et ainsi qu'ils la regardent après s'être repus, ainsi fit, comme je levai les yeux, la sainte image dont les ailes étaient soulevées par tant de volontés réunies. Elle chantait en tournoyant, et disait :

— Tel qu'est mon chant pour toi, qui ne l'entends point, telle est la justice éternelle pour vous autres hommes.

Lorsque ces flammes éclatantes du Saint-Esprit se furent reposées encore une fois dans ce signe qui rendit les Romains redoutables au monde, il recommença :

— Dans ce royaume ne monta jamais celui qui ne crut pas au Christ, avant ou après qu'il fût cloué sur la croix. Mais prends garde que plusieurs vont criant : Christ, Christ, qui au jour du jugement seront moins près de lui que ceux qui ne l'ont pas connu. Et l'Éthiopien condamnera ces chrétiens, lorsque les deux troupes se sépareront, l'une éternellement heureuse, l'autre éternellement misérable. Que ne pourront pas dire les Perses à vos rois, lorsqu'ils verront ouvert le volume dans lequel s'écrivent toutes leurs hontes! Là, on verra parmi les œuvres d'Albert celle qui poussera bientôt l'aigle à rendre désert le

royaume de Prague (1). Là, on verra la douleur que cause sur la Seine, en altérant les monnaies, celui qui mourra frappé par un sanglier. Là, on verra l'orgueil qui rend avides et insensés l'Écossais et l'Anglais, au point de ne pouvoir pas se tenir dans leurs limites. On y verra la luxure et la vie dissolue du roi d'Espagne, et de ce roi de Bohême qui ne connut ni ne souffrit jamais la valeur. On y verra la bonté du Boiteux de Jérusalem marquée avec un I, tandis que ses vices y seront marqués par un M. On y verra l'avarice et la lâcheté de celui qui règne sur l'île du feu, où Anchise finit sa longue vie, et pour faire connaître combien il vaut peu, sa note y sera gravée en lettres tronquées qui diront beaucoup en peu de mots. Et chacun y verra clairement les turpitudes de son oncle et de son frère, qui ont abâtardi une si grande nation et deux couronnes. Le roi de Portugal et celui de Norvége y seront connus, et ce Dalmate qui faussa les ducats frappés au coin de Venise. O heureuse Hongrie, si elle ne se laisse plus maltraiter! ô heureuse Navarre, si elle se couvre des montagnes qui l'entourent! Et l'on doit croire que c'est pour l'y engager que Nicosie et Famagoste crient et se lamentent contre la bête fauve qui les gouverne, et qui ne s'écarte pas de l'exemple des autres.

CHANT XX.

Lorsque celui qui éclaire le monde descend de notre hémisphère, et que le jour baisse de toutes parts, le ciel, d'abord embrasé seulement par cet astre, redevient tout-à-coup éclatant de mille lumières, dans lesquelles une seule resplendit. Et cet état du ciel me vint à l'esprit, lorsque le bienheureux signe du monde et de ses chefs

garda le silence ; car toutes ces vives clartés, en devenant plus brillantes, commencèrent des chants qui se sont éteints et effacés dans ma mémoire. O doux amour, qui te voiles d'un sourire ! combien tu paraissais ardent au milieu de ces rayons qui ne respiraient que de saintes pensées !

Après que ces joyaux brillans et précieux, dont je vis étinceler la sixième planète, eurent fait taire leur angélique harmonie, il me sembla entendre le murmure d'un fleuve qui descendrait transparent de rocher en rocher, en montrant l'abondance de sa source. Et comme le son prend une forme au manche de la lyre, et comme le vent qui remplit la cornemuse devient harmonieux en s'échappant par les trous, ainsi ce murmure de l'aigle monta et s'exhala par son cou comme s'il avait été percé. Là le murmure se fit jour sans retard, et je l'entendis sortir par le bec en forme de paroles, telles que les attendait mon cœur, où je les gravai, et il dit :

— Il faut maintenant que tu regardes bien en moi cette partie qui voit et qui soutient l'éclat du soleil dans les aigles mortels. Parmi les feux dont se compose ma figure, ceux qui font briller mon œil sont les premiers de toute leur hiérarchie (1). Celui qui forme ma prunelle fut ce chantre du Saint-Esprit qui transporta l'arche de ville en ville ; maintenant il sait le mérite de son chant, selon la part qu'y prit sa volonté, par la récompense proportionnée qu'il en tire. Des cinq qui forment l'arc de mon sourcil, le plus rapproché de mon bec est celui qui consola la veuve de la mort de son fils ; il connaît maintenant ce qu'il en coûte de ne pas suivre le Christ, par l'expérience qu'il a faite de cette douce vie et de la vie contraire. Le second, en remontant par le sourcil dont je parle, recula sa mort par une sincère pénitence ; il s'aperçoit maintenant que les arrêts éternels ne se changent pas, quoique d'ardentes prières remettent

à demain ce qui devait arriver aujourd'hui. Celui qui vient après m'entraîna ailleurs avec ses lois, et, pour faire place au pontife, se fit Grec avec de bonnes intentions, qui ont porté de mauvais fruits. Il apprend aujourd'hui que le mal qu'on a tiré de sa bonne action ne lui est pas imputé, quoique le monde en ait péri. Celui que tu vois vers la fin de cet arc fut Guillaume, pleuré mort par cette terre qui pleure vivans Charles et Frédéric. Il reconnaît à cette heure comment le ciel s'éprend d'un roi juste, et il le montre par son éclat. Qui croirait jamais, dans votre monde aveugle, que le Troyen Riphée est la cinquième de ces saintes lumières? Il voit à présent dans la grâce divine bien au delà de ce que le regard du monde peut atteindre, quoiqu'il n'en distingue pas le fond.

Telle que l'alouette qui plane dans les airs chante d'abord, et puis se tait, contente des derniers sons qui la ravissent; telle me parut l'image de ce signe en qui se complaît l'éternelle volonté, par laquelle toute chose est ce qu'elle est. Et quoique mon doute parût en moi comme la couleur sur la vitre qu'elle revêt, il ne put pas attendre une réponse en silence; et, par la force de son poids, il fit sortir de ma bouche ces paroles : — Quelles sont donc ces choses ?

Je vis alors une grande joie se manifester par des rayonnemens, et le signe béni me répondit ensuite avec l'œil plus enflammé, pour ne pas me tenir plus long-temps dans ma surprise :

— Je vois bien que tu crois ces choses parce que je te les dis, et non parce que tu les comprends; si bien que si elles sont dans ta foi, elles ne sont pas dans ton intelligence. Tu fais comme celui qui apprend les choses par leur nom, mais qui n'en connaît pas l'essence, si d'autres ne la lui expliquent.

Le royaume des cieux est pris de force par un ardent amour, et par une vive espérance, qui entraînent la volonté divine, mais autrement que l'homme ne subjugue l'homme; ils la soumettent parce qu'elle veut être soumise, et, quoique vaincue, elle triomphe par sa bonté.

La première et la cinquième lumière de ce sourcil te font t'étonner de ce qu'elles resplendissent à la région des anges. Elles ne sortirent point païennes de leurs corps, comme tu le penses, mais chrétiennes affermies dans la foi, l'une de la passion à souffrir, l'autre de la passion soufferte. La première revint à la vie du fond de l'enfer, d'où l'on ne sort jamais pour redevenir juste, et ce fut là le prix d'une vive espérance; espérance bien vive, qui mit tant de force dans les prières faites à Dieu pour ressusciter cette âme, que sa volonté en fut ébranlée. L'âme glorieuse dont je parle, revenue dans la chair où elle demeura peu de temps, crut en celui qui pouvait la sauver, et cette foi s'enflamma de l'ardeur d'un amour si vrai, qu'à la seconde mort elle fut digne d'entrer dans cette béatitude.

L'autre lumière, par une grâce qui découle d'une fontaine si profonde, que jamais créature humaine ne porta son regard au delà de la surface de ses eaux, donna sur la terre son amour tout entier à la justice; et Dieu, de faveur en faveur, lui ouvrit les yeux sur notre rédemption future. Alors elle crut en elle, ne souffrit plus désormais la corruption du paganisme, et en reprenait les hommes pervers. Ces trois femmes que tu as vues à la roue droite du char lui servirent de baptême plus de mille ans avant que le baptême fût institué. O prédestination, comme ta source est éloignée des yeux de ceux qui ne connaissent pas la cause première! Et vous, mortels, soyez retenus dans vos jugemens; car nous, qui voyons Dieu, nous ne

connaissons pas encore tous les élus, et cette ignorance nous est douce, parce que notre bonheur s'augmente de ce bonheur, que nous voulons ce que Dieu veut.

C'est ainsi que l'image divine, pour aider la faiblesse de mon regard, me donna cette leçon salutaire; et comme un bon joueur de cithare accompagne un bon chanteur avec la vibration de ses cordes, afin que le chant en acquière plus de douceur, ainsi, pendant qu'elle parlait, je me rappelle avoir vu les deux lumières saintes, comme des paupières qui battent ensemble, lancer des étincelles au son de ses paroles.

CHANT XXI.

Déjà mes yeux étaient de nouveau fixés sur Béatrix et mon âme avec eux, et j'avais détourné mon attention de tout autre objet. Béatrix ne riait pas: Mais si je riais, me dit-elle, tu deviendrais comme Sémélé lorsqu'elle fut réduite en cendres. Car si ma beauté, qui brille d'un plus grand éclat, comme tu l'as vu, à mesure que l'on monte les degrés de ce palais éternel, ne se modérait pas, elle deviendrait si éblouissante, que tes forces mortelles seraient sous ses rayons comme une feuille brisée par le tonnerre.

Nous sommes parvenus à la septième sphère, qui, placée maintenant sous la poitrine ardente du Lion, rayonne avec lui vers la terre. Suis de l'esprit la direction de tes yeux, et fixe-les sur l'image qui viendra s'y réfléchir.

Celui qui saurait avec quel bonheur mes yeux se repaissaient de cette contemplation heureuse, lorsque je me tournai vers un autre objet, comprendrait combien ce devait être doux pour moi d'obéir à mon céleste guide, puisque je contrebalançais un plaisir par l'autre. Dans

cette planète, qui dans sa révolution autour du monde porte le nom de ce roi chéri sous lequel le vice était mort sur la terre, je vis une échelle ayant la couleur de l'or qu'un rayon de soleil a frappé, et tellement élevée, que mon regard ne pouvait la suivre ; je vis encore descendre par les degrés des splendeurs si nombreuses, que toutes les étoiles du ciel me parurent ruisseler le long de cette échelle.

Et comme, suivant leur usage, des corneilles s'agitent ensemble, à la naissance du jour, pour réchauffer leurs ailes froides ; puis les unes partent et ne reviennent pas, les autres revolent au lieu d'où elles sont parties, d'autres enfin s'arrêtent en tournoyant ; ainsi me parurent faire ces clartés qui descendirent ensemble, jusqu'à ce que chacune d'elles s'arrêta sur son degré ; et celle qui se trouva le plus près de moi devint si éblouissante, que je me disais : Je vois bien l'amour que tu m'annonces ; mais celle dont j'attends un signe pour savoir si je dois parler ou me taire, reste immobile, aussi faut-il que, contre mon désir, je ne demande rien.

Béatrix lisant ma pensée dans les yeux de celui qui voit tout, me dit : — Apaise l'ardeur de ton désir. Et je parlai ainsi :

— Mon mérite ne me rend pas digne de ta réponse : mais au nom de celle qui me permet de t'interroger, ô vie heureuse voilée dans ta joie ! fais-moi connaître la cause qui te rapproche autant de moi, et dis-moi pourquoi se tait dans cette sphère la douce symphonie du Paradis qu'on entend retentir si dévotement dans toutes les autres.

— Tu as l'ouïe mortelle, ainsi que la vue, me répondit-elle, et l'on ne chante pas ici, par la même raison qui fait que Béatrix ne rit pas. Je suis descendue autant par les degrés de l'échelle sainte, seulement pour te bien accueillir par mes paroles et par la lumière dont je suis

enveloppée, et ce n'est pas une plus grande affection qui m'a rendue plus empressée ; car on brûle là-haut d'autant et de plus d'amour, ainsi que le rayonnement te le manifeste. Mais la haute charité qui nous rend esclaves soumises de la volonté par laquelle est gouverné le monde nous place ici, comme tu le vois.

— Je vois bien, dis-je, ô lumière sainte ! que dans cette cour un amour libre vous transporte à exécuter les ordres de la Providence éternelle ; mais voilà qui me paraît difficile à comprendre : pourquoi seule entre tes compagnes as-tu été prédestinée à cet emploi ?

J'avais à peine achevé ces paroles lorsque la lumière, faisant un centre de son milieu, se mit à tourner comme une meule rapide. Puis l'Amour qui y était enfermé répondit :

— Un rayon divin descend sur moi, en pénétrant cette clarté dans laquelle je m'enveloppe, et sa puissance, jointe à ma vue, m'élève tant, que je vois l'essence divine d'où elle émane. C'est de là que vient la joie dont je rayonne, parce que la clarté de ma flamme est égale à la clarté de ma vision. Mais l'âme qui a le regard le plus perçant dans le ciel, le séraphin qui pénètre le plus en Dieu, ne sauraient répondre à ta question, parce que ce que tu demandes s'enfonce tellement dans l'abîme des décrets éternels, que cela est inaccessible à toute vue créée. Et lorsque tu reviendras dans le monde mortel, rapporte-lui ceci, afin qu'il ne présume jamais de s'avancer vers un but si redoutable. L'esprit qui est lumière ici est fumée sur la terre ; vois donc s'il pourrait là-bas ce qu'il ne peut pas même lorsque le ciel l'accueille.

Ses paroles m'arrêtèrent tellement, que je laissai la question, et que je me bornai à demander humblement à cette lumière qui elle était.

— Entre les deux rivages d'Italie, et non loin de ton pays natal, des rochers s'élèvent si haut, que souvent le tonnerre éclate au-dessous de leur cime, et ils forment une crête qui se nomme Catria, au pied de laquelle est un ermitage consacré au culte de Dieu.

L'esprit me répondit ainsi pour la troisième fois, et il continua en ajoutant :

— Là je m'affermis tant au service de Dieu, que, nourri seulement de mets assaisonnés avec la liqueur de l'olive, j'y bravais à l'aise la chaleur et le froid, content de mes pensées contemplatives. Ce cloître était fertile pour cette sphère; mais à présent il est devenu si vide, qu'il faudra qu'on s'en aperçoive bientôt. Je fus en ce lieu Pierre Damien (1), et Pierre le Pécheur vécut dans le couvent de Notre-Dame, sur le rivage de la mer Adriatique. Peu de vie mortelle me restait encore, lorsque je fus requis et forcé d'accepter ce chapeau, qui passe de mal en pis. Pierre vint avec le Vase d'élection du Saint-Esprit, tous deux maigres et nu-pieds, recevant leur nourriture de maison en maison. Et maintenant les pasteurs d'aujourd'hui veulent qu'on les soutienne de part et d'autre, et qu'on les mène, et qu'on les soulève par derrière, tant ils sont lourds. Ils couvrent de leur manteau leur palefroi, si bien que deux bêtes vont sous la même peau. O patience divine, qui souffres ces choses !

A ces mots, je vis plusieurs clartés descendre et tourner d'échelon en échelon, et chaque tour les rendait plus brillantes. Elles se réunirent et s'arrêtèrent autour de celle qui m'avait parlé, et là elles poussèrent un cri si immense, qu'on ne saurait le comparer à rien ici-bas, et je ne l'entendis point, tant je fus écrasé par son éclat.

CHANT XXII.

Accablé d'étonnement, je me retournai vers Béatrix, comme un petit enfant qui implore toujours la femme en laquelle il a le plus de confiance ; et Béatrix, comme une mère qui vient en aide promptement à son fils pâle et haletant, avec cette voix dont il est rassuré, me dit :

— Tu ne sais donc pas que tu es dans le ciel? et tu ignores que le ciel est tout plein de sainteté, et que ce qui s'y fait provient d'un zèle louable? Tu peux voir maintenant, puisque ce cri t'a tant ému, combien t'auraient changé le chant de ces lumières et mon sourire. Et si tu avais entendu les prières contenues dans ce cri, tu connaîtrais déjà la vengeance que tu verras avant de mourir. L'épée de Dieu ne frappe jamais ni trop tôt ni trop tard, si ce n'est d'après l'opinion de celui qui l'espère ou qui la redoute. Mais retourne-toi maintenant, et tu verras beaucoup d'esprits illustres, si tu portes tes regards sur eux comme je te le dis.

Je dirigeai mes yeux comme il avait plu à Béatrix, et je vis cent petites sphères qui s'embellissaient en s'éclairant de leurs rayons mutuels. J'étais comme celui qui modère l'ardeur de son désir, et qui ne se hasarde pas à interroger, de peur de demander trop. La plus grande et la plus brillante de ces perles s'avança pour satisfaire ma curiosité, puis j'entendis cette voix qui sortait d'elle :

— Si tu voyais comme moi la charité qui brûle en nous, tu nous exprimerais tes pensées. Mais, afin que par trop d'attente tu n'arrives pas trop tard à ton but, je vais répondre directement à la pensée que tu hésites à énoncer. Cette montagne sur le versant de laquelle est le monastère

de Cassino, fut fréquentée autrefois à son sommet par des hommes pleins d'ignorance et d'erreurs. Je portai le premier en ce lieu le nom de celui qui fit descendre sur la terre la vérité par laquelle nous sommes élevés si haut. Et tant de grâce se répandit sur moi, que j'arrachai les villes environnantes au culte impie qui avait perdu le monde. Toutes ces autres lumières furent des hommes contemplatifs, embrasés de cette ardeur qui fait naître les fleurs et les fruits de la sainteté. Celui-ci est Macaire, celui-là est Romuald (1); ceux-ci sont mes frères, qui s'enfermèrent avec moi dans le cloître et eurent un cœur persévérant.

Et moi à elle : — L'affection que tu me montres en me parlant, et la bienveillance que je vois et que je reconnais dans toutes vos splendeurs, a épanoui mon courage, comme le soleil fait de la rose, lorsqu'elle s'ouvre autant qu'elle a de sève. Je te prie donc, ô mon père ! de m'apprendre si je puis espérer assez de grâce pour voir ton image à découvert.

Et la lumière : — Frère, ton sublime désir s'accomplira dans la dernière sphère, où les autres vœux et le mien sont satisfaits. Là, tous les souhaits sont parfaits, remplis et couronnés ; en elle seule, toute partie est au lieu où elle a toujours été, parce que cette sphère n'est pas dans l'espace, ne tourne point sur des pôles ; et notre échelle monte jusqu'à elle, ce qui fait qu'elle se dérobe à tes yeux. Le patriarche Jacob la vit appuyant sa partie supérieure sur le ciel, lorsqu'elle lui apparut toute chargée d'anges. Mais personne aujourd'hui ne quitte la terre pour la gravir, et ma règle ne sert plus qu'à user inutilement du papier. Les murs qui étaient jadis un monastère sont devenus une caverne, et les capuchons des sacs pleins de farine moisie. Mais l'usure la plus avide ne se révolte pas autant contre la volonté de Dieu, que le gain qui flétrit le

cœur de ces moines. Tout ce que l'Église épargne appartient aux pauvres qui mendient au nom de Dieu, et non à des parens et à d'autres plus infâmes encore. La chair des hommes est si faible, qu'il ne suffit pas de bien commencer sur la terre ; car il y a loin du moment où naît le chêne jusqu'à ce qu'il porte le gland. Pierre fonda l'Église sans or et sans argent ; moi, mon couvent avec des prières et des jeûnes, et François le sien avec l'humilité. Et si tu considères le commencement de chacun, et si tu regardes ensuite le point où l'on est arrivé, tu verras comment le blanc est devenu noir. Il fallut néanmoins un plus grand miracle pour faire reculer le Jourdain et fuir la mer devant la volonté de Dieu, que pour redresser ces erreurs.

Ainsi me parla-t-elle, et elle se retira vers sa troupe, qui se resserra en elle-même, en s'élevant comme un tourbillon. Ma douce dame m'entraîna par un signe à les suivre sur cette échelle, tant sa puissance triompha de ma nature. Et jamais sur la terre, où l'on monte et où l'on descend, il n'y eut essor naturel si rapide qui se pût comparer à la vitesse de mes ailes.

Puissé-je, lecteur, revenir à ce triomphe glorieux, pour mériter lequel je déplore souvent mes péchés en frappant ma poitrine, comme il est vrai qu'en moins de temps qu'il ne t'en faudrait pour retirer ton doigt du feu, j'aperçus ce signe qui suit le Taureau et que je me trouvai en lui. O glorieuses étoiles ! ô lumière empreinte d'une grande vertu, desquelles je reconnais avoir reçu l'esprit, quel qu'il soit, qui est en moi ! Avec vous naissait et avec vous se cachait le père de toute vie mortelle, lorsque je sentis pour la première fois l'air de la Toscane ; et puis, lorsque me fut accordée la grâce d'entrer dans la sphère sublime qui vous fait tourner, j'eus le bonheur de traverser votre région. Maintenant mon âme soupire dévotement vers vous,

afin que vous lui donniez la vertu nécessaire pour franchir le difficile passage qui l'attire vers lui.

— Tu es si près de la dernière béatitude, me dit Béatrix, que tu dois avoir les yeux ouverts et pénétrans; avant donc que tu t'enfonces plus en elle, regarde en bas, et vois combien de monde j'ai déjà mis sous tes pieds, afin que ton cœur se présente aussi heureux que possible à l'armée triomphante qui s'avance joyeuse sous cette voûte éthérée.

J'abaissai alors mon regard sur les sept sphères, et je vis notre globe si misérable, que je souris à son aspect. Et j'approuve la pensée de ceux qui le méprisent, et ceux qui portent ailleurs leur désir peuvent s'appeler véritablement sages. Je vis la fille de Latone enflammée et privée de cette ombre qui m'avait fait croire qu'elle avait des parties rares et des parties denses. Là, je soutins l'éclat de ton fils, ô Hypérion! et je vis comment se meuvent autour de lui Mercure et Vénus. De là j'aperçus le mouvement de Jupiter entre son père et son fils, et je vis clairement les évolutions qu'ils font autour de leur centre. Et toutes les sept planètes me montrèrent comment elles sont grandes, rapides et éparses en diverses régions. Ce petit coin de terre qui nous rend si orgueilleux m'apparut tout entier des montagnes à la mer, comme je tournais avec les Gémeaux éternels; ensuite je reportai mes yeux sur les beaux yeux de Béatrix.

CHANT XXIII.

Comme l'oiseau posé près du nid de ses petits, sur les branches qu'il aime, la nuit, lorsque les choses sont voilées, désireux de voir leurs têtes chéries, et pour trouver la pâture qui les nourrit, tendre soin par lequel sont adoucies ses

dures fatigues, épie le temps par l'ouverture du feuillage, et avec d'ardens désirs attend le soleil, en regardant fixement l'aube près de naître ; ainsi Béatrix se tenait les yeux élevés et attentive, tournée vers la région où la marche du soleil est plus lente, si bien qu'en la voyant ainsi pensive et distraite, je devins semblable à celui qui aspire à d'autres objets et qui se calme en les espérant. Mais j'attendais depuis peu de temps, lorsque je vis le ciel resplendir de plus en plus ; et Béatrix me dit :

— Voilà les groupes du triomphe du Christ, et tout le fruit que tu recueilleras de ton voyage parmi ces sphères.

Son visage me parut tout en flammes, et elle avait les yeux si pleins de joie qu'il faut que je renonce à l'exprimer. Telle que dans la sérénité des pleines lunes, Hécate rit au milieu des nymphes éternelles qui brillent dans toutes les profondeurs du ciel, tel je vis, parmi des milliers de clartés, un soleil qui les allumait toutes, comme fait le nôtre des étoiles. Et à travers ces vives lumières apparaissait la substance divine, si éblouissante à mes yeux, que je n'en pouvais soutenir l'éclat.

— O Béatrix ! doux et cher guide !...

Et elle me dit : — Ce qui t'accable est une vertu à laquelle rien ne peut résister. C'est la sagesse et la puissance qui ouvrent le chemin entre le ciel et la terre, lequel a été l'objet de si longs désirs.

Comme un feu qui se dilate échappe au nuage parce qu'il ne peut plus être contenu, et contre sa nature se précipite vers la terre ; ainsi mon esprit s'élargissant au milieu de ces délices, sortit de lui-même, et je ne sais plus ce qu'il devint.

— Ouvre les yeux, et regarde comme je suis ; tu as vu des choses qui t'ont rendu capable de supporter mon sourire.

J'étais comme celui qui se souvient d'une vision oubliée, et qui fait de vains efforts pour la rappeler à son esprit, lorsque j'entendis cette offre si digne d'être accueillie, et qui ne s'effacera jamais de ce livre où s'écrit le passé. Quand j'aurais, pour m'aider, toutes ces langues que Polymnie et ses sœurs ont nourries de leur lait le plus doux, je n'arriverais pas au millième de la vérité en chantant ce saint sourire et l'éclat divin qu'il répandit sur son visage. C'est ainsi qu'en décrivant le Paradis, il faut que le poème sacré s'élance d'un bond, comme un homme qui trouve son chemin coupé. Mais si l'on songe au fardeau de mon sujet et à l'épaule mortelle qui le porte, on ne la blâmera pas de ce qu'elle tremble sous lui. La mer que fend ma proue hardie ne convient ni à une petite barque, ni à un nocher qui épargne sa peine.

— Pourquoi mon visage t'enivre-t-il ainsi, que tu ne te tournes pas vers le beau jardin qui fleurit sous les rayons du Christ? Là est la rose dans laquelle le Verbe divin se fit chair, et là sont les lis dont l'odeur enseigne le bon chemin.

Ainsi parla Béatrix; et moi, qui étais empressé à ses conseils, j'essayai encore une fois de vaincre la faiblesse de mes paupières. Comme mes yeux voilés d'ombre ont vu parfois un pré émaillé de fleurs, frappé par un rayon de soleil qui perçait à travers la déchirure d'un nuage, je vis ainsi une multitude de splendeurs illuminées d'en haut par des rayons ardens, sans voir le principe même de ces rayons. O divine vertu qui les éclaires ainsi, tu t'élevas pour laisser le champ libre à la faiblesse de mes yeux!

Le nom de la belle fleur que j'invoque toujours le matin et le soir, porta mon esprit à contempler le feu le plus brillant. Et lorsque mes deux yeux m'eurent retracé l'é-

tendue et la beauté de cette étoile vivante qui triomphe là-haut comme elle a triomphé ici-bas, des profondeurs du ciel je vis descendre une flamme arrondie en cercle comme une couronne, qui vint ceindre l'étoile et se mouvoir autour d'elle. Quelle que soit la mélodie qui semble la plus douce sur la terre, et qui ravisse le plus les âmes, elle paraîtra un nuage déchiré par le tonnerre, si on la compare au son de cette lyre dont se couronnait le saphir éclatant qui brillait au plus pur du ciel.

— Je suis l'amour des anges, et je montre en tournant ainsi la joie sublime qui sort du sein où fut enfermé l'objet de nos désirs. Et je tournerai, reine du ciel, pendant que tu suivras ton fils, et que tu rendras heureuse la sphère suprême, parce que tu y entres.

Ainsi parlait la mélodieuse couronne, et toutes les autres lumières faisaient résonner le nom de Marie. Le manteau royal qui couvre toutes les sphères du monde, et qui s'anime et s'enflamme davantage par le souffle et par la présence de Dieu, se déployait à une si grande distance au-dessus de nous, que je ne pouvais pas l'apercevoir encore du lieu où j'étais. Aussi mes yeux n'eurent-ils pas le pouvoir de suivre la flamme couronnée, qui s'éleva pour remonter à sa source.

Comme le petit enfant tend les bras vers sa mère après qu'il a sucé son lait, par l'effet de cet amour qui se répand dans ses gestes ; ainsi chacune de ces splendeurs s'élança vers Marie, et je compris l'affection qu'elles avaient pour elle. Ensuite elles restèrent en ma présence en chantant — *Regina cœli* (1) d'une manière si douce, que jamais ce charme ne s'effacera de ma mémoire. O combien est grande la richesse enfermée dans ces arches précieuses, d'où sont tombées sur la terre de si fécondes semences ! C'est là que nous jouissons et que nous vivons des trésors qu'on amasse

en pleurant dans l'exil de Babylone, où il faut laisser l'or. C'est là que triomphe de sa victoire, sous le Fils très-haut de Dieu et de Marie, et avec les saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament, celui qui tient les clefs de cette gloire.

CHANT XXIV.

— O compagnie élue à la grande cène de l'Agneau béni, qui vous donne une telle nourriture que votre volonté en est toujours rassasiée ; si, par la grâce de Dieu, cet homme goûte ce qui tombe de votre table, avant que la mort lui en ait prescrit le temps, regardez son désir immense et apaisez-en l'ardeur ; car vous buvez toujours à la source d'où découlent ses pensées.

Ainsi parla Béatrix ; et ces âmes heureuses tournèrent comme des sphères sur des pôles fixes, avec le vif rayonnement des comètes. Et comme dans le mécanisme d'une horloge les roues tournent de telle façon, que la première que l'on observe semble immobile, et que la dernière semble voler ; ainsi ces guirlandes, par leurs danses différentes, nous laissaient voir qu'elles étaient plus ou moins joyeuses, suivant qu'elles étaient plus rapides ou plus lentes. De celle qui m'avait paru la plus belle je vis sortir une flamme si heureuse, que nulle autre ne la surpassait en clarté. Elle tourna trois fois autour de Béatrix avec un chant si divin, que mon imagination ne me le redit pas ; c'est pourquoi ma plume le passe et je ne l'écris point, car pour un pareil tableau l'imagination et la parole n'auraient pas de couleurs assez vives.

— O ma sainte sœur ! qui nous pries si dévotement, par ton affection ardente tu me détaches de cette belle guirlande.

Puis la flamme bénie s'étant arrêtée, elle dirigea vers Béatrix son souffle, qui avait parlé ainsi que je l'ai dit.

Et elle : — O lumière éternelle du grand homme à qui notre Seigneur a laissé les clefs de cette joie infinie qu'il avait apportées sur la terre, examine celui-ci sur les points légers ou graves, à ton gré, touchant cette foi qui te fit marcher sur la mer. Tu n'ignores pas s'il aime, s'il espère et s'il croit avec ardeur, parce que tu as le regard fixé là où se voient toutes les choses; mais comme ce royaume se remplit de citoyens par une foi sincère, il est juste que cet homme en parle pour la glorifier.

Comme le bachelier se prépare à la dispute, et ne dit rien jusqu'à ce que le maître ait proposé la question, pour l'accepter et non pour la vider, ainsi je m'armai de toute raison pendant qu'elle parlait, pour être prêt à un tel interrogateur et à une telle profession.

— Réponds, bon chrétien, explique-toi; qu'est-ce que la foi?

Alors je levai le front vers la lumière d'où me venaient ces paroles. Puis je me tournai vers Béatrix, et elle me fit promptement signe de laisser épancher les flots de ma pensée.

—Que la grâce qui me permet de me confesser au grand primipilaire, m'écriai-je, rende claire ma réponse! Et je continuai : — O mon père! ainsi que ton cher frère, qui mit avec toi Rome dans le bon chemin, l'a écrit avec vérité, la foi est la substance des choses espérées et l'argument des choses invisibles, et cela me paraît sa définition.

Alors j'entendis : — Ton opinion est juste, si tu comprends bien pourquoi il la plaça parmi les substances et puis parmi les argumens.

Et je répondis : — Les choses profondes qui se laissent

apercevoir ici par moi se dérobent tellement aux yeux des hommes, que leur existence n'est que dans la foi, sur laquelle se fonde l'espérance sublime, et c'est pour cela qu'elle prend le nom de substance. Et l'on est obligé de raisonner, en partant de cette foi, sans avoir d'autre donnée, et c'est pour cela qu'elle prend le nom d'argument.

Alors j'entendis : — Si tout ce qui s'acquiert sur la terre par la science était aussi bien compris, il ne resterait pas de place à l'esprit de sophisme.

Tel fut le souffle qui partit de cet amour ardent; puis il ajouta :

— La qualité et le poids de cette monnaie se sont trouvés justes ; mais dis-moi si tu l'as dans ta bourse ?

Et moi : — Oui, je l'ai, si brillante et si bien frappée, qu'il ne me reste aucun doute sur son coin.

Ensuite ces paroles sortirent de la lumière profonde qui brillait là : — Ce joyau précieux sur lequel s'appuie toute vertu, d'où te vient-il ?

Et moi : — La pluie abondante du Saint-Esprit, répandue sur les pages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, est le syllogisme qui m'a fait conclure avec une précision telle, qu'auprès de cet argument toute autre démonstration me paraît inexacte.

Et j'entendis : — Ces pages de l'ancienne et de la nouvelle proposition qui t'ont fait tirer ces conclusions, pourquoi les regardes-tu comme parole divine ?

Et moi : — La preuve qui m'a découvert la vérité, ce sont les œuvres qui ont suivi cette parole, et pour lesquelles la nature n'a jamais chauffé son fer ni battu son enclume.

Et il me fut répondu : — Mais qu'est-ce qui t'assure que ces œuvres ont existé, si ce n'est le témoignage même

de la parole qui est en question? car rien autre chose ne te l'affirme.

— Si le monde, dis-je, s'est converti au christianisme sans miracles, cela seul en est un si grand, que les autres n'en sont pas le centième. Car tu es entré pauvre et à jeûn dans le champ, pour y semer la bonne plante qui fut vigne autrefois, et qui n'est plus que buisson.

Après ces paroles, la cour sainte chanta dans les sphères :

— Louons un seul Dieu ! avec cette mélodie qui ne s'entend que là-haut.

Et le baron saint Pierre, qui en m'examinant m'avait poussé de branche en branche jusqu'à la cime, recommença : — La grâce qui se complaît en ton esprit t'a fait parler jusqu'à présent comme il convenait, et j'approuve tout ce que tu viens de dire ; mais il faut expliquer maintenant ce que tu crois, et indiquer la source de ta croyance.

— O saint père, ô esprit qui vois maintenant ce que tu as cru avec tant de ferveur, que tu as devancé pour aller au sépulcre des pieds plus jeunes que les tiens (1), m'écriai-je, tu veux que je déclare la formule de ma vive foi et la source d'où elle me vint, et je te réponds :

Je crois en un Dieu seul et éternel, qui meut le ciel tout entier, immobile lui-même, par l'amour et par le désir. Et je n'ai pas seulement pour cette croyance des preuves physiques et métaphysiques, mais j'en trouve encore dans la vérité qui descend d'ici par Moïse, par les prophètes, par les Psaumes, par l'Évangile, et par vous qui avez écrit après que l'Esprit ardent vous eut embrasés. Et je crois en trois personnes éternelles, et je vois si bien en elles à la fois une seule essence et une trinité, qu'elles comportent en même temps *sunt* et *est* (2). Le mystère de l'essence divine dont je parle maintenant s'est gravé dans mon esprit par

plusieurs passages de la doctrine évangélique. C'est là la source de ma foi, c'est là l'étincelle qui s'élargit en flamme vivante et qui brille en moi, comme une étoile au ciel.

Ainsi que le maître qui écoute ce qu'il désirait, embrasse son serviteur et se réjouit de la nouvelle aussitôt qu'il a cessé de parler; ainsi, en me bénissant et en chantant, la lumière de l'apôtre, aux demandes de laquelle j'avais répondu, tourna trois fois autour de moi lorsque j'eus cessé de parler, tant mes paroles lui avaient été chères.

CHANT XXV.

Si jamais il arrive que le poème sacré auquel ont mis la main le ciel et la terre, et qui m'a fait maigrir pendant plusieurs années, apaise la cruauté par laquelle je fus chassé hors du doux bercail, où je dormis agneau ennemi des loups qui lui font la guerre, j'y reviendrai désormais poète avec une autre voix et un autre habit, et je prendrai la couronne sur les fonts de mon baptême. Car c'est là que j'embrassai cette foi qui rapproche les âmes de Dieu, et pour laquelle Pierre a entouré mon front.

Puis une clarté s'avança vers nous de cette guirlande de laquelle était sorti le premier vicaire que Jésus-Christ laissa sur la terre. Et Béatrix, pleine de joie, me dit :

— Regarde, regarde, voilà le baron pour lequel on visite la Galice (1).

Ainsi que lorsqu'une colombe se pose près de sa compagne, elles épanchent entre elles leur mutuelle affection, en tournant et en roucoulant, ainsi je vis un de ces princes glorieux accueillir l'autre, en vantant les délices dont on se repaît là-haut. Mais lorsque cet accueil fut terminé,

chacun d'eux s'arrêta devant moi en silence, avec de tels rayonnemens, qu'ils éblouissaient mon regard.

Béatrix alors dit en souriant : — Esprit illustre qui as révélé à la terre les joies de notre Église, parle de l'espérance dans ces régions ; tu sais que tu en as été le symbole, autant de fois que Jésus montra toute sa gloire à ses trois disciples bien-aimés.

— Lève la tête et rassure-toi, car il faut que ce qui vient ici du monde mortel mûrisse à nos rayons.

Cet encouragement me fut adressé par la seconde lumière, et j'élevai vers les deux montagnes (2) mes yeux, que leur poids avait accablés.

— Puisque notre empereur veut t'accorder la grâce de te rencontrer avant ta mort avec ses comtes, dans la partie la plus reculée de son palais, afin qu'ayant appris la vérité sur cette cour, tu fortifies en toi et dans les autres l'espérance qui éveille sur la terre l'amour des hommes, dis-moi ce qu'elle est, comment elle fleurit dans ton âme, et d'où elle te vient.

Ainsi parla la seconde lumière, et cette femme pieuse qui avait guidé mes ailes dans un vol si sublime, prévint ainsi ma réponse : — L'Église militante n'a pas d'enfant qui espère plus que celui-ci, comme on le voit dans le soleil dont les rayons tombent sur nous tous. C'est pour cela qu'il lui a été permis de venir d'Égypte pour visiter Jérusalem, avant d'avoir cessé de combattre. Les deux autres points que tu demandes, non parce que tu as besoin de les apprendre, mais afin qu'il rapporte sur la terre combien tu aimes cette vertu, je les lui abandonne, car ils ne lui seront pas difficiles et ils ne blesseront pas sa modestie ; qu'il parle donc, et que la grâce de Dieu le lui permette.

Comme un écolier qui répond à son maître avec em-

pressement et avec plaisir sur les choses qu'il sait, afin de lui prouver son zèle :

— L'espérance, dis-je, est une attente certaine de la gloire future, produite par la grâce divine et par des mérites antérieurs. Cette lumière me vient de plusieurs étoiles ; mais celui qui l'infiltra le premier dans mon cœur est le chantre souverain du souverain maître. Il est dit dans les Psaumes : Que ceux qui savent ton nom espèrent en toi ; et qui pourrait l'ignorer, ayant la foi que je professe ? Ensuite, tu m'as tellement inondé du torrent de ton épître, que j'en déborde et que j'en répands les flots sur autrui.

Pendant que je parlais, au sein de cette vive clarté brillait une flamme rapide et fréquente comme un éclair, puis elle dit : — L'amour dont je brûle encore pour la vertu, qui m'accompagna jusqu'au martyre et jusqu'à la fin du combat, veut que je te parle d'elle, à toi qui l'aimes ; aussi me plaît-il que tu me dises ce qu'elle te promet.

Et moi : — La nouvelle et l'ancienne Écriture fixent le but des âmes qui sont chères à Dieu, et ce but est l'espérance. Isaïe dit que chacune d'elles aura un double vêtement dans sa patrie, et cette patrie c'est cette vie heureuse. Et ton frère nous explique bien plus clairement cette révélation, là où il traite des robes blanches.

Et aussitôt après ces paroles, on entendit au-dessus de nous : — *Sperent in te* (3), à quoi toutes les danses répondirent. Puis au milieu d'elles parut une lumière si éblouissante, que si le Cancer avait un tel éclat, l'hiver aurait un mois d'un jour continu. Et comme se lève, s'avance et entre dans la danse une jeune fille joyeuse, non par aucune faute, mais pour faire honneur à la mariée, ainsi vis-je cette splendeur éclatante venir vers les deux autres, qui tournaient en cercle comme il convenait pour exprimer leur

ardent amour. Elle se mit à accompagner les notes et le chant des deux autres lumières, et Béatrix fixa les yeux sur elle, comme une épouse silencieuse et immobile.

— Voilà celui qui se reposa sur le sein de notre Pélican, et qui fut choisi du haut de la croix pour remplir le grand office (4).

Ainsi parla Béatrix ; et elle ne détourna pas ses yeux, qui restèrent fixes après comme avant ses paroles.

Comme celui qui regarde le soleil, et qui s'imagine en le regardant qu'il le voit s'éclipser un peu, pour trop le considérer en est bientôt ébloui ; ainsi devins-je en regardant cette dernière flamme, tandis qu'on me disait :

— Pourquoi t'éblouis-tu pour voir une chose qui n'existe pas ici ? Sur la terre mon corps n'est que terre, et il sera tel avec tous les autres, jusqu'à ce que notre nombre égale celui qui est marqué dans les desseins éternels de Dieu. Les deux lumières envolées sont les seules qui ont le double vêtement dans cette enceinte heureuse, et tu révéleras cela dans votre monde.

A ces mots, la guirlande enflammée s'arrêta avec la douce mélodie formée par le chant de la triple lumière, comme pour cesser une fatigue, ou pour éviter un danger, les rames qui ont déjà frappé l'eau s'arrêtent toutes au son d'un sifflet. Hélas ! quelle émotion n'éprouvai-je pas dans mon âme, lorsque, m'étant tourné pour voir Béatrix, je ne la trouvai plus, quoique je fusse près d'elle dans le monde de la béatitude !

CHANT XXVI.

Pendant que je m'étonnais encore de cet éblouissement, de la flamme brillante qui l'avait causé sortit un esprit ;

il attira mon attention et me dit : — En attendant que tu recouvres la vue que tu as perdue en me regardant, il est bien que tu t'en dédommages par un entretien. Commence donc, et dis à quoi vise ton âme, et sois persuadé que tes yeux sont éblouis, mais qu'ils ne sont pas éteints. Car la femme qui te conduit dans cette divine région a dans le regard la vertu de la main d'Ananie (1).

Je répondis : — Qu'elle guérisse à son plaisir et tôt ou tard mes yeux, porte par laquelle elle entra dans mon âme, avec le feu dont je brûle sans cesse. Le bien qui rend cette cour heureuse est l'Alpha et l'Oméga de tout ce que l'amour produit en moi d'impulsions fortes ou légères.

Cette même voix qui avait dissipé ma crainte, après mon subit éblouissement, m'inspira encore le désir de parler, et elle me dit : — Il faut que tu passes à un crible plus étroit, et il faut que tu dises ce qui dirigea ton arc vers ce but.

Et moi : — C'est par des argumens philosophiques et par l'autorité qui descend du ciel que cet amour s'est gravé en moi. Car le bien, en tant que bien, dès qu'il est compris enflamme d'amour, et d'autant plus qu'il est plus grand lui-même. Il faut donc que l'essence en laquelle réside tant d'avantage, que tout bien en dehors d'elle n'est qu'un rayon de sa lumière, attire plus que tout autre l'esprit épris d'amour de chacun qui voit la vérité sur laquelle cette preuve se fonde. Cette vérité est révélée à mon intelligence par celui qui me démontre que l'amour est la première de toutes les substances éternelles (2). Le Créateur infaillible souverain me le démontre aussi lorsqu'il dit à Moïse : Je te ferai voir tout bien. Et toi aussi tu me le démontres en commençant l'annonce sublime qui a proclamé sur la terre les mystères du ciel avec plus de retentissement que les autres hérauts.

Et j'entendis : — Au nom de l'intelligence humaine, et au nom de l'autorité qui s'accorde avec elle, garde donc pour Dieu le plus ardent de tes amours. Mais dis encore si tu ne te sens pas entraîner vers lui par d'autres cordes, et fais-nous connaître au son de ta voix par combien de dents cet amour te mord.

Les saintes intentions de l'aigle du Christ ne me furent point cachées, et je vis bien où il voulait conduire ma confession.

Et je repris : — Toutes les morsures qui peuvent faire tourner un cœur vers Dieu ont concouru à ma charité. Car l'existence du monde et la mienne, la mort qu'il souffrit pour me faire vivre, et ce qu'espère tout fidèle comme moi, enfin cette vive connaissance du bien dont j'ai parlé, m'ont sauvé des flots de l'amour coupable, pour me poser au rivage de l'amour saint. Les feuilles qui font reverdir le jardin du jardinier éternel me sont chères en raison du bien qu'il répand sur elles.

Comme je cessais de parler, un doux chant résonna dans le ciel, et Béatrix disait avec les autres : — Saint, saint, saint.

Et comme, lorsqu'une lumière poignante nous arrache au sommeil, le sens de la vue va au-devant du rayon qui pénètre de membrane en membrane, et l'homme qui s'éveille se détourne de ce qu'il voit, tant son réveil subit le laisse dans l'ignorance, jusqu'à ce que la réflexion vienne à son secours; ainsi Béatrix chassa de mes yeux toute vapeur avec les rayons de son regard, qui brillaient à plus de mille milles. J'y vis alors plus clair qu'auparavant, et je demandai tout stupéfait quelle était la quatrième lumière que j'aperçus avec nous.

Et Béatrix : — Du sein de cette clarté, la première âme que la première vertu ait créée, contemple avec ravissement son auteur.

Comme la branche qui ploie sa cime au passage du vent, et qui se lève ensuite redressée par sa propre force, ainsi fis-je en m'étonnant pendant qu'elle prononçait ces paroles, et je fus rassuré à l'ardent désir de parler que j'éprouvai.

Et je dis : — O fruit ! le seul qui ait été produit dans ta maturité, ô antique père ! à qui chaque épouse est à la fois fille et bru, je te supplie aussi dévotement que je peux de me parler ; tu lis bien dans ma volonté, et afin de t'entendre plus tôt, je ne te la dis pas.

Et comme lorsqu'un animal caparaçonné s'agite, ses mouvemens sont trahis par les secousses de l'enveloppe qui le couvre, de même la première âme me montrait au mouvement de ses rayons avec quelle joie elle venait pour me complaire, et elle dit :

— Sans que tu m'exprimes ta volonté, je la vois mieux que tu ne vois toi-même les choses les plus certaines ; car je l'aperçois dans ce miroir de vérité qui réfléchit toutes les choses, et qu'aucune chose ne réfléchit. Tu veux apprendre depuis quand Dieu m'a placé dans ce jardin élevé où Béatrix t'a préparé à gravir ces hauts degrés, et combien de temps mes yeux en furent charmés, et la cause véritable de la grande colère de Dieu, et la langue que je parlai et que je fis. Or, mon fils, ce n'est pas d'avoir goûté du fruit qui fut en soi la cause d'un si long exil, mais seulement d'avoir transgressé l'ordre. Là, d'où ta Béatrix a fait partir Virgile, j'ai désiré ce séjour pendant quatre mille trois cents ans et deux révolutions du soleil. Et je le vis revenir, à tous les signes de sa route, neuf cent trente fois pendant que je restai sur la terre. La langue que je parlai fut toute éteinte avant que les hommes de Nembrod eussent commencé l'œuvre qui ne s'acheva jamais. Car nul effet provenant du libre arbitre

de l'âme n'est destiné à durer toujours, à cause du caprice de l'homme, selon les influences qui lui viennent du ciel. C'est un fait naturel que l'homme parle ; mais pour ce qui est de parler d'une manière ou d'une autre, la nature le laisse maître de faire comme il lui plaît. Avant que je descendisse aux soupirs de l'Enfer, le bien suprême, d'où vient la joie qui me voile, portait le nom d'*El* sur la terre. Puis on l'appela *Eli*, et cela dut être ; car les usages des hommes sont comme la feuille sur les branches qui s'en va, et laisse la place aux autres. Je restai sur la montagne qui s'élève le plus au-dessus de la mer, d'abord avec une vie pure et puis avec une vie coupable, depuis la première heure jusqu'à celle qui suit la sixième, lorsque le soleil change de cadran.

CHANT XXVII.

— Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, s'écria le Paradis tout entier, avec un chant si doux qu'il m'enivrait.

Il me semblait que tout ce que je voyais était un sourire de l'univers, parce que mon ivresse entrait par les oreilles et par les yeux. O joie! ô allégresse ineffable! ô vie toute d'amour et de paix! ô richesse véritable et sans souci! Les quatre flambeaux restaient allumés devant moi, et celui qui m'était apparu le premier se mit à briller davantage, et à devenir tel que serait Jupiter, si lui et Mars étaient des oiseaux et changeaient de plumage. La providence qui distribue dans le ciel les rôles et les emplois avait fait faire silence de tous côtés dans le chœur des bienheureux, lorsque j'entendis :

— Si je change de couleur, ne t'en étonne pas ; car pendant que je parle tu verras tous ceux-là en changer

aussi. Celui qui usurpe ma place sur la terre, ma place, oui, ma place qui est vacante devant Dieu, a fait de mon cimetière un cloaque de sang et de pourriture, dont le pervers qui tomba d'ici haut se réjouit dans l'Enfer.

Je vis alors tout le ciel couvert de cette couleur dont le soleil teint les nuages le soir et le matin. Et comme une femme pure qui demeure calme dans sa conscience, devient toute tremblante en écoutant la faute d'une autre; ainsi Béatrix changea de visage, et je crois que telle fut l'éclipse qui voila le ciel pendant la passion de la puissance suprême.

Puis la sainte flamme reprit en ces termes, avec une voix encore plus altérée que son aspect:

— L'épouse du Christ n'a pas grandi dans mon sang, ni dans celui de Lin et de Clet, pour être élevée à amasser de l'or; mais c'était pour acquérir cette vie heureuse que Sixte, Pie, Calixte et Urbain répandirent leur sang après beaucoup de larmes. Ce ne fut pas notre intention qu'une partie du peuple chrétien fût assise à la droite et l'autre à la gauche de nos successeurs; ni que les clefs qui me furent confiées devinssent le signe d'un drapeau levé pour combattre les fidèles; ni que je fusse l'empreinte du cachet appliqué à des priviléges vendus et menteurs, dont j'ai eu souvent à rougir et à m'indigner. On voit d'ici dans tous les pâturages des loups rapaces sous le manteau des bergers. O vengeance de Dieu, pourquoi dors-tu? Déjà ceux de Cahors et de la Gascogne s'apprêtent à boire de notre sang (1); ô noble commencement, à quelle triste fin ne faut-il pas que tu tombes! Mais la divine Providence, qui défendit à Rome avec Scipion la gloire du monde, le secourra bientôt, comme je l'espère. Et toi, mon fils, que ton poids mortel ramènera sur la terre, ouvre ta bouche, et ne cache pas ce que je ne cache pas moi-même.

Comme des vapeurs glacées tombent en flocons de neige du haut de l'air, lorsque la corne de la Chèvre céleste touche le soleil, ainsi je vis l'Éther se remplir et floconner de clartés triomphantes, qui étaient restées jusque alors avec nous; mon regard suivait leur mouvement, et le suivit jusqu'au milieu, où le trop de distance les déroba à ma vue. Et Béatrix, qui vit que je n'étais plus occupé à regarder en haut, me dit : — Baisse tes yeux, et vois l'espace que tu viens de parcourir.

Depuis le moment où j'avais d'abord regardé la terre, je m'aperçus que j'avais franchi tout l'arc qui forme le premier climat entre le milieu et la fin du méridien; si bien que du côté de Gades je voyais le passage insensé d'Ulysse, et du côté plus rapproché, le rivage sur lequel Europe devint un si doux fardeau. Et j'eusse découvert encore un peu plus de notre coin de terre, mais le soleil avait déjà parcouru plus d'un signe sous mes pieds. Mon esprit amoureux, qui contemple toujours Béatrix avec ravissement, brûlait plus que jamais du désir de porter sa vue sur elle. Et si la nature ou l'art créèrent des appâts pour prendre l'âme par les yeux, soit dans la réalité humaine, soit dans la peinture, tous ensemble ne seraient rien auprès du divin plaisir qui m'illumina lorsque je me retournai vers son visage souriant. La puissance que son regard me donna m'arracha du beau nid de Léda pour me lancer dans le ciel le plus rapide. Ces régions éclatantes et élevées sont si uniformes, que je ne saurais préciser quelle place m'y choisit Béatrix. Mais elle, qui voyait ma pensée, se prit à parler avec un si doux sourire, que Dieu semblait se réjouir dans son visage :

— La nature du mouvement qui reste immobile au milieu et qui meut tout autour d'elle, commence à partir d'ici comme de sa limite. Et ce ciel n'a pour espace que

l'esprit de Dieu, dans lequel s'enflamme l'amour qui le pousse, et la vertu qu'il répand. La lumière et l'amour l'environnent d'un cercle, comme lui-même environne les autres, et ce cercle n'est compris que de celui qui le forme. Sa rapidité n'est déterminée par aucune autre; mais celle des autres se mesure sur lui, comme le nombre dix dépend de sa moitié et de son cinquième. Et tu peux comprendre maintenant comment le temps a ses racines dans ce ciel et son feuillage dans les autres.

O cupidité qui attires tellement les mortels dans ton abîme, que nul n'a plus le pouvoir de porter ses yeux hors de tes flots! La volonté fleurit bien quelquefois dans l'homme; mais la pluie continuelle fait pourrir les bons fruits. La foi et l'innocence se trouvent seulement chez les petits enfans: mais chacune d'elles s'envole avant que le duvet couvre leurs joues. Tel balbutie encore et jeûne, qui dévore, quand sa langue est déliée, toute nourriture en tout temps. Et tel en bégayant aime sa mère et l'écoute, qui, lorsque sa parole est ferme, désire la voir ensevelie. Ainsi la peau de la belle fille de celui qui apporte le matin et qui laisse le soir, blanche d'abord, devient noire ensuite. Toi, pour n'avoir point de surprise, sache que sur terre nul ne gouverne, ce qui fait que la famille humaine est hors de son chemin. Mais avant que janvier sorte tout entier de l'hiver, à cause de cette fraction appelée centième (2) qu'on néglige sur la terre, les cercles supérieurs tourneront de telle manière, que cette fortune qui est si ardemment attendue dirigera les poupes vers le lieu où sont les proues, et que la flotte voguera droit. Alors le vrai fruit viendra après la fleur.

CHANT XXVIII.

Lorsque celle qui mène mon âme dans le Paradis m'eut découvert la vérité, à la honte de la vie présente des malheureux mortels, comme un homme apercevant dans un miroir la flamme d'un candélabre allumé derrière lui, avant que le candélabre lui-même ait frappé sa vue ou sa pensée, se retourne pour s'assurer si le miroir ne le trompe pas, et voit qu'il s'accorde avec la vérité comme la note avec les paroles; ainsi ma mémoire se souvient que je fis en regardant les beaux yeux avec lesquels l'amour a formé les liens qui m'ont saisi. Et lorsque je me fus retourné, et que ma vue fut frappée de ce qu'on aperçoit dans ce ciel lorsqu'on en embrasse l'étendue, je vis un point qui rayonnait d'une lumière si poignante, que le regard qu'elle blesse doit se baisser pour en éviter l'éclat.

L'étoile qui semble la plus petite dans le ciel semblerait une lune auprès d'elle, placée comme une étoile à côté d'une autre. A la même distance peut-être où se trouve cette couronne lumineuse autour de l'astre qui la produit au milieu des nuages les plus épais, un cercle de feu tournait avec tant de vitesse, qu'il aurait surpassé le ciel le plus rapide. Ce cercle était entouré d'un second, ce second d'un troisième, ce troisième d'un quatrième, ce quatrième d'un cinquième, et puis ce cinquième d'un sixième. Sur tous ceux-là s'arrondissait le septième, d'une si grande étendue, que la messagère de Junon ne pourrait pas le contenir. Ainsi étaient le huitième et le neuvième, et chacun d'eux avait un mouvement plus lent, selon la distance à laquelle il se trouvait du premier. Et celui-là avait la flamme la plus brillante qui s'éloignait le moins de la lumière pure,

sans doute parce qu'il participait davantage à son essence.

Béatrix, qui me voyait soucieux et pensif, me dit : — De ce point dépendent le ciel et toute la nature. Regarde ce cercle qui en est le plus rapproché, et sache que son mouvement est si rapide, parce qu'il est hâté par l'amour qui l'enflamme.

Et moi à elle : — Si le monde était disposé selon l'ordre que je vois dans ces sphères, ce que tu me dis m'aurait satisfait. Mais dans le monde sensible les choses paraissent d'autant plus divines qu'elles sont plus éloignées du centre ; or, si tous mes désirs doivent être contentés dans ce temple admirable et angélique, qui n'a que l'amour et la lumière pour confins, il faudrait encore m'expliquer pourquoi l'exemple et le modèle ne se ressemblent pas, car je fais de vains efforts pour le comprendre.

— Si tes doigts ne peuvent pas délier un tel nœud, il n'en faut pas être surpris, tant il se trouve serré pour n'avoir pas été touché.

Ainsi parla Béatrix, puis elle ajouta : — Écoute ce que je te dirai, si tu veux dissiper tes doutes, et médite-le bien dans ton esprit. Les cercles matériels sont amples ou étroits, selon le plus ou le moins de vertu éparse en leurs parties. Une plus grande vertu produit un plus grand bien, et plus un corps est grand, plus il peut renfermer de bien, si toutes ses parties sont également parfaites. Donc ce cercle qui entraîne avec lui tout l'univers, correspond à celui qui a le plus d'amour et le plus de science. Si donc tu considères la vertu et non l'apparence de ces cercles, tu verras un admirable rapport du plus au plus et du moins au moins, entre chaque ciel et l'intelligence qui le met en mouvement.

De même que l'hémisphère aérien demeure splendide

et pur, lorsque Borée souffle avec sa joue d'où sort sa plus douce haleine, et que déchirant et chassant au loin le voile des nuages qui le couvrait, il fait sourire le ciel avec les beautés de toutes ses régions, ainsi fis-je lorsque Béatrix me rassura par la clarté de sa réponse, et la vérité brilla comme une étoile au ciel. Et lorsque ses paroles s'arrêtèrent, je vis étinceler les cercles comme le fer qui sort bouillant du feu. Ces étincelles dans leur embrasement produisaient d'autres étincelles, et leur nombre dépassait celui qui résulterait des cases d'un échiquier si on les comptait, en doublant, jusqu'à la dernière. J'entendais chanter *hosanna* de chœur en chœur, jusqu'au point fixe qui les tient et qui les tiendra sans cesse à la place où ils ont toujours été. Et celle qui voyait les doutes de mon âme me dit :

— Les premiers cercles t'ont montré les Séraphins et les Chérubins. Ils cèdent avec rapidité à la force qui les entraîne, pour ressembler autant que possible au point central, et ils y parviennent selon qu'ils s'élèvent dans la vision de Dieu. Les autres Amours qui vont autour d'eux s'appellent Trônes du regard divin, parce qu'ils terminent le premier ternaire. Et tu dois savoir qu'ils ont tous autant de joie que leur vue pénètre dans la vérité où se repose toute intelligence. De là on peut comprendre que le bonheur réside dans la contemplation et non dans l'amour qui vient ensuite. La profondeur de la vision se mesure à la récompense méritée par la grâce ou par la bonne volonté ; c'est ainsi que l'on procède de degré en degré.

L'autre ternaire, qui germe ainsi dans ce printemps éternel que le Bélier nocturne ne dépouille jamais, chante perpétuellement *hosanna* avec trois mélodies, qui retentissent dans les trois ordres de joie dont il se compose. Dans cette hiérarchie sont les hautes déesses, d'abord les

Dominations, et puis les Vertus; au troisième ordre sont les Puissances.

Ensuite dans les deux derniers cercles tournent les Principautés et les Archanges; la joie des Anges remplit tout le dernier.

Tous ces ordres ont leurs regards en haut, et leur influence descend au-dessous d'eux, si bien qu'ils sont tous entraînés vers Dieu, et qu'ils entraînent eux-mêmes les autres. Et Denis se mit à contempler ces ordres avec tant d'ardeur, qu'il les nomma et qu'il les distingua comme je fais (1). Mais ensuite Grégoire se sépara de lui, et la première fois qu'il ouvrit les yeux dans ce ciel, il se prit à rire de lui-même. Et si un homme a révélé à la terre une vérité si mystérieuse, je ne veux pas que tu en sois surpris, car celui qui l'a vue ici la lui a découverte avec beaucoup d'autres vérités sur ces cercles.

CHANT XXIX.

Lorsque les deux fils de Latone, surmontés du Bélier et de la Balance, se font une ceinture de l'horizon, dans le même temps qui se passe entre le moment où ils sont en équilibre, jusqu'à celui où l'un et l'autre sortent de l'horizon, et se déplacent en changeant d'hémisphère, Béatrix, le visage éclairé par un sourire, se tut en regardant fixement le point qui m'avait ébloui, puis elle parla ainsi :

—Je veux te dire, et sans te le demander, ce que tu veux savoir, parce que je l'ai vu là où vont aboutir l'espace et le temps.

Ce n'était pas pour acquérir plus de perfection, car cela ne saurait être. mais afin qu'il pût dire en rayonnant dans sa splendeur : J'existe, que, dans son éternité, hors

du temps et de l'espace, l'amour éternel s'épancha, lorsqu'il le voulut, en neuf ordres d'amours. Et on ne saurait dire qu'il fût resté inactif avant cette création ; car l'esprit de Dieu courut sur les eaux ni avant, ni après (1). Et avec ces amours, la forme et la matière réunies et épurées furent produites par cet acte parfait de la volonté, comme trois flèches partent d'un arc à trois cordes. Et comme un rayon brille dans le verre, dans l'ambre et dans le cristal, de telle manière qu'entre l'instant où il y pénètre et le moment où il y est tout entier il n'y a pas d'intervalle; ainsi l'effet à trois formes, complet dans son existence, rayonna du sein de son Créateur, sans aucune distinction dans son commencement. L'ordre de ces substances fut créé et disposé en même temps qu'elles, et celles-là occupèrent le faîte de la création dans lesquelles l'acte pur fut reproduit; la simple capacité occupa la partie inférieure, et au milieu la capacité et l'acte furent réunis par un lien si étroit, qu'il ne se brise jamais. Jérôme a écrit que les anges avaient été créés un grand nombre de siècles avant que l'autre monde fût fait; mais la vérité que je viens de te dire est consignée en plusieurs endroits des écrivains du Saint-Esprit, et tu le verras, si tu réfléchis bien (2). Et la raison le comprend aussi en partie, car elle ne saurait admettre que les moteurs fussent restés si long-temps sans atteindre leur but.

Maintenant tu sais où, quand et comment furent créés ces amours, et trois doutes de ton âme sont déjà dissipés. Mais en moins de temps qu'il n'en faut en comptant pour arriver jusqu'à vingt, une partie des anges troubla l'empire de vos élémens; l'autre resta fidèle et commença ce mouvement que tu admires, sans cesser un instant de tourner. La cause de la chute fut l'orgueil maudit de celui que tu as vu écrasé sous tous les poids du monde. Ceux que tu

vois ici furent modestes, et reconnurent que c'était la bonté divine qui leur avait donné une intelligence si sublime. Alors leurs vues furent exaltées, par l'effet de la grâce qui les illumina et par leur mérite, et leur volonté acquit sa fermeté et sa plénitude. Je ne veux pas que tu ignores, mais je veux que tu saches que les mérites attirent la grâce, selon que l'amour s'ouvre pour la recevoir.

Tu peux désormais contempler librement cette cour céleste sans aucune autre aide, si tu as bien écouté mes paroles; mais comme on enseigne sur la terre, dans vos écoles, que la nature des anges est telle, qu'elle entend, qu'elle se rappelle et qu'elle veut, j'ajouterai encore quelques mots, afin que tu voies la vérité toute pure que l'on confond là bas, en faisant des équivoques dans cette doctrine.

Lorsque ces substances eurent trouvé leur bonheur à contempler la face de Dieu, elles ne se détournèrent plus de ce regard auquel rien n'échappe. C'est pour cela que leur vue n'est pas interrompue par de nouveaux objets, et qu'ils n'ont pas besoin de se souvenir; parce que rien ne s'interpose dans leur pensée. Donc, sur la terre on rêve sans dormir, en croyant ou en ne croyant pas à la vérité de cette doctrine; mais dans le premier cas il y a plus de faute et plus de honte. Vous ne suivez aucune route là-bas en philosophant, parce que l'amour et le souci des apparences vous entraînent, et l'on tolère encore cela dans le ciel avec moins de sévérité, lorsque ce n'est point l'Écriture que l'on sacrifie ou que l'on fausse.

On ne songe point combien il en coûta de sang pour la semer dans le monde, et combien plaît à Dieu celui qui marche humblement côte à côte avec elle. Pour paraître, chacun s'ingénie et produit ses inventions; ce sont elles que les prédicateurs débitent, et l'Évangile se tait. L'un

dit que lors de la passion du Christ la lune revint en arrière et qu'elle intercepta la lumière du soleil ; et il ment, car la lumière se cacha d'elle-même, et cette éclipse fut commune aux Espagnols et aux Indiens, aussi bien qu'aux Juifs. Florence n'a pas tant de Lapi et de Bindi (3) qu'il se débite de contes en chaire, par an, et de tous côtés ; et les brebis ignorantes s'en reviennent du pâturage repues de vent, sans que l'ignorance de leur malheur les excuse. Jésus-Christ ne dit pas à ses premiers disciples : Allez et prêchez au monde des fables ; mais il leur donna la vérité pour fondement, et elle seule retentit si haut dans leurs paroles, que lorsqu'ils combattirent pour répandre la foi, l'Évangile leur servit de bouclier et de lance. Maintenant, on s'en va prêcher avec des bons mots et des bouffonneries, et pourvu qu'on fasse bien rire, le capuchon se gonfle, et l'on ne songe pas à autre chose. Mais un tel oiseau niche au fond de la cagoule, que si le vulgaire le voyait, il ne voudrait pas des pardons auxquels il se confie. Aussi tant de sottise s'est-elle entassée sur la terre, que sans l'appui d'aucun témoignage on croit à toutes sortes de promesses ; c'est avec cela que saint Antoine engraisse son porc, et que s'engraissent beaucoup d'autres pires que des porcs eux-mêmes, en payant avec de la monnaie qui n'est frappée à aucun coin.

Mais comme nous avons fait une longue digression, ramène désormais tes yeux sur la vraie route, et abrégeons le chemin selon les instans qui te restent. Cette nature se multiplie tellement en nombre, que jamais parole ni pensée humaine n'alla si loin. Et si tu considères ce qu'en révèle Daniel, tu verras que dans les milliers qu'il cite il n'y a pas de nombre déterminé. La lumière primitive qui rayonne sur cette nature est reçue par elle en autant de manières qu'il y a de splendeurs auxquelles elle s'allie ;

et comme à l'acte de la contemplation succède l'amour, son ardeur s'enflamme ou s'attiédit diversement en elles. Vois donc désormais la hauteur et l'étendue de la puissance eternelle, qui, après s'être fait tant de miroirs dans lesquels elle se reflète, reste néanmoins comme toujours dans son unité.

CHANT XXX.

Peut-être que la sixième heure brûle à six mille milles de nous, et que l'ombre de ce monde s'incline déjà comme au niveau de l'horizon, lorsque le milieu du ciel, élevé au-dessus de nous, devient tel que quelques étoiles commencent à ne plus s'apercevoir des profondeurs où nous sommes; et à mesure que s'avance la radieuse servante du soleil, le firmament éteint toutes ses lueurs l'une après l'autre, jusqu'à la plus belle. Ainsi ce triomphe qui se réjouit sans cesse autour du point par lequel j'avais été vaincu, et qui semblait être contenu en ce qu'il contient lui-même, s'effaça peu à peu à mes regards, et sa disparition et mon amour me firent reporter les yeux sur Béatrix. Si toutes les louanges que j'ai écrites d'elle étaient réunies en une seule, ce serait encore peu pour cette fois. Sa beauté que je vis alors non seulement dépasse notre imagination, mais il n'y a, je crois, que son Créateur qui puisse la comprendre tout entière. Je me confesse vaincu par ce passage de mon poème plus que ne le fut jamais, par quelque point de son sujet, un poète tragique ou comique; car autant que le soleil éblouit le regard le plus faible, le souvenir de son doux sourire enlève sa force à mon esprit. Depuis le premier jour que j'aperçus son visage dans cette vie jusqu'à cette apparition, mes chants n'ont jamais été

interrompus ; mais à présent il faut que j'arrête ma poésie sans pouvoir suivre sa beauté, comme l'artiste qui est arrivé au dernier terme de son art. Devenue telle que je dois la laisser célébrer à une trompette plus retentissante que la mienne, qui va épuisant son œuvre difficile, Béatrix reprit avec la voix et le geste d'un chef empressé :

—Nous sommes montés du plus grand corps au ciel, qui n'est que pure lumière ; lumière intellectuelle, pleine d'amour, amour du vrai bien rempli de joie, joie qui dépasse toute douceur. Ici, tu verras l'une et l'autre milice du paradis, et l'une d'elles avec l'aspect qu'elle aura au dernier jugement.

De même qu'un éclair subit brise les forces visuelles et rend l'œil impuissant à apercevoir les plus forts objets, ainsi je fus entouré d'une vive lumière, et elle me laissa tellement couvert du voile de ses rayons, que je ne pouvais plus rien voir.

— L'amour duquel naît la paix de ce ciel accueille ceux qui viennent avec un pareil salut, afin de préparer le cierge à brûler de sa flamme.

Je n'eus pas plus tôt entendu ces courtes paroles, que je me sentis élevé au-dessus de mes forces, et je fus doué d'une vue nouvelle tellement puissante, qu'il n'y avait aucune clarté si pure dont mes yeux ne pussent supporter l'éclat. Et je vis une lumière qui était comme un fleuve éblouissant de splendeurs, entre deux rives émaillées par un printemps merveilleux. De ce fleuve jaillissaient de vives étincelles, qui s'éparpillaient de tous côtés sur les fleurs, comme des rubis enchâssés dans l'or. Puis, comme enivrées de ces parfums, elles se replongeaient dans le fleuve admirable, et lorsqu'une y entrait, une autre en sortait.

— Le profond désir qui maintenant t'enflamme et qui te presse de comprendre ce que tu vois, me charme d'au-

tant plus qu'il se montre plus ardent ; mais il faut que tu boives de cette eau avant qu'une si grande soif puisse être apaisée.

Ainsi me parla le soleil de mes yeux ; puis il ajouta :

— La rivière, et les topazes qui entrent et qui sortent, et les gazons qui sourient, ce sont des préludes par lesquels t'est voilée la vérité. Ce n'est pas que ces choses soient en elles-mêmes difficiles à voir, mais la faute en est à toi, qui n'as pas encore la vue assez perçante.

Il n'y a pas de petit enfant qui se jette plus rapidement avec ses lèvres sur le lait maternel, s'il est réveillé beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, que je ne fis pour fortifier encore mon regard, en me penchant sur ces eaux, qui coulent pour qu'on y puise plus de perfection. Et lorsque le bord de mes paupières s'y fut plongé, je vis ce fleuve, de long qu'il était, devenir rond. Puis, comme des gens cachés sous le masque paraissent autres qu'ils n'étaient d'abord, s'ils dépouillent l'aspect étranger sous lequel ils étaient couverts, ainsi se transformèrent en une plus grande joie les fleurs et les étincelles, et j'aperçus sans voile les deux cours du ciel.

O splendeur de Dieu ! par laquelle je fus témoin du triomphe sublime du royaume de vérité, donne-moi la force de le raconter comme je le vis.

Il est là-haut une lumière qui rend le Créateur visible à ces créatures dont la paix consiste à le contempler, et elle s'étend en une figure circulaire si démesurée, que sa circonférence serait une ceinture trop grande pour le soleil. Ce qui apparaît d'elle n'est qu'un rayon réfléchi sur le sommet du premier mobile, qui en reçoit sa vie et sa puissance. Ainsi qu'un coteau se mire dans l'eau qui baigne ses pieds, comme pour s'y voir embelli de l'herbe et des fleurs dont il est émaillé, ainsi je vis, penchées

tout autour de ce fleuve de lumière et s'y mirer sur plus de mille degrés, toutes les âmes que notre humanité a envoyées dans le ciel. Et si la partie inférieure brille de tant d'éclat, quelle n'est pas l'ampleur de cette rose à l'extrémité de ses feuilles ! Ma vue ne perdait rien ni de sa largeur ni de sa hauteur, mais elle embrassait la forme et l'étendue de ce triomphe. Là, d'être près ou loin n'ajoute ni n'ôte rien à la vue ; car où Dieu gouverne sans intermédiaire, les lois naturelles n'ont pas d'effet.

Béatrix m'entraîna, comme un homme qui se tait et qui voudrait parler, vers le centre doré de la rose éternelle, dont les feuilles s'épanouissent, se superposent et exhalent un parfum de louanges au Soleil cause d'un printemps éternel, et elle me dit :

— Regarde combien est nombreux le chœur des blanches étoles ; vois l'étendue de notre cité, vois nos rangs tellement remplis, qu'on n'y attend plus que peu d'âmes. Dans ce grand siége, sur lequel tu as les yeux à cause de la couronne qui le surmonte, avant que tu soupes à ces noces, s'assiéra l'âme un jour auguste sur la terre du grand Henri qui viendra porter l'ordre en Italie avant qu'elle soit prête à le recevoir (1).

L'aveugle cupidité par laquelle vous êtes fascinés vous a rendus semblables à l'enfant qui meurt de faim et qui chasse sa nourrice. Alors sera préfet dans le forum divin un homme qui, ni en secret ni à découvert, ne marchera pas dans la même voie. Mais Dieu le souffrira peu de temps dans le saint office, car il sera précipité dans le gouffre où est Simon le magicien pour ses mérites, et il fera tomber plus bas celui d'Anagni.

CHANT XXXI.

Sous la forme d'une rose éblouissante se montrait donc à moi la sainte milice que le Christ épousa avec son sang; mais l'autre, qui en volant voit et chante la gloire de celui qu'elle aime et dont la bonté la fit si grande, comme un essaim d'abeilles tantôt se plongeant dans les fleurs, et tantôt s'en retournant à la ruche où déjà se forme la saveur de son miel, descendait dans l'immense rose ornée de tant de feuilles, et elle en ressortait pour revenir là où son amour demeure sans cesse. Ces esprits avaient tous le visage de flamme et les ailes d'or, et tout le reste d'une telle blancheur, qu'aucune neige n'en approche. Lorsqu'ils descendaient dans la fleur de degré en degré, ils répandaient, en secouant leurs ailes, la paix et l'ardeur qu'ils venaient de puiser dans le sein de Dieu. Et ces multitudes volantes, quoique interposées entre la fleur et le haut, n'arrêtaient ni la vue ni la splendeur; car la lumière divine pénètre tellement l'univers, selon qu'il en est digne, que rien ne peut lui faire obstacle. Le royaume paisible et joyeux était rempli d'âmes anciennes et nouvelles qui avaient le regard et l'amour dirigés vers le même but.

O lumière de la Trinité, qui, en brillant dans une seule étoile, charmes ainsi la vue, prends en pitié nos tempêtes d'ici-bas! Si les barbares venus de ces plages que couvre chaque jour Hélicé en tournant avec son fils qu'elle aime, en voyant Rome et ses monumens superbes restaient stupéfaits, lorsque Latran surpassa toutes les œuvres mortelles, moi, qui étais passé de l'humanité à Dieu, du temps à l'éternité, et de Florence au milieu d'un peuple

juste et sage, de quelle stupeur ne devais-je pas être frappé? Certes entre mon étonnement et ma joie, j'aimais à ne rien entendre et à rester muet. Et comme un pèlerin qui se réjouit en regardant autour de lui dans le temple où il a rempli son vœu, et espère déjà raconter ce qu'il a vu, ainsi, en parcourant cette vive lumière, je portai mes yeux par les degrés, tantôt en haut, tantôt en bas, tantôt tout autour. Je voyais des visages qui conseillaient la charité, illuminés par les rayons de Dieu et par leur propre sourire, et des attitudes pleines de toute douceur. J'avais déjà embrassé la forme générale du Paradis, sans avoir encore fixé mes yeux sur aucune de ses parties. Et je me tournai avec des désirs nouveaux pour interroger Béatrix sur des objets qui tenaient mon âme en doute. Je songeais à une chose, et il m'en arriva une autre; je croyais voir Béatrix, et je vis un vieillard vêtu comme ces esprits glorieux. Ses yeux et son visage étaient pleins d'une joie bienveillante, et il se tenait dans la douce attitude qui sied à un tendre père.

— Et, où est-elle? m'écriai-je tout à coup.

Et lui : — Béatrix m'a envoyé de ma place pour satisfaire ton désir, et si tu regardes au troisième cercle du haut degré, tu la verras sur le trône auquel l'ont appelée ses mérites.

Je levai les yeux sans répondre, et je la vis qui se faisait une couronne avec les rayons éternels qu'elle réfléchissait. Le regard humain qui plonge le plus dans la mer est moins éloigné de la plus haute région où retentit le tonnerre, que Béatrix ne l'était de mes yeux; mais ce n'était pas un obstacle, car son image parvenait directement jusqu'à moi.

— O femme en qui fleurit mon espérance, et qui as daigné pour mon salut laisser dans l'Enfer la trace de tes

pieds! je rapporte à ton pouvoir et à ta bonté la grâce et la force qui m'ont fait voir tant de choses; tu m'as mis d'esclavage en liberté, par toutes les voies, par tous les moyens que tu avais en ta puissance; conserve en moi ta faveur, afin que mon âme, que tu as purifiée, te plaise aussi quand elle se séparera du corps.

Ainsi je la priai, et elle, qui paraissait si loin, sourit et me regarda; puis elle se tourna vers la source éternelle. Et le saint vieillard:

— Afin que tu achèves complétement ton voyage, pour lequel des prières et un saint amour m'ont envoyé vers toi; promène tes yeux sur ce jardin, car en le voyant ton regard s'enflammera davantage pour monter vers le rayon divin, et la reine du ciel, pour laquelle je brûle d'amour, nous accordera toutes ces grâces, parce que je suis son fidèle Bernard (1).

Et comme celui qui vient peut-être depuis la Croatie pour voir notre Véronique (2), et ne se rassasie pas de la contempler à cause de son ancienne réputation, mais il dit dans sa pensée, aussi long-temps qu'il la voit: O mon Seigneur Jésus-Christ! Dieu véritable, votre saint visage était donc ainsi! tel j'étais en admirant la charité ardente de celui qui dans ses extases terrestres eut un avant-goût de cette paix.

— O fils de la grâce, tu ne connaîtras pas cette existence joyeuse, me dit-il, si tu tiens toujours ainsi tes yeux baissés; mais porte ta vue vers le plus éloigné des cercles, jusqu'à ce que tu aperçoives le trône de la reine à laquelle tout ce royaume est soumis et dévoué.

Je levai les yeux, et comme le matin la partie orientale de l'horizon est plus éclatante que celle où le soleil se couche, ainsi, lorsque mes yeux montèrent comme d'une vallée sur une colline, je vis à l'extrémité une place qui

surpassait en éclat toutes les autres ; et comme la partie du ciel où l'on attend ce char, que Phaéton ne sut pas guider, s'embrase davantage, tandis que des deux côtés la lumière s'amoindrit, ainsi cette oriflamme de paix flamboyait au milieu, et faisait pâlir également les splendeurs autour d'elle. Et dans ce milieu je vis plus de mille anges avec les ailes ouvertes, et tous différens d'éclat et d'attitude. Là je vis une beauté qui souriait à leurs regards et à leurs chants, et qui faisait la joie des yeux de tous les autres saints ; et quand j'aurais dans la parole autant de trésors que dans l'imagination, je n'oserais raconter la moindre de ses délices. Bernard, lorsqu'il vit mes yeux fixés attentivement sur l'objet de son amour, y porta les siens avec une affection si vive, que ma vue en devint encore plus ardente.

CHANT XXXII.

Ainsi absorbé dans l'objet de son amour, le bienheureux contemplateur s'offrit lui-même à m'instruire, et commença par ces saintes paroles :

— La plaie que Marie referma et embauma fut ouverte et ensanglantée par cette femme si belle qui est à ses pieds. Dans le rang formé par les troisièmes degrés sont assis au-dessous d'elle Rachel avec Béatrix, comme tu vois. Sara, Rébecca, Judith, et la bisaïeule(1) du chantre qui, dans la douleur de sa faute, s'écria *miserere mei,* sont là, de degrés en degrés, en descendant ; et tu peux les voir dans la rose, à proportion que je te les nomme de feuille en feuille. Et depuis le septième degré jusqu'en bas, comme depuis le haut jusqu'à lui, se succèdent des Juives en traversant toute la rose ; car elles sont le mur qui sépare de haut en bas les

saints degrés, selon le regard que la foi a jeté sur le Christ. De ce côté où la fleur a toutes ses feuilles, sont assis ceux qui ont cru au Christ à venir ; de l'autre côté, où les hémicycles sont entrecoupés de places vides, sont rangés ceux qui ont cru au Christ arrivé. Et comme de ce côté le trône glorieux de la reine du ciel et les autres degrés au-dessous de lui forment une telle séparation, de même, en face de lui, en fait une pareille celui de saint Jean, qui, toujours saint, souffrit le désert, le martyre et les limbes pendant deux ans ; et au-dessous du trône de saint Jean ont été choisis également pour séparation François, Benoît et Augustin, et les autres jusqu'à nous, de cercle en cercle. Or, admire la haute prévoyance de Dieu ; les deux aspects de la foi rempliront également ce jardin, et sache que depuis le degré qui coupe par le milieu les deux séparations, jusqu'en bas, on n'est point placé à cause de ses propres mérites, mais à cause des mérites d'autrui, sous de certaines conditions, car tous ces esprits ont été déliés de leurs corps avant qu'ils eussent la raison. Tu peux t'en apercevoir aux figures et aux voix enfantines, si tu les regardes et si tu les écoutes. Or, tu doutes, et tu doutes en silence ; mais je briserai les liens dans lesquels se serrent étroitement tes subtiles pensées.

Dans l'étendue de ce royaume il n'y a jamais d'événement fortuit, et l'on n'y connaît ni la tristesse, ni la soif, ni la faim. Tout ce que tu vois est établi par des lois éternelles, et tout y est proportionné comme la bague au doigt. C'est pour cela que ces esprits arrivés prématurément à la vie véritable ne sont pas plus ou moins élevés sans motifs. Le roi par lequel ce royaume se repose dans un si grand amour et dans une si grande allégresse, que nul n'en souhaite davantage, en créant tous les esprits dans la joie de son regard, les doua diversement de la grâce à son plai-

sir, et que ce fait te suffise. Cela vous est expressément et clairement démontré dans l'Écriture sainte, par l'histoire de ces jumeaux qui furent émus de colère dans le sein maternel (2). Aussi la lumière du Très-Haut doit-elle accorder la guirlande de la grâce suivant la couleur des cheveux. Ils ont donc été placés sur des degrés divers sans aucun mérite de leur vie ; et ils diffèrent seulement dans la vue de Dieu.

Il suffisait bien dans les premiers siècles, pour être sauvé, d'avoir l'innocence avec la foi de ses parens. Quand les premiers âges furent accomplis, il fallut la circoncision pour fortifier les ailes innocentes des enfans mâles ; mais lorsque le temps de la grâce fut venu, sans le baptême parfait du Christ, ces innocens étaient retenus dans les limbes. Regarde maintenant dans la face qui ressemble le plus à Jésus, elle seule pourra par son éclat te disposer à voir le Christ.

Je vis tant d'allégresse pleuvoir sur elle, portée par ces saints esprits, créés pour voler vers cette majesté, que tout ce que j'avais vu jusque alors ne m'avait pas jeté en une admiration plus grande, ni donné une image si vraie de Dieu. Et cet Amour qui était descendu le premier en chantant — *Ave, Maria, gratia plena* (3), déploya ses ailes vers son trône. De toutes parts la cour bienheureuse répondit à ce chant divin, et une plus grande sérénité se répandit sur tous les visages.

— O saint père, qui as daigné descendre pour moi des doux lieux où un décret éternel avait marqué ta place, quel est cet ange qui avec tant de joie regarde les yeux de notre reine, et qui est rempli de tant d'amour, qu'il en paraît tout en flammes ?

Je recourus ainsi de nouveau aux enseignemens de celui qui s'éclairait aux rayons de Marie, comme l'étoile du matin aux rayons du soléil.

Et lui à moi : — Toute la hardiesse et toute la beauté qui peuvent être dans un ange et dans une âme sont en lui, et chacun de nous le veut ainsi. Car c'est lui qui porta sur la terre la palme à Marie, lorsque le Fils de Dieu voulut se charger de notre fardeau ; mais suis maintenant des yeux, et remarque à mesure que je parlerai les grands patriciens de cet empire de justice et de piété. Ces deux qui sont assis là-haut, plus heureux parce qu'ils sont les plus rapprochés de l'Augusta, sont comme les deux racines de cette rose. Celui qui suit, à sa gauche, est le père qui, par sa coupable gourmandise, légua tant d'amertume à l'espèce humaine. A sa droite, tu vois l'antique père de la sainte Église, auquel le Christ confia les clefs de cette belle fleur, et celui qui vit avant de mourir tous les temps d'orages que devait traverser l'Épouse conquise par la lance et par les clous est assis près de lui, et près de l'autre ce chef sous lequel se nourrit de manne le peuple ingrat, capricieux et endurci (4). En face de Pierre tu vois Anne, si heureuse de contempler sa fille, qu'elle reste la paupière immobile pendant qu'elle chante *hosanna*. Vis-à-vis du grand père de la famille humaine est Lucie, qui envoya Béatrix à ton secours, lorsque tu fermais les yeux en roulant dans l'abîme ; mais comme le temps de ton extase s'écoule, nous nous arrêterons ici, de même qu'un bon tailleur qui fait le vêtement comme il a le drap, et nous porterons nos yeux vers le premier amour, afin qu'en le regardant tu pénètres autant que possible dans sa splendeur ; mais pour que tu ne recules pas au lieu d'avancer en agitant tes ailes, il faut que tu en demandes la grâce par tes prières, que tu la demandes à celle qui peut te venir en aide, et tu me suivras avec l'intention, si bien que ton cœur ne se sépare pas de mes paroles.

Et il commença ainsi sa sainte oraison.

CHANT XXXIII.

— O vierge mère, fille de ton fils, humble et plus élevée qu'aucune créature, but arrêté de la volonté éternelle, tu es celle qui a tellement ennobli la nature humaine, que le Créateur n'a pas dédaigné de devenir son ouvrage. Dans ton sein s'est allumé l'amour dont les rayons ont fait germer cette fleur au milieu de la paix éternelle. Tu es pour nous ici un soleil de charité dans son midi, et là-bas, parmi les hommes, une source vive d'espérance. Femme, tu es si grande et si puissante, que celui qui souhaite une grâce et ne s'adresse pas à toi, veut que son désir vole sans ailes. Ta bonté ne vient pas seulement en aide à ceux qui demandent, mais souvent elle devance les vœux avec libéralité. En toi est la miséricorde, en toi la piété, en toi la magnificence, en toi se réunit tout ce qu'il y a de bonté dans la créature. Or, cet homme, qui, du dernier abîme de l'univers jusqu'ici, a vu les existences spirituelles une à une, te supplie en grâce de lui accorder assez de force pour qu'il puisse porter les yeux plus haut, jusqu'à la suprême béatitude ; et moi, qui n'ai jamais désiré aussi ardemment pour moi cette contemplation que je la désire pour lui, je t'offre toutes mes prières, et je te conjure qu'elles ne soient pas vaines, afin que tu dissipes par les tiennes tous les nuages de son humanité, et que la souveraine joie lui apparaisse ; et je te prie encore, ô reine qui peux ce que tu veux, de conserver pures ses affections après cette vision ineffable. Que ta sauvegarde triomphe de ses élans terrestres ; vois Béatrix et tous ces bienheureux qui joignent leurs mains en s'associant à mes prières.

Les yeux que Dieu a aimés et respectés, se fixant sur l'orateur, nous montrèrent combien ses prières ardentes avaient été agréées ; ensuite ils se portèrent vers l'éternelle clarté, dans laquelle il n'est pas permis de croire que le regard d'une créature pénètre aussi profondément. Et moi, qui m'approchais du but de tous les vœux, je sentais, comme il est naturel, s'éteindre l'ardeur de mon désir. Bernard m'invitait en souriant à regarder en haut, mais j'avais déjà levé les yeux comme il le voulait, et ma vue en s'épurant pénétrait de plus en plus dans le rayon de la haute lumière où tout est vérité. Dès ce moment, ma contemplation fut au-dessus de mes paroles, qui ne peuvent rendre ce que je vis, et la mémoire reste écrasée par tant de grandeur.

Comme celui qui voit quelque chose en rêve, et qui après son rêve n'en garde que l'impression, et ne se souvient plus de rien, tel je suis, car toute ma vision a presque disparu, et je sens encore distiller dans mon cœur la suavité qui naquit d'elle ; ainsi la neige fond au soleil, ainsi se dispersaient au vent les sentimens de la sibylle, gravés sur des feuilles légères.

O lumière suprême ! qui t'élèves tant au-dessus des pensées des mortels, prête encore à mon esprit un peu de ton éclat, et donne tant de pouvoir à ma langue, qu'elle puisse laisser aux races futures au moins une étincelle de ta gloire ; car en revenant en partie dans ma mémoire, et en retentissant un peu dans ces vers, tu feras mieux comprendre ton triomphe.

Je crois que j'aurais été ébloui par la lumière pénétrante de ces rayons, si j'en avais détourné mes yeux, et je me rappelle que cela m'enhardit à persévérer jusqu'à ce que mon regard eût atteint la puissance infinie.

O grâce abondante ! par laquelle j'osai plonger mon

regard si avant dans l'éternelle lumière, que j'y consumai ma vue.

Je vis dans sa profondeur l'amour réunir comme en un volume ce qui s'éparpille en feuillets sur l'univers, la substance, l'accident et leurs modes rassemblés entre eux, de telle manière que ce que j'en dis n'en est qu'une faible lueur. Je crois que j'aperçus la forme universelle de ce nœud, car je me sens plus joyeux et plus épanoui en disant ceci. Un seul instant suffit pour effacer encore plus ma vision que vingt-cinq siècles n'ont effacé l'entreprise qui fit admirer à Neptune l'ombre d'Argo(1). Ainsi mon esprit absorbé admirait, immobile et attentif, et puisait dans cette admiration une ardeur nouvelle. Tel est l'effet de cette lumière, que nul ne peut consentir à en détourner les yeux pour les porter sur d'autres objets ; car le bien, qui est le but de notre volonté, est tout entier en elle, et ce qu'elle renferme parfait en elle, est plein de défauts en dehors! Ma parole sera désormais plus impuissante pour retracer les choses dont je me souviens, que la langue de l'enfant qu'humecte encore la mamelle. Non point qu'il y eût plus d'un seul aspect dans la vive lumière que je contemplais, et qui est toujours ce qu'elle était auparavant; mais à cause de ma vue qui se fortifiait en moi en regardant, cet aspect unique, à mesure que je me changeais, se développait pour moi. Dans la profonde et transparente substance de la sainte lumière m'apparurent trois cercles de trois couleurs et d'une seule circonférence, et l'un était reflété par l'autre comme Iris par Iris, et le troisième semblait un feu sorti également de l'un et de l'autre. O que ma parole est faible et reste au-dessous de ma pensée! elle est si peu auprès de ce que j'ai vu, que ce n'est même pas assez de dire peu!

O lumière éternelle qui seule reposes en toi, qui seule

te comprends, et qui, comprise de toi et te comprenant, t'aimes et te souris! Ce cercle qui paraissait engendré en toi, ainsi qu'une lumière reflétée, comme je le parcourais du regard, me sembla porter en lui notre effigie, peinte de sa propre couleur, et ma vue s'y plongea tout entière. Comme le géomètre qui applique tout son esprit à mesurer le cercle, et ne trouve pas dans ses réflexions le principe dont il a besoin, ainsi étais-je à cette apparition nouvelle; je voulais voir comment l'image était unie au cercle, et comment elle y était placée; mais mes propres ailes étaient trop faibles pour s'élever jusque-là, si mon esprit n'avait été frappé d'une clarté dans laquelle mon désir fut satisfait.

Ici manquèrent les forces à ma haute imagination; mais déjà mon désir et ma volonté étaient mus, comme une roue tournant d'une manière uniforme, par l'amour qui meut aussi le soleil et les autres étoiles.

FIN.

NOTES.

NOTES.

L'ENFER.

CHANT PREMIER.

(1) Nous ne sommes pas de ceux qui se croient le droit de corriger leur auteur. Nous savons que lorsqu'on traduit on fait de l'histoire avant tout, et nous tâchons de reproduire le poëte tout entier, paroles et images, forme et idée, corps et âme. La paraphrase, en fait de style, c'est la trivialité ; en fait de science, l'anachronisme ; en fait de religion, l'hérésie,

(2) Quand on marche sur une surface plane, le pied sur lequel s'appuie le corps est toujours le plus bas, relativement à l'autre qu'on lève à chaque pas que l'on fait. Si l'on monte ou si l'on descend, c'est précisément le contraire : j'en demande pardon à messieurs les commentateurs. D'ailleurs il est évident que Dante continuait de marcher à travers la plaine, puisqu'il dit dans le vers suivant :

Ed ecco quasi al cominciar dell' erta,

(3) Les interprètes se partagent entre Can Grande della Scala et Uguccione della Faggiuola. La partie de l'Italie dont on prédit ici la délivrance est la même qu'on appelle aujourd'hui *Bassa Italia.*

.....humilemque videmus
Italiam. VIRG. *Æneid.* l. II.

CHANT II.

(1) Toutes les choses contenues par le ciel de la lune, qui a la circonférence la plus étroite ; c'est-à-dire : tout ce qui existe sur la terre.

CHANT III.

(1) Célestin V abdiqua le pontificat, neuf mois après son élection.

CHANT IV.

(1) Dioscoride, né en Sicile, a écrit un traité sur les propriétés des végétaux. Averroës, de Cordoue, était appelé le commentateur par excellence du grand Aristoste, maître des savants.

CHANT V.

(1) Dans le cercle de Caïn sont punis ceux qui ont tué leurs parents. Dante y marque une place d'avance à Lanciotto, seigneur de Rimini. Ce prince, boiteux et difforme, épousa la fille de Guido de Polenta, seigneur de Ravenne. Malheureusement Francesca aimait déjà Paul, le plus jeune frère de Lanciotto, un des plus beaux et vaillants cavaliers de l'Italie. Mariée par force à Lanciotto, la pauvre fille ne sut résister à sa première passion, et les deux amants, surpris par le mari, furent tués du même coup.

Ils s'étaient perdus en lisant le roman de Lancelot du Lac, chevalier de la Table ronde. Voici le passage auquel on fait allusion à la fin du chant. Galléhaut ajouta que toutes les prouesses qu'avait faites depuis Lancelot n'avaient eu pour but que de plaire à la reine, et qu'il en était passionnément amoureux, et sur-le-champ exigea qu'en récompense de si nobles services la reine donnât un baiser à son chevalier.

« De quoy me ferois-je prier, fait-elle, plus le veuil-je que vous.

« Lors tous trois se retirent plus à part et font semblant de conseiller. La reyne voit que le chevalier n'en ose plus faire, si le prend par le menton, et le baisa devant Galléhaut assez longuement. »

CHANT VI.

(1) On ignore le véritable nom du parasite désigné ici sous le sobriquet de *Ciacco*, cochon.

(2) Charles de Valois, après avoir flatté les Florentins par des promesses ambiguës, aida la faction des Noirs à se venger de celle des Blancs, appelée aussi faction sauvage, à cause de son chef Vieri des Cerchi, qui était sorti des bois de Val de Nievole. Les deux justes, dont la ville aveuglée refuse d'entendre les conseils, sont Dante et son ami Guido Cavalcanti.

CHANT VII.

(1) Ceux qui ont la manie de tout expliquer s'efforcent de trouver un sens au cri rauque et infernal de Plutus. Les uns font dire au démon de la richesse, moitié en latin, moitié en hébreu : « Ici règne Satan. » D'autres, plus ingénieux encore, y voient une allusion aux papes !

CHANT VIII.

(1) Philippe Argenti, riche et puissant Florentin, se livrait aux plus violents transports de la colère.

(2) Les tours de la cité infernale apparaissent au poëte comme des mosquées s'élevant sur une ville d'infidèles.

CHANT X.

(1) Farinata des Uberti gagna la bataille de Monte Aperto à la tête des gibelins. Il est enseveli dans la tombe des épicuriens avec Caval-

cante Cavalcanti, père de Guido, poëte illustre et ami de Dante ; avec Frédéric II, empereur, petit-fils de Frédéric Barberousse; et avec le cardinal Ottavio des Ubaldini, qui avait de son vivant prononcé ce blasphème : « Si j'ai une âme, je l'ai perdue pour les gibelins. »

(2) Guido Cavalcanti, guelfe, ne pouvait guère aimer Virgile, le poëte impérial.

CHANT XI.

(1) Le pape Anastase II est accusé par la chronique de frère Martin de Pologne, d'avoir approuvé l'hérésie de Photin, diacre de Thessalonique. Le chroniqueur a confondu le pape avec l'empereur du même nom.

(2) Cahors, ville du Quercy, remplie, à ce temps, d'usuriers.

(3) Le soleil est dans le signe du Bélier. Les Poissons le précèdent sur l'horizon, et le char d'Orion brille au nord-ouest, d'où s'échappe le vent Corus.

CHANT XII.

(1) Thésée, conduit par le fil d'Ariadne, tua le Minotaure.

(2) Dans le système d'Empédocles, le monde existe par la discorde des éléments, leur rapprochement et leur harmonie entraînerait le chaos.

(3) Chiron, fils de Saturne et de Philyre, éleva Achille. Folus prit part à l'enlèvement d'Hippodamie, femme de Pirithoüs. Nessus, tué par la flèche empoisonnée d'Hercule, laissa à Déjanire une robe trempée de son sang; Hercule s'en étant revêtu, mourut dans les plus atroces douleurs.

Il ne faut pas oublier que Caron, Minos, Cerbère, Plutus, Phlégias, Géryon, le Minotaure, les Centaures et tous les mythes du paganisme qu'on rencontre dans l'Enfer, ne sont que des démons, qui pour se rendre visibles empruntent ces formes allégoriques. Dante les introduit dans son poëme, pour prouver, suivant l'opinion des Pères, que la fable n'est autre chose que la véritable tradition défigurée et tronquée par l'esprit diabolique.

(4) Les damnés enfoncés dans le sang sont Alexandre, Denys de Syracuse, Azzolino, tyran de Padoue; Obizzo d'Este, marquis de Ferrare, étouffé par son fils entre deux oreillers; Gui de Montfort, qui poignarda Henri, neveu de Henri III, roi d'Angleterre, dans une église de Viterbe, au moment de l'élévation; Attila, roi des Huns; Pyrrhus, roi des Épirotes; Sextus, fils de Tarquin le Superbe, et enfin deux brigands de grande route, René de Corneto, et René de Pazzi, Florentins.

CHANT XIII.

(1) Pierre dalle Vigne, jurisconsulte capouan, écrivain, poëte et chancelier de Frédéric II, ayant perdu la grâce de l'empereur, qui lui fit crever les yeux, se brisa la tête contre les murs de sa prison.

(2) Lanno de Sienne, attaqué par les ennemis près de la Piève al Toppo, dans les environs d'Arezzo, préféra la mort à la fuite. Jacques de Saint-Andrea, gentilhomme padouan, après avoir dissipé ses biens, se donna la mort. Dans le noble citoyen qui explique au poëte la cause des éternelles dissensions de Florence, les uns croient recon-

naître Rocco des Mozzi; les autres, Lotto des Agli, Florentins tous les deux; ils se pendirent à la même époque; celui-ci par remords, celui-là par désespoir.

(3) Les débris de la statue de Mars, ancien patron de Florence, restèrent sur le ponte Vecchio jusqu'en 1337.

CHANT XIV.

(1) Après la mort de Pompée, Caton traversa la Libye pour rejoindre l'armée de Juba.

(2) Les biographes d'Alexandre ne font pas mention de ce phénomène.

(3) Les sept rois qui assiégèrent Thèbes sont : Adraste, Polynice, Tydée, Hippomédon, Amphiaraüs, Parthénopée et Capanée.

(4) Sources d'eaux minérales près de Viterbe, d'où s'écoule un ruisseau qui traverse le quartier des prostituées.

(5) Phlégéton, de φλέγειν, brûler.

CHANT XV.

(1) Cadsant, île de la Flandre hollandaise; Bruges, ville de la Flandre autrichienne. La Brenta, rivière qui prend sa source dans les Alpes et passe à Padoue; Chiarentana est l'endroit des Alpes où naît cette rivière.

(2) Brunetto Latini, guelfe, poëte, philosophe, historien, maître de Dante. Il a écrit en italien un livre intitulé *Tesoretto*, et en français un autre livre très-curieux qu'il appela *le Trésor*. Voici comment il explique pourquoi ce second livre est écrit en français.

« Et si d'aucuns demande porquoy chis' livres est écrit en romans, selon le patois de France, puisque nous somes Italiens, je diroé que c'est pour deux raisons : l'une est porceque nous somes en France, l'autre si est porceque françois est plus délitaubles langages et plus communs que moult d'autres. »

Il paraît qu'à cette époque il y avait déjà des aristarques qui faisaient un reproche aux auteurs italiens de savoir écrire plus d'une langue.

(3) Priscien, grammairien de Césarée, au VIe siècle. François Accurse, jurisconsulte florentin. — André des Mozzi fut renvoyé, à cause de ses débauches, de l'évêché de Florence, à celui de Vicence.

CHANT XVI.

(1) Guidoguerra, petit-fils du comte Guido et de Gualdrada, contribua puissamment à la victoire remportée par Charles d'Anjou sur Manfred. Tegghiajo Aldobrandi, de la famille des Adimari, fit tous ses efforts pour détourner les siens du combat de Monte Aperto. Jacopo Rusticucci, noble et vaillant chevalier, se sépara de sa femme, poussé à bout par son caractère méchant et dédaigneux.

(2) Guglielmo Borsière a donné au Boccace le sujet d'une charmante nouvelle. Un Génois très-avare lui montrait un jour sa maison royalement magnifique. En traversant une salle dont la décoration n'était pas achevée, le Génois, s'adressant à son hôte : « Messire Gu-

glielmo, lui dit-il, ne sauriez-vous pas m'indiquer quelque chose qu'on n'ait jamais vu, et que je puisse faire peindre dans cette salle? »

A quoi Borsière répond aussitôt : « Voulez-vous que je vous apprenne quelque chose que vous n'ayez jamais vu? Faites-y peindre la libéralité. »

(3) L'abbaye de San Benedetto devrait abriter dans ses murs plus de mille moines, si ses richesses étaient bien administrées.

CHANT XVII.

(1) Pour punir l'orgueil de ces misérables, Dante, au lieu de les nommer, flétrit leur blason, qu'ils avaient terni de l'ignoble tache de l'usure. Les Gianfigliazzi, de Florence, portaient d'or au lion d'azur; les Ubbriachi portaient de gueules à l'oie d'argent; les Scrovigni, de Padoue, portaient d'argent à la truie pleine, d'azur. Giovanni Bujamonte avait sur son écu trois becs d'oiseau. Vitaliano del Dente, Padouan, était le roi des usuriers.

CHANT XVIII.

(1) Venedico Caccianimico, de Bologne, vendit sa sœur Ghizola à Obizzo d'Este, marquis de Ferrare.

(2) Jason se rendit coupable du double abandon d'Hypsipyle et de Médée.

(3) Alexis Interminelli, de Lucques, était le plus lâche flatteur de son temps.

CHANT XIX.

(1) Simon, magicien de Samarie, offrit de l'argent à saint Pierre pour lui acheter le secret de ses miracles.

(2) On avait pratiqué quatre trous de forme circulaire, aux quatre coins du font de baptême, dans l'église de San-Giovanni à Florence, pour que le prêtre, au moment de la cérémonie, pût atteindre l'eau plus facilement. Dante, pour sauver un enfant, brisa la grille qui couvrait l'un de ces trous, et ses ennemis ne manquèrent pas de saisir cette occasion pour l'accuser de sacrilége.

(3) Le pape enfoncé la tête en bas est Nicolas III, de la famille des Orsini; il aura attendu vingt-trois ans Boniface VIII, qui, à son tour, précédera de neuf ans Clément V, protégé par Philippe le Bel.

(4) *Vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam, plenam nominibus blasphemiæ, habentem capita septem et cornua decem.* — *Apoc.* chap. XVII.

CHANT XX.

(1) Voici des sorciers anciens et modernes : Amphiaraüs, Euripyle, Tirésias, Manto, Arons, devin de la Toscane, Michel Écossais, astrologue de Frédéric II, Guido Bonatti, de Forli, et Asdente, savetier de Parme.

(2) Au centre de la petite île de Saint-Georges s'élevait une chapelle, limite commune des trois diocèses.

(3) Pinamonte, après avoir conseillé au comte Albert de Casalodi

d'exiler la noblesse, le chassa à son tour de Mantoue, et, après une affreuse boucherie, s'empara du pouvoir.

(4) Le peuple croyait voir dans les taches de la lune, Caïn, portant sur le dos un fagot d'épines.

CHANT XXI.

(1) Les démons commis à la garde de la cinquième enceinte sont nommés collectivement par Dante *Male branche*, griffes maudites, comme il a déjà appelé *Male boge*, fosses maudites, le huitième cercle de l'immense spirale. Un de ces diables vient jeter dans la poix bouillante un Lucquois, Martino Bottai peut-être; un des anciens de Santa Zita, patronne de cette ville corrompue et vénale, dont le plus honnête citoyen est Bonturo Bonturi, qui livra sa patrie aux Pisans pour une somme d'argent. Le démon, par une raillerie infernale, avertit le pécheur qu'il ne s'agit pas ici de nager dans le Serchio, ou de se prosterner hypocritement devant la sainte image de Jésus-Christ qu'on vénérait à Lucques.

CHANT XXII.

(1) Giampolo de Navarre, placé par sa mère au service d'un baron, gagna la faveur du roi Thibault, et en trafiqua honteusement.

(2) Frère Gomita s'était rendu coupable des plus violentes injustices, enhardi par la protection de Nino Visconti, seigneur de Gallure; mais, convaincu de trahison envers son maître, pour avoir vendu la liberté à des prisonniers confiés à sa garde, il expia tous ses forfaits sur la potence. — La Sardaigne avait été divisée, vers l'an 1117, par les Pisans et par les Génois, qui l'avaient conquise, en quatre départements ou *giudicature*, Gallura, Cagliari, Alborea et Logodoro. Cette dernière partie de l'île était sous la domination d'Enzo, fils naturel de Frédéric II. Après la mort d'Enzo, son sénéchal, Michel Zanche, détermina la mère de son maître à l'épouser, et devint ainsi seigneur de Logodoro.

CHANT XXIII.

(1) Les deux mots synonymes sont *mo* et *issa* : maintenant, et à présent. Ainsi dans le Purgatoire (chant XI), les mots employés par l'enfant sont *pappo*, le manger, et *dindi*, l'argent.

(2) Frédéric II faisait brûler les coupables de lèse-majesté dans des chapes de plomb.

(3) Napoleone Catalano et Loderingo des Andalos, le premier guelfe, le second gibelin, tous les deux de Bologne, appartenaient à l'ordre des nobles frères de Sainte-Marie, connus vulgairement sous le nom de frères joyeux, à cause de la joyeuse vie qu'ils menaient. Les Florentins, voulant rétablir l'ordre, leur confièrent, en 1266, le gouvernement de leur ville, qu'on donnait d'habitude à un seul magistrat. Mais peu de temps après cette élection, l'hypocrisie des deux frères chevaliers se démasqua. Gagnés par le parti guelfe, ils exilèrent les gibelins, et firent brûler les maisons des Uberti, qui s'élevaient dans un endroit de Florence appelé le Gardingo.

(1) Caïphe, Anne, et les autres juges du Christ, sont crucifiés dans l'Enfer.

Unus autem ex ipsis, Caiphas nomine, quum esset pontifex anni illius, dixit eis : « Vos nescitis quidquam, nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. » SAINT JEAN, chap. IX, v. 49 et 50.

CHANT XXIV.

(1) L'héliotrope est une pierre précieuse à laquelle on attribuait la singulière propriété de rendre invisibles ceux qui la portaient.

(2) Vanni Fucci, bâtard de Fuccio des Lazzari, ayant volé les vases et les ornements de l'église, dans la sacristie du duomo de Pistoie, les déposa chez le notaire Vanni della Nona. Effrayé des poursuites de la justice, Fucci dénonça son ami, qui, pour le sauver, avait gardé un dépôt si dangereux, et le fit pendre. Il prédit à Dante la sanglante victoire remportée sur les Blancs, en 1301, par le marquis Marcello Malespina, dans les campagnes de Picène. Après cette défaite, Dante fut exilé.

CHANT XXV.

(1) Capanée.

(2) Les cinq brigands de Florence sont Agnello Brunelleschi, Buoso des Abati, Puccio Sciancato, Cianfa et Francesco Guercio Cavalcante. Les parents et les amis de ce dernier, voulant venger sa mort, massacrèrent presque tous les habitants de Gaville, bourg de Val d'Arno.

CHANT XXVI.

(1) *Quumque pergerent, et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.*

Ascendit autem inde in Bethel : quumque ascenderet per viam, pueri parvi egressi sunt de civitate, et illudebant ei, dicentes : « Ascende, calve ; ascende, calve. »

Qui, quum respexisset, vidit eos, et maledixit eis in nomine Domini, egressique sunt duo ursi de saltu, et laceraverunt ex eis quadraginta duos pueros. *Reg.* lib. IV, cap. II, v. 11, 23, 24.

(2) Ulysse et Diomède expient leurs ruses dans une flamme à deux cimes, semblable à celle qui s'éleva du bûcher d'Étéocle et Polynice.

.... Tremuere rogi, et novus advena busto.
Pellitur : exundant diviso vertice flammæ.
STAT. *Theb.* XII, v. 450 *et seq.*

Le magnifique récit d'Ulysse contient une prophétie évidente de la grande découverte de l'Amérique.

CHANT XXVII.

(1) Le pécheur qui fait entendre sa voix du sein de la flamme, comme Pérille des entrailles de son taureau, est le comte Guido de Montefeltro. Interrogé sur le sort de la Romagne, Dante lui répond : que lorsqu'il a quitté la terre, Cervic et Ravenne étaient gouvernées

par Guido Novello da Polenta, qui portait parti d'or et d'azur à l'aigle parti de gueules et d'argent. — Forli, qui résista longtemps à Martin IV, obéissait aux Ordelaffi, qui portaient coupé d'or, fascé d'or et de sinople de six pièces, au lion rampant de sinople. — Rimini gémissait sous la tyrannie de Malatesta et de Malatestino son fils, seigneur du château de Verrucchio, qui fit périr Montagna de Parcitati, chef des gibelins. — Faënza et Imola, la première située près du fleuve Lamone, l'autre sur les bords du Santerno, étaient sous la domination de Mainardo Pagani, tantôt guelfe, tantôt gibelin, selon les circonstances. Les Pagani portaient d'argent au lion d'azur. — Enfin Césène, baignée par le Savio, flottait entre la liberté et l'esclavage.

Montefeltro, revêtu dans sa vieillesse du froc de Saint François, s'était mis bravement à faire pénitence de ses péchés, lorsque Boniface VIII vint le tirer du fond de sa cellule pour profiter de sa vieille expérience, de même que Constantin, d'après je ne sais quelle légende, alla trouver, dit-on, le pape Sylvestre dans une grotte du mont Socrate, pour être guéri de la lèpre. Boniface, se conformant aux conseils du vieux guerrier, exigea des Colonna que Préneste lui fût livrée, et sans tenir aucune de ses promesses, fit raser cette ville, sévissant contre les chrétiens innocents, comme il aurait pu le faire contre les traîtres qui abandonnèrent aux Turcs Saint-Jean d'Acre, ou contre les Juifs qui prêtaient leur argent au soudan.

(2) Voici comment Voltaire comprend Dante et les sublimes conceptions du moyen âge. VOLT., *Dict. Phil.*, v. 4, tom. L, éd. de 1785.

Voici le fait. Quand j'étais sur la terre
Vers Rimini, je fis longtemps la guerre,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom;
Mais quand mon chef *eut porté poil grison*,
Temps de retraite, où convient la sagesse,
Le repentir vint ronger ma vieillesse
Et j'eus recours à la confession.
O repentir tardif et peu durable!
Le *bon* saint-père en ce temps guerroyait
Non le Soudan, ni le Turc *intraitable*,
Mais les chrétiens, qu'en vrai Turc il pillait
. . . .
Lors devers moi saint François descendit,
Comptant au ciel amener ma *bonne* âme;
Mais Belzébuth *vint en poste*, et lui dit :
« Monsieur d'Assise, arrêtez : je réclame
Le conseiller du saint-père, il est mien.
Bon saint François, que chacun ait le sien. »
Lors, tout penaud, le bonhomme d'Assise
M'abandonnait au grand diable d'enfer;
Je lui criai : « Monsieur de Lucifer, etc., etc. »

Après quoi le philosophe s'écrie : « Tout cela est-il dans le style comique? Non. Tout est-il dans le genre héroïque? Non. Dans quel goût est donc ce poëme? Dans un goût bizarre. »

O monsieur de Voltaire, vous avez bien raison!

CHANT XXVIII.

(1) Frère Dolcino était un réformateur de Novare, qui, en 1305,— n'en déplaise aux saint-simoniens et aux communistes, — prêchait la communauté des biens et des femmes. Traqué dans les montagnes avec trois mille sectateurs, il fut pris et brûlé vif, après avoir vu expirer dans les tourments une jeune et belle religieuse, nommée sœur Marguerite, qui l'aimait jusqu'à l'adoration.

(2) Pierre de Medicina sema la division et la discorde dans toute la Romagne. Il prie le poëte d'avertir Guido del Cassero et Angiolello di Cagnano, gentilshommes de Fano, de se tenir en garde contre la trahison de Malatesta de Rimini, qui les fit en effet jeter à la mer. — Focara est une montagne près de Cattolica, de laquelle s'élèvent des vents très-impétueux.

(3) Curion, exilé de Rome, conseilla à César de passer le Rubicon.

Tolle moras, nocuit semper differre paratis.
Luc. *Phars.* l. VIII.

(4) Buondelmonte des Buondelmonti, après avoir promis d'épouser une fille de la maison des Amidei, manqua brusquement à sa parole et épousa une Donati. Les Uberti et les Lamberti s'étant réunis aux Amidei pour tirer vengeance de l'insulte, Mosca proposa de tuer surle-champ Buondelmonte, et lui porta le premier coup de poignard.

(5) Bertrand de Born, seigneur de Hautfort, célèbre ménestrel et gouverneur de Jean sans Terre, fils de Henri II, excita le jeune prince à se révolter contre son père. Il nous reste une complainte de Bertrand sur la mort du *jeune roi*.

Achitophel arma Absalom contre David.

Nuntiatum est autem David quod et Achitophel esset in conjuratione cum Absalom, dixitque David : « Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel. » *Reg.* lib. II, cap. XV, v. 31.

CHANT XXIX.

(1) Geri del Bello, parent de Dante du côté maternel, tué par un Sachetti, fut vengé trente ans après sa mort.

(2) Après la peste d'Égine, Jupiter, à la prière d'Éaque, transforma les fourmis en hommes. Le nouveau peuple fut appelé Myrmidon, de μύρμηξ, fourmi.

(3) Griffolino d'Arezzo fut brûlé comme sorcier par l'évêque de Sienne.

(4) Capocchio de Sienne étudia avec Dante la physique et l'histoire naturelle, et fit de grands progrès dans les sciences. Capocchio raille ici le luxe effréné de plusieurs jeunes fous de Sienne, le Stricca, Caccia d'Asciano et Nicolo des Salimbeni, qui, le premier, fit un usage immodéré des épices.

CHANT XXX.

(1) Giovanni Schicchi, de la famille des Cavalcanti, s'étant couché à la place de Buoso Donati déjà mort, dicta sous son nom un testa-

ment au préjudice des héritiers légitimes. Cette fraude lui valut une cavale de grand prix.

(2) Entre la femme de Putiphar et le Grec Sinon est maître Adam de Brescia, qui falsifia les florins d'or de Florence, à l'instigation des comtes de Romena, Gui Alexandre et Aguinolfe.

Fonte Branda est une fontaine de Sienne, près de la porte de ce nom.

CHANT XXXI.

(1) On raconte, qu'après la défaite de Roncevaux, on entendit le cor de Roland à huit lieues à la ronde.

(2) Montereggione est un château fort flanqué de tours entre Stragia et Sienne.

(3) Excepté les commentateurs!

(4) Dante, suivant son système, réunit ici les géants des deux traditions, Nemrod, Éphialte, Briarée, Antée, etc.

Gigantes autem erant super terram in diebus illis.

Genes. cap. VI, v. 4.

CHANT XXXII.

(1) Alexandre et Napoléon, fils d'Alberto des Alberti, seigneur de Falterona, s'entr'égorgèrent après la mort de leur père. — Focaccia des Cancellieri, de Pistoie, coupa la main de son cousin et assassina son oncle. — Mordrec, fils d'Artus, s'étant embusqué pour tuer son père, fut prévenu par lui, et eut la poitrine tellement percée d'un coup de lance que, disent les chroniqueurs, un rayon de soleil passa au travers de son corps. — Sassol Mascheroni, de Florence, tua son neveu pour s'emparer de ses biens. — Camicione des Pazzi assassina lâchement Ubertino son parent. — Enfin Carlino des Pazzi livra aux Noirs le château du Piano de Trevigne.

(2) Le dernier gouffre de l'Enfer est divisé en quatre parties. La *Caina* prend son nom de Caïn, qui trahit son frère; l'*Antenora*, d'Anténor, qui trahit sa patrie; la *Tolomea*, de Ptolémée, qui trahit son hôte, et la *Giudecca*, de Judas, qui trahit son Dieu.

(3) Bocca des Abati, par trahison, fit perdre aux guelfes la bataille de Monte Aperto.

(4) Buoso de Duera, de Crémone, Becchiera de Padoue, abbé de Vallombrosa, Giovanni del Soldaniero, Tebaldello de Manfredi, de Faënza, et Ganelon de Mayence, sont tous également punis dans ce cercle pour leurs trahisons.

(5) Tydée ayant tué son ennemi Ménalippe, qui l'avait blessé à Thèbes, dévora son crâne par rage. STAT. *Theb.* lib. VII.

CHANT XXXIII.

(1) Ugolino, de la famille des comtes de la Gherardesca, après avoir chassé Nino Visconti, devint à sa place seigneur de Pise. Mais l'archevêque Roger des Ubaldini, jaloux de sa puissance, ameuta le peuple contre lui, et, portant la croix à la tête des Gualandi, des Sismondi et des Lanfranchi, le fit arrêter, enfermer dans la tour de la

place degli Anziani avec ses deux fils et deux petits-fils. Quelque temps après, les clefs de la prison furent jetées dans l'Arno, et les cinq malheureux périrent de faim. VILLANI, liv. VII, chap. CXX, CXXVII.

(2) Albéric de Manfredi, de l'ordre des frères Godenti, dans un banquet donné à ses parents pour se réconcilier avec eux, les fit tous assassiner au moment où les fruits furent apportés sur la table.

(3) Ptolémée avait trahi Pompée.

(4) Branca d'Oria, de Gênes, tua Michel Zanche, son beau-père.

CHANT XXXIV.

(1) *Les étendards du roi de l'enfer se montrent.* — Nous avons laissé les citations latines telles qu'elles sont dans le texte, nous gardant bien de les traduire. Dante avait ses raisons pour rapporter textuellement dans ses vers les passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et les hymnes de l'Église, malgré les difficultés du mètre et de la rime. Il est défendu aux catholiques de traduire la Bible dans les langues modernes sans l'autorisation du souverain pontife; l'Église seule ayant le droit d'interpréter les Écritures.

(2) Brutus et Cassius sont punis au fond de l'enfer, comme traîtres et régicides.

LE PURGATOIRE.

CHANT PREMIER.

(1) Marcus Porcius Caton avait cédé sa femme à son ami Quintus Hortensius, qui désirait en avoir des enfants. Après la mort d'Hortensius, Marcia supplia Caton de la reprendre avec de si vives prières qu'il ne put y résister.

CHANT II.

(1) *Lorsque Israël sortit de l'Égypte*, etc. *Psalm.* CXIII.

(2) Un ange, conduisant sa barque par la seule force de ses ailes, venait recueillir à Ostie les âmes des élus. Le pardon de Dieu était descendu sur un plus grand nombre de fidèles, depuis le premier jubilé, institué par Boniface VIII, au mois de décembre de l'année 1300. Casella, célèbre musicien de Florence, ami de Dante, avait profité de ce temps d'indulgences.

(3) *L'amour qui parle à mon esprit*, etc. Nous avons respecté religieusement les trois premiers vers des trois chansons que Dante se plaît à citer lui-même textuellement dans son poëme. Elles étaient alors dans la bouche de tout le monde, et sont encore aujourd'hui trois des plus beaux joyaux de notre poésie lyrique.

CHANT III.

(1) A l'entrée de la grotte du Pausilippe, on lit sur quatre pierres,

à la place où furent jadis les cendres de Virgile, et où ne s'élève plus qu'un laurier solitaire pour abriter de son ombre un tombeau vide, le distique suivant :

Mantua me genuit : Calabri rapuere : tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

(2) Lerici et Turbia sont deux bourgs de l'État de Gênes; le terrain qui les sépare est hérissé de montagnes.

(3) Manfredi, roi de Naples, de la maison de Souabe, un des plus beaux types du moyen âge, mourut dans la bataille de Cepperano, en défendant, la lance au poing, son royaume contre Charles d'Anjou. Il fut trouvé nu au milieu du camp, le front balafré d'une horrible blessure. Un paysan l'ayant reconnu, le mit au travers de son âne, et s'en allait en criant : *Chi accatta Manfredi ?* « Qui veut acheter le roi Manfred ? » Alors le vainqueur ordonna à ses soldats de jeter chacun une pierre et une malédiction sur le corps de l'hérétique, et bientôt une espèce de montagne, triste et lugubre monument, s'éleva sur le cadavre qu'on voulait priver de sépulture. Mais Clément IV envoya l'évêque de Cosenza pour enlever au proscrit son monceau de pierres, et on le fit jeter aux corbeaux hors du royaume. L'âme de Manfred se recommande aux prières de sa fille Constance, mère de Frédéric, roi de Sicile, et de Jacques, roi d'Aragon.

CHANT IV.

(1) Sanleo, ville du duché d'Urbin; Noli, ville et port entre Final et Savone; Bismantua, montagne escarpée du territoire de Reggio en Lombardie.

(2) Belacqua, excellent joueur de cithare, et facteur très-estimé d'instruments de musique, au reste goguenard et paresseux comme un artiste.

CHANT V.

(1) Jacopo del Cassero de Fano fut assassiné par ordre d'Azzone III d'Este, marquis de Ferrare, près d'Oriago, village du Padouan. — Le pays situé entre la Romagne et le royaume de Charles était la Marche d'Ancône.

(2) Buonconte, fils de Guido de Montefeltro, mourut à Campaldino en combattant contre les guelfes.

(3) La Pia des Tolomei, femme de messire Nello della Pietra, soupçonnée par son mari, fut enfermée dans un château des Maremmes, où elle se consuma d'une mort lente et terrible, au milieu de cet air pestiféré.

CHANT VI.

(1) La zara était un jeu de hasard qui se jouait, dit-on, avec trois dés.

(2) Benincasa d'Arezzo fut tué sur son siége, en plein tribunal, par Ghino di Tacco, qui vengea ainsi la mort de son frère et de son neveu, exécutés par un arrêt rendu par le juge arétin. — Cione des Tarlati, en poursuivant la famille des Bostoli, fut entraîné par son

cheval dans l'Arno. — Federigo Novello, fils du comte Guido de Battifolle, fut tué par un Bostoli, surnommé le Fornajuolo. — Farinata des Scoringiani, de Pise, ayant été tué par ses ennemis, son père Marzucco supporta ce malheur avec une admirable force d'âme, et pardonna aux meurtriers. — Le comte Orso fut tué par son oncle Alberto de Mangona. — Pierre de La Brosse, baron et secrétaire de Philippe le Bel, tombé en disgrâce de la reine, qui était de la maison de Brabant, et accusé par elle d'avoir voulu attenter à son honneur, fut pendu par ordre du roi.

(3) Sordello, célèbre troubadour de Mantoue, écrivait en langue provençale.

(4) Familles gibelines de Vérone et d'Orviéto. — Santa Fiora, comté près de Sienne.

CHANT VII.

(1) Le poëte voit, assis à l'ombre dans une vallée, Rodolphe, empereur d'Autriche, père d'Albert, dont il est question dans le chant précédent; Ottocare, roi de Bohême, père de Wenceslas; Henri III, roi de Navarre; Philippe III, le Camus, roi de France, mort de honte et de douleur à Perpignan, après avoir fui devant Roger d'Oria; celui-ci était le père, celui-là le beau-père de Philippe le Bel; Charles I[er], roi de Sicile, comte de Provence; Pierre III, roi d'Aragon, et le jeune Pierre, son quatrième fils, frère de Jacques et de Frédéric; Henri d'Angleterre, fils de Richard; et enfin Guillaume, marquis de Montferrat, tué par les habitants d'Alexandrie. — Constance, femme de Pierre d'Aragon, doit être, suivant le poëte, plus fière de son mari que Béatrix et Marguerite, qui épousèrent, la première saint Louis, et l'autre Charles d'Anjou.

CHANT VIII.

(1) *Te lucis ante terminum, rerum Creator optime*, etc. Avant la fin du jour, etc., hymne de saint Ambroise.

(2) Nino Visconti, de Pise, juge de Gallure, en Sardaigne. — Sa femme, Béatrix d'Este, avait épousé en secondes noces Galéas Visconti de Milan.

(3) Corrado Malaspina, seigneur de la Lunigiane, père de Marcello Malaspina, qui accorda à Dante une généreuse hospitalité pendant son exil.

CHANT IX.

(1) César pilla le trésor public, malgré l'opposition de Métellus.

Tunc rupes Tarpei sonat, magnoque reclusas
Testatur stridore fores.

LUCAIN, *Pharsale*, liv. III, v. 155 et suiv.

(2) *Nous vous louons, ô Dieu!* etc., cantique de saint Ambroise et de saint Augustin.

CHANT X.

(1) *Ecce ancilla Dei, fiat mihi secundum verbum tuum;* voici la servante de Dieu, etc.

(2) L'admirable légende gravée par la main de Dieu sur le rocher du Purgatoire, prétend que l'empereur Trajan fut arrêté au milieu de son triomphe par une veuve à qui l'on venait de tuer son unique enfant. Trajan ayant fait chercher le meurtrier, il se trouva que c'était son propre fils. Alors l'empereur demanda à la veuve si elle exigeait la mort du coupable, ou si elle voulait l'accepter pour fils à la place de celui qu'elle avait perdu. La veuve se décida pour ce dernier parti.

Jean le Diacre ajoute que saint Grégoire, touché de ce trait de justice, pria Dieu de faire revenir au monde l'âme de Trajan, et obtint qu'elle fût sauvée. Saint Thomas d'Aquin, qui ne révoque pas un instant en doute la légende, a tâché d'en donner une explication théologique.

CHANT XI.

(1) Humbert, comte de Santa Fiora, tué par les Siennois à Campagnatico, à cause de son arrogance.

(2) Oderisi de Gubbio, dans le duché d'Urbin, peintre enlumineur. — Franco de Bologne, maître en miniature. — De même que Giotto avait surpassé Cimabué dans la peinture, Guido Cavalcanti s'était montré plus grand écrivain que Guido Guinicelli, et Dante sentait trop bien qu'il les ferait oublier tous les deux.

(3) Provenzano Salvani, illustre citoyen de Sienne, ayant appris qu'un de ses amis était prisonnier de Charles d'Anjou, et qu'on exigeait pour lui rendre la liberté dix mille florins d'or, se mit à genoux au milieu de la place de Sienne, et attendit dans cette humble posture que le peuple, mû par ses prières, jetât sur un tapis, pièce par pièce, la rançon entière de son ami. Un frisson mortel avait dû courir dans les veines de l'orgueilleux gentilhomme, réduit à mendier pour une si noble cause. Cette amère réflexion se présentait naturellement à l'âme fière et blessée du proscrit gibelin.

CHANT XII.

(1) Les sujets sculptés sur le pavé pour servir d'enseignement aux orgueilleux sont tirés également des deux traditions sacrée et profane. On y voit les géants. Niobé, Saül, Arachné, Roboam, fils de Salomon; Alcméon, qui tua sa mère Ériphile pour venger son père Amphiaraüs, que la malheureuse avait trahi pour un collier; Sennachérib, roi des Assyriens, assassiné par ses fils dans un temple; Thomyris, reine des Scythes, qui, non contente d'avoir tué Cyrus, lui coupa la tête et la jeta dans un tonneau de sang, etc.

(2) L'église de San Miniato domine Florence, appelée par ironie la ville bien gouvernée, près du pont de Rubaconte. Dante fait allusion à deux faits qui montrent à quel point les officiers publics avaient dégénéré. Messire Durante des Chermontesi avait falsifié la mesure de sel, en retirant une douve (*doga*) du boisseau; messire Monfiorito de Coderta, podestat de Florence, ayant été arrêté pour nombre d'escroqueries, Nicolas Acciajuoli, d'accord avec Baldo d'Aguglione, envoya chercher le registre de la chambre communale, le *quaderno*, et en déchira un feuillet pour détruire la preuve de leur complicité.

(3) *Heureux les pauvres d'esprit!* SAINT MATTHIEU, chap. V.

CHANT XIII.

(1) *Ils n'ont pas de vin.* Év. de Saint Jean, chap. ii.

(2) Sapia, noble Siennoise, exilée à Colle, se réjouit du malheur de ses concitoyens. Le vers italien contient un jeu de mots sur le nom de Sapia. Les prières de Pierre Pettignano, ermite florentin, avaient sauvé cette femme.

(3) Les Siennois se croyaient déjà une grande puissance maritime pour avoir acquis le port de Talamone dans la Méditerranée; mais ces amiraux imaginaires en furent pour leurs frais, comme dans les fouilles qu'ils avaient faites, peu d'années auparavant, pour découvrir je ne sais quelle rivière souterraine appelée la Diana.

CHANT XIV.

(1) Depuis l'Apennin, où la rivière de l'Arno prend sa source, jusqu'à la mer, où elle se dégorge, elle rencontre les habitants du Casentino, ignobles et avides comme des pourceaux; les Arétins, impuissants et hargneux comme des chiens; les Florentins, avares et insatiables comme des loups; les Pisans, astucieux et rusés comme des renards.

(2) Les esprits qui arrêtent le poëte sont Guido del Duca, de Bertinoro, et Rinieri des Calboli, de Forli. Le neveu de ce dernier, messire Fulcieri des Calboli, fit emprisonner les chefs des Blancs en 1302, et porta la désolation dans la ville. Guido regrette, dans un mouvement plein de tristesse, plusieurs citoyens illustres qui ne laissaient pas un héritier de leur valeur. — Mainardo Pagani, à cause de ses forfaits, était surnommé le Diable.

CHANT XV.

(1) *Heureux les miséricordieux!* etc.

Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. — Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. Saint Matthieu, chap. v.

(2) Dante voit dans son extase des exemples de résignation et de douceur. D'abord la Vierge retrouvant son Fils dans le temple au milieu des docteurs.

Quid fecisti nobis, ego et pater tuus dolentes quærebamus te. Év. de Saint Luc, chap. ii.

Ensuite, Pisistrate répondant avec calme à sa femme, qui criait vengeance contre un jeune homme, parce qu'il s'était permis d'embrasser sa fille sur une place d'Athènes. Valère Maxime, liv. V, chap. i.

Enfin, saint Étienne, priant Dieu de pardonner aux hommes qui le lapidaient. *Actes des Apôtres*, vii.

CHANT XVI.

(1) Marco de Lombard, noble Vénitien ami de Dante.

(2) Il est dit dans le *Lévitique*, chap. xi, que les animaux qui n'ont pas l'ongle fendu sont impurs, et il est défendu au peuple de se nour-

rir de leur chair. Le pasteur allégorique dont il est question ici n'a pas l'ongle fendu ; il s'attribue à tort les deux pouvoirs temporel et spirituel.

(3) Ces trois vieillards sont Corrado da Palazzo, de Brescia, Gherardo da Cammino, de Trévise, et Guido da Castello, de Reggio en Lombardie.

(4) La tribu de Lévi, destinée au sacerdoce, fut exclue de l'héritage de la terre de Chanaan.

CHANT XVII.

(1) Le poëte aperçoit dans son rêve, Progné, changée en rossignol, suivant Strabon, après avoir assouvi sa cruelle vengeance, en faisant manger à Térée son propre fils; — Aman cloué sur la croix; — et enfin Lavinie désespérée du suicide de sa mère.

(2) *Heureux les pacifiques!* etc.

Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Saint Matthieu, ch. v.

CHANT XVIII.

(1) L'Ismène et l'Asope sont deux fleuves de la Béotie, aux bords desquels couraient les Thébains en invoquant Bacchus.

(2) Don Alberto, ou don Gherardo, — les érudits ne sont pas d'accord sur le nom, — ancien abbé de Saint-Zénon à Vérone, plaint sa malheureuse abbaye tombée aux mains d'un bâtard d'Albert de la Scala.

CHANT XIX.

(1) *Heureux ceux qui pleurent!* etc.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. Saint Matthieu, chap. v.

(2) *Mon âme s'est attachée à la terre*, etc. *Psaume* cxviii.

(3) *Sache que je fus un successeur de Pierre.* Ce pape est Ottobuono des Fieschi, Adrien V. Sa nièce, Alagia, était la femme de Marcello Malaspina.

(4) Nous serons tous égaux dans la vie éternelle. Il n'y aura ni *époux ni épouse*, etc.

Erratis, nescientes Scripturas, neque virtutem Dei. In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo. Saint Matthieu, chap. xxii.

CHANT XX.

(1) *Hujus insigne est christianæ benegnitatis exemplum, quod quum ejus civis egens tres filias jam nubiles in matrimonio collocare non posset, eorumque pudicitiam prostituere cogitaret, re cognita, Nicolaus noctu per fenestram tantum pecuniæ in ejus domum injecit, quantum unius virginis doti satis esset, quod quum iterum et tertio fecisset tres illæ virgines honestis viris in matrimonium datæ sunt.* Joannes Diaconus. Vie de saint Nicolas, évêque de Myre.

(2) Il n'y a rien de plus réjouissant que de voir les efforts des commentateurs qui ont voulu se rendre agréables aux rois de France-

quand il y avait des rois de France, en combattant la tradition suivie par Dante sur l'origine de Hugues Capet.

(3) Pygmalion tua Sychée par avarice; Midas fut puni par l'accomplissement de son vœu; tout ce qu'il touchait se changeait en or. Achan fut lapidé pour s'être emparé d'une partie du butin de Jéricho. Saphira et Ananias, malgré leur vœu de pauvreté, gardèrent une partie de leur bien. Héliodore, envoyé par Séleucus, roi de Syrie, pour enlever les trésors de Jérusalem, fut foulé aux pieds d'un cheval qui parut tout à coup devant lui. Polymnestor tua Polydore pour s'emparer de ses richesses. Enfin Marcus Crassus fut tué en guerre par les Parthes, qui lui coupèrent la tête et la plongèrent dans un vase d'or fondu.

Aurum sitisti, aurum bibe. PLUTARQUE. — APPIEN.

(4) *Gloire à Dieu dans le ciel*, etc., hymne angélique pour la naissance de Jésus-Christ.

CHANT XXI.

(1) Stace, poëte napolitain, auteur de la Thébaïde et l'Achilléide.— Qu'il nous soit permis de revendiquer ici un de nos compatriotes.

Exere semirutos subito de pulvere vultus
Parthenope, crinemque afflato monte sepulti
Pone super tumulos, et magni funus alumni.

STAT. *Silvar.* lib. V, silv. III, v. 104, 5, 6.

CHANT XXII.

(1) *Heureux ceux qui ont soif!* etc.
Beati qui sitiunt et esuriunt justitiam. SAINT MATTHIEU, chap. V.

CHANT XXIII.

(1) *Seigneur, tu ouvriras mes lèvres*, etc.
Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam. — *Psaume* II, v. 17.

(2) Erésichton, fils de Triopius, de Thessalie, était affligé d'une faim si horrible, que, pour la satisfaire, il vendit plusieurs fois sa fille Métra, et finit par dévorer ses propres membres. — Marie, fille d'Eléazar, mangea son fils pendant le siége de Jérusalem. JOSEPH, *De bello Judaico*, lib. VII, cap. XV.

(3) Forèse, frère de Corso Donati et de Piccarda, doit aux prières de Nella, sa femme, de se trouver au Purgatoire. — La Barbagia est une montagne de la Sardaigne, qu'on pouvait regarder, au temps de Dante, comme un repaire de prostituées.

CHANT XXIV.

(1) Buonagiunta des Orbisani, illustre rimeur de Lucques. Il prédit à Dante qu'un jour il sera amoureux d'une belle Lucquoise appelée Gentucca.

(2) Le pape Martin IV, de Tours, noyait dans du vin blanc de Tos-

cane, *vernaccia*, les anguilles du lac de Bolsena ; ce qui lui avait acquis la réputation du premier gastronome de son temps.

(3) Ubaldino des Ubaldini, de la Pila, Bonifazio des Fieschi, de Lavagna, et enfin le marquis des Rigogliosi de Forli, étaient célèbres pour leur ivrognerie. Ce dernier avait inventé la fameuse réponse qui a depuis servi à tous les ivrognes : « Pourquoi buvez-vous donc toujours ? » lui demandait-on en le blâmant. « C'est parce que je suis toujours altéré. » Il n'y a rien en effet qui altère tant que de boire.

(4) *Femmes, qui avez l'intelligence de l'amour*, etc. DANTE, *Vita nuova*.

(5) Jacopo de Lentino, poëte connu plus vulgairement sous le nom du Notaire. — Guittone d'Arezzo, rimeur trop loué, peut-être, par ses contemporains. Il est traité avec une certaine sévérité dans *la Divine Comédie ;* c'est que, lorsqu'on est Dante, on n'est pas toujours disposé à tolérer la réputation que les gens médiocres font aux hommes tels que Guittone.

(6) Corso Donati, chef des Noirs, poursuivi par la populace ameutée, tomba de cheval, son pied se trouva engagé dans l'étrier, et il fut ainsi traîné par les rues de Florence jusqu'à ce que ses ennemis, l'ayant atteint, le mirent en pièces.

(7) Les châtiments infligés par intempérance, tirés, comme toujours, de la fable et de l'histoire, se rapportent aux Centaures qui s'enivrèrent aux noces de Pirithoüs, et aux Israélites qui se montrèrent trop avides de boire près de la source d'Arad ; les uns furent battus par Thésée, les autres furent chassés par Gédéon. *Livre des Juges*, chap. VII.

Le chant se termine par une exhortation à la sobriété, qui rappelle ces paroles de l'Évangile de saint Matthieu :

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.

CHANT XXV.

(1) La vie de Méléagre, par une loi fatale, se consumait à mesure que brûlait un tison. Ce fut Althée, la mère de Méléagre, qui, par vengeance, jeta au feu le tison duquel dépendait l'existence de son fils. OVIDE, *Métamorphoses*, liv. VIII.

(2) *O Dieu d'une haute clémence !* etc., hymne que l'on chante aux matines du samedi.

(3) *Je ne connais pas d'homme*, etc,

Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ! SAINT LUC, ch. I.

CHANT XXVI.

(1) Guido Guinicelli, rimeur de Bologne. — Dante, en le voyant, se sent entraîné vers lui comme Thoas et Euménius vers Hypsipyle, leur mère, au moment où Lycurgue, roi de Némée, allait la faire mourir.

(2) Arnault Daniel, célèbre troubadour provençal, auteur du roman de *Lancelot du Lac*. Dante combat l'opinion du vulgaire, qui lui préférait de son temps Giraud de Borneuil, jongleur de Limoges. La réponse d'Arnault est en vers provençaux.

CHANT XXVII.

(1) *Heureux ceux qui ont un cœur pur*, etc.
Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. SAINT MATTHIEU.
(2) *Venez, ô bienheureux de mon Père*, etc.
Venite, benedicti Patris mei, accipite regnum quod paratum est vobis. SAINT MATTHIEU, chap. XXV.

CHANT XXVIII.

(1) *Seigneur, vous m'avez réjoui*, etc.
Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exsultabo. Psaume XCI, v. 5.

CHANT XXIX.

(1) *Heureux sont ceux dont les péchés sont cachés!* etc. *Psaume* XXXI.

CHANT XXX.

(1) *O épouse, viens du Liban!* etc. *Cantique des cantiques*, ch. IV.
(2) *Béni sois-tu, qui arrives*, chantent les anges, *à la voix d'un si grand vieillard;* et ils reprennent : *Jetez des lis à pleines mains*. Fidèle à son système de citations textuelles, le poëte, pour rimer à *venis*, traduit en latin la moitié d'un vers, et emprunte un hémistiche à Virgile.
(3) *Seigneur, j'ai esperé en toi*, etc.
In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.
Nec conclusisti me in manibus inimici; statuisti in loco pedes meos.
Psaume XXX.

CHANT XXXI.

(1) *Tu m'arroseras*, etc.
Asperges me hysopo et mundabor.

CHANT XXXIII.

(1) *Dieu, les nations sont venues*, etc.
Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum, posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam.
Psaume LXXVIII.

(2) *Encore un peu de temps et vous me verrez*, etc.
Modicum et jam non videbitis me, et iterum modicum, et videbitis me, quia vado ad Patrem. SAINT JEAN, chap. XVI.
(3) Par une de ces superstitions si communes au peuple, on croyait à Florence que si le meurtrier parvenait à manger une soupe sur le cadavre de sa victime, dans les neuf jours qui suivaient le crime, il ne pouvait plus être atteint par la vengeance des hommes.
(4) Dante imite ici le tour mystérieux et prophétique de l'Apoca-

lypse. Les chiffres *cinq cents*, *cinq* et *dix* donnent trois lettres formant la parole DUX.

(5) Les eaux de l'*Elsa*, petit fleuve de la Toscane, couvrent d'une couche terreuse, dure et épaisse, les objets qu'on y plonge. Pyrame, à sa mort, ensanglanta le fruit du mûrier qui de blanc devint noir. — On voit que Béatrix enveloppe sa pensée sous le voile des images, pour mettre à l'épreuve l'intelligence de son bien-aimé, pétrifiée, pour ainsi dire, par l'erreur, et noircie par le péché.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

(1) Toute l'atrocité du supplice de Marsyas disparaît dans le vers sublime du poëte. Au lieu de l'horreur et du dégoût dont on serait saisi à l'image du satyre écorché, montrant ses muscles roidis, ses entrailles à nu, ses chairs saignantes, on se sent pris d'admiration pour le Dieu tout-puissant qui tire de son enveloppe l'âme du profane, comme une lame de son fourreau.

CHANT III.

(1) Constance, fille de Roger, roi de Pouille et de Sicile, fut arrachée à un couvent de Palerme pour être mariée à Henri VI, fils de Frédéric Barberousse.

CHANT V.

(1) Dante, suivant son système, couvre du même blâme les vœux impies de Jephté et d'Agamemnon.

CHANT VI.

(1) Il y a dans ce chant un admirable résumé de l'histoire de l'empire romain.

Constantin avait transporté l'aigle impériale de Rome à Byzance, du couchant au levant, tandis que l'oiseau de Dieu, comme le poëte l'appelle, avait suivi Énée de Troie en Italie, de l'orient à l'occident.

(2) Charles II, fils du premier Charles d'Anjou.

(3) Voici la légende de Romée, merveilleuse fleur de l'imagination gothique, telle que la racontent les chroniques du moyen âge. Un jour que Raymond Bérenger, comte de Toulouse et de Provence, était fort pensif et fort soucieux, ne sachant que faire pour payer ses dettes, on amena devant lui un pauvre pèlerin, revenant de la Galice, qui s'engagea, si on lui confiait l'administration de tous les biens du comte, à le tirer promptement d'embarras. Étonné de l'assurance que

montrait l'inconnu, le vieux comte se borna à lui demander son nom : à quoi l'étranger ne voulut répondre autre chose, sinon qu'il s'appelait Romée, c'est-à-dire un pèlerin qui s'en allait à Rome pour remplir un vœu ; mais il ajouta que, si monseigneur voulait lui accorder sa confiance, non-seulement il payerait ses dettes, et doublerait sa fortune, mais il se chargerait aussi de marier dignement ses filles. Cette dernière offre décida tout à fait Bérenger, car il avait quatre demoiselles à marier, et ses libéralités envers les troubadours, ménestrels et jongleurs, qui affluaient journellement à sa cour, ne lui avaient pas laissé de quoi en doter convenablement une seule. Un mois après l'installation de Romée, les dettes du comte étaient payées, et ses affaires, sans qu'on eût rien retranché de ses dépenses et de ses largesses habituelles, étaient dans l'état le plus florissant. Alors le bon pèlerin annonça à son maître qu'il était temps de marier sa fille aînée, Marguerite, et lui fit entendre pareillement qu'il se disposât à lui assigner pour dot tout ce qu'il lui restait de fortune. Le vieux comte se récria vivement sur la proposition de son connétable, et lui demanda qu'est-ce qu'il donnerait à ses trois autres filles, si tous ses biens étaient absorbés par le mariage de la première. Mais le pèlerin répondit en souriant :

« Mon cher seigneur, lorsque vous saurez quel mari je lui destine, vous comprendrez aisément qu'on sera trop heureux d'épouser les autres sans dot. »

Au bout de quelque temps, Marguerite de Provence était la femme de saint Louis.

Les prédictions de Romée ne tardèrent pas à se réaliser. La seconde fille de Bérenger fut mariée à Édouard, roi d'Angleterre ; la troisième à Richard, roi des Romains, et la quatrième à Charles d'Anjou, roi de Pouille et de Sicile. Le pèlerin avait tenu sa parole : les quatre filles du comte étaient reines.

On devine bien quelle devait être la récompense de tels services. Bérenger, prêtant l'oreille aux suggestions de ses courtisans, et oubliant tout ce qu'il devait à son zélé serviteur, osa lui demander les comptes de sa gestion. Les envieux espéraient que le connétable, confiant dans sa droiture, avait négligé de marquer ses dépenses. Mais Romée, sans se montrer nullement étonné d'un si lâche soupçon, comme si depuis longtemps il s'était attendu à recueillir ce fruit de ses bienfaits et de sa loyauté, présenta joyeusement ses registres, et prouva à son maître que durant les années de son administration il avait décuplé sa fortune. Cela fait, d'un air calme et grave, et comme le vieux comte se confondait en protestations et en excuses, Romée reprit son bourdon et sa robe de pèlerin, et, quittant la Provence, malgré les larmes et les prières de son ingrat seigneur, s'en alla comme il était venu, et personne ne sut jamais de ses nouvelles.

Maintenant, malgré notre prédilection pour les légendes, nous devons ajouter, pour acquit de conscience, que la critique moderne a reconnu dans le merveilleux personnage le comte Romée de Villeneuve, baron de Vence, ministre, connétable et grand sénéchal du comte Raymond Bérenger, descendant de l'illustre famille des comtes de Barcelone, rois d'Aragon, régent de la comté de Provence, seigneur de vingt-deux villes ou bourgs, et mort en Provence en l'an de grâce 1250.

CHANT VII.

(1) *Sois loué, ô Dieu saint! Dieu des armées! toi qui illumines par ta clarté les flammes bienheureuses de ces royaumes.* Les mots Hosanna, Sabahot et Malahot sont hébreux.

CHANT VIII.

(1) *Vous dont l'intelligence fait tourner le troisième ciel*, etc. DANTE, *Convivio.*

(2) Charles Martel, roi de Hongrie, fils de Charles II, roi de la Sicile et de la Pouille. — Les héritiers légitimes du royaume de Naples étaient Charles-Robert et Rodolphe, l'un fils et l'autre gendre de Charles Martel. — Robert d'Anjou, troisième fils de Charles II, et par conséquent frère de Charles Martel, avait été envoyé comme otage en Catalogne. Il fut le premier roi de Naples appartenant à la branche cadette de la maison d'Anjou. — Dante fait allusion au massacre des Vêpres siciliennes.

CHANT IX.

(1) Cunizza, sœur d'Ezzelino da Romano, tyran de Padoue, se montre au poëte immédiatement après Clémence, fille de Charles Martel et femme de Louis X. — Cunizza prédit ici d'abord les malheurs qui devaient fondre sur les Padouans de 1314 à 1317; ensuite l'assassinat de Riccardo da Cammino, frappé par les sicaires d'Altinerio des Calzoni en jouant aux échecs. Le meurtrier était de Trévise, ville située au confluent des deux fleuves Sile et Cagnano. — Enfin l'âme bienheureuse flétrit la trahison de Gorza, évêque de Feltre, qui, après avoir accueilli plusieurs Ferrarais, les livra, pour être égorgés, à Piso de la Tosa, gouverneur de Ferrare. — Malta était une prison ecclésiastique sur le lac de Bolsena.

(2) Foulques de Marseille, un des plus célèbres poëtes provençaux, avait aimé Adalagia, belle et chaste dame, d'un amour si ardent, qu'il ne croit pas assez l'exprimer en le comparant aux transports de Didon, de Phyllis Rhodopée, d'Hercule, aux plus violentes passions de l'antiquité. Après la mort de sa dame, le pauvre ménestrel, accablé de douleur, se fit moine, lui et ses deux enfants. Sa femme, pour ne pas rester en arrière de dévotion et de repentir, alla s'enfermer dans un couvent. — Il s'élève un débat entre les biographes sur le lieu de naissance du poëte provençal, et sur l'indication topographique qu'en a laissée Dante dans ce chant. Les uns prétendent qu'il est né à Gênes, et alors le rivage ensanglanté se rapporterait au massacre des Génois fait par les Sarrasins l'année 936; les autres pensent qu'il est né à Marseille, ville située à la même longitude que Bougie, en Afrique, à un degré près, et alors il s'agirait du sang répandu par les soldats de Brutus.

(3) Rahab, courtisane de Jéricho, ayant caché dans sa maison les éclaireurs de Josué, contribua à sa victoire. Touché de cette bonne œuvre, Dieu lui fit miséricorde.

CHANT X.

(1) Les esprits radieux qui apparaissent à Dante dans le soleil sous la forme d'une couronne sont : saint Thomas d'Aquin, des comtes de Caserta, appelé le docteur Angélique; Albert le Grand, de Cologne, maître de saint Thomas; Gratien de Chiusi, savant bénédictin, auquel on doit un recueil de droit canonique, intitulé *Décret*. Pierre Lombard, dit le *maître des sentences*, et qui mourut évêque de Paris; Salomon; saint Denis l'Aréopagite, auteur de l'ouvrage intitulé : *De cœlesti hierarchia;* Paul Orosius, auteur de sept livres contre les gentils, dédiés à saint Augustin; Boèce condamné à mort par Théodoric, roi des Goths, et enterré dans l'église de Saint-Pierre, à Pavie, église appelée *Ciel d'Auro;* saint Isidore, évêque de Séville; le vénérable Bède, auteur des *Six âges du monde;* Richard, chanoine régulier de Saint-Victor, et enfin Séguier, professeur de théologie à Paris, dans la rue du Fouare, appelée ainsi de la grande consommation de paille que faisaient les écoliers, qui, n'ayant ni bancs ni chaises, se tenaient dans leurs classes assis et parqués sur des tas de paille fraîche.

CHANT XI.

(1) Le mot *Ascesi*, Assises, fait calembour en italien.
(2) *Coram patre*, en présence du père.
(3) Amyclas, pauvre pêcheur d'Égypte, tandis que tout le monde se sauvait à l'approche de l'ennemi, ouvrit tranquillement à César, qui vint frapper de nuit à sa cabane; le brave homme, n'ayant rien à craindre, demanda d'une voix assurée au terrible général :

. . . . Quisnam mea naufragus, inquit,
Tecta petit, et quem nostræ fortuna coegit
Auxilium sperare casæ?

LUCANUS, *Phars*. V.

(4) Bernard de Quintamile, premier disciple de saint François. — Sylvestre était déjà prêtre quand il se fit franciscain. — Gilles, ou Egidus, troisième disciple de saint François, fut envoyé à Tunis pour prêcher la foi chrétienne.
(5) Dante a dit, dans le chant qui précède, que les brebis s'engraissent si elles ne s'égarent pas loin du pâturage, que les religieux se sauvent s'ils ne s'écartent pas de la règle de leur ordre; la proposition conditionnelle modifie donc entièrement la proposition principale; c'est une restriction indispensable qui détermine le sens de la vérité énoncée; au figuré, c'est l'endroit où l'arbre s'ébranche, où la proposition se subdivise, etc. D'autres éditions, au lieu du verbe *correggere*, ont adopté le substantif *correggiero*, qui signifierait frère dominicain, de la courroie dont ces religieux se font une ceinture. C'est un de ces passages de peu d'importance sur lesquels s'acharnent les philologues, heureux de pouvoir se livrer bataille, retranchés derrière leurs codes. Nous connaissons des érudits dont la vie se passe à trouver une variante. — Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. — Ils ont découvert une syllabe !

CHANT XII.

(1) Armes de Castille et de Léon.
(2) Le poëte joue ici sur le mot de Félix, qui en latin veut dire heureux, et sur celui de Jeanne, qui en hébreu signifie pleine de grâces. Au moyen âge, ces horoscopes tirés des noms propres étaient très-fréquents. Ovide avait déjà dit :

Respondent rebus nomina sæpe suis.

(3) Le cardinal d'Ostie, commentateur des Décrétales. — Taddeo, célèbre médecin de Florence.
(4) Frère Ubertino da Casale et frère Matteo d'Acquasparta, tous les deux généraux de l'ordre franciscain, l'un par trop d'indulgence, et l'autre par trop de sévérité, sortirent de la règle.
(5) Saint Bonaventure de Bagnoregio, général de son ordre, évêque et cardinal, nomme, parmi les autres bienheureux qui se montrent dans cette sphère, saint Augustin, Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre d'Espagne, saint Jean Chrysostome, saint Anselme, Donatus, Raban, l'ermite Joachim, et le prophète Nathan.

CHANT XIII.

(1) La Chiana, fleuve de la Toscane, dont le cours est très-lent.
(2) Philosophes anciens qui répandirent des erreurs par leurs fausses doctrines, ainsi que Sabellius et Arius, hérétiques.

CHANT XV.

(1) *O mon sang! ô grâce surabondante de Dieu! à qui fut jamais ouverte deux fois la porte du ciel, comme à toi!*
(2) Cacciaguida, trisaïeul de Dante, eut pour frères Moronto et Eliseo, et épousa une noble dame de Ferrare, d'où vint au poëte le nom d'Alighieri; il suivit l'empereur Conrad III aux croisades, et mourut pour la foi. Cacciaguida fait une admirable peinture de l'ancienne Florence. — De Montemalo, ou Monte Mario, on aperçoit les principaux édifices de Rome, comme de l'Uccellatojo ceux de Florence. Les deux montagnes sont placées ici pour les deux villes. — Cianghella, veuve d'un noble d'Imola, vivait en véritable Messaline; Lapo Salterello était un jurisconsulte florentin, tracassier, querelleur et médisant.

CHANT XVI.

(1) Lancelot du Lac s'enhardit à embrasser Genèvre, après avoir entendu tousser sa suivante.
(2) Le trisaïeul du poëte fait à son descendant l'histoire rapide des principales familles de Florence. En 1091, — car depuis l'incarnation du Verbe jusqu'à la naissance de Cacciaguida s'étaient écoulées cinq cent cinquante-trois révolutions de la planète de Mars, et les années de Mars sont presque le double des années solaires, — en 1091, disons-nous, la capitale de la Toscane comptait à peu près quatorze

mille habitants, mais purs de tout mélange. La maison des ancêtres de Cacciaguida était dans le *Sesto* ou quartier de la porte de Saint-Pierre, c'est-à-dire au centre de l'ancienne cité, preuve d'une noble origine. Les Caligai étaient déjà chevaliers. Les Billi, qui portaient de gueules à la colonne de vair, étaient déjà illustres; et les Chermontesi, honteux que l'un de leur famille eût falsifié la mesure du sel, comme il est dit dans le chant XII du Purgatoire, occupaient déjà un rang distingué parmi les citoyens. Les Uberti et les Lamberti étaient l'ornement de Florence. La race des Adimari, téméraire contre ceux qui la fuient, et rampante devant ceux qui lui résistent, commençait à grandir. Déjà florissaient les Pulci, les Nerli, les Gangalandi, les Giandonati, et ceux della Bella, qui écartelaient leurs armes avec celles du baron Hugues, vicaire d'Othon III, et dont on célébrait l'anniversaire chaque année, le jour de la fête de saint Thomas. Le drame sanglant de Buondelmonte n'avait pas encore porté la désolation dans Florence, et les guelfes n'avaient pas encore adopté l'écu d'argent au lis de gueules.

CHANT XVII.

(1) Phaéthon alla trouver sa mère Clymène pour lui demander s'il était en effet fils du soleil. Ovid. *Métamorph.* II.

(2) Can Grande della Scala, seigneur de Vérone.

CHANT XVIII.

(1) Parmi les âmes des guerriers, Dante aperçoit Josué, Judas Machabée, Charlemagne, Roland, Guillaume de Narbonne, comte d'Orange, Richard, Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et Robert Guiscard, duc de Normandie et conquérant de la Sicile.

(2) Les âmes des bienheureux composent en lettres mobiles et lumineuses ces paroles de Salomon : *Diligite justitiam qui judicatis terram*, aimez la justice, vous qui jugez la terre. Il n'y a qu'à mettre en bois ces lettres, et l'imprimerie est trouvée.

(3) Les désirs du pape étaient tournés vers saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire vers les florins d'or frappés à l'effigie du saint précurseur.

CHANT XIX.

(1) Le poëte flétrit les turpitudes des rois chrétiens de son temps. Albert, empereur d'Autriche, envahissait la Bohême. Philippe le Bel battait fausse monnaie après la défaite de Courtray. Édouard d'Angleterre et Robert d'Écosse se déchiraient par une guerre sanglante. Alphonse, roi d'Espagne, et Venceslas, roi de Bohême, vivaient dans la luxure et dans l'oisiveté. Charles II, le Boiteux, roi de Pouille et de Jérusalem, pour une bonne qualité avait mille vices. Frédéric d'Aragon, roi de Sicile, était lâche et avare, tandis que ses deux oncles, le roi de Majorque et de Minorque, et le roi d'Aragon, déshonoraient leurs couronnes. Enfin Henri II, roi de Chypre, les surpassait tous en lâcheté et en infamie.

CHANT XX.

(1) La prunelle de l'Aigle est formée par David, et le sourcil par

Trajan, Ézéchias, Constantin, Guillaume II, roi de Sicile, et Riphée le Troyen,

.....justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui.

VIRG. *Æneid.* II.

CHANT XXI.

(1) Saint Pierre Damien, ermite de Catria, dans le duché d'Urbin, fut élevé à la dignité de cardinal, malgré son humble refus.

CHANT XXII.

(1) Saint Benoît, abbé et fondateur du monastère du Mont-Cassin, signale à Dante, parmi ses disciples, saint Macaire d'Alexandrie, et saint Romuald de Ravenne.

CHANT XXIII.

(1) *Reine du ciel.*

CHANT XXIV.

(1) Saint Jean, plus jeune que saint Pierre, arriva le premier devant le tombeau du Christ, mais le voyant ouvert, il n'osa pas y entrer; saint Pierre laissa son compagnon sur le seuil, et y entra sans s'arrêter.

(3) Ceci se rapporte à l'Unité et à la Trinité de Dieu.

CHANT XXV.

(1) Dante suit l'opinion qui attribuait l'épître qu'il cite à saint Jacques de Galice, mort dans la ville de Compostelle, en Espagne.

Utrius Jacobi sit, an filii Zebedæi, an filii Alphæi, dubitatur a non paucis. PRÆFAT. IN EPIST. BEAT. JACOB. APOST.

(2) Les Pères appliquent aux apôtres ces paroles des Psaumes :

Fundamenta ejus in montibus sanctis.
Levavi oculos meos in montes.

(3) *Qu'ils espèrent en toi*, etc.

Sperent in te, qui noverunt nomen tuum. — Ps. IX.

(4) *Iste est Joannes evangelista, qui in cœna Domini, supra pectus Jesu Christi recubuit, cui Christus in cruce pendens matrem suam virginem virgini commendavit.*

CHANT XXVI.

(1) La main d'Ananias rendit la vue à saint Paul.

(2) Platon dit que l'amour est le premier de tous les dieux.

CHANT XXVII.

(1) Clément V était de la Gascogne, et Jean XXII du Cahors.

(2) Le mois de janvier peut tomber dans le printemps, parce que l'année civile ne correspond pas exactement à l'année solaire. L'année se compose de 365 jours et 6 heures, moins 11 minutes environ. Le jour de plus qu'on compte dans l'année bissextile, tous les quatre ans, est composé de la totalité de l'excédant des 6 heures; mais, comme il manque à cette addition environ 44 minutes, si minime que soit cette fraction, elle s'était amassée pendant si longtemps, qu'à la fin du XVI[e] siècle les équinoxes étaient avancés de 10 jours. Grégoire XIII, par une bulle du 24 février 1582, retrancha ces 10 jours de trop, et décida que le 5 octobre suivant serait compté pour le 15 du même mois; et, pour qu'un tel inconvénient ne se renouvelât plus à l'avenir, il fut décidé de supprimer trois bissextes dans le cours de 400 ans. C'est pourquoi les années 1700 et 1800 ne furent pas bissextiles, et l'année 1900 ne le sera pas encore; mais l'année 2000 le sera, et ainsi de suite.

CHANT XXVIII.

(1) Saint Denis, disciple de saint Paul, décrit le ciel comme Dante; Grégoire le Grand, dans son homélie XXIV, le distingue autrement.

CHANT XXIX.

(1) Dieu ayant créé le monde hors du temps, il n'y avait par conséquent ni *avant* ni *après* au moment de la création.

(2) L'opinion de saint Jérôme, d'Origène, de Basile et de quelques autres Pères, sur la création des anges, est réfutée par saint Thomas.

(3) Lapi et Bendi, noms très-communs à Florence. Le premier est l'abréviation de Jacques.

CHANT XXX.

(1) Henri VII, empereur, que le proscrit gibelin regardait comme le libérateur de l'Italie.

CHANT XXXI.

(1) Saint Bernard, abbé de Clairvaux, la grande merveille du XII[e] siècle.

(2) Le *sudarium* conservé dans l'église de Saint-Pierre.

CHANT XXXII.

(1) Ruth, épouse de Booz, bisaïeul de David.

(2) Ésaü et Jacob

Gemini in utere ejus (Rebeccæ) reperti sunt; qui prior egressus est rufus erat, et totus in morem pellis hispidus;... protinus alter, egrediens, plantum fratris tenebat manu.

(3) *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.*

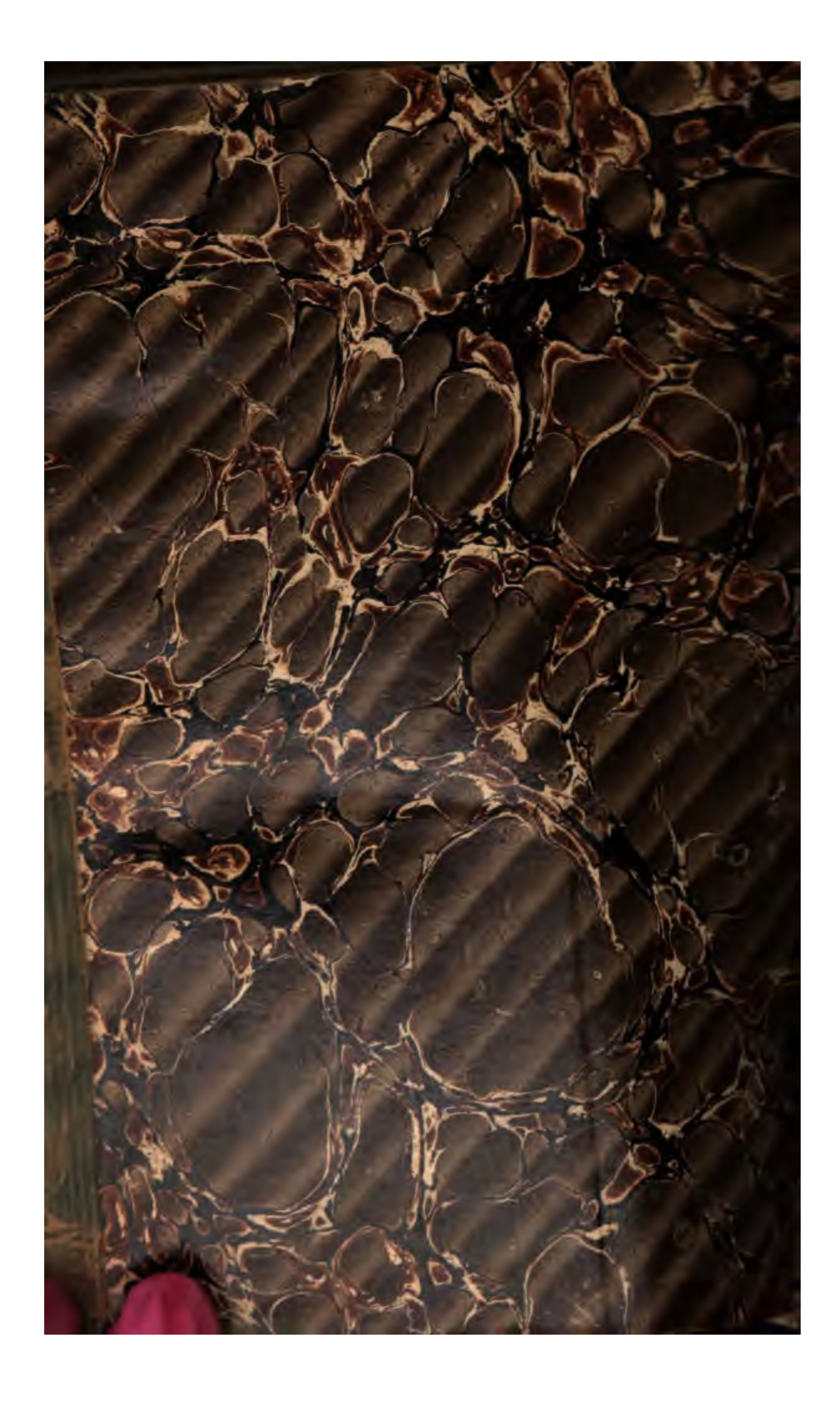
(4) Saint Jean l'évangéliste et Moïse.

CHANT XXXIII.

(1) Depuis l'entreprise des Argonautes jusqu'à l'époque où Dante écrivait son poëme, il s'était écoulé vingt-cinq siècles : par une de ces mystérieuses fantaisies du moyen âge, le poëte profite d'une comparaison pour graver au dernier chant la date de son œuvre immortelle.

FIN DES NOTES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.






Dn 65.1
La Divine comedie de Dante Alighie
Widener Library 007461360
3 2044 085 936 227